MELANGE
DE
SERMONS,

Prononcés par

JEAN DAILLE'

à CHARENTON pres de PARIS, en divers temps, & ſur differens ſujets.

PREMIERE PARTIE.



A AMSTELDAM,
Chez JEAN DE RAVESTEYN
CIↃ IↃC LVIII.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

A
MONSIEUR
FRANÇOIS D'AERSSEN,
de SOMMELSDYCK:

Seigneur de la Platte.

MONSIEUR,

Ces Sermons ont eu l'honneur de voyager en voſtre compagnie, & ſous la faveur de vos paſſeports; mais dans un eſtat bien different de celuy, ou vous les voyés maintenant. Car ce ſont ces meſmes papiers, que je vous preſentay enveloppés dans un pacquet, & dont vous euſtes la bonté de vous charger à ma priere, lors que vous partiſtes de Paris pour la Hollande. J'ay creu eſtre obligé de les remettre entre vos mains avant que de les communiquet à d'autres; pour vous

remercier tres-humblement de la faveur, que vous leur avés faite de les porter dans un pays, qui bien qu'eſtranger à leur égard à eu ou la courtoiſie, ou la charité de leur donner une robbe neuve, & une forme plus honeſte & plus agreable, que n'étoit celle, qu'ils emporterent de chés moy. Il eſt vray, que les Libraires des lieux, où ils ſont nais, en avoyent desja fait paroiſtre une partie en public; mais ſeparément & en divers temps, & le plus ſouvent un à un, ſelon que la devotion des perſonnes, qui les avoient ouïs, en deſiroit la lecture. Je les ay raſſemblés, & y en ay ajoûté quelque nombre d'autres, qui n'avoient pas encore veu le jour, pour contenter l'Imprimeur, & en former un corps de la taille, qu'il l'a voulu; ſans ſuyvre en leur diſpoſition autre ordre, que celuy du temps, auquel ils ont eſté prononcés; Encore ne ſay-je ſi je l'ay bien obſervé par tout. Le tître de *Melange*, que je leur ay donné, avouë cette confuſion des l'entrée du livre, & en demande le pardon, qu'il ſera mal-aiſé de

luy

luy refuſer à moins que d'eſtre trop ſevere, puis qu'il confeſſe ſa faute. Et comme les goûts des hommes ſont fort differents', il s'en pourra meſme treuver, qui bien loin de s'en plaindre, me ſauront gré de ce deſordre. Mais quelque avanture que puiſſe avoir cet ouvrage, je la ſupporteray aiſément Monſieur, pourveu que vous approuviés le don, que je vous en fais. Outre la faveur que vous luy avés faite de le mettre entre les mains de ceux, qui l'ont publié, l'honneur que je porte & à vôtre nom, & à vôtre perſonne, m'oblige beaucoup plus encore à vous rendre ce devoir. Car pour vôtre nom, il y a desja pres de quarante ans, que feu Monſieur d'Aerſſen vôtre grand Pere, m'en donna tout enſemble & la connoiſſance & le reſpect, quand j'eus le bonheur de me rencontrer à Venise au temps, qu'il y vint en Ambaſſade extraordinaire, & d'ouir meſme avec admiration les graves & charmans diſcours, avec leſquels il ravit à ſa premiere audience publique le Sereniſſime Duc Priuli, & tout l'auguſte Senat de cette ancienne &

illuſtre Republique. Ce grand homme, l'un des plus éclairés Politiques de ſon ſiecle, me fit deslors l'honneur de me voir de bon œil; & depuis me continua à toutes occaſions la meſme faveur, & en ſa maiſon à la Haye, & en cette ville, quand il y fut envoyé Ambaſſadeur extraordinaire avec feu Monſieur de Wosbergue, pres du feu Roy de glorieuſe memoire. Monſieur voſtre Pere, heritier de ſa courtoiſie, auſſi bien que de ſon merite, m'a auſſi fait part de ſes bonnes graces, & a meſme quelques fois daigné me le témoigner par ſes letttes. Pour vous Monſieur, le ſejour que vous avés fait à deux diverſes fois en cette ville, m'a donné l'occaſion & le moyen de connoiſtre les belles qualités, que Dieu a ajuſtées à voſtre heureuſe naiſſance. Pendant que vous avés eſté au milieu de nous, la douceur & l'honeſteté de voſtre converſation, vous y rendoit aimable à noſtre grand monde, & voſtre aſſiduité dans nos ſaintes aſſemblées avecque la pureté de vos meurs, edifioit toute noſtre Egliſe. Cette marque de voſtre pieté,

avec

avec d'autres plus particulieres encore, que j'en ay veuës dans les entretiens, dont vous m'avés souvent favorisé, a redoublé l'estime & l'honneur, que je dois à vostre qualité, & m'a convié à vous en rendre ce témoignage en public, me faisant esperer, que la lecture de ces sermons, que je vous addresse, ne vous sera pas desagreable. Je seray ravi, s'ils peuvent contribuer quelque chose à vous affermir de plus en plus dans l'amour de la verité sainte, que Dieu vous a fait la grace de succer avecque le lait. C'est Monsieur, le seul tresor, capable de vous rendre vrayement heureux. *Vous* avés veu dans les longs voyages, que vous avés desja faits, tout ce que les nations les plus polies de nostre Europe possedent de plus beau & de plus éclatant; & cette connoissance vous a sans doute appris la vanité de ce monde, & plenement justifié la verité de ce qu'en dit nostre S^t. Paul, que c'est *une figure, qui passe*; une peinture belle & agreable au dehors, vuide & creuse au dedans, & qui encore s'envole si viste, qu'elle échappe à

nos ſens, avant que nous ayons eu le loiſir de la regarder. Dans cette fuite du temps, & dans l'agitation, où roulent toutes les choſes humaines, nous ne voyons rien de ferme, ni de ſolide. Cette qualité n'appartient, qu'aux biens, que Jeſus le pere d'eternité, nous preſente dans ſon Euangile. Il n'y a que luy, qui donne ce qu'il promet, & qui rende heureux ceux qui le ſervent, mettant ſa paix dans leurs conſciences & dans leurs affections, & les conduiſant fidèlement à la jouïſſance de l'immortalité, la ſeule choſe, qui fait cette felicité, que tous les hommes deſirent naturellement, juſques à ceux-là meſmes, qui ne la connoiſſent que confuſement. Beniſſés Dieu Monſieur, de ce qu'il vous à elevé le cœur des voſtre enfance à une ſi haute eſperance, vous faiſant naiſtre dans ſa vraye Egliſe, la depoſitaire fidele de ſes promeſſes, & de ſes oracles. Contés cette faveur pour la plus grande de celles, que vous avés receuës de ſa bonté, & poſſedés avec contentement d'eſprit cette bonne part, qu'il vous a fait choiſir, & qui

ne

ne vous ſera jamais oſtée. Portés conſtamment & gayement le doux & ſalutaire joug de ſa diſcipline celeſte, & ayés tousjours ſa volonté devant les yeux dans tous les employs, où voſtre naiſſance & les loix de voſtre Etat vous appelleront cy-apres. Que le Nom du Seigneur ſoit le motif & la meſure, & en un mot, l'ame de tous les ſervices, que vous rendrés aux hommes. Continuant ainſi voſtre courſe ſainte, il vous donnera ſans doute ſelon l'immuable verité de ſa parole, les biens de la vie preſente, & de celle qui eſt à venir. Je prie de tout mon cœur ce ſouverain auteur de *toute* bonne donation, qu'il vous addreſſe par la lumiere de ſon Eſprit, & vous faſſe proſperer en toutes vos voyes; & qu'apres les belles & agreables fleurs de ſa grace, dont nous avons veu voſtre jeuneſſe richement parée, il daigne auſſi couronner les autres ſaiſons de voſtre vie, chacune en ſon rang, des plus precieuſes benedictions du ciel & de la terre, à ſa gloire, à voſtre loüange, & à la commune joye de Monſieur voſtre Pere & de voſtre chere patrie.

A ces

A ces bons & legitimes ſouhaits, j'ajoute ſeulement une tres-humble ſupplication, qu'il vous plaiſe de me continuër l'honneur de voſtre amitié, avec une proteſtation ſincere de demeurer inviolablement,

MONSIEUR,

De Paris, le 15. d'Octobre, 1657.

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant, ſerviteur,

DAILLÉ.

TA-

TABLE

Des Sermons contenus au premier volume.

I. SErmon, *sur Rom.* IX. 16. pag. 1
II. *Sur le Pseaume* XC. *ver.* 12. 13, 14, 15, 16. & 17. 35
III. *Sur Rom.* XII. 1. 67
IV. *Sur Rom.* IV. 25. 97
V. *Sur Rom.* XII. 9. & 10. 129
VI. *Sur* 1 *Pier.* 1. 12. 160
VII. *Sur* 1 *Pier.* 1. 22, 23, 24. 193
VIII. *Sur Luc* XII. 32. 221
IX. *Sur* 1 *Pier.* III. 1, 2, 3, 4, 5, & 6. 251
X. *Sur* 1 *Pier.* III. 7. 282
XI. *Sur le Pseaume* XCVI. *ver.* 10, 11, 12, 13. 312
XII. *Sur le Pseaume* CXLVI. *ver.* 1, 2, 3, 4. 343
XIII. *Sur le Pseaume* LXXIV. *ver.* 16, 17. 372
XIV. *Sur Iean* 1. 29. 403
XV. *Sur* 1 *Corinth.* X. 16. 436

XVI. *Sur*

XVI. *Sur Esaïe* LIII. *ver.* 1. *& suivans.* 464
XVII. *Sur Esaïe* LIII. 10, 11, 12. Pag. 496
XVIII. *Sur Luc* I. 39, 40, 41, 42, 43. 44, & 45. 527
XIX. *Sur Luc* I. 46, 47, 48, 49. 559
XX. *Sur Matth.* IV. 1. 2. 587

SERMON I.

DE LA VOCATION A LA FOY ET AU SALUT.

Sur ces Mots de l'Epitre de S. Paul aux Romains, Chapitre IX. Verſet 16.

Ce n'eſt point donc ny du voulant, ny du courant: mais de Dieu qui fait miſericorde.

Prononcé le 20 Juillet, 1631.

AYANS aujourd'huy à ſouſtenir les droits de l'Eſprit contre la chair, de la grace de Dieu, contre la nature de l'homme, nous vous prions dés l'entrée mes Freres, d'y apporter une grande & ſinguliere attention. Car c'eſt une cauſe celebre en l'Egliſe de Jeſus-Chriſt, ſouvent remuée, & ſouvent jugée: mais non encor vuidée à pur & à plein, la paſſion de nos parties revenant touſiours par divers moyens artificieux à ſes premieres pretentions. Vous y avez d'autre part un notable intereſt, & pour voſtre honneur & pour voſtre ſeureté. Pour voſtre hon-

honneur ; Car ce vous eſt beaucoup plus de gloire d'eſtre créez de la main d'un Dieu, comme l'enſeigne l'Eſprit, que formez par la vertu de l'homme, comme le conteſte la chair. Pour voſtre ſeureté auſſi ; puis que voſtre ſalut ſera beaucoup plus aſſeuré, dependant du bonplaiſir de Dieu qui eſt ferme & immuable, que de la volonté de l'homme, qui eſt la legereté & l'inconſtance meſme. Or ſi jamais il a eſté donné arreſt clair & formel ſur ceſte cauſe, c'eſt ſans difficulte, mes Freres, celuy que nous venons de lire en ce texte de S. Paul, conçeu en termes ſi precis, qu'il auroit pour touſiours fermé la bouche aux adverſaires, s'il y avoit choſe au monde capable d'arreſter leur chicaneuſe humeur. Car ce S. Apoſtre, ayant entrepris ceſte matiere pour les occaſions, qui vous ont eſté autrefois repreſentées, & ayant allegué l'oracle du Seigneur à Moyſe, I'*auray mercy de celuy dont i'auray mercy*, & feray *miſericorde à celuy a qui je* feray *miſericorde*, en tire maintenant ceſte concluſion, *Ce n'eſt point donc ny du voulant, ny du courant, mais de Dieu, qui faict miſericorde* ; abbatant par ces divines paroles, comme avec un grand coup de foudre, toutes les pretenduës forces de l'homme, & tout ce qu'il preſume de contribuer à l'œuvre de ſa regeneration, pour en rendre la gloire entiere à la miſericorde de Dieu, à laquelle ſeule elle appartient en effect. Pour vous en donner une pleine intelligence,

nous

nous expliquerõs premierement les paroles de ce texte: Puis nous en propoſerons, & defendrons le ſens, s'il plaiſt au Seigneur de nous aſſiſter de ce meſme Eſprit, pour la gloire duquel nous combatons, defendans la grace & l'efficace de ſes dons contre les calomnies de la chair. L'Apoſtre, comme vous voyez, oppoſe la miſericorde de Dieu à la volonté & à la courſe de l'homme, *Ce n'eſt point du voulant, ny du courant, mais de Dieu, qui fait miſericorde.* *Par la volonté & la courſe*, il entend toutes les bonnes, & ſainctes actions, interieures, & exterieures, qui peuvent eſtre conſiderées en l'homme. Car vous ſçavez, que c'eſt choſe à luy aſſez familiere de comparer le deſſein d'un fidele à une courſe, où ayant devant les yeux la faveur & remuneration de Dieu, comme un prix, il fait ſes efforts pour l'obtenir, avançant, & aux deſirs adjouſtant les effects, deſployant les puiſſances de ſon eſprit & de ſon corps en bonnes actions, qui ſont comme autant de pas qu'il fait en cette carriere pour approcher de ſon but. *Courez* (dit-il en quelque endroit) *tellement que vous emportiez le prix*; Et ailleurs, *I'ay* (dit-il) *achevé ma courſe*, nommant ainſi la ſuitte & le progrés de l'œuvre de ſon miniſtere. Et derechef en un autre lieu plus clairement, *Ie ne fay cas de rien, & ma vie ne m'eſt point precieuſe, moyennant qu'avec ioye i'acheve ma courſe, & le miniſtere, que i'ay receu du Seigneur Ieſus.* Et en l'Epiſtre aux Gala-

1. *Cor.* 9. 24.

2. *Tim.* 4. 7.

Actes 20. 24.

tes il dit en meſme ſens, qu'il confera ſon Evangile avec les principaux des Apoſtres, *afin qu'en quelque ſorte il ne couruſt en vain*, c'eſt à dire afin que le ſoin, qu'il prenoit de preſcher l'Evangile, ne fuſt inutile à ceux auſquels il le preſchoit, pour l'opinion qu'ils pouvoyent avoir, qu'il n'eſtoit pas conforme à celuy des premiers Apoſtres. L'homme à deux ſortes de mouvemens en la pieté. Car ayant conçeu en ſon eſprit l'excellence & l'utilité de la vertu, & jugeant que ce luy ſeroit du bon-heur de s'y adonner, il ſouhaitte premierement d'en pouvoir embraſſer l'eſtude, & de devenir vertueux pour eſtre heureux en ſuite. Mais il arrive ſouvent, que ceſte premiere pointe de bonne volonté ſe rebouche aux difficultez, qu'elle rencontre en l'execution de ce ſien ſouhait. Car l'homme voyant, que pour s'adonner ſerieuſement à la pieté, il luy faut renoncer aux plaiſirs de ſa chair, & ſe priver de la poſſeſſion de pluſieurs choſes, qu'il ayme paſſionnement, il en demeure là, & ſans paſſer outre ſe contente de ſouhaiter la pieté dans le ſecret de ſon cœur, ſouſpirant quelques fois apres ceſte excellente beauté, ſans en rechercher plus avant la jouyſſance, pour l'impoſſibilité qu'il y penſe voir. Telle eſt l'affection de ceux, que l'on nomme aujourd'huy *Nicodemites*, qui recognoiſſans bien en eux meſmes la verité de l'Evangile, & ſes avantages au deſſus de la ſuperſtition, voudroyent

Gal. 2. 2.

yent bien en faire profeſſion, & la feroyent ſi la poſſeſſion des honneurs & des autres biens mondains, qu'ils veulent retenir à quelque prix que ce ſoit, pouvoit compatir avec elle; & en general telle eſt la diſpoſition de tous ceux, qui ont receu quelque atteinte de la beauté de la vertu, & de l'honneſteté; mais non profonde juſques là, que de les faire reſoudre à quitter pour ſon ſervice les delices de la volupté, ou les contentemens que leur donnent les autres vices; de tous leſquels on peut dire avec raiſon ce que diſoit tres-elegamment le Prophete ſur un autre ſujet, *Ce ſont enfans venus juſqu' à l'ouverture de la matrice; mais il n'y à point de force pour enfanter.* *Iſaye. 37. 3.* L'autre mouvement de l'homme en la pieté, eſt quand il en embraſſe reellement l'eſtude, lors que jugeant non ſeulement en general, que c'eſt une belle & heureuſe choſe, mais encore en particulier qu'elle luy eſt beaucoup plus utile & neceſſaire, que toutes les autres, il ſe reſout à la ſuivre. Car alors ſon cœur s'y attache, non avec un ſouhait vain & leger, mais avec une ferme & arreſtée volonté, qui donne en ſuitte le branle à toutes les puiſſances de ſa nature pour s'adonner aux actions convenables à la pieté, employant ſon intelligence à une exacte conſideration de la diſcipline, qui nous l'enſeigne; bridant & retenant les affections, & inclinations, qui y ſont contraires, compoſant ſa vie entiere à la ſancti-

fication. I'estime donc que l'Apostre signifie en cest endroit l'un & l'autre de ces mouvemens; le premier par le mot de *vouloir*; le second par celuy de *courir*. C'est cela mesme qu'il appellé ailleurs *le vouloir* & *le parfaire*. Car il entend par ce *vouloir*, qu'il dit en l'un & en l'autre de ces passages, le simple souhait & desir, que l'on à d'obeyr à Dieu, & de le servir; & par ceste autre action, qu'il appelle *courir* en ce lieu, & *parfaire* en l'autre, il entend une volonté formée & (comme l'on dit dans les escoles) *determinée*, d'embrasser le service de Dieu. Car c'est en ceste volonté là que consiste la pieté, qui n'est pas comme les autres arts, qui requierent necessairement l'employ de certaines choses exterieures pour leurs operations, n'estant pas possible qu'un peintre par exemple, quelque volonté qu'il en ait, travaille de son mestier, s'il n'a un pinceau & des couleurs. En la pieté chacun peut autant, comme il veut. Le courir & le parfaire s'estend precisement à l'egal de la volonté. Si l'homme n'a que le desir, sa pieté n'est qu'en esperance. S'il à une volonté formée; sa pieté est des-là en effect; & quoy qu'il n'ait ny biens pour donner l'aumosne, ny langue pour prononcer les choses saintes, ny yeux pour les lire, ny pieds ny jambes pour marcher, si est-ce que desiors il court dans les voyes de Dieu. Car pour y marcher est necessaire, non le corps, mais le cœur, qui meut & em-

Philip. 2. 13.

emporte le corps avec ſoy, quand il s'en peut ſervir; mais ne laiſſe pas de faire ſon affaire & de courir à part ſoy, quand une neceſſité involontaire luy oſte ou la poſſeſſion, ou l'uſage de ſon corps. L'Apoſtre proteſte donc que ce n'eſt ny l'un, ny l'autre de ces mouvemens, ny le vouloir ny le courir, ny le deſir, ny le parfaire de l'homme, qui ſoit cauſe de ſa vocation au ſalut. Mais il adjouſte, que le tout vient de Dieu faiſant miſericorde. Chacun cognoiſt aſſez que la miſericorde de Dieu eſt la bonne volonté qu'il à pour les hommes, depuis qu'ils ſont miſerables; c'eſt à dire depuis que par leur peché ils ont perdu l'heureuſe condition où il les avoit crées. Mais comme ceſte volonté eſt tres-libre en Dieu, procedante de ſa ſeule bonté, & non d'aucune raiſon qui l'oblige neceſſairement à avoir pitié des hommes, auſſi ſont ſes effects tres-differens envers eux, eſtant clair que la miſericorde qu'il fait aux uns eſt plus grande, que celle dont il uſe envers les autres: d'où vient qu'encores que tous les biens, qu'il fait aux hommes, quels qu'ils ſoyent, puiſſent eſtre appellez ſes miſericordes, neanmoins l'Eſcriture le plus ſouvent n'entend ſous ce mot que la gratuité de Dieu envers ceux, qui reçoivent le ſalut eternel de ſa main. Encore y a-t'il à diſtinguer en ceſt endroit. Car ce ſalut conſiſtent en pluſieurs parties, que nous recevons les unes apres les

autres, quand Dieu nous en donne quelcune. Il fuſſe touſiours de miſericorde. Car quand il appelle le pecheur de l'eſtat où il eſt naturellement, c'eſt *miſericorde*; & quand il le juſtifie en luy remettant ſes fautes, c'eſt encore *miſericorde*; & quand il le conſole par ſon Eſprit, c'eſt une troiſieſme *miſericorde*; & quand en fin il le glorifie luy donnant la bien-heureuſe immortalité au dernier jour, c'eſt encore une miſericorde; teſmoin l'Apoſtre, *Le Seigneur* (dit-il)

2 *Tim.* 1. 18. *doint à Oneſiphore de trouver miſericorde envers le Seigneur en ceſte journée là*: montrant evidemment par ces mots, que pour obtenir la couronne au dernier jour, nous avons encore beſoin de la miſericorde de Dieu. Icy donc l'Apoſtre parle non de la ſeconde miſericorde de Dieu par laquelle il juſtifie le croyant, ny de la troiſieſme par laquelle il conſole ceux qu'il à juſtifiez, ny de la derniere par laquelle il glorifie ceux qui ont combatu le bon combat, mais de la premiere preciſement, par laquelle il appelle l'homme à la participation de ſa grace. Et qu'ainſi ſoit, il paroiſt evidemment par le verſet dix-huictieſme, *Dieu* (dit-il) *fait miſericorde à celuy, qu'il veut; & endurcit celuy, qu'il veut.* Où vous voyez qu'il oppoſe *faire miſericorde* non à *condamner*, mais à *endurcir*; ſigne evident que la miſericorde dont il parle eſt le contraire de ce que fait noſtre Seigneur, quand il endurcit le pecheur, c'eſt à dire quand il le

delaiſſe

delaiſſe à lui meſme ſans l'amollir; comme il pourroit s'il vouloit; que par conſequent ceſte miſericorde n'eſt autre choſe, que la vocation de Dieu par laquelle il amollit un pecheur, luy oſtant par l'efficace de ſon Eſprit ce cœur de pierre qu'il avoit auparavant en la poitrine: ce qu'il faut ſoigneuſement remarquer pour bien diſtinguer la miſericorde dont Dieu uſe alors envers nous d'avec les autres miſericordes, qu'il deſploye puis apres ſur nous. Car quant aux autres, elles requierent & preſuppoſent certaines conditions en nous; comme la miſericorde par laquelle il nous juſtifie y preſuppoſe la foy, & celle par laquelle il nous glorifie la perſeverance & la ſanctification; (car il ne juſtifie point celuy qui n'a pas creu, ny ne glorifie celuy qui n'a perſeveré) au lieu que la miſericorde par laquelle Dieu nous appelle à ſoi, ne requiert ni ne preſuppoſe aucune condition en *nous*, à laquelle il ait eſgard en nous appellant. Ainſi avons nous expliqué les termes de l'Apoſtre. Reſte que nous vous advertiſſions, que pour accomplir ceſte ſentence il faut y ſuppléer quelque choſe des textes precedens. Car vous voyez bien qu'autrement le ſens en demeure vague, & ſuſpendu, eſtant incertain (ſi vous n'y ſous-entendez quelque autre choſe) quel eſt ce ſujet, dont l'Apoſtre dit, qu'il *eſt de Dieu qui fait miſericorde, & non du voulant ou du courant.* Mais il n'y a perſonne, qui ne recognoiſſe incon-

tinent par la lecture des verſets precedens, que l'Apoſtre parle en ce lieu du ſujet, qu'il traitte en toute ceſte diſpute, à ſçavoir de la vocation par laquelle nous ſommes efficacement appellés à la cognoiſſance & communion ſalutaire de Dieu. Cela eſt ſi clair, qu'il n'eſt pas beſoin de nous arreſter à le prouver. Cela donc ainſi ſupplée, l'intention de l'Apoſtre eſt manifeſte, *que noſtre vocation n'eſt pas ny du voulant, ny du courant : mais de Dieu qui fait miſericorde*; c'eſt à dire que ny la volonté, ny la courſe de l'homme n'eſt point la cauſe de ſa vocation, mais la ſeule miſericorde du Seigneur; que nous ſommes appellez à la communion de Jeſus-Chriſt, nõ pour avoir voulu, ou couru, pour avoir eu ou le vouloir ou le parfaire, mais pour avoir eſté bien voulus de Dieu. Voicy donc en ſomme ce que prononce l'Apoſtre, ce qu'il conclud du type de Jacob, & d'Eſaü, & de l'oracle de Moyſe, & de toute ſa diſpute precedente; Que ceux d'entre les hommes, que le Seigneur appelle à ſoy, il les appelle par ſon ſeul bon plaiſir, ſans avoir eſgard ny aux premiers deſirs, ny aux plus formées reſolutions du cœur, ny à nulle choſe qui ſoit en eux, puis qu'il n'y en peut avoir aucune, qui ne ſe rapporte à l'un, ou à l'autre de ces deux chefs, qui ne ſoit ou volonté, ou courſe, tout l'honneur qu'il leur fait en cela dependant de ſa ſeule miſericorde. Mes Freres, c'eſt là le fondement

de la doctrine de la grace; c'eſt la predication de ſainct Paul, & des autres Saincts, c'eſt la créance de tous les vrays fideles. Pour la retenir ferme & entiere, & la preſerver du meſlange des doctrines eſtrangeres, & en avoir quant & quant une plus claire cognoiſſance, il vous faut conſiderer trois diverſes erreurs l'une apres l'autre, & vous en donner tres-ſoigneuſement garde. Premierement, ſous ombre que l'Apoſtre dit que la vocation *n'eſt pas ny du voulant, ny du courant, mais de Dieu qui fait miſericorde*, n'eſtimez pas je vous prie qu'il y ait quelques hommes au monde qui avant la vocation de Dieu vueillent & courent, c'eſt à dire qui s'eſtudient à une vraye ſanctification, à qui nonobſtant leur volonté & leur courſe, le Seigneur denie ſa miſericorde. A Dieu ne *plaiſe* que vous tombiez jamais dans une ſi pernicieuſe erreur. Car premierement noſtre nature eſtant depravée, & aſſervie au peché juſques au poinct où nous la voyons, eſtant meſme morte dans le vice (comme nous l'apprend l'Eſcriture) il faut tenir pour tout certain qu'elle ne peut, je ne diray pas courir, mais non pas meſmes avoir le moindre mouvement aux biens ſpirituels, dont il eſt icy queſtion, juſqu'à ce que la vocation d'enhaut la prevenant miſericordieuſement l'ait reſveillée comme un autre Lazare, de ce ſommeil de mort, qui luy à ferme les yeux, luy inſpirant nouvelle vie en ſes

arteres,

artères, & nouvelle force en ses nerfs. Puis apres il faut encore tenir pour plus asseuré, que la bonté de la Majesté Divine, & l'amour qu'elle porte à la sanctification est si infinie, qu'elle n'en peut voir reluire la moindre estincelle en aucune part, qu'elle n'y tende aussi tost la main, & n'y donne son assistance secourable; de sorte que s'il estoit possible (ce qui n'est pas comme nous venons de le dire) mais toutesfois s'il estoit possible, que quelqu'un de ces miserables hommes, qui gisent dans le sepulcre du peché, vint de soy mesme à ouvrir les yeux & à recognoistre son devoir, & à porter ses desirs au bien, & à couvrir dans les sentiers de la pieté, il n'est pas croyable que le Seigneur n'y eust esgard, & qu'il ne couronnast ces petits commencemens de sa gracieuse vocation, & du reste de ses faveurs. Car puis qu'il nous visite dans nos tombeaux puans & pourris que nous sommes, combien plus volontiers y accourroit il si quelque odeur de vie l'y convioit? Puis qu'il va chercher les brebis, qui s'esgarent, qui le fuyent pour suivre les precipices, combien plus recevroit-il entre ses charitables bras celles, qui d'elles mesmes accourroyent à luy? Puis qu'il appelle à soy un Saül luy tournant fierement le dos; combien plus favoriseroit-il de sa voix ceux qui luy jetteroyent quelque œillade, & qui se mettroyent en devoir de l'oüyr? J'advouë que s'il se trouvoit de tels

hom-

hommes au monde, encore ſeroit ce au Seigneur une grande miſericorde de les appeller à ſoy, cét honneur nè pouvant à vray dire eſtre merité, ny par la volonté, ny par la courſe d'aucune creature pechereſſe, quelque exquiſe que nous nous la puiſſions imaginer. Mais j'oſe dire que Dieu aſſeurément uſeroit envers eux d'une telle miſericorde, eſtant tout clair par la redemption, qu'il à procurée au genre humain par la mort de ſon Fils unique, que ce qui l'empeſche de faire part de ſon ſalut à tous les hommes n'eſt pas leur peché ſimplement (car à ce compte il n'y auroit perſonne de ſauvé) mais leur obſtination & impenitence dans le peché; de ſorte que s'il y en avoit quelqu'un qui de ſoy meſme vouluſt, & couruſt vers luy, il ne faut point douter qu'il ne le receuſt en ſes miſericordes, & ne luy communiquaſt toutes ſes faveurs. Nous accordons volontiers ce que dit un Ancien, qu'il faut tenir pour une choſe certaine, & plus ferme que le Ciel meſme, qu'il n'eſt pas poſſible que Dieu delaiſſe un homme, qui veut & qui court, qui s'affectionne au ſalut avec toute la diligence poſſible. Je voy ſeulement deux choſes, que l'on peut oppoſer à ceſte verité. L'une eſt, qu'anciennement dans le Paganiſme il y a eu divers hommes ſages, & vertueux, grandement affectionnez à l'honneſteté & à la juſtice, à qui neantmoins Dieu n'a point manifeſté ſa cognoiſſance; & aujourd'huy

Chryſoſt. Hom. in Hier. 10. 23. T. 3. p. 919. D.

d'huy il y en à grand nombre dont la condition eſt meſme dans la profeſſion de la ſuperſtition, de l'idolatrie ; du Judaïſme, & du Mahometiſme. Mais la reſponſe eſt ayſée, que nonobſtant ces éclatantes couleurs, ces belles & ſpecieuſes apparences, dont ils fardent le dehors de leur vie, au fonds ils n'ont ny le deſir, ny la volonté, dont nous avons parlé cy-devant. Car nul de tous ces gens-là ne court veritablement apres Dieu. L'un ſe propoſe la vaine gloire ; l'autre le contentement des perſonnes, qu'il affectionne ; l'un ſert une idole, & l'autre une autre. Mais nul d'eux ne penſe à la gloire, ou à la volonté de Dieu ; Nul ne s'abſtient du mal, par ce qu'il déplaiſt à Dieu ; nul ne s'addonne au bien, par ce qu'il luy eſt agreable ; comme il eſt clair en la pluſpart de ces grands hommes Payens, dont les noms ſont encores aujourd'huy celebres, qui apres avoir bien philoſophé adoroyent honteuſement la creature, en delaiſſant le Createur, & ſe plongeant en certains vices enormes ; meſpriſans au reſte fierement toute diſcipline eſtrangere, & n'eſtimans que les ſeuls ſonges de leur cerveau ; ce qui à lieu tout de meſme parmy les ſuperſtitieux. Ainſi leur exemple ne fait aucun prejudice à la regle generale, que nous avons poſée cy-devant, que s'il ſe trouvoit aucun homme, qui vouluſt & couruſt, au ſens de l'Apoſtre, Dieu aſſeurément l'appelleroit à

ſa

ſa cognoiſſance. L'autre conſideration que l'on peut icy objecter, c'eſt que le Seigneur dit en l'Evangile, que les Tyriens & Sidoniens ſe fuſſent convertis, ſi au milieu d'eux euſſent eſté faites les vertus qu'il faiſoit en Corazin & Bethſaïda. Car delà il s'enſuit (ce ſemble) que les Tyriens & Sidoniens avoyent quelques ſecretes diſpoſitions à la pieté ; des deſirs & des volontez cachées, auſquelles neantmoins le Seigneur n'eut point d'eſgard, les ayant laiſſez là dans leurs tenebres, nonobſtant les bonnes inclinations qu'il voyoit en eux. Mais qui croira qu'un Dieu ſi bon, & ſi miſericordieux euſt refuſé ſes miracles aux Tyriens, ſi leur converſion ne tenoit qu'à cela ? Luy qui les prodiguoit en des lieux où ils eſtoyent meſpriſez, comment les euſt-il refuſez à ceux, où ils euſſent eſté ſi efficaces ? Quel eſt donc (me direz-vous) le ſens des paroles du Seigneur ? Certes il ſignifie ſimplement par une façon de parler hyperbolique (forme de langage tres-familiere aux Eſcritures) que ceux de Corazin, & de Bethſaïda eſtoyent pires, & plus obſtinez, que les Tyriens, & Sidoniens, les plus fameux idolatres qui fuſſent en la Syrie. Ainſi voyez vous qu'un maiſtre quelquesfois pour ſignifier l'extreme ſtupidité de ſes diſciples, dira *qu'un cheval meſme euſt compris ce qu'il taſche en vain de leur faire comprendre*, & d'un homme perdu nous diſons qu'il eſt pire qu'un demon : *Matth. 11. 21.*

demon: & qu'un diable s'il estoit sur la terre, n'y meneroit pas une vie si desbordée que la sienne. Et quant aux paroles de l'Apostre que la vocation *n'est ny du voulant ny du courant, mais de Dieu, qui fait misericorde*, elles n'induisent nullement qu'il y ait des hommes qui avant la vocation vueillent, & courent d'eux-mesmes; mais signifient seulement que la cause de leur vocation n'est ny leur volonté, ny leur course; Comme si je disois d'un homme parvenu en quelque dignité prés d'un grand, que sa fortune vient non de son merite, mais de la bonne grace de son maistre; ce seroit mal raisonner de conclurre de là qu'il ait du merite; car il se peut faire qu'il n'en ait point du tout; ce que le Prince n'y à pas eu esgard procedant, non de manque de jugement & de bonté en luy pour recognoistre & estimer ceux, qui ont du merite; mais bien de manque de merite au sujet qu'il à favorisé. Il en est icy tout de mesme. Dieu n'a aucun esgard à la volonté, ou à la course des hommes, quand il les appelle à soy. C'est tout ce que signifie l'Apostre. Mais ce qu'il ne considere en eux ny la volonté ny la course provient de ce qu'il n'y trouve n'y lune ny l'autre de ces qualitez, estant au reste si benin, que s'il les rencontroit en aucun il ne manqueroit pas de le gratifier. Je viens à la seconde erreur, dont nous avons à nous prendre garde, de ceux qui accordent, que Dieu est doux à la verité

pour

pour ne point negliger la volonté & la courſe de l'homme ; mais maintiennent que l'homme avant ſa vocation eſt capable de vouloir & de courir en la pieté, & que Dieu y ayant eſgard appelle à ſoy ceux, qui ont de telles diſpoſitions. Comment pouvoyent-ils plus rudement choquer le dire de l'Apoſtre? La vocation n'eſt du voulant, ny du courant, dit-il. Comment cela, ſi c'eſt noſtre volonté & noſtre courſe qui induit le Seigneur à nous appeller? N'eſt-il pas clair qu'à ce conte la vocation ſera du voulant & du courant? Certes puis que Dieu eſt ſi bon, que de recognoiſtre & de gratifier les moindres efforts de l'homme (ainſi qu'ils le confeſſent eux meſmes) ils devroyent conclurre que nul homme ne veut, ny ne court avant la vocation de Dieu, puis que l'Apoſtre prononce ſi clairement qu'en nous appellant il n'a nul eſgard à noſtre vouloir, ny à noſtre courſe. Pour ſe demeſler de ce paſſage ſi formel contre leur erreur, ils reſpondent que l'Apoſtre parle icy par comparaiſon : non pour nier abſolument, que la vocation depende de la volonté & de la courſe de celuy, qui eſt appellé, mais pour dire qu'elle ne depend pas de cela ſeulement, mais auſſi de la miſericorde de Dieu, confeſſans que l'effort & la diſpoſition de l'homme ſeroit inutile, ſi la miſericorde de Dieu ne luy donnoit l'ayde neceſſaire pour accomplir l'œuvre. Mais ſi cela eſt, il s'enſuit que la vocation de l'homme

depend de deux causes, à sçavoir de la volonté & de la course de l'homme d'un costé, & de la divine misericorde de l'autre; chacune de ces choses faisant la moitié de la cause totale de cest effect; de sorte que tout ainsi que la course de l'homme ne suffit pas sans la misericorde de Dieu; de mesme aussi la misericorde de Dieu ne suffira pas sans la course de l'homme. Tout ainsi donc que l'Apostre dit, *Que la vocation n'est du voulant ny du courant, mais de Dieu qui fait misericorde*, pour signifier (comme ils pretendent) que la course de l'homme ne sert de rien sans la misericorde de Dieu; de mesme aussi pourrons nous pareillement dire, *que la vocation de l'homme n'est pas de Dieu qui fait misericorde, mais de l'homme voulant & courant*, pour signifier (ce qu'ils estiment veritable) que la misericorde de Dieu ne suffit pas sans la precedente course de l'homme. Or où est je vous prie l'oreille Chrestienne, qui puisse patiemment ouyr un tel blaspheme? qui puisse souffrir que l'on die, *que nostre vocation n'est pas de Dieu, qui fait misericorde?* Puis donc que par le commun consentement de tous les Chrestiens cela ne se peut dire, il faut de necessité conclurre, que la misericorde divine est la cause, non partiale & incomplete (comme ils le pretendent) mais entiere & totale de nostre vocation; que partant sainct Paul luy attribuant cest effect en cest endroit parle, non par comparaison, comme ils disent, mais pure-

purement & ſimplement, oſtant à la volonté & à la courſe de l'homme ce qui en effect ne leur appartient nullement, & l'adjugeant à la miſericorde divine, comme il luy appartient tout entier. Ce diſcours au reſte n'eſt pas mien, mes Freres. Il y a plus de douze cens ans que ſainct Auguſtin la employé pour garantir ce paſſage de ceſte fauſſe gloſſe des Adverſaires. Et en effect ſi vous donnez à l'homme quelque part en l'œuvre de ſa vocation, vous luy laiſſez quelque matiere de ſe glorifier, au lieu que l'Apoſtre la luy oſte toute entiere; vous rendez impertinent ce qu'il luy reproche ſi vivement, *Qui eſt ce qui te diſcerne?* & *Qu'as tu que tu n'ayes receu?* Car c'eſt ma volonté & ma courſe (dira-t-il) qui m'a diſcerné d'avec les autres. C'eſt ce que j'ay ſans l'avoir receu, puis que je voulois & courois avant d'avoir eſté appellé. Cela poſé que deviendra encore ce que diſoit Jeſus-Chriſt à ſes diſciples, *Ce n'eſt pas vous qui m'avez éleu; mais c'eſt moy, qui vous ay éleus?* Qui ne void qu'au conte de ces gens c'eſt l'homme qui élit Dieu, s'attachant à luy par ſa volonté, & le cherchant par ſa courſe, & non Dieu qui eſlit l'homme, puis que ſelon eux il ne fait ſimplement que ſe preſter à ceux qui le cherchent, c'eſt à dire ſuivre, & non choiſir? Que deviendra encore ce que l'Eſcriture nomme noſtre vocation *une reſurrection, & une creation?* Comment nous a-t-elle

Aug. Ench. ad Laur. c. 32. T. 3.

Rom. 3. 26. & 4. 2.

1 Cor. 4. 7.

Iean. 15. 16.

Eph. 2. 5. 19.

vivifiez si nous voulions & courions desja avant qu'elle nous fust adressée? Que deviendra en fin ce qu'elle nous represente par tout qu'avant la vocation de Dieu les hommes sont *morts?* Comment *morts*, s'ils veulent & s'il courent? *qu'ils ne comprennent point les choses divines.* Comment ne les comprennent-ils point, s'ils les veulent? que *leur affection ne s'assuietit point à la loy de Dieu.* Comment cela, s'il courent desja ses voyes? Mais ils nous alleguent icy Corneille le Centenier appellé à Jesus-Christ, parce qu'il vouloit & couroit cheminant en la crainte de Dieu; & ceux a qui le Seigneur envoye ses disciples, *En quelque ville que vous entriez enquestez vous qui y est digne*, & concluent qu'avant la vocation de Dieu il y a desja quelque chose en l'homme, qui le discerne d'avec les autres, à quoy nostre Seigneur à esgard, en l'appellant à soy, ceste disposition precedente le rendant digne de sa vocation. Mais qui ne void que Corneille, & ces Israëlites en la maison desquels Jesus Christ loge ses Disciples, estoyent personnes fidelles, converties à Dieu, & par consequent desja appellées; a qui le Seigneur adjouste un nouveau degré de lumiere, selon ce qu'il dit *qu'à celuy qui a il luy sera donné, & qu'il en aura tant plus?* C'est au mesme sens qu'il faut prendre ce que promet le Psalmiste, *que l'Eternel enseignera ses voyes aux debonnaires*, c'est à dire qu'il ouvrira de nouveaux

Eph. 2. 1. 5.
1 *Cor.* 2. 14.
Rom. 8. 7.
Actes 10. 4. 5. *& suivans.*
Matth. 10. 1.
Matth. 13. 12.
Psal. 25. 9.

threſors de ſa cognoiſſance à ceux qui ſont debonnaires, & le ſont non par leur nature, mais par ſa vocation avant laquelle ils ne l'eſtoyent non plus que les autres hommes. Car nous ne nyons pas que Dieu ne donne de nouvelles graces à ceux qui le ſervent, & le craignent; qu'il n'adjouſte chaque jour nouvelle force à ceux qui veulent & courent en ſes voyes. Seulement diſons nous, qu'avant ſa premiere vocation nul ne le fert, ny ne le craint; nul ne veut, ny ne court dans le ſentier de ſa pieté. Je veux que ceux de Berœé avant leur converſion qui nous eſt deſcrite au livre des Actes, ne fuſſent pas fideles; Mais auſſi diſ-je, que S. Luc *Actes 17. 11.* en diſant qu'ils eſtoyent plus nobles, que ceux de Theſſalonique nous repreſente en ces paroles l'advantage de leur extraction au deſſus autres, & non la diſpoſition de leur cœur; & au fort j'accorde que c'eſt un trait de generoſité de recevoir l'Evangile au lieu de le meſpriſer, comme font les gens du monde; mais je ſouſtiens que ceſte ſorte de generoſité-là vient de la miſericorde de Dieu, qui appelle, & non de la nature de l'homme, qui eſt appellé. Soit donc conclu avec l'Apoſtre nonobſtant ces oppoſitions, que la vocation de l'homme ne vient ny de ſa volonté, ny de ſa courſe, mais de la ſeule miſericorde de Dieu. Car quant à ce que les Adverſaires ont touſiours en la bouche, que par ce moyen nous changeons les hommes

en troncs, & en pierres, les rendant immobiles & insensibiles; cela dis-je est une pure chicanerie. Je confesse que les hommes avant la vocation de Dieu ne se meuvent non plus pour les choses du salut, que s'ils estoyent de bois ou de pierre; d'où vient que l'Escriture leur attribuë souvent, estant considerez en ceste estat, *des cœurs de pierre*; non certes, que leur nature soit la nature d'un rocher destituée d'intelligence, de volonté & de sentiment; Arriere de nous une si folle imagination; mais bien d'autant que leur intelligence estant toute couverte de tenebres, & leur volonté entierement asservie au peché, ils ne deployent non plus ny l'une ny l'autre de ces facultez pour apprendre, ou affectionner les choses divines, que s'ils n'en avoyent point du tout. Mais quand une fois Dieu les a appellez, leur esprit alors delivré de ce mortel poison, qui l'avoit comme enforcelé, ouvre les yeux, voit & entend & veut & affectionne, & court dans les voyes du Seigneur, comme nous l'apprend divinement le Prophete, quand il dit, *Que le Seigneur nous donne un nouveau cœur, & met dedans nous son Esprit, & nous oste ce cœur de pierre que nous avons en nostre poitrine, & nous en donne un de chair, & fait que nous cheminions en ses statuts, & gardions ses ordonnances.* Comme nous devons tenir pour tout asseuré, que devant la vocation de Dieu, nul homme ne veut, ny ne court aux choses de Dieu: aussi devons

Ezech. 36. 26. 27.

Ezech. 36. 26. 27.

nous

nous croire qu'apres elle l'homme appellé veut, & court en la voye de ſalut. Arriere la reſuerie de ceux, qui ſe figurent, que l'homme apres la vocation demeure tout tel qu'il eſtoit, une abſoluë & aveugle miſericorde de Dieu l'enlevant dans le Ciel ſans qu'il deſploye de ſa part aucun mouvement de vie celeſte. C'eſt la troiſieſme erreur dont nous avons à nous prendre garde, autant ou plus pernicieuſe que les deux precedentes. La premiere outrageoir la bonté de Dieu, poſant qu'il n'a point d'eſgard à la volonté, ni à la courſe de l'homme. La ſeconde amoindriſſoit ſa grace, voulant qu'elle ſoit prevenuë par les efforts de l'homme; & l'une & l'autre enfloyent noſtre nature d'un orgueil pernicieux, la faiſant capable de vouloir & de courir avant la vocation de Dieu. Mais ceſte troiſieſme aneantit la ſageſſe de Dieu; elle abolit ſa puiſſance; elle fleſtrit ſa Juſtice, & endort l'homme dans une mortelle & irremediable ſecurité. Car qu'y-a t'-il de plus contraire à la ſageſſe de Dieu, que de mouvoir un homme comme une pierre? Il luy aura donc donné en vain l'intelligence, & la volonté, puis qu'à ce conte elles demeurent en luy inutiles. Or c'eſt en cecy que reluit la ſouveraine ſapience de Dieu, qu'il n'a rien mis d'inutile en ſes creatures: rien qui ne jouë & ne frappe quelque coup pour la conſervation de leur eſtre. Et ayant

ainsi estably le fonds de leur nature, il s'y accommode, agissant en elles selon ce qu'il y à mis : de sorte que nous ayant doüez d'une ame raisonnable, il nous prend (s'il faut ainsi dire) par les-anses mesmes de cette nature, qu'il a mise en nous, éclairant nostre entendement, & luy faisant voir nostre bon-heur, & ployant par ce moyen nostre volonté à desirer, & toutes nos affections en suitte à se mouvoir convenablement vers le but de nostre vocation. Mais que sçauroit on encore s'imaginer de plus outrageux contre la puissance de Dieu, que ceste ridicule resverie, qui feroit tourner à neant tous ces grands efforts, que le Seigneur déploye sur nous pour nous convertir, selon le tesmoignage de l'Escriture? Car quel aura esté l'effect de ceste puissance, si apres son impression nous demeurons mesmes qu'auparavant? Et où sera en fin sa justice de polluer son Ciel, en y logeant des ames aussi impures, que celles, qui sont dans les enfers? Où sera ceste equité si exquise, qui reluit en toutes ses autres œuvres, proportionnant si exactemẽt toutes choses aux fins, où il les destine? Mais qu'est-il besoin de refuter ceste folie par raisons, puis que l'Escriture la foudroye si formellement en tant de lieux, nous proposant par tout ceste difference entre les appellez de Dieu, & les autres hommes, qu'au lieu que ces derniers sont gisans, & ensevelis en tenebres, les autres cheminent en lumiere,

lumiere, vivans ſainctement, ayans leurs cœurs tournez vers le Ciel, & converſans icy bas, comme combourgeois des Anges? Ils ont eſté meſmes, que les autres, je l'avouë: Mais ils ne le ſont plus maintenant. Ils ne vouloyent alors ny ne couroyent non plus qu'eux: Aujourd'huy ils veulent & courent. La Nature les avoit faits ſemblables. La grace les a diſcernez. C'eſt ce qu'enſeigne l'Apoſtre, lors qu'ayant denombré les plus infames crimes, qui euſſent vogue entre les Gentils, *Et telles choſes eſtiez vous quelques uns* (dit-il aux fideles) *mais vous en avez eſté lavez, mais vous en avez eſté ſanctifiez, mais vous en avez eſté juſtifiez au nom du Seigneur Ieſus, & par l'eſprit de noſtre Dieu.* Il eſt vray, que nul ne vient à Chriſt, ſi le Pere ne le tire; Mais auſſi eſt-il vray que quiconque eſt tiré du Pere; quiconque l'a ouy, & a appris, vient à Chriſt, & court apres luy, ſelon le dire de l'Eſpouſe, *Tire moy, & nous courrons apres toy.* Il eſt vray que l'homme animal ne comprend point les choſes de Dieu; mais il eſt vray auſſi qu'ayant receu l'Eſprit il diſcerne toutes choſes, & n'eſt jugé de perſonne. Il eſt vray que de nous meſmes nous n'avons ny la volonté, ny la courſe. Mais auſſi eſt-il vray que le Seigneur produit avec efficace en nous & le vouloir & le parfaire. Comment l'y produit-il ſi apres ſa vocation nous demeurons ſans vouloir & ſans courir? N'eſtimez donc pas je vous prie, mes Freres que l'Apoſtre vueille dire en

1. Cor. 6. 11.

Iean. 6. 44. 45.

Cant. 1. 4.

1 Cor. 2. 14. 15.

Philip. 2. 13.

ce lieu, que les hommes soyent sauvez sans vouloir, & sans courir, sous ombre qu'il nous enseigne que la vocation n'est ny du voulant ny du courant. Il exclut la volonté & la course du nombre des causes de nostre vocation, mais il ne l'exclut pas du nombre de ses effects. Nostre course n'est pas la cause de nostre vocation; Car avant que d'estre appellés nous n'avions aucun mouvement au bien. C'est ce qu'enseigne icy l'Apostre. Mais ceste volonté & ceste course qui n'est pas la cause de nostre vocation, en est un effect necessaire. C'est ce qu'enseigne ailleurs l'Apostre, quand il dit, que Dieu produit en nous avec efficace le vouloir & le parfaire selon son bon plaisir. Nous avons esté appellés, non pour avoir voulu, & couru, mais pour vouloir, & pour courir. C'est ce que la vocation fait en nous: & non pas ce qu'elle y trouve. Elle nous trouve rebelles, & refractaires. Elle nous rend dociles, & nous fait vouloir. Elle nous trouve stupides & immobiles. Elle nous rend agiles, & nous fait mouvoir, & courir. *Dieu nous a eleus*, dit l'Apostre, *afin que nous* Ephes. 1.4. *soyons saincts & irreprehensibles devant luy en charité.* Il ne dit pas qu'il nous a eleus, par ce que nous estions saints, mais afin que nous soyons saints: c'est à dire qu'il nous a appellez, non parce que nous courions, mais afin que nous courions. La saincteté est, non la cause ou la condition precedente de nostre election:

mais ſon effect, & la condition qui la ſuit en nous, & qu'elle y met par ſon efficace. Voicy donc pleinement la doctrine du ſainct Apoſtre en ce lieu ; que tous les hommes de leur nature ſont entierement privez de la vie de Dieu, & laiſſez à eux meſmes ne veulent, ny ne courent jamais ; de ſorte que ſi quelques uns d'entr'eux reſveillez de ce ſommeil de mort, embraſſent la doctrine de ſalut, ils doivent ce bon-heur là, non à leur volonté ou à leur courſe, puis qu'avant cela ils n'avoyent ny l'une ny l'autre, mais à la miſericorde de Dieu, qui meu par ſon bon plaiſir, & non par la conſideration de choſe aucune qui fuſt en eux, les touche ſi puiſſamment par la vocatiõ de ſa parole & de ſon Eſprit, qu'au lieu qu'ils ne vouloyent, ny ne couroyent auparavant, ils commencent alors par la vertu, qu'il leur donne en les appellant, à vouloir & à courir, & ſont en ſuitte élevez au ciel, non comme des troncs, & des pierres, ſans ſentir, ny ſe mouvoir, mais comme creatures raiſonnables, en voyant, ſentant & affectionnant les choſes de Dieu, & tendant de tout leur effort vers le but de leur vocation ſupernelle. Gravez, Fideles, ces ſaincts enſeignements dans vos cœurs; Que nulle objection de la chair, que nulle chicanerie des Adverſaires n'eſbranle jamais la foy, que vous y adjouſtez. Car ceſte doctrine tend uniquement à la gloire de Dieu, & au ſalut de l'hõme; qui eſt la marque de la verité celeſte. Vous

donc

donc qui voulez & affectionnez les choſes de Dieu, & qui courez en ſes voyes, aſſeurez vous des-là que vous eſtes vaiſſeaux de ſa miſericorde. Car il n'eſt pas poſſible, qu'il regarde autrement, que d'un œil favorable ceux qui courent en ſa lice. Quelque foible que ſoit voſtre volonté, ou voſtre courſe, pourveu que ce ſoit vrayement courſe & volonté, il l'aura agreable, & vous augmentera peu à peu ſes graces, couronnant de nouvelles faveurs ſes premiers benefices en vous. Car il eſt la douceur & l'equité meſme. *Il n'eſt point injuſte* (dit l'Apoſtre) *pour mettre en oubly voſtre œuvre, & le travail de voſtre charité*, voſtre volonté, & voſtre courſe. Seulement prenez courage, & vous renforcez en l'eſperance de ſon ſalut. Pour attirer ſes benedictions, ſoyez luy recognoiſſans de celles que vous avez deſ-ja touchées. Rendez luy toute entiere la loüange de ce que vous poſſedez, quelque petit qu'il ſoit. Quant bien ce ne ſeroit qu'un ſeul talent: que dis-je un talent? Quand bien ce ne ſeroit qu'une drachme, ou une pite, ou quelque choſe encore demoins, vous l'aves receu du Maiſtre. Elle vous vient, non de votre fonds, mais de ſa main. Pour ſi petite qu'elle ſoit, c'eſt aſſez pour vous faire riche, pourveu que vous l'employes ſoigneuſement, avec crainte & tremblemẽt, avec une profonde humilité en vers le Maiſtre, une ſincere charité envers ſes autres ſerviteurs. Mais quant à vous,

Heb. 6. 9.

ô hom-

d'hommes, en qui nous ne voyons ny la volontè, ny la courſe ; que pouvons nous dire de vous, ſinon que quelque profeſſion, que vous faciez du contraire, vous n'eſtes point des appellez de Dieu ? Car il y a autant d'erreur en matiere de ſalut s'imaginer, qu'un homme qui n'a ny volonté ny effect, ait obtenu la miſericorde de Dieu qu'à ſe figurer que celuy, qui veut & qui court, vueille & coure autrement que par la miſericorde de Dieu. La miſericorde de Dieu eſt grande & infinie, je l'avouë, mais ſi eſt ce qu'elle à ſes vaiſſeaux ; où elle ſe reſpand & y met ſes marques des qu'elle y entre, les faiſant autres qu'ils n'eſtoyent auparavant. Elle les trouve en une maſſe de bouë ; mais elle les forme en vaiſſeaux d'honneur. Elle les trouve giſans & confus avec les autres en une commune carriere, mais elle les taille, & les façonne, & les anime en pierres vives. Vous n'aves aucune de ces marques ſur vous. Vous eſtes encore une ſale & eſpaiſſe bouë ; une pierre brute & infame. Certes vous n'aves donc point encore de part en la miſericorde de Dieu. Je ne ſçay pas ſi vous y aures part à l'advenir. Mais deux choſes, voire trois, ſçay-je bien tres-certainement. L'une eſt que pour ceſte heure vous n'aves pas encore obtenu ceſte miſericorde, & ne l'obtiendres point ſans changer de cœur, & d'humeur ; ſans devenir un autre homme, jamais le Soleil de ceſte miſericorde ne luiſant en aucun homme,

qu'il

qu'il ne le reveſte d'une nouvelle nature. Secondement je ſuis encore tres-aſſeuré, qu'il ne tiendra qu'a vous, que vous n'ayes part en ceſte miſericorde. Demandes la à Dieu: Souſpires apres elle, Il vous la donnera, voire tout preſentement. Car comme je confeſſe que nul ne deſire ſa grace ſans l'inſpiration, & le mouvement de ſa grace; auſſi tiens-je pour tout conſtant, que nul ne la deſire ſerieuſement ſans l'obtenir; & que nul ne manque à la deſirer que par le defaut de ſon cœur malicieux, ceſte grace eſtant telle en elle meſme, que tous la devroyent, & cognoiſtre & deſirer uniquement. En fin je ſçay encore une troiſieſme choſe, que Dieu punit tres ſeverement ceux, qui rejettent & meſpriſent ſon Evangile, eſteignant en eux toute lumiere, & les livrant en un ſens reprouvé pour aller de mal en pis, & tomber inevitablement dans l'abyſme. Reſueillez vous donc, ô hommes; Penſez une fois à ces choſes. Si vous eſtes vrayement du nombre de ceux, que Dieu à appellez; faites nous voir en voſtre vie les marques de ſa vocation. S'il vous a reſſuſcités, pourquoy demeurez vous encore dans le ſepulcre parmy les os, & dans la pouſſiere des morts? enterrez dans l'ordure de ces choſes mortelles, voire mortes & abolies? collez & attachez à des morts, à ceux que le peché à deſconfits? O Lazare du Seigneur Jeſus, vien t'en dehors; Sors à la lumiere des vivans. Tu

n'as

n'as plus de part en la pouſſiere. Ton Chriſt ne t'a pas inſpiré une nouvelle force de vie, a fin que tu la retiennes enfoüie dans le ſepulcre; mais a fin que tu la déployes en mouvemens dignes de luy; que tu te leves; que tu te remuës; que tu coures apres luy. Penſons, Freres bien aymez, que le Seigneur nous tienne à chacun de nous un tel langage. Obeyſſons à ſa ſaincte voix; & comme avant ſa vocation nous eſtions giſans dans le ſepulcre du peché, ſourds, & muëts, aveugles, & inſenſibles, ſans volonte & ſans mouvement, maintenant apres ſa vocation levons nous; cheminons en ſes ſentiers, à ſa gloire & à l'edification de nos prochains, courans vers le but, où il nous appelle, laiſſant-là le monde, & les vaines apparences de ſes faux biens, nous haſtans vers la montagne de l'Eternel, où eſt le ſeul vray, ſolide & permanent bon-heur des hommes.

AINSI SOIT-IL.

SAINCT

SAINCT AUGUSTIN

en son Enchiridion à Laurens, chap. 32.

DErechef afin que nul ne se glorifie, non de ses œuvres à la verité, mais bien du franc-arbitre mesme de sa volonté, comme s'il commençoit à meriter, & que la liberté de bien faire luy fust puis apres renduë comme un prix à luy deu, escoutons le mesme heraud de la grace, disant. Car c'est Dieu qui opere en nous *le vouloir & le parfaire selon son bon plaisir, & en un autre lieu,* Ce n'est donc ny du voulant, ny du courant, mais de Dieu, qui fait misericorde; *estant hors de doute que si l'homme est des-ja en un aage, où il se serve de sa raison, il n'est pas possible, ny qu'il croye, qu'il espere, qu'il ayme sans vouloir, ny qu'il parvienne au prix de la vocation divine sans courir de la volonté.* Comment n'est ce donc ny du voulant, ny du courant, mais de Dieu faisant misericorde, si la volonté comme il est escrit n'est elle mesme preparée par le Seigneur. Car si l'Apostre à dit qu'il n'est ny du voulant, ny du courant, mais de Dieu faisant misericorde, d'autant que la chose se fait par l'un & par l'autre, c'est à dire par la volonté de l'homme, & par la misericorde de Dieu, & que nous prenions ces paroles, il n'est ny du voulant ny du courant, mais de Dieu faisant misericorde, tout de mesme que s'il avoit dit, la seule volonté de l'homme ne suffit pas, si

la

la misericorde divine n'y est aussi quant & quant; il s'ensuivra que pareillement la seule misericorde de Dieu ne suffit pas, si la volonté de l'homme n'y est aussi quant & quant, & partant si c'est bien parler de dire que ce n'est pas de l'homme voulant, mais de Dieu faisant misericorde, pource que ce n'est pas la seule volonté de l'homme qui l'accomplit; pourquoy ne pourra t'on dire aussi à l'opposite, que ce n'est pas de Dieu faisant misericorde, mais de l'homme voulant, si ce n'est par la seule misericorde de Dieu qui l'accomplit? Or s'il n'y a point de Chrestien au monde, qui ose dire que ce n'est pas de Dieu faisant misericorde, mais de l'homme qui veut, cela choquant trop ouvertement le dire de l'Apostre; reste que nous prenions ces paroles, Ce n'est pas du voulant ny du courant, mais de Dieu, qui faict misericorde, *en tel sens, que nous entendions, qu'elles donnent tout à Dieu, qui prepare la bonne volonté de l'homme pour l'ayder, & l'ayde l'ayant preparée. Car la bonne volonté de l'homme precede à la verité beaucoup des dons de Dieu; mais tant y a qu'elle ne les precede pas tous. Or elle est elle mesme l'un de ces dons, qu'elle ne precede pas. Car nous lisons l'un & l'autre dans les saincts oracles,* & sa misericorde me previendra, *&*, sa misericorde me suivra. *Elle previent celuy qui ne veut pas, afin qu'il vueille. Elle suit encore & accompagne celuy qui veut, afin qu'il ne vueille pas en vain. Car pourquoy sommes nous advertis de prier pour nos ennemis, pour ceux là certes qui ne veulent pas vivre en*

la pieté, ſinon afin que Dieu opere tellement en eux qu'ils le vueillent? Et pourquoy ſommes nous advertis de demander pour recevoir, ſinon d'autant que c'eſt à celuy-là meſme de faire ce que nous voulons, qui a faict que nous le voulons? Nous prions donc pour nos ennemis, afin que la miſericorde de Dieu les previenne, comme elle nous a prevenus, & nous prions pour nous meſmes, afin qu'elle nous ſuive & nous accompagne.

SER-

SERMON II.

SUR LE PSEAUME XC.

vers. 12, 13, 14, 15, 16, & 17.

12. *Enseigne nous à tellement comter nos jours, que nous en puissions avoir un cœur de sapience.*

13. *Eternel retourne toy, jusques à quand? & change de courage vers tes serviteurs.*

14. *Rassasie nous par chacun matin de ta gratuité, afin que nous menions joye, & que nous soyons joyeux tout le long de nos jours.*

15. *Resiouy-nous au prix de nos jours que tu nous as affligez, & au prix des ans ausquels nous avons senti nos maux.*

16. *Que ton œuvre apparoisse sur tes serviteurs, & ta gloire sur les enfans d'iceux.*

17. *Et que la plaisance de l'Eternel nostre Dieu soit sur nous, & nous dispose l'œuvre de nos mains. Voire dispose l'œuvre de nos mains.*

Prononcé le 1 Janvier, 1632.
jour de jeusne.

L'Eglise se trouve aujourd'huy en un estat fort semblable à celuy où estoyent les Israëlites lors que Moyse fit pour eux la priere, que nous

venons de vous lire. Dieu les avoit delivrez d'Egypte avec main forte & bras estendu : il avoit en leur faveur fendu les mers, ouvert les rochers, jonché les deserts de viande, illuminé la nuict d'un brandon de feu, & rafraischi le jour avec une colomne de nuée ; Mais ces ingrats oublians, ou desdaignans tous ces grands miracles s'esleverent insolemment contre luy: & au lieu de l'obeissance & du service qu'ils luy devoyent pour des bien-faits si excellents, ils le payerent en idolatries, murmures, mutineries, gourmandises & paillardises abominables. Son ire alors embrasée par une si injuste mescognoissance tourna contre eux ceste mesme puissance qu'il avoit jusques-là si magnifiquement employée pour eux. Les elements furent aussi obeissans pour les perdre qu'ils avoyent esté pour les sauver. Toute ceste nature qui avoit si admirablement combatu pour eux s'estant soudainement armée contre eux par le commandement du Souverain les consuma avec une force si espouvantable qu'en peu d'années elle reduisit à deux personnes toute ceste grande & presque innombrable multitudine, qui estoit sortie d'Egypte en fleur d'aage. Or n'est-ce pas là le vray tableau de nostre histoire? de nos ingratitudes & des chastimens qui les ont suivis? Dieu nous avoit arrachez d'une tres-cruelle Egypte, rompant avec les coups d'une puissance & adresse infinie ce joug d'acier, sous

lequel

lequel nous & non peres gemiſſions depuis tant de ſiecles, & nous ayant bagnez de ſa divine mer il nous entretenoit doucement en ce deſert, malgré les deſpits & les conjurations des peuples ; nous repaiſſant miraculeuſement, & contre tout l'ordre de la nature il nous faiſoit ſubſiſter magnifiquement en des lieux qui ne nous preſentoyent de toutes parts que la famine & la nudité, les venins & les glaives, pour nous devorer. Son amour ſuppleoit au manquement des choſes, & trouvoit pour nous de l'eau dans les plus durs rochers, de la nourriture dans les plus ſteriles deſerts, de la fraiſcheur dans les plus bruſlantes ardeurs, de la lumiere dans les plus obſcures nuicts. O Iſraël de Dieu, ſi tu euſſes rendu à ton Seigneur la gloire qui luy eſtoit deuë, il euſt continué ſans aucune interruption le cours de ces grands miracles ! L'abri de ſa ſaincte nuë, la clarté de ſa divine lumiere, le baſton de ſon pain celeſte ne t'euſt jamais manqué juſques à ton arrivée en ſa bien heureuſe Canaan. Mais helas ! noſtre felonnie l'a contraint de tourner ſes faveurs en chaſtiments : car oublians miſerablement tous les exploits de ſa main, nous avons par une extreme ſottiſe delaiſſé la vraye roche de noſtre ſalut : Et avons adoré chacun ſon idole. Degouſtés de la manne du ciel nous avons convoité les oignons de cette maudite terre, dont le Seigneur nous

avoit tirez; Au lieu de tendre vers Canaan nous avons rebroussé vers l'Egypte: nous avons mesprisé nos conducteurs, & mis leur ame en destresse. Nous nous sommes vilainement accouplez avec Moab, nous meslant avec l'estranger, & soüillans dãs toutes les ordures du monde la chair, que le sang & l'esprit de Christ avoit sanctifiée pour son ciel. Qu'eust-il fait à des enfans si revesches, aussi obstinez à leur perdition, qu'il est soigneux de leur salut? Il les à frappez de ses verges. Il a aigri cõtre eux les courages de ceux qu'il avoit par le passé si miraculeusement enclinez vers eux. Il nous a tourné en ruine ce qui nous avoit esté en protection. Il a arraché piece à piece toute ceste haye (autresfois l'estõnement du monde) qu'il avoit mise à l'entour de nous, & nous a exposez tous nuds aux injures de l'air & des hommes. Il a puis apres armé les elements contre nous: il a durci le ciel en airain & la terre en fer, & a infecté l'air de venins. La famine & la peste ont consumé en plusieurs lieux ce qui estoit eschapé au glaive, faisant d'horribles bresches dans les milliers d'Israël. Estans donc maintenant assemblez pour pleurer nos maux, & pour arrester avec les souspirs & les larmes de nostre penitence, ces espouventables fleaux de Dieu, que sçaurions nous luy offrir de plus convenable pour adoucir son ire, que ceste mesme pierre que luy presenta autresfois Moyse son serviteur, pour le premier

Iſraël dans une ſemblable occaſion? Il ſçavoit tres-bien ce qui eſt propre au ſalut de l'Egliſe, & à la gloire de ſon Seigneur, ayant eu familiere communication avec luy, & ayant eſté admis en la cognoiſſance de tous ſes ſecrets. Dieu qui luy inſpiraces vœux les exaucera aſſeurement, ſi nous les adreſſons vers le throſne de ſa grace avec le zele & l'affection convenable. Si vous avez donc eſté touchez de tant de choſes qui viennent de vous eſtre repreſentées; ſi l'horreur de vos pechez, ſi la ſeverité des jugemens de Dieu vous a picqué l'ame, ſi la fuite du temps qui s'envole, ſi la nouveauté de ceſte année à laquelle nous ſommes parvenus à travers tant d'accidents, vous donne quelque deſir de renouveller voſtre vie, Fideles, tournez vos yeux & vos cœurs vers voſtre ſouverain Seigneur & les tenans eſlevez droict vers le thrône de ſa clemence, ſuivez les paroles de ſon Prophete, & luy demandez pour l'Egliſe de Chriſt cela meſmes qu'il luy demanda jadis pour la Synagogue: Que ſa priere ſoit lacloſture & comme le ſeau de voſtre jeuſne.

Premierement au verſ. 12. il ſupplie le Seigneur d'eſclairer nos entendemens & de nous donner un cœur ſage par une droite cognoiſſance de noſtre vie. Secondement en tout le reſte du Pſeaume juſques à la fin il le prie ardemment de changer ceſte diſpenſation ſi ſevere dont il a uſé envers nous, nous faiſant de-

ſormais par de ſes biens & de ſa joye à la gloire de ſon nom, & à la conſolation de l'Egliſe, tant de celle qui combat maintenant en la terre, que de celle qui luy ſuccedera cy apres. C'eſt le ſommaire de l'oraiſon de l'homme de Dieu; où nous avons d'entrée à remarquer l'ordre de ſes ſouhaits. Car bien que la calamité de ſon Iſraël quant à ce qui regarde le corps, luy fuſt fort ſenſible, & que le dueil d'un peuple qu'il avoit comme porté & formé avec tant de travaux, luy nauraſt le cœur auſſi profondement, que la mort d'un fils unique ſçauroit bleſſer les entrailles d'une bonne & tendre mere: ſi eſt-ce neantmoins que ſon ignorance & ſa ſtupidité le touchoit encore plus vivement. Il demande ſon inſtruction avant ſa delivrance, & deſire qu'il ſoit enſeigné premier que ſoulagé. Auſſi eſt-ce, à vray dire en ceſte ignorance que conſiſte le pire de tous nos maux. C'eſt elle qui attire les fleaux de Dieu ſur nous; c'eſt elle qui les y entretient: c'eſt elle qui en envenime les ſouffrances, nous privant des conſolations qui nous les pourroyent adoucir. Car ſi nous avions l'eſprit de conſiderer la briefveté de noſtre vie, & la force de l'ire de Dieu, nous ſouffririons beaucoup moins, ſelon ce

1 *Cor.* 11. 31. que dit l'Apoſtre: *Que ſi nous nous jugions nous-meſmes, nous ne ſerions point jugés:* Et d'abondant en cela meſme que nous ſouffrons nous aurions beaucoup de ſoulagement; Le ſenti-

ment

ment de nos maux en ſeroit de beaucoup allegé, voire je l'oze dire nos maux nous tourneroyent à bien, à conſolation, & à joye: ils nous ſerviroyent, comme les viperes aux Medecins, de remede contre les vrais maux. Je veux bien (Fidele) que vous pleuries la perte de vôtre ſanté, de vos biens, de vos enfans, de ce que vous poſſedies de cher & de precieux en ceſte vie: que vous plaignies les deſolations de Sion, les rauages que l'Ange de Dieu y a faits depuis douze ans en çà: mais à condition que vous reſſenties encore plus vivement qu'aucune partie de noſtre deſaſtre, ceſte ſtupidité, & brutalité eſpouvantable qui regne, non dans le monde ſeulement, mais dans l'Egliſe meſme, dans l'eſcole propre de Dieu. Car quel autre malheur ſe ſçauroit-on imaginer plus lamentable, que ceſt aveuglement de la plus part, qui ne voyẽt point le doigt de Dieu ſi viſible en toute ceſte œuvre? qui ne penſent point que c'eſt luy qui fauche la gloire & le contẽtemẽt de noſtre vie? qui n'arrachẽt point leurs cœurs de ces choſes ſi vaines pour les attacher à des objects plus ſolides, fermes & perdurables à touſiours, vrayement dignes de nos deſirs & de noſtre eſtude? O Dieu delivre nous ſur tout & avant tout d'une ſi profonde letargie. Fay nous voir par l'efficace de ta celeſte lumiere, que ce mõde & la vie que nous y menõs eſt une figure qui paſſe, une vaine peinture fuyante, qui n'a rien ny de ſolide en ſa ſubſtance,

ſtance, ny d'arreſté en ſa durée. Car ceſt là le premier vœu de noſtre Prophete, *Enſeigne-nous*, dit-il, *à tellement comter nos jours que nous en puiſſions avoir un cœur de ſapience*. Cõpter nos jours, ſuivant le ſens du Prophete, comprend deux choſes à mon advis; l'une de bien reçognoiſtre la briefueté de noſtre vie; l'autre d'en bien ſçavoir l'incertitude & la miſere: car il ne meurt aucun homme en l'univers, qui ne puiſſe avant la fin de ſa vie dire veritablement ce que diſoit autresfois Jacob: *Les jours des années de ma vie ont eſté courts & mauvais*. Quant au premier, il n'eſt pas beſoin d'y inſiſter. Chacun ſçait que les années des plus longues vies des hommes ne viẽnent que tres-extraordinairement juſques au nombre de cent: rarement juſques à quatre-vingts; la plus grande partie du genre humain mourant au deſſous de 50. & 60. ans. Un an fait un tout compoſé de 365. jours, & chaque jour ne conſiſte qu'en 24. heures. Combien eſt donc courte la ſomme de ſi peu, & de ſi petites parties? Encores ne poſſedons nous pas ce tout. Vous ſçavez que le ſommeil, & diverſes autres ſoit paſſions, ſoit operations naturelles nous en rauiſſent une grande partie, & partagent pied à pied avec nous tous les jours que nous vivons ſur la terre: de ſorte que pour ne point faillir i eſtime qu'il faudroit reduire les ans de la vie de chacun à la moitié ſeulement de l'eſpace qui s'eſcoule depuis ſa naiſſance juſques à ſa mort.

Gen. 47. 9.

Car

Car certes à proprement parler, dormir n'eſt pas vivre. Ainſi les plus longues vies ne reviendront qu'à quarante ans; temps tres-brief en ſoy méme, & qui s'eſcoule bien viſte: mais plus brief encores de beaucoup, ſi vous le comparez avec la portée de l'homme, auquel il eſt aſſigné. Car ſi le juſte temps de chacun des animaux eſt celuy dans l'eſpace duquel il peut deſployer tous les reſſorts de ſa nature, & en exercer les operations, n'eſtant pas convenable qu'il ait aucune force, ou faculté en ſoy dont il ne puiſſe durant ſa vie exercer le mouvement, il eſt evident que le juſte temps de l'homme ſeroit une eternité toute entiere, puis qu'en ſa nature il a une faculté, à ſçavoir l'intelligence, d'une ſi ineſpuiſable & (ſi je l'oſe dire) ſi infinie perfection, que pour en faire jouër tous les reſſorts, & en deſployer toutes les operations, il faudroit non 80. ou 100. ans, mais des mille millions de ſiecles; l'experience teſmoignant que plus l'ame humaine eſt parfaite, plus elle recognoiſt d'operations qui luy manquent, ſigne tres-certain de ſon immortalité, pour le remarquer en paſſant. Puis donc que ſelon ce diſcours la juſte, & raiſonnable durée de l'homme ſeroit une eternité; penſez combien eſt courte celle que la nature luy a donnée de ſoixante ou quatre vingts ans, qui au prix de ceſte eternité, dont il auroit beſoin, eſt infiniment moins qu'une goute d'eau au prix de tout l'Ocean,

y ayant

y ayant quelque proportion, bien que tres-petite, d'une goute d'eau à tout l'Ocean; au lieu que d'un ſiecle à l'eternité il n'y en a point. Mais ce qui rend encores ceſte brieveté de noſtre vie plus faſcheuſe, c'eſt l'incertitude où nous ſommes du point où elle doit finir. Car quelque courte qu'elle ſoit, nous pourrions neantmoins nous en ſervir utilement, ſi nous ſçavions preciſement la longueur de ſa duree; Nous ajuſterions nos deſſeins à ce que la nature nous auroit donné de temps, relaſchans ou roidiſſans noſtre action à meſure que nous verrions noſtre ſable approcher de ſa fin. Mais il en eſt tout autrement: car en ceſte petite lice, où nous courons, il n'y a point de lieu, pour ſi proche qu'il ſoit de la barriere d'où nous ſommes partis, qui ne puiſſe finir noſtre courſe. En toute noſtre vie, quelque courte qu'elle ſoit, il n'y a année, mois, ſemaine, jour, heure, ny moment, qui ne la puiſſe terminer: voire meſme le premier inſtant qui nous y void entrer. C'eſt une ſomme, qui nous a eſté preſtee, payable non à certain terme, mais à la volonté du crediteur; C'eſt une poſſeſſion, dont nous jouyſſons ſans bail, pour en ſortir toutes les fois qu'il plaira au proprietaire: de ſorte que l'incertitude où nous en ſommes, doit retenir nos deſſeings, & nous empeſcher d'y rien baſtir, d'y rien entreprendre de longue haleine, ne ſçachans pas quand nous aurons à en deſloger.

Telle

Telle eſt la quantité de nos jours. Leur qualité n'eſt pas plus loüable. Car qu'eſt-ce de noſtre vie qu'un tiſſu de maux, une ſuite continuelle d'infirmités, une trouble & importune agitation, un penible & faſcheux exercice de perſonnes, qui ne ſont occupées qu'à faire du mal, ou à en ſouffrir? A combien d'accidents, de maladies, de diſgraces, de pertes, d'afflictions ceſte petite durée de noſtre eſtre eſt elle expoſee? Ce qu'il y a d'animaux en l'univers n'eſt pas tout enſemble battu de la moitié des maux, auſquels le ſeul homme eſt ſujet. Certes quelque courte que ſoit ſa vie, les maux luy en font trouver la duree ſi longue, qu'à peine y a-t-il perſonne au monde, qui n'ait quelques-fois ſouhaitté ſa fin pluſtoſt qu'elle n'eſt venuë. Car qui a-t-il de plus long, & de plus ennuyeux, qu'un jour où l'on eſt tourmenté des douleurs d'une colique, d'une gravelle, d'une goutte, ou de quelque autre maladie aiguë? où l'on eſt travaillé d'une forte crainte, ou de quelque autre violente paſſion? Penſez donc combien dure une annee, combien un demi ſiecle au milieu de telles ſouffrances. Mais, chers Freres, ce n'eſt pas le tout de conter, & de peſer ainſi nos jours. Les plus perdus & les plus infames pourceaux d'Epicure en font bien autant. Quelles belles panles ne diſent ils point ſur ce ſujet quand ils s'y mettent? crains que noſtre vie s'envole, que nos ans s'enfuient, ſans

que

que rien ſoit capable d'en retarder la trop legere courſe, que noſtre aage ſe paſſe auſſi viſte que la beauté d'une fleur, qui ne rit que pour quelques heures, & puis ſe fleſtriſt incontinent? Quelles injures ne diſent ils point aux hommes, chaſtians leur follie avec de groſſes paroles, de ce qu'ils laiſſent eſcouleur leur vie ſans en uſer & ſe trouvent ſouvent ſurpris par la mort avant que d'avoir penſé à vivre? Mais, profanes qu'ils ſont, ils ne mettent toutes ces riches conſiderations en avant, que pour leur ſervir d'éguillon à picquer leur yurongnerie, & leur luxure. Car toute la concluſion qu'ils tirent de ces beaux, & magnifiques diſcours, c'eſt qu'il ne faut employer aucune partie de ceſte tant courte durée à autre choſe qu'à contenter les ſenſuels appetits de la chair, à la chatoüiller de toutes parts, tenans pour perdus tous les moments, qui ſe conſument en d'autres occupations: comme ces garnemens qu'Eſaye nous repreſente, diſans, *Mangeons & beuvons: car demain nous mourrons.* De là vient que le Prophete ne demande pas ſimplement à Dieu, qu'il luy enſeigne, & à ſon peuple, à comter leurs jours; mais il adjouſte *en telle ſorte que nous en puiſſions avoir un cœur de ſapience:* que nous n'abuſions pas follement de cette conſideration, comme les hommes du monde, que nous la rapportions à ta crainte, qui eſt le chef de toute ſageſſe. L'Eſcriture met preſque touſiours le cœur pour le

Eſ.22. v.13.

ſiege

ſiege de l'intelligence; comme quand Moyſe dit dans le Deuteronome, parlant à ſon Iſraël, *Dieu ne vous a point donné de cœur pour entendre:* Il ne faut donc pas s'eſtonner s'il loge la ſageſſe dans le cœur, puis que la ſageſſe eſt la ſouveraine perfection de l'entendement. Or vous ſçavez (car cela vous a eſté fort ſouvent repreſenté) que l'Eſcriture nomme ſageſſe une droite cognoiſſance de Dieu, & une perſuaſion de la verité de ce que ſa parole nous enſeigne tant de ſa nature, que de la noſtre; tant de ſon jugement que de noſtre devoir: de ſorte qu'elle tient pour fous & inſenſez tous ceux qui ſentent ou vivent autrement. Mais bien que l'erreur paroiſſe en toutes les parties du vice, ſi eſt-ce qu'elle n'eſt nulle part ſi groſſiere, & ſi palpable qu'en cet endroit, en ce qu'il n'a aucun eſgard ny à la briefueté, ny à l'incertitude de la vie. Car je vous prie que ſçauroit on s'imaginer de plus fou, qu'un homme qui offence Dieu, & l'homme, qui trouble la paix, & de ſa conſcience, & de ſa famille, pour avoir une choſe, dont il n'eſt pas aſſeuré de jouyr un ſeul moment? Et quelle plus grande phreneſie ſe ſçauroit on figurer, que celle d'un homme, qui follaſtre, & s'amuſe à paſſer le temps ſur le poinct qu'on le va juger, ne ſçachant ſi dans une heure il n'aura point à eſtre mené au ſupplice? Tel le eſt la condition des pecheurs; excellemment bien repreſentée

Deut. 29.4.

en la

en la parabole de celuy, qui s'amuſoit à deſſeigner un baſtiment de nouveaux greniers, une paiſible jouyſſance de toute ſorte de biens, eſtendant ſes penſées bien avant dans l'advenir, ſans prendre garde à la main de Dieu, qui l'al-
Luc. 12. 20. loit oſter du monde; *Inſenſé*, luy fut il dit, *en ceſte meſme nuict l'on te redemandera ton ame.* Vous vous moquez de la folie de cet homme, ô avares, ô ambitieux, ô voluptueux, (auſſi eſt elle à vray dire fort ridicule) mais ſçachez que ſous ſon nom, c'eſt de vous que parle la parabole. Voſtre erreur eſt repreſenté par la ſienne: il n'y a aucun de vous à qui le nom d'inſenſé ne convienne auſſi bien qu'à luy: car toute voſtre pretenduë ſageſſe n'eſt qu'une pure folie. C'eſt donc de cette univerſelle erreur du genre humain, que le Prophete deſire que ſon peuple ſoit delivré: que Dieu luy enſeigne tellement le comte de ſes jours, qu'il en devienne ſage, & ſoit par là induit à luy rendre conſtamment ſervice & obeiſſance. Et pour cet effet outre la briefueté & l'incertitude de nos jours, qui eſt aſſez viſible, il en faut de plus recognoiſtre la cauſe. Dieu certes nous avoit au commencement donné une duree convenable à l'excellence de noſtre eſtre, & à la perfection de noſtre intelligence; mais le peché l'a abregee, d'immortels nous rendant mortels. Sçachans ce poinct nous ne murmurerons pas contre Dieu, ny contre la nature ſa ſage ſervante, ainſi

que

que ſont les Philoſophes Payens, qui ſe plaignent que les corbeaux, & les corneilles vivent beaucoup plus long temps que l'homme: accuſans la Providence, comme coulpable d'une eſtrange incongruité en cet endroit, & tournans toute ceſte conſideration, qui nous doit eſtre comme le rudiment de ſageſſe, en matiere de blaſpheme. Quant à vous, Fidelle, vous vous en prendres a vous meſme: au peché qui a ſoüillé vôtre nature, & la precipitee bien bas au deſſous de ſa premiere dignité. Vous ne penſeres jamais à la legereté de vos ans, & à la haſte qu'*ils* ont de finir vôtre pauvre vie, que vous ne penſies quant & quant à la cauſe de ce deſordre: prenant le peché en une grande horreur, puis que c'eſt luy qui trouble ce doux & juſte deſir, que nous avons naturellement de vivre touſiours, & vous addonnant à la ſainteté, puis que c'eſt à elle ſeule que le Seigneur promet l'immortalité. Mais il faut ſçavoir en ſecond lieu, qu'apres que nous aurons achevé ceſte brieve courſe, il reſte encore un autre ſiecle, dans lequel nous aurons à comparoiſtre devant le Juge de l'Univers pour luy rendre raiſon de nos deportemens en ceſte vie, & eſtre en ſuite transferez en une autre condition eternelle, & ſans fin à la verité, mais heureuſe, ou malheureuſe ſelon la diverſité de nos deſſeins, & de nos actions icy bas: de ſorte que bien que ceſte vie ſoit tres-petite en ſa durée,

elle eſt neantmoins tres-grande en ſa ſuitte, la qualité de l'eternité à venir dependant toute entiére de la diſpoſition de ce moment. Quiconque ſera fermement perſuadé de ces veritez meſnagera aſſeurement ce court eſpace, que nous vivõs icy bas, à craindre Dieu & a le ſervir. Et puis que ſans ces deux cognoiſſances, la conſideration de la brieveté de nos jours eſt inutile à l'homme, & luy tourne en matiere ou de blaſpheme, ou de desbauche, comme vous avez ouy par l'exemple des Philoſophes, & des prophanes: vous voyez que c'eſt à bon droit que le Prophete s'adreſſe à Dieu pour obtenir la grace d'en bien faire ſon profit. Car à vray dire il n'y a que luy ſeul, qui enſeigne ceſte divine Arithmetique. Nul autre ne nous ſçauroit apprendre à bien faire noſtre compte. Car premierement il n'y a que luy, qui nous monſtre ne ſa parole ces deux veritez neceſſaires pour bien conter nos jours, à ſçavoir, que c'eſt noſtre peché qui les a acourcis, & qu'apres ceſte vie reſte le jugement advenir. Et puis, il n'y a que luy ſeul encores qui nous rende ceſte leçon efficace par ſon ſainct Eſprit, ſans l'impreſſion duquel les enſeignemens de la loy, & de l'Evangile ne ſont qu'un vain, & inutile bruit, qui bourdonne ſans effect dans les oreilles des hommes; comme vous le voyez par l'exemple de tant de gens, qui les oyans tous les jours n'en font neantmoins aucun profit.

fit. Plaise donc à ce grand, & unique Docteur, de graver profondement en nos cœurs ceste sienne divine science : de nous donner un entendement pour la comprendre, une memoire pour la retenir, un ferme jugement pour la pratiquer; que jamais rien ne nous face oublier le compte de nos jours, la brieveté, la visteſſe, l'incertitude & la misere des années, que nous avons à vivre icy bas; que de là nous devenions sages à salut, pour n'embrasser en un si petit espace de temps, que l'estude de ce qui est absolument neceſſaire : de ceste seule chose, qui ne nous sera jamais ostée; Que nous laissons là l'affection du reste, tenans pour perdues toutes les heures que le soin du monde, ou de la chair nous aura derobées. Car le temps s'en va : le terme approche, & vous n'avez encores fait provision que de ce qui est inutile. Tournez, je vous prie, vos yeux sur ceste derniere année que nous achevasmes hier au soir: Pensez combien legerement elle nous est eschappée des mains : combien soudainement son hyver fit place au printemps : comment l'esté aussi tost apres engloûtit le printemps, l'automne l'esté, & l'hyver l'automne : comment elle couloit sans ceſſe vers sa fin, sans se donner aucun repos jusques à ce qu'elle y soit parvenüe. Remettez vous en l'esprit les images de tant de changemens, qu'une si courte piece de nostre durée a produits dans les Estats, &

dans les maiſons des hommes : combien elle a renverſé, & eſlevé de fortunes (comme l'on parle dans le monde) combien en commençant elle avoit trouvé de perſonnes ſur le plus haut du bõ heur, qu'elle a laiſſé es en finiſſant giſantes en de profondes diſgraces; combien elle a abuſé d'ambitieux rõpant tous leurs beaux deſſeings dans les premiers ſuccez de leur travail; combiẽ elle a accablé d'avaricieux, les retirant du jeu en la plus grande chaleur de leur paſſion: combien elle a ſurpris de voluptueux, leur arrachant le morceau d'entre les dents, lors qu'ils le gouſtoyent le plus : combien elle a chaſtié de mondains, qui differoyent leur amandement de jour à antre, coupãt en un inſtãt impreveu le fil & de leur vie, & de leurs vices. Laiſſons là les exemples ou publics, ou es loignez : Conſiderons ſeulement ceſte ſainte compagnie, qui nous eſt & plus proche & plus cognuë. Ceſte ſeule année combien a-t-elle noirci de perſonnes & de familles en ceſte ſeule Egliſe? à combien de peres a elle oſté la conſolation de leurs enfans? à combien d'enfans l'appuy de leurs peres? A combien d'hommes & de femmes, l'aide des parties, que Dieu leur avoit liées par mariage ? Combiẽ de fleurs a-t- elle coupées par un tres-amer treſpas, dans le plus beau de noſtre jeuneſſe, en cueillant quelques unes dés le matin, encores reſſerrées en boutons, avant que le midy les euſt fait épanouyr ? combien a-t-elle broüillé

üillé de penſées? combien noüé, & rompu de deſſeins? combien ruiné ou affligé de maiſons? Freres bien aymez, ce n'eſt pas mon intention d'aigrir, ny d'envenimer nos communes playes en vous en rafraiſchiſſant la memoire. Je voudrois pluſtoſt les pouvoir addoucir: Mais je vous repreſente nos maux, afin que vous en faciez voſtre profit, & en tiriez le fruict pour lequel ils nous ont eſté diſpenſez par la divine Providẽce. Car en conſcience n'eſt-ce pas une choſe deplorable, que nul n'aprenne une leçon ſi aiſée, & dont tous les jours nous avons tant d'enſeignemens ſi clairs? que nul n'entre en ſoy meſme pour penſer qu'il peut ſouffrir quelque jour ce qui arrive à tant d'autres? Comptes vos jours, ô pecheur vous quiconque ſoyes; eſclave de l'ambition, ou de l'avarice, ou de la volupté. Ny leur ſomme, ny leur qualité n'eſt point differente des jours de tant d'autres que vous aves veu travailler inutilement en meſmes deſſeins. Le corps & l'aage de vôtre voiſin, que la mort a fauché ceſte année derniere, ne valoit pas moins que le vôtre. Que ſaves vous ſi celle que nous commẽçons, ne vous joüera point un ſemblable tour? Jeuneſſe, ne vous flattes point ſur la vigueur, que vous voyes fleurir en vôtre corps. Il y a aujourd'huy un an, que nous comptions avec que vous diverſes perſonnes d'un & d'autre ſexe, que nous n'y trouvons plus maintenãt. Meſnages ce peu de temps que Dieu vous

donne, & l'employes ſoigneuſement à ſon ſervice. Vous ne ſauries courõner vôtre aage d'un plus beau chapeau, que de la pieté. Elle vous conſervera ceſte fleur de jeuneſſe dont vous faites tant d'eſtat: elle la rendra immortelle: au lieu que les voluptez la pourriſſent, & abregent ſa durée, bien loin de l'allonger. Que ſi ceſte conſideration doit porter la jeuneſſe, voire l'enfance meſme, a une ſerieuſe reformation de vie, quelle impreſſiõ doit elle faire dans les cœurs de ceux, dont le temps a deſia blanchy la teſte ſans avoir touché à leur ame? dont il a changé le poil, & nõ les mœurs? Comment, ô hommes, voyez vous tous les jours tomber à l'entour de vous tant de perſonnes nées au monde depuis vous ſans en amander voſtre vie? Comment cela ne reſueille-t-il point voſtre eſprit pour penſer, que ce que vous durez plus qu'eux, eſt un don de Dieu, & non un effect de voſtre nature? que c'eſt ſa volonté, & non l'aage, qui fait ſortir les hommes du monde? Et en general, mes Freres, comment avons nous le cœur de baſtir ſur un fonds ſi mouvant? de travailler, & de ſuer pour le contentement d'une vie, qui peut eſtre ne durera pas juſques à demain? Mais afin d'affermir nos ames dans le deſſein de la pieté, ayans compté & peſé les jours du vieil Adam, comptons, & peſons auſſi ceux du nouveau. Ne les comptons point, mais conſiderons qu'ils ſont innombrables; que la durée de la vie, qu'il nous promet

promet en l'Evangile, eſt une eternité; que ſes jours ſont ſans fin, tous couronnez d'une incomprehenſible gloire, ſans que le temps qui coulera bien bas au deſſous de nous, en flétriſſe jamais la grace, ou la vigueur. O Dieu! comment eſt il poſſible, que ſur le choix de deux choſes ſi diſſemblables nous heſitions ſeulement? Voire meſme (tant eſt horrible noſtre aveuglement) que nous preferions ce peu de mauvais jours, que nous avõs à paſſer en la terre, à ceſte belle & glorieuſe eternité, qui nous eſt promiſe dans le ciel? Prenez les jettons, ô hommes; calcules les deux ſommes, & vous recognoiſtrez voſtre erreur. Peut eſtre eſtoit il autres fois par donnable aux humains de s'affectionner à la vie de la terre, pàrce qu'ils ignoroyent celle du ciel, ou ne la cognoiſſoyẽt qu'obſcurement, & imparfaitemẽt. Mais depuis que le Seigneur Jeſus a deſtruit la mort, & a mis en pleine lumiere la vie & l'immortalité par l'Evangile, nous ſerons entierement inexcuſables ſi nous manquons en ce choix. Certes l'eternité du ſiecle à venir, & la verité des promeſſes de Jeſus-Chriſt a eſté confirmée à la veuë du ciel, & de la terre par des preuves ſi claires, que je ne vois rien en toutes les choſes de la vie preſente, qui ſoit ou plus evident, ou plus certain. Mais quand bien ceſte verité ſeroit moins aſſeurée, qu'elle n'eſt touſiours eſt il clair qu'une ſi haute, & ſi glorieuſe eſperance meriteroit bien que pour

en eſprouver la verité nous miſſions gayement en hazard ces jours ſi courts, & ſi mauvais, que nous paſſons icy bas. Car quoy que le prophane puiſſe penſer de l'advenir, au moins ne peut il nier que le preſent ne ſoit tres-peu de choſe; & que qui ne fait autre perte, que de ce que nous poſſedons icy, ne face une tres-petite perte; puis que la choſe toute entiere n'eſt qu'une fumée legere, laquelle auſſi bien nous faut il perdre; peut eſtre dés demain; bien toſt, certes, quoy qu'il en puiſſe arriver. Mais qu'eſt-ce que je vous parle de perdre? A vray dire vous y gaignerez beaucoup, meſmes pour le preſent ſiecle. Voſtre vie, ſi vous renoncez au vice, en ſera plus douce, & plus facile, moins inquietée au dedans, moins choquée au dehors, exempte du tracas de l'avarice, des orages de l'ambition, de la vilenie, & des hontes de la volupté. Voſtre ame jouyra de ſon entendement, & de ſa conſcience, cueillant chaque jour en l'un & en l'autre mille fruits ſi doux, & ſi delicieux, qu'Epicure, le plus laſche de tous les ſages du monde, a eſté contraint d'avoüer que ſans ceſte vertu, à laquelle nous promettons l'immortalité, il n'eſt pas meſmes poſſible de parvenir à ce groſſier, & charnel bon heur, qu'il s'eſtoit imaginé. Chers Freres, laiſſons donc là une bonne fois ces idoles, que le monde adore: renonçons à l'affection de ceſte vie ſi courte, & ſi chetive: eſlevons nos

cœurs

cœurs plus haut, juſques à celle que Jeſus Chriſt tient en ſes mains ; portons y nos deſirs, & ne vacquons deſormais à autre eſtude. Ambitieux, employes dans le ſervice du Prince de vie ce que vous perdies cy devant à courtiſer les grands. Avaricieux, tournes vers les threſors du ciel ceſte aſpre cupidité, que vous laiſſies cy devant ramper en la terre. Pecheurs, quiconque vous ſoyez, convertiſſez vous au Seigneur: conſacrez luy le temps, que vous aviez accouſtumé de donner à vos vices. Par ce moyen vous allongerez ce peu de jours que vous avez à vivre en terre ; vous les multiplierez à l'infiny. Car la pieté eſt vrayement ceſte pierre, que les Philoſophes peu adviſez cherchent en vain dans leurs forneaux ; ſeule capable de rendre les hommes immortels. Si l'année derniere nous eſt eſchappée, empoignons & ſerrons celle-cy. Moins nous avons de temps, plus nous faut-il mettre de ſoin & de diligence en ce deſſein. Qu'il ne coule aucun jour en ce nouvel an, qui ne voye naiſtre en nous quelque nouveau fruict : Que la pieté, que la ſainteté, que la charité, qui ont eſté ſi rares au milieu de nous, y paroiſſent deſormais par tout. Que noſtre vie devienne toute entiere un nouveau ſpectacle, agreable à Dieu, & utile aux hommes. Alors le Seigneur ſe retournera vers nous. Et comme le Soleil ſe va deſormais approcher de noſtre ciel, faiſant chaque jour un pas vers

nous juſques à ce qu'il ait relaſché la rigueur de ceſte ſaiſon, fondu les neiges, attiedi l'air, reveſtu nos terres, & nos arbres de verdure, jauny nos bleds, meury nos fruicts, & couronné toute la nature d'une nouvelle gloire; Ainſi Jeſus, noſtre Soleil de Juſtice, ſe levera chaque matin ſur nous: Il accourcira les nuicts de nos afflictions, & allongera les jours de noſtre conſolation; Il changera noſtre hyver en un doux printemps, & s'avancera tous les jours vers nous, juſques à ce qu'il nous ait conſommez en un avec ſoy, & avec le Pere. *Retourne*, donc, *ô Eternel*, Pere de lumiere & de joye. *Juſques à quand* te tiendras tu eſloigné de nous? *Change de courage vers tes ſerviteurs.* Vous recognoiſſez bien (mes Freres) les paroles de noſtre Prophete. Nous les parcourrons legerement; car tandis que nous parlons de la brieveté, & de la viſteſſe de nos jours, le jour s'enfuit, & ne nous permet pas d'inſiſter ſur ces matieres. Auſſi bien ce texte ne contient qu'une tres ardente priere, qu'il vaut mieux preſenter à Dieu avec devotion, que nous travailler en ſon expoſition. Premierement donc le Prophete ſupplie le Seigneur, qu'apres avoir reformé les cœurs de ſon peuple, il face derechef paroiſtre au milieu d'eux les ſignes de ſa faveur, changeant le traitement qu'il leur faiſoit alors: & il ſe plaint doucement de la longueur de ſon ire. Puis au verſet ſuivant il luy demande les

effets

effets de ſa benignité; à ſçavoir les biens neceſſaires pour la conſervation tant ſpirituelle que temporelle des Iſraëlites, en telle abondance, qu'ils en ſoyent raſſaſiés; qu'ils en ayent aſſez pour aſſouvir ceſte longe faim, qu'ils ſouffroyent en ayant eſté privez long temps. *Raſſaſie-nous par chaque matin de ta gratuité*, dit-il, *afin que nous menions joye, & que nous ſoyons joyeux tout le long de nos jours.* Mais par ce qu'il ne ſuffit pas d'avoir ſeulement pour une fois, ou deux, le gouſt des biens de Dieu, il en ſouhaitte la continuation au verſ. 15. priant le Seigneur que la joye de ſon peuple ſoit auſſi longue, comme avoit eſté ſa miſere, *Reſiouy-nous*, dit-il, *au prix de nos jours que tu nous as affligés, & au prix des ans auſquels nous avons ſenti nos maux.* Et d'autant que la gloire du Seigneur doit eſtre le premier object de nos deſirs, juſques là que ſans elle noſtre ſalut meſme ne nous peut eſtre agreable, le ſainct homme de Dieu le ſupplie de leur communiquer ſes graces d'une façon, non commune, mais illuſtre; qui donne dans les yeux du monde, & telle que chacun y recognoiſſe ſa main & ſes marques. *Que ton œuvre*, dit-il, *paroiſſe ſur tes ſerviteurs & ta gloire ſur leurs enfans*; ſouhait-tant que ceſte faveur du ciel paſſe juſques à leur poſterité, & reluiſe ſur les enfans, auſſi bien que ſur les peres. En fin ſçachant combien eſt infirme la nature des hommes, & combien incapable ſoit d'entreprendre,

ſoit

ſoit d'achever le bien; il prie le Seigneur de tenir tous les hommes de ſon peuple comme par la main, les adreſſant par la lumiere de ſa bonté, qu'il nomme icy *la plaiſance de l'Eternel*; la faiſant inceſſamment reluire au milieu d'eux, & leur donnant à chacun en ſa vocation de bons, & heureux ſuccés en tout ce qu'ils entreprendront; *Que la plaiſance de l'Eternel noſtre Dieu ſoit ſur nous, & nous diſpoſe l'œuvre de nos mains, voire diſpoſe l'œuvre de nos mains.* Voila ſommairement quels eſtoyent les vœux de Moyſe pour l'ancien peuple. D'où vous aves premierement à apprendre (ô nouveau Iſraël de Jeſus Chriſt) que tous ces maux qui ont plû ſur vous depuis quelques années, ne viennent d'aucune autre cauſe, ſinon de ce que vôtre Dieu avoit deſtourné ſa face de deſſus vous. N'en accuſes point les hommes: Ne vous en prens point à la nature: Jette des yeux ſur Dieu ſeulement, & ſojes aſſeuré qus c'eſt luy, qui a fait tout ce grand rauage pour le reſſentiment duquel vous eſtes aujourd'huy humilié en ſa preſence. Et de fait il faut eſtre aveugle, & ſtupide, perclus d'eſprit & de ſens, pour n'y point appercevoir ſa main. Car quant aux cauſes ſecondes, voyes vous pas tous les jours que l'infirmité des plus foibles devient tres-puiſſante, quand il les veut employer? & que la force des plus puiſſantes tourne à neant quand il les veut confondre? que la ſimplicité proſpere, quand elle com-

combat pour luy ? que la fineſſe eſt inutile, là où elle eſt contre luy ? Puis qu'il eſt le premier moteur, qui fait tout joüer à ſon plaiſir, qui diſpenſe les biens, & les maux que nous ſentons en la terre, adreſſons nous à luy ; faiſons noſtre paix avec le throſne de ſa grace, & toutes choſes en ſuite iront bien. Car comme vous avez veu que dés qu'il a eu deſtourné ſa ſaincte face, en un moment tout s'eſt changé en mal : nos prudences ſe ſont eſuanouyes, nos forces ſe ſont aneanties, noſtre paix s'en eſt fuye, noſtre joye & noſtre gloire, s'en ſont volées dans les cieux ; une eſpouventable armée de maux, la guerre, la deſolation, la peſte, & tout ce qu'elles traiſnent de triſte & de funeſte avec elles, ſont venuës ſur nous à la file, les unes apres les autres. Ainſi lors qu'une fois le Seigneur, fleſchi par noſtre penitence, ſe ſera retourné vers nous, toutes choſes ſe changeront en un moment, & ſuivront le mouvement de ce ſainct courage, quand il l'aura changé vers ſes ſerviteurs. Vous verrez en un inſtant le ciel & la terre nous rire, & nous preſenter de toutes parts l'abondance de leurs biens. Mais de ce que Moyſe pour la joye de ſon peuple demande la gratuité de Dieu, nous avons en ſecond lieu à apprendre que la bonté du Seigneur eſt la vraye ſource de nos joyes. Vous vous trompes, prophane, qui cherches vôtre contentement dans les faveurs de la terre ; dans les gratuitez

du

du monde. Ce sont des pommes de Sodome, & de Gomorrhe ; qui ont belle apparence au dehors ; mais ne sont que suye & cendre au dedans ; capables de recreer la veuë, mais non de rassasier la faim. Il n'y a que la gratuité de l'Eternel, qui rassasie ; qui rempliſſe l'ame d'un vray & solide contentement : par ce qu'elle porte le vray bon heur avec soy, & nous donne un Dieu eternel avec la plenitude de tous ses biens a embrasser, & à posseder, au lieu que le monde ne donne à ses poursuivans que des fantosmes & des ombres. Et quant à l'Israël ancien, il gouſtoit de vray ceste gratuité de l'Eternel, & s'esiouyssoit en sa possession ; mais beaucoup moins parfaitement, & moins pleinement que vous, Egliſe de Jesus Christ. Car Dieu vous a introduite dans le plus secret de son palais : il a desployé toute son abondance devant vos yeux : son ciel, son eternité, sa grace, son esprit, son amour, Que dis-je, qu'il l'a desployée devant vos y eux ? Il vous l'a miſe en la main, il en a remply vôtre cœur. Ce cœur, que les demons paiſſoient autresfois de fiel, de venins, & d'abominations, est maintenant nourri de la chair, & du sang de Christ, & abbreuvé de son Esprit. Vous m'entendez bien, Fideles ; car la table du Seigneur vous rassasia dimanche dernier de ceste admirable gratuité de Dieu. Mais ce n'est pas assez de l'avoir gouſtée une fois: Demandes la par chaque

matin:

matin: Qu'il ne ſe couche jamais jour, que vous n'ayez ſenti couler dans vos entrailles quelque grain de ceſte manne celeſte; quelque goute de ceſte divine liqueur; quelque grace nouvelle pour entretenir & augmenter en vous la joye ſpirituelle, dont il vous a donné les premices. Je reviens à Moyſe qui nous monſtre en troiſjeſme lieu, que la condition de l'Egliſe n'eſt pas touſiours meſme. L'affliction la trouble de vray aſſez ſouvent; mais Dieu fait auſſi luire ſur elle quelques beaux jours, & ſerains en ſuite de l'orage. Ces calmes (je l'advouë) ſur tout en la diſpenſation du Nouveau Teſtament ſont rares, & courts; & neantmoins encore ne laiſſe-t-elle pas d'en jouyr quelquefois. Mais noſtre grande paix ſera là haut dans les cieux, où nous ſerons vrayement reſiouys au prix des jours que nous aurons eſté affligez: Voire où les jours de noſtre bien ſurpaſſeront infiniment les jours de nos maux. Car comme vous voyez qu'en la nature apres les broüillards, & les rigueurs de l'hyver viennent tres aſſeurement les clartez, & les chaleurs de l'eſté; ainſi en la grace, aux ignorances, aux infirmitez, & aux ſouffrances de ce ſiecle ſuccederont tres certainement les lumieres, les gloires & les jouyſſances de l'autre: Dieu ayant arreſté en ſon conſeil eternel, que ſi nous ſouffrons avec Chriſt nous regnerons auſſi avec luy: mais, comme vous ſçavez, avec ceſte difference, qu'au lieu que

les

les ſouffrances auront eſté legeres, la gloire ſera d'un poids excellemment excellent: & au lieu que la ſouffrance ſera paſſée en un moment, la gloire demeurera eternellement. Suit en quatrieſme lieu une admirable leçon, que nous donne Moyſe en ce texte, de ſouhaiter ardemment que l'œuvre de Dieu apparoiſſe en nous. Ce n'eſt pas aſſez qu'elle y ſoit: il faut qu'elle y reluiſe: que les hommes la voyent; qu'ils en glorifient le Pere. Chreſtiens, que ne devez vous faire, puiſque Moyſe s'eſt eſlevé juſques là? Mais, helas! il faut advover à noſtre honte, qu'au lieu de l'œuvre de Dieu; l'œuvre du Diable paroiſt en quelques uns d'entre nous. Car je vous prie ces œuvres de la chair, qui ſont manifeſtes, comme dit l'Apoſtre, *les ſoüillures, & les inimitiez, & les avarices*, ne ſont-ce pas l'œuvre du diable? & l'empreinte de ſes griffes? ô fideles, ſanctifions-nous deſormais; que chacun de nous ſoit une eſtoille dans le firmament de Dieu; une ville aſſiſé ſur la montaigne; une chandelle ardente en ſa maiſon, qui deſcouvre à tous nos prochains les merveilles de ſa gloire, & le chemin de ſon ſalut. Mais imitons auſſi je vous prie le ſoin que Moyſe a de la poſterité, deſirant que la gloire de Dieu paroiſſe ſur les enfans de ſon peuple. Nous avons aſſez de ſoin de laiſſer aux noſtres de l'or & de l'argent; la convoitiſe & la gloire de la terre: & pleuſt à Dieu que nous en euſſiõs moins!

Gal. 5, 9.

moins ! y ayant des gens parmy nous, qui devorent leurs prochains, qui ſuccent le ſang du pauvre, qui ſe dannent eternellement eux meſmes, afin que leurs enfans ayent dequoy paillarder, & yurogner à leur aiſe. Mais nous n'avons guere de zele, de tranſmettre à noſtre poſterité ces precieux treſors de ſa parole, le vray joyau du ciel : de leur laiſſer en partage la paix, la joye & la gloire de Dieu. Penſons donc à eux deſormais : qu'il ne nous ſoit point reproché un jour, que par noſtre nonchalance noſtre poſterité ait eſté fraudée de la benediction, que nous ont laiſſée nos Peres ; que la plaiſance de l'Eternel, ſoit ſur eux & ſur nous à jamais, que ſon Chriſt, qui eſt la vraye plaiſance de Dieu, la reſplendeur de ſa gloire, & la marque engravée de ſa perſonne, & particulierement le threſor de ſa bonté, habite eternellement avec nous, & les noſtres. En fin le Prophete nous fait encores veoir, qu'en vain travaillent nos mains, ſi le Seigneur ne les affermit & ne diſpoſe leurs œuvres : comme un autre chante ailleurs, que ſi l'Eternel ne baſtiſt la maiſon, en vain travaillent ceux qui la baſtiſſent. Diſpoſons nous donc (Freres bien aymez) a le rechercher de tout noſtre cœur : luy preſentans nos prieres & la devotion de ce jeuſne avec une ferme foy ; nous deſtournans de nos mauvaiſes, penibles, & eſpineuſes voyes pour cheminer dans les ſiennes ſaintes, douces & agreables. Si nous *Pſ.* 127. 1.

le prions de la ſorte, il nous exaucera ſans poinct de doute: car Jeſus Chriſt ſon nous l'a promis. Il changera les Fils cœurs des hommes, & la diſpoſition de la nature en mieux pour nous. Car il tient le tout en ſa main, & le ploye comme une molle cire, où bon luy ſemble. Voyez-vous pas combien miraculeuſement il nous a conſervez au milieu de tant d'années ſi mauvaiſes? comment il a encliné le cœur du Roy, noſtre ſouverain, de ſes officiers, & de ſes peuples à noſtre paix? Ceſte meſme main, qui a fait toutes ces merveilles, nous les continuera encores, & y en adjouſtera d'autres nouvelles, & ne nous tentera jamais outre ce que nous pourrons. Aviſons ſeulement à luy eſtre fideles; & comme de ſa part il accomplit tres conſtamment tout ce qu'il nous a promis, ſans qu'il en tombe un ſeul Jota par terre: tenons luy auſſi punctuellement de noſtre coſté ce que nous luy avons promis en recevant ſon Bapteſme, & ſa Cene, les livrées de ſa milice, ce que nous luy promettons tous les jours en nous reclamant de ſon nom; à ſçavoir de le ſervir pureiment, & aymer nos prochains ſincerement. A luy Pere, Fils, & Saint Eſprit ſoit tout honneur & gloire és ſiecles des ſiecles. Amen.

SER-

SERMON III.

DU SACRIFICE DES CHRESTIENS.

Sur le XII. de l'Epistre aux Romains, vers. 1.

Ie vous exhorte donc, Freres, par les compassions de Dieu, que vous presentiez vos corps en sacrifice vivant, sainct, plaisant à Dieu, qui est vostre raisonnable service.

Prononcé le 2. Janvier, 1633. jour de Cene.

CHERS FRERES. Ce saint Sacrement, à la participation duquel nous sommes encore aujourd'huy conviés, a esté institué par le Seigneur, afin d'allumer en nos ames une ardente amour envers luy par l'impression qu'il y fait de son infinie charité envers nous, & pour nous transformer tellement en son image, que comme il s'est offert au Pere Eternel pour l'expiation de nos pechés, nous nous offrions semblablement à luy pour recognoissance de ses graces. Sainct Paul nous exhortant à cela mesme dans le texte que vous venés d'oüir, nous avons estimé à propos de vous en donner maintenant

nant l'expoſition, remettant à une autre fois la fin du chapitre precedent, qui ſelon la ſuitte de nos actions devoit eſtre la matiere de celle-cy. Eſcoutons le ſainct Apoſtre attentivement, Fideles. Car ſi nous prenons une ferme, & immuable reſolution d'obeyr à ce qu'il nous preſcrit, nous ſerons tres-convenablement preparés, & pour communier utilement à la ſaincte Cene, & pour nous acquitter de tous les devoirs auſquels nous ſommes obligés, ſoit envers Dieu, ſoit envers les hommes. Mais afin de proceder avec ordre en ceſte meditation, nous conſidererons premierement la forme de l'exhortation de l'Apoſtre, *Ie vous exhorte donc, Freres* (dit-il) *par les compaſſions de Dieu.* Puis apres nous examinerons en ſecond lieu le ſujet meſme de ſon exhortation, *Que vous preſentiés vos corps en ſacrifice vivant, ſainct, plaiſant à Dieu.* Et enfin nous verrons en troiſieſme lieu la qualité qu'il donne à ce devoir, auquel il nous exhorte, diſant, que *c'eſt noſtre raiſonnable ſervice.*

Premierement donc cela meſme, *qu'il nous exhorte*, monſtre evidemment, que la doctrine de la corruption de l'homme, & de la grace de Dieu, & de ſa predeſtination, telle qu'il l'a eſtablie dans les chapitres precedens, & que nous la tenons ſelon luy, n'aneantit point l'uſage des exhortations, ainſi que le pretendent la plus part de nos adverſaires. Certes ſi nous

poſions

poſions en l'homme une nature deſtituée d'intelligence, & de volonté, le faiſant mouvoir en ſes actions par une force aveugle; je confeſſe que nous ſerions obligés à abolir l'uſage des exhortations, eſtant aſſés clair que ce ſeroit perdre ſa peine d'exhorter une creature ainſi faite; comme ſi l'on s'amuſoit à faire des remonſtrances à des arbres, ou à des pierres, ou à des animaux. Mais auſſi n'avons nous garde de poſer une telle nature en l'homme; A Dieu ne plaiſe. Nous ſommes d'accord qu'il a un entendement, capable de comprendre le bien & le mal des objets qu'on luy propoſe; qu'il a une volonté pour les embraſſer, ou les rejetter; & qu'en toutes ſes actions il ſe meut par ſon propre jugement, & non par la violence d'aucune cauſe eſtrangere. Il eſt bien vray, que nous diſons avec l'Eſcriture, que les hommes charnels (c'eſt à dire, ceux que Dieu n'éclaire point par ſon Eſprit) meſpriſent & rejettent opiniaſtrement la grace, & jamais ne ſe diſpoſent à obeyr à l'Evangile, Mais cela n'empeſche pas qu'ils ne puiſſent, & ne doivent eſtre exhortés à obeyr, attendu que cette neceſſité qui les attache au mal eſt volontaire, & non naturelle, procedant non du manquement d'aucune des parties ou facultés naturellement requiſes pour faire ce qui leur eſt commandé, mais de l'obſtinée & invincible malice de leur cœur, cauſée en eux par une groſſiere & inex-

cusable erreur d'entendement; selon ce que le
Iean.5. 44. Seigneur disoit des Juifs. *Qu'ils ne pouvoyent croire, d'autant qu'ils cherchoyent la gloire l'un de l'autre, & ne cherchoyẽt point la gloire, qui vient de Dieu*
Ier. 13. 23. *seul*; & Jeremie de leurs ancestres, *Qu'ils ne pouvoyent faire aucun bien, d'autant qu'ils n'estoyent appris qu'à mal faire*; & sainct Paul de l'homme
1 Cor. 2. 14. animal, *qu'il ne comprend point les choses qui sont de l'Esprit de Dieu; par ce qu'elles luy sont follie.* Car qu'une telle sorte de neceſſité n'empesche pas l'usage des remonstrances; les adversaires mesmes ne le peuvent nier, avoüans qu'il y a des hommes endurcis, comme estoit autresfois un Pharao, qui ne se rendront jamais à la verité, a qui neantmoins le Seigneur & ses Ministres ne laissent pas d'addresser leurs exhortations pour rendre par ce moyen leur malice inexcusable. Et quant aux fideles, ausquels proprement parle l'Apostre en cet endroit, il est vray aussi que l'Esprit de Dieu les amene a l'estat de grace par une force insurmontable, & telle qu'il ne leur est pas possible d'y desobeyr. Mais cette force ne gist toute entiere qu'en persuasion. Ce n'est pas un charme, qui les enleve ou malgré eux, ou à leur desçeu. C'est une lumiere, qui les fait siẽs en leur monstrant & persuadẽt qu'il n'y a riẽ si honorable, si heureux & si utile pour eux, que d'estre siẽs; de sorte qu'estãt ainsi touchés, ils se donnẽt à elle sciemment & volontairemẽt; & ils ne voudroyent pour rien du monde en disposer autrement. Qui ne voit donc que pour les

amener à ce point ; les enſeignemens, & les remonſtrances ſont neceſſaires, bien loin d'eſtre inutiles, puis que c'eſt par ce moyẽ que l'Eſprit celeſte leur fait voir & croire la beauté, & l'advantage du party, auquel il les veut rãger? Ceſte procedure eſt neceſſaire icy bas, où noſtre connoiſſance eſt touſiours meſlée de quelque imperfection. Car là haut dans les cieux, j'avoüe qu'elle nous ſeroit inutile; puis qu'en la lumiere dont nous jouyrons, nous connoiſtrons parfaictement toutes choſes, ſans qu'aucun ombrage nous en cache la moindre verité. Mais vous avés encore icy à remarquer, mes Freres, la douceur de l'Apoſtre, *Ie vous exhorte*, où je vous prie & conjure, dit-il; Car le mot dont il uſe, ſignifie cela. Moyſe & les autres Prophetes du vieil Teſtament n'agiſſoyent pas ainſi avec les fideles de ce temps-là. Ils leur commandent avec une autorité abſoluë, & parlent à eux le baſton a la main, les menaçant à toute heure de maledictions épouvantables, s'ils manquent à obeïr. Mais les miniſtres de l'Evangile nous exhortent. Ce n'eſt pas qu'ils n'ayent autant d'autorité en la maiſon de Dieu, qu'en avoyent les anciens Prophetes. Chriſt, comme vous ſçaves, leur diſpoſa le Royaume du Pere; les aſſit ſur douze thrônes pour juger les Tribus d'Iſrael, leur donna les clefs du ciel, & des armes invincibles pour executer leur commiſſion. Mais ils en uſent ainſi à cauſe de la qualité des perſonnes

à qu'ils parlent. Car la condition de fideles eſt toute autre ſouz le nouveau Teſtament qu'elle n'eſtoit ſous le vieil. Alors ils eſtoyent encore enfans ; Maintenant ils ſont hommes faits. Alors ils eſtoyent traittez comme ſerfs; & maintenant comme enfans bien-aimés. La rigueur & la rudeſſe des Prophetes convenoyẽt à leur qualité; la douceur & la benignité des Apoſtres a du rapport à la noſtre. Et tout ainſi que de leur part ils traittent avec nous, comme avec des hommes faits; auſſi faut il que de la noſtre, nous recevions leurs propos avec une affection entiere, les prattiquans non tant par le reſpect de ceux qui nous parlent, que par le propre jugemẽt que nous en faiſons nous meſmes. C'eſt à la meſme raiſon qu'il faut rapporter ce doux terme, qu'employe l'Apoſtre, appellant les Romains *ſes Freres; je vous exhorte, Freres.* Car ce qu'il eſtoit en l'Egliſe luy donnoit droict de les appeller ſes diſciples, & ſes enfans. Encore leur euſt-il fait beaucoup d'hõneur de les nommer ainſi. Car quel tiltre plus glorieux ſçauroit on avoir en la terre, que d'eſtre diſciple du Docteur de l'Univers ? de celuy que Dieu marqua des cieux, & qu'il envoya expreſſément pour illuminer les natiõs en la connoiſſance du ſalut? Mais ce ſaint homme pour mieux s'inſinuer dans le cœur de Romains deſcend au deſſous de la dignité de ſa charge, & appelle *Freres* ceux qu'il pouvoit nommer ſes diſciples, comme de

fait

fait à l'eſgard de Jeſus-Chriſt, noſtre principal, & vrayement unique Pere, nous ſommes tous freres, engendrés par l'impreſſion de ſon Eſprit, appellés à meſme heritage, & deſtinez à meſme gloire. Regardés, Fideles, combien eſt grande & admirable l'efficace de l'Evangile, qui d'enfans du diable, que vous eſtes naturellemẽt, freres & compagnons des demons, vous rend enfans du Souverain, freres propres des plus ſaints & des plus illuſtres hommes, qui ayent jamais veſcu en la terre, compagnons & concitoyens des bien heureux Anges, qui vivent eternellement dans les cieux. Encore ne faut-il pas laiſſer ſans remarque la liaiſon de ceſte remonſtrance de l'Apoſtre, *Ie vous exhorte donc*, dit-il, monſtrant par ce terme de raiſonnement, qu'il induit ſon exhortation des doctrines, qu'il a traittées cy-devant; qu'elle en eſt le fruit & la concluſion. Car de vray puis que Dieu en ces derniers temps nous à éleus, & appellés à la communion de ſa grace, laiſſant les Juifs à leur tour en des tenebres ſemblables à celles, d'où il nous a tirés; puis qu'il deſploye ſi admirablement ſur les hommes les incomprehenſibles richeſſes de ſa juſtice, bõté, puiſſance, & ſageſſe, (qui ſont preciſement les doctrines que ſainct Paul nous propoſoit cy-devant) où eſt celuy qui ne voye que de là il s'enſuit clairement, que nous ſommes tres-obligés à nous ſeparer d'avec le reſte des hommes pour ſervir particulierement le

Seigneur,& luy dedier & conſacrer nos perſonnes? (qui eſt proprement l'exhortation qui nous eſt fait en ce lieu.) Car tous les ſecrets que Jeſus Chriſt nous a revelés tendent à la ſanctification de l'homme; c'eſt à dire qu'ils ſont d'une telle nature, qu'ils induiſent ceux qui les croyent à aimer Dieu,& leprochain; d'où vient que ſainct Paul appelle toute la doctrine du Chri-
1. Tim. 3. 16. & 6. 3. ſtianiſme *le myſtere de pieté*,& ailleurs,*la doctrine qui eſt ſelon pieté*. Ce n'eſt pas une ſcience d'Aſtrologie,ou de Metaphyſique;qui ne ſerve qu'à remplir le cerveau de vaines & creuſes ſpeculations. Toutes les maximes & propoſitions du Chriſtianiſme ſervent à ſanctifier les hommes. D'où paroiſt que les doctrines qui n'ont point ceſte marque,nous doivent dés-là eſtre ſuſpectes; comme la tranſſubſtantiation,& ſes ſuites, & la pluſpart des traditions, que l'Egliſe Romaine preſſe comme neceſſaires. Car je vous prie, dequoy ſervira-t'il à un homme pour luy faire aimer Dieu & ſon prochain de croire qu'il y ait de la rondeur & de la blancheur dans l'hoſtie ſans qu'il y ait rien de blanc,ny de rond? ou de croire que le corps de Chriſt ſoit tout entier en l'eſpace d'une miette de pain,& d'une goutte de vin? ou qu'il vienne paſſer quelques momens dans les ordures de l'eſtomach d'un homme pecheur & mortel? Ce ſont des créances vaines,& inutiles, des arbres ſteriles, incapables de porter aucun bon fruit dans les ames, où l'autorité de Rome les a le plus profondement enraci-

nées; qui n'ont par conſequent rien de commun avec les doctrines plantées par le Pere celeſte, toutes fertiles & capables de produire l'amour de Dieu & du prochain dans les cœurs, où elles prendront. Mais l'Apoſtre pour nous ramentevoir brievement les articles, d'où il deduit ſon exhortation, les touche en un mot, en diſant, *Qu'il nous exhorte par les compaßions de Dieu.* Car noſtre vocation, noſtre juſtification, noſtre élection, noſtre ſanctification, & tous les autres benefices traittés & repreſentés au long dans les chapitres precedents de ceſte épiſtre, que ſont-ce ſinõ autant de miſericorde du Seigneur? Ne nous fait-il pas miſericorde, quãd nous voyant giſans dans les tenebres de l'ignorance commune à tous les hommes; il nous, vient preſenter la lumiere de ſon Evangile? quand il nous tend la main du ciel, & nous tire de ce ſepulcre, comme autant de Lazares? Ne nous fait-il pas miſericorde, quand nous voyant croire en ſon Fils, il nous impute ceſte foy à juſtice, nous pardonnãt tous les crimes, dõt nous ſommes coulpables, nous recevant & nous traittant comme ſi nous eſtions innocens, nous qui meritions de ſouffrir eternellement toutes les maledictions des enfers? N'eſt-ce pas encore une grande miſericorde, quand il arrache de nos poitrines ces pierres qu'Adã y a plantées, & y met des cœurs de chair, nous ſanctifiãt par l'eſperãce de la biẽheureuſe immortalité? Et quãd il nous ſupporte

& nous

& nous conſole ſi gracieuſement en nos afflictions, accompliſſant ſa vertu dans nos infirmités, & nous cõduiſant au ciel à travers toutes les oppoſitions de la terre & de l'enfer, quoy ? n'eſt ce pas auſſi une miſericorde? Et quand apres nos petits travaux il viendra nous couronner d'une gloire eternelle, infiniment relevée au deſſus du merite des Anges meſmes, ne ſera ce pas une grande miſericorde ? Et ceſte grace qu'il fera un jour à la nation des Juifs, les rappellant à ſa connoiſſance apres un long & horible égarement, ne ſera-ce pas auſſi une merveilleuſe miſericorde? C'eſt donc ce que l'Apoſtre nous remet icy devant les yeux, raſſemblant & reſſerrãt dans l'eſtroit enclos de ce petit mot toutes ces grandes & immenſes bontés de Dieu, qu'il a cy-devant plus amplement deſployées. C'eſt par cela, qu'il vous exhorte, ô Fideles ; & tous en general, & chacun en particulier ; par la premiere & unique ſource de voſtre bonheur ; le commencement, le milieu & la fin de voſtre ſalut ; par la cauſe, qui vous a arrachés des griffes de Satan ; qui vous a recoux de l'enfer, & delivrés d'un eternel mal-heur ; qui vous à donnés à Jeſus-Chriſt le Prince de vie ; qui vous a reveſtus de ſon Eſprit, & marqués de ſon ſceau, & repeus de ſa chair, & abbreuvés de ſon ſang ; qui vous cõſerve comme un miracle en la terre ; qui vous a preparé dés les temps eternels un ciel de gloire pour y vivre à jamais en une ſouveraine felicité.

cité. C'eſt par ceſte douce choſe, que vous conjure l'Apoſtre. Que luy pouvés-vous refuſer apres une priere ſi efficace? Souvent les plus miſerables nous arrachēt malgré nous, ce qu'ils demandent, quand ils nous conjurent par la vie de nos peres & de nos meres, par l'eſperance de nos enfans, & par les autres choſes que nous aimons & cheriſſons le plus. La douceur de ces noms flechit incontinent toute la dureté de nos cœurs. Quand donc le ſainct Apoſtre requerroit de nous en ce lieu quelque choſe de fort difficile, & dont apres tout nous n'aurions à eſperer ny gloire ny profit ny contentement, ſi eſt ce que ceſte divine miſericorde, par laquelle il nous conjure, nous doit eſtre ſi douce & ſi conſiderable, que pour l'amour d'elle, il nous faudroit reſoudre à tout faire, & à tout ſouffrir. Mais, chers Freres, il en eſt tout autrement. Il nous demande ce que nous devrions ſouhaitter de nous meſmes, ce que nous devrions pour chaſſer de toutes nos affections, comme la choſe la plus noble, la plus heureuſe, & la plus utile, qui nous puiſſe jamais arriver. Car tout ce qu'il requiert de nous apres une ſi grave, & ſi forte preface, c'eſt que nous conſacrions nos perſonnes au ſervice du Dieu vivant; c'eſt à dire que nous entrions en la poſſeſſion, & en l'exercice du plus haut honneur, que puiſſe avoir une creature; *Ie vous exhorte donc* (*Freres*) dit-il; *Par les compaſſions de Dieu, que vous preſentiez vos corps en*

ſacrifice

ſacrifice vivant, ſainct, plaiſant à Dieu. Il eſt aſſez evident, que le ſens de l'Apoſtre eſt ſimplement, que nous devons dedier nos perſonnes au Seigneur, & employer toutes les parties de noſtre eſtre à ſon ſervice dans la pureté & ſanctification qu'il nous a commandée. Mais il ne s'eſt pas contenté d'une ſi ſeche, & ſimple expreſſiõ. Il en a employé une autre riche & noble, revestant par maniere de dire ceſte ſienne penſée d'une magnifique & ſuperbe robe, tirée des cabinets de Moyſe. Car, comme vous voyez il fait alluſion à ſes ſervices, & nous repreſente les devoirs de l'Evangile avec des termes empruntés de la vieille diſcipline d'Iſraël. *Preſentez* (dit-il) *vos corps en ſacrifice vivant ſainct, plaiſant à Dieu;* pour nous mõſtrer, Mes Freres, que toute ceſte ancienne Loy ſe rapportoit à Jeſus Chriſt, & à ſon peuple; que ſes ceremonies & ſes ſervices eſtoyẽt les crayons, & les ombres de noſtre ſanctification, que c'eſtoyent comme des modeles, dont la divine ſageſſe ſe ſervit pour un temps à repreſenter le ſalut, dont Jeſus Chriſt en la plenitude des ſiecles nous a exhibé le corps, & la verité. Or pour bien comprendre la raiſon, le fonds, & la grace de l'expreſſion de l'Apoſtre, il faut ſe ſouvenir d'entrée que ces ſacrifices qui ſe faiſoyent ſouz l'ancien Teſtament, eſtoyent de deux ſortes, les uns expiatoires, & les autres d'actions de graces. Les premiers eſtoyent preſentés au Seigneur pour ceux qui avoyent commis

contre

contre quelqu'un des articles de la diſcipline Moſayque, & encouru en ce faiſant la ſoüillеure & l'excommunication legale, afin d'expier leur faute par le ſang de la victime immolée, & les remettre par ce moyen en la communion du peuple de Dieu. Les ſeconds eſtoyent offerts au Seigneur en reconnoiſſance des biens, que les Iſraëlites recevoyent de ſa bonté. C'eſtoyent comme autant d'hommages, qu'ils luy faiſoyẽt; autant de proteſtations de leur gratitude. Dans les victimes, qui eſtoyent ſacrifiées ſoit pour l'une, ſoit pour l'autre de ces fins, eſtoyent requiſes certaines conditions, ſans leſquelles l'oblation euſt eſté deſagreable à Dieu; comme par exemple il falloit, que ce fuſſent des animaux vivans, purs & entiers. Et quant aux ſacrifices de la premiere ſorte, ils repreſentoyent tous ce grand & eternel ſacrifice, que le vray Pontiſe de l'Egliſe a offert au Pere en la croix, par lequel il la reellement expié les pechés, & purifié les eſprits de tous ceux qui croyent en luy, leur acquerant le droict de l'eternelle communion de l'Iſraël celeſte; tout de meſme que les anciennes hoſties effaçoyent la tache typique du peché, & ſanctifioyent quant à la chair, & donnoyent le droict de la communion exterieure de l'Iſraël terrien. Mais les ſacrifices de la ſeconde ſorte figuroyent la vraye ſanctification des Chreſtiens, par laquelle ils dedient leurs perſonnes au Seigneur, les employans à ſon ſervice en recon-

reconnoiſſance du grand ſalut, qu'ils ont receu de ſa bonté. C'eſt donc là preciſement que regarde ſainct Paul en ce lieu, nous commandant *de preſenter nos corps en ſacrifice vivant, ſainct, plaiſant à Dieu.* Car il veut que nous accompliſſions en effect la verité ſignifiée par l'ancienne figure; que nos corps ne ſoyent ſoüillez dans aucun employ profane, mais entierement conſacrez à la gloire du Souverain; tout de meſme que les victimes, en quoy conſiſtoyent les ſacrifices anciens eſtoyent employées non à aucun uſage commun; mais au ſervice du ſanctuaire, & à la gloire du Dieu d'Iſraël pour teſmoigner ſa bonté, & la religieuſe gratitude de ſon peuple. Je ſçay bien que la pluſpart des interpretes prennent *nos corps* pour nos perſonnes entieres, par une forme de langage aſſez commune ne ſignifier un tout ſous le nom d'une de ſes principales parties; comme quand on dit ſeptante ames pour ſignifier ſeptanté perſonnes. Mais j'eſtime qu'il eſt plus convenable de prendre ce mot ſimplement pour dire la plus groſſiere partie de noſtre nature, qui conſiſte proprement en la chair, & en toutes les facultez qui en dependent & luy appartiennent, comme ſont les ſens interieurs & exterieurs, les paſſions, & s'il y a quelque autre choſe ſemblable. Car il ſemble que l'Apoſtre diviſe les perſõnes des fideles en deux parties; l'une qu'il appelle *corps*, qui eſt proprement le ſiege de la vie animale; l'autre qu'il

nomme

nomme *l'eſprit*; qui eſt l'entendement regeneré par la lumiere de l'Evangile. J'eſtime donc que c'eſt du corps ainſi entendu, qu'il parle en cet endroit. Car puis qu'en toute oblation deux ſujets ſont neceſſairement requis, l'un qui offre, (c'eſt le Sacrificateur) & l'autre qui eſt offert; (c'eſt la victime) il faut que ceſte deſtinction ſe trouve auſſi dans le Sacrifice qui nous eſt icy recommandé par l'Apoſtre, Il eſt bien vray que l'on peut dire en quelque ſens, que le fidele eſt tout enſemble, & l'hoſtie & le Sacrificateur; mais tant y a qu'on ne le peut dire qu'à divers eſgards. Car comme le Seigneur Jeſus s'immolant ſoy-meſme en la croix pour l'expiation de nos crimes eſtoit Sacrificateur à l'eſgard de ſon Eſprit eternel, & hoſtie à l'eſgard de la tres pure & tres-parfaicte humanité, ainſi que l'enſeigne l'Apoſtre, en diſant qu'il s'eſt offert à Dieu ſoy-meſme par l'Eſprit eternel; bien qu'au reſte & c'eſt Eſprit, qui offroit, & ceſte humanité qui ſouffroit ne fuſſent qu'une ſeule & meſme perſonne; Semblablement auſſi les fideles s'offrans au Seigneur en reconnoiſſance de ſes biens, ſont Sacrificateurs à l'eſgard de leur eſprit, & victimes à l'eſgard de leur corps; bien qu'au fonds & leur eſprit qui offre, & leur corps qui eſt offert ne faſſent qu'une ſeule & meſme perſonne. C'eſt donc proprement à voſtre eſprit, ô Fidele, qu'il appartient de preſenter à Dieu; & à voſtre corps de luy eſtre preſenté: Car pour le

Hebr. 9. 14.

Apoc. 5, 30 premier, Christ vous en a acquis & communi-
1. *Pier.* 2, 5, 9. qué le droict; puis qu'il vous a faits Rois & Sa-
crificateurs à Dieu, une sacrificature sainte &
royale pour luy offrir des Sacrifices spirituel
qui luy soyent agreables. Et pour le second, c'es
vostre advantage au dessus des anciens, icy tou-
ché à mon advis en ce que l'Apostre dit notam-
ment *vos corps*, par opposition aux Sacrifices de
Prestres du vieux Testament. Ils offroyent des
corps estrangers, ceux des animaux. Vous offrés
les vostres propres. Il leur falloit mendier dans
les plaines, & sur les montagnes de la terre les
victimes de leurs oblations. Vous avés touſ-
jours les vostres toutes prestes. Tãdis que vous
aurés un corps, & une vie, vous aurés dequoy sa-
crifier au Seigneur. Et ne pensez pas, Mes Fre-
res, que ceste matiere de nos Sacrifices soit de
petite estenduë. Elle est tres-riche, & abon-
dante, ce corps que nous devons offrir à Dieu
comprenant souz soy une grande diversité de
sujets: Car l'Apostre veut que nous presentions
à Dieu toutes les parties, facultés, & fonctions
de ce corps; que nos yeux se consument dans
l'admiratiõ de ses merveilles sans jamais les so-
üiller par des veuës illicites, que nos oreilles ne
soyent employées qu'à l'oüie de sa parole; que
nostre langue soit dediée à prescher ses loüan-
ges; nos mains à travailler en des choses qui luy
soyent agreables; que nostre courroux, & nos
convoitises, & les ardeurs de nos passions luy

soyent

ſoyent ſanctifiées, s'aigriſſant contre ce qu'il hait, s'allumant pour ce qu'il aime. Mais l'Apoſtre pour nous mieux ſpecifier la nature de ces oblations ſpirituelles adjouſte, que nous preſentions nos corps en ſacrifice *vivant ſaint, & plaiſant à Dieu.* Ce qu'il appelle l'oblation de nos corps *un ſacrifice vivant* ſe peut prendre, ou par oppoſition, ou ſimplement par alluſion à l'ancienne Loy. Par oppoſition : Car les animaux que l'on ſacrifioit jadis au Seigneur, eſtoyent mis a mort; au lieu que nos corps par l'oblation, que nous luy en faiſons ſous le nouvean Teſtament, ſont vivifiés & repurgés de la mort. Ne craignés point, Fidele, quand vous oyés l'Apoſtre vous commendant de ſacrifier vos corps à Dieu. C'eſt un Sacrifice non ſanglant, une oblation pure & innocente, qui donnera la vie à vos victimes; bien loin de les en priver : les rendant celeſtes & immortelles, de foibles & periſſables qu'elles ſont. Rien n'en perira que le vice. Le feu que le Ciel eſpandra ſur elles n'en conſumera que l'ordure & la corruption. Mais l'on peut auſſi entendre ce mot par une ſimple alluſion aux anciens ſacrifices. Car alors, comme vous ſçavés, les corps morts eſtoyent en abomination ; & il n'eſtoit pas permis d'approcher de l'Autel de Dieu un animal autre que vivant pour le ſacrifier. Ce ſainct Interprete de la Liturgie Evangelique veut donc que ceſte qualité ſe

trouve auſſi en nos ſacrifices, afin que la verité n'ait rien de moins que le type, *Preſentés vos corps en ſacrifice vivant.* Mais (dirés vous) il ſemble que ceſte addition ſoit ſuperfluë. Car comment preſenterions nous nos corps à Dieu autrement que vivans, puis qu'apres la mort nous ne ſommes plus en eſtat de les preſenter? Chers Freres, cela eſt vray ſi vous l'entendez de la vie charnelle & animale. Mais l'Apoſtre parle icy de la vie nouvelle & ſpirituelle, à l'eſgard de laquelle la pluſpart des vivans ſont morts. Il veut donc qu'elle fleuriſſe dans nos corps pour les pouvoir preſẽter à Dieu, Autrement noſtre ſacrifice luy ſera en abomination. Car luy offrir un corps pourry de vice, & mort dans le peché, c'eſt l'offenſer, & faire ſelon l'eſprit le meſme ſacrilege qu'euſſent fait jadis ſelon la chair ceux qui en Iſraël luy euſſent offert la puante charongne de quelque beſte morte. Par exemple, cet Ange de l'Egliſe de Sardes qui eſtoit mort; bien qu'il euſt le bruit de vivre, n'offroit pas à Dieu un ſacrifice vivant, quand il luy preſentoit ſon corps; ny ces veſues non plus, dont l'Apoſtre dit qu'elles ſont mortes, puis qu'elles vivent en delices. Si vôtre langue eſt atteinte de meſdiſance; ſi vos mains ſont ſoüillées de rapines; ou vôtre cœur bruſlé de luxure, ou enflé d'ambition; ſi le vice enfin regne en quelqu'un de vos ſens, ou de vos membres; vous ſacrifies une charongne à Dieu toutes les

Apoc. 3. 1.
1. *Tim.* 5. 6.

fois

foit que vous luy preſentés vôtre corps. Mais l'Apoſtre adjouſte encore que noſtre ſacrifice eſt ſaint, c'ét à dire ſeparé des profanatiõs mondaines, des abus du ſiecle. Car comme jades l'animal, que l'on ſacrifioit au Seigneur étoit ſain, entier & parfait en ſon eſpece ſelon les ordonnances tres expreſſes de la Loy Moſaïque; de meſme auſſi les corps que nous voulons offrir à Dieu, doivent eſtre purs & ſaints, eſloignez de toutes les vilenies où ſe ſoüillent d'ordinaire les corps des hommes du ſiecle, Si vôtre main eſt exempte d'avarice; mais vôtre bouche pleine de mediſance; vôtre hoſtie n'eſt pas parfaicte. Ce n'eſt pas un ſainct ſacrifice comme le requiert le Seigneur. Enfin l'Apoſtre adjouſte que ce ſacrifice de nos corps *eſt agreable à Dieu.* Quant aux ſacrifices des animaux, il proteſte en mille lieux qu'il les dedaignoit bien fort; qu'il en faiſoit ſi peu d'eſtat qu'il n'en reprendra point ſon peuple, & ne luy en dira rien en ſon jugement; il proteſte meſme qu'il n'en avoit point donné le commandement à Iſraël; c'eſt à dire que jamais ſon intention n'avoit eſté que l'on y fit conſiſter le fonds de ſon ſervice. Et de vray quelle apparence y a t'il qu'un ſi grand Dieu, ſi ſage & ſi doux priſt plaiſir à voir couler le ſang d'un animal, & fumer ſa chair ſur un autel de pierre? Mais voſtre ſacrifice; ô Chreſtiens, quand vous preſentez voſtre corps à Dieu ſelon l'ordonnance de l'Apoſtre luy ſera tres-

Pſ. 50. Ier. 7. 22.

certainement agreable. Il n'y a point d'encens en toute l'Arabie Heureuſe qui rende ſur ſon autel une odeur ſi ſoüéve à ſes narines que l'offrande d'une chair pudique, d'une main pure, d'une langue ſobre, d'un corps mortifié au vice; & vivant à Jeſus Chriſt dans les exercices de ſa ſanctification. Ne doutés point qu'il ne la reçoive de bon œil & ne la cheriſſe; & que pour teſmoigner le contentement qu'il y prēd, il ne la couronne enfin de ſon immortelle gloire. Car bien que nos œuvres n'ayent rien en elles meſmes qui merite à beaucoup pres une ſi grande faveur, ſi eſt-ce que ce bon Dieu ne laiſſe pas de les avoir tres agreables, & de les reconnoiſtre avec une auſſi abondante & aſſeurée liberalité, que ſi en effect elles meritoyent ſes benefices. D'où paroiſt combien eſt injuſte la calomnie de ceux qui nous accuſent de refroidir l'eſtude des bonnes œuvres, ſous ombre que nous ne pouvons en approuver le merite. Car puis que c'eſt l'eſperance de la faveur, & de la gratification du Seigneur qui nous donne le courage d'en faire, qui ne void que nous n'en affoibliſſons nullemēt les motifs, puis que nous laiſſons toute entiere aux fideles l'aſſeurance, que le Seigneur agreera, & reconnoiſtra tous les efforts de leur pieté; voulans ſeulement qu'ils attandent de l'abondance de ſa grace ceſte recompenſe, que les Adverſaires leur promettent de la valeur de leurs œuvres? Mais il

eſt temps de venir à la troiſieſme & derniere partie du texte de l'Apoſtre, où il qualifie ceſte offrande de nos corps, qu'il veut que nous faciõs à Dieu *noſtre raiſonnable ſervice.* Jamais il n'y eut de religion au monde, qui ne preſcriviſt aux hommes certaines ceremonies & devotions, y faiſant conſiſter le ſervice de la divinité, & en promettant la faveur & bonne grace à ceux qui les prattiqueroyent ſoigneuſement. Les Payens jadis avoyent une infinité de ſacrifices, de purifications, & d'autres obſervations de ſemblable nature. Les Mahometans aujourd'huy n'en ont gueres moins, s'attachans tres-opiniaſtrement à diverſes ſuperſtitions, où ils poſent tout le ſervice de Dieu. Et pour laiſſer là les fauſſes religions, vous ſçavez que ceſte forme de ſervice avoit lieu en l'Egliſe meſme, durant les temps du vieux Teſtament. Car bien que le Seigneur teſmoignaſt aſſez aux fideles, que ce n'eſtoit que l'eſcorce de la religion, & qu'il leur demandaſt principalement le cœur, ſi eſt ce neantmoins qu'il les obligeoit auſſi à ne pas negliger ceſte eſcorce. Il vouloit qu'ils fuſſent circoncis, purifiés, & nettoyés par divers lavemens, & par des oblations charnelles; qu'ils ſacrifiaſſent en certains lieux, & à certains temps; qu'ils miſſent difference entre les viandes, & les jours, & l'Apoſtre au commencement du neufviéme chapitre de l'Epiſtre aux Hebreux appelle toutes ces obſervations *le ſervice,*

employant preciſemẽt le meſme mot que nous liſons en ce lieu. Tel eſtoit donc le ſervice des anciens, Mais le voſtre, ô Chreſtiens, c'eſt de ſanctifier vos perſonnes, & de les preſenter à Dieu. Ce ſont là vos ſacrifices, vos dés votions, voſtre circonciſion, vos ſabbats, & vos nouvelles lunes. Le Seigneur ne requiert que cela de vous. Il appelle ce ſervice *raiſonnable* pour le diſtinguer d'avec le vieil; & cela ſe peut interpreter en deux façons ſelon les deux ſignifications du mot Grec, d'où eſt venu celuy qu'employe icy l'Apoſtre. Car il ſe prend quelquesfois pour la *raiſõ*. En ce ſens le ſacrifice que nous faiſons de nos corps eſt un ſervice raiſonnable; Premierement, parce que c'eſt une oblation de perſonnes doüées de raiſon, & non d'animaux, comme autresfois ſous la Loy. Secondement, parce que c'eſt une maniere de ſervice fondé ſur des raiſons toutes apparentes, & qui eſt evidemment convenable à la qualité; & à la nature d'un homme ayant l'uſage de la raiſon; au lieu qu'il eſtoit difficile, & peut eſtre meſmes impoſſible au temps du vieux Teſtament, de trouver & de comprendre les raiſons des devotions legales; & qu'à vray dire, c'eſtoyent pluſtoſt des exercices puerils, propres pour l'enfance de l'Egliſe, que des ſervices d'hommes faits parvenus à la maturité de leur jugement. Enfin noſtre ſervice eſt raiſonnable, par ce qu'il eſt ſpirituel, & s'exerce principalement par ceſte partie de l'homme, qui s'appelle *la raiſon*; ou *l'entende-*

ment, au lieu que le ſervice legal eſtoit charnel, & s'exerçoit ſur des choſes materielles. Mais ce mot en ſon origine ſignifie auſſi fort ſouvent *la parole*, comme ſçavent ceux qui entendent le Grec ; de ſorte que l'on peut auſſi traduire, qué le ſervice que l'Apoſtre nous preſcrit en ce lieu, eſt le ſervice de la parole. Or & l'Apoſtre, & tous les autres eſcrivains du nouveau Teſtament, employent fort ſouvent ce mot *de parole*, pour ſignifier l'Evangile. En le prenant donc ainſi, le ſens de ſainct Paul ſera, que d'offrir nos perſonnes à Dieu en ſacrifices vivant & ſainct ; c'eſt le ſervice de l'Evangile. La Loy en preſcrivoit un autre ; La parole ou l'Evangile requiert ſeulement ceſtuy-cy de nous. Et l'on pourroit (à mon advis) interpreter en la meſme ſorte ce lait de la parole, que ſainct Pierre nous ordonne de rechercher avec affection, pour dire le lait de l'Evangile, ſa doctrine pure & ſimple, capable de nourrir les fideles, & de les faire croiſtre en enfans de Dieu. Mais en quelque façon que vous entendiés ce paſſage, tant y a qu'il poſe clairement ceſte difference entre le vieux & le nouveau Teſtament, que maintenant noſtre ſervice eſt reel & ſpirituel, & ne conſiſte qu'en une vraye ſanctification de corps & d'eſprit ; au lieu que celuy des ancieus eſtoit en partie charnel, & figuratif. C'eſt ce que le Seigneur diſoit à la Samaritaine. *L'heure vient que vous n'adoreres le Pere, ny en ceſte montagne, ny en Hieruſalem,*

1. *Pierr.* 2, 2.

Iean. 4. 21, 23.

lem, mais les vrais adorateurs l'adorerõt en esprit, & en verité; Et c'est où regarde saint Paul, là où il dit, que luy & les autres fideles servent Dieu en esprit, non plus comme les anciens, charnellemẽt & en figure. Et sur ce poinct icy estably par l'Apostre, nous avons deux remarques à faire. La premiere est, que les ceremonies, devotions, & oblations charnelles, dont les hommes, & particulierement ceux de Rome, ont estoffé la religion Chrestienne dans ces derniers siecles, ne s'ajustent ny à l'intention du Seigneur, ny à la nature de sa sainte discipline, toute pure, & toute celeste. Je suis libre, dit-elle. Mon Christ m'a affranchie de la servitude des rudimens du monde. Pourquoy captivés vous sous le joug de vos ceremonies celle qu'il a mise en liberté? Qu'ay-je affaire de vos autels, de vos temples, & de vos chapelles, de vos reliques & de vos images, de vos cierges & de vos sacrifices, de vostre sel de vostre eau, de vos huiles, & de vos hosties, & de tous les pretendus mysteres de vos Pontifes? Tout le service que mon Seigneur ordõne à ses hommes, est spirituel & raisonnable, non plus charnel, ou materiel. Et quant au reproche que nous font les Adversaires, que nostre Religiõ est une pauvre & maigre discipline, qui n'a aucune de ces institutions, que l'homme recherche naturellement, une religion sans autels, sans prestres, sans sacrifices, sans devotions, & sans services, tant s'en faut que nous ayons honte de ceste accusatiõ, que nous la prenons à

Rom. 1. 9.
Phil. 3. 3.

gloire, comme une marque de la verité de noſtre Chriſtianiſme, & de noſtre cõformité avec l'Egliſe Primitive; à laquelle nous liſons, que les Payens reprochoyent ſemblablement qu'elle n'avoit ny autels, ny images ſacrées, ny temples, ny feſtes; ce qu'ils n'euſſent pas fait ſans doute, ſi elle euſt eſté meſme qu'eſt aujourd'huy la Romaine. Et comme l'on nous objecte meſme crime, nous y faiſons auſſi meſme reſponſe; Que graces à Dieu nous avons noſtre ſervice, mais raiſonnable, comme ſainct Paul l'a ordonné: noſtre ſacrifice, mais ſpirituel, comme ſainct Pierre l'a preſcrit; nos feſtes, mais divines; nos devotions, mais pures & Evangeliques, qui ſe celebrent dans le ſecret du cœur, en eſprit & en verité, cõme l'a predit le Seigneur. Noſtre temple c'eſt l'ame de chacũ de nous. Jeſus Chriſt en eſt l'autel, que la foy de l'eſprit y a erigé, & non la main de la chair. Les images dont nous parõs ce temple, ce ſont les effigies des vertus Chreſtiennes, que l'eſprit d'en-haut y a conſacrées. Les paſſions de nos cœurs, & les ſens de nos corps ſont les victimes que nous y immolons, les preſentãt journellemẽt à ce grãd Dieu (qui daigne habiter dans ce ſien temple) en ſacrifice vivant, ſaint, & plaiſant à ſes yeux. L'encens dont nous le parfumons, ce ſont les ſouſpirs, les prieres, & les gemiſſemens. Le preſtre qui en a le ſoin eſt un entendement regeneré d'en haut, & eſtudiãt continuellement les oracles de Dieu, pour bien

Orig. contr. celſ. l. 8. Minu. Fel. en ſon oct.

s'ac-

s'acquitter de ſa charge. Les pelerinages, qui y ſont recommandez, ſont les viſites des pauvres, les vrayes reliques de Jeſus-Chriſt, ce qu'il nous à laiſſé de ſes membres en la terre. Les devotions qui s'y celebrent, ce ſont les œuvres d'une juſtice tres-exacte, d'une pure chaſteté, d'une profonde humilité, d'une ardente charité, d'une genereuſe patience en l'adverſité, d'une modeſte attrempance en proſperité. Les feſtes, qui s'y ſolennizent, c'eſt de renoncer aux occupations du vice, au mecanique travail du peché, & ſe réjoüir inceſſamment en la paix de Dieu, & en l'eſperance de ſon ſalut. En conſcience ces ſervices-là valent-ils pas bien les litanies, les roſaires, & les Meſſes de Rome? Mais, Fideles, j'ay grande peur qu'ils ne rechargent en cet endroit, que ces ſervices ne paroiſſent qu'en nos diſcours ſeulement, & non dans nos vies: A quoy je n'ay autre choſe à reſpondre, ſinon qu'auſſi n'entre-prens-je pas la defenſe de nos meurs, mais celle de noſtre foy. Elle eſt innocente de noſtre corruption; & ſi nous ne vivons comme elle l'ordonne, c'eſt noſtre faute, & non la ſienne. Mais chers Freres, puis que vous avez, à eſtre jugés ſelon vos œuvres, & non ſelon voſtre doctrine, il eſt evident que ceſte reſponſe qui ſuffit pour fermer la bouche aux Adverſaires, ne vous peut de rien ſervir ſi vous n'amandés voſtre vie. Car (& c'eſt le ſecond point que nous avons à remarquer)

puis

puis que la vraye ſanctification eſt le ſervice des Chreſtiens, il eſt tout clair, que ceux qui ſoüillent leurs corps ou leurs eſprits dans les ordures du vice, ne ſon pas Chreſtiens, à parler proprement, & veritablement. Voyez-vous pas que nulle religion ne reconnoiſt pour ſiens, ſinon ceux-la ſeulement qui exercent ſes ſervices? Et donc comment eſtes vous de la confrairie des Chreſtiens, comment avez-vous part à leur communion, vous qui meſpriſés obſtinément ce raiſonnable ſervice, que Chriſt *leur* a ordonné? Vous, qui conſacrés à l'avarice ou à la luxure, ou à la vanité, ou à la medi-ſance, ou à quelque autre ſemblable demon, les membres que Jeſus Chriſt vous ordonne de preſenter à Dieu ſon Pere en ſacrifice vivant? Vous, que le peché a reduits dans le ſepulchre, en l'eſtat des morts, à qui il a oſté le cœur, l'entendement, & les ſens? Je laiſſe voſtre injuſtice, de refuſer l'uſage & le fruit de voſtre nature au Seigneur, qui vous en a donné le fonds, & qui vous en conſerve la poſſeſſion. Je ne dis rien non plus, ny de l'horrible outrage que vous faites à Jeſus Chriſt, employant au ſervice de ſon ennemy des corps qu'il avoit rachetés au prix de ſon propre ſang; ny de la honte que vous vous faites à vous meſmes, en ſeſtriſſant ainſi malheureuſement une nature, dont vous devriés aimer & conſerver la dignité, rendant miniſtre des demons un entendement, qui de-

vroit

vroit eſtre ſacrificateur du Souverain, & immolant aux vilenies de la chair des membres deſtinés à la gloire de la ſainteté, & de l'Eſprit celeſte; Je laiſſe ces cõſiderations, & autres ſemblables, pour vous dire ſeulement, que quoy qu'il ſoit du reſte, du moins eſt-il tres aſſeuré, que ſi vous ne preſentés vos corps en ſacrifice vivant & ſaint au Seigneur, vous n'eſtes point ſes diſciples; vous ne devés eſperer aucune part, ny en ſa grace, ny en ſa gloire. Que voſtre profeſſion, que vos prieres, & la frequentation de nos aſſemblées, & la communion aux ſignes de nos Sacremens, ne vous abuſent point. Ce ſont les merreaux & les livrées de nos ſervices. Ce ne ſont pas nos ſervices meſmes. Nos ſervices conſiſtent en un ſeul point, en la ſanctification de corps & de l'eſprit. C'eſt en cela Freres bien, aimés, qu'il faut employer tous nos ſoins, arracher premieremẽt de nos ames les habitudes des vices qui les poſſedẽt, eſſuyer de deſſus nos corps avec une profonde penitence, les taches qu'ils y ont laiſſées; égorger aux pieds de Dieu avec le couſteau de ſa parole, tant de paſſions brutales qui gaſtẽt ſon heritage; & en ſuite luy preſenter nos perſonnes, cõme autãt de victimes pures & ſaintes, & en dedier toutes les parties à ſon ſervice. Que ces cœurs qui ont tant ſouſpiré apres les vanités du ſiecle, ne convoitent plus deſormais que les beautez & les richeſſes de Dieu; qu'ils n'ayent plus de paſſiõ que pour ſa gloire:

Que

Que ces yeux qui ont tant idolatré la figure de ce monde periſſable, s'arreſtent deſormais en la contemplatiõ des merveilles du Seigneur: Que ces langues qui l'ont ſi ſouvent des-honoré, le beniſſent inceſſamment, & edifient le prochain au lieu de le déchirer? Que ces mains qui ſe ſont ſoüillées, ſoit du ſang, ſoit des biens d'autruy, ne ſe remuent deſormais que pour conſerver la vie des affligés, & pour ſoulager les neceſſités des pauvres. C'eſt ce dont l'Apoſtre vous cõjure, ô Fideles, par les compaſſions de Dieu, & par la nature meſme de la religion que vous avez embraſſée. C'eſt ce que le ſoin de voſtre propre ſalut requiert de vous, ny ayãt point d'autre voye pour parvenir à la biẽ-heureuſe immortalité. C'eſt enfin à cela meſme que vous convie ceſte ſacrée Table, que Dieu a icy dreſſée devant vous. Ceſte chair & ce ſang divin qu'elle vous preſente, vous y oblige tres-eſtroitement. Car puis que le Seigneur de gloire vous donne ſon corps, avec quel frõt luy pouvés vous refuſer le voſtre? Et quand au ſien, il a falu qu'il ſouffriſt la mort, afin de ſervir à voſtre ſalut; au lieu qu'il ne vous demande le voſtre, que pour le reveſtir de vie & de gloire. Puis qu'il a eſpandu ſon ſang pour vous, comment pour l'amour de luy ne verſerés vous point quelques larmes? Puis qu'il vous communique ſon Ciel, comment ne lui ferés vous point part de ces petits biẽs, que par ſa bonté vous poſſedés en la terre? Car l'offrande

que

que nous luy faiſons de nos corps, doit auſſi eſtre accompagnée de celle de nos biens. Nos aumoſnes doivent ſervir d'aſperſion ſur ce ſacrifice de nos perſonnes, qui eſt noſtre raiſonnable ſervice. Que ſi nous approchons de ceſte Table avec des corps & des eſprits ainſi preparez, les offrant à Dieu humblement en ſacrifice vivant, & ſainct, aſſeurons nous qu'il les recevra entre ſes mains, & daignera les regarder avec un œil favorable, agréant nos petits devoirs quelque foibles, & imparfaits qu'ils ſoyent, & indignes en toute ſorte d'une ſi haute Majeſte, aſſeurons nous qu'en ſuite il nous donnera ſa bonne grace; nous communiquant premierement en ce Sacrement, non a la verité la maſſe materielle (car elle nous ſeroit inutile) mais la vertu de la grande & eternelle hoſtie, qui a expié nos pechés en la Croix; Il nous lavera dans ſon ſang, & y effacera toutes les taches de nos corps & de nos ames; & puis il verſera du Ciel ſur noſtre oblation, & ſur nous meſmes le divin feu de ſon Eſprit, qui conſumera peu à peu toute la corruption de noſtre nature, & nous remplira de ſanctification, de paix, & de joye; & nous changera en une nation ſaincte, royale, & vrayement ſacerdotale; nous accompagnant & conſolant fidellement en la terre, juſques à ce que nous ſoyons parvenus au Royaume de ſa gloire, où luy-meſme ſera tout en nous, & nous tous eternellement en luy. Amen.

SER-

SERMON IV.

SUR L'ESPITRE S. PAUL AUX ROMAINS,

Chapitre IV. verſ. 25.

Lequel Ieſus Chriſt a eſté livré pour nos pechez, & reſſuſcité pour noſtre juſtification.

Prononcé le jour de Paſque, 1633.

ENTRE tous les jours de l'année, que le Seigneur a ſignalés par quelque rare benefice envers ſon Egliſe, celui-cy, Freres bien aimez, eſt ſans doute le plus illuſtre, & le plus digne de voſtre conſideration. Car c'eſt le jour, auquel le Fils Eternel de Dieu, fait homme pour ſa creature, reſſuſcita glorieuſement d'entre les morts, chargé des deſpouïlles de l'enfer, aprés avoir par un ſanglant, & vrayement admirable combat, vaincu la mort & le peché, la Loy, & l'ire de ſon Pere. Ce que Dieu avoit projetté de toute eternité, ce qu'il avoit promis aux Patriarches, ce qu'il avoit revelé & figuré à l'ancien peuple en tant de myſterieux modelles, ce que tous les ſiecles precedents avoyent attendu avec une extréme impatience, ce que Jeſus lui-meſme avoit annoncé durant les jours de ſa chair, ce

qu'il avoit commencé en ſa vie ce qu'il avoit acquis & avancé en ſa mort, à ſçavoir, le grand ſalut du genre humain, ce jour-cy enfin l'accomplit parfaitement, & le repreſenta effectivement aux yeux des Anges & des hommes. Ce jour-cy juſtifia la foy du Ciel, & contenta les deſirs de la terre: ce jour ſatisfit la curioſité des Anges, & leur deſcouvrit les abyſmes des hauts deſſeins de Dieu, qu'ils avoyent juſques-là adorés ſans les comprendre. Ce jour vit encore une fois naiſtre l'Univers: mais en une condition bien plus heureuſe que la premiere. La premiere fois il l'avoit veu naiſtre mortel & corruptible ſelon la qualité de ſon premier chef, l'Adam charnel & terrien. Mais a ceſte fois il luy vit deſpoüiller ſa vanité dans le tombeau de noſtre Chriſt, & en ſortir reveſtu de la gloire & de l'eternité de ce nouvel Adam, ſpirituel & celeſte. O jour bien-heureux, ſacré teſmoin des premices des œuvres de Dieu, qui ſeul entre les jours as veu la naiſſance du premier & du ſecond monde; où eſt la langue, où eſt l'eſprit capable de dire, ou de penſer dignement ces grandes metueilles du Seigneur, que tu as eu l'honneur d'eſclairer de ta lumiere, & deſquelles tous les ans tu nous rafraichis la douce & agreable memorie? Toutes les creatures ſont à la verité tres-obligées à te cherir eternellement. Mais il n'y en a point à qui ce ſouvenir doive eſtre ſi precieux, qu'à nous, qui avons plus

de part

de part que tout le reſte dans ces exploicts du Seigneur. Car c'eſt pour nous proprement, qu'il deſcendit dans les enfers : c'eſt pour nous, qu'il alla combattre la mort dans les lieux de ſon empire, & la forcer juſques en ſes derniers rettanchemens. C'eſt pour nous, qu'il ſortit du ſepulcre. C'eſt à nous qu'appartient ceſte vie, qu'il en tira hors, & que les hommes & les Anges virent alors tout premierement reſplendir en luy. Il la conſerve en ſa perſonne pour en reveſtir un jour les noſtres. Beniſſons donc particulierement ceſte journée, Mes Freres. Gravons dans nos cœurs avec de ſainctes & religieuſes penſées toutes les bontez que Dieu y a voulu deſployer ſur nous : & chantons ce que le Pſalmiſte en avoit désja predit tant de ſiecles auparavant : *C'eſt la journée que l'Eternel a faite ; Eſgayons-nous & nous reſiouiſſons en elle.* Et bien que le ſoin & la diligence, dont vous avez uſé pour vous trouver tous en ceſte ſaincte aſſemblée, bien que le zele & la devotion qui paroiſt en voſtre religieuſe attention, nous promette que vous eſtes icy venus avec deſſein de vous acquitter fidelement de ces juſtes devoirs ; ſi eſt-ce que d'abondant je vous conjure, & par le reſpect que vous divez à la majeſté de ce ſouverain Seigneur, devant lequel nous comparoiſſons en ce lieu, & par ſa bien-heureuſe Reſurrection, de laquelle nous celebrons la memoire, & par les doux & precieux gages de ſon

Pſ. 118. 24.

amour, qu'il nous preſente ſur ceſte table ſacrée, que vous éleviez vos cœurs en ſon Ciel, dans le ſanctuaire de ſa gloire, en banniſſant pour jamais les penſées, & les affections du vieux monde, noſtre Egypte, où nous avons veſcu dans une amere ſervitude; que vous conſacriez entierement vos corps & vos ames au ſervice de ce JESUS mort & reſuſcité pour vous; que ce ſoit icy vrayement voſtre *Paſque*, voſtre bien-heureux paſſage du monde en l'Egliſe, de la terre dans le Ciel, du ſiecle en l'eternité.

Pour commencer une ſi ſaincte action, & allumer de plus en plus vos deſirs, & vous fortifier en ceſte belle reſolution, je m'en vai vous expliquer briévement les grandes & admirables choſes que le Seigneur a faites pour vous, ainſi que ſon bien-heureux Apoſtre nous les repreſente en ce divin & celebre ſommaire de l'Evangile, contenu en ce peu de paroles que nous vous avons leuës, *Ieſus a eſté livré pour nos offences*, (dit-il) *& eſt reſſuſcité pour noſtre juſtification.* Vous voyez que ce ſommaire comprend deux parties, la mort, & la reſurrection du Seigneur. Nous les traitterons l'une apres l'autre, moyennant ſa grace. La premiere, pour ſatisfaire à ce que requiert de nous ceſte table, où nous celebrons la memoire de la mort à laquelle il a eſté livré, & où nous receurons la remiſſion des offenſes, pour leſquelles il a eſté livré. La ſeconde, pour nous acquitter de ce

que

que nous devons à la ſolemnité de ce jour dedié à ceſte reſurrection du Seigneur, par laquelle nous avons eſté juſtifiez. Pour donc entrer en l'expoſition de la premiere partie, l'Apoſtre ne nous repreſente pas ſimplement la mort du Seigneur: mais auſſi l'occaſion & la fin de ſa mort, *Il a eſté livré pour nos offences*, dit-il. Car c'eſt le ſtile ordinaire du ſainct Eſprit de ſignifier la paſſion de Jeſus-Chriſt, en diſant, *qu'il a eſté livré*, ou *qu'il a eſté donné*; (car ces deux termes ſont d'une meſme origine, & d'un meſme ſens, en la langue de l'Apoſtre,) comme quand il eſt dit cy aprés au 8. chapitre de ceſte Epiſtre, que *Dieu n'a point eſpargné ſon propre Fils, mais la livré pour nous tous*: & en l'Epiſtre aux Epheſiens, *que Chriſt s'eſt livré ſoy-meſme pour nous en oblation & ſacrifice à Dieu*: & en l'Epiſtre aux Galates, *qu'ils s'eſt donné ſoy-meſme pour nos pechez*: & là meſme encore, que *le Fils de Dieu nous a aimé, & s'eſt donné ſoy-meſme pour nous*, ce qui eſt repeté en meſmes mots dans le ſecond chapitre de l'Epiſtre à Tite & en l'inſtitution de la Cene au 22. chapitre de ſainct Luc, *Ceci eſt mon corps*, (dit le Seigneur) *lequel eſt livré pour vous*, c'eſt à dire, *qui eſt rompu pour vous*, comme l'explique preciſément S. Paul dans l'onzieſme de la premiere aux Corinthiens: d'où paroiſt que c'eſt auſſi en la meſme ſorte, qu'il faut entendre ce meſme mot au ſixieſme de S. Jean, ou le Seigneur dit parlant de ſa chair,

Rom. 8 31. *Eph.* 5, 2. *Gal.* 1. 4. & 2. 20. *Tit.* 2. 14. *Luc.* 22. 19. 1. *Cor.* 11. 24. *Iean.* 6. 51.

qu'il la donnera pour la vie du monde, c'eſt à dire, qu'il la liurera à la mort en la croix, & non qu'il la baillera toute vive à manger ſur ſa table, comme nos Adverſaires ſe l'imaginent ſans raiſon. Ce que quelques uns mettent en avant, que l'Apoſtre dit, que le Seigneur *a eſté livré*, & non nuëment & ſimplement *qu'il a eſté crucifié*, pour éviter le ſcandale, que la mention de la croix donnoit aux Juifs, cela dis je me ſemble froid, & contrarie à la pratique ordinaire de S. Paul, qui uſe à toute heure de ce mot *de croix*, & de *crucifié*, ſans faire paroiſtre nulle part, qu'il ait aucun eſgard à ceſte folle & injuſte humeur des Juifs, qui ne vouloyent pas un Chriſt tel que Dieu l'avoit promis. Il y a bien plus d'apparence que l'Apoſtre ſe ſert de ceſte expreſſion icy & ailleurs pour élever nos eſprits à la vraye cauſe de la mort de Jeſus-Chriſt, à ſçavoir, la permiſſion de Dieu. Car nous pouvons dire de Judas qui le trahit, & des Sacrificateurs Hebreux, qui procurerent ſa mort, & d'Herode qui le baffoüa, & des bourreaux qui le cloüerent à la croix, & du ſoldat, qui luy perça le coſté, cela meſme, qu'il diſoit de Pilate, l'inique juge qui le condamna, *qu'ils n'euſſent eu aucune puiſſance ſur luy, ſi elle ne leur euſt eſté donnée d'enhaut.* S'il euſt voulu, il luy eſtoit facile de diſſiper en un moment les conſeils, & les efforts de tous ces abominables, ſoit en les frappant immediatement par la vertu de ſa parole, ou par le ſeul mou-

Iean. 19.11.

mouvement de ſa volonté: ſoit (comme il di- *Mat.*
ſoit à ſainct Pierre) en depeſchant contr'eux 26.53.
quelques unes de ces legions d'Anges, qui ſer-
vent le Pere, & aſſiſtent continuellement de-
vant ſa face: & en effect, il leur donna un teſ-
moignage bien expres de ce qu'il pouvoit,
quand avec deux paroles, qu'il leur dit, il fit
tomber à la renverſe tous ces enragés, qui *Iean.*
eſtoyent venus pour le prendre. Mais ny le Pe- 18.6.
re, ny luy ne voulurent point deſployer leur
puiſſance en cét endroict. Ils laiſſerent faire le
Prince de tenebres, & ſes miniſtres, leur per-
mettant d'exercer leur fureur juſques à un cer-
tain point, autant qu'il eſtoit expedient pour
noſtre ſalut. Le Pere le voulut ainſi, d'où vient
que S. Pierre parlant de ce qui s'eſtoit paſſé
en la condamnation, & en la mort du Seigneur,
dit qu'Herode & Pilate, les Juifs & les Gentils
avoyent fait en cela *les choſes, que la main de Dieu* *Act.* 4.
& ſon conſeil avoyent auparavãt determinées d'eſtre 28.
faites. Le Fils le voulut ſemblablement: car au-
trement nul (comme il le proteſte luy meſme) *Iean.*
n'euſt peu luy oſter la vie. Il la laiſſa de par ſoy 10.17.
meſme, ſelon la puiſſance qu'il avoit de la laiſ- & 18.
ſer, & de la reprendre derechef. C'eſt ce que
ſignifient les divins Autheurs, quand ils diſent,
que le Seigneur a eſté livré, ſoit par le Pere,
ſoit par ſoy-meſme. Ne vous glorifiez point,
ô Juifs bourreaux du Seigneur, de l'avoir at-
taché à la croix. S'il ne l'avoit permis, s'il

ne se fust livré soi-mesme entre vos mains, jamais il ne vous eust esté possible d'executer vostre passion sur luy. Et vous Fideles, apprenez d'icy à imputer la mort du Seigneur toute entiere, & le fruict qui vous en revient, à sa seule volonté. Ni le hazard, ni un aveugle destin, ni la violence des demons, ou des hommes, n'y ont point de part. N'en sçachez le gré qu'à lui seul. Il est mort, par ce que son Pere la voulu; par ce qu'il la voulu luy-mesme. Sans ceste cause tous les instrumens, par lesquels ceste ouvre a esté executée, n'eussent rien peu avancer. Mais qui peut avoir meu ceste souveraine sageſſe a vouloir une chose apparemment si contraire, & à la dignité de ceste personne divine, qui a souffert, & au dessein de sa charge, qui estoit d'edifier le monde, & de le convertir au Seigneur, au lieu que ceste croix le rebuta & le scandaliza plus qu'aucune autre partie de l'Euangile? Pourquoy a t'il fallu que le Fils de Dieu, la parole & la sageſſe du Pere, la resplendeur de sa gloire, la marque engravée de sa personne, le Createur & Seigneur de l'univers, fust livré à une mort si honteuse & si douloureuse, le supplice des plus infames brigans entre les Gentils, & la malediction de Dieu entre les Juifs? Il nous importe infiniment de le sçavoir, de le croire, & de le graver dãs le fonds de nos cœurs: car c'est le plus grand de tous les mysteres de l'Evangile, qui doit ravir les hommes, & les Anges

ges en une eternelle admiration de la profondeur de la divine ſageſſe. Et pour ne vous tenir d'avantage en ſuſpens, l'Apoſtre nous l'apprẽd icy en un mot, *Chriſt* (dit-il) *a eſté livré pour nos offenſes.* Ne vous figurés pas, que le Pere eternel ait expoſé ſon cher Fils a une ſi indigne mort, ou que le Fils ait laiſſé pour quelque temps une ſi precieuſe vie entre les mains du ſepulcre, qu'ils ayent conſenty l'un & l'autre à un effet ſi eſtrange ſans raiſon, & (comme nous avons accouſtumé de dire en parlant des hommes) de gayeté de cœur ſeulement. C'eſt la neceſſité de voſtre ſalut, qui les y a obligez. *Chriſt* (dit l'Apoſtre) *a eſté livré pour nos offenſes.* Je ſçay bien que le Seigneur Jeſus en mourant a confirmé la verité de ſon Evangile, l'ayant ſeellé de ſon propre ſang, le plus illuſtre & authentique ſeau, que l'on euſt peu y appoſer: d'où vient que l'Apoſtre appelle le teſmoignage, qu'il rendit devant Ponce Pilate, *une belle confeſſion de la verité.* 1. Tim. 6. 13. Je ſçay bien auſſi, que ce meſme Seigneur en ſouffrant nous a tiré en treſhautes & tres eſclatantes couleurs une parfaite effigie de la plus part des vertus Chreſtiennes, de l'humilité, de la patience, de la charité, de la generoſité, & autres ſemblables, une animée & vive image de tous nos devoirs, afin que nous l'ayons continuellement devant les yeux & formions nos mœurs dans ce moule celeſte; comme nous l'enſeigne ſainct Pierre, où il dit,

1 Pier. 2.21. que *Christ souffrant pour nous, nous à laissé un patron, afin que nous suivions ses traces.* Mais je dis, que si nulle autre raison n'avoit obligé le Seigneur à mourir, que celles-la, jamais il n'eust esté livré à la mort, ces mesmes effects se pouvans aiséement obtenir par d'autres moyens, que par cestuy-là. Car ses miracles prouvoyent abondamment la verité de son Evangile: & aprés tout il l'eust aussi clairement confirmé en se sauvant miraculeusement de la croix par quelque extraordinaire exploit de sa toute puissance, qu'en s'y laissant mourir. Et quant aux exemples de la sanctification, qui nous sont necessaires, sa vie nous en fournissoit assez de toutes sortes, sans qu'il fust besoin pour y adjouster ce dernier de subir une si estrange mort. Les Martyrs du vieux testament avoyent assez donné de patrons de patience & de constance, & ceux du nouveau les ont comblez par tant d'illustres & admirables enseignements de ces mesmes vertus, que ceste raison n'apportoit au Christ aucune necessité de mourir. Et de fait, s'il ne fust mort que pour l'une ou l'autre de ces deux fins, comme l'ont resvé quelques impies, pourquoy eust-il si fort redouté ce cõbat? pourquoy en se preparant à la mort eust-il sué des grumeaux de sang? pourquoy en la souffrant eust-il crié, *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoy m'as tu laissé?* Plusieurs Martyrs ont souffert des supplices plus cruels avec une ame contente, & un

visage

viſage gay. Il y a donc eu en la mort de Chriſt quelque choſe de ſingulier, qui n'a point eſté en la leur. Que s'il en eſtoit autrement, l'on ne pourroit pas dire, que Chriſt ſeul ait eſté crucifié pour nous. Car ſi ce qu'il a eſté crucifié pour nous, ſignifie ſimplement, qu'il a confirmé la verité de l'Evangile par ſa mort, afin que nous y adjouſtiõs foy, & qu'il nous à donné en la croix un exemple de vertu & de patience afin que nous l'imitions: qui ne voit que les Martyrs ont donc auſſi eſté crucifiés pout nous, puis que leurs ſouffrances nous ont confirmé l'Evangile, & nous ont propoſé de tres excellens exemples de conſtance, d'humilité, & de toutes les autres vertus Chreſtiennes? Or neantmoins ſainct Paul nie expreſſément qu'autre que Jeſus-Chriſt ait eſté crucifie pour nous: demandant aux Corinthiens avec indignation, *Paul a t'il eſté crucifié pour vous?* Il faut donc qu'il y ait quelque cauſe de la mort de Chriſt, qui n'ait peu avoir lieu en la mort des autres. Et c'eſt preciſément celle qu'en allegue icy l'Apoſtre, à ſçavoir, *nos offenſes.* C'eſt ce qui met difference entre la mort de Chriſt, & celle des Martyrs. Les Martyrs ont ſouffert pour nous édifier, pour nous perſuader la verité, pour nous marquer le chemin du ſalut par ces belles traces qu'ils y ont laiſſées. Mais nul d'eux n'eſt mort pour nos pechez. Cela ne ſe lit point en l'Eſcriture, ni ne ſe peut dire veritablement: C'eſt la gloire de la

1 Cor. 1. 13.

ſeule

ſeule mort de Chriſt, à la quelle auſſi le ſainct Eſprit l'attribuë ordinairement; comme quand
1 Cor. 15.3. Gal.1.4. l'Apoſtre dit icy, & en la premiere aux Corinthiens, & en l'Epiſtre aux Galates, que *Chriſt eſt mort pour nos pechez*; & ſainct Pierre en ſa pre-
1 Pier. 2.24. miere Epiſtre, *qu'il à porté nos pechez en ſon corps ſur le bois*: & c'eſt ce qu'Eſaye avoit predit tant
Eſa.53.5.6.12. de ſiecles auparavant, *qu'il ſeroit nauré pour nos forfaits & froiſſé pour nos iniquitez; que l'amande de noſtre paix ſeroit ſur luy, & que par ſa meurtriſſeure nous aurions gueriſon; que l'Eternel feroit venir ſur luy l'iniquité de nous tous, & qu'il porteroit les pechez de pluſieurs.* C'eſt à la vraye & formelle cauſe de ſa mort, qui ſeule l'a neceſſairement obligé à mourir voulant nous acquerir le ſalut. Car comme Dieu eſt ſouverainement bon, & tres-enclin à faire du bien à ſes creatures; de meſme auſſi eſt-il infiniment juſte, & ne peut laiſſer le peché impuny; de ſorte que pour le pardonner à celuy, qui en eſt coulpablé, il faut de neceſſité qu'il intervienne quelque ſatisfaction par laquelle ſoit expié le peché, & la juſtice contentée. C'eſt ce que les ſacrifices anciens monſtroyent aux Iſraëlites: C'eſt ce que les Gentils meſmes avoyent appris dans l'eſcole de la nature, immolans des animaux pour appaiſer la divinité, comme recognoiſſans qu'elle ne pouvoir pardonner leurs crimes ſans ſatisfaction. Puis donc que les hommes, pour le ſalut deſquels Jeſus-Chriſt eſt venu au monde,

eſto-

eſtoyent tous ſoüillez de divers pechez, & coulpables de l'ire de Dieu, incapables par conſequent de recevoir aucune de ſes gratifications, il a fallu de neceſſité que leur Sauveur mouruſt pour eux, & expiaſt leur crime par ſa ſouffrance, afin d'ouvrir à la bonté du Pere la voye de ſe communiquer à eux, ayant contenté ſa juſtice, qui ſeule l'en empeſchoit. C'eſt ce qu'il a heureuſement & parfaitement executé en la croix, comme nous l'apprend l'Eſcriture en tant de lieux, où elle dit que *c'eſt l'Agneau de Dieu, qui a oſté les pechez du monde; que ſon ſang nous purifie de tout peché; qu'il a fait par ſoy-meſme la purgation de nos pechez; qu'il a eſté offert une fois pour oſter les pechez de pluſieurs; qu'il eſt noſtre propitiatoire par la foy en ſon ſang; qu'il nous a racheté de la malediction de la loy, ayant eſté fait malediction pour nous; que nous avons delivrance, à ſçavoir, remiſſion de nos pechez, par ſon ſang; qu'il a donné ſa vie en rançon pour pluſieurs; qu'il s'eſt donné ſoy-meſme pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité; qu'il eſt entré dans les lieux ſaincts par ſon propre ſang, ayant obtenu une redemption eternelle; que nous avons eſté rachetez de nos vanitez par ſon precieux ſang.* Ceſſés donc, hommes ignorans, de vous ſcandaliſer de la croix du Seigneur Jeſus. Venés pluſtoſt l'adorer avec nous, comme le plus grand, & le plus illuſtre enſeignement, que Dieu nous ait jamais donné de ſa bonté, juſtice, & ſageſſe infinie. Car puiſ-

Iean 1. 29. 1 *Iean* 1. 7. *Hebr.* 1. 3. & 9. 28. *Rom.* 3. 24. *Gal.* 3. 13. *Col.* 1. 14. & *Eph.* 1. 7. *Matth.* 20. 28. *Tit.* 2. 14. *Hebr.* 9. 12. 1 *Pier.* 1. 18. *Apoc.* 5. 9.

que

que c'eſtoit choſe tres-digne de ſa ſouveraine Majeſté de ſauver les pauvres hommes, & de rechef puis qu'il eſtoit impoſſible de les ſauver ſans que leur peché fuſt expié par la mort de ſon Fils: voyez vous pas que ça eſté une choſe tres-digne de ſon infinie clemence de le livrer à la mort, afin de nous pouvoir donner la vie? Et il ne faut point dire qu'il n'eſtoit pas de la juſtice de Dieu de livrer ſon Fils pour les offenſes des hommes, de punir un innocent pour des coupables. Car tous les jours, l'un paye là debte d'un autre, ſans qu'il y ait aucune nation au monde, qui en face ſcrupule, ou qui eſtime que ce ſoit violet la Juſtice d'admettre ceſte ſorte d'eſchange, & de tranſlation de pene de la perſõne qui doit ſur celle qui ne doit pas. La Juſtice n'eſt pas un desordonné appetit de vengeance, nay de la haine, ou de l'intereſt de la perſonne qui l'exerce, qui ne puiſſe eſtre ſatisfaite, qu'elle ne voye vuider, & épuiſer ſoit la bourſe; ſoit les venes de celuy-la meſme, qui eſt coupable. Elle conſerve le droit avec une affection pure & innocente, qui aime ceux-là meſme qu'elle punit. Elle eſt contente dés que le tort eſt reparé, de quelque fonds qu'en viéne la ſatisfaction. Il eſt bien vray que d'ordinaire, elle ne pratique point cét eſchange dans les cauſes criminelles, où le coulpable doit eſtre puni perſonellemẽt. Mais ce n'eſt pas à dire pourtãt que la choſe ſoit injuſte en ſon fonds. Car ſi elle l'eſtoit, elle ne

devroit

devroit non plus avoir lieu dãs les cauſes civiles, qu'és criminelles. Il y a d'autres raiſons, qui obligent a ceſte difference. Car un homme innocent n'eſt point reçeu, ſelon les loix du monde, à mourir pour un coupable; premierement, par ce que nul homme n'a droit de diſpoſer de ſa propre vie: ſecondement, par ce que ſi cela ſe faiſoit, le public y ſeroit évidemment intereſſé, perdant un bon citoyen dont il pouvoit tirer du ſervice, & demeurãt chargé d'un meſchant, qui empirant par ceſte impunité, apporteroit du deſordre dans la ſocieté des hommes par ſes outrages, & par ſon exemple. Mais s'il ſe rencontroit une perſonne, qui ayant pleine puiſſance de diſpoſer de ſa vie, s'offriſt volontairement à ſe ſacrifier pour un coulpable, & qui peuſt au ſurplus des-intereſſer le public, ſatisfaiſant tellement à la pene deuë au criminel, que le public n'y perdiſt rien, il ne faut pas douter qu'en ce cas & ſous ces conditions les loix ne permiſſent ce tranſport & cet eſchange, puis qu'à ce compte elles auroyent tout ce qu'elles demandent, à ſçavoir, la reparation du tort, l'exemple de la juſtice pour épouvanter les meſchans, & la conſervation de la ſocieté civile. Or qui ne voit que toutes ces conditions ſe trouvent parfaitement en Jeſus-Chriſt? Premierement eſtant Dieu eternel n'a t'il pas, comme il le teſmoigne luy meſme, un droict ſouverain de diſpoſer de ſa vie, de la laiſſer ou de la prendre, comme bon

luy

Iean. 10.18. luy ſemble? Secondement, n'a t'il pas clairement uſé de ce droit en noſtre faveur s'eſtant offert volontairement, & par le ſeul mouvement de l'infinie amour qu'il nous porte, à mourir pour nous? *Pſ.* 40. 7. *Hebr.* 10. 10. *Me voici* (dit-il dans les Prophetes) *je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté*; c'eſt à dire (comme l'explique l'Apoſtre) *pour offrir ſon corps pour nous*. Et pour l'intereſt du public, n'y a t'il pas auſſi magnifiquement pourveu ſelon les inépuiſables richeſſes de ſa puiſſance & ſageſſe? Car quant à luy, ceſte precieuſe vie, qu'il a daigné mettre pour nous, n'eſt pas demeurée en la mort. Elle eſt ſi abſolument neceſſaire à l'univers, que j'avouë que c'euſt eſté une injuſtice de l'expoſer à la mort pour nous, ſi elle euſt deu perir en ce combat. S'il n'euſt peu ſauver ſes criminels, qu'en periſſant, il euſt mieux valu les laiſſer perir, que de les racheter à ce prix là. Mais auſſi ſçavez vous qu'apres avoir acquite ceux, dont il s'eſtoit fait le plege; apres avoir reçeu ſur ſon innocente perſonne, tous les traits qui devoyent eſtre décochez ſur nous, aprés avoir eſté cloüé ſur noſtre croix & couronné de nos eſpines, & preſſé de nos angoiſſes, & frappé de noſtre mort, & couché dans nôtre ſepulcre, il releva glorieuſement ſa vie de deſſous toutes ces horreurs, & au bout de trois jours la repreſenta à l'univers, plus vive & plus belle qu'elle n'eſtoit auparavant. Et quant à ces pauvres coulpables, ſur qui toute ceſte male-

malediction alloit fondre, & les accabler eternellement, leur conſervation n'eſt point à charge au genre humain, mais pluſtoſt a ſoulagement, à ornement, & à gloire. Car ce meſme Seigneur, qui les a voulu racheter par ſa mort, a tellement changé leurs ames par l'efficace de ſon Eſprit, que leur vie eſt deſormais utile & honorable au monde par la lumiere & les bon exemples de leurs meurs, au lieu que cy devant elle en eſtoit par ſes deſordres le ſcandale, l'oprobre, & la ruine. C'eſt ce que l'Apoſtre nous enſeigne en l'autre partie de ce texte, où il dit que ce meſme Jeſus livré pour nos offenſes *a eſté reſſuſcité pour noſtre juſtification.* Vous en ſçavez tous l'hiſtoire : que le Seigneur ayant demeuré dans le tombeau une partie du Vendredy & le Samedy tout entier, & la nuit qui à la façon des Hebreux commence le S. Dimanche, s'en releva le matin, & ſe monſtra vivant à ſes Diſciples à diverſes fois, & en diverſes manieres, converſant avec eux l'eſpace de quarante jours, juſques à ce qu'il monta au ciel. Les Prophetes l'avoyent ainſi predit; que ſon ame ne ſeroit point abandonnée au ſepulchre, qu'il ne ſentiroit point de corruption. Iſaac l'avoit ainſi figuré, vivant aprés ſon ſacrifice, & recouvré en quelque façon d'entre les morts, comme parle l'Apoſtre. Jonas, qui pour ſauver ceux de ſon vaiſſeau fut trois jours dans le ventre d'une Balene, & en ſortit le troiſieſme, avoit pareillemẽt

Pſ. 16. 10.

Heb. 11 19.

signifié, que le Redempteur du monde pour appaiſer l'orage, qui menaçoit tout le genre humain, entreroit de vray dans le ſepulcre ; mais pour y demeurer trois jours ſeulement. Car auſſi
Act.2. eſtoit-il impoſſible (cõme le remarque S. Pier-
24. re au livre des Actes) que noſtre Mediateur, homme celeſte & divin, engendré par la vertu, non de la chair ny du ſang, mais de l'Eſprit, demeuraſt ſous l'empire de la mort. Ce qu'il s'y aſſujetit pour quelque temps, voire cela meſme qu'il veſcut en la terre une vie infirme & animale, fut par diſpenſatiõ pour ſatisfaire à la charge, qu'il avoit priſe volontairement, & non par aucune neceſſité de ſa nature. Quand il eut donc donné à ſa charge ce qui eſtoit requis pour noſtre ſalut, ſa nature alors retourna en ſa vraye & originelle condition, qui eſtoit de mener une vie ſpirituelle & celeſte, convenable au principe, qui l'avoit formée. Mais outre la qualité de ſa nature, ſa charge & noſtre intereſt requeroyent auſſi qu'il reſſuſcitaſt d'entre les morts ; & c'eſt ce que ſignifie l'Apoſtre, quand il dit icy que Chriſt *a eſté reſſuſcité pour noſtre juſtification.* Jeſus Chriſt mourant en la croix, & eſtant fait malediction pour nous, a tres-parfaitement expié nos pechez, & plenement ſatisfait la Juſtice du Pere, comme, le teſmoigne clairement & l'Eſcriture & la raiſon. Car l'Eſcriture dit-elle pas que ſon ſang nous net-
Col. 2. toye de tout peché, que ſon ſacrifice a appaiſé
14. le Pere,

le Pere, qu'il a entierement aboli & effacé & fiché en ſa croix l'obligation qui nous eſtoit contraire, & le Seigneur avant que de rendre l'eſprit, cria-t'il pas, *Tout eſt accompli?* Mais la raiſon nous montre auſſi la meſme choſe. Car puis que la mort du Seigneur eſt une ſoufrance d'un prix infini, ſelon la dignité infinie de ſa perſonne: qui ne voit qu'elle ſuffit abondamment pour effacer tous nos crimes, & qu'y vouloir adjouſter quelque choſe pour cét effet, c'eſt évidemmẽt outrager la Majeſté du Seigneur? Mais bien que cela ſoit tres-veritable, ſi faut-il neantmoins conſiderer, que Dieu ne communique le fruict de ce parfait ſacrifice, (c'eſt à dire, la remiſſion des pechez & ſa grace) qu'à ceux-là ſeulement, qui croyent à l'Evangile; & c'eſt ceſte communication de ſa grace, que S. Paul icy & ailleurs appelle *juſtification*. Car en ſon langage *eſtre juſtifié*, c'eſt obvenir pardon de ſes crimes, eſtre abſous & traité comme innocent. Je confeſſe donc que pour meriter plenement la remiſſion du peché, il ſuffiſoit que Chriſt mouruſt en la croix. Mais je dis que pour nous juſtifier, il eſtoit d'abondant neceſſaire qu'il reſſuſcitaſt. Car puis que nul homme ne reçoit ceſte grace ſans croire l'Evãgile, & que d'autre part il eſt évident que pour nous faire croire, Chriſt devoit reſſuſciter d'entre les morts, il faut conclure que quelque parfaite & ſuffiſante que ſoit ſa mort pour l'expia-

tion du peché, elle nous fust neantmoins demeurée inutile, & n'eût de rien servi à nous justifier, si Christ aprés l'avoir soufferte n'eust esté ressuscité d'entre les morts. La foy en Jesus-Christ se rapporte principalement à trois chefs; à sa personne, à sa mort, & à sa promesse. Car il faut croire qu'il est le vray Fils de Dieu, & que sa mort a esté un sacrifice si agreable au Pere, qu'elle a appaisé son ire & satisfait sa justice, & enfin qu'il ressuscitera tous ses fideles, & leur donnera une vie immortelle & glorieuse. Vous voyez bien que sans la persuasion de ces trois articles, l'on ne peut avoir part ny en la grace de Dieu, ny en sa gloire. Or il n'est pas moins évidẽt, que si Jesus Christ ne fust ressuscité des morts, il ne nous eust pas été possible de croire aucune de ces veritez. Car si le Seigneur estoit demeuré dans la mort, comment nous pourrions-nous imaginer qu'il soit le Fils de Dieu, le Prince de vie, ou que sa croix ait esté une obeïssance infiniment agreable au Pere, ou enfin qu'il ait assez de puissance pour nous relever un jour du tombeau, n'ayant peu s'en delivrer soy-mesme? Qui ne voit que nostre foy, & nos esperances demeureroyent pour jamais ensevelies dans ceste mesme poussiere, où il seroit gisant? que nous ne pourrions nous figurer autre chose de sa personne, sinõ que c'estoit un homme de mesme nature & conditiõ, que les autres? de sa mort, que ce fut ou le supplice d'un homme

me qui entreprenoit trop, ou pour le plus le deſaſtre d'une perſonne innocente? & de ſa promeſſe enfin que c'eſtoit un vain & artificieux leurre pour attirer des diſciples? Mais maintenant que nous le voyons de cét abyſme d'ignominie reſſourdre en une ſouveraine gloire, & par une puiſſance non jamais veuë auparavant rompre les liens de la mort; & fauſſer les portes du ſepulcre, n'avons-nous pas tout ſujet de croire, qu'il eſt veritablement le Fils de Dieu, comme il diſoit, n'eſtant pas croiable, que Dieu euſt voulu deſployer ſon bras pour reſſuſciter d'entre les morts celuy qui auroit fauſſement uſurpé le nom de ſon Fils? D'où vient que l'Apoſtre dit au commencement de ceſte Epiſtre, que Chriſt fut plenement declaré Fils de Dieu en puiſſance par la reſurrection d'entre les morts. I'avoüe qu'avant cela il en avoit donné de grandes preuves. Mais s'il fuſt demeuré en la mort, ceſte derniere infirmité les euſt toutes aneanties; au lieu que ſa reſurrection les a plenement, & authentiquement confirmées. Ceſte meſme reſurrection eſt auſſi un clair & puiſſant argument du merite de ſa mort: car puiſque Dieu a reſſuſcité d'entre les morts, & couronné de gloire & d'honneur ce meſme Jeſus, que le monde avoit veu un peu auparavant ſouffrir une tres-cruelle & tres-honteuſe mort, que pouvons nous croire autre choſe, ſinon que ſa mort a eſté une obeiſſance infi- *Rom. 1. 4.*

niment agreable à Dieu, un ſacrifice d'une tres-douce odeur, tres certainement accepté par ſa bonté & juſtice, en acquit de tous les crimes pour leſquels il eſtoit offert, n'eſtant pas poſſible qu'il euſt recompenſé ceſte ſouffrance d'une recognoiſſance ſi riche, donnant à ſon Fils l'empire de l'univers au ſortir de ſon ſepulcre, s'il n'en euſt eſté tres-parfaitement content? La mort de Chriſt eſt le payement de nos debtes. Sa reſurrection en eſt l'acquit. Sans elle le ciel & la terre euſſent peu douter ſi nous ſommes quittes. Mais ceſte piece juſtifie authentiquement la validité & l'acceptation du payement fait par nôtre plege en noſtre nom, & nous met en plene ſeureté. Et quant à la reſurrection, & à l'immortalité qui nous a eſté promiſe, comment en pouvons nous douter deſormais en ayãt un ſi cher & y aſſeuré gage en celle de noſtre chef? Car il eſt le commencement de la nouvelle creature, & les premices des morts; qui porte en ſa perſonne le deſtin de tous ſes enfans. Sa reſurrection eſt la cauſe & le patron, & l'argument infaillible de la noſtre. Il n'a pas relevé ſon humanité ſeule du tombeau, mais toute ſon Egliſe, voire tout l'univers, les cieux & la terre quant & quant. En fin ſi Jeſus Chriſt ne fuſt point reſuſcité, il n'euſt point eſpandu le S. Eſprit dans le monde, l'unique lumiere de l'Egliſe, ſans laquelle il eſtoit impoſſible, & aux Apoſtres d'evangeliſer, & aux peuples de croire.

croire. Car en reſſuſcitant il en reçeut les tre- *Pſ. 68.*
ſors de la main de Pere. Ce fut lors qu'il prit les 19.
dons, qu'il a diſtribuez aux hommes. D'où
vient que S. Jean ayant remarqué, que les cro-
yans n'avoyent point encore reçeu le S. Eſprit
durant les jours de la chair du Seigneur, il en
apporte ceſte raiſon, *pour ce que Ieſus n'eſtoit point* *Iean. 7.*
encore glorifié, dit-il. Ainſi voyez vous combien 39.
il eſtoit neceſſaire, que le Seigneur reſuſcitaſt
des morts, puis que ſans cela & la predication
des Apoſtres, & la foy des Chreſtiens euſt eſté
vaine, & la mort de Chriſt par conſequent, &
tous les miracles de ſa vie & de ſa paſſion inuti-
les. C'eſt pourquoy S. Paul dit en ce lieu, que
Jeſus a eſté reſſuſcité pour noſtre juſtification.
Delà meſme viẽt encore que l'Eſcriture quel-
quefois atribuë la cauſe de noſtre ſalut à la re-
ſurrection du Seigneur, comme quand S. Pierre
dit, que *Dieu nous a regenerez en eſperance vive* *1. Pier.*
par la reſurrection de Ieſus Chriſt: & au chapitre *1. 3. &*
troiſieſme, que *par elle meſme nous ſommes ſauvez* *3. 21.*
& nettoyés. Comment (me dirés vous) veu qu'en
mille autres lieux le S. Eſprit attribuë ces meſ-
mes choſes à la mort de Jeſus-Chriſt? Fideles,
auſſi ſont ce des effets de l'une & de l'autre. Sa
mort nous a merité la remiſſion des pechez, la
juſtice, la paix, & l'eternité. Sa reſurrectiõ nous
les y a monſtrées, livrées, & miſes en main. Sa
mort eſt le fondement. Sa reſurrection le corps
& le comble de noſtre ſalut. L'une a appaiſé

Dieu, l'autre a aſſeuré les hommes, L'une a ouvert le ſanctuaire, l'autre nous y a fait entrer. Embraſſons-les toutes deux avec une ferme & entiere foy. Recevons ce Jeſus livré pour nos offenſes, & reſuſcité pour noſtre juſtification, avec une ardente devotion pour avoir part au fruict de ſes ſouffrances, & en la vertu de ſa reſurrection. Chers Freres, c'eſt toute noſtre joye, noſtre eſperance, & noſtre conſolation. Sans ce Jeſus mort & reſſuſcité, tout le gere humain ſeroit à jamais plongé dans les abyſmes de la perdition, eſclave du peché, vendu au diable, & livré à la mort. Sans ce Jeſus mort & reſuſcité, l'univers demeureroit ſoüillé d'une vanité eternelle, aſſuieti à l'infamie & à la corruption. Sans luy une immortelle guerre nous euſt à jamais ſeparés de la communion des Anges. Sans lui un feu devorant nous euſt pour jamais empeſché l'entrée du paradis de Dieu. Sa mort a lavé nos crimes, & rompu nos fers, & ouvert nos priſons, & deſarmé tous nos ennemis. Sa reſurrectiõ a illuminé nos entendemẽs, & rempli nos cœurs de joye, & reveſtu noſtre nature de gloire, & publiquement & ſolemnellement verifié noſtre bon-heur. En mourant il a noyé dans ſon ſang toutes les cauſes, qui nous avoyent rendus les Anges ennemis. En reſſuſcitant il nous a faits leurs alliez, leurs concitoyens & leurs Freres. Ce mort reſuſcité eſt le ſalut, la vie, & la gloire du monde; la lumiere,

la paix,

la paix, & le bon-heur des hommes ; la mort de noſtre mort, l'aneantiſſement de noſtre enfer, noſtre ciel & noſtre vray Paradis : la clarté de nos entendemens, la perfection dé nos volontés, le repos de nos conſciences, le calme de nos paſſions, l'immortalité de nos corps, & la liberté de nos perſonnes. C'eſt le threſor, & la ſource inépuiſable où le Pere a fait habiter corporellement la plenitude de tout ce qui eſt deſirable. Deſormais il ne tiendra qu'a nous, que nous ne ſoyons parfaitement heureux. Dieu de ſa part nous a tres-abondamment fourni tout ce dont nous avons beſoin, en ce divin mort reſuſcité. Venés hardiment, Ame criminelle, que la conſcience de mille & mille forfaicts à remplie d'horreur & d'effroy. Ne craignez point. Le throſne de la grace nous eſt deſormais ouvert, puis que Chriſt a eſté livré pour nos offenſes. Ne me dites point, je vous prie que vos pechez ſont trop grands pour en obtenir le pardon. C'eſt outrager le ſang de Jeſus-Chriſt, que de s'imaginer qu'il y ait quelque crime, qu'il ne puiſſe expier : Car ce n'eſt pas le ſãg d'un homme pecheur, & mortel. I'avouë que vous auriez raiſon de craindre ; voire meſme de deſeſperer ſi je fondois voſtre grace ſur une ſi foible cauſe. Ce n'eſt pas le ſang d'un Ange. L'Ange quelque pur & ſainct qu'il ſoit, eſt neantmoins une creature ; fini & incapable de rien produire d'une valeur infinie. Mais c'eſt le ſang de Dieu.

Car ce Jesus livré pour nos offences, est le Fils unique du Pere; Dieu benit eternellement avec luy, & de mesme substance, puissance & dignité. Pecheur, comment craignez-vous, qu'un tel sang n'ait pas assez de vertu pour effacer vôtre crime? Comment ne voyez vous point, que quand bien vostre offense seroit encore mille fois plus noire & plus griéve, qu'elle n'est, elle ne pourroit neantmoins resister à la force de ce sang, puis qu'elle est infinie? Son Apostre, le fidele interprete de sa volonté, ne nous dit pas, que ce sang puisse vous netoyer de certains pechez seulement; Nenni. Il proteste qu'il vous purifie de *Tout* peché, sans en excepter aucune
1 *Iean.* 1. 7. sorte. Et S. Paul (comme vous voyez) ne dit pas en ce lieu, qu'il ait esté livré pour quelques offenses seulement. Il dit en general qu'il a été livré pour nos offenses. Christ regarde; non quels sont les pechez (car il les a tous expiez également) mais quels sont les pecheurs, s'ils se repentent, s'ils croyent à sa parole. Or, mes Freres, ce fruict & ceste efficace de la mort de Christ est precisement ce qu'il nous séelle, & nous communique par le S. Sacrement de sa table, instituée (comme vous sçavez) pour celebrer la memoire de sa passion, & pour nous estre la communion de son corps crucifié, & de son sang espandu. Venez y donc avec foy, & repentance, si vous avez veritablement faim & soif de justice; si vous desirez le

pardon

pardon de vos fautes, la paix de vos conſciences, la joye de l'Eſprit celeſte, & les aſſeurances de vôtre bon heur. Vous y receurez toutes ces graces ſi vous en approchez, comme il faut. Car ce Sacrement n'eſt pas une vaine & creuſe peinture, qui montre ſeulement à nos ſens l'image des biens celeſtes. C'eſt un riche, & efficace ſymbole de la grace divine, qui communique ce qu'il repreſente, & livre réellement ce qu'il ſéelle, à ſçavoir le fruict, l'effet, & la vertu de Jeſus mort pour nos offenſes. Que la baſſeſſe des ſignes ne vous eſtonne point. Regardez, non la nature du pain, & du vin; mais l'autorité & la volonté de Chriſt, qui les a inſtituez. Car ſi un Roy mortel a bien aſſés de puiſſance pour donner à un morceau de cire & de parchemin la force d'ouvrir les priſons d'un criminel, de l'aracher des mains des geoliers & des bourreaux, de le delivrer de la mort, de le remettre en liberté, & d'arreſter en un moment les efforts de tout ce qui luy eſtoit contraire; Commẽt Jeſus-Chriſt, le Roy des ſiecles, n'aura-t'il point aſſez d'autorité pour vous communiquer avec ces foibles élemens la grace, qu'il vous a acquiſe par ſa mort, & aſſeurée par ſa reſurrection? Comme donc le criminel en recevant de l'officier du Prince l'inſtrument de ſa grace ſéelle & expedié en bonne forme, reçoit auſſi ſa grace quant & quant; de meſme (Chers Freres) ſi vous recevez de nos mains avec le

reſpect

respect convenable, ce sacrement du Fils de Dieu, que nous vous offrons en son nom, ne doutez point qu'il ne ratifie nostre ministere, vous donnant effectivement ce que nous vous promettons, & se éllons de sa part. Il nourrira, il rassasiera, & engraisser averitablement vos ames avec ce divin corps, que nous vous representons en son pain. Il lavera & purifiera réellement vos cœurs avec ce divin sang, que nous vous representons en sa coupe. Et estans ainsi saisis de la vertu de sa mort, repeus de sa chair, & marquez de son sang, tout l'univers vous respectera, changeant en amour ou en crainte la haine qu'il vous portoit cy-devant, & l'horreur qu'il avoit de vous. La loy n'osera plus nous menacer de ses foudres. Les demons n'oseront plus nous accuser. Nos consciences ne nous tourmenteront plus. La mort ne nous donnera plus l'espouvante. Tous ces rudes & impitoyables ministres de la Justice de Dieu, que nous oyons bruire jour & nuict, nous tiraillans & déchirans miserablement, nous laisseront en repos. Ceste cruelle prison, où nous gemissions en une triste & amere captivité, s'ouvrira d'elle-mesme, comme autrefois celle de S. Pierre; & le ciel, qui nous chassoit si loing de ses sanctuaires, reconnoissant sur nous les sacrées marques de son Seigneur, nous ouvrira toutes ses portes, & se tiendra glorieux de nous loger. Je vous prie, ne soyons point si imprudens, que de laisser perdre

un

un ſi grand bon-heur. Car il ne faut que croire & le deſirer ſeulement pour y avoir part. Mais, ô Fideles, aprés que vous l'aurez reçeu de la main de Dieu, prenez garde à luy en faire une juſte recognoiſſance. Ayez continuellement en vos penſées ceſte grande & infinie amour, qui l'a induit à livrer ſon Fils pour vos offenſes. C'eſtoit beaucoup d'avoir donné le paradis à Adam, & c'eſt encore beaucoup plus de donner le ciel aux hommes. Mais l'un & l'autre eſt infiniment moins, que de nous avoir donné ſon Fils; ſon Fils, qui vaut infiniment mieux que l'univers tout entier, que mille & mille terres, & autant de cieux, puis qu'il eſt de meſme dignité, nature & ſubſtance, que le Pere. C'euſt eſté beaucoup de donner ce Fils reveſtu d'une chair glorieuſe aux ſaincts Anges pour object de leur contemplation. Mais ce n'eſt rien au prix de ce qu'a fait le Pere nous l'ayant donné, à nous coupables de mille morts, ſes ennemis, & ſes rebelles, qui du ſien luy faiſions opiniaſtrement la guerre. C'euſt eſté beaucoup de nous le donner pour Docteur, & plus encore de nous le donner pour Roy. Mais, ô bon Dieu! quelle grace & quelle amour eſt celle-cy, de nous l'avoir donné pour Sacrificateur & pour victime! d'avoir deſchargé ſur le Fils tous les coups deus aux ennemis, ſur le monarque de l'univers les ſupplices meritez par les eſclaves des demons, ſur le Sainct des Saincts les maledictions des pecheurs!

pecheurs! De quels enfers ne ſera point digne noſtre ingratitude, ſi nous n'aimons de toutes les puiſſances de nos aimes celuy qui nous a tant aymez? Si nous ne ſacrifions gayement ce peu que nous avons pour la gloire de celuy, qui a livré ſons Fils unique pour nôtre ſalut? Si nous n'affectionnons nos prochains, puis que ce grand Dieu a biẽ voulu racheter leur vie par ſon ſang? Vindicatif, comment pouvez-vous aprés ceſte benignité de Dieu refuſer a vos freres le pardon qu'ils vous demandent? Dieu vous a quitté des talens, & vous petit ver que vous eſtes, avez biẽ le cœur ſi felon, que vous ne voudriez pas ſeulemẽt relacher un denier a vos freres. Le pardon qu'il vous a donné, luy a couſté tout le ſang de ſon Fils. Celuy que nous vous demandons, bien loin de vous rien couſter, vous apportera du profit & de la gloire. Dieu s'eſt meu de ſoy-meſme a vous pardonner, ſans que rien intercedaſt pour vous, ſinon l'infinie bonté de ſes propres entrailles. Ne ſerez vous point émeu à pardonner à voſtre frere, voyant à l'entour de vous Dieu, les Anges, & l'Egliſe, le ciel & la terre, qui intercedent pour luy envers vous? Aurez-vous bien le cœur de rebuter leurs prieres, & de les renvoyer tous avec le viſage couvert de honte & de confuſion? Avaricieux, comment pouvez-vous aprés cette benignité de Dieu refuſer à ſes pauvres membres les aumoſnes, dont ils ont beſoin? Dieu nous

a don-

adonné en ſon Fils tous ſes treſors, ſa paix, ſon Eſprit, ſon ciel, & ſon eternité. Ayans reçeu ſi abondamment, comment ne mourez vous point de honte de luy donner ſi chichement ce peu qu'il nous demande pour l'entretien de ſon ſanctuaire, & pour la nourriture de ſon corps? Fideles, aprés avoir pris à ſa table ce divin repas, où il vous convie, aprés y avoir mangé ſa chair, aprés y avoir beu ſon ſang, & ſon Eſprit, aurez vous bien le courage de luy refuſer un peu de terre & de boüe pour les neceſſitez de ſa maiſon? Nenny, chers Freres. Je m'aſſeure qu'une ſi prodigieuſe dureté ne trouvera point de lieu en vos ames. Je m'aſſeure que vous vous donnerez tout entiers à ce Jeſus-Chriſt, qui s'eſt donné & ſe donne encore aujourd'huy tout entier à vous; que vous viendrez icy ſainctement & ſolemnellement ſacrifier à ſes pieds vos ames, qu'il a rachetées; vos corps, qu'il a ſanctifiés; vos biens, qu'il vous a donnez, & conſervez. Je m'aſſeure, que deſormais l'on verra reluire en voſtre vie les vertus de ſa mort & de ſa reſurrection. Car vous voyez ce qu'il a ſouffert pour expier le peché. Le peché eſt une peſte ſi horrible, que pour vous en delivrer il a fallu, que le Fils de Dieu ſe fiſt homme, & qu'il mouruſt en une croix, & qu'il eſpandiſt ſon ſang, & qu'il deſcendiſt dans les enfers. A Dieu ne plaiſe, que nous fations revivre ce

qu'il

qu'il a si glorieusement fait mourir ; que nous ressuscitions ce vieux homme, qu'il a cloüé à sa croix,& enterré pour jamais en son sepulcre. A Dieu ne plaise,que les menaces ou les promesses du monde nous ramenent encore une fois sous la servitude d'un si cruel,& si infame tyran. Car aussi quelle impression peuvent faire desormais en nos sens toutes les illusions du monde, puis que Jesus est resuscité des morts? puis qu'il nous a si clairement justifie la verité de ses promesses, & l'eternité de ses biens? Que le siecle aveugle coure aprés ses idoles, les voluptez de la chair, les hõneurs de la vanité,& les richesses de la terre. Qu'il les adore,& souspire tant qu'il voudra aprés leur jouïssance. N'aymons & n'adorons quãt à nous que nostre Jesus ressuscité. Que cete gloire,qu'il a relevée de son tõbeau,& qu'il a portée dans le ciel,soit la matiere de nostre ambition ; Que ceste immortalité, dont il nous a representé la forme en sa personne, soit l'objet de tous nos desirs: Que ce ciel où il regne,que ceste eternité qu'il tiẽt en ses mains,soit nostre seul amour,& nostre seule passiõ. Que cela nous face desdaigner les vaines fumées,& les creuses figures du monde. Si nous esperons ce bien-là, nous le possederons asseurément quelque jour, n'estant pas possible que les membres de Jesus n'ayẽt part en sa gloire. Dieu nous face la grace d'estre maintenant conformes à sa mort pour parvenir un jour à sa biẽ-heureuse resurrection.

AMEN.

SER-

SERMON V.

DE LA CHARITE'
CHRESTIENNE:

Sur le XII. chap. de l'Epiſtre aux Rom. verſ. 9. & 10.

IX. *Que la Charité ſoit ſans feintiſe. Ayans le mal en horreur ; vous tenans colés au bien.*

X. *Enclins par charité fraternelle à monſtrer affection l'un envers l'autre ; Prevenans l'un l'autre par honneur.*

Prononcé le 22. May, 1633.

UN ancien Philoſophe parlant de cette ſorte de juſtice, qui rend à chacun ce qui luy eſt deu, & que l'on nomme communement univerſelle, dit qu'elle comprend toutes les autres vertus dans ſon enceinte, & qu'il n'y a point d'eſtoile dans les cieux, qui luy ſoit comparable en beauté. Chers Freres, nous pouvons (ce me ſemble) avec raiſon approprier à la charité Chreſtienne l'eloge, que ce grand homme donnoit à la juſtice morale, & dire qu'elle eſt l'abregé de toutes les perfections du fidele; une riche couronne où l'on void briller plus purement que

Ariſtote en ſes Morales l. 5. c. 3.

les eſtoiles dans le firmament, l'honneſté, la chaſteté, la debonnaireté, la patience, la modeſtie, la liberalité, & les autres lumieres de noſtre ſanctification. C'eſt à mon advis ce que veut dire ſainct Paul, là où il nous enſeigne que la charité eſt *la plenitude de la loy*; ſignifiant par cette façõ de parler Hebraïque, que cette vertu remplit toutes les parties de la loy divine; que tout ce que Dieu nous ordonne en tant de commandemens ſi divers n'eſt au fonds autre choſe que la charité. Car ſi vous aimez veritablement vos prochains, vous aurez ſoin de conſerver cherement tout ce qui les touche, leur dignité, leur vie, leur chaſteté, leurs biens, & leur reputation; qui eſt (comme vous ſçavez) tout ce que nous ordonne la Loy. Et comme ceſte admirable vertu eſt la ſouveraine perfection de l'homme, auſſi eſt-elle la derniere fin de toutes les diſpenſations de Dieu envers nous. C'eſt pour la planter en nos ames, qu'il nous addreſſe ſa parole, & qu'il nous revele les grands ſecrets de ſon eternelle ſageſſe; *La charité eſt la fin du commandement*, dit l'Apoſtre: C'eſt pour cela meſme qu'il allume la foy en nous par l'efficace de ſon Eſprit, afin de nous purifier par ceſte divine lumiere, & nous remplir d'amour envers Dieu & les hommes. C'eſt pour le meſme deſſein qu'il nous a donné ſes ſacrements, & particulierement celuy auquel nous participerons aujourd'huy; le ſacré ſymbole, & le moyen

Rom. 13.10.

1 Tim. 1.5.

efficace

efficace de ceſte communion ſpirituelle, qui eſt entre nous, & dont l'unique lien eſt la charité. C'eſt ce qui m'a fait eſtimer que la meditation des paroles que je viens de lire ſera fort propre à l'action, pour laquelle nous ſommes aſſemblez, puis qu'elles nous recommandent ceſte meſme charité, qui eſt la fin & le fruict de tout ce devin myſtere. Car le ſainct Apoſtre voulant nous repreſenter par le menu les principaux devoirs que nous ſommes obligez de rendre aux hommes de quelque qualité & condition qu'ils ſoyent, il ne manque pas de nous ordonner dés l'entrée d'avoir une vraye & ſincere charité; ſans laquelle nos offices envers le prochain ſont de neceſſité ou imparfaits & defectueux, ou vains & faux, & par conſequent deſagreables à Dieu, & inutiles, ou pour mieux dire pernicieux à nous-meſmes. Mais pour nous bien faire comprendre ſon intention, il ne la propoſe pas en un ſeul mot. Il l'a diviſe en quatre articles que nous examinerons (s'il plaiſt au Seigneur) l'un apres l'autre en ceſte action. Il veut premierement, que *noſtre charité ſoit ſans feintiſe.* Secondement, *que nous ayons le mal en horreur, & que nous nous tenions collez au bien.* En apres, *que nous ayons une amour fraternelle, & une inclination & affection de nature les uns envers les autres:* & enfin *que nous nous prevenions les uns les autres par honneur.*

La charité eſt une choſe ſi douce & ſi con-

venable à la nature des hommes, que ceux là meſmes qui n'en ont aucune eſtincelle dans le cœur, ne laiſſent pas de la cõtrefaire au dehors, & s'ils n'en ont l'effet ils en reveſtent au moins l'apparence. Le ſainct Apoſtre ne veut pas que le Chreſtien ſe contente de ce faux maſque. Il veut que le dedans s'accorde avec que le dehors, & que la charité ſoit naïve & veritable; qu'elle loge dans ſon cœur, & non en ſa langue, où dans ſes yeux ſeulement. *Que la charité*, dit-il, *ſoit ſans feintiſe*; en la meſme ſorte, qu'ailleurs il commande que la foy ſoit ſans feintiſe, c'eſt à dire, qu'elle ne ſoit pas en la parole & en la profeſſion ſeulement, mais en effect & en verité. Sainct Jean nous fait un commandement tout ſemblable dans le troiſieſme chapitre de ſa premiere epiſtre, *Mes petits enfans*, dit-il, *n'aimons point de parole ny de langue, mais d'œuvre & de verité.* Car la charité ſe contrefait en deux façons; premierement avec les paroles & les mines, quand on fait profeſſion d'aimer les hommes, de vouloir eſtre ſecourable à chacun, ſans neantmoins les obliger au fonds, lors qu'il en eſt beſoin. Il n'y a rien ſi commun dans le monde, que ceſte vaine image de charité. Les gens du ſiecle y dreſſent leurs enfans dés le berceau, formant ſoigneuſemens leur exterieur à une fauſſe douceur & civilité, qui reveſt (ce ſemble) les paſſions de tous ceux qu'elle pratique, ſe meſlant bien avant dans leurs intereſts,

1. *Tim.* 1. 5.

1 *Iean.* 3. 18.

pleu-

pleurant avec l'affligé, riant avec ceux qui ſont en proſperité, promettant merveilles, mais du viſage ſeulement, & cachant cependant ſous ces belles apparences un cœur ou malin, ou inhumain, qui n'aime que ſoy-meſme, & ne voudroit pas avoir rien donné du ſien au ſoulagement d'autruy. Il y en a meſmes qui ſont ſi abominables, que d'employer ce maſque pour trahir les hommes, affin de les perdre plus aiſément, les ayant une fois gaignez par ceſte ruſe. Les miſerables attirez par une ſi agreable apparence, trouvent dans ceſte infidele charité le naufrage au lieu du port, & leur derniere ruine au lieu du ſoulagement, qu'ils ſe promettoyent. Les autres moins pernicieux ne font ceſte feinte que par une certaine vanité d'eſprit, ſans avoir deſſein de nuire: n'y employant les uns & les autres que les paroles, & les mines ſeulement. Mais il y en a d'autres qui paſſent plus avant, & y employent juſques à des effets; rendant réellement à leurs prochains divers bons offices, non qu'au fonds ils les aiment veritablement, & les eſtiment dignes de tels devoirs, mais pour acquerir par ce moyen la reputation d'eſtre charitables, ou pour ſatisfaire quelque autre de leurs vaines & folles paſſions. Sainct Jean ne parle que de la premiere ſorte de feinte: Sainct Paul à mon advis nous les defend toutes deux. Il entend donc premierement que nous devons teſmoigner de l'amour

à nos prochains, non par paroles seulement, mais aussi par effets, leur rendant toute sorte de devoirs possibles, soit pour les delivrer des maux qu'ils souffrent, ou craignent, soit pour leur procurer les biens, dont ils ont besoin; & secondement, que les actions que nous ferons pour eux, procedent d'une saincte & ardente affection envers eux, & non d'aucun autre dessein, qui nous regarde en particulier. Car qui ne void que dire du bien à un homme, & ne luy en faire point, ou luy en faire, mais pour en acquerir de la reputation, & en moissonner de l'honneur est bien une image & une figure de charité (puis que c'est faire une partie de ce que l'on feroit si on aimoit) mais non la charité mesme, qui est une pure & réelle affection du cœur, née de l'excellence, que l'homme reconnoist en l'homme, & de la communion de nature, que nous avons avec luy? J'avouë que c'est une erreur bien grossiere de prendre l'une pour l'autre, n'estant pas plus difficile de discerner la vraye charité d'avec la feinte, que de reconnoistre le corps d'avec l'ombre, ou la nature d'avec la peinture. Mais d'où, qu'en vienne la faute, tant y a qu'il est tres-evident que beaucoup de gens se contentent de ceste fausse idole, l'embrassant & s'y arrestant, & pretendant opiniastrement de la faire passer pour la vraye charité. L'Apostre pour nous arracher de l'esprit une si dangereuse ignorance

rance nous donne cet advertiſſement exprés. Car (Freres bien-aimez) il n'y va pas de peu de choſe, mais du ſalut eternel de nos ames; entre toutes les parties qui nous ſont neceſſaires pour y parvenir, n'y en ayant aucune qui le ſoit plus que la charité. Si elle vous manque, tout le reſte, quand vous l'auriés, ne vous ſerviroit de rien. Sans elle, une eloquence Angelique ne ſeroit qu'un vain babil, le bruit importun d'une cymbale, ou l'inutile ſon d'un vaiſſeau d'airain. Sans elle la prophetie & la foy, & la ſcience des myſteres, & le don des miracles ſeroyent des choſes de neant. Sans elle les plus magnifiques aumoſnes, & les plus glorieuſes ſouffrances, & les plus nobles actions ne ſeroyent ny agreables à Dieu, ny profitables à vous meſmes. Euſſiez vous toutes les excellences imaginables en un homme, ſi vous les aviés ſans la charité elles ne vous empeſcheroyent pas d'eſtre banny du ciel, & confiné dans l'enfer. Car c'eſt proprement la charité qui eſt l'image royalle; le caractere de Dieu; l'empreinte de ſon Eſprit; & le ſceau de toutes ſes graces.

1 Cor. 13. 1. 2. 3. 4.

Qui n'ayme point n'a point connu Dieu; car Dieu eſt charité; dit le bien-aimé Diſciple en ſa premiere epiſtre. C'eſt en elle que conſiſtent ces premices du Paradis, que nous touchons dés icy bas. Toutes autres choſes ceſſeront dans le ciel, la foy, la prophetie, les langues, les miracles: mais la charité y demeurera à jamais, parce qu'elle

1. Jean. 4. 8.

qu'elle eſt comme le corps & la forme meſme de la beatitude. Puis qu'il y va de tant, penſes (Chers Freres) combien il nous importe de ſçavoir diſcerner la verité de la charité d'avec l'apparence? Car comme la figure d'un homme que le pinceau aura repreſenté ſur un tableau, ou que le cizeau aura taillé en du marbre, quelque exquiſement quelle ſoit travallée, n'eſt pourtant pas un homme; auſſi ceſte peinture de la charité qui en imite le dehors, & n'en a point le dedans, quelque artificieuſe, que vous puiſſiez la feindre, n'eſt pas neantmoins la charité en effet. Car ny la nature de l'homme, ny celle de la charité, ny d'aucune autre choſe que ce ſoit, ne conſiſte pas en leur figure exterieure; mais en une certaine forme interieure, qui eſt comme leur ame & leur ſubſtance, & ſans laquelle elles ne ſont point ce qu'elles ſemblent eſtre, quelque heureuſement qu'elles l'ayent imité. Et ſi des perſonnes, ou peu ſenſées, ou peu attentives, s'y trompent par fois, prenant ces jeux & ces repreſentations pour des choſes & des verités, Dieu qui eſt la ſageſſe meſme, en jugera touſiours droitement, ſes yeux eſtant trop perçans pour luy faire paſſer un ſonge pour une verité, une peinture pour un corps. Ceſte feinte charité pourra bien abuſer nos ſens, de nous qui ſommes encore enfans, & qui ne voyons les choſes qu'à travers des voiles, tandis que nous

ſommes

ſommes en ce ſiecle. Mais en la lumiere de ce grand jour qui eſclairera les cachettes les plus tenebreuſes, & manifeſtera les conſeils des cœurs, ſon fard & ſes couleurs, & toutes les illuſions de ſon artifice, eſtans oſtées, elle paroiſtra ce que elle eſt. Puis donc que le Seigneur ne promet le ciel qu'à la charité, & puis que ceſte feinte n'eſt en effet rien moins que la charité: jugés ſi ceux qui ſe contentent d'avoir ceſte vaine idole peuvent raiſonnablemẽt eſperer aucune part dans le royaume de Dieu. Certes le Juge Souverain y reçoit bien au dernier jour ceux qui auront nourry, recueilly, veſtu, traitté, uſité & ſeruy ſes fideles; mais il n'y admet ny ceux qui ne ſe ſont point acquittez de ces devoirs; (Car, leur dit-il, departez vous de moy au feu eternel, qui eſt preparé au diable & à ſes Anges, vous qui n'avez conſolé ny la faim, ny la ſoif, ny la maladie, ny la priſon, ny la nudité de mes enfans) ny ceux-là meſmes qui auront à la verité rendu ces bons offices à leurs prochains, mais par vanité; & enfin ſans nulle affection envers eux. Car (dit ſainct Paul) *Quand bien je diſtribuerois tout mon avoir à la nourriture des pauvres, ſi je n'ay point de charité, cela ne me profite de rien.* C'eſt beaucoup, Mes Freres, que la feinte charité n'ait point d'entrée dans le royaume de Dieu, & aſſez cõme vous voyez, pour nous faire obeyr au commandement de l'Apoſtre; (Car dequoy nous ſervira ceſte co-

1. Cor. 4. 5.

Matth. 25. 35. 41.

1 Cor. 13. 3.

medie, & ceſte fumée de reputation que nous acquerrons entre les hommes pour l'avoir bien joüée, ſi apres tout nous ſommes privez de la vie bien-heureuſe?) Mais ce n'eſt pas le tout neantmoins. Car outre que le ſimple defaut de la vraye charité prive les hõmes du ciel, ceſt attentat & ceſte malice de l'avoir voulu feindre, & d'avoir pretẽdu d'abuſer Dieu & les hommes avec une fauſſe apparence, eſt le plus enorme crime, que l'on puiſſe commettre; qui merite l'enfer, & plonge dans ſes derniers & plus eſpouvantables cachots ceux qui s'en ſont rendus coulpables. Tout menſonge eſt en abominatiõ au Seigneur, ceſte ſouveraine. Verité voulant qu'en toutes choſes, juſques aux moindres, nous ſoyons ſimples & ſinceres, & tels au dedans que nous paroiſſons au dehors. Et donc en quelle horreur croyez-vous qu'il ait celuy qui ment dans une choſe ſi ſaincte? en la charité, le ſceau de ſa grace, & de ſon royaume, comme nous diſions cy-devant? Dans l'eſtat il n'y a point de fauſſeté qui ſe puniſſe plus rigoureuſement que de ceux qui preſument de contrefaire le ſceau du Prince. C'eſt preciſément le crime de ceſte feinte charité, que nous defend l'Apoſtre en ce lieu. Tout ainſi donc que le Seigneur nous teſmoigne par tout en ſes Eſcritures, qu'il n'y a point de gens dans le monde, qu'il ait plus à contre-cœur que les hypocrites qui contrefont la pieté, & font ſemblant d'aimer Dieu & de l'adorer, bien qu'au

fonds

ſonds ils ne ſoyent rien moins que ſes ſerviteurs ; de meſme devons nous croire qu'il deteſte ceux qui feignent la charité envers le prochain. Car tout le ſervice divin conſiſtant en deux points en l'amour de Dieu, & en la dilection du prochain, il faut tenir pour coupables, ſinon d'une meſme, au moins d'un ſemblable crime, ceux qui manquent en l'une on en l'autre. Comme donc les ceremonies & les devotions exterieures des hypocrites au lieu d'appaiſer l'ire de Dieu, comme ils le pretendent, ne font que l'embraſer de plus en plus, tout ainſi que s'ils le ſervoyent avec des ſacrileges, des idolatries, des adulteres, & des inceſtes; de meſme auſſi toutes les mines & apparences de iceux qui contrefont la charité, qui la feignent, & qui ne l'ont pas, leur tourneront à condemnation. Et comme dans la ſocieté humaine rien ne nous irrite d'avantage que ceſte ſorte d'infidelité, la trahiſon d'un homme qui nous hait, ou nous meſpriſe, faiſant ſemblant de nous aymer, nous ulcerant & nous outrageant ce nous ſemble beaucoup plus que la haine d'un ennemy deſcouvert ; ainſi en ſera-t'il au jugement de Dieu. Il n'y aura point de meſchans plus ſeverement traittez que les fauſſaires de la charité ; dont la condemnatiõ ſera plus grieve que des pecheurs ouvertement inhumains, par ce qu'outre la peine de leur inhumanité ils ſeront encores punis de leur preſomption & perfidie d'avoir fait

ſem-

ſemblant d'eſtre ce qu'ils n'eſtoyent point. C'eſt donc à bon droict que le ſainct Apoſtre travaille dés le commencement à chaſſer une ſi horrible peſte du milieu de nous, *Que la charité*, dit-il, *ſoit ſans feintiſe*. Et c'eſt là meſme que tend à mon advis ce qu'il adjouſte en ſecond lieu, *que nous ayons le mal en horreur, & que nous nous tenions collez au bien*. Je ſçay bien que l'on peut entendre ce precepte generalement, prenant *le mal* pour toutes les choſes contraires à la ſainctetè de l'homme, & à la volonté de Dieu, & *le bien* pour celles qui y ſont convenables; eſtant tres evident qu'il ne ſuffit pas de ne point aimer le mal, & de ne point hair le bien. Ce ſeroit un trop foible mouvement pour des ſujets qui ſont ſi grands chacun à ſon eſgard. Car en ce ſens le *mal* eſt la plus horrible abomination qui ſe puiſſe figurer; c'eſt la tache ou pour mieux dire, la peſte de noſtre nature; le des-honneur de la terre, & la malediction du Ciel. C'eſt ce qui a chaſſé l'homme du Paradis, & qui l'a precipité en l'enfer; c'eſt ce qui a renverſé l'ordre de tout l'univers; & pour vous en monſtrer la malignité en un mot, c'eſt ce qui n'a peu eſtre nettoyé qu'avec le ſang de Dieu, ny expié que par la mort de noſtre Createur. C'eſt pecher de n'avoir qu'une paſſion mediocre contre un ſujet ſi hideux. Il le faut hayr d'une parfaicte haine, comme diſoit David au Pſeaume 139. & *l'avoir en horreur*, comme

Pſal. 139.22.

parle

parle icy S. Paul; y employant un terme, qui ſignifie quelque choſe de plus, que hayr. De meſmes en eſt-il du bien à l'oppoſite. Car en le prenant pour ce qui nous eſt commandé par le Seigneur, pour le *bien moral*, comme on le nomme dans les eſcoles, c'eſt une choſe ſi ſainte, ſi belle & ſi neceſſaire, qu'elle merite non d'eſtre ſimplement aymée; mais d'eſtre aymée avec une extreſme paſſion. Noſtre ame doit par maniere de dire empoigner & embraſſer ce bien avec tout ce qu'elle a de mains, c'eſt à dire d'affections, & de deſirs; *s'y collant*, comme parle icy tres-elegamment noſtre Apoſtre, & s'y attachant ſi fermement, que rien ne ſoit capable de l'en deprendre, ou de l'en arracher; juſques-là que quand nous ſerions reduits aux termes de ne pouvoir le retenir ſans perdre tout ce que nous avons d'agreable, ou de neceſſaire en la terre, il faudroit pluſtoſt rompre avec la terre, & nous paſſer de toutes ſes douceurs que de quitter la moindre partie de ce bien. Je confeſſe dõc que les paroles de l'Apoſtre pourroyent s'interpreter en ce ſens; tres-veritable & tres-riche comme vous voyez. Mais parce qu'en ces deux verſets le but de S. Paul eſt de nous recommander une vraye & naïve charité envers nos prochains, & que d'ailleurs le mot, * qu'il employe en ce lieu, ſignifie proprement ce qui eſt mauvais à quelqu'un, ce qui luy eſt faſcheux & qui luy donne de la peine; I'aime

mieux

mieux resserrer ce precepte dans un sens plus particulier ; prenant *ce mal*, dont il est icy question, pour ce qui est incommode & nuisible à nos prochains ; & *le bien* au contraire pour ce qui leur sert, & leur est utile. Car apres nous avoir defendu toute feintise & hypocrisie en ce qui regarde l'amour que nous devons à nos prochains, que pouvoit-il dire de plus à ce propre & sujet que de nous commander d'avoir le mal de nos prochains en horreur, & de nous tenir collez à leur bien? d'affectionner leurs interests avec une passion si parfaite, que nous ne puissions, je ne diray pas faire ou consentir, mais non pas mesme voir ny approcher ce qui leur nuit sans un extreme contre cœur (car c'est ce que signifie le mot que nous avons traduit *avoir en horreur*) & que d'autre part rien ne soit capable de nous faire abandonner le soin de leur bien ; que rien ne nous en puisse separer sans nous destruire nous-mesmes. Car c'est la nature des choses qui sont bien collées l'une avec l'autre. On ne les peut desfaire sans les rompre ; que l'on ne puisse non plus nous arracher cette juste affection du cœur sans nous oster la vie & la volonté mesme. Or cette sorte de mal est d'une grande estenduë : Car l'Apostre comprend sous ce mot, premierement toutes les choses qui tachent & noirciſſent l'honneur de nos prochains. Secondement, celles qui luy ostent, ou en tout, ou en partie les biens dont il a besoin

pour

pour soustenir sa vie,& celle de sa famille; Et en fin celles qui le destournent de la voye du Seigneur, comme les scandales. Pour estre vrayement disciples de l'Apostre, nous devons non seulement nous abstenir de toutes ces choses sans rien faire ny pratiquer qui soit contraire ou à l'honneur, ou aux biens, ou au salut de nos prochains, mais encore en avoir horreur, fremir en nous mesmes, là où il se presente quelque occasion qui nous y sollicite. Les biens sont pareillement de trois sortes: Car l'Apostre entend souz ce mot tout ce qui est, ou honorable, ou utile & necessaire, ou en fin juste & salutaire à nostre prochain; & veut que nous nous y tenions collés, embrassant le soin de ces choses avec tant d'ardeur, que nulle consideration ne puisse jamais nous empescher de les luy procurer de tout nostre pouvoir, avec cet ordre neantmoins, que nous preferions le salut de son ame à tous autres avantages, luy servant pour la terre autant seulement qu'elle ne prejudicie point à la possession du ciel. N'estimés point que ce commandement soit trop haut. C'est l'exposition de la loy divine touchant la charité. Car le Seigneur nous enjoint (comme vous sçavez) d'aimer nostre prochain comme nous mesmes. Or nous ne haissons pas simplement ce qui nous est mauvais. Nous le fuyons, & en avons horreur; n'y n'aimons pas simplement nostre bien; nous le desirons & le pourchassons avec ardeur,

& (com-

& (comme dit le ſaint Apoſtre) nous nous y tenons collés ; nos cœurs y eſtant ſi eſtroittement liez, que l'on n'en ſçauroit jamais arracher certe affection & ce ſoin. Nous ſommes donc obligez à avoir les meſmes diſpoſitions, & les meſmes mouvemens pour nos prochains; qui eſt ce que nous preſcrit icy l'Apoſtre, puis que Dieu nous donne l'amour que nous nous portons à nous meſmes pour regle & patron de celuy, que nous portons à autruy. C'eſt là juſtement la forme de cette admirable charité dont le Seigneur : JESUS nous a donné & le commandement & l'exemple. *Ie vous donne*, dit-il, *un nouveau commandement que vous vous aimiez l'un l'autre ; voire que vous vous aimiez comme je vous ay aimez.* Comme il a donc affectionné noſtre bien, & apprehendé noſtre mal avec une paſſion ſi grande & ſi conſtante, que pour nous procurer l'un & pour nous garantir de l'autre, il a ſouffert une mort tres-cruelle & tres-honteuſe, cette divine ardeur n'ayant jamais peu eſtre ou eſteinte, ou refroidie en ſes ſainctes entrailles ; ainſi devons nous à ſon exemple pour conſerver le bien, l'honneur, & le ſalut de nos prochains, & les delivrer du mal, faire & ſouffrir toutes choſes, quelque dures & faſcheuſes qu'elles ſoyent; leur donnant meſmes (s'il en eſt beſoin) la plus grande eſpreuve qui ſe puiſſe tirer de noſtre amour, en mettant noſtre vie pour eux. Et certes, mes freres, pour laiſſer main-

Iean. 13. 34. & 15. 12.

Iean. 15. 13.

maintenãt à part la volonté du Legiſlateur Souverain, l'ordonnance de ſon Chriſt, le commandemẽt de ſon Apoſtre, & l'excellence de la gloire qui couronnera un jour cette ſaincte amour; & pour conſiderer ſeulement la choſe en elle-meſme; je dis que l'homme eſt une creature ſi digne de cette affection, que nous ne pouvons luy en refuſer une pareille ſans injuſtice. Car il eſt le chef-d'œuvre de noſtre Createur, où reluiſent de toutes parts les rayons de la gloire de ce grand & redoutable Seigneur. Il noſtre image & un autre nous meſmes, qui porte en ſa nature une vive effigie de la noſtre; où comme dans un excellent miroir nous voyons ce que nous avons en nous; non les traicts & la couleur & la forme du viſage ſeulement, mais auſſi toutes les parties de noſtre eſſence, une meſme ame, une meſme intelligence, une meſme force de memoire, une meſme volonté, des affections & des paſſions toutes ſemblables, & au fonds une meſme vie, qui commence par une meſme naiſſance, & ſe conſerve par un meſme ſouffle, & par une meſme ſorte de nourriture, & ſe paſſe en des accidens ſemblables, rien n'arrivant à aucun qui ne puiſſe arriver à tous, & ſe finit par une meſme mort; le tout au reſte extrait d'une meſme origine; ces hommes que vous voyez aujourd'huy eſpars en tant de lieux, & diviſez en tant de formes, & occupez en tant de deſſeins contraires, ayant tous autres-fois veſcu dans

les reins d'un ſeul homme, & ſubſiſté dans un ſeul ſang, dont le Seigneur (comme le remarque l'Apoſtre) a fait tout le genre humain. Et
Act. 17.26. comme nous avons eſté autres-fois une ſeule & meſme maſſe de ſang; auſſi ſommes nous encore un ſeul & meſme tout; la nature nous ayant donné certains rapports des uns aux autres, qui monſtrent aſſez evidemment que nous ſommes parties l'un de l'autre. Car pourquoy nous auroit eſté donnée la langue, qui n'eſt bonne qu'à verſer dans l'ame des autres hommes les penſées de la noſtre; ſi nous n'avions eſté faits pour vivre enſemble, & nous communiquer les uns aux autres juſques aux plus ſecrets mouvemens de nos cœurs? Cela eſt ſi clair que les Payens meſmes l'ont reconnu; enſeignans qu'entre tous les hommes il y a une certaine communion, la baze & le fondement de la Juſtice, qui les rend redevables les uns aux autres, juſques aux plus barbares, & à ceux qui ſe connoiſſent le moins entr'eux. D'où vient qu'un Philoſophe appelle l'homme *un animal politique*; &
Ariſtote. c'eſt là meſme qu'il faut rapporter cet admirable nom que l'Eſcriture donne à tous les hommes, en les appellant nos *prochains*. Puis donc que l'homme à une telle liaiſon avec Dieu, & avec que nons; voyez vous pas que la nature meſme nous oblige à l'aimer tendrement, à avoir ſon mal en horreur, & à nous tenir collez à ſon bien? Mais apres ceſte ſincere charité que l'Apo-

l'Apoſtre veut que nous rendions à tous les hommes; il nous recommande en ſuitte l'affection que nous devons particulierement aux fideles, *Soyez*, dit-il, *enclins par charité fraternelle à monſtrer affection l'un envers l'autre.* Il veut donc premierement, que l'affection que nous nous portons les uns aux autres, ſoit une amour fraternelle; que nous nous aimions, non ſimplement comme hommes, mais comme freres. Et en effet tous les vrais Chreſtiens ſont freres. Car l'on appelle *freres* ceux qui ſont deſcendus d'un meſme ſang; & particulierement dans le langage d'Iſraël, ſur lequel a eſté formé celuy de l'Egliſe Chreſtienne, on nommoit *freres* tous ceux qui eſtoyent yſſus de Jacob, les Iſraëlites s'appellant ainſi les uns les autres; comme il paroiſt par une infinité de paſſages dans l'Eſcriture. Or ſi la communion de ce ſang a peu legitimement fonder entre eux ceſte alliance & ceſte appellation de *freres*; combien plus la participation de l'Eſprit & de la parole de JESUS-CHRIST la doit-elle fonder entre nous? Car ils avoyent receu de leur commun principe ce ſang, par lequel ils s'entretenoyent, non immediatement, mais par l'entremiſe de divers autres principes, par leſquels, comme par un long canal, il eſtoit coulé de Jacob en chacun d'eux; de façon qu'encore qu'ils fuſſent *freres* à l'eſgard de Jacob, de l'eſtoc duquels il eſtoyent tous ſortis; neantmoins ils ne l'eſtoyent pas chacun à

l'eſgard de ſes pere & mere. Mais quant à nous, vous ſçavez (Fideles) que nous avons tous eſté formez, non d'une meſme ſemence ſeulement le parole incorruptible de verité, mais d'abondant par une ſeule & meſme cauſe, à ſçavoir l'Eſprit de JESUS-CHRIST noſtre Seigneur; qui nous a tous immediatement touchez, & engendrez, ſans l'entremiſe d'aucune autre cauſe entre luy & nous; de façon que nous ſommes veritablement *freres*, n'ayant qu'un ſeul & meſme pere, JESUS-CHRIST le Fils de Dieu, ſeul auteur de ceſte nouvelle & immortelle nature; à raiſon de laquelle nous ſommes appellez Chreſtiens. Outre l'origine & l'extraction, ceſte commune maiſon, où nous ſommes nourris en ce ſiecle, ceſte table où nous mangeons un meſme pain, & beuvons d'une meſme coupe; ce meſme bapteſme qui nous a lavez, ce meſme Evangile qui nous a conſolez, ce meſme ciel auquel nous ſommes deſtinez, ſont autant de liens ſacrez qui eſtreignent de plus en plus ceſte parenté ſpirituelle, qui eſt entre nous. D'où vient que ce mot de *Frere* a eſté conſacré dés le commencement par l'uſage de toute l'Egliſe Chreſtienne, pour ſignifier l'alliance & cõjonction des fideles; comme il paroiſt par le ridicule reproche que leur en faiſoiẽt les Payens; qui au lieu d'admirer la vertu de ceſte ſainte diſcipline, qui changeoit l'univers en une ſeule famille, & rendoit tous les hommes *Freres*, eſtoyent

Minut. in Octav.

yent ou ſi ſots, ou ſi aveuglez par leur paſſion, qu'ils s'en mocquoyent, & leur comptoyent ce nom pour un crime; au lieu que c'eſtoit la marque d'une vertu & ſainteté ſinguliere, telle que jamais tous les preceptes de la philoſophie n'avoyent peu y conduire les hommes. L'Apoſtre veut donc que noſtre amitié reſponde à ce ſacré nom; & que comme nous nous appellons *Freres*, l'affection qui eſt entre nous puiſſe auſſi veritablement eſtre nommée fraternelle. Mais encore ne ſe contentez t'il pas de cela. Il adjouſte que *nous ſoyons enclins à monſtrer cette affection l'un envers l'autre.* Noſtre langage n'a aucun terme que je ſache, capable de nous exprimer tout le ſens du Grec, * qu'employe icy l'Apoſtre. Car il ſignifie proprement cette tendreſſe & vehemence qui ſe trouve dans les affections naturelles d'un pere, ou d'une mere envers leurs enfans; ou de quelques bons enfans envers ceux qui les ont mis au monde. C'eſt une force d'amour née de la nature meſme, pluſtoſt que du jugement ou de la volonté, qui ſe meſle ſi avant dans les intereſts de ce qu'elle aime, qu'elle s'emeut de ſes biens & de ſes maux, & en a d'auſſi vifs reſſentimens, que des ſiens propres. Je ne ſçaurois vous en donner une meilleure image, que l'amour d'une mere envers ſon enfant. Elle n'attand point que la raiſon ait diſcouru ſur ſes accidents, pour en eſtre touchée. Dés les premieres & les plus legeres

* φιλοστοργία. *Philoſtorgia.*

apparences, toutes ſes entrailles s'emeuvent & ſe tournent en elle, comme l'Eſcriture parle tres-ſignificativement. L'Apoſtre veut donc, que noſtre charité envers nos Freres ſoit accompagnée d'une tendreſſe & d'une vehemence ſemblable; condamnant par ce moyen l'inſenſibilité tant vantée autresfois par les Philoſophes Stoïciens, & depuis recommandée entre les Chreſtiens meſmes par divers eſprits fiers & orgueilleux, qui eſtiment que la charité doit eſtre ſans aucune paſſion; forte & maſle, comme ils diſent, & d'un grand cœur, qui traitte les maux des hommes ſans en eſtre touchée; qui eſſuye leurs larmes ſans les imiter; qui remedie à leurs deſaſtres ſans y prendre part, & à l'oppoſite void & procure leur bien ſans en tirer aucune joye. Mais la nature de l'homme eſtant compoſée, comme elle eſt, & ayant en ſoy ces facultez, que l'on nomme *paſſions*, la triſteſſe, la joye, la colere, la crainte, l'eſperance, & s'il y a quelque autre choſe ſemblable; il n'eſt pas poſſible qu'il ne s'eſmeuve pour les accidens, qui arrivent aux ſujets qu'il aime veritablement; de ſorte que vous ne l'en ſçauriez deſpoüiller que vous ne luy oſtiez la vraye amour quant & quant. Auſſi eſt-il clair que ceux qui favoriſẽt cette inhumaine philoſophie, ſont des eſprits ou dénaturez; ou ſi preſomptueux qu'ils n'eſtiment rien digne de leur emotion; ou ſi mouſſes & ſi ſtupides qu'ils ne ſentent rien. Ces

gens

gens voudroyent bien faire paſſer cette fierté de Cyclope pour une vertu heroïque, & nous perſuader qu'ils ne laiſſent pas de nous aymer, bien qu'ils n'ayent aucun ſentiment de ce qui nous arrive de bien, ou de mal. Le vray Chreſtien écoûtera pluſtoſt ſainct Paul. Il aura dans ſa charité des mouvemens & des reſſentimens ſemblables aux tẽdreſſes d'une pitoyable mere. Il ne verra jamais de mal à ſon prochain, qu'il n'en ait de la douleur : Il ne luy verra jamais de bien qu'il n'en ait de la joye, que ſon ame n'en ſoit touchée juſques au fonds : pleurant avec ceux qui pleurent, s'eſiouyſſant avec ceux qui ſont en joye. Le Sauveur du monde n'a point dédaigné d'en uſer ainſi. Car il pleura & fremit en ſoy-meſme voyant le corps mort du Lazare, & en ſuite le reſſuſcita ; pour nous monſtrer que cette compaſſion & ce reſſentiment des maux d'autruy eſt ce qui nous incite & nous haſte de les ſecourir. Noſtre amour ſeroit languiſſante ſans cet éguillon ; ce qu'a tres-bien reconnu un ancien ſage Payen, qui dit que la colere eſt comme la queux de la vaillance ; & ainſi en eſt il des autres paſſions, qui bien loin d'eſtre dommageables, ſont tres-utiles à l'hõme, & aiguiſent ſa vertu en diverſes ſortes, pourveu qu'elles ne s'emportẽt pas au delà dés bornes de la raiſon. Enfin l'Apoſtre nous commande en quatrieſme & dernier lieu *de nous prevenir l'un l'autre par honneur.* L'honneur eſt une

Rom. 12. 15.

reconnoiſſance du merite, ou de la dignité d'une perſonne, que nous luy teſmoignons par des ſignes, & des demonſtrations exterieures de reſpect, proportionnées à ce que nous en eſtimons. Il y a donc deux choſes dans les hommes auſquelles nous devons de l'honneur. Premierement, leur excellence & les belles qualitez dont ils ſont doüez. Secondement, leurs charges & le rang qu'ils tiennent en la ſocieté humaine, ſoit dans la famille, ſoit dans l'Eſtat, ſoit dant l'Egliſe. Tous Chreſtiens en general ont des qualitez dignes d'un tres-grand honneur. Car ils ſont hommes en leur nature, crées à l'image du Souverain, & enfans de Dieu par la grace, rachetez par le ſang de Chriſt, regenerez par ſon Eſprit, concitoyens des Anges, & coheritiers des Saincts, deſtinez à regner eternellement dans les Cieux. Quelles plus ſuperbes & plus glorieuſes marques ſçauroit on requerir en des creatures? Mais outre cette excellence qui leur eſt commune à tous, ils ons chacun en particulier quelque dõ qui les rend conſiderables; L'un une grande lumiere de foy, l'autre une modeſtie ſinguliere; l'un un extraordinaire degré de patience, l'autre un zele nompareil; l'un une profonde connoiſſance des myſteres celeſtes, l'autre une merveilleuſe facilité à les expliquer. De plus, comme la grace ne deſtruit pas, mais annoblit & enrichit la nature, ils ont divers emplois entre les hommes, non ſeule-

ment dans l'Egliſe, où comme vous ſçavez il y a des miniſteres differens ; mais auſſi quelquesfois dans l'Eſtat où ils vivent. L'Apoſtre veut donc que nous reconnoiſſions & remarquions exactement toutes ces choſes en eux, & que nous en ayons des ſentimens honorables, & les leur faſſions ſoigneuſemẽt paroiſtre à toutes occaſions par les demonſtrations de reſpect, qui ſont propres, & uſitées dans les lieux où nous nous trouvons ; les leur rendant franchement & volontiers, ſans attendre qu'ils commencent. C'eſt à mon advis ce qu'il ſignifie par ces mots, *que nous nous prevenions les uns les autres par honneur.* Car nous devons avoir d'un coſté de tres-modeſtes & humbles ſentimens de nous-meſmes, reconnoiſſant nos infirmitez ; & de l'autre une tres-grande opinion des dons de Dieu en nos prochains, pour les exalter de tout noſtre poſſible. I'avoüe qu'ils ne doivẽt pas tous eſtre honorez d'une meſme ſorte ; mais je ſouſtiens que nul d'eux ne doit eſtre meſpriſé. Puis qu'il n'y en a point où ne reluiſe quelque grace, il n'y en a point à qui nous ne devions quelque honneur ; meſmes les plus relevez de nous aux plus abjets. Car il n'y a perſonne quelque haut qu'il ſoit, qui ne doive du reſpect à l'image de noſtre Seigneur, au ſang de ſon Chriſt, aux rayõs de ſon Eſprit ; qui reluiſent dans tous les Chreſtiẽs, au moins en quelque meſure. Mais ce n'eſt pas aſſez de le reconnoiſtre en nous-meſmes.

Il faut leur en donner des teſmoignages ; vivant en avec eux honneſtement, les ſaluant, leur deferant, leur parlant avec des termes modeſtes ; & accompagnant ces demonſtrations d'honneur de ſervices & d'offices réels, toutes les fois que les occaſions s'en preſentent. Car bien que l'eſcole de JESUS-CHRIST n'approuve nullement les cajoleries des gens du monde, qui ont evaporé toute l'honneſteté & la civilite en vains complimens, & en paroles extravagantes, le plus ſouvent auſſi eſloignées de la verité & du ſentiment de ceux qui les prononcẽt, que le Ciel eſt de la terre : S'eſt-ce qu'elle ne nous recommande pas non plus la rudeſſe & la ruſticité de je ne ſçay quels eſprits melancoliques, qui ſous ombre d'une fauſſe & vrayement ſuperbe humilité, ne reconnoiſſent les dons de Dieu en aucun, & voudroyent meſler & confondre toutes choſes ſans rien deferer à autruy. Comme vous voyez que dans l'univers Dieu a aſſigné divers rangs à ſes creatures, donnant à chacune le ſien, ſelon la diverſité de leurs natures ; logeant les eſtoiles dans le Ciel, & les fleurs en la terre ; & comme dans les Eſtats il a eſtably diverſes charges, les unes plus honorables, & les autres moins ; de meſme veut-il que dans l'Egliſe il y ait un certain ordre & une belle diſtinction de lieux & d'honneurs, ſelon les differentes graces qu'il a departies à chacun. Choquer cet ordre, comme font ces ames chagrines, qui

ne veulent

ne veulent rien deferer aux autres ; c'eſt outrager la ſapience de Dieu, & par une enragée temerité taſcher de renverſer ce qu'elle à eſtably. Tels ſont les quatre devoirs (mes Freres) que l'Apoſtre requiert de nous en ce texte ; ſi juſtes & ſi neceſſaires en eux meſmes, ſi dignes & de la pieté, & de l'humanité, ſi utiles & à l'Egliſe & à là ſocieté civile, qu'il n'eſt pas beſoin d'inſiſter icy d'avantage pour vous le monſtrer. Mais (ô douleur) nous en negligeons tous la pratique auſſi univerſellement, que nous en confeſſons la juſtice & la verité. Car quant à ceſte naïve & ſincere charité que l'Apoſtre nous recommande la premiere, à peine ſe trouve-t'elle plus ailleurs que dans nos livres. Dans nos mœurs & en noſtre vie, on n'en rencontre que le nom, la profeſſion & l'image ; & il ſemble à cet eſgard que la pluſpart ayent entrepris de joüer une comedie ; chacun s'eſtudiant de contrefaire ſeulement la voix, le geſte, & l'action d'un homme charitable, & d'en porter l'habit, ſans ſe ſoucier d'en rien avoir d'avantage. La civilité & l'honneſteté leur reluit ſur le viſage ; & à n'oüir que leur langue, vous les prendriez pour des gens d'une charité Apoſtolique. Mais ſi voſtre neceſſité vous contraint de ſonder plus avant ; ſous ces belles apparences vous trouverez des ames laſches & inhumaines, ou froides & ſans amitié. Encore y en a-t'-il qui monſtrent leur inhumanité toute à nud,

ne

ne daignant pas meſmes la couvrir de ce maſque de courtoiſie ; & qui ſont ſi effrontez que de converſer parmy les hommes ſans aucune humanité. En un mot il ſemble que nous ſoyons venus en ces temps maudits, où le Seigneur predit qu'il n'y aura plus de charité ſur la terre. Et pour le mal de nos prochains, vous voyez comment nous l'avons en horreur, puis que nous le procurons nous meſmes, noirciſſant leur reputation par noſtre médiſance, ruinant leurs maiſons par noſtre avarice, troublant leur repos par nos chicaneries, & les pouſſant en perdition par les mauvais exemples, qu'ils voyent en noſtre vie, & par les meſchans diſcours qu'ils oyent de nos bouches. Que diray-je de ceſte ſaincte amitié fraternelle, qui devroit regner entre des hommes engendrez d'un meſme Pere, elevez dans une meſme Egliſe, nourris à une meſme table ? Y a t'-il dans le monde des meſintelligences plus horribles, des diviſions plus ſcandaleuſes, des haines plus noires & plus obſtinées qu'au milieu de nous ? La puanteur en eſt ſi grande, que le ciel & la terre en ſont deſormais infectez ; & il eſt bien à craindre ſi nous continuons que nos paſſions ne ſe rendent auſſi fameuſes dans le ſiecle, que la concorde de nos peres y eſtoit autresfois celebre. Il ſemble que ceſte ſaincte diſcipline, dont nous faiſons profeſſion, au lieu d'unir les eſtrangers, ſerve deſormais à diviſer les freres,

& à eſteindre l'amour dans les lieux où la nature l'avoit miſe au lieu de l'allumer en ceux-là meſmes, où il n'y en avoit aucune eſtincelle. Car n'eſt ce pas une choſe, horrible à la verité, mais toutesfois commune au milieu de nous, de voir diviſez ceux que la naiſſance avoit unis? de voir s'entre deſchirer le plus cruellement ceux qui eſtoyent les plus eſtroittement comoints? les freres & les ſœurs, les meres & les enfans s'entre hayr, & ſe perſecuter à outrance, ſans que n'y Chriſt, ny Adam, ny la nature, ny la grace puiſſe appaiſer leurs paſſions? Et quant à ceſte ſaincte tendreſſe, qui devroit meſſer tous nos cœurs enſemble, & les rendre auſſi ſenſibles aux affaires de nos freres qu'aux noſtres propres, elle n'a plus de lieu parmy nous. Nos entrailles ſe ſont durcies en fer. Nous regardons les maux de nos prochains avec un œil cruel en inhumain; & leurs biens avec un œil malin & envieux; n'eſtant touchez ny de compaſſion pour les uns, ny de joye pour les autres. Les calamitez publiques de l'Egliſe, que nous avons veuë, a l'agonie ſans nous en emouvoir, & les ſouffrances particulieres de divers de nos freres, que nous voyons malades ſans les viſiter, pauvres ſans les aſſiſter, affligez ſans les conſoler, rendront un jour teſmoignage de ceſte prodigieuſe dureté devant le ciel & la terre à noſtre extreſme confuſion. Mais helas! ſi nous n'avons aucun ſentiment des intereſts de nos

freres,

freres, nous en avons trop des noſtres. Car une vaine opinion de nous meſmes nous a de ſorte aveuglez, que nous ne faiſons nul eſtat des autres. Au lieu de nous deferer les uns aux autres, & de nous prevenir par honneur, comme l'ordonne l'Apoſtre : nous attendons tout de nos freres & ne leur voulons rien ceder; & il ſemble à nous ouyr traitter de nos petits honneurs, que chacun de nous ſoit un Monarque, & que tous les autres ſoyent des vers, ou des moucherons auprix de nous. Et c'eſt de la ſource amere de ceſte vanité que viennent tant de ponctilles, dont eſt remplie toute noſtre vie ; & ces deſordres honteux en toutes aſſemblées, mais deteſtables en l'Egliſe, que nous voyons par fois avec horreur dans ce ſacré lieu, qui ne devroit jamais ouyr que des harmonies Angeliques de cœurs abbatus au pieds de Dieu, & de langues, qui chantent unanimement ſes loüanges. Chers Freres, je ſuis bien marry de ſalir ceſte action de ces reproches facheux, au lieu des loüanges & des benedictions, dont elle devoit eſtre toute pleine. Mais quand nous aurons amandé nos mœurs, ceſte chaire changera de ſtile. S'il nous reſte donc encore quelque amour envers ce Chriſt que nous adorons ; ſi quelque ſoin & quelque deſir de ceſte immortalité que nous eſperons ; obeyſſons à l'Apoſtre. Que noſtre charité ſoit ſincere & conſtante & ſenſible & modeſte & reſpectueuſe envers nos Freres.

C'eſt

C'eſt l'unique forme, la marque & le caractere du Chriſtianiſme. *Par cela*, (dit le Seigneur) *tous connoiſtront que vous eſtes mes diſciples, ſi vous avez amour l'un à l'autre.* C'eſt à quoy vous oblige particulierement ceſte ſacrée table; qui vous preſente à la verité le pain & le vin du ciel, la chair & le ſang, & l'eſprit & l'eternité du Seigneur; mais à condition que vous deveniez un ſeul pain, & un ſeul corps; que vous aimiez vos freres, comme ce Chriſt, dont vous vivez, vous a aimez; que vous ne leur refuſiez pas quelque portion de voſtre terre, puis qu'il vous a donné tout ſon ſang. Si vous vous preſentez à luy avec ce courage & avec cette reſolution; ſa paix, ſa grace, & ſa gloire demeurera à jamais avec vous. Sinon, cette meſme table, qui vous offre ſi benignement le ſalut, s'eſlevera un jour. Mais à Dieu ne plaiſe que cela arrive. J'eſpere choſes meilleures, Freres bien-aimez (& j'en prie le Seigneur de toutes mes affections) que touchez par ſa parole nous nous convertirons à luy, & le ſervirons fidelement en cette vie pour eſtre eternellement glorifiez en l'autre. *Amen.* *Iean. 13. 35.*

SER-

SERMON VI.

SUR LA PREMIERE

Epiſtre S. Pierre, Chap. I. verſ. 12.

Aux quels (Prophetes) *il a eſté revelé, que ce n'eſtoit point pour eux meſmes: mais pour nous, qu'ils adminiſtroyent ces choſes; leſquelles maintenant vous ont eſté annoncées par ceux, qui vous ont preſché l'Euangile par le S. Eſprit envoyé du ciel; eſquelles choſes les Anges deſirent regarder juſqu'au fonds.*

Prononcé le 9. Septemb. 1635. jour de Cene, apres midi.

CE que les hommes ont accouſtumé de faire pour les ouvrages de grande importance, d'en dreſſer les modelles avant que d'executer la choſe meſme; Dieu là auſſi pratiqué en noſtre redemption, le plus haut & le plus admirable de tous ſes deſſeins: Car apres en avoir conçeu l'idée en ſon eternelle intelligence, il en a averti les hommes, & leur en a repreſenté divers modelles ſous le vieux Teſtament, avant que de la mettre en œuvre ſous le nouveau. Et quant aux hommes, ils ſe ſervent de tels eſſais pour y mieux remarquer les defauts de leurs conceptions,

tions, & les corriger de bonne heure, en y ajoutant, ou en retranchant, ce qu'ils jugent à propos; leur eſprit eſtant trop foible pour former ſes deſſeins parfaitement en luy meſme. Mais il n'en eſt pas ainſi de noſtre Seigneur, dont toutes les penſées ſont ſi accomplies, que le temps & l'experience n'y peuvent rien faire changer. Ce qu'il a baillé les avis & les modelles de ſon grand deſſein avant que de l'executer n'a pas eſté pour ſon ſoulagement, mais pour noſtre bien; afin de nous dreſſer par ce moyen une ferme & invincible demonſtration de la verité de ſon Evangile: ce rapport admirable, qui reluit entre le ſalut de ſon Chriſt, & les figures du vieux teſtament, nous teſmoignant clairement, que c'eſt l'ouvrage, non d'une fortune aveugle, ou d'un artifice humain; mais bien de ceſte meſme infinie ſapience, qui l'ayant projetté de toute eternité nous l'a enfin baillé en ces derniers ſiecles tout tel qu'il l'avoit portrait & repreſenté aux precedens. S. Pierre nous l'enſeigne dans le texte, que nous venons de vous lire. Cy devant il remarquoit, que l'Evangile n'eſt pas nouveau; que les anciens Prophetes avoyent de longue-main predit, & prefiguré les ſouffrances, & les gloires de Jeſus-Chriſt, & que touchés de l'excellence de ces belles images, ils avoyent ſoigneuſement recherché en quel temps Dieu en preſenteroit le corps, & la verité aux hommes.

Maintenant il ajouſte, que l'Eſprit, qui les conduiſoit, leur fit connoiſtre, que l'uſage de leurs predictions appartenoit non à eux, mais à nous, qui avons oüi en ces derniers ſiecles de la bouche des Apoſtres baptizés de l'eſprit d'enhaut ces meſmes choſes jádis adminiſtrées par les Prophetes, & aujourd'huy admirées par les Anges, qui deſirent les regarder juſques au fonds. Chers Freres, puis que nous venons tout freſchement d'en recevoir les fruits de la main de Dieu, employons ceſte heure à en mediter l'excellence & la verité. Car vous ſçavés que les choſes que la table du Seigneur nous a repreſentées, & communiquées ce matin, ſont celles-la meſmes, dont S. Pierre par le maintenant dans ce texte, les ſouffrances de Jeſus-Chriſt avec la vie, qu'elles nous ont acquiſe. Or pour n'en rien laiſſer en arriere, nous traitterons par ordre tout ce qu'en dit l'Apoſtre : Premierement, *Qu'elles eſtoyent adminiſtrées par les anciens Prophetes non pour eux-meſmes, mais pour nous:* Secondement, *Qu'elles nous ont eſté annoncées par ceux, qui nous ont preſché l'Evangile par le S. Eſprit envoyé du ciel:* Et enfin, *Que les Anges deſirent les regarder juſques au fonds.*

Quant au premier point, à ſçavoir, *Que les anciens Prophetes adminiſtroyent ces choſes non pour eux-meſmes, mais pour nous*, afin de le bien entendre, je dis premierement, que

par

par ces mots, *pour eux-meſmes*, l'Apoſtre ſignifie non ſimplement les Prophetes, mais auſſi les autres fideles, qui vivoyent de leur temps, & en general, tous ceux, qui eſtoyent ſous l'ancienne alliance; comme ſemblablement ſous le mot de *nous* il comprend non ſeulement les Apoſtres de Jeſus-Chriſt, mais auſſi les autres fideles de leur temps, & en general tous ceux, qui depuis l'aſcenſion du Seigneur ont veſcu, ou vivront ſous la nouvelle alliance juſques à la fin des ſiecles: de ſorte que c'eſt icy le ſens des paroles de S. Pierre, que les Prophetes ont adminiſtré les choſes, qui appartiennent au Chriſt, pour les fideles du nouveau Teſtament, & non pour ceux du vieil. Secondement je dis, qu'il faut ſoigneuſement diſtinguer entre les choſes meſmes, dont il eſt icy queſtion, & l'adminiſtration, qu'en ont faite les anciens Prophetes. Les choſes meſmes ce ſont les ſouffrances de Jeſus-Chriſt & les gloires, qui s'en ſont enſuivies, & en un mot tout ſon ſalut. L'adminiſtration, qu'en ont faite les Prophetes, c'eſt qu'ils les ont predites, & ſignifiées, tant par leurs oracles, que par leurs types & figures, Dieu s'eſtant ſervi d'eux pour cet effect. S. Pierre dit bien, que ceſte partie du miniſtere des anciens nous regardoit, & non eux; mais il ne dit pas que les choſes-meſmes, qu'ils perdiſoyent n'appartinſſent qu'à nous ſeulement,

& non auſſi à eux. Pour donc éclaircir ce point, qui eſt de grande importance, & pour confondre l'impie ſubtilité de quelques nouveaux broüillons, qui abuſent de ce paſſage pour excluure les anciens fideles de la communion de Jeſus-Chriſt, je fonderay & deduiray l'une apres l'autre ces deux propoſitions, qui comprenent tout ceſt article à mon advis; la premiere, que la mort & la reſurrection, & en un mot toute l'œconomie du ſalut de Jeſus-Chriſt appartient aux anciens fideles auſſi bien qu'aux nouveaux. La deuxieſme que la prediction & ſignification de ces choſes faite jadis par les Prophetes du vieux teſtament, regarde les nouveaux fideles ou ſeulement, ou principalement, & non auſſi les anciens. La verité de la premiere eſt ſi evidente, que c'eſt merveille que des gens, qui reconnoiſſent la divinité des Eſcritures, en ayent jamais peu douter. Car premierement il eſt certain, que les fideles du vieux Teſtament joüiront avec nous de la bienheureuſe immortalité; comme Jeſus-Chriſt le prouve contre les Sadduciens, de ce que le Seigneur, qui eſt le Dieu des vivans, & non des morts, ſe nomme le Dieu des Anciens; & ailleurs il nous enſeigne non ſeulement, qu'Abraham, Iſaac, & Jacob auront part au royaume des cieux, mais meſme qu'ils y tiendront le premier lieu, diſant que les peuples, qui y viendront d'Orient & d'Occi-

Luc. 20. 37.

dent

dent y ſeront aſſis à table avec eux ; & dans la deſcription de l'eſtat des morts il fait jouïr Abraham, & les autres fideles dans ſon ſein du repos & de la conſolation, que nous attandons en l'autre vie. L'epiſtre aux Hebreux teſmoigne auſſi, que les fideles du vieux teſtament ont eu part à la perfection du nouveau ; que Dieu leur avoit preparé la cité celeſte, qui a fondement, & dont il eſt l'architecte c'eſt à dire, comme chacun le reconnoit, le royaume des cieux ; qu'ils la cherchoyent, & ſouſpiroyent apres elle, s'eſtimans eſtrangers, & pelerins ſur la terre ; Et quand les eſcrivains du nouveau Teſtament ne nous l'auroyent point appris, les meurs & les paroles de ces divins perſonnages, que nous liſons enregiſtrées dans les livres de la vieille alliance, juſtifient aſſés, qu'ils avoyent part à la grace, & à la vie de Dieu, & qu'ils élevoyent leurs cœurs au deſſus des choſes preſentes en l'eſperance du ſalut avenir. Or il n'eſt pas moins clair par les Eſcritures, que nul n'aura part en la vie & en l'immortalité par autre moyen, que par Jeſus-Chriſt, *Comme tous meurent en Adam* (dit l'Apoſtre) *pareillement auſſi tous ſont virifiés en Chriſt* : & ailleurs, *Comme par un ſeul homme le peché & la mort ſont entrés au monde ; ainſi la grace & le don de Dieu vient d'un ſeul Ieſus-Chriſt* : Et S. Pierre dans les Actes, *Il n'y a point de ſalut en aucun autre,*

Mat. 8. 11.
Luc. 16. 22. 23. 25.
Heb. 11. 40. 16. 10. 13.
1 Cor. 15. 22.
Rom. 5. 12. 15.

qu'en Ieſus Chriſt ; car auſſi n'y-a-t'-il point d'autre nom ſous le ciel, qui ſoit donné aux hommes,
Act. 4. *par lequel il nous faille eſtre ſauvez:* Et comme
14. S. Jean prononce generalement, *Qui a le Fils a la vie*; auſſi dit-il tout de meſme, *Qui n'a*
1. Iean. *point le Fils de Dieu n'a point la vie:* D'où vient
5.12. qu'en ſon Evangile il l'appelle, *la vie & la lu-*
Iean. 1. *miere du monde*, ce qu'il faut à mon advis prin-
4. 9. cipalement rapporter à la vie celeſte & ſpirituelle, bien qu'en general c'eſt de luy, que procede toute la vie, & la lumiere des hommes, de quelque eſpece & nature qu'elle ſoit. C'eſt pour la meſme raiſon, que S. Paul nom-
Col. 1. me le Seigneur, *le premier nay des morts*, & *les*
18. *premices des dormans*, & *le premier de la reſur-*
1. Cor. *rection des morts*; & S. Jean dans l'Apocalypſe,
15.20. *le commancement*, où *le principe de la creature,*
Act. *de Dieu*; D'où paroit, que tous ceux, qui
26.23. reſſuſciteront, ſont de ſa maſſe; & que c'eſt
Apoc. de luy que tirent leur eſtre tous ceux, qui ſont
3.14. du nombre des nouvelles creatures de Dieu: de façon que les fideles du vieux Teſtament ayant part en la reſurrection, & en la vie celeſte (comme nous l'avons monſtré) il faut bien poſer de neceſſité, qu'ils avoyent part en Jeſus Chriſt, & qu'ils eſtoyent ſes membres, & luy leur chef. En effect David reconnoiſt
Pſ. 110. le Meſſie pour ſon Seigneur dans le Pſeaume
1. cent dixieme; Abraham a treſſailli de joye
Iean. 8. d'avoir veu ſon jour en eſprit; Tous les anciens
56. fideles

fideles *le cherchoyent*, & le ſouhaitoyent; & *deſiroyent de voir ſes faits; & d'oüir ſes paroles;* Pourquoy, s'ils n'avoyent point de part en luy? Sans luy ils ne pouvoyent avoir d'accés à Dieu, puis qu'il eſt le ſeul vray & reel mediateur entre Dieu & les hommes, qui pour nous ouvrir l'entrée du trone de ſa grace s'eſt donné ſoy-meſme en rançon pour tous; leur Moyſe n'ayant exercé, qu'une mediation typique, incapable de reconcilier veritablement & effectivement les coupables avec Dieu. Sans luy ils n'euſſent peu obtenir la remiſſion de leurs pechez, puis que ſon ſang eſt le ſeul propitiatoire, que Dieu a ordonné de tout temps. Car de dire, que les ſacrifices de leurs animaux ayent expié leurs pechez; outre l'impertinence de la choſe meſme, S. Paul ne nous le permet pas, qui proteſte *qu'il eſt impoſſible que le ſang des taureaux & des boucs oſte les pechés.* De dire auſſi, que Dieu leur ait pardonné leurs pechés ſans l'intervention d'aucun ſacrifice, il ne ſe peut non plus, puis que S. Paul nous apprend, *que ſans effuſion de ſang il ne ſe fait point de remiſſion*; & pour prouver la neceſſité du ſacrifice de Jeſus-Chriſt, il preſuppoſe par tout, que pour nous remettre en la grace de Dieu la ſatisfaction de ſa juſtice eſt neceſſaire: d'où s'enſuit attandu l'inutilité des ſacrifices Judaïques, que celuy de la croix a deu intervenir pour noſtre ſalut. Sans ce

Mal. 3. 1. Matth. 13. 17.

1. Tim. 2. 5.

Rom. 3. 24.

Heb. 10. 4.

là meſme, 9. 22.

Heb. 10 1. 2. 8.

mesme Christ ils n'eussent peu resister à Satan, ceſt ancien serpent, dont la teſte n'a esté briſée, que par la semence de la femme, c'est à dire le Christ, seul capable d'un si grand exploit. Sans luy le ciel leur eust esté fermé, puis que pour le rendre accessible aux hommes il a fallu, qu'il fust purifié par son sacrifice, comme nous l'apprend l'Apostre dans l'Epistre aux Hebreux. Puis donc que les anciens fideles ont eu accés à Dieu: puis que leurs pechés leur ont esté pardonnés: puis qu'ils ont tourné les ennemis en fuite, & remporté diverses glorieuses victoires sur les puissances des demons, & puis enfin qu'ils ont esté elevés au royaume des cieux, il faut dire de necessité, qu'ils ont eu part à la mediation du Seigneur Jesus. Aussi lisons nous expressément dans sainct Paul, que la mort de Jesus Christ est *la rançon des transgressions, qui estoyent sous le vieux testament*, c'est à dire (comme vous voyés) que les pechés des fideles du vieux testament, qui n'avoyent peu estre expiés par les sacrifices d'Aaron, l'ont esté par celuy de Jesus Christ. Et dans un autre lieu l'Apostre dit, que Christ estoit la pierre qui suivoit les Israëlites dans le desert: pour nous monstrer, que Jesus Christ estoit la fin & la substance de leurs sacremens aussi bien que des nostres, & la commune source, d'où decoule le salut de l'un & de l'autre peuple. Enfin pour ne m'arrester icy d'avantage, il escrit ailleurs,

Gen. 3. 15.

Heb. 9. 23.

Heb. 9. 15.

1. Cor. 10. 4.

que *Ieſus Chriſt eſt le meſme hier, aujourd'huy, & eternellement* : où il parle non ſimplement de la perſonne du Seigneur, mais de ſa charge, & ſignifie que ceſte plenitude de biens, que nous en puiſons maintenant pour noſtre ſalut, a tousjours eſté & ſera à jamais en luy, comme il eſt aiſé à voir par le but & par les circonſtances du paſſage de l'Apoſtre. Concluons donc que Jeſus Chriſt a ſouffert & a eſté glorifié, non ſeulement pour nous, qui vivons ſous le nouveau teſtament : mais auſſi pour les Prophetes & les autres fideles, qui ont veſcu ſous le vieil. Mais avant que de paſſer outre je veux brievement reſoudre deux difficultés, qui ſe preſentent contre ceſte doctrine. La premiere eſt, comment la croix de Jeſus Chriſt a peu ſervir aux fideles du vieux teſtament, veu que de leur temps il ne l'avoit pas encore ſoufferte, n'ayant veſtu noſtre nature, que pluſieurs ſiecles depuis ? Je reſpons, que le merite de Jeſus Chriſt nous ſauve, comme une cauſe non naturelle, mais morale ; non comme la medecine guerit un patient, mais comme le payement d'une rançon delivre un homme de priſon. I'avouë que les cauſes naturelles ne peuvent agir ſi elles ne ſont réellement en la nature des choſes ; comme la medecine ne guerira pas le malade, ſi ellen'eſt faite & preparée. Mais il n'eſt pas beſoin, que les cauſes morales ſoyent réellement pour produire leur effect ; il

Heb. 13. 8.

ſuffit qu'elles ſeront quelque jour, & que celuy vers lequel elles agiſſent, en prene la creance: comme par exemple le priſonnier ne laiſſera pas d'eſtre delivré bien que ſa rançon n'ait pas encore eſté payée en effect, pourveu ſeulement que celuy qui le tient ſe contente de ſa parole, ou de celle de ſes reſpondans, luy promettans de le payer à l'advenir. Ainſi paroiſt que les ſouffrances de Chriſt ne laiſſoyent pas d'agir, & d'exercer ſur les fideles toute leur force ſalutaire des le commencement, bien qu'elles ne fuſſent pas encore réellemẽt accomplies; puis que Dieu, a qui toutes choſes ſont preſentes ſçavoit, que tres-certainement elles s'accompliroyent un jour, & que le terme venu noſtre pleige ne manqueroit pas de s'acquiter de ſa promeſſe. C'eſt pourquoy il eſt dit dans l'Apocalypſe, que *l'Agneau eſt occis dés la fondation du monde*; à l'eſgard non de ſa predeſtination ſeulement, mais auſſi de ſa vertu & de ſon efficace; ſa mort ayant eu dés le commencement autant de force pour expier le peché, que ſi deſlors il l'euſt réellement ſoufferte, par ce qu'il eſtoit tres-certain qu'il la ſouffiroit un jour. La ſeconde difficulté eſt, comment la mort de Chriſt a peu ſervir aux anciens fideles, veu qu'ils n'en avoyent que peu, ou point de connoiſſance. A cela je reſpons, que le moyen par lequel les hommes recoivent la grace & la vie a eux acquiſe par le merite de Jeſus Chriſt, n'eſt

Apoc. 13. 8.

pas une

pas une exacte,& diſtincte connoiſſance de tout ce qu'il a fait & ſouffert pour noſtre ſalut ; mais la foy qu'ils ajoutent aux promeſſes de Dieu,& la confiance qu'ils prennent de ſa bonté. Or la revelation de Dieu eſtant la vraye meſure de la foy des hommes, puis que Dieu n'avoit jadis revelé ſa grace ſous le vieux teſtament, qu'en gros & en general ſeulement, differant la plene & entiere manifeſtation de ce myſtere juſques au temps de la nouvelle alliance : il eſt clair qu'une foy ſincere par laquelle ils ſe fioyent en la bonté de Dieu, leur ſuffiſoit pour avoir part en ſon ſalut ; bien que dailleurs ils ne ſçeuſſent pas comme nous, toutes les circonſtances de ceſte grande œuvre par le menu. Que ſi vous demandés ; Mais pourquoy le Seigneur leur donnoit-il donc par ſes Prophetes une ſi exacte prediction des ſouffrances & des gloires de Jeſus Chriſt, & de toutes les circonſtances de ſon ſalut, s'il ne leur eſtoit pas neceſſaire de connoiſtre & de croire diſtinctement ces choſes par le menu ? Chers Freres, S. Pierre reſpond à ceſte queſtion, que cela s'eſt fait pour nous, & non pour eux : *Ce n'eſtoit pas pour eux meſmes* (dit-il) *mais pour nous, que les Prophetes adminiſtroyent ces choſes:* & c'eſt la ſeconde propoſition que nous avons à traitter pour l'éclairciſſement de ce ſujet. Il ne faut pas douter, que ces anciennes predictions ne donnaſſent aux fideles de ce temps-là un grand déſir de voir le Meſſie,

& la magnificence de ſon regne. C'eſtoit toute l'utilité qu'ils en tiroyent. Car ce deſir demeurant dans ſes juſtes & legitimes bornes, eſtoit en eux une choſe tres-loüable & tres-agreable à Dieu, comme eſt aujourd'huy en nous le deſir de voir le ſecond advenement du Seigneur. Mais pour enflammer leurs cœurs en ceſte attante, il euſt ſuffi de leur promettre en general le Chriſt, & un tres-heureux eſtat ſous ſon regne. Il n'eſtoit pas beſoin pour cela de leur donner des predictions ſi exactes, où ſont repreſentées juſques aux moindres particularités des ſouffrances, & du ſalut de Jeſus Chriſt. C'eſt dõc preciſément à cet eſgard, que S. Pierre les conſidere en ce lieu, quand il dit que ce n'eſtoit pas pour eux, qu'elles eſtoyent adminiſtrées: car quel fruit en pouvoyent-ils tirer, puis qu'ils ne les entendoyent pas, l'accompliſſemẽt des choſes n'en ayant pas encore éclairci le ſens? Les autres parties du miniſtere des Prophetes, leurs exhortations, leurs reprehenſions, leurs enſeignemens, leurs conſolations eſtoyẽt pour eux, comme choſes, qu'ils entendoyent facilement & d'où ils pouvoyent tirer l'inſtruction de leur foy, & la correction de leurs mœurs. Mais les predictions, qu'ils faiſoyent des myſteres du Chriſt, eſtoyent pour noſtre uſage: car l'évenement nous ayant donné la lumiere neceſſaire pour les entendre, noſtre foy eſt infiniment ſoulagée & confirmée de voir,

que

que ces ſaints hommes de Dieu avoyent predit il y a des-ja tant de ſiecles, les meſmes choſes, qui nous ont eſté annoncées dans l'Evangile. Et c'eſt en partie ce que nous enſeigne S. Paul dans le quinzieme chapitre de l'Epiſtre aux Romains, où il dit, *que les choſes qui ont eſté auparavant eſcrites, ont eſté auparavant eſcrites pour noſtre endoctrinement.* Rom. 15, 4. Ce n'eſt pas que nous puiſions des Prophetes les choſes, qu'il nous faut croire; l'Evangile nous les propoſe beaucoup plus clairement: Mais de la comparaiſon des predictiõs prophetiques avec l'hiſtoire Evangelique nous naiſſent de fortes & invincibles preuves de la verité de ce que l'Evangile nous annonce. Or S. Pierre ne nous enſeigne pas ſeulement ceſte verité. Il dit que le S. Eſprit l'enſeignoit auſſi aux Prophetes meſmes: *Il leur fut revelé* (dit-il) *que ce n'eſtoit pas pour eux, mais pour nous qu'ils adminiſtroyent ces choſes.* En effect nous liſons dans leurs propheties, que ces choſes qu'ils prediſoyent ne devoyent pas arriver de leur temps; comme quand Moyſe ſignifie qui Silo, c'eſt à dire le Meſſie, ne viendroit qu'un peu avant l'entiere deſolation de l'eſtat des Juifs: & Daniel, qu'il ſe paſſeroit encore ſoixante & tant de ſemaines d'années avant que le Chriſt fuſt revelé. Comme le Seigneur autresfois monſtrant de loin la terre de Canaan à Moyſe de deſſus la mõtagne de Nebo l'advertiſſoit quant & quant, qu'il n'en verroit pas d'avantage, ſa promeſſe de la don-

Gen. 19. 10.

Dan. 9. 24.

Deut. 34. 4.

la donner à Iſraël ne devant s'accomplir qu'apres la mort: de meſme auſſi en mettant devant les yeux de ſes Prophetes la terre de ſon Chriſt, ſon Egliſe & ſes myſteres, & la leur faiſant voir en gros, il leur declaroit par meſme moyen, que ce ne ſeroit pas de leur temps, qu'il executeroit leurs propheties. Ils voyoyent de loin (comme
Heb. 11 dit l'Epiſtre aux Hebreux) *ils croyoyent, & ſaliüo-*
13.36. *yent les promeſſes*, c'eſt à dire, les choſes promiſes, *mais ils ne les recevoyent pas*: Et c'eſt ce qu'entend le Seigneur où il dit, que pluſieurs juſtes & pro-
Matth. phetes ont deſiré de voir & d'oüir les choſes,
13.17. que nous voyons, & que nous oyons: mais qu'ils ne les ont ny veuës, ny ouiës. Or l'Eſprit de Dieu leur donnoit cet advertiſſement pour arreſter leur curioſité, & ſoulager leur inquietude; en la meſme ſorte que l'Ange diſoit à Daniel, deſireux de ſçavoir l'iſſuë des viſions, qui
Dan. luy avoyent eſté addreſſées, *Va Daniel; car ces*
12.9. *paroles ſont cloſes, & cachetées juſques au temps defini:* & comme S. Paul ſous le nouveau teſtament voyant les Theſſaloniciens ſouſlevés en une grande attante de la fin des ſiecles, leur com-
2. *Theſ.* mande de ſe tenir coys, leur declarant que cela
2.12.3. n'arriveroit pas de leur temps. Les fideles ſe doivent contenter de ce que le Seigneur à revelé à la periode de l'Egliſe, où ils vivent, ſans anticiper ſur l'advenir, laiſſant à leur poſterité le ſoin & l'eſtude de ce qui s'accomplira en ſon ſiecle: car puis que l'evenement eſt la ſeule clef

capable

capable d'ouvrir le ſens des predictions, c'eſt ſe travailler en vain, que de les vouloir entendre avant leur temps. Et ceux qui n'ont pas ceſte patience, outre la perte qu'ils font de leur temps, qu'ils pourroyent employer plus utilement ailleurs, & le crime de la curioſité, dont ils ſe rendent coupables; tombent encore le plus ſouvent en diverſes erreurs. Par exemple ceux, qui jadis ſous le vieux teſtament voulurent nonobſtant les advis du S. Eſprit, interpreter les predictions du Meſſie, s'imaginerent que ſon regne ſeroit terrien, & ſa gloire mondaine; reſverie tres-dangereuſe, & qui à fait autant qu'aucune autre choſe, méconnoiſtre le vray Chriſt aux Juifs. Ainſi quelques uns des premiers Chreſtiens, qui preſumerent d'expliquer les predictions enregiſtrées dans le nouveau teſtament touchant l'eſtat du monde à la fin des ſiecles, produiſirent l'erreur des Millenaires; & le temps nous a appris que là temerité de ceux, qui ſe meſloyent d'interpreter les predictions de la grande apoſtaſie, n'a pas eſté plus heureuſe; & je ne doute pas, que les éveneimens ne deſcouvrent quelque jour à noſtre poſterité l'abus des expoſitions, que l'on donne aujourd'huy à diverſes predictions de l'Apocalypſe, qui ne ſont pas encore accomplies. D'où s'enſuit pour vous le dire en paſſant, qu'il nous faut parler de l'eſtat particulier du ſiecle avenir apres la reſurrectiõ, & en general de toutes les choſes contenuës

dans

dans les predictions de l'Eſcriture, avec une tres-grande modeſtie, & n'en interpreter que ce que le temps nous en a déchiffré, laiſſant le reſte à ceux à qui l'évenemẽt le declarera quelque jour. Et quant à la raiſon de ceux qui crient qu'à ce comte ces parties de l'Eſcriture ſeront inutiles, vous voyez combien elle eſt fauſſe : car comme les predictions du vieux teſtament tout chant le Chriſt, & ſon regne, n'ont pas laiſſé d'eſtre utiles, bien que les fideles d'alors ne les peuſſent, ny ne les deuſſent interpreter ; celles du nouveau ne laiſſeront pas non plus de ſervir en leur temps, bien que nous ne les entendions pas au noſtre. Comme celles-la eſtoyent adminiſtrées non pour eux, mais pour nous ; faiſons eſtat que celles-cy tout de meſme n'ont pas eſté baillées pour noſtre aage, mais pour celuy, qui en verra l'accompliſſement.

Mais il eſt temps de conſiderer la ſuite de noſtre texte. L'Apoſtre apres avoir declaré, que les choſes de Chriſt avoyent eſté predites par les Prophetes, pour nous, & non pour eux meſmes ; ajoute en deuxieſme lieu, *qu'elles nous ont eſte maintenant annoncées par ceux, qui nous ont preſché l'Evangile par le ſaint Eſprit en voyé du ciel.* Ce que les Prophetes, & ce que les Apoſtres ont adminiſtré eſt une meſme choſe au fonds ; la venuë du Chriſt de Dieu au monde, ſes miracles, ſa mort, ſa reſurrection, ſa ſouveraine gloire, & le ſalut, qu'il a acquis aux ſiens. Mais le

temps,

temps, la façon, & les circonſtances de ces deux miniſteres ſont fort differentes : car les Prophetes ont exercé leur miniſtere jadis ; au temps du vieux teſtament ; Les Apoſtres *maintenant*, c'eſt à dire, en la plenitude des ſiecles. Et quant à la maniere, les Prophetes prediſoyent ces choſes ; les Apoſtres les ont annoncées ; Ceux-la les repreſentoyent, comme futures ; Ceux-cy les ont racontées, comme faites. D'où s'enſuit que la predication des premiers eſtoit obſcure & enigmatique ; au lieu que celle des derniers eſt claire & facile. Au reſte l'auteur de l'un & de l'autre miniſtere eſt meſme, à ſçavoir le S. Eſprit : mais avec ceſte difference, que les Apoſtres en ont eſté baptizés en une meſure beaucoup plus grande, que n'avoyent pas eſté les Prophetes. Car il ne touchoit les Prophetes que par certains intervalles ; au lieu qu'il repoſoit continuellement dans le cœur des Apoſtres. Il ne preſentoit aux premiers, que des images ſombres & confuſes de ce myſtere, leur en cachant tousjours la plus grande partie : au lieu qu'il en fit voir toute la verité à ces ſeconds dans une plene lumiere. En fin le ſaint Eſprit fut donné aux predicateurs de l'Evangile en une ſi riche abondance, que tout ce que les hommes en avoyent veu & reçeu auparavant, n'eſtoit rien au prix de ceſte communication. D'où vient, que S. Jean ne feint point de dire, qu'avant cela le *S. Eſprit n'avoit point*

Iean. 7. 39. *encore eſté donné*: par ce que ce qui en avoit eſté donné n'eſtoit pas conſiderable en comparaiſon de ce que reçeurent alors les Apoſtres, & les autres croians. C'eſt ce que ſignifie S. Pierre, en diſant, que le S. Eſprit, par lequel evangelizerent les Apoſtres *eſtoit envoyé du ciel*: regardant evidemmant à l'hiſtorie de ceſte premiere Pentecoſte Chreſtienne, qui eſpandit (comme vous ſçaves) le ſaint Eſprit ſur les Apoſtres, & diſciples du Seigneur en forme viſible de feu. Ce n'eſt pas que la ſubſtance du S. Eſprit ſoit renfermée dans les cieux, comme celle du Soleil, & que de là (comme d'uń lieu où il demeure attaché) il communique ſes graces aux hommes car le S. Eſprit eſtant Dieu benit eternellement avec le Pere & le fils ſon eſſence eſt infinie: elle remplit les cieux, & la terre. Mais l'Apoſtre parle ainſi; Premierement, par ce que ce Pere eternel, duquel procede le ſaint Eſprit, eſt repreſenté en l'Eſcriture, comme aſſis dans les cieux, & comme gouvernant l'univers de deſſus ce ſien throne glorieux: au moyen dequoy toutes les graces, qu'il donne aux hommes, ſont dites *en voyées*, ou *decoulées* des cieux;

Iacq. 1. 17. *Toute bonne donation* (dit S. Jacques) *& tout don parfait eſt d'enhaut, deſcendant du Pere des lumieres.* D'où vient que dans l'Eſcriture, ce mot *de ciel* ſe prend quelquesfois pour Dieu meſme; comme quand l'enfant prodigue diſoit à ſon pere,

Luc. 15. 18. *I'ay peché contre le ciel*: Et S. Jean, *L'homme ne peut recevoir*

recevoir choſe aucune ſi elle ne luy eſt donnée du ciel : Iean. 3.
& c'eſt en ce ſens que le Seigneur demandoit 27.
aux Juifs, *ſi le bapteſme de Iean eſtoit du ciel, ou des* Matth.
hommes. Secondement l'Eſprit donné aux Apo- 21.
ſtres eſt dit *envoyé du ciel*, par ce que le ſymbole viſible de ſa grace, à ſcavoir, un feu departi en langues, deſcendit d'enhaut: & l'Hiſtoire ſainte remarque expreſſement, que ce fut des cieux, que vint ce vent impetueux, qui commencea ce myſtere. En fin puis que Jeſus Chriſt le vray au- Act. 2.
teur de ce don, eſtoit veritablement & propre- 2.
ment dans le ciel, quant à ſa nature humaine; c'eſt à bon droit que l'Apoſtre dit, que ce divin Conſolateur, dont il baptiza ſes Diſciples ſelon ſes promeſſes, leur fut envoyé du ciel. Or que les premiers Predicateurs de l'Evangile ayent eſté pouſſés par un Eſprit celeſte à annoncer, ceſte doctrine au monde; premierement leur propre teſmoignage nous le doit perſuader, ne ſe trouvant en eux aucune raiſon, qui nous le puiſſe rendre juſtement ſuſpect de menſonge. Car quel gain auroyent-ils eu à le feindre? Quel intereſt au contraire n'avoyent-ils point à le taire, veu que ceſte publication ne pouvoit apparemment leur apporter autre choſe que toute ſorte de mal-heurs, comme en effect il ne ſe peut rien imaginer de plus calamiteux ſelon la chair, que la condition où ceſte predication les reduiſit? Mais quand bien ils ne l'avouëroyent pas, la doctrine

qu'ils nous ont propoſée, deſcouvre aſſés d'elle meſme, que quelque force divine les avoit touchés. Autrement, d'où fuſt venuë en des ames de peſcheurs, rudes & groſſiers tout ce qui ſe peut, la connoiſſance de tant de myſteres ſi hauts, eſloignés de la creance commune de tous les hommes, Juifs & Gentils, & neantmoins ſi bien accordans au fonds avec les plus belles, & les plus ſaintes maximes des uns, & des autres? Les miracles, qu'ils adjoutoyent à leur predication, montrent evidemment la meſme verité: car de quelle autre ſource, que du ſaint Eſprit, euſſent-ils puiſé une ſi admirable, & ſi inouïe puiſſance? Mais outre tout cela je dis, que leur ſeul deſſein, leur reſolution à l'entreprendre, & leur conſtance à l'executer ſuffit pour perſuader à tout eſprit raiſonnable, qu'ils eſtoyent touchés du ciel: car quelle vertu autre que celeſte euſt peu mettre dans l'eſprit de ces pauvres gens un ſi haut, & ſi noble deſſein, de changer l'univers, & de reformer le genre humain? de luy faire par tout quitter les premieres creances, pour luy en donner d'autres nouvelles? Quel autre eſprit, que celuy d'un grand Dieu euſt eſté capable de leur faire commencer un ſi difficile ouvrage, où dés le premier moment ils rencontrerent toutes les contradictions imaginables, & virent pleuvoir ſur eux auſſi toſt qu'ils eurent ouvert la bouche, une greſle de maledictions, & de mal-heurs?

Quel

Quel autre qu'un Dieu leur euſt peu donner le courage de continuër malgré les furies de l'enfer, & de la terre toutes emeuës contre eux, ſe ſoucians auſſi peu des coups, que s'ils euſſent eu des corps de marbre, ou de diamant, & perſeverans conſtamment en ce train, juſques à ce qu'ils y eurent eſpandu ce qu'ils avoyent de ſang & de vie? Ce fut l'Eſprit du ciel, Freres bien aimés, ce fut luy aſſeurément, qui leur inſpira les lumieres, les forces, le courage, & les autres parties neceſſaires pour ceſte œuvre. Il les inonda ſans point de doute, & les reveſtit de ſon feu, tout ainſi qu'ils nous le racontent. Nulle autre flamme, que la ſienne n'euſt eſté capable d'un effect ſi miraculeus. Recevons ce qu'ils nous en diſent avec une foy entiere; & y reconnoiſſons en ſuite l'ordinaire procedure du Seigneur. Jadis avant que de donner l'ancienne alliance à Iſraël, il en advertit ſes peres, & leur en bailla les predictions, & les gages typiques; & puis quand le temps fut venu il la publia en la montagne de Sinai le jour de la Pentecoſte avec des brandons de feu, des éclairs, & des tonnerres. Vous voyés qu'il en a uſé de meſme pour la nouvelle. Avant que de l'executer il l'a predite & prefigurée; mais en des oracles & en des types beaucoup plus anciens, plus illuſtres, & plus univerſels que ceux de la loy. Et lors que ſa Pentecoſte fut venuë, il la publia auſſi en Sion, accompagnant le

miniſtere de ſes ſerviteurs d'un feu, nõ violent & effroyable, comme celuy de la loy, mais doux & divin. Ne vous étonnés pas, qu'il ait tant fait de façons pour la publicatiõ de l'Evangile. Outre l'intereſt de noſtre foy, qui avoit beſoin de telles aides, l'excellence incomparable de ceſte ſainte doctrine requeroit toute ceſte pompe, puis que c'eſt le plus grand & le plus admirable, de tous les myſteres de Dieu; d'où vient ce qu'ajoute ſaint Pierre à la fin de ce texte, *que les Anges meſmes deſirent regarder ces choſes juſqu'au fonds.* Le mot grec *, dont ſe ſert l'Apoſtre dans l'original, ſignifie proprement ſe courber, ou ſe pancher, comme l'on fait ſur un lieu creux, quand on le veut conſiderer exactement. C'eſt le terme, qu'employe ſaint Luc pour ſignifier la poſture de ſaint Pierre, quand il regarda dans le ſepulcre du Seigneur apres ſa reſurrection, *S'eſtant courbé* (dit l'Evangeliſte) *il vid ſeulement les linceuls mis à part.* Et ſaint Jean en uſe auſſi pour exprimer une ſienne action toute ſemblable. De là vient que ce mot ſe prend quelquesfois pour dire conſiderer & examiner une choſe avec une extraordinaire attention, y portant & arreſtant tous nos ſens, & en reviſitant toutes les parties. Saint Jacques l'employe en ce ſens, quand il prononce, *Bien-heureux celuy, qui aura regardé au dedans de la loy parfaite*, c'eſt à dire, qui l'aura eſtudiée & conſiderée, non legere-

* παραχύψας.

Luc. 24. 12.

Iean. 20.

Iacq. 1. 25.

legerement & ſuperficiellement, mais diligemment & porfondement. C'eſt ainſi que l'entend ſaint Pierre en ce lieu, diſant, *que les Anges deſirent regarder les choſes de Ieſus-Chriſt juſqu'au fonds*; c'eſt à dire, que ces eſprits bien-heureux deſirent avec une extreme affection de bien entendre tout ceſt admirable myſtere de l'Evangile, & que pour ceſt effect ils tiennent avec une attention, & devotion ſinguliere les yeux de leur intelligence arreſtés en ceſte contemplation pour en voir le fonds, & en remarquer diſtinctement toutes les merveilles. Ceux qui ont preſque deïfié les ſaints Anges, leur attribuant une forme de connoiſſance, qui n'appartient qu'à la nature divine, s'eſtonneront de ce que l'Apoſtre les fait eſtudier avec tant d'effort dans l'Evangile de Jeſus-Chriſt; comme s'ils n'en ſçavoyent pas desja tous les ſecrets, ou comme ſi des eſprits ſi aigus n'apercevoyent pas dés la premiere veuë toute l'eſtenduë des ſujets, qu'ils ſe mettent à contempler. Mais ceux qui aimeut meux philoſopher modeſteiment, & ſolidemẽt, que curieuſement & ſubtilement ne trouveront pas cela eſtrange. Je ne veux point parler pour ceſte heure de la facon, dont ces Eſprits entendent & conçoivent les ſujets, qu'ils connoiſſent, ſi c'eſt par leur eſſence propre, ou par les eſpeces des choſes, & derechef ſi c'eſt par des eſpeces nées & imprimées en eux des leur

premiere creation, ou formées & gravées en leur entendement par les objets à meſure, qu'ils les contemplent. Toute ceſte diſpute, où les eſcoles de Rome font merveilles, eſt plus curieuſe, que neceſſaire, & telle à vray dire qu'apres les avoir oüis raiſonner de part & d'autre, l'on n'en remporte nulle ſatisfaction; n'eſtant pas à la verité difficile de juger, que les Anges n'entendent pas, comme nous, avec des images coulées en noſtre ame par les ſens; mais eſtant à mon advis impoſſible de dire preciſément, comment ils entendent. Quoy qu'il en ſoit, il ne faut pas douter, que ces Eſprits celeſtes ne ſçachent des le commancement tous les ſujets, que Dieu a crées, leur eſſence, leurs proprietés, leurs qualités, les forces, & diſpoſitions qu'ils ont, ſoit pour agit, ſoit pour ſouffrir, & en un mot toutes les choſes, dont il paroiſt quelque cauſe, ou quelque argument neceſſaire dans la nature. Mais quant aux penſées des autres Anges, & des hommes meſmes, c'eſt un ſecret, où le ſeul Createur a droit d'entrer, n'y ayant que luy, qui ſonde les cœurs; Et ſi quelquesfois les mauvais eſprits devinent les penſées des hommes, c'eſt non par une ſcience certaine, mais par une conjecture apparente, qu'ils tirent de la conſideration de leur naturel, & de leur diſpoſition preſente, & des images, qu'ils voyent dans leur fantaiſie, & des autres impreſſions, que la penſée fait quelques-

2 Chro. 6.30.

quesfois dans le cerveau, dans le cœur, dans le ſang, & dans les eſprits animaux; toutes choſes materielles. Que ſi les Anges ne voyent pas les penſées des hommes; combien moins celles de Dieu, le ſeul ſage & inviſible Seigneur, qui habite une lumiere inacceſſible, & dont l'Apoſtre dit expreſſément, que comme nul des hommes ne ſçait les choſes de l'homme, ſinon l'eſprit de l'homme, qui eſt en luy, nul ne connoit non plus les choſes de Dieu, c'eſt à dire les conſeils de ſa ſapience, ſinon l'eſprit de Dieu? Puis donc que le myſtere de l'Evangile eſt une pure penſée de Dieu, qui n'a aucune liaiſon, ny connexion neceſſaire avec l'eſtre des creatures, dependant uniquement du bon plaiſir du Createur; il eſt evident, que les Anges, quelque aigus & clair voyans qu'ils ſoyent, n'ont peu le comprendre, ny le connoiſtre d'eux meſmes juſques à ce que Dieu le leur ait revelé: de ſorte que puis qu'il n'y a nulle raiſon, qui nous oblige à dire, que Dieu le leur ait communiqué avant la manifeſtation de ſon Fils en noſtre chair, il n'y a point d'abſurdité à dire qu'ils l'ayent ignoré juſques là; & que ce fut a lors ſeulement, qu'ils en eutrent la connoiſſance. Mais qu'eſt-il beſoin de conjectures, & de raiſonnements? S. Paul nous l'enſeigne ainſi expreſſément dans le troiſieme chapitre de l'Epitre aux Epheſiens, où il dit que *par la publication de l'Evangile la ſapience de Dieu, qui eſt diverſe* 1 Cor. 2. 11.

en toutes ſortes, a eſté donné à connoiſtre aux princi-
Eph. 3. 9. 10. *pautés & aux puiſſances dans lés lieux celeſtes par l'Egliſe:* d'où il paroiſt que les Anges meſmes avant la manifeſtation du Fils de Dieu, ne ſçavoyent pas ces myſteres, afin que nul ne trouve eſtrange ſi nous diſons, qu'ils eſtoyent inconnus aux fideles du vieux teſtament, beaucoup moindres que les Anges. Et bien que le Seigneur tant par ſa mort & reſurrection, que par la predication de ſes Apoſtres, & la converſion des Gentils ait monſtré la plus grande partie de ces vaſtes & infinis abyſmes de la divine ſapience; ſi eſt ce qu'il en reſte encore quelque choſe à deſcouvrir, que ſon ſecond advenement mettra glorieuſement en lumiere, & il n'y a pas plus d'inconvenient à croire, que les Anges ne ſçavent pas encore bien exactement ce comble de l'œuvre de Dieu, qu'à poſer avec S. Paul qu'ils en ont autresfois ignoré les fondemens. Diſons donc que depuis que le Seigneur a commencé à reveler aux yeux du ciel & de la terre ce ſecond enſeignement de ſa puiſſance, de ſa ſageſſe, & bonté infinie incomparablement plus excellent, que le premier qu'il en avoit donné en la creation du monde, les Anges ravis d'un ſi rare ſpectacle tiennent continuellement leurs ſens arreſtés en ceſte contemplation; & charmés de plaiſir ne penſent plus à autre choſe, qu'à meſurer ce doux & agreable abyſme d'amour pour comprendre *quelle en eſt la lar-*

largeur, & la longueur, la profondeur & la hauteur, & connoiſtre bien nettement la dilection de Chriſt, Eph. 3. *laquelle ſurpaſſe toute connoiſſance:* & enfin jugeans 8. par les commencemens quel & combien admirable ſera ceſt ouvrage de la bonté de Dieu, quand il aura ſon accompliſſement aprés le jour de la reſurrection, ils deſirent paſſionnément d'en voir le fonds, & bandent tout ce qu'ils ont d'intelligence pour en concevoir la vraye forme. Mais outre l'excellence de la choſe meſme, qui les ravit en admiration, le fruit qu'en tirent les hommes, leur apporte un ſingulier plaiſir. Car eſtant ſaints & bons, ils aiment le genre humain; teſmoin le contentement, qu'ils recoivent de la repantance des pauvres pecheurs, ſelon le dire du Seigneur, *qu'il y a joye au ciel pour un pecheur venant à s'amander*; de ſorte que, Luc. 15. comme ils voyoyẽt avec un extreme deſplaiſir, 7. les hõmes ſeparés de leur Createur, & tout l'univers en deſordre par le peché; auſſi ne faut-il pas douter que ce ne leur ſoit une choſe infiniment agreable de voir maintenant ceſt abyſme comblé, & les hommes rapprochés de Dieu par la croix de Jeſus-Chriſt. D'où vient qu'ils chantent à ſa naiſſance, & entre les autres ſignes de leur joye ſouhaitent la paix à la *terre, & le bon plaiſir de Dieu aux hommes.* Ce ſont là à mon advis Luc. 2. les raiſons, qui rendẽt les ſaints Anges ſi attẽtifs 14. en la contemplatiõ des myſteres de l'Evangile. Car quant à ce qu'ajoutẽt quelques uns qu'ils y

ont

ont intereſt eux meſmes, Chriſt eſtant leur Mediateur, & leur ayant auſſi merité quelque choſe par ſa mort à ſçavoir la confirmation dans le bien-heureux eſtat où ils ſont; c'eſt une doctrine, que je ne voudrois pas mettre en avant pour le peu d'apparence qu'elle a. Car l'Eſcriture ne nous enſeigne nulle part, que Chriſt ſoit venu au monde, ou qu'il y ait ſouffert pour autres, que pour les pecheurs, pour les brebis peries, pour les malades: qualités, qui ne peuvent eſtre attribuées aux SS. Anges. Joint que puis que le Mediateur doit eſtre participant de la nature de ceux pour qui il intervient; Chriſt qui n'a point pris à ſoy la nature des Anges, ne peut eſtre nommé leur Mediateur. En fin il y doit avoir quelque alienation entre les parties, que le Mediateur reconcilie enſemble. Autrement pourquoy s'interpoſeroit-il entre elles? Or il n'y a jamais eu d'alienation, ny de ſeparation entre Dieu, & les Anges. Chriſt donc n'a point eſté leur Mediateur. Il eſt vray que ſaint Paul dit, que Dieu a rallié & reconcilié les choſes, qui ſont dans les cieux, & celles qui ſont en la terre, & qu'il la fait par le ſang de la croix de ſõ Chriſt: & il eſt vray encore qu'il entend les *Anges* par les choſes, qui ſont dans les cieux, tout de meſme qu'il ſignifie les hommes par celles, qui ſont en la terre. Mais qui ne void qu'en ces lieux l'Apoſtre parle de la reconciliation, & du ralliement des Anges non avec Dieu, mais avec les hom-

Col. 1. 20. *Eph.* 1. 10.

hommes? Car premierement le Seigneur nous a ralliés avec les Anges en ce qu'il nous a rendus ſemblables à eux autant que le permettoit noſtre nature, nous changeant par ſa grace de terriens & animaux que nous eſtions en la premiere creation, en *hommes celeſtes, & ſpirituels*, & *pareils aux Anges*; comme il dit luy meſme en diſputant de la reſurrection contre les Sadduciens. 1. Cor. 15. 49. Luc. 20. 36.

De plus, le peché nous avoit rendu les Anges contraires, auſſi bien que toutes les autres creatures, qui ne peuvent avoir de paix avec les rebelles de leur Createur. Chriſt donc nous remettant en la bonne grace du Pere, nous à par meſme moyen reconciliés & reunis avec les Anges; & le tout s'eſt fait par la croix de Jeſus-Chriſt, puis que c'eſt par elle qu'a eſté aboli noſtre peché, la cauſe unique de toute ceſte diviſion; & c'eſt ce que ſignifie l'Apoſtre en diſant que Dieu a reconcilié toutes choſes en ſoy par ſon Chriſt *ayant fait la paix par le ſang de ſa croix*. Col. 1. 20.

Voila, Freres bien aimés, ce que nous avions à vous dire ſur ce texte. Reſte que vous en faciés voſtre profit, tournant à voſtre uſage la connoiſſance, que Dieu vous en a donnée. Jugés premierement combiẽ eſt excellente la doctrine de l'Evangile, la merueille de tous les ſiecles, la matiere des anciens oracles, le ſujet de la nouvelle predication, l'eſtude & la meditation des Anges. Admirés le progrés de la ſapience de Dieu en ce grand ouvrage; comment il le pre-

pare

pare de loin, puis l'achemine peu à peu, & enfin le conduit à ſa perfection ; ayant voulu que ces choſes fuſſent premierement adminiſtrées, predites, & figurées par les Prophetes, puis en la plenitude des temps clairement annoncées, & preſchées par les Apoſtres. Voyez comment il pourvoit de toutes parts à noſtre ſalut, eſpandant ſon Chriſt dans tous les ſiecles du genre humain ; donnant les eſperances aux uns, & l'accompliſſement aux autres, & à tous en commun le fruit de ſa mort, la grace & l'immortalité, non-obſtant la difference & de ſa diſpenſation & de leur foy. Conſiderés le ſoin, qu'il a eu de la foy des derniers hommes. Car voyant que d'un coſté les fauſſes opinions, dont les derniers ſiecles ont eſté beaucoup plus infectés, que les precedens ; & de l'autre l'infinie hauteſſe de ces grands myſteres leur rendoit la creance de l'Evangile difficile ; que n'a-t'il point fait pour leur applanir la demonſtration de ſa verité? Premierement il en a predit toutes les circonſtances pluſieurs ſiecles avant l'evenement ; il ne les a pas predites ſeulement ; il les a peintes, & repreſentées en une infinité de façons, a fin que venant à paroiſtre en ſon temps nul ne le méconnuſt. A cela il a adjouſté mille & mille merveilles, dont il a accompagné le miniſtere de ſes premiers Predicateurs, les ayant baptizés d'un Eſprit celeſte, dont les marques ſons ſi illuſtres, que nul ne les peut ignorer. O miſerable incredulité!

dulité ! comment ne te rends tu point à tant de teſmoignages ſi clairs, & ſi authentiques? Voyes puis apres la faveur particuliere, que le Seigneur vous a faite; vous élevant, non au deſſus des nations ſeulement en vous declarant ſes ordonnances, (qui eſtoit l'avantage de l'ancien Iſraël, comme le chante le Propheté,) mais au deſſus d'Iſraël meſme, en vous revelant ſon Evangile; vous donnant de voir & d'oüir ce que les juſtes & les Prophetes de ce peuple-la avoyent tant deſiré de voir & d'oüir. Vous avés touché les promeſſes, qu'ils n'avoyent, que ſaluées de loin. Vous embraſſés le corps, dont ils ne voyoyent que l'ombre. Ils ont travaillé, & vous en moiſſonnés le fruit. Ils ont adminiſtré les choſes divines; mais afin que vous en joüiſſiés. Il ne leur a de rien ſervi de naiſtre tant de ſiecles avant nous, Dieu n'ayant pas voulu, qu'ils vinſſent à la perfection ſans nous. Mais que dis-je de ces anciens Prophetes, qui quelque excellens, qu'ils fuſſent eſtoyent hommes neantmoins? Dieu nous à tant aimés, qu'il n'a pas meſmes voulu, que les ſaints Anges fuſſent parfaits avant nous. Car puis que leur perfection conſiſte en l'excellence de leur connoiſſance, il eſt clair qu'ils n'en avoyent pas atteint le dernier point avant que noſtre Evangile leur euſt appris le comble de la ſageſſe, & de la bonté de Dieu. Nous ſommes leurs compagnons d'école;

Pſ. 147. 19. 20.

Heb. 11. 40.

Nous

Nous lisons tous un mesme livre ; & les leçons que Jesus Christ nous donne en l'Eglise, sont les plus hauts objets de leur meditation. Estudions les donc soigneusement, Mes Freres ; & faisons tous les jours quelque progrés en ceste divine doctrine. Car puis que les Anges, qui y ont si peu d'interest au prix de nous, se tiennent panchés sur ces mysteres, les considerans en profond silence ; quelle attention & quelle assiduité y devons nous apporter, nous qui sommes la fin, & le sujet de toutes ces merveilles ? Et puis que c'est pour nous, que les anciens prophetes les ont administrées ; nous sommes particulierement obligés à fueilleter & mediter diligemment leurs escrits. Nous y trouverons à nostre grande consolation & edification, ce mesme Christ, mort & crucifié, que nous avons aujourd'huy veu & reçeu sur sa sainte table. Nous l'y trouverons prédit & prefiguré en diverses sortes ; son sang espandu pour la sauvegarde de nos maisons ; sa chair froissée pour nostre salut ; nostre divine manne descenduë du ciel pour nous nourrir à jamais Croyons donc fermement en luy ; Recevons l'Evangile, dont il nous a si clairement confirmé la verité. Soyons luy obeissans, puis qu'il nous a esté si bon ; charitables à nos prochains, puis qu'il a usé d'une si admirable charité envers nous. Servons le fidelement en ce siecle, afin qu'il nous glorifie eternellement en l'autre. AMEN.

SER-

SERMON VII.

SUR LA PREMIERE EPISTRE DE S. PIERRE

Chap. I. verſ. 22, 23, 24.

22. *Ayans donc purifié vos ames en obeyſſance à verité par l'Eſprit, pour vous addonner à charité fraternelle, ſans feintiſe, aimés l'un l'autre affectueuſement d'un cœur pur:*

23. *Eſtans regenerés, non point par ſemence corruptible, mais incorruptible, aſſavoir, par parole de Dieu vivante, & demeurante à touſiours.*

24. *Pource que toute chair eſt comme l'herbe, & toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe, l'herbe eſt ſechée, & ſa fleur cheute.*

Prononcé le 10. Fevrier, 1636.

L'On dit que le Roy Xerxes, celuy que nos Eſcritures appellent Aſſuerus, regardant un jour de deſſus un rocher, cette grande armée, qu'il amena de l'Aſie en l'Europe, qui convroit le canal de l'Helleſpont, & rempliſſoit ſes coſtes, & ſes plages, & toutes les campagnes d'alentour, ſe réjouit premierement, & s'eſtima heureux d'avoir une telle puiſſance; & puis ſoudainement ſe prit à pleurer, quand il penſa en luy-meſme, que d'une ſi prodigieuſe multitudine

d'hommes, qu'il voyoit alors ſi braves, & ſi bien deliberés, dans cent ans il n'en reſteroit pas un ſeul en vie. A la verité ce barbare avoit raiſon, puis que ny luy, ny ſes gens ne connoiſſoyent point d'autre vie, que celle de la terre, & qu'apres y avoir veſcu en beſtes ils devoyent en ſuitte perir entierement (comme dit le Pſalmiſte) bien qu'à mon avis leur folie eſtoit encore plus digne de ces larmes, que leur condition: qui eſtant d'une ſi foible nature, & d'une ſi courte durée avoyent l'audace d'outrager le ciel & la terre, & defaire inſolemment la guerre à Dieu, & aux hommes. Mais quant à nous, Freres bien-aimez, qui ſçavons qu'en deſpoüillant cette vie nous en reveſtirons une autre beaucoup plus excellente, & qu'en ſortant de ce pavillon terrien nous entrerons en la maiſon celeſte, & que nous portons dans cet homme exterieur une nature immortelle; tãt s'en faut, que nous devions pleurer, ſous ombre, que ny de cette compagnie, ny des autres aſſemblées en divers lieux à meſme fin, il ne reſtera pas un homme cur la terre à cent ans d'icy; que tout au contraire nous avons ſujet de nous en conſoler & réjouir, puis qu'à le bien prendre cela ne ſignifie autre choſe, ſinon que nous ne ſerons pas long temps miſerables, & que nous commencerons bien toſt à eſtre parfaictement heureux. Car encore que noſtre chair & ſes œuvres, comme

Pſ. 49. 13.

nées

nées d'une cauſe terrienne & periſſable doivent prendre fin, ſi eſt-ce que ce nouvel homme, que Jeſus-Chriſt a formé en chacun de nous d'un celeſte & eternel principe par ſa grace, & à ſon image, celuy-là dis-je, vivra touſiours comme ſon autheur, ſans craindre, ny eſprouver les traits de la mort. L'Apoſtre nous repreſente ces deux verités dans le texte, que vous avés oüi, & la vanité de la chair, & la fermeté & immortalité de l'eſprit. Car pour fonder ce qu'il poſoit cy-devant, que tous les fidelles ſont nos freres, dignes par conſequent de cette intime & ardente affection, qu'il veut que nous leur portions, il nous ramene à cette bien-heureuſe generation; par laquelle, & eux & nous avons eſté faicts enfans de Dieu, & les premices de ſes creatures; & nous monſtre que nous ſommes tous nais d'une meſme ſemence immortelle. Car il dit premierement, *que nous ſommes regenerés, non point par ſemence corruptible, mais incorruptible, à ſçavoir par la Parole de Dieu vivante & dimeurante à touſiours.* Puis pour eſclaircir cette incorruptible fermeté de la Parole de Dieu, il la compare avec la gloire de la chair vaine, & periſſable, *Pource que toute chair* (dit-il) *eſt comme l'herbe, & toute la gloire de l'homme, comme la fleur de l'herbe: L'herbe eſt ſechée, & ſa fleur eſt cheute: Mais la Parole du Seigneur demeure eternellement, & cette eſt la Parole qui vous à eſté evangelizée.*

Iean. 1. 12. 13. Iacq. 1. 18.

Ainſi pour vous donner une entiere expoſition de ce texte, nous aurons deux poincts à traicter: premierement, de noſtre regeneration, & de l'incorruptible ſemence dont elle ſe fait; & puis en ſecond lieu de la vanité de la chair, qui luy eſt oppoſée, & de toute ſa gloire.

Je preſuppoſe d'entrée, ce que nul de vous ne doit ignorer, que la regeneration eſt le changement qui ſe fait en nous, lors que de la nature nous paſſions en la grace, & que du tronc du premier Adam nous ſommes ontés dans le ſecond, c'eſt à dire lors que d'hommes animaux nous devenons Chreſtiens. Ce changement s'appelle *generation*, parce qu'il nous reveſt d'une nature toute autre, que n'eſt celle, qui nous a eſté laiſſée par Adam: autre, non à la verité en ſa ſubſtance, & quant au fonds de ſon eſtre, mais bien en ſes qualitez, qui ſont tellement changées, qu'elle devient ſpirituelle, celeſte, ſaincte, & immortelle; au lieu qu'elle eſtoit animale, & terrienne, ſoüillée de peché, maudite & periſſable. Ce changement s'appelle *regeneration*, & non *generation* ſimplement, parce que nul homme ne naiſt ſelon l'eſprit qui ne fuſt deſia nay auparavant ſelon la chair: nul n'eſt engendré en Chriſt qui ne l'euſt premierement eſté en Adam; de façon qu'en l'eſtat où eſt aujourd'huy le genre humain, ce n'eſt pas icy noſtre premiere & originaire naiſſance; c'en eſt une ſeconde qui ſurvient à la premiere,

ſelon

ſelon le langage de Jeſus Chriſt à Nicodeme, *ſi-non que quelqu'un ſoit nay derechef il ne peut veoir le Royaume de Dieu.* Je ne marreſteray point à diſputer de la maniere de cette regeneration, de l'eſtre dont elle nous deſpouille, de celuy dont elle nous reveſt, de ſa cauſe & de la vertu & efficace, dont elle agit pour nous regenerer. Seulement ay-je à vous parler avec l'Apoſtre de l'incoruptible ſemence, dont nous ſommes regenerez, qui eſt la parole de Dieu, comme il s'en explique luy-meſme, quand pour monſtrer que la ſemence de noſtre regeneration eſt incoruptible, il allegue que la parole de Dieu demeure eternellement: hors de propos s'il n'entend, que cette parole de Dieu eſt veritablemẽt la ſemence, dont nous ſommes regenerez. Et pour bien comprendre ce qu'en dit S. Pierre, il faut veoir premierement, qui eſt cette parole de Dieu, & puis les qualitez, qui luy ſont icy attribuées *d'eſtre vivante* & *demeurante à touſiours*; & conſiderer enfin comment *elle eſt la ſemence de noſtre regeneration.* *Iean. 3. 3.*

Nous appellons *parole de Dieu* la doctrine, qu'il a revelée extraordinairemẽt aux hommes par la voix de ſon Sainct Eſprit. Car bien qu'il ſoit l'autheur, & de toutes les veritẽs que connoiſſent les hommes, & de la lumiere du ſens & de l'entendement, par lequel ils les connoiſſent: ſi eſt-ce neantmoins, que l'on n'appelle point *Parole de Dieu*, ce qu'ils apprennent

nent par la contemplation des creatures, mais ſeulement ce que le Seigneur leur a declaré luy meſme par l'organe de quelque Prophete, à qui il ſe ſera immediatement communiqué pour cét effect. Telle eſt la doctrine du vieux & du nouveau Teſtament, née, non comme les autres ſciences, de l'eſtude, de la ſpeculation, & de l'experience des hommes, mais de l'enſeignement de Dieu, qui *ayant jadis à pluſieurs*

Heb. 1. 1. 2. *fois & en pluſieurs manieres parlé aux peres par les prophetes, a parlé à nous en ces derniers jours par ſon Fils.* Mais bien que l'on puiſſe en general nommer *parole de Dieu*, toute la doctrine, qu'il a revelée en cette ſorte : neantmoins l'Apoſtre prend icy ces mots en un ſens plus ſerré. Car par la *parole de Dieu*, il n'entend que le ſeul Evangile de Jeſus Chriſt preciſement, & non auſſy quant & quant les autres parties de la revelation divine. Cela paroiſt premierement par la nature de la choſe meſme. Car cette *parole de Dieu*, dont il eſt icy queſtion, eſt la ſemence de noſtre regeneration. Or il n'y a que le ſeul Evangile de Jeſus Chriſt ou promis, ou accomply & exhibé qui ait la vertu de vivifier ; La loy, l'autre partie de la revolation divine, en l'eſtat où nous ſommes maintenant ayant une force meurtriere, qui tüe les hommes : à raiſon dequoy elle eſt appellée par S. Paul *un mi-*

2. *Cor.* 3. 7. 9. *niſtere de mort & de condemnation.* Secondement, l'Apoſtre nous l'explique expreſſement ainſi

ainſi au dernier verſet de ce chapitre, *Ceſte parole du Seigneur* (dit-il) *eſt la parole, qui vous a eſté evangelizée*, c'eſt à dire, l'Evangile à eux preſché par les Apoſtres & diſciples du Seigneur. En effect c'eſt le ſtile des eſcrivains du Nouveau Teſtament, d'entendre preciſement & ſimplement l'Evangile par la *parole de Dieu*, comme quand S. Paul veut que l'on prie, afin *que la parole du Seigneur ait ſon cours, & ſoit glorifiée*; quand il dit qu'il *n'eſt pas maquignon de la parole de Dieu*, & *qu'il ne falſifie point la parole de Dieu*, & qu'il a eſté fait miniſtre de l'Egliſe, ſelon la diſpenſation qui luy a eſté donce *pour accomplir la parole de Dieu*, & ainſi dans une infinité d'autres lieux où la Parole de Dieu ſignifie clairement la doctrine de l'Evangile: & peut eſtre feroit-il difficile d'en trouver dans le nouveau Teſtament, où ces mots ſe prenent autrement. Car c'eſt une figure familiere à ces autheurs ſacrés, que nous vous remarquons ſouvent dans leurs livres d'approprier les noms communs à pluſieurs ſujets à celuy d'eux tous, qui eſt le plus excellent; comme quand ils appellent *vie* ſimplement celle qui eſt la plus precieuſe & la plus ſouhaitable, la ſpirituelle & Chreſtienne: quand ils nomment ſimplement *Fils de David*, noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt le plus excellent de toute la poſterité de David. Or il eſt ſans difficulté, que de toutes les parties de la parole

2. *Theſ.* 3. 1. 2. *Cor.* 2. 17. *Col.* 1. 25. 2. *Tim.* 2. 9. *Tit.* 1. 3. & 2. 5. *&c.*

de Dieu, l'Evangile est la plus haute & la plus admirable. La doctrine de la loy n'estoit pas si fort élevée au dessus de nous, que l'homme n'en peust concevoir quelque chose de luy-mesme, comme il paroist par les philosophes Payens, qui nous descrivent plusieurs devoirs qu'elle nous prescript, bien que jamais ils n'eussent ouy les oracles des Prophetes. Du moins est il tout asseuré, qu'elle estoit fort bien entendue des Anges: Au lieu que l'Evangile est une secrete & abstruse sapience, qui surpasse l'intelligense & des hommes & des Anges: que Dieu seul pouvoit reveler, & dont les cieux & la terre se fussent teus eternellement, s'il n'eust daigné nous en parler luy-mesme. Aussi fut-ce
Gal. 3. Moyse qui donna la loy: ce furent les Anges
19. qui la prononcerent, & la disposerent, comme nous l'apprend sainct Paul; au lieu que c'est le Seigneur de gloire Dieu luy-mesme fait chair, qui a enseigné l'Evangile de sa propre bouche. Je ne dis rien de ses effects; incomparablement plus excellens, que ceux de la loy. Seulement ajousteray-je encore l'avantage qu'il a d'estre sa fin & sa perfection; la loy n'ayant esté donnée, & ne nous servant en effect, que pour nous conduire à l'Evangile; pour preparer nos cœurs à le desirer & à le recevoir. C'est donc à raison de cette excellente perfection, que les Apostres donnent à l'Evangile le nom *de parole de Dieu* simplement & precisement. Or

S. Pierre

S. Pierre attribue deux qualitez à cette parole ; l'une qu'*elle eſt vivante* : l'autre qu'*elle demeure à tousjours*. Je ſçay bien que les termes du texte Grec ſont tellement couchés que l'on peut auſſi rapporter ceux-cy à Dieu, & non à ſa Parole ſeulement : comme ſi l'Apoſtre avoit ſimplement voulu dire, que Dieu, l'autheur de cette parole, qui nous a eſté evangelizée, *eſt vivant*, & qu'*il demeure eternellement* : & je n'ignore pas, que Dieu eſt ſouvent ainſi qualifié dans l'Eſcriture pour le diſtinguer, non ſeulement d'avec les idoles, ces mortes & inſenſibles divinitez, qu'adoroyent autrefois les pauvres Payens en la folie de leurs cœurs : mais auſſi d'avec toutes les creatures, qui quelque vives qu'elles ſoyent, n'ont qu'une legere étincelle & une vaine ombre de vie, au prix de Dieu, la ſource de la vie, qui ſeul vit neceſſairement ; eſtant abſolument impoſſible, qu'il ne ſoit point vivant ; au lieu que tout le reſte ne vit que par ſa volonté, preſt à retourner dans le neant, s'il le commande : ce que S. Paul dit des hommes particulierement, ſe pouvant dire de toutes choſes en general, qu'elles n'ont vie, mouvemẽt, & eſtre qu'en Dieu. Je confeſſe que l'eloge de l'Eternité luy eſt ordinairement donné en meſme ſens ; parce qu'il eſt ſeul ſans commencement & ſans fin ; qui poſſede un eſtre plein, ferme, & abſolu, eſtant touſiours conſtamment un meſme Dieu Fort, d'eternité en eternité :

qui voit rouler bien bas au deſſous de ſes pieds les mois, lés ans, & les ſiecles, ſans que leurs infinies revolutions puiſſent jamais apporter aucune variation, ny changement à ſa tres-ſaincte & tres glorieuſe nature: au lieu que l'eſtre de toutes les autres choſes a commencé & ſe perpetue en coulant & en s'éloignant touſiours de ſa ſource, comme une riviere, ſans arreſter ny faire ferme nulle part, acquerant, ou perdant & paſſant continuellement d'un eſtat dans un autre. I'avouë encore que cette expoſition ne s'accorde pas mal avec le deſſein, qu'a S. Pierre de nous recommander l'excellence de l'Evangile, qui ſe reconnoiſt par la perfection de ſon autheur. Mais puis que l'Apoſtre meſme dans le verſet 25. appliquera incontinent cette qualité a la parole de Dieu, en diſant qu'*elle demeure eternellement*, il me ſemble que c'eſt violéter ſes termes, que de vouloir les rapporter ailleurs en cét endroit. Certainement il n'eſt pas ſeul, qui appelle l'Evangile de Jeſus Chriſt *une parole vivante.* L'epiſtre aux Hebrieux luy donne la meſme qualité. La *Parole de Dieu*, dit-elle, *eſt vivante, & plus penetrante que nulle eſpee à deux tranchans.* Car bien que cette Parole ne ſoit pas à proprement parler un ſujet vivant; mais ſeulement une expreſſion du conſeil de Dieu, & de la bonne volonté, qu'il a pour les hommes en Jeſus Chriſt; ſi eſt-ce que par une figure aſſez commune en tous

Heb. 4. 12.

langages,

langages, elle eſt appellée *vivante*, tant à cauſe de ſa nature, qu'à raiſon de ſes effects. A cauſe de ſa nature; Car les doctrines de toutes les ſectes, & religions du monde ne ſont que de froids & morts enſeignemens: au lieu que l'Evangile eſt une parfaicte repreſentation de tous les myſteres du ſalut. Ce que la nature & la loy meſme nous apprend de veritable, n'eſt qu'une ombre, & un obſcur, & noir crayon de la volonté de Dieu: mais l'Evangile en eſt une vive image. Auſſi n'eſt-ce qu'entre les Chreſtiens, que Jeſus Chriſt, la plenitude de Dieu, eſt portrait devant les yeux des hommes. Cette ame de la verité manque à toutes les autres diſciplines. Mais l'Evangile eſt auſſi nommé une *parole vivante*; à cauſe de ſon admirable efficace à émouvoir les cœurs des hommes. Car nous appellons *vivantes* les choſes, qui font ſentir leur vertu. Or il n'y eut jamais de doctrine, qui fiſt de ſi ſoudaines, & ſi fortes impreſſions dans nos eſprit que celle-ci; en renverſant tout l'eſtat de fonds en comble en un moment: d'où vient qu'elle eſt par fois cõparée à *un feu*, & quelques fois à *une lumiere*; les choſes les plus actives, qui ſoyent au mõde. Mais elle a encore ceci de propre (comme nous l'orrons incontinent) qu'elle eſt ſeule capable de dõner la vraye vie aux hommes, ce que ne ſçauroit faire ny la Philoſophie, ny la loy: & c'eſt pourquoy elle eſt nommée *la parole de vie* dans l'epiſtre aux Philippiens.

Gal. 3. 1.

Phil. 2. 6.

Quant

Quant à l'autre qualité que luy attribuë l'Apoſtre d'eſtre *permanente à touſiours*, & comme il parle dans le verſet dernier *de demeurer eternellement*, le ſens en eſt aſſez clair. Car puis que ce n'eſt autre choſe, qu'une declaration de la volonté de Dieu, qui eſt (comme chacun ſçait) conſtante & immuable de tout poinct; il faut bien dire de neceſſité qu'elle *demeurera auſſi à jamais*. Les ſciences des hommes changent. L'on adore en un ſiecle les opinions, que l'on avoit anathematizées en un autre. Mais cette doctrine de Dieu retient touſiours ſes maximes. Leur verité eſt ferme & inébranlable à jamais. La loy de Moyſe meſme n'a pas touſiours duré; elle a eſté caſſée apres avoir fait ſon temps. Mais cette ſeconde alliance de l'Evangile ſera auſſi ferme, que les reglemens du jour & de la nuit; comme diſoyent les anciens Prophetes.

Ier. 31. 35.

Telle eſt cette *parole de Dieu*, dont il eſt queſtion dans noſtre texte. L'Apoſtre dit, que *c'eſt la ſemence incorruptible dont nous ſommes regenerez*. S. Jacques enſeigne conformément, que c'eſt *par la parole de verité, que Dieu nous a engendrés de ſon propre vouloir*; & noſtre Seigneur dans ſes paraboles repreſente l'Evangile ſous l'image de la ſemence, que l'on jette en terre, & l'explique expreſſément ainſi à ſes diſciples, *La ſemence* (leur dit-il) *c'eſt la parole de Dieu*. Car comme dans les generations naturelles, c'eſt le

Iacq. I. 18.

Luc. 8. 11.

grain

grain par exemple ou le pepin, ou le noyau, qui eſtant receu dans le ſein de la terre, par une ſecrete, mais admirable vertu, pouſſe ſon germe, & l'éleve peu à peu, & agiſſant touſiours le conduit à ſa perfection, & en fait enfin une herbe, ou un arbre; de meſme auſſi dans ce divin ouvrage de noſtre regeneration ſpirituelle, la parole, comme une graine celeſte, eſtant receuë dans le cœur de l'homme, y travaille avec une force incroyable; elle y produit une nouvelle creature, qu'elle ébauche premierement, s'il faut ainſi dire, & l'anime d'une mince & foible vie, qui ne tient qu'a un filet; puis elle polit & forme ſon ouvrage, le diſtingue en ſes parties, luy donne la force & la vigueur neceſſaire, tant qu'elle l'ait amené à ſa perfection. C'eſt pourquoy l'Apoſtre S. Paul dit, que l'Evangile *eſt la puiſſance de Dieu en ſalut à tous croians*: parce que c'eſt le moyen dont il a voulu ſe ſervir pour communiquer la vie celeſte aux hommes de ſon bon plaiſir; eſtabliſſant pour cet effet les Miniſtres de l'Evangile, ſes laboureurs myſtiques, qui ſement par tout cette parole de vie. Mais tout ainſi qu'en la nature, quelque vive & genereuſe, que ſoit une ſemence, elle ne produit point ſon effet, ſi le terroir où on la jette, n'a des diſpoſitions propres, & une puiſſance de recevoir proportionnée à la puiſſance qu'elle a pour agir: de meſme auſſi dans le labourage celeſte, quelque vivante & efficace que ſoit la

Rom. 1. 16.

parole

parole Evangelique, elle ne fera neantmoins aucun fruict, ſi les cœurs où elle eſt ſemée, ne ſont biẽ preparez & diſpoſez à la recevoir. Paul & Apollos auront beau planter & arrôſer, & uſer en ce travail de toute l'induſtrie poſſible; Si le fonds eſt ingrat & ſterile, ils ne gaigneront rien. Et c'eſt là que ſe deſploye la vertu ſecrete du S. Eſprit, non à jetter luy-meſme la parole dans les ames humaines (c'eſt ce qu'il laiſſe faire à ſes ſerviteurs,) mais bien à nettoyer & amander leur fonds, & à les preparer en ſomme à recevoir avec foy cette ſalutaire ſemence; comme vous voyez dans l'hiſtoire des Actes, qu'il ouvrit le cœur de Lydie, afin que la predication de Paul y entraſt: & c'eſt ce que l'Eſcriture appelle percer l'orille, circoncir le cœur, y eſcrire la loy de Dieu, & nous reveler ſon ſecret. D'où paroiſt qu'en la grace, l'Eſprit de Dieu, ſon Evangile & ſes Miniſtres agiſſent tous pour l'œuvre de noſtre regeneration: tout ainſi qu'en la nature le Soleil, le grain & le laboureur travaillent tous pour la production du froment. La parole eſt comme le grain; le Miniſtre reſſemble au laboureur, & le S. Eſprit eſt comme le Soleil. Et bien qu'en comparaiſon de l'Eſprit, la parole & celuy qui la preſche, facent fort peu de choſe; d'ou vient que S. Paul dit, que celuy qui plante, & celuy qui arrôſe ne ſont rien, tout de meſme qu'en l'agriculture terrienne la vigueur de la graine, & l'in-

Actes 16.14.

& l'induſtrie du laboureur, n'eſt rien au prix de l'efficace du Soleil; neantmoins à conſiderer les choſes en elles-meſmes, & hors de cette comparaiſon, comme les forces des graines & des ſemences naturelles ſont grandes, & le travail du laboureur importāt; auſſi eſt-il certain, qu'en la grace, & la vertu de la parole eſt admirable, & le miniſtere du Predicateur n'eſt pas à meſpriſer non plus. Il faut donc diſtinguer ces cauſes, & leur rendre à chacune ce qui leur eſt deu, & à raiſon dequoy noſtre regeneration leur eſt attribuée en divers endroits; *à la parole*, comme en ce lieu, & en celuy que nous avons deſia allegué de S. Jacques; *aux miniſtres*, comme quand S. Paul dit, qu'il a engendré les Corinthiens: & ailleurs qu'il a engendré Oneſime en ſes liens; *au S. Eſprit*, le maiſtre & ſurintendant ſouverain, qui gouverne tout cet ouvrage; comme en ſainct Jean, *Si quelqu'un n'eſt nay d'eau & d'Eſprit, il ne peut entrer au royaume de Dieu*: & ailleurs il dit, *que nous ſommes nais de Dieu*. Jugez, Fideles, ſi nous n'avons pas tous les ſujets du monde de nous plaindre de ceux de Rome, qui traitent ſi indignemẽt cette parole de Dieu, que l'Apoſtre releve ſi haut. Il l'appelle une *parole vivante*. Ces Meſſieurs-la nomment *une lettre morte, un nez de cire*, qui ſe tourne à l'appetit des heretiques & des impies. L'Apoſtre dit qu'elle eſt conſtante, ferme & permanente à touſiours. Ces Meſſieurs tiennent, qu'elle peut recevoir

1. *Cor.* 4. 15. *Phil.* 10.

Iean. 3. 5. & 1. *Iean.* 5. 1.

Char. verit. 3. *chap.* 2. *Quintin. ſur. le ch.* 39 *des Prescript. de Tertull.* *Cuſan. epiſt.* 2. *ad Boh.*

divers

divers ſens, ſelon la diverſité des temps, s'accommodant aux humeurs & aux maximes de l'Egliſe. S. Pierre dit que c'eſt d'elle que nous ſommes regenerez ; que c'eſt elle qui nous fait Chreſtiens. Nous avons ouï dire autrefois à ces Meſſieurs, que la prendre pour la ſeule regle de noſtre foy, eſt fonder l'atheïſme & l'impieté. En fin ils tiennent que c'eſt l'Egliſe qui luy donne par ſon teſmoignage ce qu'elle a de force & de vertu ſur nous: & leurs plus illuſtres eſprits n'ont point eu d'horreur d'eſcrire, que ſans l'Egliſe elle ne ſeroit non plus croyable, que les fables d'Eſope, & l'Alcoran de Mahomet. Comment dit donc S. Pierre, qu'elle eſt la ſemence de noſtre regeneration ? Le laboureur jette la ſemence en terre, je l'avouë ; & auſſi accordé-je que c'eſt aux officiers de Dieu (qu'ils appellent l'Egliſe) à ſemer l'Evangile. Mais le laboureur ne donne point à la ſemence la vertu qu'elle a de germer & de produire du bled. Diſons donc que l'Egliſe ne donne point non plus à la parole cette admirable efficace qu'elle a de vivifier nos cœurs, & d'y former un nouvel homme. Elle l'a receuë du ciel ; elle l'a imprimée en elle-meſme, & la fait ſentir où elle eſt ſans l'intervention d'aucune autorité humaine.

Le ſieur Regourt Ieſuite conferãt avec M. Meſtrezat.

Bellarmin. l. 4 de verbo Dei c. 4. Baile en ſõ Catechiſme trait. 1.

Mais l'Apoſtre ne dit pas ſimplement, que la parole de Dieu eſt la ſemence dont nous ſommes regenerez. Il ajouſte encore, que c'eſt

une

une ſemence incorruptible, par où elle eſt ſeparée d'avec les graines, & les origines des choſes terriennes, qui ſont toutes d'une nature periſſable; incapables par conſequent de rien produire, qui ne ſoit auſſi ſujet à l'alteration & à la corruption. Mais comme l'Evangile a une origine celeſte, ainſi eſt-il d'une pure, ſimple & immuable nature; & tel qu'il eſt en ſoy, tel eſt-il en ſes effets. Car puis que les choſes ſuivent la nature de leurs principes, ſelon la maxime du Seigneur, *Ce qui eſt nay de la chair, eſt chair, & ce qui eſt nay de l'Eſprit, eſt eſprit:* il faut conclurre que ces nouveaux hommes, qui ſont engendrez de l'Evangile, ſont donc auſſi incorruptibles, & que jamais ils ne perdront cet eſtre nouveau, dont ils ont eſté reveſtus. Or ils le perdroyent, s'ils ſe pouvoit faire qu'ils décheuſſent de la foy & du ſalut, comme pretendent quelques-uns. Diſons donc encore, qu'il n'eſt pas poſſible ſelon la doctrine de l'Apoſtre, que ceux qui ſont vrayement regenerez par la parole, déchéent de la foy & du ſalut entierement, & finalement. S. Jean en apporte encore cette raiſon, *Parce* (dit-il) *que la ſemence de Dieu demeure en eux, & ne peuvent pecher; parce qu'ils ſont nais de Dieu.* Ce n'eſt pas qu'ils ſoyent d'eux-meſmes aſſez forts pour garder & conſerver ce treſor. Mais la vertu de la parole agit en eux, & accomplit la puiſſance de Dieu en leur infirmité. Par tout où

Iean. 3. 6.

1 Iean. 3. 9.

cette ſemence eſt receuë à vie, elle y jette des racines ſi profondes,& y eſtablit & gouverne ſi bien ſon ouvrage,que les ardeurs & les vents le frappent en vain. Ce qui eſt havi par le Soleil, ou eſtouffé par les eſpines, n'a jamais eſté ſa vraye production. Ce n'en eſtoit qu'une apparence. Car le cœur qui a une fois conceu cette divine ſemence, n'en perd jamais le fruit. Et c'eſt pourquoy noſtre Seigneur dans l'expoſition de la parabole du ſemeur, dit bien que celuy qui porte fruit, c'eſt à dire celuy qui perſevere & qui reſiſte aux tentations, *a ouï & entendu la parole*; mais des autres il dit ſimplemẽt, qu'ils l'ont ouïe. Signe evident, qu'entre ceux dont l'iſſuë eſt differente, il y a eu de la difference dés le commencement, bien que nous ne l'apperceuſſions pas; & que celuy qui abandonne Jeſus-Chriſt, n'a jamais eſté ſemblable à celuy qui le ſuit conſtamment; bien l'œil de la chair en ait quelquesfois jugé autrement.

Matt. 13. 23. 19. 20. 22.

Voila, mes Freres, quelle eſt & la ſemence de noſtre regeneration ſpirituelle, & la nature qu'elle produit en nous; *immortelle* & *incorruptible* l'une & l'autre. L'Apoſtre afin que nous apprenions à mettre cette dignité à ſon vray prix, nous repreſente à l'oppoſite la vanité des productions de cette autre ſorte de ſemence, qu'il a appellée *corruptible*; d'où naiſt la chair, & toute ſa ſuite. Car au lieu que les creatures engendrées de la parole de Dieu ſont incorrupti-

ruptibles, & permanentes à touſiours, ſans que les accidens du monde, ny la tyrannie de la mort, ny la force du ſepulcre en puiſſent venir à bout; les choſes au contraire qui naiſſent d'une ſemence corruptible, ont toutes une nature muable, ſujette à la violence de mille & mille accidens, capables de les desfaire en un inſtant; & en fin a cette épouvantable faux, dont Dieu a armé le temps pour abbatre & aneantir peu à peu tout ce qui ſubſiſte ſur la terre. L'Apoſtre applique cette penſée à l'homme particulierement, tel qu'il eſt maintenant en ſa nature animale & charnelle; & l'exprime avec des mots empruntez du 40. chapitre d'Eſaye; ſelon la perpetuelle conſtume des eſcrivains du nouveau Teſtament, de tirer du vieux le fonds & l'étoffe de toute leur doctrine. Car en ce lieu-là le Seigneur commande à ſon meſſager, à cette ſainte & myſtique Voix, qui reſonnant dans le deſert, applanit les ſentiers de ſon Meſſie, de crier hautement; *Toute chair eſt comme l'herbe, & toute ſa grace eſt comme la fleur d'un champ. L'herbe eſt ſechée, & ſa fleur eſt cheute.* Eſa. 40. 6. Or ce ſont preciſément les paroles qu'employe ſainct Pierre en cet endroit, ſinon qu'au lieu que le Prophete dit, *la grace de la chair eſt comme la fleur d'un champ*, l'Apoſtre dit, *toute la gloire de l'homme*: difference qui n'eſt de nulle importance au fonds; *la grace* & la *gloire* ſe mettans ſouvent dans l'Eſcriture pour ſignifier

une meſme choſe; comme auſſi *l'homme* & *la chair*. Il faut dõc icy remarquer premierement, que l'homme eſt appellé *chair*; *Toute chair eſt comme l'herbe*, tout exprés pour ſignifier la foibleſſe & mortalité de noſtre nature. Car le mot de *chair*, emporte touſiours cela dans l'Eſcriture; ſignifiant une nature humaine, non ſimplement conſiderée en quelque forme d'eſtre que ce ſoit, mais reveſtuë de cette condition animale & mortelle, que nous avons receuë d'Adam. D'où vient que S. Paul bannit *la chair & le ſang* du royaume celeſte; parce que cette infirmité, à laquelle nôtre nature eſt maintenant ſujette, & qui eſt proprement ſignifiée par le mot de *chair*, n'aura point de lieu en nous apres la reſurrection bien-heureuſe. Et c'eſt pourquoy auſſi l'epiſtre aux Hebreux nomme le temps du ſejour de Jeſus-Chriſt en la terre, *les jours de ſa chair*; parce que ſa nature humaine fut ſeulement durant ce temps-là ſujette aux infirmitez & aux baſſeſſes ſignifiées par le mot de *chair* (excepté celle du peché, qui n'eût jamais de lieu en luy) mais eſt maintenant reveſtuë d'une ſouveraine gloire. Icy donc la chair, dont parle S. Pierre, eſt cette nature animale, que tous les hommes reçoivent de leurs peres par la naiſſance charnelle, & qui d'Adam ſa premiere ſource, eſt coulée juſques à nous, & coulera juſques à la fin de ce ſiecle, ſe diviſant en une infinité de petits ruiſſeaux,

1 Cor. 15. 50.

Hebr. 5. 7.

autant

autant comme il y a d'hommes, mais retenant par tout conſtamment la teinture & les qualitez de ſon origine, la foibleſſe, la mortalité & le peché. Secondement l'Apoſtre par *la gloire de l'homme*, & le Prophete par *la grace de la chair*; entendent toute la beauté & excellence de l'homme animal & mondain. Car l'Eſcriture employe ſouvent le mot *de grace* pour ſignifier les choſes, qui rendent un ſujet agreable; comme la beauté, la gentilleſſe, & autres tels ornemens; *la grace trompe* (dit le Sage) *& la beauté s'éuanouït*; où il eſt clair que par la *grace* il entend la bonne façon & l'éclat de la beauté. Le mot de *gloire*, a auſſi le meſme ſens; ſauf qu'il ajoûte quelque poids à l'autre, ſignifiant non ſimplement une beauté, mais une fleur & une lumiere de beauté; & c'eſt ainſi qu'il faut prendre cette *gloire* du Soleil, de la Lune, des eſtoiles, des corps celeſtes, & des corps terreſtres, dont parle S. Paul: *Leur gloire* eſt ce qu'il y a de beau & d'eſclatant en leur nature. Ainſi *la grace* ou *la gloire de la chair* comprend en ce lieu tous les ornemens des hõmes, qui les rendent ou agreables aux autres, ou contens & glorieux en eux meſmes; la couleur (ſi j'oſe ainſi parler) & la lumiere de leur nature; comme les perfections, ſoit naturelles, ſoit acquiſes, du corps & de l'eſprit; la beauté, la force, l'agilité, la jeuneſſe, la ſanté, la vivacité des ſens, la netteté & la promptitude de

Prov. 31. 30.

1 *Cor.* 15. 40.

l'entendement, la ſolidité du jugement, les merveilles de la memoire, l'eloquence, le grand & profond ſçavoir, la facilité des mœurs, & la douceur & gentilleſſe de la converſation. Je mets encore en ce rang les biens, que le monde appelle de *fortune*, la nobleſſe, les richeſſes, le credit, la puiſſance, les dignitez, les couronnes & les diademes, le comble des grandeurs humaines, la reputation & le haut renom. C'eſt là à mon advis toute *la gloire de la chair*; C'eſt ce qui cache ſes laideurs & ſes imperfections interieures; C'eſt ce qui luy donne du luſtre, & qui la rend agreable à des yeux mondains. Mais eſcoutez, pauvres humains, le jugement qu'en donna jadis la voix du ciel par le commandement de Dieu, & que l'Apoſtre nous repreſente encore en ce lieu; *Toute chair*, dit-il, *eſt comme l'herbe, & toute la gloire de la chair, comme la fleur de l'herbe. L'herbe eſt ſechée, & ſa fleur eſt cheute.* Voyez comment il abbat toute voſtre gloire dés le pied; comparant voſtre nature meſme à une herbe, & toute cette pompe, dont vous la déguiſez, à la fleur d'une herbe. Ne vous plaignez point de cette ſimilitude; comme ſi elle vous outrageoit. Elle eſt ſi propre, & reſpond ſi exactement à ſon ſujet, qu'il ſemble à n'en point mentir, que la nature en parant & deſpouïllant ainſi les herbes de cette vaine beauté qui eſt en elles, ait en deſſein d'y peindre l'image de voſtre condition, & de vous remontrer haute-

hautemẽt, comme diſoit autrefois l'un des plus grands eſprits de Rome, que les choſes qui fleu- *Pline.*
riſſent le plus pompeuſement, ſont celles qui ſe fleſtriſſent le pluſtoſt. Regardez-moy ou l'un de ces lys, dont le Seigneur a preferé la beau- *Mat.6.*
té à toute la gloire des habits du Roy Salo- *28. 29.*
mon, ou l'œillet, la merveille du ſiecle prece-
dent, ou la tulippe, la paſſion de celuy-cy. Se peut-il rien imaginer de plus beau, ſoit pour la forme & pour le compartiment de la fleur, ſoit pour l'eſclat & pour la lumiere de la couleur? Tous vos arts, quelques miraculeux qu'ils ſo-
yent, cedẽt icy à la nature; & ſont contraints de confeſſer que cette infinie induſtrie dont ils ſe vantent, ne ſçauroit rien faire ſi parfait qu'une petite fleur. Où eſt l'œil que cette veuë ne raviſſe? Où l'eſprit qui entrant dans une parti-
culiere conſideration de toute cette beauté, n'avouë que celuy-là avoit raiſon qui nomma le premier les fleurs, *les eſtoiles de la terre?* Mais apres tout, cette beauté ſi pure & ſi éclatante n'eſt qu'un jeu de la nature; un faux maſque; un fard trompeur, qui peint & honore le de-
hors, couvrant au fonds une matiere qui n'eſt en rien plus excellente, que celle de l'eau & de la bouë, pleine de tant de foibleſſe, qu'il ne faut qu'un petit coup de vent, un rayon du Soleil, la main d'un enfant, les dents d'un ver, pour ruiner toute cette gloire en un inſtant; & ſi la force de dehors l'eſpargne,

touſiours ſera-elle trahie par ſa propre infirmité. Elle ſechera & ſe fannera d'elle-meſme, & tombera toute par pieces en cette meſme terre, d'où elle eſtoit yenuë. Jugez, mondains, ſi ce n'eſt pas là voſtre embleme? le portrait & de voſtre nature, & de ſa gloire? Je confeſſe que ces perfections qui paroiſſent dans vos corps, & en vos eſprits, ſont des choſes belles & agreables. Je ne meſpriſe pas meſme les graces, dõt vous les embelliſſez par le dehors; le luſtre de voſtre extraction, la pompe de vos richeſſes, l'eſclat de vos dignitez & de voſtre nom. Je veux bien que tout cela s'appelle *gloire*. Mais auſſi ne pouvez-vous nier que ce ne ſoit la gloire des herbes, & la grace de leurs fleurs. Car qu'eſt-ce que couvre cet habit ſi pompeux, ſinon une foibleſſe & une imperfection extreſme? une nature, que le vent, que l'air, le chaud, le froid, l'eau, les poiſons, les alimens, les choſes les plus chetives peuvent auſſi aiſément gaſter & conſumer, que les herbes de nos champs? Et cette gloire que vous admirez tant, quelle autre fin aura-t-elle que celle de nos fleurs? ſe ſechaut & ſe diſſipant d'elle-meſme apres avoir reſiouï nos parterres pour quelques momens? ſi au moins une violence de dehors ne l'en arrache avant ſon terme, comme il arrive fort ſouvent? Ce n'eſt pas la ſeule voix du ciel qui nous l'a dit, mes Freres, nous donnant ſouvent cette leçon icy & ailleurs; où

elle

elle compare le monde à une figure qui paſſe, à une ombre qui s'enfuit, au foin que le vent ſeche en un inſtant, à l'herbe verte le matin, & fenée le ſoir, à un ſonge qui s'envole ſoudainement, apres avoir chatoüillé nos ſens d'un vain plaiſir; La terre à auſſi fait les meſmes remarques, & ſes eſcoles retentiſſent de ces enſeignemens; Que tous les hommes qui vivent ne ſont que des idoles & des ombres; Que ce ſont les plus vains & les plus miſerables de tous les animaux; qu'ils croiſſent comme les fueilles dans les bois, tombant apres y avoir verdi durant leur belle, mais tres-courte ſaiſon, Que l'homme n'eſt que du vent & de la bouë; qu'il n'eſt de rien plus ferme ni plus aſſeuré, que l'ombre d'une fumée, ou que le ſonge d'une ombre; qu'en ſa vie il n'y a rien de grand, ny d'excellent, ny de venerable; mais toutes choſes baſſes, foibles, de courte durée, & meſlées avec de grandes douleurs: & pour comprendre tout en peu de paroles, le Prince de la Philoſophie humaine diſoit, que l'homme eſt le parangon de la foibleſſe, la proye du temps, le joüet de la fortune, l'image du changement, la balance de l'envie & de la calamité, & que ce n'eſt au reſte que du flegme & de la bile. En effet il faudroit eſtre trop ignorant pour n'avoir pas reconnu la verité de ces choſes par les experiences qui s'en font continuellement dans tous les climats du monde; n'y ayant, ny ſiecle, ny lieu ne

1. *Cor.* 7. 31. *Pſ.* 102. 12. & 103. 15. 16. & 90. 5. 6.

Sophocles.

Menander.

Mimnermus.

Sophoc.

Pindare

Antiphon & Democrite.

Ariſtote en Stobée, Sermon 96.

tout l'univers, qui n'en fourniſſe quantite d'exé-ples. Combien voions-nous tous les jours tomber à droit & à gauche de ces herbes, dont parle icy noſtre Apoſtre, les unes ſur le verd de leur premiere ſaiſon, les autres plus tard, les unes cõme fauchées tout à un coup par quelque ſoudain accident, les autres ſechées & fannées peu à peu, ſans que ny la beauté de leurs fleurs, ny la force de leurs appuys, ny leurs autres avantages en puiſſent garantir aucune du deſtin de leur commune foibleſſe? Et quant à cette gloire qui les rend ſi agreables à nos yeux; elles la perdent toute entiere, les unes avant, & les autres apres leur mort. Il n'y en a point qui la puiſſe defendre contre le temps. Cettui-cy (ſi quelque autre force ne le previent) effacera au moins tres-certainement toutes les beautez & du corps, & de l'eſprit: Il gaſtera la taille du corps; il flétrira les roſes, & eſteindra les lumieres du viſage: il rouïllera la memoire: il appeſantira l'entendement & la langue, & condamnera à un eternel ſilence les plus raviſſantes bouches du monde. Il diſſipera les richeſſes; il enterrera les dignitez; il pourrira les meubles les plus precieux; il exterminera les familles; il profanera la nobleſſe, & mettra enfin à neant la reputation, & le nom meſme, la derniere piece de noſtre vanité. Où ſont maintenant, non les Princes & les Monarques ſeulemẽt, mais les villes & les citez entieres, & meſme les eſtats & les empires les plus

grands,

grands, qui ont autresfois ſi abſolumẽt gouverné le monde? Tout cela n'eſt plus qu'un peu de poudre meſlée & confonduë çà & là en cent mille diverſes façons avec les plus viles & plus chetives parties de l'univers. Les noms meſmes s'en perdent peu à peu; & s'éuanouïront en fin malgré les marbres & les bronzes, & malgré tous les efforts des lettres, ces pretenduës filles de la memoire, & ſervantes de l'eternité.

Fideles, gravez je vous en prie, profondément dans vos ames cette vanité, & de la chair & de ſa gloire. Retenez bien le portrait que vous en a icy tiré l'Apoſtre, avec les couleurs & le pinceau du Prophete Eſaye. Mettez-le dans voſtre cœur, ſon vrai cabinet, & l'y gardez ſoigneuſement. Ayez touſiours devant vos yeux cette herbe myſtique, & le deſtin de ſa vie & de ſa fleur. Par tout où vous verrez cette gloire; ſouvenez-vous qu'au fonds ce n'eſt que la gloire d'une herbe, l'ouvrage d'un jour, qui l'ayant veu éclorre ce matin, la verra fleſtrie à ce ſoir. Ne l'admirez point en vous meſmes; Ne la craignez, ny ne l'enviez en autrui. Quelque haute que ſoit leur tige, quelque belle & epanouïe que ſoit leur fleur, quelque verd & épais que ſoit leur fueillage; tant y a que ce ſont des herbes, c'eſt à dire des creatures tres-foibles, & d'une tres-courte durée. Mais le principal uſage que vous devez tirer de cette leçon, c'eſt de deſdaigner à bon eſcient cette vie, ce

monde

monde & cette miſerable chair, puis que c'eſt un ſi chetif bien, pour n'aimer & ne ſouhaiter, n'affectionner & ne rechercher deſormais, que la vie immortelle vie, & la gloire divine des plantes de Jeſus-Chriſt; qui nées de l'incorruptible ſemence de ſa parole, fleuriront eternellement dans les parvis de ſa bien-heureuſe maiſon, eſlevée là haut dans les cieux au deſſus des orages & des vents, du froid & du chaud, & de toutes les autres cauſes de la corruption des choſes mortelles.

Amen.

SER-

SERMON VIII.

SUR SAINCT,

Luc. XII. Vers. 32.

Ne crain point petit troupeau : car le bon plaisir de vostre Pere a esté de vous donner le Royaume.

Prononcé le 21 d'Aoust, 1636.
jour de jeusne.

SI les choses faites ou prononcées autrefois par les hommes de Dieu sous l'ancienne alliance ont esté mises par écrit pour nôtre consolation & édification, comme nous l'asseure sainct Paul au chapitre quinziéme de l'Epistre aux Romains; beaucoup plus devons nous croire, Mes Freres, que celles qui se lisent dans les livres du nouveau Testament, ont esté consignées à la memoires des hommes pour la mesme fin; estãt évident, que nôtre condition a beaucoup plus de rapport & de conformité avec celles des fideles de l'Eglise, qu'avec l'estat de la Synagogue sous Moyse. C'est ce qui m'a persuadé, que ces paroles, dont le Seigneur consoloit autrefois ses premiers disciples, contre les maux & les dangers attachés à leur condition, nous appar-

appartiennent aussi; & qu'elles peuvent estre legitimement employées à vôtre usage en l'occasion presente. Faictes donc estat, Freres bien aimés, que ce mesme Jesus qui les profera autresfois en la terre, vous les adresse maintenant du Ciel; & que voyant vos peines & les secretes inquietudes de vos ames, & le trouble de vos pensées sur l'orage, qui menace le païs où nous vivons, touché de compassion, il vous crie de ce haut trône de gloire, d'où sa Providence regarde & gouverne toutes choses, *Ne crain point petit troupeau*; & que non content d'avoir opposé l'autorité de sa voix à vos apprehensions, il y ajouste encore cette douce raison pour vous r'asseurer d'avantage, *Car le bon plaisir de vôtre Pere, a esté de vous donner le Royaume.* Si nous sommes veritablement fides sa voix doit calmer nos esprits, & en appaiser toute l'agitation, comme elle fit autresfois celle de la mer émeuë contre le vaisseau de ses disciples. Car si les vents & les flots, les choses les plus sourdes, & les plus insensibles qui soyent en la nature, ne laissent pas d'oüir & de respecter sa bouche, & d'obeir à ses commandemens, combien plus luy devons nous la mesme reverence, cessans de craindre, puis qu'il nous le defend, nous qui connoissons la grandeur de sa Majesté? qui sçavons quelle est & la puissance de sa main, & la verité de ses paroles? Mais afin qu'elles facent plus d'impression

dans

dans nos cœurs, & que nous puiſſions mieux nous diſpoſer à luy obeir, employons cette derniere heure à mediter ce qu'il nous dit; & ſelon l'ordre des paroles, conſiderons premierement le commandement qu'il nous fait; *Ne crain point, petit troupeau*; & puis en ſecond lieu la raiſon qu'il y ajouſte, *Car le bon plaiſir de voſtre Pere à eſté de vous donner le Royaume.*

Il paroiſt aſſés par toutes les circonſtances de ce texte, que c'eſt à ſes fideles, que le Seigneur addreſſe cette conſolation. Car S. Luc nous avertit au verſ. 22. que ce fut à ſes *Diſciples*, qu'il tint ce diſcours c'eſt à dire, à ceux qui le reconnoiſſoyent pour Maiſtre; aux fideles ou Chreſtiens, que l'on appelloit *diſciples*, au commencement; ainſi que vous le pouvez remarquer dans le livre des Actes. Et le Seigneur dit à ceux à qui il parle, que Dieu leur donnera le Royaume; ce qui n'apartient qu'aux fideles; à raiſon dequoy ils ſont qualifiés en ſainct Matthieu les *enfans du Royaume*; & en S. Jacques les *heritiers du Royaume*. Le Seigneur donc appelle la multitude de ſes fideles, c'eſt à dire en un mot ſon Egliſe, *petit troupeau*, d'un nom fort conſiderable. En ce qu'il la nomme *un troupeau*, vous reconnoiſſés bien l'une des images, dont l'Eſcriture ſe ſett ordinairement pour nous repreſenter ſa nature & ſa condition: Il eſt vray que dés le commencement Dieu s'appelloit le Berger de l'ancien Iſraël, & nommoit

Matth. 13. 38. *Iacq.* 2. 5.

ſouvent

ſouvent ce premier peuple *ſon troupeau*, & les brebis de ſes parcs; Neantmoins ces noms (auſſi bien que la pluſpart des autres) conviennent plus proprement à l'Egliſe du nouveau Teſtament, à l'égard de laquelle Jeſus-Chriſt eſt particulierement comparé à un Berger, comme l'avoyent predit les Prophetes, *Ie ſauveray mon troupeau* (dit le Seigneur) *& luy ſuſciteray un Paſteur, qui le paiſtra, à ſçavoir mon ſerviteur David. Il paiſtra mes brebis, & luy-meſme ſera leur Paſteur*; & le Seigneur en la plenitude des temps prit expreſſément cette qualité, *Ie ſuis* (dit-il) *le bon Berger. I'ay encore d'autres brebis. Il me les faut amener, & il y aura un ſeul troupeau, & un ſeul Berger.* Il compare ſes fideles à des brebis; à cauſe du rapport qui ſe trouve entre la condition naturelle de ces animaux, & la diſpoſition ſpirituelle des hommes; dont il compoſe ſon Egliſe. Car comme la brebis eſt niaiſe, ſimple & foible, deſtituée & de la force & de l'aſtuce neceſſaire pour ſe conſerver: de meſme en eſt-il originellement des hommes, que Dieu appelle en ſon Egliſe, denués de toutes les parties requiſes pour ſe ſouſtenir contre les arguets du monde & de Satan, dont ils ſont naturellement la proye. Mais au lieu que les ſoins du Berger n'oſtent point à la brebis cette ſtupidité & foibleſſe, qui luy eſt naturelle; Chriſt le Paſteur myſtique change le cœur de ſes brebis, & d'animales qu'elles eſtoyent, il les rend ſpirituelles;

Ezech. 34.22. 23.

Iean. 10 11.16.

leur

leur donnant le ſens, la lumiere, & la force de ſon Eſprit. Seulement ont-elles touſiours cecy de commun avec les brebis naturelles, qu'elles ſont douces, ſimples, & innocentes, & ſe conſervent dans le monde, non par la violence, ou par la fineſſe, (qui ſont les moyens avec leſquels les gens du ſiecle ſe maintiennent) mais par la ſeule Providence de leur Divin Berger; dont la houlette eſt toute la ſubſtance de ſon troupeau: à raiſon dequoy l'Eſcriture, qui les compare à des brebis, compare d'ordinaire les autres hommes à des loups, à des renards, à des lyons, & autres ſemblables animaux. Mais comme les fideles conſiderés chacun à part ſoy, ſont comparés à des brebis; auſſi conſiderés tous enſemble, ils nous ſont repreſentés ſous l'image d'un *troupeau*. Car c'eſt une multitude unie & liée enſemble, premierement entant qu'ils vivent ſous une meſme houlette, comme un troupeau, qui eſt tout entier conduit par un meſme Berger. Ils reconnoiſſent tous la voix d'un meſme Chriſt; ils ſont tous nourris d'une meſme parole, leur paſture myſtique; tous abreuvez d'une meſme ſource, de cette eau divine, que le Pere leur a fait ſourdre de ſon rocher eternel, frappé de la malediction de la loy, comme du baſton de Moyſe; tous recueillis & logés dans une meſme Jeruſalem celeſte, & tous deſtinés à une meſme condition. Mais outre cette liaiſon, que les brebis du Seigneur ont avec

luy, elles en ont encore une autre entre elles mesmes; fondée sur cette premiere, entant qu'elles s'entr'aiment d'une dilection mutuelle. La foy les unit avec leur Berger; & la charité les lie les unes avec les autres. Mais le Seigneur n'appelle pas simplement son Eglise *un troupeau*; Il la nomme *un petit troupeau*; ayant à mon advis égard & à la qualité & a la quantité des fideles, dont elle est composée. A leur qualité; Car ce sont la plusspart des gẽs peu considerables dans le monde, comme S. Paul le

1 *Cor.* 1. 26. 27. 28. 29. fait remarquer aux Corinthiens: *Vous voyez* (leur dit-il) *vôtre vocation; que vous n'estes point beaucoup de sages selon la chair, ny beaucoup de forts, ny beaucoup de nobles. Mais Dieu a choisi les choses folles, foibles, viles & mesprisées de ce monde, pour rendre confuses les sages, & les fortes, & pour abolir celles qui sont,* qui seules semblẽt estre, *afin que nulle chair ne se glorifie devant luy:* Et le Seigneur rend

Matth. 12. 25. 26. graces au Pere eternel de ce qu'il a revelé aux petits enfans les mysteres du Ciel, qu'il a cachés aux sages & entendus; Et quelques-uns remarquẽt sur ce que dit le Prophete au Pseau. 68. *Que le Messie est monté en haut, & a pris des dons pour les distribuer aux hommes,* que le mot *d'hommes*, dont il se sert, signifie proprement des hommes de basse qualité. L'Eglise Chrestienne estant donc pour la plus grande part composée de telles gens, & n'ayant en son sein, que peu de Roys, de nobles, & de sages, peu de personnes

nés eſtimées dans le monde ; c'eſt à bon droit que ſon Seigneur la nomme *un petit troupeau* : car l'Eſcriture prend ſouvent le mot de *petit* en ce ſens pour dire la baſſeſſe de la condition, & non de la ſtature ; comme quand Moyſe defend aux Juges d'avoir égard à l'apparence des perſonnes, *Vous orrez* (dit-il) *autant le petit, comme le grand* ; & quand Gedeon dit à l'Ange ; qu'il eſt *le plus petit de la maiſon de ſon pere* ; & ainſi dans une infinité d'autres paſſages. Mais je dis en ſecond lieu, que le Seigneur appellant ſon Egliſe un petit troupeau, regarde au petit nombre des perſonnes, dont elle eſt compoſée ; qui eſt la premiere & la plus ſimple ſignificatiõ de ce mot, eſtant évident que l'on ne peut appeller *petit troupeau* celuy dont les brebis font un grand nombre. Je confeſſe que toute l'Egliſe priſe en gros, entant que c'eſt un corps, qui embraſſe dans ſa communion tous les fideles, qui ont eſté & qui ſeront depuis le commencemẽt du monde juſques à la fin, je confeſſe (dis-je) que l'Egliſe conſiderée en ce ſens n'eſt pas un *petit troupeau*, mais grand à merveilles, comme ſainct Jean nous l'enſeigne dans l'Apocalypſe, où il nous repreſente ce bien-heureux état du Seigneur ſous l'image d'une grãde cité, peuplée de pluſieurs millions d'habitans. J'avouë encore que l'Egliſe du nouveau Teſtament comparée avec celle du vieux, peut eſtre nommée un *grand troupeau* à cét égard. Car au lieu qu'alors

Deuter. 1. 17.

Iug. 6. 15.

toute la bergerie du Seigneur estoit encloſe dans les bornes d'une ſeule nation, elle eſt maintenant eſpanduë parmy tous les peuples de la terre; Chriſt ayant ouvert la maiſon de ſon Pere aux Gentils, qui en eſtoyent ſeparés; Et c'eſt là qu'il faut rapporter ces magnifiques predictions ſemées çà & là dans les livres des anciens Prophetes; que *Sion enfantera des païs, & des peuples tous entiers en un jour; que les enfans de la delaiſſée ſeront en plus grand nombre, que les enfans de celle qui eſtoit mariée; Qu'elle ſera contrainte d'élargir le lieu de ſa tente, & d'étendre les courtines de ſes pavillons; qu'elle s'eſpandra à droit & à gauche; & que ſa poſterité poſſedera les nations.* Mais tant y a que ſi on compare chaque portion de l'Egliſe avec les hommes, qui vivãs au meſme temps ſont hors de ſa Communion, il eſt ſans difficulté qu'à cét égard ce n'eſt qu'un petit troupeau. Et bien qu'en un ſiecle le nombre des fideles ſoit plus abondant, qu'en l'autre; ſi eſt-ce qu'il ne s'en eſt jamais veu aucun où la multitude de ceux qui combattent l'Egliſe, ou qui la mépriſent, ou qui ne la connoiſſent point, ne fuſt de beaucoup plus grande que la ſocieté des vrais fideles. Car le mõde n'a point encore eu le bon-heur de voir un temps, où le plus grand nombre approuvaſt, & ſuiviſt le meilleur parti. Je n'alleguëray point icy que l'Egliſe dés les premiers temps s'eſt veuë encloſe dans la famille de Seth; que depuis elle

Ef.66.8 & 54. 1.2.3.

flota toute entiere dans un ſeul vaiſſeau, pẽdant que le deluge emportoit le reſte du monde en perdition ; Que bien-toſt aprés elle fut reſſerrée dans la maiſon d'Abraham, & puis étenduë, mais en douze ou treize tribus ſeulement, pendant que tout l'Univers adoroit les Idoles. Je ne diray rien des deſolations du ſaint Peuple du temps des Juges, & depuis ſous Achas, quand Elie penſoit eſtre ſeul ſerviteur de Dieu en Iſraël; Ny ne mettray point en avant les horreurs des ſiecles ſuivans ſous les Roys idolatres, & ſous les perſecutiõs d'Antiochus. Ce ſont choſes arrivées ſous le vieil Teſtament. Mais ſous le nouveau l'on ne peut nier, que le troupeau, auquel Jeſus-Chriſt adreſſa premierement ſes paroles, ne fuſt veritablement fort petit, compoſé d'une douzaine de peſcheurs, & de peu d'autres gens de pareille étoffe, qui ſuivoyent le Seigneur, pendant que les Grands, les Gouverneurs, les Sacrificateurs, les Maiſtres & les Docteurs, & une infinie multitude de peuple le perſecutoyent à outrance. Depuis bien que la predication, les œuvres & le ſang des Apoſtres fiſſent miraculeuſement croiſtre ce troupeau ; ſi eſt-ce qu'il demeura touſiours petit en comparaiſon des Payens, qui rempliſſoyent le monde. Et lors que le Paganiſme fut aboli, l'Hereſie s'éleva, qui a ſouvent reduit l'Egliſe au petit pied ; teſmoin le temps d'Athanaſe & d'Hilaire, quand la verité retirée dans

les deſerts laiſſoit triompher l'erreur dans les villes & dans les provinces de la terre habitable. Je paſſe les ſiecles ſuivans, dont la condition eſt conteſtée. Mais tant y a que l'Eſcriture, qui predit qu'un jour l'ennemy ſera aſſis dans
2. *Theſ.* 2. 4. le Temple de Dieu, ſeduiſant la pluſpart du monde par les illuſions de ſes miracles, & la piperie de ſa doctrine; que la femme de l'Agneau
Apoc. 12. & 18. 4. s'enfuira dans le deſert, n'oſant paroiſtre devant ſes oppreſſeurs; que le peuple de Dieu ſera captif en Babylone; que les derniers ſiecles ſeront ſemblables à celuy de Noë, & que le Fils de l'homme alors ne trouvera point de foy en la
Matth. 24. 37. *Luc.* 18. terre; quand (dis-je) l'Eſcriture predit expreſſément ces choſes, elle nous monſtre aſſez, que l'Egliſe ne ſera pas le grand troupeau en ce temps là. Et le Seigneur prevoyant en quelles extremités elle ſeroit quelquesfois reduite, nous promet pour nous conſoler, que quand bien nous ne ſerions que deux ou trois aſſemblés en ſõ nom, il ſe trouvera au milieu de nous.
Matth. 18. 20. Chers Freres, aſſeurez vous donc que c'eſt à nous que le Seigneur addreſſe aujourd'huy ſa voix, puis que par ſa grace nous ſommes *ſon petit troupeau*. Que nôtre baſſeſſe, ny nôtre foibleſſe, ny nôtre petit nombre ne nous faſſe point rougir. I'avouë qu'en comparaiſon de ce grand peuple avec lequel nous vivons, nous ſommes cõme une petite iſle dans le milieu de l'Ocean, battuë de toutes pars d'une mer d'une étenduë

infinie.

infinie. Mais ce que les autres prennẽt pour une mauvaiſe marque, nous doit eſtre un argument de nôtre bon-heur, puis que c'eſt au petit troupeau, que le Fils de Dieu deſtine ſes conſolations. Certainemẽt vous eſtes ſon troupeau, Fideles : car vous n'avez point ſuivi d'autre Paſteur que luy, ny d'autre houlette que la ſienne. Vous avez reconnu ſa voix, & l'avés diſcernée d'avec celle de l'eſtranger ; & par ſa grace vous vous eſtes tenus attachés à ſa parole, n'ayans jamais rien voulu recevoir en vôtre creance, qu'il n'euſt commandé en ſon Eſcriture. C'eſt beaucoup d'avoir meſpriſé les argumens de la chair, les promeſſes & les menaces du monde, & les tentations de Satan, & d'avoir conſervé cette belle profeſſion en ſon entier durant des années infames par le naufrage de pluſieurs, & par la cheute meſme de quelques étoiles. Tenés pour certain que c'eſt la main de Dieu qui vous a affermis ; & prenés vôtre conſtance, pour ce qu'elle eſt en effect, un ouvrage de ſon Eſprit, & l'un des ſeaux de ſa grace, & de vôtre election. Je ſçay bien qu'il y en a quelques uns, à qui cette loüange n'appartient pas ; qui ſont avec nous & ne ſont pas d'entre nous ; qui ſont des taches en nos repas, la paille & la honte de nôtre aire, qui ſe rangent avec le troupeau du Seigneur, & ne ſont pas de ſes brebis. Mais outre que leur mal-heur ne vous fera nul prejudice ; encore veux-je eſperer que la *Iud. 11.*

bouche & la main du grand Berger, l'une qui nous parle, & l'autre qui nous frappe ſi ſenſiblement, leur touchera le cœur, & leur donnera en fin la verité & l'effect des choſes, dont juſques à preſent ils n'avoyent eu que le nom. Et quant aux autres, il eſt vray que leurs infirmitez, & les ordures dont ils ont quelquesfois ſouïllé la precieuſe robe de leur Maiſtre, ont donné du ſcandale au monde, & de l'ennuy à l'Egliſe. Mais je m'aſſeure qu'aujourd'huy les larmes d'une vive repentance auront lavé leurs ſoüilleures, & que le feu de ceſte divine Parole, qui vous a eſté annoncée, aura repurgé leurs cœurs, & r'allumé dans leurs entrailles la foy, l'eſperance, & la charité. Preſuppoſant donc, Ames fideles, que vous eſtes vraiement le trouppeau du Seigneur, & qu'il n'y a nul étranger en cette ſaincte aſſemblée, je vous dis à tous au nom de Jeſus Chriſt, ou pour mieux parler, Jeſus-Chriſt, luy meſme vous commande de ne craindre point; *Ne crain point,* (dit-il) *petit trouppeau*; quelque noir que ſoit le ciel, quelque épouvantable que ſoit la tempeſte, qui vous menace; quelque grande que ſoit la multitude de vos ennemis, quelque horrible que ſoit leur fureur; quelque petit que ſoit vôtre nombre, quelque extreme que ſoit vôtre foibleſſe; Ne craignez point, ver de Jacob; hommes mortels d'Iſraël, comme diſoit autresfois Eſaye au premier peuple dans un paſſage, d'où cetui-cy ſemble

Eſ. 41. 14.

ble avoir eſté tiré. Icy, chers Freres, il n'eſt pas beſoin que je vous avertiſſe, que la crainte que Jeſus-Chriſt nous defend, n'eſt pas celle que ſainct Pierre nous commandoit Dimanche dernier, la crainte de Dieu, nôtre bouclier contre tous les dangers du monde, & la vraye cauſe de nôtre aſſeurance. Celle, dont il eſt icy queſtion, eſt le trouble, & l'émotion, qui ſaiſit nos cœurs à la veuë, ou à l'imagination d'un objet, qui nous menace de quelque mal; l'une de nos plus importunes paſſions, qui embrouïlle le jugement, éteint la lumiere de la raiſon, renverſe l'aſſiette de nos ames, & enclouë (s'il faut ainſi dire) toutes leurs puiſſances naturelles; faiſant ſouvent beaucoup plus de tort aux hommes, que ne feroit pas le mal meſme, s'ils le ſouffroyent en effect. C'eſt la crainte, qu'entend icy le Seigneur. Mais ô doux Sauveur du monde, comment ne craindrons nous point, ayant au dehors & au dedãs tant d'occaſions de craindre? Nôtre cœur eſt-il d'a ciet, ou de marbre pour regarder ſans émotion tant de malheurs, qui nous environnent, & qui s'approchent à grands pas? Je laiſſe la haine du monde contre nôtre profeſſion; la rage des demons, ces lyons d'Enfer rodans ſans ceſſe à l'entour de nous; les traiſons de nôtre chair, le pauvre état de l'Egliſe, & les autres maux qui nous ſont communs avec la pluſpart des diſciples du Seigneur en quelque temps qu'ils ayent veſcu. Quand il n'y auroit

autre choſe que cét ennemi, qui a envahi l'Etat où nous vivons, & qui comme un feu ayant atteint les frontieres, gagne & s'avance vers le centre, laiſſant par tout où il paſſe mille horribles marques de ſa violence; n'eſt-ce pas dequoy donner de la terreur aux plus conſtans? Comment des ames Chreſtiennes, plus tendres encore que celles des autres hommes, peuvent elles eſtre ſans peur au milieu de tant d'objets ſi triſtes & ſi hideux, & voir le deſaſtre des Provinces voiſines, & l'effroy de leurs concitoyens ſans apprehenſion? Le Seigneur en ce meſme lieu, où il nous defend de craindre, nous appelle un *petit troupeau*, c'eſt à dire, une poignée de brebis, la choſe la plus foible & la plus craintive qui ſoit, & ſon prophete dans le paſſage d'où cettui-cy eſt tiré, nous compare à un ver, & nous appelle hommes mortels, c'eſt à dire, les plus infirmes & les plus debiles. Comment s'accorde le commandement d'une ſi genereuſe vaillance avec une ſi foible qualité? A cela, Mes Freres, la reſponſe eſt aiſée; que le Seigneur ne nous commande l'inſenſibilité ny icy, ny nulle part ailleurs, Il veut que nous ſoyons vivement touchés des maux qu'il nous envoye; & pleuſt à Dieu que nous l'euſſions eſté davantage des coups qu'il a frappez depuis ſeize ans en ça! Aſſeurément nous ne ſerions pas maintenant dans les peines où nous nous trouvons; & où ce grand Juge & Gouverneur du monde

& de

& de l'Egliſe nous a fait tomber exprés pour chaſtier nôtre ſtupidité paſſée, ſelõ ce que nous avous ouy ce matin, que *ſi nous nous jugions nous-meſmes, nous ne ſerions point jugés.* Il aura tres-agreables les ſouſpirs & les larmes, que nous tirera du cœur la ruine de tant de gens de diverſes qualités, la deſolation de leurs maiſons, le ravage de leurs terres, l'excés ou le meurtre de leurs perſonnes, la miſere des femmes vefves & des enfans orphelins. Il conſentira à l'horreur que nous aurons de ces deſaſtres, & approuvera que nos cœurs en ſoyent navrés d'une compaſſion qui étende nos mains en toute ſorte de charitables offices vers ceux qui en ont beſoin. Il trouvera tres-bon, que ſentans nôtre malheur en celuy des autres nous faiſions tout ce qui ſera poſſible pour l'arreſter. Tout ce qu'il veut, c'eſt que nos reſſentimens demeurent dans les bornes de la pieté & de la raiſon; que nos émotions ne paſſent pas juſques au deſeſpoir, à la doute, ou à la defiance; mais qu'au milieu de tous les maux qui nous arriveront, nous demeurions touſiours perſuadés de la bonté & puiſſance de Dieu, & aſſeurés que c'eſt luy qui gouverne tout, & qui aura ſoin de nous & de ſon Egliſe, quelque train que prennent les choſes, quand bien il nous reduiroit aux dernieres extremitez; qu'en ſomme nous ſoyons diſpoſez en toutes ces épreuves, comme ſon ſerviteur Job qui proteſte que quand bien le

1. *Cor.* *ch.* 11. *ver.* 31.

Iob 13. 15.

Seigneur

Seigneur le tuëroit, il ne laiſſera pas d'eſperer en luy ; & comme le bien-heureux David, *Pſ.* 23.7 & 27. 1. *Quand bien je cheminerois par la vallée d'ombre de mort*, dit-il, *ſi ne craindrois-je nul mal*; & ailleurs, *le Seigneur eſt ma lumiere, de qui auray-je peur ?* C'eſt l'aſſeurance que le Pſalmiſte attribuë aux fideles, diſant ; *Pſ.* 125. 1. *Qu'ils ſont comme la montagne de Sion, qui ſe maintient à touſiours ſans pouvoir eſtre ébranlée*; & le Sage dans les Proverbes, *Prover.* 28. 1. *Tout meſchant*, dit-il, *fuit ſans qu'on le pourſuive, mais les juſtes ſont aſſeurés comme un lyon.*

Mais voyons maintenant ſurquoy notre Seigneur fonde l'aſſeurance qu'il nous commande, & de quelle raiſon il nous munit contre tant de ſujets que nous avons de craindre. *Ne craignés point*, dit-il, *car le bon plaiſir de voſtre Pere à eſté de vous donner le Royaume.* Voicy, Fideles, le bouclier qui vous couvrira contre les traits de vos ennemis; la force qui calmera tous les troubles de vos cœurs de quelque part qu'ils puiſſent venir, la conſideration de ce grand don, que Dieu vous a fait en ſon Fils. L'autheur de ce don, c'eſt *voſtre Pere*, comme il eſt icy nommé. Le preſent qu'il vous a donné, c'eſt le *Royaume.* Le motif qui l'a induit a vous le donner, c'eſt *ſon bon plaiſir.* Ce n'eſt pas ſans deſſein qu'il appelle icy Dieu *noſtre Pere.* Car ce nous eſt une extreme conſolation en nos maux de penſer que nous avons pour pere ce meſme ſouverain Seigneur, qui gouverne toutes choſes

à ſon

à ſon plaiſir. Il eſt ainſi nommé, non ſeulement pource qu'il nous a faits & formés tels que nous ſommes en la Nature avec les autres hommes, à raiſon dequoy l'Apoſtre ſaint Paul allegue & approuve les vers d'un Poëte Payen, qui dit que nous ſommes le lignage de Dieu: Mais *Act.* principalement & proprement à cauſe qu'il 17.28. nous a engendrés par l'Evangile de ſon Chriſt, & par l'efficace de ſon Eſprit, pour luy eſtre nouvelles creatures. Car ces deux conditions ſe doivent rencontrer en celuy qui eſt Pere; premierement, qu'il ſoit la cauſe & l'auteur de l'Eſtre de celuy dont il eſt pere: & ſecondement, que cét eſtre qu'il luy donne, ſoit une nature ſemblable à la ſienne. Or ces deux conditions, conviennent au Seigneur, à l'égard de ſes fideles. Car c'eſt luy qui eſt l'auteur de ce nouvel eſtre, à raiſon duquel ils ſont appellés Chreſtiens, & que ſainct Paul nomme le *nouvel homme*, & *l'homme du dedans*. A cét égard *ils ne ſont point nais du ſang ny de la volonté de la chair, ny de la volonté de l'homme; mais ils ſont nais de Dieu*, dit S. Jean. Et cette nature qu'il leur communique par l'impreſſion de ſon Eſprit eſt *une nature Divine* comme la nomme ſainct Pier- *Eph. 4. 24. 2. Cor. 4. 16. 2. Pier. 1. 4.* re, ayant les deux caracteres de l'Eſtre de Dieu, la ſainctetè & l'immortalité. Ainſi voyez-vous que c'eſt à bon droit, que Dieu eſt appellé *nôtre Pere*, icy & ailleurs dans une infinité de lieux. Ce qu'il nous donne, c'eſt *le Royaume*.

Chacun

Chacun comprend aſſez que par ce mot nôtre Seigneur entend le bien-heureux état auquel il appelle les ſiens, faiſant dés cette vie luire ſa grace dans leurs cœurs, & en l'autre les elevant en ſa gloire. C'eſt en ce ſons qu'il faut prendre le mot de Royaume en S. Matthieu, où il dit, *l'Evangile du Royaume*, & la *parole du Royaume*, c'eſt à dire, de l'Egliſe en l'eſtat ſpirituel où elle eſt ſous le Meſſie: Là & en quelque peu d'autres lieux, l'eſcriture appelle ſimplement *Royaume*, ce qu'elle a accouſtumé de nommer ailleurs *le Royaume des Cieux*, ou *le Royaume de Dieu*; à cauſe de la dignité incomparable de cet eſtat au deſſus de tous les autres, ſelon le ſtile qu'à l'Eſcriture d'attribuer un nom commun à pluſieurs ſujets à celui de tous, qui eſt le plus excellẽt. Car premierement dans les autres Royaumes, quelque parfaits, & bien formez, que vous puiſſiez vous les figurer, il n'y a que peu de perſonnes qui ſoyent en dignité, au prix d'une infinité d'autres, qui demeurent dans la lye du peuple ſans honneur & ſans qualité, ne ſervant ſeulemẽt que de nombre. Mais en l'eſtat de Jeſus-Chriſt il n'y a perſonne qui ne ſoit elevé en une ſouveraine gloire; qui ne ſoit Roy, le plus haut degré des grandeurs humaines, d'où vient que ſainct Pierre appelle tous les fideles *une ſacrificature Royale*; & en effet les fideles font tous cette confeſſion à leur Sauveur. *Tu nous as faits Rois & Sacrificateurs à Dieu.*

Matth. 4. 3. & 3. 35.

1. *Pier.* 2. 9. *Apoc.* 5.

Puis

Puis apres il se remarque tousiours de la diversité entre les sentimens, & les volontez de ceux dont les estats du monde sont composés; & c'est la source des mouvemens & des guerres, qui les affoiblissent premierement & puis en fin les ruinent. Mais en celui de Jesus-Christ tout conspire à un mesme but avec une concorde nompareille, selon la priere qu'il faisoit au Pere, que tous ceux qui croyent en luy soient un en eux, comme le Pere & le Fils sont un. *Iean. 17 21.* De plus Daniel nous represente, que ce Royaume de Dieu ne sera jamais dissipé; au lieu que le commun destin de tous les autres est de perit, comme le tesmoignent les ruynes de ces grands Empires des Perses, & des Romains, d'une puissance si massive & si solide, que l'on la jugeoit autresfois eternelle; & que le temps neantmoins a si biẽ sçeu desfaire; que sans les livres, qui nous le disent, à peine sçaurions nous aujourd'huy qu'ils ayent jamais esté. *Dan. 2.* En fin ce Royaume de Dieu ne sera point delaissé à un autre peuple, dit Daniel; Comme il est eternel, aussi le sont pareillement toutes les personnes dont il est composé, & le souverain & ses subjets: au lieu que les autres Princes de jouyssent de leurs Estats, que durant quelques années, apres lesquelles ils les laissent à leurs successeurs; de sorte que chaque Royaume de la terre est dans un flux continuel, finissant & recommençant autant de fois qu'il chãge de Prince ou de subjets, & n'est appellé *un* qu'iin-

qu'improprement, & par equivoque, à cauſe de cette forme de loix & de gouvernement, que l'on voit ſubſiſter dans un meſme païs, bien qu'entre des hommes tres differens de ceux à qui ils ont ſuccedé. Certainement puis que le *Royaume*, qui nous a eſté donné par le *Pere* a tant d'avantages au deſſus des autres, c'eſt à bon droit qu'il eſt ſimplement appellé *le Royaume.* Or ce qui a meu noſtre Pere celeſte à nous faire un ſi riche preſent, n'eſt autre choſe que ſon bō plaiſir. Comme autresfois ce ne fut ny la juſtice d'Iſraël, ny aucune autre qualite conſiderable en luy, qui porta le Seigneur à le choiſir d'entre les Nations du monde pour luy donner ſon alliance; Ce fut ſa ſeule volonté, comme
Deut.7. Moyſe le repreſente aux Iſraëlites; de méme en eſt-il de la Canaan myſtique. Dieu nous appelle à la poſſeder, parce qu'il luy plaiſt; non qu'il ait rien veu en nous qui l'ait attiré ou convié à ce choix. Car nous n'avons rien que nous n'ayons reçeu; & les choſes qui nous diſcernent d'avec les autres, ſont des preſens de la grace du Seigneur; de façon que ſans ſon élection gratuite, & le propos de ſon bon plaiſir, nous n'aurions pour tout aucun avantage ſur les autres. Auſſi voyez-vous que le Seigneur n'allegue que le bon plaiſir de ſon Pere pour toute raiſon de la difference qui ſe voit entre ceux qui connoiſſent les myſteres de ſon Royaume, & ceux qui les ignorent: *Tu les as* (dit-il) *revelez*

aux

aux uns, & les as caché aux autres. Il eſt ainſi Pere: par ce que tel a eſté ton bon plaiſir. Et S. Paul ne dit pas ſeulement, il prouve au long, que nôtre vocation dépend du ſeul propos arreſté de Dieu, qui fait grace à qui il veut, & endurcit celuy qu'il veut. C'eſt donc icy ô troupeau de Jeſus-Chriſt, la conſolation que voſtre Souverein Paſteur vous propoſe en toutes vos eſpreuves, que quoy qu'il en ſoit le Pere eternel vous a donné le Royaume par le propos arreſté de ſon election ſelon ſon bon plaiſir. Voyez qu'elle difference il y a entre cette conſolation, & celle que donne la Philoſophie humaine. Celle-cy en l'occaſion preſente vous diroit, que les choſes que vous craignez ne ſont pas des maux; que vous avez tort de nommer ainſi la perte des biens, des enfans, de la ſanté, de la vie meſme, & les deſaſtres du païs qui vous a portez. Sotte & miſerable ſageſſe, qui pour changer les noms des choſes, penſe en changer la nature; comme ſi la douleur & la calamité affligeoyent moins ceux qui ne les appellent pas des maux. Nommez-les comme il vous plaita; tant y a que ce ſont des accidents faſcheux à nôtre nature, & dans la ſouffrance deſquels elle ne peut avoir le contentement qu'elle deſire; & nous vouloir perſuader le contraire, c'eſt vouloir nous oſter le ſens, c'eſt à dire, nous outrager, au lieu de nous conſoler. Un autre vous dira, que les malheurs ſont *Rom.9.*

diſpenſez aux hommes par une aveugle & inévitable neceſſité ; & que c'eſt une douleur & une colere inutile que de ſe picquer contre ſon deſtin. Mais nous alleguer cela eſt augmenter nôtre ennuy au lieu de le ſoulager ; c'eſt changer nos craintes en deſeſpoirs, & nous a voüer que nos maux ſont inconſolables. Quelqu'un moins extravagant vous repreſentera, que ces biens, dont nous craignons tant la perte, ne ſont pas ſi excellents, que nous nous imaginons ; & vous diſcourra au long la vanité des richeſſes, des plaiſirs, des honneurs, & de la vie meſme des humains ; & j'avouë qu'il dira vray ; mais inutilement pour vous ſi vous n'eſtes Chreſtien ; puis que de quelque nature, que ſoyent ces choſes ; tant y a qu'elles vous tiennent lieu de biens, & de felicité, ſi vous n'en cognoiſſez point d'autre, comme a un enfant ſon joüet, & à un pauvre ce peu qu'il a de terre, quelque chetive qu'elle ſoit. Je ſçay bien qu'il y en a qui conſolent les malheurs de leur Sage par la conſideration de ſa vertu ; & j'avouë que dans un cœur qui craint Dieu cette penſée a beaucoup de force pour adoucir les ſouffrãces de ce monde. Mais à ceux qui ne voyent rien au delà de cette vie, de quoy peut-elle ſervir ſinon à aigrir leur playe, & à combler leur douleur par le ſecret deſpit, que leur donne l'injuſtice de leur malheur, & l'outrage de leur infortunée vertu ? Certainement il faut confeſſer, que les armes de

la ſageſſe humaine ſont foibles, & peu utiles contre la crainte, & la ſouffrance des maux qui exercent notre vie, & de la mort qui la finit. Il n'y a que le Seigneur Jeſus, qui ſoit capable de nous fournir une bonne & ſolide conſolation. Il ne nous déguiſe point la nature des choſes; il ne nie point que celles, que nous apprehendons naturellement, ne ſoyent des maux; il ne diffame point les biens de cette vie; encore qu'il les range dans le dernier ordre des biens, tant y a qu'il avouë que ce ſont des biens, des preſens & des faveurs de ſon Pere. Il ne nous entretient point non plus d'une fauſſe eſperance de nous exempter des malheurs, qui pleuvent ſur le genre humain; Il nous predit que nous en aurons nôtre part; & ne nous cele point, qu'outre ceux qui nous ſont communs avec les autres hommes, nous aurons encore a en eſſuyer divers autres particulierement attachez à nôtre profeſſion. Mais la conſolation qu'il nous donne eſt, qu'au milieu de tout cela il nous aſſeure le Royaume à nous deſtiné par le bon plaiſir de ſon Pere; un bien grand & infini, à la valeur duquel tous les biens, que nous pouvous perdre en la terre, & tous les maux que nous y pouvons ſouffrir n'ont aucune proportion. Il a donc raiſon de nous commander de ne point craindre, puis que le plus grand de nos biens, celuy qui ſeul merite d'eſtre appellé bien, & en qui ſeul

conſiſte nôtre ſouverain bon-heur; eſt dans une pleine & entiere ſeureté. C'eſt l'eſperance de ce Royaume qui a inſpiré à tous les teſmoins de Dieu ſous l'une & l'autre alliance, cette conſtance & force heroïque que leurs plus grands ennemis ont eſté contrains d'admirer. C'eſt elle qui leur donna des cœurs de diamant, & qui changea la nature de leur chair en une ſubſtance celeſte, inſenſible au fer & au feu, & à toute la violence des elemens. C'eſt elle qui a tant de fois transformé les femmes les plus delicates, & les enfans les plus tendres en hommes, ou pour mieux dire en Anges, leur faiſant ſouffrir avec un viſage gay ce que noſtre nature ne peut ſeulement voir ſans horreur. C'eſt la penſée de ce Royaume qui rendoit ſainct Paul ſi aſſeuré au milieu des plus grands malheurs, qui faiſoit abonder la joye dans ſon cœur au milieu des plus extremes angoiſſes; qui luy faiſoit braver les forces de la terre des enfers & des cieux meſmes, les défiant toutes enſemble de troubler ſon contentement, où de le détacher d'avec ſa ſouveraine felicité. Regardes-moy ce divin lyon, avec quelle aſſeurance, ou (s'il faut ainſi dire) avec quelle fierté il marche! comment il ſe mocque de tout ce qui effraye les hommes communs, & fait ſes triomphes des choſes les plus triſtes & les plus funeſtes! *Qui nous ſeparera de noſtre bon-heur?* dit-il. Sera-ce l'oppreſſion ou l'angoiſſe; la perſecution, la famine,

famine, la nudité, le peril, ou l'épée? Mais (ajouſte-il) en toutes ces choſes nous ſommes plus que veinqueurs par celuy qui nous a aimés. *Rom. 8.* Les tribulations ſont ſa joye, & les ſupplices ſa gloire. Il n'y a point d'épines ſi maudites, où il ne cueille les roſes des conſolations de ſon Chriſt. O belle & heureuſe eſperance du Royaume celeſte, ſeule capable de ces effets miraculeux, que n'és-tu maintenant dans nos cœurs, pour y defendre la paix de Dieu contre les troubles du monde! pour y maintenir le calme contre l'orage, la moderation & la joye contre la crainte & l'effroy! Car, Mes Freres, ce qui nous perd, ce qui donne priſe à la peur & aux autres paſſions ſur nous, c'eſt que nous eſperons ce don de Dieu foiblement & laſchement. Nous y penſons peu; Nous n'en faiſons pas nôtre principal. De-là vient que nous attachons trop nos affections aux choſes de la terre & de la chair. Nous les regardons comme les meilleurs & les plus excellents de tous les biens; de ſorte que les deſirans ardemment, & les poſſedans avidement, nous n'en pouvons ny ſouffrir, ny prevoit la perte qu'avec une extreme horreur. Mais un cœur qui ſera plein du Royaume de Dieu, qui le regardera comme desja preſent, faiſant ſubſiſter par la vertu de ſa foy ce precieux objet de ſon eſperance, qui en aura pezé la gloire & l'eternité, qui en aura conſideré tous les excellences, qui l'embraſſera avec

34. 36.

des deſirs proportionnés à la valeur, & ſera aſſeuré d'en jouyr par Jeſus-Chriſt, un tel cœur, Mes Freres, n'aura qu'une tres-foible paſſion pour les biens de la terre ; il ſera capable & de les poſſeder, & de les perdre ſans émotion. C'eſt ce cœur là qui obeïra aiſément à l'ordre que nous donne icy Jeſus-Chriſt de ne craindre point. Car dequoy luy ſçauriez-vous faire peur ? Oſtés luy ſon argent & ſes maiſons, & ce que nous avons de plus cher en la terre ; Oſtés luy le païs où-il eſt nay ; Oſtés luy la veuë de ſes citoyens, de ſes amis, de ſes enfans ; Oſtés luy enfin la vie meſme que nous paſſons icy bas ; Tant y a (dit-il) que quoy que face voſtre fureur, vous ne ſçauriés m'oſter le Royaume que m'a donné le Pere Celeſte. Cette douce poſſeſſion me demeurera touſiours entiere. Elle ſuffit pour me rendre heureux : l'y retrouveray malgre vous tout ce que vous m'aurés injuſtement ravi, des treſors de gloire au lieu d'un metal periſſable, la compagnie des Anges & des S S^ts. au lieu de celle des pecheurs ; le Ciel au lieu de la terre, l'origine de l'ame au lieu du païs où eſt née la chair, une maiſon eternelle toute éclatante de lumiere au lieu d'un tabernacle de bouë, une immortalité parfaictement heureuſe au lieu d'une miſerable & mortelle vie. C'eſt là, Mes Freres, la penſée & la Philoſophie de l'ame Chreſtienne, l'unique ſource de la vraye conſolation.

Si

Si juſques icy vous n'y avez puiſé, comme vous deviez, il eſt encore temps de commencer, & de tirer au moins ce fruit des calamitez preſentes. Car elles vous apprennent clairement, que ce monde n'eſt qu'une figure qui paſſe; une vaine image ſemblable au Monſtre des Poëtes, changeant à tous momens de forme, & de couleur. Ces triſtes experiences vous apprennent, qu'il ne faut qu'un jour pour ruiner un païs, & pour remplir de dueil & d'effroy, non quelques maiſons ſeulement, mais des Provinces entieres. Elles vous apprennent, qu'il n'y a point de dignités au monde capables d'aſſeurer le repos, & le bon heur des hommes, les plus hautes fortunes étant les plus expoſées aux orages; bref, qu'en tout ce qui eſt eſtimé & adoré en la terre, il n'y a rien de ferme ny de ſolide. Mais encore faut il que vous penſiez pour vôtre conſolation, que de quelque nature que ſoyent ces choſes, que l'on appelle biens, tant y a que la diſpenſation en dépend, nõ de la temerité d'une je ne ſçay quelle fortune, ou de la neceſſité d'un aveugle deſtin, (chimeres forgées par les hommes vains) mais de la tres-ſage, & tres-raiſonnable Providence de noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt, qui donne & oſte les richeſſes, la puiſſance, la gloire, la paix, & les victoires à qui bon luy ſemble, tenant tous les évenemens en ſa main, ployant & tournant à ſon plaiſir, & la nature des choſes, & la volonté

des humains. Outre les enſeignemens que nous en liſons en ſa parole, nous ſommes bien aveugles ſi nous n'avons remarqué ceux qu'il nous en donne en cette Egliſe depuis quelques années en çà, la conſervent comme l'Arche de Noë au milieu des flots par un chef-d'œuvre de puiſſance & de ſapience ſinguliere. Reposons nous donc, Freres bien aimez, ſur le ſoin de ſa providence; & attendant ce qu'il luy plaira d'ordonner avec une ferme confiance qu'il n'arrivera rien que pour ſa gloire & pour noſtre bien, poſſedons nos ames en patience, aſſeurés qu'apres tout ny la force, ny la malice de nos ennemis ne nous ravira jamais ce bien-heureux Royaume, que le bon plaiſir du Pere eternel nous a donné en ſon Fils.

Amen.

QUATRE

QUATRE SERMONS

Dediés

à Madame de la Jurie,

PAR

IEAN DAILLE,

Miniſtre du Sainct Euangile.

MADAME,

La faveur, que vous avés faite à ces Sermons de les recevoir en votre cabinet, & celle que vous y ajoutés maintenant de les communiquer au public, vous les a tellemens acquis, que i'ay creu, que ce ſeroit une injuſtice de les y laiſſer paroiſtre ſans votre nom. Outre la reconnoiſſance qu'ils vous doivent d'un traitement ſi obligeant, leur propre intereſt m'a porté à leur procurer cét avantage, afin que le jugement, que vous en faites, les eſtimant dignes de la lumiere publique, les recommande à ceux, qui les liront; & que la bonne opinion, que vous en avés, leur donne l'agréement, qu'ils ne peuvent eſperer de leur merite. Auſſi eſt-ce la principale conſideration, qui m'a fait conſentir au ſoin, que vous avés pris de leur faire voir le jour;

 m'imagi-

m'imaginant, qu'ils ne ſont pas tout a fait incapables d'edifier, puis qu'ils ont eu le bon-heur de plaire à une ame ſi Chrétienne, & ſi plenement habituée aux ſentimens de la vraye pieté. Pour leur donner tous les avantages, qu'ils peuvent tirer de votre nom, j'aurois icy MADAME, *à éclaircir, & confirmer la bonté, la pureté, la charité, le zele, & les autres devoirs, qu'ils recommandent aux perſonnes de votre ſexe, par les exemples, que votre vie en fournit tous les jours. Mais craignant, que cette louange, bien que juſte, & legitime, n'offenſaſt votre modeſtie, qui ſe contente des yeux, & de l'approbation de ſon Seigneur, je laiſſeray là ce diſcours, pour vous ſupplier ſeulement* MADAME, *d'avoir agreable la liberté, que je prens, devous adreſſer ce petit ouvrage, ou pour mieux dire la declaration, que je vous paſſe en public du don, que je vous en avois deſia fait en particulier. Recevés la s'il vous plaiſt pour un vray & ſincere teſmoignage des reſſentimens, que j'ay de la ſainte amitié, dont vous m'honorés il y a long-temps, Monſieur votre mari, & vous. Ie prie Dieu de tout mon cœur, qu'il vous conſerve tous deux dans une longue & parfaité proſperité, vous comblant de ſes plus precieuſes graces, & benedictions en ſon Fils Ieſus-Chriſt noſtre Seigneur. Ie vous baiſe tres-humblement les mains, en qualité.*

MADAME,

De vôtre tres-humble & tres-obeiſſant ſerviteur,

DAILLE'

De Paris, le dernier Decembre 1643.

SER-

SERMON IX.

SUR LA PREMIERE EPITRE DE S. PIERRE

Chap. III. Verſ. 1, 2, 3, 4, 5, 6.

Prononcé le 22 Fevrier, 1637.

1. *Semblablement que les femmes ſe rendent ſujettes à leurs propres maris, afin que meſme, s'il y en a qui n'obeïſſent point à la parole, ils ſoyent gagnez ſans parole par la converſation des femmes;*
2. *Ayans veu voſtre chaſte converſation, qui eſt avec crainte.*
3. *Deſquelles le parement ne ſoit point ceſtuy-là de dehors, qui giſt en entortillement de cheveux, ou parure d'or, ou en accouſtrement d'habits:*
4. *Ains l'homme qui eſt caché, à ſçavoir celuy du cœur, qui giſt en l'incorruption d'un eſprit doux & paiſible, qui eſt de grand prix devant Dieu.*
5. *Car ainſi auſſi autresfois ſe paroyent les ſainctes femmes eſperantes en Dieu, eſtans ſujettes à leurs propres maris;*
6. *Comme Sara obeyſſoit à Abraham, l'appellant Seigneur, de laquelle vous eſtes filles en bien-faiſant, quand meſmes vous ne craignez point aucun eſpouvantement.*

COM-

COMME le Mariage eſt la plus ancienne des Inſtitutions de Dieu, qui volut qu'Adam fuſt mary avant que d'eſtre pere, maiſtre, ou magiſtrat; auſſi eſt ce la plus importante & la plus neceſſaire au genre humain. Car c'eſt la ſource de toutes les Societez dans leſquelles il ſe maintient, la pepiniere de ſes eſtats, le fondement de leur eternité & de leur bon-heur. C'eſt pourquoy tous les Sages qui ſe ſont meſlez du gouvernement des hommes, ont eu un grand ſoin d'eſtablir le Mariage, & d'en regler les devoirs, comme nous l'apprenons des eſcrits qui nous reſtent des anciens Philoſophes & Legiſlateurs; l'opinion de ceux qui l'ont ou aboly, ou decrié, ayant touſiours eſté tenuë par les perſonnes raiſonnables pour une pernicieuſe extravagancé, qui eſteint l'honneſteté, qui ruine l'ordre & la diſtinction des hommes, qui eſtouffe les plus ſainctes & les plus douces de leurs affections, & les plonge dans une confuſion brutale, oſtant du milieu d'eux l'une des principales differences, qui ſepare leur genre d'avec celuy des beſtes. Mais nulle diſcipline n'a jamais eu plus de ſoin de cette inſtitution, que celle de noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt, qui la ramenant à ſon origine, l'a miſe dans le plus haut poinct de ſa dignité, en rendant l'union indiſſoluble, & le bon-heur accomply, & luy faiſant meſme l'honneur de la prendre pour l'image de cette

ſacrée

ſacrée & eternelle communion, qui eſt entre luy & ſon Egliſe. Et neantmoins Satan fut ſi impudent, que pour rendre le Chriſtianiſme odieux, il ne feignit point de l'accuſer d'eſtre ennemy du Mariage, d'en rompre l'union, & d'en violer l'honneſteté. Et pour mieux faire croire ſes calomnies, il ſuſcira dés le commencement je ne ſçay quels abominables heretiques, qui ſous le nom & la profeſſion de Chreſtiens, ſemoyent mille erreurs dans le monde, & entreutres diffamoyent le Mariage de tout leur poſſible, comme une choſe directement contraire à la ſainɛteté. Les Apoſtres du Seigneur pour garãtir ſa doɛtrine d'un ſi vilain blaſme, ont ſouvent traiɛté cette matiere avec une exaɛte diligence, recommandant à toutes occaſions l'honneſteté du Mariage, & en eſtabliſſant magnifiquement les devoirs.

Vous ſçavés que les Epitres de S. Paul en ſont pleines; celles nommément, qu'il a eſcrites aux Corinthiens, aux Epheſiens, aux Coloſſiens, aux Hebreux, à Timothée, & à Tite; & il nous advertit notammẽt en quelque endroit, que l'une des raiſons, pourquoy il deſire que les perſonnes mariées s'acquitent ſi exaɛtement de leur devoir, eſt *afin que la parole de Dieu ne ſoit point blaſphemée.* Chers Freres, c'eſt ſans doute la meſme conſideration, qui a indui ɛt ſain ɛt Pierre à repreſenter ſi au long ces enſeignemens aux fideles dans le texte que nous avons leu. Il les *Tite 2. 5.*

avoit

avoit exhortés en general à l'honnesteté & à la
1. *Pier.* 2. 12. sanctification, *afin* (disoit-il) *que les Gentils qui detractent de vous, comme de malfaiteurs*, forcés par la lumiere de vostre conversation *glorifient Dieu au jour de la visitation.* Puis descendant aux devoirs, sur lesquels ils estoyent particulierement calomniés, il les avoit conjurés de rendre toute obeyssancé, & soubmission à leurs Superieurs, les sujets à leurs Magistrats, & les serviteurs à leurs maistres, & de supporter patiemment tout ce qu'il y auroit de rude en cette servitude. Maintenant il poursuit, & passe au mariage, formant aussi les mœurs des personnes qui sont en cét estat, & carce qu'en cette societé la femme est la partie sujette, il commence par elle, & puis ordonne au mary de quelle façon il s'y doit conduire. Quant aux femmes il les exhorte premierement à se rendre sujettes à leurs propres maris, en toute humilité & chasteté; & pour les y porter avec plus d'efficace; il leur met en avant l'excellent fruict qui leur en reviendra, & à toute l'Eglise; à sçavoir la conversion de leurs maris, s'ils sont infideles; estant certain qu'il n'y a rien qui agisse plus puissamment sur l'esprit d'un mary, que l'honnesteté & la sous-mission d'une sage & vertueuse femme. Et parce que ce sexe desire naturellement d'estre agreable, & aime pour cét effet la parure & les ornemens, l'Apostre ne desdaigne point ce soin, &

prend

prend la peine (s'il faut ainſi dire) de les veſtir & parer luy meſme, leur monſtrant quels habits, & quels royaux elles doivent porter pour gagner les cœurs des leurs maris. Et en fin pour ne rien laiſſer en arriere, il leur propoſe dans les deux derniers verſets de noſtre texte, divers patrons de cette nouvelle & divine mode, qu'il leur a recommandée; & un nommement le plus riche & le plus accomply qui ſoit, à ſçavoir Sara la femme du Patriarche Abraham. Ce ſont les choſes que nous traicterons en cette action, s'il plaiſt au Seigneur; Et bien que ce diſcours regarde particulierement les femmes, ſi eſt-ce, freres bien aimeés, que nous ne laiſſons pas d'y requerir de vous l'audience & l'attention, à laquelle vous oblige l'intereſt que vous avez en leur edification pour les liens, ſoit ſpirituels, ſoit temporels, dont le Seigneur vous a unis avec elles. Joint que tous les devoirs qui leur ſont icy recommandés, ne ſont pas tellement propres à leur ſexe, que le noſtre n'ait auſſi ſa part en quelques uns, comme nous le montrerons cy-apres. Dieu nous face là grace & à elles & à nous de recevoir l'ordre de ſon ſainct Apoſtre avec reſpect, de le mediter avec ſoin, & de le pratiquer fidelement à ſa gloire & à noſtre ſalut. Amen.

Le premier devoir de la femme, & qui eſt comme le fondement de cette ſaincte alliance, qu'elle

qu'elle a avec ſon mary, eſt la ſuetion ; *Que les femmes* (dit l'Apoſtre) *ſe rendent ſujetes à leurs propres maris*; S. Paul ordonne le meſme dans
Tite 2. 5. *Col.* 3. 10. *Ephe.* 5. 24. 1. *Ti.* 2. 12. les Epiſtres à Tite & aux Coloſſiens ; Et en celle, qu'il eſcrit aux Epheſiens, *comme l'Egliſe* (dit-il) *eſt ſujette à Chriſt, que ſemblablement auſſi les femmes le ſoyent à leurs propres maris*. Et en la premiere à Timothée, *Ie ne permets point* (dit-il) *que la femme uſe d'authorité ſur le mary*. Et ne faut pas s'imaginer, que cét ordre ſoit ſimplement n'ay de la calamité du temps, comme ſi les Apoſtres n'avoyent enjoint ceſte ſujetion aux femmes, que pour attirer leurs maris à la profeſſion de l'Evangile, & non qu'elles la deuſſent en effect ; ainſi que quelques uns corrompent la ſujetion, à laquelle ils obligent tous les Chreſtiens à l'eſgard des Magiſtrats, diſant, que ce qu'ils en faiſoyent, n'eſtoit que pour adoucir par cette volontaire ſouſmiſſion les puiſſances qui gouvernoyent à lors le monde ; non qu'en effect les fideles leur fuſſent ſujets de droit. Il eſt clair, que les SS. Apoſtres ont preſſé cette ſujetion des femmes à l'endroit de leurs maris, comme une choſe neceſſaire, juſte & deuë par toute ſorte de droits divins, & humains, à laquelle elles ne peuvent manquer ſans offenſer Dieu & Jeſus-Chriſt ſon fils, & violer les loix du mariage. Car ils la fondent ſur la nature des choſes, & ſur la volonté de Dieu, qui les à faites, & ordonnées, en tirant

meſmes

meſmes les raiſons dés la premiere creation du genre humain, avant que le peché l'euſt precipité de l'heureux eſtat où il vivoit au commancement dans le deſordre, où il eſt maintenant. S. Paul allegue donc pour la premiere de ſes raiſons, que l'homme a eſte formé le premier, & puis apres Eve, comme Moyſe le rapporte dans la Geneſe. Dieu pouvoit, ſi tel euſt eſté ſon bon plaiſir, les créer tous deux enſemble: Ce qu'il y a mis ceſte diſtinction n'a pas eſté ſans deſſein, mais pour nous apprendre que l'homme eſt le premier, & la femme la ſeconde; l'ordre de leur creation reglant celuy de leur dignité. Il eſt vray que les animaux pour avoir eſté crées avant l'homme, ne laiſſent pas d'eſtre bien bas au deſſous de luy: Mais la diverſité de leurs eſpeces fait, que l'on n'en peut rien induire à leur advãtage: & qu'il y à meſme ſujet d'en tirer tout le contraire, l'ordre de Dieu & de la nature eſtant de commencer par les choſes les plus imparfaites, & de finir par les plus accomplies. Icy où l'homme & la femme ſont d'une meſme eſpece, crées l'un & l'autre à l'Image de Dieu, doüés d'une meſme nature, & capables d'un meſme bon-heur, l'on ne s'auroit s'imaginer autre raiſon de ce que l'homme a eſté crée le premier, & puis la femme quelque temps apres, ſinon celle que nous apprend l'Apoſtre, à ſçavoir que l'homme doit avoir l'authorité. Ailleurs dans l'onzieſme chap. de la *Gen.* 1. 27. & 2. 18.

premiere aux Corinthiens, il met encore en avant deux autres raiſons. La premiere eſt tirée de la maniere de la creation ; *L'homme* (dit-il) *n'eſt point de la femme, mais la femme eſt de l'homme.* Vous en ſçavés l'hiſtoire; Que l'homme ayant eſté crée en la perfection de ſa nature, ayant meſme deſia exercé l'empire qu'il avoit ſur les animaux en leur donnant à chacun leur nom, Dieu ! endormit en ſuite, & durant ſon ſomme il forma la femme de l'une de ſes coſtes. Ce procedé ſi myſterieux nous monſtre, que la femme eſt une portion de l'homme ; qu'elle luy appartient, comme née du ſien, & doit rapporter ſa vie au contentement de ſon Adam, puis que c'eſt de luy qu'elle tire l'origine de ſon eſtre. L'autre raiſon de l'Apoſtre eſt priſe de la fin de noſtre creation ; qui prouve ceſte verité encore plus clairement, que tout le reſte ; *L'homme* (dit-il) *n'a pas eſté creé pour la femme, mais la femme pour l'homme.* Adam ne fut creé que pour la gloire de ſon Seigneur à ſon Image & ſemblance, ſans que l'Eſcriture nous apprenne, que Dieu ait eu aucun autre deſſein en le formant. Mais quant à Eve, elle nous enſeigne expreſſément ce que dit S. Paul, qu'elle fut faite pour Adam : Car Dieu voyant qu'il n'eſtoit pas bon que l'homme fuſt ſeul, *Faiſons luy* (dit-il) *une aide pour l'aßiſter*, où (comme on le peut auſſi expliquer) *une aide ſemblable a luy* ; où

1. *Cor.* 11. 8.

1. *Cor.* 11. 9.

vous

vous voyés, que le contentement, & le ſoulagement de l'homme, & en un mot ſon bien fut le deſſein, & la fin de la creation de la femme. Or ſans difficulté la fin eſt plus excellente, que les moyens, & le ſujet pour qui l'on fait une choſe va devant ce qui eſt fait pour luy. D'où vient que l'Apoſtre ne feint point d'appeller l'homme à cét eſgard, *l'Image & la gloire de Dieu*, & la femme *la gloire de l'homme*; c'eſt à dire le ſujet où reluit la gloire & la dignité de l'homme; comme en l'homme ſe voit celle de Dieu. Ces raiſons concluent évidemment, mes freres, que ceſt ordre euſt eu lieu dans le Paradis meſmes, quand bien le peché ne nous en euſt point chaſſés. La ſainctеté & le bon-heur de la femme ne l'euſt pas empeſchée d'eſtre ſujette à l'homme, puis que c'eſtoit apres luy, de luy & pour luy qu'elle avoit eſté créeil. En effet puis qu'en toute ſocieté il y doit neceſſairement avoir quelque ordre, quelque diſtinction de Superieur & d'inferieur, n'y ayant rien de plus inegal & de plus cõtraire à la ſubſiſtence des choſes, que la confuſion & l'uniforme égalité: Il faut advoüer qu'il y euſt eu un Superieur en la ſocieté qu'Adam & Eve euſſent faite enſemble dans l'eſtat d'integrité, où le mariage euſt eu lieu. Et il ne faut point alleguer qu'a ce compte le bon-heur de la femme n'euſt pas eſté accomply. Car cette juſte & legitime dependance ne l'euſt nullement troublé; au contraire

1. Cor. 11. 7.

eſte en euſt fait partie; & euſt eſté l'un des principaux fonds du contentement & de la gloire de la femme. Comme le corps des fidelles apres la reſurrection ne laiſſera pas d'eſtre parfaictement heureux, quoy qu'il doive eſtre à jamais aſſujetty à l'ame; & les Anges, qui obeyſſent ne laiſſent pas de jouyr d'une parfaite felicité, bien qu'ils dependent de celuy qui les gouverne. La ſujetion ne rend les perſonnes mal-heureuſes, que lors qu'elle eſt involontaire. Elle n'a rien de faſcheux, où la volonté de celuy qui obeyt eſt meſme que de celuy qui commande. Encore aujourd'huy dans ces ruines du monde où nous vivons, combien y a-t-il de femmes, à qui l'honneſteté & l'amour de leurs maris rend ceſte ſorte de ſujetion ſi douce, qu'elles l'aiment mieux, que leur propre vie? qu'elles en font leur gloire, & ne voudroyent pas l'avoir changée pour tous les Empires de la terre? J'advoüe que le peché y a apporté un grand changement; & que ce qui euſt fait partie du bon-heur de la femme dans l'eſtat d'innocence, luy eſt devenu un ſuplice par l'arreſt du juſte Juge. *Tes deſirs* (dit-il) *ſe rapporteront a ton mary, & il aura ſeigneurie ſur toy*; & c'eſt ce qu'entend S. Paul par la loy qu'il allegue à ce propos au 14. de la premiere au Corinthiens. Mais elles doivent premierement conſiderer, que c'eſt la volonté de Dieu noſtre ſouverain Seigneur, à laquelle il eſt raiſonnable, qu'elles aſſujettiſ-

Gen. 4. 16.

1 *Cor.* 14. 34.

ſent

ſent le mouvement de la leur, ſupportant doucement la condition où il les a reduites, ſans plus alleguer (comme les femmes du monde) que ce ſont les hommes qui ont fait les loix. Puis la juſtice de ceſte diſpoſition eſt toute évidente: Car puis que la femme preſſa la premiere l'oreille au ſerpent, & fit pecher l'homme par la ſeduction de ſa parole & de ſon exemple, il eſt raiſonnable qu'elle per de l'authorité, qu'elle uſurpa ſi mal-heureuſement. Et c'eſt ce que l'Apoſtre met auſſi en avant ſur ce ſujet, *Ce n'a pas eſté Adam* (dit-il) *qui a eſté ſeduit; mais la femme ayant eſté ſeduite a eſté en tranſgreſſion.* 1 Tim. 2. 14. Elle a ouvert la porte à l'ennemy; elle a violé le ſeau de Dieu & trahy le Paradis. Apres une ſi horrible faute, comment ſe peut-elle plaindre d'eſtre ſujetta. Pleuſt à Dieu, qu'elle l'euſt touſiours eſté! Nous ſerions encore heureux. Ce qu'elle s'émancipa, & entreprit injuſtement de conduire celuy qu'elle devoit ſuivre, eſt la ſeule cauſe de noſtre commun mal-heur. Si la mauvaiſe humeur de ſon mary, ou la ſienne propre, luy rend ceſte ſujetion faſcheuſe, qu'elle ſe ſouvienne, que ce ſont les fruicts de ſa faute. Mais vous Chreſtiennes, que le nouvel Adam appele à un bon-heur tout autre, que n'eſtoit celuy que vous avés perdu, penſés encore que ſa croix a changé la nature de ces choſes. Cheriſſés cette chaiſne, que le ſeul peché rend faſcheuſe aux autres. Faites

voſtre ornement de ce qui leur eſt un ſupplice; Que voſtre vertu tourne en un bel or ce fer qui leur eſt ſi rude. Ou voſtre patience rendra vos maris plux doux; ou leur rigueur vous vaudra une couronne : ce divin eſpoux que vous ſervés en eſprit, eſtant trop bon pour laiſſer ſans recognoiſſance ce que vous aurés ſouffert pour l'amour de luy. Prenez ſeulement ſa volonté pour regle de voſtre ſujetion. Car je n'entens pas, que vous l'offenciés pour obeïr à vos maris. Le reſpect que vous leur devés, ne va pas juſques-là. I'advoüe qu'en toutes autres choſes vous eſtes obligées à leur complaire; & S. Paul l'a ainſi ordonné, *Que les femmes* (dit-il) *ſoyent ſujettes en toutes choſes.* Mais quand leurs deſirs choquent les commandemens de Dieu, vous eſtes diſpenſées d'y obeyr. Un Philoſophe Payen reglant les devoirs des femmes les oblige à n'avoir, à ne recognoiſtre, ny ſervir d'autres Dieux, que ceux de leurs maris: Mais ce n'eſt pas merveille qu'il faſſe ſi bon marché de la religion, puis qu'il ne cognoiſſoit que la fauſſe: Vous qui eſtes inſtruites en la vraye, en celle qui nous unit à Dicu, & qui nous donne l'immortalité; vous ne devés jamais la quitter; vous devés pluſtoſt ſouffrir mille morts, que d'offencer l'eſpoux de vos ames, pour gratifier ceux de vos corps. Seulement ſuis-je d'avis, que pour leur approuver voſtre conſtance, vous leur rendiés d'autant plus

Eph. 5. 24.

Plutarque dans les preceptes du mariage.

plus de ſouſmiſſion en toutes les autres choſes; plus vous leur teſmoignerez de vigueur & de fermeté en la religion. Et c'eſt ce qu'entend icy l'Apoſtre quand apres vous avoir ordonné la ſujettiõ à vos maris, il adjouſte (comme vous voyés) *afin que ſi meſme il y en a qui n'obeyſſent point a la parole, ils ſoyent gagnés ſans parole par la converſation des femmes, ayans veu voſtre chaſte converſation, qui eſt avec crainte.* Puis que le mariage eſt la plus eſtroite de toutes les ſocietés humaines, la communion la plus douce & la plus intime, qui conjoint deux perſonnes en une ſeule chair; il eſt à ſouhaiter qu'il ne ſe contracte qu'entre des parties les plus égales, qu'il eſt poſſible; la diſſimilitude & la contrarieté y apportant naturellement la diſcorde & le mal-heur. Mais il n'y a rien où la concorde des parties ſoit plus neceſſaire, qu'en la religion, la choſe la plus importante aux hommes, & pour ce ſiecle, & pour l'autre. C'eſt pourquoy l'Apoſtre commande aux perſonnes fideles qui veulent entrer en cette condition, de ne ſe marier, *qu'en noſtre Seigneur* c'eſt à dire à une partie, qui ſerve auſſi Jeſus-Chriſt avec nous; & les mal-heurs où tombent ceux, qui violent ceſt ordre, nous en juſtifient aſſez là neceſſité. Ce fut ceſte bigarrure, qui perdit l'Egliſe dés le commancement, lors que les fils de Dieu convoitans la beaute des filles des hõmes, s'allierent avec elles. Ce mal-heureux meſlange

1. *Cor.* 7. 19.

Gen. 5.

ſouilla leurs meurs, ruina leur pieté, irrita le Ciel, & deſola enfin la terre, l'inondant de deux deluges, de celuy de l'idolatrie premierement, & puis en ſuitte de celuy des eaux, qui exterмina toute chair. Ce fut encore ceſte bigarure, qui long-temps depuis débaucha Salomon de la crainte du vray Dieu, & plongea le plus ſage de tous les hommes dans le plus brutal de tous les vices. Et ſans aller foüiller dans les ſiecles paſſés, c'eſt cette meſme peſte, qui nous perd tous les jours tant de perſonnes, hommes, femmes, enfans; qui fait ſuccomber la pieté ſous la ſuperſtition, & ſeme la profeſſion de l'erreur dans les familles les plus zelées à la verité; la juſte vengeance de Dieu abandonnant à la laſcheté, & au menſonge ceux qui prefe-rent leur paſſion à ſa volonté, & font ſi peu d'eſtat de ſon alliance, qu'ils n'ont point de honte de commencer le plus important traicté de leur vie par l'offence de ſon Nom, & par l'outrage de ſon ſervice. Quand il n'y auroit que ceſte conſideration, jamais une perſonne vrayement craignant Dieu, ne ſe jettera dans ces pieges, pour eſtre toute ſa vie dans une peine, d'où il ne ſe peut tirer, qu'en s'abandonnant avec ſes enfans à la damnation eternelle. Mais ceſte bigarrure ſurvient quelque-fois dans les mariages deſia faits, où elle n'eſtoit pas au commencement, quand l'une des parties quitte la profeſſion en laquelle ils avoyent eſté liés, comme

quand

quand de l'erreur, qui leur eſtoit commune, elle vient à la verité, ou au contraire renonce a l'Evangile pour ſuivre la ſuperſtition. La diverſité, qui euſt deu empeſcher le mariage de ſe faire, ne le rompt pas alors; pource qu'elle le treuve deſia fait. Et c'eſt en cette occaſion où Dieu appele ſes enfans à une rude eſpreuve; & où ils ont grand beſoin d'implorer ſa grace contre la tentation, travaillant continuellement à la converſion de leur partie par œuvres & par parole. Que l'homme y employe ce que Dieu luy donne de legitime authorité dans le meſnage; que la femme s'y ſerue de la ſujetion, à laquelle elle eſt obligée. La ſujetion a auſſi ſes charmes, & eſt ſouvent auſſi puiſſante que l'authorité. C'eſt ainſi que Monique, mere de S. Auguſtin, gagna autre fois Patrice ſon mari, homme d'ailleurs colere & faſcheux: la modeſtie, la conſtance; la douceur & l'honneſteté de cette ſaincte femme, ayant en fin veincu la fierté & la rudeſſe de ſon eſprit. C'eſt ainſi que Domitia convertit ſon mary proche parent de l'Empereur Domitien: & Clotilde le Roy Clovis, le premier Chreſtien de nos Roys. Nos peres nous ont raconté divers exemples de meſme nature, & par la grace de Dieu nous en avons veu quelques uns. Mais il faut confeſſer à noſtre honte, qu'ils ſont devenus fort rares. Ce n'eſt pas que les cœurs des hommes ſoyent autrement faits, que

jadis; ou que la ſuperſtition ſoit devenuë plus forte, ou plus charmante qu'elle n'eſtoit alors. Noſtre foibleſſe eſt la ſeule cauſe de ceſte difference: Car je parle en commun à l'un & à l'autre ſexe, eſtant difficile de juger lequel des deux s'acquite le moins mal de ſon devoir. Nous n'avons plus de zele; le Nom de Dieu & de ſon Chriſt ne nous touche plus: le monde & la chair ont remply toutes nos affections; & il nous ſemble que c'eſt beaucoup de nous conſerver nous meſmes dans la profeſſion de la pieté, & que d'y attires les autres, ſeroit entreprendre ſur la charge les Paſteurs. Vivans dans cette negligence, ce n'eſt pas merveille ſi la ſuperſtition qui eſt active & ardente, à la force de nous reſiſter, & meſmes (ô mal-heur!) de nous ſeduire quelquefois. Car il ſe trouvé bien plus de femmes corrompuës par l'erreur de leurs maris, que d'hommes corrigés par la foy de leurs femmes. Fideles, reprenés voſtre zele, & travailles courageuſement à une œuvre ſi importante. Il y va du ſalut des plus cheres perſonnes, que vous ayez au monde, qui ne font qu'un meſme corps avec vous. Ne ſouffrés point que Satan triomphe de la moitié de vous meſmes. Que le Ciel au ſortir d'icy vous recoive tout entiers, & voye uny en la poſſeſſion de l'Eternité ce qu'il avoit veu conjoint en la jouyſſance du ſiecle. Femme, penſés particulierement, quel contentement

& quel

& quel honneur ce vous fera de gagner celuy que vous perdiſtes autrefois ; d'eſtre le moyen & l'organe de ſon inſtruction & de ſon ſalut, au lieu que vous le fuſtes au commencement de ſa ſeduction & de ſa ruine. Qu'elle ſera voſtre gloire, quand un jour dans l'aſſemblée des Anges & des hommes, vous preſenterés ce gain au Maiſtre? quand voſtre Adam luy dira, non comme le premier jadis, *La femme que tu m'avois donnée pour eſtre avec moy m'a fait pecher*; mais tout au contraire. *C'eſte aide Seigneur, que j'ay receve de ta benediction, m'a retiré de l'erreur. C'eſt elle qui m'a fait tien; qui m'a enſeigné le vray arbre de ta vie; qui m'y a conduit, & m'a fait manger de ſes fruicts.* Et il ne faut point icy alleguer qu'il eſt malaiſé de gagner ceux, que la parole de Dieu ne peut veincre. Ce qu'ils y reſiſtent, ne vient, que de ce qu'ils ne l'eſcoutent pas. Une femme à mille moyens de leur oſter cette haine, qu'ils portent à la verité: Et l'Apoſtre ne leur ordonne pas de faire des ſermons à leurs maris. Ce ſeroit une choſe importune & puls capable de les rebuter, que de les attirer. Il veut qu'elles employent à ce deſſein une predication muete; une converſation *chaſte* & *humble*, pleine de ſouſmiſſion, de pureté, & de douceur. Or il n'entend pas ſeulement, que la femme fidele garde inviolable la foy, & l'honneur de ſon lit; à quoy elle ne peut mãquer ſans perdre le nom de

femme,

femme, & ſans devenir un monſtre digne de la malediction de Dieu, & des hommes. Il veut que la chaſteté reluiſe en toute ſa vie; & que la pureté de ſes propos, que la gravité de ſes actions, & la ſainteté de toute ſa conduite, teſmoigne à chacun l'honneſteté de ſon ame. Mais il adjouſte encore, que ſa converſation *ſoit en crainte*, c'eſt à dire humble, & reſpectueuſe, ſelon le ſens où il prend ordinairement ce mot; comme quand il nous ordonne cy apres de *reſ-*

1. *Pier.* 3. 15. *pondre en crainte*, c'eſt à dire avec reverence, *à chacun qui nous demande raiſon de l'eſperance, qui eſt en nous*. Ceſte douce & reſpectueuſe humilité eſt la propre vertu des femmes; la couronne de leurs meurs, & la vraye gloire de leur ſexe. L'Apoſtre la joint icy fort à propos avec la chaſteté: parce qu'il y en à que leur pudicité rend fieres, & qui s'imaginent que ceſte vertu leur acquiert le droit d'eſtre inſolentes. Mais elles s'abuſent bien fort. Car la fierté eſt touſiours fâcheuſe; & il n'y à point de chaſteté quelque exquiſe qu'elle ſoit, qui la puiſſe rendre agreable. Si vous voulés armer voſtre converſation de la force neceſſaire pour perſuader vos maris, joignés la modeſtie à la chaſteté; Que la douceur & la ſouſmiſſion de l'une tempere la gravité & l'auſterité de l'autre. Vous ne vivrés pas long temps de ceſte ſorte avec un mary, que vous ne gagniés ſon cœur. Car il n'y a point d'ame ſi dure, que les rayons d'une ſaincte & humble

humble converſation n'amolliſſent en fin peu à peu. Elle vient ſouvent à bout de ce que la force & l'authorité ne ſçauroit veincre; comme vous voyés que ceſte belle & douce lumiere du Soleil fond en peu de temps ſans effort ce que toute la violence de la Bize n'avoit fait que reſſerrer & endurcir. Apres tout, ſi vos ſoins demeurent ſans effect à l'eſgard de vos maris; la benignité de Dieu ne les laiſſera pas ſans recognoiſſance. Vous ne pouvés eſtre fruſtrées de ſon ſalaire, quelque puiſſe eſtre d'ailleurs le ſuccés de vos peines. Telle eſt en general la ſujettion, que les femmes ſont obligées de rendre à leurs maris. Car ſi elles la doivent à ceux qui ſont de contraire Religion nonobſtant cette difference; combien plus à ceux qui craignent & ſervent Dieu avec elles? qui adorent un meſme Chriſt, & aſpirent à une meſme immortalité? Voyons maintenant comment l'Apoſtre veut, qu'elles ſe parent; *Que leur ornement,* (dit-il) *ne ſoit pas celuy de dehors, qui giſt en entortillement de cheveux, ou parure d'or, ou en accouſtremens d'habits, mais l'homme, qui eſt caché, aſſavoir celuy du cœur, qui giſt en l'incorruption d'un eſprit doux & paiſible, qui eſt de grand prix devant Dieu.* Noſtre nature conſiſtant en deux parties; le corps, qui ſe void au dehors, & l'eſprit qui l'anime & le meut au dedans; c'eſt une vieille & commune erreur dans le monde, que les femmes doivent principalement avoir ſoin

de pa-

de parer & d'embellir la premiere, ſans ſe travailler beaucoup de l'autre ; ſinon autant que ſes perfections peuvent ſervir à rendre leur pratique plus agreable. D'où vient, que celles du monde mettent la pluſpart toute leur eſtude & leur temps en cela. Elles en font leur art & leur philoſophie ; comme ſi toute la perfection de leur eſtre & leur ſouveraine felicité de conſiſtoit qu'à paroiſtre belles. L'Apoſtre leur arrache ceſte vanité de l'eſprit, & leur monſtre que leur vraye parure eſt bien autre; Que Dieu leur ayant donné une ame capable d'une beauté incomparablement plus excellente que n'eſt celle du corps, elles doivent travailler à l'orner, & à l'enrichir, & ne s'amuſer pas à peigner & à coiffer le dehors ſeulemẽt. Pour bien prendre ſon intention il faut conſiderer, qu'il ne leur defend pas abſolument d'avoir ſoin de leur corps. Car premierement ny la netteté, ny la propreté n'eſt pas un crime.

1. *Tim.* 2. 9. Et quant aux habits, ſainct Paul ne leur permet pas ſeulement ; il leur commande expreſſement d'en porter d'honneſtes, & qui outre leur principal uſage (qui eſt de defendre le corps contre les injures de l'air) donnent encore quelque ornement à leur perſonne. Il ne faut pas douter non plus, que ces ſaincts hommes n'approuvent la diſtinction que font les habits entre les divers ordres du genre humain, ſeparant comme marques & livrées les conditions

ditions les plus relevées d'avec celles qui ſont au deſſous, & qu'ils ne laiſſent par conſequent à quelques-unes des femmes l'uſage du velours, du ſatin, & de la pourpre, de l'or, de l'argent, & des pierreries. Car Dieu eſt l'autheur de toute ceſte belle diverſité, qui ſe trouve entre les conditions des hommes, entre les jours, les lieux, & les circonſtances de leurs affaires. Il en a luy-meſme marqué quelques-unes par la difference des habits; comme vous voyez que ſous le vieux Teſtament ſes Roys, ſes Preſtres, ſes Miniſtres eſtoyent autrement veſtus que le commun; & autrement encore en certaines feſtes & ſolennitez, qu'à leur ordinaire. Nous-ne liſons point que Rebecca ſoit blaſmée d'avoir receu & porté les braſſelets d'or, & les pendans d'oreilles, qui luy furent donnés de la part d'Iſaac; & les offrandes du peuple de Dieu pour le ſanctuaire, monſtrent que l'or & l'argent & les joyaux faiſoyent partie des ornemens de leurs femmes; & vous voyés que long temps depuis les filles du Roy David eſtoyent veſtuës beaucoup plus magnifiquement, que le commun. Ce ſeroit un chagrin plein d'extravagance, de vouloir abſolument oſter à tout le genre humain l'uſage des eſtoffes, des metaux, & des pierreries, que Dieu n'a pas creés inutillement. Et quoy que l'on nous parle d'humilité & de modeſtie; c'eſt un ſecret orgueil, ou une avarice cachée, qui fait

Gen. 24. 47. *Exod.* 35. 22. 2. *Sam.* 13.

deſirer

deſirer ceſte confuſion. La modeſtie ſe peut auſſi bien exercer dans le velours, que dans le bureau; & l'orgueil ne ſe loge pas moins ſous des haillons, que ſous la pourpre. Il faut donc remarquer en ſecond lieu, que l'Apoſtre parle icy par comparaiſon, & defend aux femmes, non abſolument de parer leur corps, mais bien de le parer avec plus de ſoin que l'eſprit. Il veut, que leur principale eſtude ſoit l'ornement de leur ame; que ce ſoit la matiere de leur gloire; que ce qu'elles employent de temps & de ſoin à veſtir & parer leur corps, ne ſoit rien au prix de ce qu'elles donnent à l'ame. Il n'y a rien ſi commun que ceſte forme d'expreſſion; comme quand noſtre Seigneur diſoit aux Juifs, *Travaillez non point apres la viande qui perit; mais apres celle qui eſt permanente à la vie eternelle.* Il n'entend pas qu'ils n'ayent pour tout aucun ſoin de pourvoir eux & leur famille du pain materiel neceſſaire à nous ſuſtenter en la terre; mais bien que ce ſoit là le moindre de leurs ſoucis; que leur principale & plus grande affection ſoit pour le pain ſpirituel. Et quand ſainct Paul diſoit que *Dieu n'a point de ſoin des bœufs*, il ſignifioit non qu'il n'en ait pour tout aucun ſoin, mais qu'il en a beaucoup moins que des Miniſtres de l'Evangile. Sainct Pierre icy tout de meſme diſant, que l'ornement des femmes Chreſtiennes eſt celuy du dedans, & non celuy du dehors, entend que

Iean. 6. 27.

1. Cor. 9. 9.

celuy

celuy du dedans eſt le principal ; qu'au prix de celuy-là elles ſe doivent fort peu ſoucier de ce dehors, que les autres parent & poliſſent avec tant d'art & de peine. Il leur permet donc la propreté, l'honneſteté, & la bien-ſeance, que chacune doit meſurer à ſa naiſſance, à ſa condition, & à ſes moyens. Il ne leur defend que l'excés, la vanité, & l'abus. Par exemple, il n'envie pas à leur teſte ceſte honneſte couverture, que la nature luy a faite de leurs propres cheveux, ainſi que nous l'apprend l'Apoſtre dans l'onzieſme chapitre de la premiere aux Corinthiens. Il ne trouve pas mauvais, que leurs cheveux ſoyent nets, & diſpoſés avec quelque ordre. Mais il ne peut ſouffrir ces peignes, ces fers, ces poudres, & toute ceſte vaine induſtrie, qui ne met pas moins d'heures à eſtendre, à frizer, à colorer, & à ranger une poignée de poil, que nous en employons dans nos plus ſaintes & plus importantes actions. L'Apoſtre ne vous defend pas de laver & nettoyer voſtre viſage. Il a ſeulement en horreur les artifices, dont vous le deguiſés, & les couleurs dont vous le fardés. Il veut bien que vous formiés vos perſonnes à la bonne grace; mais pourveu que ce ſoit ſans outrager Dieu, ny les hommes. Dieu eſt outragé quand vous changés ſon ouvragé ; quand vous entreprenez d'y adjouſter, ou d'en diminuer, de teindre ſes dons en autres couleurs, d'alterer les

S. Cyprien. marques, dont il a distingué les saisons de vostre aage. Car, comme disoit un ancien Pere, apres qu'un ouvrier excellent a fait, & achevé un portraict, apres qu'il luy a donné sa forme & sa couleur ; si un autre y venoit mettre la main pour le corriger, & le refaire ; il l'offenceroit sans doute cruellement, & le taxeroit ou d'ignorance, ou de foiblesse. Vous donc comment vous figurez-vous, que Dieu doive laisser vostre temerité impunie, qui avez eu la hardiesse de reformer son ouvrage, d'effacer les couleurs de son pinceau, & d'y en mettre d'autres nouvelles ? d'adjouster à la taille qu'il vous avoit donnée, & de changer le teint de son image ? Comment ne craignés-vous point, que ce grand Ouvrier ne vous rejette au dernier jour, & ne vous dise ; Ce n'est pas là mon ouvrage ? Satan & la chair l'ont tout changé. Je n'y recognois plus les traces de ma main. Puis qu'il a eu honte de la forme & de la couleur que je luy avois donnée ; qu'il brusle à jamais avec les demons, dont il a preferé les fards & les déguisemens à ma verité. Pensés qu'outre ceste raison vous en fourniss és encore une autre à la Justice divine de vous traiter de la sorte. Car à quoy tendent tous ces artifices, sinon à perdre les hommes ? à corrompre leurs yeux, & leurs cœurs ? Je veux que ce ne soit pas vostre intention, (encore certes, qu'il faille trop d'innocence pour croire, que le des-

le deſſein de tant de vanités ne ſoit autre, que d'edifier vos prochains.) Mais quoi qu'il en ſoit, tant y a que vous cauſés mille ſcandales, & ruinés par une vaine curioſité l'ouvrage & le prix du ſang de Jeſus-Chriſt. Je ne dis rien du temps que vous y perdés, dont le Seigneur vous demandera conte un jour, & qu'il vous avoit donné pour l'employer à ſon ſervice, à l'inſtruction de vos enfans, & à l'eſtude de ſa cognoiſſance. On peut faire les meſmes conſiderations ſur les habits, les perles, & les pierreries. L'Apoſtre veut que voſtre habit ſoit honneſte, & modeſte, qu'il n'ait rien d'afſeté, rien de nouveau, ny d'eſtrange; qu'il ſerve à couvrir voſtre corps, & non à attirer les yeux du monde, ou à allumer ſes convoitiſes; que l'eſtoffe & la façon en ſoit proportionnée à voſtre condition, à voſtre aage, à voſtre religion, & à vos moyens. Et c'eſt en ce poinct que noſtre ſiecle a ſur paſſé la vanité de tous les autres. L'habit des femmes y a perdu ſon vray & premier uſage; la mondanité ayant treuvé le moyen de le former en telle ſorte, qu'il ſert pluſtoſt à monſtrer leur corps, qu'à le cacher. Le luxe n'y a point de bornes; ce n'eſt plus le beſoin, ny la bien-ſeance, ny la naiſſance, ny la qualité qui le regle: Chacun en uſe comme bon luy ſemble, avec une licence ſi prodigieuſe, que les femmes de la plus baſſe condition ne laiſſent aux Princeſſes aucun advantage ſur elles. La braverie tyrannize

toutes leurs autres paſſions; elle les diſme, & les ſaigne pour ſon entretien. La pluſpart ayment mieux ſe paſſer des choſes les plus neceſſaires, que de manquer de celle-cy, la plus ſuperfluë de toutes. Le veloux & le ſatin, l'or, l'argent, les perles, & les pierreries luiſent aujourd'huy ſur toutes ſortes de perſonnes. La profuſion en eſt ſi horrible, qu'il ſe treuve des femmes qui portent à l'entour de leur col, ou dans leurs cheveux, le double de leur mariage; tout le bien de leurs marys, & quelquesfois encore celuy de leurs voiſins, celuy de l'eſtranger, celuy de la vefue & de l'orphelin. Femmes Chreſtiennes, gardez-vous d'une paſſion ſi furieuſe; que le deſir d'eſtre braves ne vous tente jamais, puis qu'il produit de ſi vilains effects. Souvenez-vous que vous vivez dans l'eſcole d'un crucifié, qui vous appelle à l'humilité, au jeuſne, à l'affliction, à la repentance; qui veut que le monde vous ſoit crucifié, & que vous ſoyez crucifiées au monde. Souvenez-vous de quelle honte & de quelle confuſion le Seigneur menace les filles de ſon Iſraël, leurs gentilleſſes, & la ſuperfluité, de leurs habits; *Ie les deſpouilleray*, dit-il, *de leurs ornemens; je leur oſteray leurs boetes, leurs chaiſnes, & leurs bagues; leurs atours, & leurs rubans, leurs poinçons, leurs mirovers, & leurs voiles; Ie haleray leur beau teint, & au lieu de leurs ſenteurs & parfums, je les couvriray de puanteur & de pourriture.* Ne tenés point pour

Eſai. 3. 18.

une

une choſe indifferente, ny pour une faute mediocre, ce qui deſplaiſt ſi fort au Seigneur, qui l'irrite, & attire ſes jugemens ſur la terre. Laiſſés toute cette vanité aux femmes du mõde, dont le partage eſt en ce ſiecle. Employés vos moyens ſelon le deſſein de Dieu, qui vous les a donnés, à l'entretien de vos enfans, au ſoulagement des pauvres, à l'edification du Sanctuaire. Quelles merveilles ne feriés-vous point, ſi vous aviés le courage de conſacrer à Jeſus-Chriſt ce que vous donnés à la vanité? Ce qu'elle vous vole pour parer inutilement vos cheveux, ou voſtre cou, ſuffiroit à nourrir tous nos pauvres. Que ſi vous ne pouvez ſouffrir, que vos perſonnes ſoyent ſans ornement, recherchés celuy que vous recommande l'Apoſtre, celuy du *cœur, de l'homme, qui eſt caché*, & *qui giſt en l'incorruption d'un eſprit doux & paiſible, qui eſt de grand prix devant Dieu.* Cet *homme caché* qu'il deſire, que vous pariés ſoigneuſement, c'eſt voſtre ame ſans point de doute, la meilleure & principale partie de voſtre nature, par laquelle nous ſommes hommes, qui nous ſepare proprement d'avec les beſtes, & nous joint avec les Anges. Il l'appelle *l'homme caché*, pource qu'elle ne paroiſt pas à nos yeux, & ſe fait ſeulement voir par ſes effets. Que cet homme ſoit deſormais l'object de vos ſoins. Pendant que les filles du ſiecle s'amuſent à parer le dehors; occupez-vous à embellir & enrichir cet hõme interieur.

Comme le corps à divers membres, l'ame a auſſi pluſieurs parties differentes ; l'entendement pour voir les objets, la volonté, & les affections pour les ſaiſir, ou rejetter. Ne laiſſés aucune partie de cet homme interieur ſans ornement ; Que la foy & la cognoiſſance des choſes celeſtes reluiſe en ſon entendement ; Que la prudence, & la ſageſſe, & la diſcretion y brillent, comme autant de perles, ou de diamans ; Que l'amour de Dieu, que le deſir du Ciel, que la charité du prochain, & l'affection de vos maris, & de vos enfans ſoyent les ornemens de voſtre volonté. Mettés-y ſur tout, comme deux joyaux neceſſaires, cet *eſprit doux*, & *cet eſprit paiſible*, que l'Apoſtre nomme icy expreſſément; entendant par là (ce me ſemble) la debonnaireté, & la conſtance, les deux plus riches ornemens que puiſſe avoir une femme, & auxquels vous devés d'autant plus vous eſtudier, que plus ils ſont rares en voſtre ſexe ; dont le plus ordinaire defaut eſt la colere, & la legereté. Ce ſont là, Femmes chreſtiennes, vos legitimes ornemens; vrayement dignes d'occuper toutes vos penſées, & de conſumer tout voſtre temps. Il ne faut pour les avoir ny piller les coſtes de la Chine, ou de l'Arabie, ny foüiller dans les entrailles de la terre, ny voler ou nos enfans, ou les pauvres de Jeſus-Chriſt, ny outrager nos corps avec le fer & le feu. Ils ne vous couſtent rien ny à acquerir, ny à conſerver.

Dieu

Dieu les donne à toutes celles, qui les luy demandent, & qui prennent la reſolution de vivre en ſa crainte. Vous les porterés par tout avec vous; Ny la pauvreté, ny l'exil, ny la maladie, ny aucun de ces autres accidens, qui troublent ſi ſouvent voſtre vie, ne vous les ſçauroit jamais oſter. La mort meſme, qui vous deſpoüillera d'une partie de voſtre nature, vous laiſſera ces joyaux entiers, ou pour mieux dire elle les polira, & les reduira à leur ſouveraine perfection. Car ce ſont des biens immortels de la nature du Ciel, d'où ils nous viennent. Et c'eſt ce que ſignifie l'Apoſtre par ceſte *incorruption*, qu'il leur attribuë. L'or, l'argent, les perles, les diamans, le veloux, les cheveux, le corps meſme, à l'ornement duquel on les employe, periront tres-aſſeurement. Peu de femmes conſeruent ces choſes juſques à la vieilleſſe: mais toutes les perdent neceſſairement à la mort. La ſeule parure de l'homme interieur eſt eternelle, comme luy. Et ne craignés point je vous prie, que vos maris n'ayent pas ceſte ſorte d'ornemens agreables. Il n'y a point d'homme ſi deſraiſonnable, qui ne les eſtime & ne les admire, & qui ne les aime mille fois mieux en ſa femme, que toutes les pierreries de l'oriẽt. Mais quãd biẽ une ſi belle choſe auroit le malheur de ne plaire pas aux hõmes, l'Apoſtre vous aſſeure qu'elle eſt de *grand prix devant Dieu*, à qui vous avés beaucoup plus d'intereſt de plaire, qu'à aucun

aucun homme, puis qu'il eſt le ſouverain Juge de l'une & de l'autre vie.

C'eſt ce que l'Apoſtre vous commande, ſœurs bien aimées au Seigneur: c'eſt à quoy vous oblige l'exemple de ces ſainctes femmes, & de Sara notamment, qu'il vous met en avant. Formez voſtre vie ſur le patrõ de leurs mœurs; ſoyés veritablement leurs *filles* en imitant leur foy, leur eſperance, leur douceur & leur humilité, & la ſaincte, & conſtante ſujettion qu'elles rendoyent à leurs maris. Car vous pouvez entrer dans l'honneur de leur alliance *en faiſant bien comme elles*, c'eſt à dire, ainſi que l'Apoſtre s'explique, en faiſant bien, *non par crainte*, mais par conſcience, par une ſincere amour de l'honneſteté, & de la ſainctetè, & non par l'apprehenſion de l'humeur, ou de la colere d'un mary, ou de quelque autre mal ſemblable. Or ſi le Seigneur demande ce ſoin, ceſte pureté, cette modeſtie, & ſimplicité aux femmes marieés, beaucoup plus y oblige-t-il les filles & les vefues, qui n'ayant point de maris ont, ce ſemble, moins de ſujet de ſe parer. Et ſi ce ſexe mes Freres, qui eſt naturellement plus mou, & plus delicat que le noſtre, doit renoncer à ces vanités pour ne travailler qu'à la culture de l'homme interieur; quelle honte vous ſera-ce d'aimer & d'exercer les curioſitez qui luy ſont defenduës? ou de negliger les vertus qui luy ſont commandées? Prenons donc tous enſem-

enſemble une ferme reſolution d'obeyr à l'Apoſtre. Parons de ces divins ornemens cet homme interieur, qui eſt meſme en l'un & en l'autre ſexe. Veſtons-le de la ſainɛteté du Seigneur, rougiſſons-le de ſon ſang, blanchiſſons-le de ſa ſimplicité & candeur, ornons-le des joyaux de ſes vertus, & le couvrons tout entier du fin creſpe de ſes Juſtices. Attendons en cét eſtat la venuë de l'Eſpoux celeſte; & ne doutons point que cet habit ne luy plaiſe, & que nous en trouvant parés il ne nous reçoive dans ſons Palais nuptial, le Sanɛtuaire de la gloire & de l'immortalité, pour y vivre & y regner eternellement avec luy, & ſes ſainɛts Anges.

Amen.

SERMON X.

SUR LA PREMIERE EPISTRE DE S. PIERRE

Chap. III. Verſ. 7.

7. Vous marys ſemblablement comportez-vous diſcretement avec elles, comme avec un vaiſſeau plus fragile, ceſt aſſavoir feminin; leur portant reſpect, comme ceux qui auſſi eſtes enſemble heritiers de la grace de vie; afin que vos prieres ne ſoyent point interrompuës.

Prononcé le 20 Septembre, 1637.

CHERS FRERES, comme les parties dont la Nature a compoſé les corps des animaux ne ſont pas toutes d'un meſme ordre, mais les unes principales qui gouvernent, & les autres ſujetes & dependantes; de meſme en eſt-il de ces diverſes ſortes de ſocietés qui ſubſiſtent dãs le genre humain, & dont chacune eſt comme un corps artificiel formé par l'union des perſonnes conjointes enſemble. Leurs parties ſont auſſi differentes & inégales; les unes ſuperieures qui commandent, les autres inferieures qui obeyſſent. Et comme en la Nature, bien que les fonctions de toutes les parties du corps ſoyent requiſes

requiſes pour faire ſubſiſter ſon eſtre dans un eſtat heureux, neantmoins celles des principales y ſont les plus neceſſaires; de meſme auſſi la conſervation, & le bon-heur de chaque ſocieté humaine depend principalement des devoirs des Superieurs. Encore que l'œil, ou le pied ne faſſe pas ſon devoir, nous ne laiſſons pas de vivre. Mais pour peu que le cœur ou la teſte manquent à leurs fonctions, toute noſtre vie en ſouffre incontinent, & perit bien-toſt ſi le mal continuë. Ainſi dans les ſocietés humaines les fautes des ſoldats incommodent une armée, mais celles du Capitaine la ruinent; Les deſordres des particuliers ne bleſſent pas beaucoup le repos d'un Eſtat: mais les Princes n'en peuvent faire qui ne le mettent en danger. La ſuite & l'importance de ces manquemens ſe meſure à la qualité & au rang de ceux qui les commettent. Joint que le bon exemple des Superieurs eſtant comme un rayon & un eſprit de vie, qui meut & anime leurs ſujets à faire chacun leur devoir, lors qu'il vient à leur manquer ils ſe laiſſent auſſi aller; & ainſi de la faute d'un Superieur naiſſent celles d'une infinité de particuliers. Puis dõc que nous ſommes tous obligés à l'entretien des ſocietés, où nous avons eſté eſtablis par la divine Providence, il s'enſuit que nul ne doit avoir plus de ſoin de s'acquitter de ces devoirs, que ceux qui tiennent le plus haut lieu en chacune, eſtant clair que c'eſt principalement

d'eux

d'eux qu'elles dependent. C'eſt pourquoy le S. Apoſtre traittant icy de la premiere, & de la plus naturelle de toutes nos ſocietés, (c'eſt à dire du mariage) ne ſe contente pas de preſcrire aux femmes les devoirs qu'elles ſont obligées d'y rendre pour la cõſerver & maintenir en ſon entier, ainſi que nous l'oüiſmes en la derniere de nos actions ſur ceſte Epiſtre. Il parle auſſi maintenant aux maris, & leur montre ce qu'ils doivent à ce ſainct etat, auquel Dieu les a appellés: Diſcours d'autant plus neceſſaire, que la ſujettiõ à laquelle il a obligé les femmes, ſembloit donner aux maris toute puiſſance ſur elles. Pour donc leur oſter l'occaſion d'en abuſer, il borne icy leur authorité; & declare, que comme il veut que le mary gouverne la femme, auſſi entend-il que la raiſon, la diſcretion, & la pieté gouverne le mary. L'honneur qu'il luy donne eſt de marcher le premier dans les voyes de Dieu; d'y eſclairer & d'y conduire ſoigneuſement ſa femme & par parole, & par exemple. Que ſi elle luy doit de la ſujettion, l'Apoſtre nous apprend qu'auſſi luy doit-il du reſpect; & que la ſuperiorité qu'il à ſur elle eſt nõ la puiſſance d'un tyran ſur ſes ſujets, ny d'un maiſtre ſur ſes eſclaves: mais un doux & innocent avantage deu à la dignité de ſon ſexe, & qui l'oblige au reſte à avoir autant d'affection & de ſoin pour ſon contentement, & pour ſa gloire, que les meilleurs peres en peuvent avoir pour leurs plus chers enfans.

Mais

Mais eſcoutons l'Apoſtre meſme, *Marys*, (dit-il) *comportez-vous diſcretement avec vos femmes, comme avec un vaiſſeau plus fragile, c'eſt à ſçavoir feminin, leur portant reſpect comme ceux qui auſſi eſtes enſemble heritiers de la grace de vie, afin que vos prieres ne ſoyent point interrompuës.* Il comprend tous les devoirs des maris en deux mots, qu'ils *ayent à ſe comporter diſcretement avec leurs femmes*, & à leur *rendre du reſpect*: & afin que ſon exhortation ſoit plus efficace, il l'arme de pluſieurs raiſons tirées premierement de la naturelle infirmité des femmes: ſecondement de l'honneur qu'elles ont commun avec nous d'eſtre auſſi heritieres de la grace de vie; & enfin de la neceſſité des prieres, & autres exercices de pieté, qui ne peuvent avoir lieu dans les familles, où le mary ſe gouverne mal avec ſa femme. Cette action aura donc deux parties. En la premiere nous expliquerons, s'il plaiſt au Seigneur, ce que ſon Apoſtre dit des devoirs des maris; & en la ſeconde nous conſidererons les raiſons qu'il en allegue.

Quant au premier poinct, ce ſeroit une choſe infinie de vouloir repreſenter par le menu toutes les parties de la juſte & legitime conduite, qu'un mary doit à ſa femme. Car leur vie eſtant toute entiere meſlée enſemble, il n'y a preſque point de moment qui ne les oblige à ſe rendre quelque devoir. Nous ne paſſons qu'une bien petite partie de noſtre temps avec les autres; &

il n'y

il n'y a que peu de leurs intereſts qui nous touchent. Mais le ſacré lien, qui conjoint les perſonnes marieés enſemble, unit & confond tellement tous leurs intereſts; qu'en cét eſtat il ne leur reſte preſque rien de propre, chacune des deux parties vivant pour l'autre, & ne faiſant rien où elle n'ait part. Puis donc que c'eſt l'homme qui eſt le maiſtre, & le ſurintendant de cette communauté, il doit avoir un extréme ſoin, que rien ne s'y paſſe, que bien & honneſtement. Premierement l'Apoſtre veut, qu'il *ſe comporte diſcretement avec ſa femme.* Les termes, dont il ſe ſert, ſignifient mot pour mot en leur langue originelle, *habiter avec elles ſelon connoiſſance*; c'eſt à dire comme il eſt ſeant à l'uſage & connoiſſance qu'il a, & dont ſon ſexe eſt naturellement plus capable, que celuy de ſa femme; qu'il regle ſes actiõs par la lumiere d'une ſaincte prudence, qu'il paroiſſe qu'il eſt vrayemẽt mary, & a toute la capacité & ſuffiſance neceſſaire pour bien gouverner une femme, & une famille. La premiere actiõ de cette prudence ou diſcretion eſt de ſe propoſer pour but le biẽ de ſa femme, & la paix de ſa famille. La ſeconde de reconnoiſtre l'humeur, le naturel, & les autres qualitez de ſa partie; & la troiſieſme, qui eſt d'une tresgrande eſtenduë, d'employer ſoigneuſemẽt toutes les choſes, qui la peuvent affermir dans la crainte de Dieu, & luy rendre douce & agreable la vie, qu'elle paſſe avec luy. Et pour gagner ce

poinct, il faut eviter le plus qu'il eſt poſſible ce qui choque ſes inclinations, ſur tout ſi elles ſont raiſonnables, ſans jam iis luy faire paroiſtre de haine ou de dépit contr'elle; ſelon le cõmandement que l'Apoſtre n'a point dedaigné de nous laiſſer, *Marys, ne vous enaigriſſez point contre vos femmes.* Meſmes en ce qui eſt indifferent de ſa nature, un ſage mary ne feindra point de donner quelque choſe à l'affection de ſa femme. Car ſi la charité nous oblige en cette ſorte de ſujets de nous accommoder aux plus eſtrangers, & de nous faire tout à tous; afin de les gagner ſelon le precepte & l'exemple, que ſainct Paul nous en a laiſſé; combien plus en deués vous uſer ainſi envers la perſonne du monde, qui vous eſt la plus proche, & en l'amitié de laquelle cõſiſte la plus grande partie du bon-heur de voſtre vie? Seulement faut-il prendre garde, que cette complaiſance n'aille juſques aux choſes qui ſont cõtraires à la volonté de Dieu, & à la vocation ſoit de l'homme, ſoit de la femme. En quoy noſtre premier Pere nous a laiſſé un tres pernicieux exemple, le deſir de contenter ſon Eve luy ayant fait offenſer leur commun Createur, en mangeant à la voix de la femme du fruict que Dieu luy avoit defendu. Et pleuſt à Dieu qu'en cette laſcheté il euſt moins de ſucceſſeurs! Mais avec ſa nature il a communiqué cette molleſſe à pluſieurs de ſes enfans, qui au lieu de reſiſter aux deſirs de leurs femmes, quand ils ſont ou injuſtes, ou deshon- Col. 3. 19.

honneſtes, les ſuivent dans le mal, ou du moins leur permettent tout ce qu'elles veulent à leur propre honte, à la ruine de leur maiſon, & ſouvent meſme au grand ſcandale de l'Egliſe. Il s'en trouve, qui pour ſatisfaire à la ſuperſtition de leurs femmes, negligent le ſalut de leurs enfans, ſouffrans qu'elles les conſacrent à l'erreur, & les y nourriſſent. Que pouvons-nous attendre de ſi foibles courages, ſinon qu'au premier jour les femmes les emporteront eux-meſmes dans l'abus, comme autresfois Salomon & Achas? I'en laiſſe une infinité d'autres, qu'une pareille laſcheté fait conſentir au luxe & à la vanité de leurs femmes, ou (ce qui eſt le dernier poinct de l'infamie) à leur volupté & à leur honte. Je ſçay bien que pour colorer ces foibleſſes, on allegue les larmes, & les humeurs de ce ſexe, & la violence de ſes paſſions. Mais ce ne ſont que pretextes. Un vertueux mary en viendroit à bout, s'il y employoit conſtamment l'authorité, que Dieu luy a donnée, & tous les juſtes & legitimes moyens qu'il luy a mis en main, & en un mot s'il avoit autant de vigueur & de fermeté pour la raiſon, que ſa femme en peut avoir pour ſes folles paſſions. Dieu ne receura non plus ſes excuſes que celle d'Adam, qui eut beau alleguer la perſuaſion d'Eve; Il ne laiſſa pas d'eſtre chaſſé du Paradis, comme indigne de jouyr des benefices d'un Seigneur, à la volonté duquel il avoit miſerablement preferé

celle

celle d'une femme. C'eſt en telles occaſions, où le mary ſe doit ſouvenir de ce qu'il eſt, & de la proteſtation de noſtre Seigneur Jeſus-Chriſt: *Si quelqu'un vient vers moy & ne hayt ſon pere, & ſa mere, & femme, & enfans, & freres & ſœurs, & encore meſme ſon ame, c'eſt à dire* (comme l'explique S. Mathieu) *s'il aime ces choſes là plus que moy, il ne peut eſtre mon diſciple.* Hors de là, & où l'intereſt de la pieté & de l'honneſteté demeure en ſon entier, le mary doit eſtre facile & complaiſant à ſa femme; & lors meſme que ces conſiderations l'obligent à reſiſter à ſes volontés, il le doit faire conſtamment & vigoureuſement à la verité, mais neantmoins doucement & raiſonnablement. Car puis qu'il eſt de ſon devoir non ſeulement d'empeſcher que ſa femme ne faſſe le mal, mais de la porter elle-meſme au bien, il eſt evident qu'il luy faut gagner le cœur, & changer ſes affections; ce qui ne ſe peut faire que par la douceur & la perſuaſion, les excés & les violences eſtant pluſtoſt contraires, qu'utiles à un tel effect. Et il me ſemble qu'un ancien Philoſophe Payen a fort bien rencontré à ce propos diſant, que le mary doit dominer ſa femme, non comme le maiſtre fait ſon eſclave, mais comme l'ame fait le corps; c'eſt à dire non avec rigueur, & à force de main, mais avec douceur, par raiſon & par amitié. Car c'eſt ainſi que l'ame gouverne le corps, ſans excés ny violence aucune, avec l'authorité de la raiſon, & les ſoins,

Luc. 14. 16. *Matth.* 10. 37.

Plutarque.

de l'amour. C'eſt à mon avis ce qu'entend l'Apoſtre, quand il ordonne icy aux maris de traitter leurs femmes diſcretement, & comme il eſt bien-ſeant à la cognoiſſance qu'ils ont. Mais il veut encore, qu'ils leur *portent du reſpect*; ce qui ſemble d'abord ne s'accorder pas bien avec la ſujettion, que les femmes doivent à leurs maris & qu'il leur preſcrivoit luy-meſme dans les verſets precedens. Car il ſemble que c'eſt à la perſonne ſujete de reſpecter & honorer ſon Superieur, & non au contraire. A quoy je reſpons, qu'il n'y a nulle doute que les femmes doivent honorer leurs maris; Et la raiſon & le precepte de l'Apoſtre les y obligeant neceſſairement. Mais cela n'empeſche pas que les maris ne doivent reciproquement à leurs femmes cette ſorte d'honneur, dont il eſt cy queſtion. Et pour le bien entendre; il faut premieremẽt remarquer, que les paroles de l'Apoſtre que nous avons icy traduires *porter reſpect*, ſignifient proprement *diſtribuer*, ou *departir de l'honneur*: de ſorte qu'on les pourroit interpreter avec quelques uns pour dire, *faire de l'honneur*, comme nous parlons communément. Et le ſens ſera, que le mary doit faire part a ſa femme de l'hõneur que Dieu luy donne en ſa famille. A quoy ſe rapporte fort bien la raiſon qu'il ajouſte, & que nous expliquerons cy-apres, que la femme eſt un vaiſſeau plus foible. Car la Nature nous enſeigne elle-

1. *Cor.* 12. 23. meſme (comme S. Paul le remarque) d'orner &

de

de parer avec plus de ſoin ce que nous eſtimons eſtre le moins honorable: de ſorte que cette meſme infirmité & ſujettion qui eſt naturelle à la femme, oblige ſon mary à luy faire part de ſa dignité, afin qu'elle luiſe de ſes rayons, comme parlẽt les Juriſconſultes, & trouve en luy, comme la Lune en ſon Soleil, la lumiere & l'éclat d'authorité, que la nature ne luy a pas donnée. Car la Lune (comme chacun ſçait) eſt de ſoy-meſme un corps ſombre, & ſans clarté; & neantmoins elle ne laiſſe pas de luire & de paroiſtre dans les Cieux auſſi ſuperbement, qu'aucun des autres feux, que nous y voyons, le Soleil luy faiſant part de ſes rayons, & la reveſtant par le benefice de ſes doux aſpects, de la gloire dont elle eſt naturellement deſtituée. L'Apoſtre veut que le mary en uſe ainſi envers ſa femme, qu'il luy preſte ſes rayons, & la pare de ſa gloire. Car puis qu'elle eſt ſienne, & qu'elle doit gouverner ſa maiſon, y luire & y dominer, comme dans un petit monde, notamment en ſon abſence, qui eſt comme la nuict de ſa famille, ſon propre intereſt l'oblige à luy faire part de tout ce qu'il a de dignité & de lumiere, la reconnoiſſant, & la faiſant reconnoiſtre aux autres pour une partie de ſoy-meſme, pour ſa compagne & ſa moitié, & (comme parle l'Eſcriture) *ſa chair & ſon os*, la commune maiſtreſſe de ce qu'il a de biens, qui ne peut eſtre ny offenſée ny honorée qu'il ne s'en reſſente; qu'il la

mette dés le commencement en cette poſſeſſion, & qu'il l'y maintienne fidellement. C'eſt *l'hõneur*, que l'Apoſtre veut que les maris *departent* à leurs femmes ; contre la barbarie de ceux qui les traittent comme des ſervantes, ou quoy qu'il en ſoit ne leur font pas tenir dans leurs familles le rang qui leur y eſt deu. A quoy i'ajouſte, que le mary doit encore à ſa femme une autre eſpece *d'honneur* icy entendu par ſainct Pierre. Car le terme dont il ſe ſert, dans le ſtyle du langage Hebreu, que luy & les autres Apoſtres ont ſuivy dan leurs écrits, ſignifie non proprement & particulierement le reſpect, qu'un ſujet doit à ſon ſuperieur, mais generalement le ſoin que l'on a de quelque honeſte perſonne, & l'honorable reconnoiſſante, que l'on luy fait, ſoit pour les bons effices qu'il nous a rendus, ſoit pour la ſimple dignité de ſa conditiõ, comme on le peut voir en divers lieux de l'Eſcriture. D'où vient que meſpriſer, qui eſt le contraire *d'honorer* ſe prend ſouvent pour dire *negliger*, & *n'avoir pas de ſoin*. Il eſt clair qu'en prenant le mot *d'honneur* en ce ſens pour dire *ſoin* & reconnoiſſance, le mari doit un extreme honneur à ſa femme ; Et ce que l'Apôtre ajoute de ſon *infirmité* s'y rapporte fort bien. Car plus une choſe eſt foible, & plus en devons nous avoir de ſoin. Mais il faut remarquer, que l'honneur pris en ce ſens eſt touſiours conjoint avec eſtime & reſpect de la perſonne, que nous honorons. C'eſt pourquoy

1. *Tim.* 5. 3. 17. *Iuz.* 13. 17. *Nombr.* 22. 17. & 24. 11. *Prov.* 19. 16. *Pſ.* 69. 34. & 102. 18.

encore

encore que les maiſtres ſoyent obligés d'avoir ſoin de leurs eſclaves, neantmoins l'Eſcriture pour le ſignifier ne dit jamais, qu'ils les doivent *honorer*. Ainſi donc pour remplir tout le ſens de ce mot, & ne laiſſer en arriere aucũ des devoirs, qu'il comprend, le mari fidele doit premierement conſiderer ſa femme, comme une excellente creature de Dieu, formée de ſa main, & à ſon image, d'ouée d'une nature toute ſemblable à la ſienne, & à laquelle au fonds il ne manque aucune de nos vrayes, & eſſentielles perfectiõs. Il doit penſer, que ce meſme Dieu, qui l'a créee l'a luy met entre les mains pour eſtre comme l'accompliſſement & la perfection de ſa vie, la compagne de ſa fortune, un ſoulagement en adverſité, un accroiſſement de joye en proſperité; qu'au reſte elle eſt ſi eſtoitement ſienne, qu'elle ne fait plus qu'un meſme corps avec luy, n'eſtãt pas poſſible, qu'il n'ait la principale part en tout ce qui luy arrive de bien, ou de mal. Qu'il la regarde donc nõ plus comme une choſe étrangere, mais comme une partie de ſoy-meſme; comme ſa chair propre, en la meſme ſorte que l'ame regarde ce corps, dont elle eſt veſtuë. Si le mary à cette haute, & reſpectueuſe opinion de ſa femme, il ne ſera pas poſſible qu'en ſuite il ne la traitte avec la bonté, douceur, & fidelité convenable. Et par ce que l'amour, qui naiſt de ce jugement, produit puis apres tous les ſoins & tous les devoirs, qu'un bõ mari rend à ſa femme,

l'Apôtre S. Paul pour comprendre tout en un mot, inſtruiſant les maris (comme fait S. Pierre en ce lieu) leur commande ſeulement *d'aimer leurs femmes.* Et afin de leur faire comprendre quelle eſt cette amour, qu'ils doivent à leurs femmes, il leur en propoſe un riche & admirable patron, *Maris*, dit-il, *aymez vos femmes, comme auſſi Chriſt a aymé ſon Egliſe, & s'eſt donné ſoy meſme pour elle, afin qu'il la ſantifiaſt apres l'avoir nettoyée par le lavemẽt d'eau par la parole, afin qu'il ſe la rendiſt une Egliſe glorieuſe, n'ayãt tache, ny ride, ny aucune autre choſe. Ainſi les maris doivent aymer les femmes, comme leur propre corps. Qui ayme ſa femme il s'ayme ſoy meſme. Car perſonne n'euſt onques en hayne ſa chair; mais la nourrit & entretient, comme auſſi fait le Seigneur l'Egliſe.* Fideles que Dieu a appellés à l'eſtat du mariage, ayez touſjours cét exemple devãt les yeux. Formez y l'amour, que vous portez à vos femmes, & y reglez les devoirs, que vous eſtes obligés de leur rendre. Ce JESUS-CHRIST, que l'Apôtre vous met devãt les yeux, n'a qu'une Egliſe; *Ma colõbe, ma parfaite eſt unique*, dit ce divin Epoux. Il n'y a qu'elle ſeule, à qui il communique ſes faveurs; pour vous monſtrer que vous ne devez aymer, que celle que Dieu vous a conjointe. Et c'eſt pour figurer l'un & l'autre de ces deux myſteres, que le Seigneur ne crea au commencement qu'Eve toute ſeule à Adã; bien qu'il y euſt abõdance d'eſprit en luy, comme dit Malachie, & qu'il

Eph. 5. 25.

Cant. 6. 9.

Malach 2. 4. 15.

qu'il luy fuſt auſſi aiſé d'en faire pluſieurs, qu'une ſeule. Cette fidelité eſt le fondement du mariage. Quiconque la viole rompt toute cette ſaincté ſocieté, & caſſe l'inſtitutiõ du Createur, & ſe ſoûmet à ſa malediction. Et il ne faut point s'imaginer que vôtre ſexe ait icy quelque privilege. Plus il pretend d'honneur & d'avantage, plus eſt horrible ſon crime, quand il vient à faillir. Cette faute eſt la peſte & la ruine du mariage. Elle luy oſte tout ce qu'il a de beau & de doux, elle y ſeme le dédain & le dépir, la haine & la diſcorde, & puis y attire en ſuite les maledictions du Ciel, & tous les malheurs de la terre. Elle éteint les familles les plus floriſſantes; elle appauvrit les plus abondantes; elle abaſtardit les plus generenſes; & je croy qu'à le bien prendre cette faute, plus qu'aucune autre, a mis dans le monde les confuſions, que nous y voyons. Chreſtien, autant que vous eſt cher & le ſalut de vôtre ame, & le bien de vôtre famille, donnez vous garde d'un ſi deteſtable peché. Ayez pour vôtre femme la meſme affectiõ, que Chriſt a pour ſon Egliſe. Qu'elle ſoit l'unique objet de vôtre amour; l'unique paſſion de vôtre cœur. S'il ſe trouve des imperfections en ſa perſonne, ou en ſes mœurs, ſouvenez vous avec quelle patience JESUS-CHRIST ſupporte les nôtres. Et quant à luy, qui eſt la perfection meſme, & qui n'a nulle tache, il auroit toutes les raiſons du mõde de ſe piquer contre les defauts

de l'Egliſe. Mais vous qui n'avez pas moins d'imperfections, que vos femmes, qui en avez peut eſtre plus, comment pouvez vous ſans injuſtice leur refuſer le ſuport, dont vous deſirez, qu'elles uſent envers vous? Conſiderez auſſi le ſoin, que le Seigneur prend de nourrir & de conſerver ſon Egliſe, employant ce qu'il a de force & de ſageſſe pour la rendre haureuſe. C'eſt une leçon pour vous, ô maris qui vous oblige à travailler pour l'entretien de vos femmes, & des fruits qu'elles vous Produiſent; & de mettre en cela tout ce que Dieu vous a donné d'induſtrie & de pouvoir. Ce ſera le vray moyẽ de cõjurer la tempeſte en pluſieurs maiſons, où elle ne ſe forme que des juſtes mé cõtentemẽs, que donne aux femmes la faineantiſe de leurs maris, & la neceſſité, qui la ſuit inſeparablemẽt. Voyez puis apres comment Jesus-Chriſt a fait part de tous ſes biens à l'Egliſe, la veſtant de ſa juſtice, l'enrichiſſent de ſa benediction, la parant de ſa gloire, luy donnent ſon ciel & ſon immortalité. N'eſt ce pas pour vous apprendre ce que nous diſions cy devant, que vos femmes doivent avoir part en tout ce que vous avez de bien & de dignité? Que diray-je du ſoin qu'à le Seigneur d'inſtruire, & de former ſon Egliſe & par les enſeignemens de ſa bouche, & par les exemples de ſa vie, nous ayant laiſſé un tres-accomply patron, afin que nous enſuivions ſes traces? Vous devez un ſemblable office

à vos

à vos femmes. Auſſi l'Apôtre veut-il que vous ſoyez leurs Oracles, leurs Docteurs, & leurs Prophetes domeſtiques, les renvoyant à vous ſi elles veulent apprendre quelque choſe. Mais à la parole, comme à fait le Seigneur JESUS, vous devez ajouter les exemples, & former dans vôtre vie l'effigie d'un bon & Chreſtien mari, où elles voyent reluire la chaſteté, l'honneſteté, la pieté envers Dieu, l'amour envers elles, la charité envers les prochains, l'humilite, la douceur & la debonnairete, la patience dans l'adverſité, la modeſtié dans la proſperité; où elles ne voyent meſlée aucune de ces vilaines paſſions, qui ſaliſſent la vie de la plus part des hommes, la colere l'aigreur, l'avarice ou la profuſion, l'orgueil, l'enuie, & autres ſemblables. Vivez ainſi, hommes Chreſtiens, & vous n'aurez beſoin ny de paroles, ny de mains pour ranger vos femmes. Ravies de la beauté de cette image elles s'y conformerõt d'elles meſmes, & en peu de temps exprimerõt dans leurs mœurs, comme dans un bon & fidele miroüer, le vray & entier portrait des vôtres. Mais il ne faut pas s'eſtonner ſi vous voyant vivre dans une licence extreſme elles ont de la peine à eſtre modeſtes: ſi vous voyant eſclaves des vices, elles ſe ſouciẽt peu de s'en defendre. Vôtre exemple irrite & authoriſe ce qu'elles peuvent avoir de mauvaiſes inclinations. Il arme leur paſſion; & leur fait croire, qu'elles ont droit de pecher, puis

1. Cor. 14. 15.

que vous, qui eſtes les conducteurs de leur vie, leur en monſtrez le chemin. Voila ſommairement, chers Freres, quels ſont les devoirs des maris, que l'Apôtre entend dans ce texte. Conſiderons maintenant les raiſons, qu'il en met en avant. La premiere eſt conceuë en ces mots, que la femme *eſt un vaiſſeau plus fragile.* Ce mot, que nous avons traduit *vaiſſeau* ſe prend generalement dans le langage des ſainctes Eſcritures pour toute choſe, dont on ſe ſert à quelque uſage, que ce ſoit; d'où vient que les *armes*, les inſtrumens de la guerre, y ſont appellées de ce nom; & S. Paul y eſt nommé un *vaiſſeau d'élection*, c'eſt à dire un inſtrument choiſi de Dieu pour ſon œuvre: & les Perſes, que ſa juſtice employa autresfois pour détruire l'empire des Babyloniens, ſont appellez les *vaiſſeaux de ſon indignation* en Eſaye. J'eſtime que c'eſt en un ſemblable ſens, que l'Apôtre nomme la femme *un vaiſſeau*, pource qu'elle a eſté créee avec cette difference de ſexe pour ſervir à l'homme, non ſeulement à la propagation de ſon eſpece, mais auſſi à l'adouciſſement & a la conſolation de ſa vie; comme il paroiſt par l'hiſtoire de Moyſe, où le Seigneur dit expreſſement, *Il n'eſt pas bon, que l'homme ſoit ſeul. Faiſons luy une aide pour luy aſſiſter.* Et c'eſt la ſãs doute, que regarde icy l'Apôtre, entendant par ce nom de *vaiſſeau* qu'il donna à la femme, cela meſme qu'entend Moyſe par celuy *d'aide.* Cette conſideration oblige

Eſa. 10. 1.

Gen. 2. 18.

oblige deſia chaque mari à avoir un grand ſoin de ſa femme, comme d'un preſent que luy a fait le Createur pour ſon bien & ſoulagement. Car ſi nous honorons & gardons cherement les choſes, que nous donnent les grands Princes, ſur tout quand elles ſont capables de ſervir à noſtre bien & contentement : avec quel reſpect devons nous recevoir, & avec qu'elle affection devons nous conſerver ces *aides*, que le ſouverain Monarque du monde a formées ſi ſagement, & dont il a pourveu nôtre vie ſi utilement ? Qui ne voit, que l'on ne peut negliger ny meſpriſer ſes preſens ſans outrager ſa bonté par une extreſme ingratitude ? Et pour fortifier cette raiſon, il faut icy remarquer, qu'il y a de pluſieurs ſortes *d'aides* ; les unes inanimées, qui n'ont rien de commun avec la nature de ceux, qui s'en ſervent, comme les armes, & les outils, & autres choſes ſemblables ; les autres qui ſont animées, ſont ou deſtituées de raiſon, comme les beſtes, ou douées de raiſon, comme les ſoldats, dont ſe ſert un Capitaine ; les eſclaves, dont ſe ſert un maiſtre. La femme eſt une ayde d'une toute autre ſorte, beaucoup plus exquiſe & plus excellente ſans comparaiſon. Car outre qu'elle eſt de meſme nature, que ſon mari, elle eſt auſſi de meſme conditiõ. Le Seigneur nous l'enſeigne lors que la voulant créer, il l'a nomme une ayde *ſemblable à l'homme*. C'eſt pourquoy auſſi il la forma non de bouë ou d'air,

ou de

ou de quelque autre matiere étrangere, mais de la propre ſubſtance de l'homme, ayant pris une de ſes coſtes pour l'étoffe de ce ſien ouvrage; pour vous apprendre ô homme, que cette ayde qu'il vous donne eſt un autre vous meſme, & que vous devez avoir pour elle la meſme amour & le meſme ſoin, que vous avez pour vous. L'outrager ou la mal traitter n'eſt pas une ſimple cruauté; c'eſt une barbarie & une inhumanité; c'eſt ſe violer & ſe forfaire ſoy meſme, le pire & le plus de naturé de tous les excez. Enfin ſouvenez-vous encore, que ce grand Dieu, qui la forma de vôtre ſubſtance, la tira de vôtre coſté; pourquoy, ſinon pour vous avertir, qu'elle doit eſtre vôtre compagne, & non vôtre eſclave? qu'elle doit eſtre aſſiſe aupres de vous pour manier & gouverner toute la famille avec vous? Mais l'Apôtre outre ces conſiderations, qu'il nous fournit en appellant la femme *un vaiſſeau*, nous en met encore une autre en avant, ajoutant que c'eſt un *vaiſſeau plus fragile*, ou comme il y a dans le Grec, *plus foible* ou *plus infirme*, ce qu'il entend ſans doute en la comparant avec l'homme. Ne vous offenſes point, femmes Chreſtiennes, de ce que le ſainct Apoſtre vous qualifie de la ſorte. Car outre qu'il n'allegue cela, que pour vôtre bien, pour vous recommander d'autant plus à vos maris, en l'amour & en la bonne grace deſquels vous devez mettre la plus grande partie de voſtre bon-heur, & de vôtre gloire;

gloire ; outre cela dis-je cette infirmité, dont il parle, eſt une ſimple qualité, & non un crime, ou un peché en vôtre nature. Car en parlant en general, il eſt certain que la femme eſt d'un temperament plus froid, & plus humide, & d'une conſtitution plus molle, que n'eſt pas l'homme; & les medecins en rapportent diverſes marques. Et comme il y a un rapport exquis entre les parties de chaque ouvrage de Dieu, la complexion de l'eſprit de la femme (s'il faut ainſi dire) eſt a peu pres ſemblable à celle de ſon corps, plus tendre & plus delicate, & qui par conſequent reſiſte moins aux impreſſions de dehors, & ſe trouble & s'allarme plus aiſément ; & il ſemble, que meſme devant le peché elle euſt quelque choſe de ſemblable : à raiſon dequoy l'adverſaire commença ſa batterie par elle, comme par la partie la moins capable de reſiſter. Et en cette proportion conſiderez je vous prie l'admirable ſageſſe du Createur, qui a donné à chaque choſe une nature, & des conditions ſi propres pour les fins, auſquelles il les deſtinoit. Car voulant, que l'homme agiſt & entrepriſt au dehors, & que la femme au contraire ſe tinſt ſedentaire pour porter & nourrir les enfans, & avoir ſoin de ſa famille, que ſe pouvoit-il faire de mieux, que de leur donner un naturel ainſi conditionné, à l'un chaud, fort, & actif, à l'autre froid, mol, & foible ? Telle a donc eſté la fin & l'intention du Seigneur en

ces

ces differences, qui ſe trouvent entre les conditions naturelles de l'un & de l'autre ſexe; dont les hommes abuſent ordinairement, en prenant occaſion de mépriſer les femmes. Mais l'Apôtre corrigeant cette erreur leur montre, que tout au contrarie cette conſideration les oblige à les traitter avec plus de ſoin, de reſpect, & de retenuë. Car c'eſt ainſi que nous manions les choſes frailes, & delicates; ſur tout quand nous ſçavons que pour nous ſervir il a fallu, qu'elles fuſſent telles: comme il eſt aiſé à voir tant par l'Eſcriture, que par la conſideration de la choſe meſme, que toute cette infirmité de l'autre ſexe a eſté neceſſaire pour les uſages qu'en tire celuy pour l'aide & le bon-heur duquel il a ainſi eſté formé par le Createur. Homme, adorez ſa ſageſſe. Ne mépriſez point les qualitez de ſon ouvrage. Puis que c'eſt pour vôtre bien, qu'il l'a fait infirme, traittez le en ſorte qu'il recouvre dans vôtre ſuport, & dans vôtre reſpect ce qu'en vôtre conſideration Dieu luy a oſté de force & de gloire. Mais S. Pierre ajoute une ſeconde raiſon, qui oblige encore beaucoup plus étroitement les maris à aymer & honorer leurs femmes. Elle eſt tirée de la part qu'elles auront un jour aveu eux au Royaume celeſte, que Dieu nous à donné en ſon Fils, *Reſpectez les* (dit-il) *comme ceux, qui auſſi eſtes enſemble heritiers de la grace de vie.* Dans quelques uns des anciens exemplaires de cette Epître le

mot

mot *d'heritiers* ſe rapporte aux femmes, *reſpectes les comme celles, qui ſont auſſi enſemble heritieres de la grace de vie*; & non aux hommes, comme dans la plus grande part des autres. Mais cette diverſité n'eſt de nulle importance; puis que de quelque façon, que l'on liſe, le ſens eſt touſiours meſme au fonds, à ſçavoir que le mari & la femme heriteront enſemble le Royaume de JESUS-CHSIST. Or ces paroles de l'Apôtre nous fourniſſent trois raiſons, qui obligent les maris à bien traitter leurs femmes. La premiere eſt contenuë dans le mot *auſſi*; La ſeconde en ce que les femmes ſont *heritieres de la vie*: La troiſiéme en ce qu'elles auront cet heritage *enſemble* c'eſt à dire avec leurs maris. Quant à la premiere, S. Pierre diſant que les femmes ſont *auſſi heritieres de la vie*, nous montre qu'outre cette conſideratiõ de la vie avenir, qu'il met icy en avant, celle de la preſente meſme oblige les maris à cette douceur & defereẽce. Car en effet, quand bien nous n'étendrions nos penſées, qu'à l'état du ſiecle preſent, ſi eſt ce que ce commerce ſi intime, & cette union ſi étroite, qui lie le mari & la femme ſelon la chair dans toutes les parties de cette vie, requiert qu'ils ſoyent touſiours en concorde & bonne intelligence l'un avec l'autre, ne ſe pouvant rien dire ny de plus malheureux, qu'un mauvais mariage, ny de plus heureux qu'un bon. Et puis que la femme de ſa part contribuë beaucoup

à ce

à ce bon-heur, il eſt raiſonnable que le mari le reconnoiſſe ; & que la conſideration des fruits, qu'il en cueille, luy face ſupporter doucement les incommoditez qui s'y trouvent, & aimer & cherir tendrement celle, qui luy apporte tant de biens ; qui addoucit ſes ennuis, & augmente ſes contentemens par la part, qu'elle y prend ; qui ſe meſle dans toutes ſes affections; qui conſerve ſon ſang, & perpetuë ſa lignée, & luy donne des enfans, la plus douce poſſeſſion, que puiſſent avoir les hommes. A quoy il faut ajouter les peines qu'elle a, ſoit à les porter, ſoit à les élever, les ſoins de la famille, & du gouvernement de ſon ménage. Il eſt vray qu'elles ne s'acquitent pas toutes égalemẽt de ces devoirs, & que quelques unes y manquent grandement. Mais auſſi faut-il avouër, que le plus ſouvent leurs fautes naiſſent de celles de leur maris, & s'en trouveroit peu, qui ne les imîtaſſent, s'ils leur montroyent conſtamment de bons exemples de vertu & d'honneſteté. Ces raiſons ſeules ont eu autrefois tant d'éfficace vers les pauvres Payens, que bien qu'ils n'euſſent aucune autre lumiere, ils ne laiſſoyent pas de reſpecter le mariage, comme une choſe ſaincte & divine; les maris portant au milieu d'eux tant d'affection & de reſpect aux femmes, que nous liſons que dans tout le peuple des Romains en l'eſpace de cinq cens ans il ne ſe fit pas un ſeul divorce, biẽ que leurs loix le permîſſent; ce deſordre

Denis d'Halicarnaſſe l. 2. des Ant. Rom.

ne

ne s'eſtant fourré au milieu d'eux que fort tard, lors que la poſperité & le luxe curent corrompu l'honneſteté & la gravité de leurs meurs. Mais Dieu ſoit loüé, Chreſtiens, qu'outre toutes ces raiſons l'Euangile vous en apprend encore une autre bien plus forte pour vous obliger à vous comporter avec vos femmes diſcretement & reſpectueuſement, c'eſt (comme dit icy l'Apôtre) *qu'elles ſont heritieres de la grace de vie enſemble avec vous.* Vous ſçavez quelle eſt cette *vie*, que l'Eſcriture appelle ſimplement *la vie* à cauſe de ſon excellence ; à ſçavoir cette bien-heureuſe & glorieuſe vie, que le Seigneur JESUS nous a miſe en lumiere par ſon Euangile, & qu'il donnera un jour là haut dans les cieux à tous ceux, qui croient à ſa parole. Il n'y a qu'elle ſeule, qui rempliſſe tout le ſens du mot de *vie*, les autres que nous appellons ainſi, n'eſtant pas dignes d'un ſi magnifique nom. Car & celle que les hommes paſſent en la terre depuis le peché, & celle que les Iſraëlites euſſent menée dans le delicieux païs de Canaan, & celle là meſme qu'Adam vivoit dans le Paradis, ſont toutes en quelque façon imparfaites, ſujettes à diverſes infirmitez, tachées de pluſieurs defauts, & ayans leur lumiere meſlée, l'une plus, & l'autre moins avec les tenebres de la mort ; au lieu que cette vie de JESUS-CHRIST ſera accomplie de tout point, pure & parfaitement exempte de toutes les infirmitez de la terre ;

immortelle, heureuſe, & glorieuſe; toute entiere vive, & touſiours jouïſſante du ſouverain bien, ſans qu'un ſeul moment de ſon éternelle durée ſe paſſe en autre exercice, qu'en la poſſeſſion de Dieu. C'eſt pourquoy les écrivains ſacrez la nomment ſimplement & abſolument *la vie*. Mais l'Apôtre l'appelle auſſi grace, *la grace de vie*, dit-il. Car c'eſt autant que s'il diſoit *la vie, qui eſt une grace*; en la meſme ſorte que cy-devant parlant de la meſme choſe il l'appelle une *couronne incorruptible*; & comme
1. *Petr.* 5. dans le premier chapitre de la Geneze Moyſe dit *l'étenduë du ciel*, c'eſt à dire (comme l'interpretent les plus doctes des Hebreux) le ciel, qui eſt une étenduë. C'eſt une façon de parler aſſez ordinaire dans l'Eſcriture, & fort commune en tous langages, & particuliereiment dans le nôtre. Ce n'eſt pas icy ſeulement, que l'Apôtre appelle la vie éternelle *une grace*. Il l'avoit deſia ainſi qualifiée au premier chapitre, nous commandant *d'eſperer en la grace qui nous ſera preſentée en la revelation de* Jesus-Christ. Or il la nomme *grace*, parce que c'eſt un preſent de la gracieuſe bonté, & miſericorde de Dieu; à raiſon dequoy elle eſt auſſi nommée ſon *don* dans le 6. de l'Epitre aux Romains. Et
2. *Tim.* 1. 18. *Iud.* 21. S. Paul & S. Jude nous apprenent, que Dieu en nous l'a donnant *uſera de miſericorde*; l'un priant Dieu, qu'il donne à Oneſifore de trouver miſericorde envers le Seigneur au dernier jour; &

l'autre

l'autre nous ordonnant d'attendre la miſeri-
corde de nôtre Seigneur JESUS-CHRIST à
vie éternelle. Ce qu'il faut ſoigneuſement re-
marquer contre ceux, qui pretendent que les
fideles obtiennent la vie éternelle par le merite
de leurs œuvres. Comment ſi cette vie là eſt
une grace? Certainement le diſcours de S.Paul
eſt demonſtratif, *Si c'eſt par grace, ce n'eſt plus par œuvres: autrement grace n'eſt plus grace: mais ſi c'eſt par œuvres, ce n'eſt plus par grace; autrement œuvre n'eſt plus œuvre*: Or c'eſt par grace, dit S. Pierre. Retenons donc ferme, que ce n'eſt pas par le merite des œuvres. Et que l'on ne diſe point, que ce n'eſt pas orgueil d'attendre le ciel du merite de ſes œuvres, pourveu que l'on reconnoiſſe, que ces merites viennent de la gra-
ce de Dieu. Car le Fariſien qui étaloit les ſiens
dans le Temple, les rapportoit bien auſſi à la
grace de Dieu, le remerciant de ce qu'il eſtoit
vertueux; & neantmoins il ne laiſſe pas d'eſtre
condamné. Mais pour revenir à nôtre texte,
S. Pierre dit, que la femme ſera auſſi *heritiere de cette grace de vie*; qu'elle aura part au royau-
me des cieux. Chreſtien, comment pouvez
vous meſpriſer celle que vôtre CHRIST a
ſi grandement honorée? à qui il donne ſa vie
& ſon immortalité? Quelle infirmité pou-
vez vous plus alleguer, capable d'offuſquer
une ſi grande gloire? Qu'elle ſoit ce que
vous voudrez au reſte, puis qu'elle vivra

Rom. 11.6.

à jamais avec JESUS-CHRIST, elle a le principal; & tout ce que vous pouvez avoir d'avantage au deſſus d'elle, n'eſt que tres-peu de choſe, puis qu'en ce point elle vous eſt égale. Car c'eſt ce qu'il faut remarquer en troiſieſme lieu, que l'Apôtre dit non ſimplement qu'elle ſera heritiere de la vie, mais qu'elle en ſera heritiere enſemble avec vous, en meſme lieu, en meſme degré, par meſme droict que vous. Si ſon ſexe à quelque choſe de plus infirme, que le vôtre, cela ne regarde que ce ſiecle, à l'uſage duquel ſa foibleſſe eſt neceſſaire. En l'autre, où ſe doit prendre la vraye condition & dignité de chaque choſe (puis que nous ne ſommes ici bas, que dans un état paſſager & proviſionnel) vous n'aurez aucun avantage, qui ne luy ſoit commun avec vous. Car en CHRIST (comme vous ſçavez) il n'y a ny Juif, ny Grec, ny ſerf, ny franc, ny maſle, ny femelle. Vous eſtes tous un en luy. *Gal.* 3. 28. L'inegalité des ſexes n'a lieu, qu'en la terre. Au ciel, où l'on ne prend, & où l'on ne dõne à femme, l'un & l'autre ſexe, fleurira dans une égale force & dans une meſme gloire; en un état ſemblable à celuy des Anges. Femmes, conſolez vous, puis que Dieu vous appelle à une ſi haute eſperãce. Que l'infirmité de vôtre ſexe ne vous rabbaiſſe point le courage. Si l'homme à quelque avantage au deſſus de vous, ce n'eſt qu'au regard de la chair, la moindre & la plus baſſe partie de nôtre eſtre, & pour ce ſiecle ſeulemẽt,

la

la plus miſerable & la plus courte portion de noſtre durée. Au reſte vous avez auſſi bien, que luy une ame capable du ciel, & de la ſouveraine gloire. Il n'y a point de couronne dans le royaume de Jeſus-Chriſt, à laquelle vous ne puiſſiez aſpirer. Vôtre ſexe ne vous ferme aucune des portes du ſanctuaire eternel. Et vous, maris, apprenez icy à ne point mépriſer celles, que vous aurez un jour pour compagnes en la bien-heureuſe immortalité. Penſez à toute heure à ce Jeſus-Chriſt, qui vous eſt cõmun; à cette chair, & à ce ſang divin, que vous mangez & beuvez l'un avec l'autre; à cét eſprit, qui vous arroſe, & vous vivifie enſemble; & à cette eternité, dont vous joüyres également. Puis que vous tendez à un meſme but; puis que vous eſtes deſtinés à une meſme gloire; travaillés y conjointement, meſlans enſemble vos prieres & vos jeuſnes; vos meditations, & vos ſoûpirs, les larmes de votre penitence & les joyes de votre conſolation. Que l'eſprit ait auſſi ſa part dans vôtre mariage; qu'il y trouve une aide auſſi bien que la chair; qu'il y ait auſſi ſes communications, & ſes joüyſſances. Or tout ce ſainct & heureux commerce ne ſe peut exercer entre vous, ſi vous n'eſtes en concorde. Et c'eſt pourquoy l'Apoſtre vous met encore cette conſideration en avant, *afin* (dit-il) *que vos prieres ne ſoyent point interrompuës.* Il preſuppoſe comme vous voyez, que le mari & la femme prient Dieu enſemble;

& S. Paul leur ordonne expreſſement de *vacquer enſemble à jeuſne, & oraiſon*; c'eſt à dire de s'acquiter enſemble de tous les devoirs de la pieté; d'offrir enſemble au Seigneur les ſacrifices de leurs benedictions, & de leurs aumônes; de lire & mediter enſemble les inſtructions de ſa parole; de conſacrer leur chambre à Dieu, comme un petit ſanctuaire, où ils luy preſentent tous les matins, & tous les ſoirs deux cœurs abbatus à ſes pieds, tous deux pleins d'un meſme zele, & brulans d'une meſme amour. Maris, puis que Dieu vous à honorez de ſon image, vous eſtes les ſacrificateurs, & comme les ſurintendans de ce ſanctuaire domeſtique. C'eſt à vous d'y veiller; de donner ordre, que le ſervice divin s'y face aſſiduement, purement, & ſainctement; que jamais le ſacrifice n'y manque, ny aucune des autres devotions neceſſaires. C'eſt à vous d'en chaſſer la diſcorde, & les querelles, les coleres, les froideurs, & les ombrages; & toutes autres paſſions ſemblables. Car autrement quelles prieres pourriez vous faire au Seigneur? L'experience ne nous apprend, que trop que ces choſes ſont incompatibles avec le ſervice de Dieu. Combien y a-t-il de maiſons, où elles l'ont entierement éteint, & aboli? Car quand Satan, qui veille ſans ceſſe à nôtre ruine, voit ce deſordre dans un ménage, il ne manque jamais d'y accourir; d'y amener une legion de demons pour ſouffler, & attizer ce feu; & il ne

ſe donne

ſe donne point de repos, qu'il n'ait tout ruiné ; comme nous en voyons tous les jours de triſtes, & lamentables exemples. Pour éviter ces deſaſtres hommes & femmes, entretenez ſoigneuſement la priere & le ſervice de Dieu au milieu de vous. Qu'il ne ſe paſſe point de jour, que vous ne vous preſentiez enſemble devant luy ; que vous n'examiniez vos cœurs enſemble ſous la veuë de cette redoutable Majeſté, les nettoyant de toutes affections baſſes & charnelles, avant que de mettre vos communes offrandes ſur ſon autel. Heureuſe maiſon, qui ſera ainſi gouvernée. Les bons Anges camperont à l'entour d'elle. JESUS-CHRIST, & ſon eſprit y ſeront preſens nuit & jour, & y ſemeront les dons de leur grace à plenes mains, la lumiere de la foy, la charité, l'amour, la paix, & la joye. Les enfans y croitront en benediction, comme dans les parvis du Seigneur ; Et apres les conſolations de ce ſiecle Dieu la couronnera de vie, & de gloire en l'autre. Luy meſme nous y vueille tous conduire par ſa grande miſericorde, & nous donner en quelque état que nous ſoyons, d'avoir tout part quelque jour dans ce bien-heureux royaume, où les differences, qui diviſent maintenant nos conditions, abolies, il ſera tout en tous, & nous tous éternellement en luy.

Amen.

SERMON XI.

SUR LE PSEAUME XCVI. vers. 10, 11, 12, 13.

X. *Dites parmy les nations, l'Eternel regne : mesme la terre habitable est affermie, sans qu'elle soit ébranlée. Il jugera les peuples en équité.*

XI. *Que les cieux s'éjoüyssent ; que la terre s'en égaye; Que la mer & ce qu'elle contient, bruye.*

XII. *Que les champs s'égayent, & tout ce qui est en eux. Lors tous les arbres de la foreſt crieront de joye.*

XIII. *Au devant de l'Eternel; pource qu'il vient. D'autant qu'il vient pour juger la terre. Il jugera le monde habitable en justice, & les peuples selon sa fidelité.*

Prononcé l'an 1637.

COmme c'étoit une grande douleur aux fideles, qui vivoyent sous le vieux Testament, de voir l'univers plongé dans une profonde ignorance du vray Dieu; aussi leur étoit ce une extreme consolation d'entendre qu'un jour son service, & son salut seroit communiqué à tous peuples, & que la lumiere, dont joüyssoit alors le seul païs d'Israël, seroit épanduë par toute la terre habi-

habitable. Car il n'eſt pas de ce bien, comme de ceux du monde, qui ne ſe peuvent étendre ſans diviſion, ny eſtre communiqués à pluſieurs ſans diminuër la portion de chacun de ceux, qui y ont part. Celuy-cy au contraire ſe multiplie, & s'accroiſt en s'étendant. Plus il y a de perſonnes, qui y participent, & tant plus grande eſt la part de chacun d'eux. C'eſt pourquoy cette generale diſtribution, qui s'en devoit faire au temps du Meſſie, redoubloit des lors la joye des fideles, qui en avoient la connoiſſance. Abraham voyant ce jour en eſprit, en treſſaillit de joye; & les autres Prophetes trionfent tou- *Iean.* 8. tes les fois qu'ils manient ce ſujet, & contem- 56. plent les nations venir en foule à la connoiſance de leur Eternel. Vous voyez comment le Pſalmiſte en eſt ravy dans ce cantique; avec quelle émotion il en parle, conviant tout l'univers à s'en égayer avec luy, & exprimant ce bon-heur avec les plus magnifiques termes qui ſe puiſſent figurer. Dans le texte, que nous avons leu & chanté, il ſollicite les miniſtres de ce grand ouvrage, à publier à toutes les nations le regne de l'Eternel, & à leur en décrire l'étenduë, la juſtice, & la fermeté. Il convie meſme les creatures inanimées, les cieux, la terre, la mer, & toute leur plenitude, à prendre part en ce divin trionphe, & à forcer leur nature pour en teſmoigner leur contentement, les aſſeurant pour la fin que le Seigneur viendra pour juger

le monde, & pour le gouverner en juſtice & fidelité. Ce ſont les trois point, que nous traitterons en cette action, moyennant la grace de Dieu; du regne de l'Eternel, de la joye des creatures, & de la venuë du Seigneur.

Vous ſçaves, Mes Freres, que tandis qu'à ſubſiſté le tabernacle de Moyſe, il y avoit une grande difference entre Iſraël, & les autres peuples, éloignés de l'alliance de Dieu, que l'Ecriture appelle ordinairement les *nations*, ou *les Gentils*. Maintenant donc le Prophete voyant cette difference ôtée par le Meſſie de Dieu, cette cloiſon abbatuë par ſon benefice, cõmande que l'on revele à ces pauvres nations les ſecrets, qu'elles avoint ignorez durant tant de ſiecles; *Dites parmy les nations*, (dit-il) *l'Eternel regne; meſme la terre habitable eſt affermie, ſans qu'elle ſoit ébranlée*. Publiez leur cette bonne nouvelle, & leur donnez la connoiſſance de ce divin regne, auquel conſiſte leur ſalut. Mais il ſignifie par meſme moyen la maniere en la quelle ſeroit établi ce regne de Dieu; non avec les armes cõme les empires du monde, mais avec la parole; en preſchant, & non en conbatant. Car ça été l'une des merveilles de cet empire miſtique, qu'il à été fondé par la ſeule vertu d'une parole foible en apparence, & comme le temple de Salomon, innocemment & miraculeuſement baſti ſans fer, & ſans marteau; les Apôtres & leurs compagnons y ayant employé des armes, non

charnelles, mais ſpirituelles, & bien que mépriſables, en apparence, efficaces neantmoins à la deſtruction des fortereſſes, & de toute hauteſſe, qui s'élevoit contre la connoiſſance de Dieu; incomparable merveille, qui découvre evidemment la divinité de cet ouvrage. Mais voions maintenant quelle eſt cette nouvelle, que le Pſalmiſte veut, que l'on annonce aux nations; *Publiez parmi les nations* (dit-il) *l'Eternel regne; meſme la terre habitable eſt affermie ſans qu'elle ſoit ébranlée. Il jugera les peuples en equité.* Cette predication comme vous voyez, contient trois articles; le regne de l'Eternel, ſon effet, l'affermiſſement de la terre ſans eſtre plus ébrãlée, & ſa maniere, que les peuples y ſeront jugés en équité. L'Eternel, étant le Dieu ſouverain, qui a creé le monde, & qui le gouverne par ſa providence, à un empire abſolu ſur toutes choſes; & ne la pas ſeulement, mais l'exerce auſſi continüellement, n'arrivant rien ny dans les cieux, ny dans la terre, que par la diſpoſition de ſa volonté. Car ce n'eſt par un Roy faineant, dont le bon-heur ſoit troublé par l'action; comme ſe l'imaginoit le philoſophe Epicure, qui meſurant follement la divinité à nôtre foibleſſe, tenoit que la beatitude, & la providence ſont des choſes incompatibles. Mais il n'en eſt pas de cette ſouveraine nature, comme de la nôtre. Elle remuë tout ſans ſe mouvoir, & tourne, & change toutes choſes ſe repoſant

2. Cor. 10. 4. 5.

cepen-

cependant en elle meſme, comme dans un centre immobile. Mais outre ce ſecret empire, que Dieu exerce ſur toutes creatures, bonnes & mauvaiſes, obeïſſantes & rebelles, il en a encor un autre ſur ceux qui le connoiſſent; & c'eſt celuy, que l'Eſcriture appelle proprement ſon regne. Car il n'honore du nom de *ſes ſujets*, & de *ſon royaume*, que ceux, qui adorent ſa divinité, qui reconnoiſſent ſon ſçeptre, & ſe ſouſmettent volontairement aux ſainctes & divines loix, qu'il nous a baillées en ſa parole. D'où s'enſuit qu'encore, qu'il euſt ſoin des Nations durant le temps de leur erreur, & euſt l'œil ſur leurs folies meſmes, ne s'y paſſant rien, dont il ne priſt connoiſſance; neantmoint il n'a proprement regné au milieu d'elles, que lors qu'elles ont connu & adoré ſa Majeſté, luy rendant l'hommage, que des creatures raiſonnables doivent à leur vray Seigneur, & Redempteur. Avant cela, elles ſe laiſſoient gouverner aux demons; Elles reclamoycnt pour leurs Rois, & Seigneurs ſouverains des idoles de bois, & de pierre, un Jupiter, & un Apollon, & telles autres chimeres, qui n'étoient pas meſme en la nature des choſes, bien loin d'y avoir aucune puiſſance, ou autorité, digne des honneurs, qui leur étoyent rendus par ces mal'heureux peuples, plus ſtupides, & plus brutaux en ce point, que les grenoüilles de leur Eſope, qui établirent un tronc de bois pour leur Roy.

Mais

Mais quand JESUS eut diſſipé les tenebres de l'erreur par la lumiere de ſon Evangile, & montré aux Nations la majeſté, & la gloire de ſon Pere eternel, Dieu alors commencea à regner au milieu d'elles; parce que ſecoüant le joug honteux, de leurs premiers tirans, & renonceant chacune à ſes idoles, elles ſe ſouſmirent au Seigneur; le reconnurent pour ſeul vray Dieu, luy conſacrerent leurs corps, & leurs ames, luy dedierent des temples, & des aſſemblées, & firent ouverte profeſſion de recevoir ſes volontés pour les ſouveraines loix de leur vie. Dieu alors épandit ſes faveurs ſur elles; & au lieu qu'auparavant il ne les reconnoiſſoit que pour ſes ennemis, il les avoüa pour ſes enfans, & leur communiqua les plus ſecretes de ſes graces, & les gouverna avec une particuliere providence. C'eſt donc ce regne là dont parle icy le Pſalmiſte; qu'il veut, que l'on publie par le monde; que l'on convie tous peuples à y prendre part, leur diſant, comme S. Paul autresfois, que Dieu ayant és temps paſſez laiſſé cheminer toutes les nations en leurs voyes, leur denonceoit maintenant qu'ils ſe convertiſſent à luy, le vray Dieu vivant, qui a fait le ciel, & la terre, & la mer, & toutes les choſes, qui y ſont. Le Prophete ajoute en ſuite l'effet de ce regne de Dieu dans le monde, *la terre habitable* (dit-il) *eſt affermie ſans qu'elle ſoit ébranlée.* Comme vous voyez, que dans un état toutes

Act 14 15. 16.

choſes

choſes ſont en confuſion, tandis que le vray & legitime Prince n'y eſt pas obey, & reconnu; ainſi en étoit-il du monde avant que le Seigneur y regnaſt par l'Evangile de ſon Fils. Il eſt bien vray, que le Soleil & la Lune, & les autres aſtres y faiſoyent leurs cours; que les ſaiſons, & les mois y gardoyent fidelement leurs rangs, & que les élemens, & les autres parties de la nature y vivoyent par maniere de dire ſous les meſmes loix, & ſous la meſme police, que maintenant. Mais tant y a que le genre humain, la plus noble, & la plus excellente partie de l'univers, étoit dans une extreme confuſion. Car quel plus horrible câos ſe ſçauroit-on imaginer, que de voir deſchirée en mille pieces l'authorité, & la puiſſance d'un Souverain? de voir ſa couronne indignement decoupée en une infinité de morceaux? de voir aſſiſes ſur le trône de l'Eternel des choſes, qui n'ont pas l'honneur d'eſtre mortelles? de voir reveſtuës des tiltres, & de la gloire de la ſupreme ſapience des beſtes brutes, & des idoles muëtes? Quelle plus ſale & plus vilaine confuſion, que de voir les ſujets de Dieu tirannisez par les demons? Quel plus étrange renverſement, que de voir les hommes proſternez devant des animaux? les creatures raiſonnables adorer ce qui n'a point de ſens? tout le genre humain en ſomme, le vray & legitime empire de l'Eternel, déchiré en mille petits états, aſſujetis à une

infinie

infinie engeance de monſtres, l'un à un ſerpent, l'autre à un oiſeau, l'un à un belier, l'autre à un ſatiere, & quelques uns meſmes aux poireaux, & aux oignons de leurs jardis ? Telle étoit la face du monde avant que Dieu y regnaſt par Jeſus-Chriſt, qui y fit ceſſer ce deſordre, & remit chaque choſe en ſon rang. Il aſſit le ſeul Eternel ſur le trône. Il abbatit la tyrannie des demons, & les renferma dans les enfers. Il arracha les faux Dieux de leurs niches, & mit en poudre toutes les marques de leur abominable empire. Il rendit à l'homme le lieu, qui luy appartient ; & ayant miraculeuſement delivré la terre de ce deluge d'ignorance, qui y avoit broüillé toutes choſes par l'eſpace, non de quelques mois, mais de pluſieurs ſiecles, l'a reſtablit en ſa vraye & naturelle forme. C'eſt à mon avis ce qu'entend le Pſalmiſte, quand il dit, *que la terre habitable ſera affermie.* Car comme il ſemble, que dans un païs toutes choſes ſont flotantes, pendant que la confuſion y regne, de meſme auſſi ſemble il à l'oppoſite, que tout s'y raſſeure & s'y raffermit, quand l'ordre y revient, & que le gouvernement legitime, s'y établit ; & il n'y a rien ſi ordinaire dans le ſtile de toute ſorte d'écrivains, que cette figure qui dit *affermir un pays*, pour ſignifier ſon établiſſement ſous un bon & legitime gouvernement. Joint que là où Dieu n'eſt pas connu, & ſeruy, il n'eſt pas poſſible, qu'il y ait rien de ferme, ny d'aſſeuré.

Voyez quelle, & combien miſerable étoit l'agitation du monde dans les tenebres du Paganiſme? Je ne parle point des peuples, dont l'erreur étoit infinie. Mais les ſages meſmes combien ſe montroyent-ils inconſtans, & changeans en toutes leurs opinions? Ils tâtonnoyent dans leur aveuglement; ils alloyent d'un coſté, puis tout à coup tournoyent de l'autre; doutans de toutes choſes, juſques à ne ſe pouvoir reſoudre de ce qui eſt le plus clair, & le plus aſſeuré. Ils ne ſçavoyent ny d'où nous venons, ny où nous allons; quel eſt le vray principe de nôtre vie, ny quelle en ſera la derniere fin. Ils n'oſoient croire ny la providence, ny la fortune; ny la neceſſité du deſtin, ny l'independence de la volonté; ny l'eternité, ny la mortalité de l'ame. A pene s'aſſeuroyent-ils, qu'il y euſt un Dieu. Ils rencontroyent par tout de grandes, & inſolubles difficultez. Cette obſcurité s'épandoit dans le reſte de leur vie; où ils tenoyent, tantoſt, qu'il faut ſuivre la vertu, tantoſt qu'il ſe faut laiſſer gouverner à la volupté; les uns, qu'il faut pleurer de tout, & les autres, qu'il en faut rire; & mille folies ſemblables. Jugés quelle, & combien flotante devoit eſtre la terre ſous de tels conducteurs. Auſſi y voyoit-on l'impieté variante inceſſamment en une infinité de differentes manieres ſans bornes, ny meſure, ſelon la fantaiſie des hommes vains. Car l'incertitude & la doute eſt la juſte, & inevi-

inevitable pene de l'erreur. Regardés combien ſont encore aujourd'huy douteux & incertains ceux, qui ne ſe contentans pas du regne de Dieu, luy ont aſſocié les hommes? comment il n'y a point de fin à leurs ſuperſtitions, à leurs polices, à leurs ceremonies, & à leurs ordres, & à leurs opinions; ne ſe paſſant preſques aucune année, qui ne produiſe quelque nouveauté au milieu d'eux? Jeſus-Chriſt par la verité de ſon Evangile affermit cette terre branlante, & flotante au paravãt. Il montra au genre humain les vrais fondemens de toutes choſes, les premiers principes, & les dernieres fins de nôtre vie. Il nous donna la reſolution de nos doutes, l'expoſition de nos difficultés, l'éclairciſſement de nos broüillars, & tirant nos eſprits de l'inquietude, les aſſit dans une haute lumiere, d'où ils découvrent au vray avec un extreme contentement la nature de toutes choſes. Car la doctrine, qu'il nous a baillée, contente les ames à pur & à plein. Et comme elle eſt tresparfaite, auſſi n'eſt elle ſujete à nulle alteration. C'eſt à quoy ſe rapporte ce qu'ajoute le Prophete, que la terre affermie par le regne du Seigneur *ne ſera plus ébranlée.* Car le monde avant cela étoit ſujet à une infinité de changemens. Apres avoir tenu une diſcipline, il la caſſoit, & en recevoit une autre, comme il paroiſt par les hiſtoires des Payens, où l'on ne voit rien plus commun, que tels changemens d'eſtats, & de religions.

La religion des Juifs meſme, quoy que veritable & ſuffiſante pour ſon temps, devoit eſtre changée, & l'a eſté en effet; comme l'Apôtre
Hebr.7. la divinement remarqué dans l'épitre aux Hebreux; & comme le Prophete Jeremie l'avoit predit long-temps auparavant en ces mots; *Les*
Ier. 31. *jours viennent, dit l'Eternel, que je traitteray une*
31. *nouvelle alliance.* Mais l'état de Chriſt ne ſera point changé; & c'eſt pourquoy entre autres raiſons, il eſt nommé *le royaume des cieux*; conſtant & immuable, comme la ſubſtance, & l'ordre des cieux; ainſi que le declare Jeremie, diſant, que comme les reglemens du Soleil, & de la Lune, & des étoiles ne ceſſeront jamais, de meſme auſſi ce nouvel état n'aura point de
Ier. 31. fin. Nous aurions maintenant à expliquer la
36. maniere, dont il ſera gouverné, à ſçavoir en équité & juſtice. Mais parce que le Prophete repete encore la meſme choſe dans le dernier verſet, nous en differerons l'expoſition juſques-là. Venons donc au ſecond article, où il exhorte toutes les parties du monde à ſe réjoüir de ce bien-heureux regne de Dieu, *Que les cieux* (dit-il) *ſe réjouyſſent*; *Que la terre s'en égaye*; *que la mer bruie, & ce qu'elle contient*; *Que les champs s'égayent, & tout ce qui eſt en eux*; *que tous les arbres des foreſts crient de joye.* Je ſçay bien que c'eſt une figure aſſez commune dans le langage divin, & humain d'employer le nom d'une choſe pour ſignifier celles, qui y ſont contenuës: comme

quand nous diſons l'Italie pour les Italiens, ou la France pour les François ; & qu'en cette faſſon l'on met ſouvent *le ciel*, & *la terre* pour dire les Anges, & les hommes, qui y habitent. Mais ce qui m'empeſche de prendre ainſi ces mots en ce lieu, & autres ſemblables, c'eſt que le Pſalmiſte exhorte à ce rejouir, non les cieux & la terre ſeulement, mais auſſi la mer, qui n'eſt peuplée, que de creatures ſans raiſon, & toute ſa plenitude, c'eſt à dire ſes eaux, & ſes poiſſons; & non ſeulement les chams, mais encore expreſſement les arbres des foreſts meſme. D'ou s'enſuit, qu'il faut neceſſairement entendre ces paroles en leurs ſens propre pour ces meſmes creatures inanimées, que nous appellõs le ciel, la terre, la mer, les chams, & les arbres des bois; étant clair, que par cette figure les arbres ne peuvent eſtre mis pour aucun ſujet raiſonnable. Mais (me dirés-vous) comment eſt-ce donc que le Prophete addreſſe ſa parole à ces choſes, veu qu'elles n'ont point de ſens pour l'ouïr? Commẽt leur ordonne-t-il de s'égayer, veu que la joye eſt un mouvement, dont elles ne ſont pas capables? Chers Freres, c'eſt une faſſon de parler exceſſive, une hyperbole, (comme on la nomme dans les écoles) qui pour nous repreſenter combien le bon-heur du monde ſera extreme ſous le regne de Dieu en Jeſus-Chriſt, en étend la réjouiſſance juſques aux creatures les plus mortes, & les plus deſtituées

de ſens, & de raiſon. Ce n'eſt pas aſſes (dit-il) que les hommes, & les Anges ſoyent ravis de joye, voyant avec une ſatisfaction nonpareille la gloire de ce divin empire; Leurs émotions, & leurs cantiques ne ſuffiſent pas pour la magnificence d'un ſi heureux changement. Que toutes les parties de l'univers, les cieux en haut, la terre & la mer en bas; que les villes & les campagnes, que les foreſts, & les arbres meſmes, ornent auſſi le trionphe de leur Seigneur. Qu'une ſi extraordinaire grace leur donne la voix, & les mouvemens, que la nature leur a refuſés. Le bon-heur de ce regne de l'Eternel luy ſemble ſi grand, & ſi infini, qu'il voudroit, que tout l'univers s'en émeuſt; & qu'il arrivaſt aux creatures inanimées quelque choſe de ſemblable à ce qui avint autresfois (à ce que diſent les hiſtoires) au fils du Roy Crœſus; qui ayant été muët depuis ſa naiſſance, parla ſoudainement, voiant un ennemi, qui alloit tuër ſon pere; l'exces de la crainte ayant miraculeuſement rompu les liens de ſa langue, & la force de la paſſion ayant veincu la neceſſité de la nature. Il ſemble que le Pſalmiſte deſire, que la gloire du regne de Dieu force pareillement à ſa venuë la nature de toutes choſes; qu'elle anime les plus inanimées; qu'elle donne les mouvemens de la joye à celles, qui n'ont point de ſentiment; les paroles, & la voix à celles, qui n'en ont aucun uſage. J'avouë que

de

de toutes les figures du langage il n'y en a pas une plus hardie, que celle-cy, qui renverſe la nature, & donne des ames aux flots de la mer, & aux rochers de la campagne, les plus ſtupides ſujets, qui ſoyent au monde. Mais auſſi ſouſtiens je, que quand elle eſt bien & convenablement employée, c'eſt le plus ſuperbe de tous les ornemens de nos diſcours; d'où vient auſſi que la poëſie s'en pare fort ſouvent, comme celle de toutes les formes de l'oraiſon humaine, à qui la pompe & la magnificence convient le mieux. Ne vous étonnes donc pas ſi le Pſalmiſte, & les autres Profetes, qui ont compoſé la plus part de leurs écrits en un ſtile poëtique, y ont quelques fois employé cette ſorte de figure. Mais puis que l'hyperbole pour eſtre bonne, & legitime doit avoir quelqué fondement dans les choſes meſmes, auſſi bien que les autres figures du diſcours, conſiderons quelle eſt la raiſon de celle, dont uſe icy nôtre Prophete. Il eſt deſia tout clair & reconnu, que le ciel, & la terre, & les autres ſujets, dont il parle en cet endroit, n'ont ny n'auront jamais, ny par le don de la nature, ny par la grace du Meſſie, la joye, ny le ſentiment, ny aucune des autres paſſions, ou émotions propres aux creatures animées. Mais bien leur peut-il arriver quelqu'un des accidens, qui cauſent ces mouvemens-là dans les natures animées; de faſſon qu'encore qu'en ces rencontres-là ces choſes n'ayent

aucun reſſentiment de ce qui leur arrive, il eſt vray pourtant qu'elles en auroyent, ſi la condition de leur eſtre en étoit capable. Quand donc il leur arrive quelque choſe de ſemblable, les hommes pour l'exprimer leur attribuent les émotions, & les ſentimens, qu'elles en auroyent ſi elles en étoyent capables, bien qu'en effet elles ne les ayent pas; ſignifiant une cauſe par le nom de l'effet qu'elle a accouſtumé de produite dans les ſubſtances animées. Comme quand quelqu'une de ces choſes-là eſt gaſtée, ſalie, ou ruinée, ou deſpoüillée de ſes ornemens, on luy donne la douleur, le dueil, les larmes, les gemiſſemens, les complaintes, & les autres mouvemens, que telles pertes ont accouſtumé de cauſer aux hommes, & aux autres animaux; Au contraire quand elles ſont rétablies, accreuës, enrichies, & embellies, on leur attribuë la joye, le chant, les cris d'allegreſſe, l'applaudiſſement, & ſemblables actions, & émotions ordinaires aux hommes en telles occaſions. Il n'y a rien ſi commun aux Prophetes, que d'exhorter les villes, les tours, les Palais, les fleuves, & les élemens d'une province, tantoſt à pleurer; & tantoſt à ſe réjouir, ſelon les ruines & les deſolations, ou au contraire les accroiſſemens, & embelliſſemens, qui y doivent arriver. Les écrivains du monde en uſent en la meſme ſorte, & les exemples en ſont ſi communs dans leurs livres, que ce ſeroit

abuſer

abuſer de nôtre temps, que de l'employer à vous les rapporter. Selon cette regle il faut poſer que le ciel, la terre, la mer & les autres creatures icy nommées dévoyent avoir quelque part an hon-heur du regne du Meſſie, telle que ſi elles étoyent animées, elles en témoigneroyent leur joye, & leur reſſentiment. Autrement toute cette figure ſi belle, & ſi hardie demeureroit froide & inutile. Or il ſemble difficile de cõprendre, quel bien la venuë & manîfeſtation de Jeſus-Chriſt a apporté à ces creatures, veu que les cieux, & les élemens n'en ſont nullement changez. Le Soleil n'en luit pas plus clair; les influences des aſtres n'en ſont de rien plus douces, ny les ſaiſons mieux reglées, ny les élemens plus parfaits, ny les animaux moins ſauvages, ny les plantages plus fertiles, ny les campagnes plus heureuſes, ny les mers plus paiſibles. Leur nature eſt ſujete aux meſmes infirmités, vanitez, & deſordres, qu'auparavant. Quel intereſt ont dõc ces choſes à ce bien-heureux regne de Dieu, qui les oblige à y prendre part, & à s'en réjouir, ſi elles étoyent animées? Chers Freres, je répons premieremẽt, que toutes les creatures ayant l'honneur d'appartenir à Dieu, comme faites & formées de ſa main, & dependantes abſolumẽt de ſa providence, elles ſont obligées de prendre part en tout ce qui le regarde, & de s'eſtimer plus, ou moins heureuſes, ſelon qu'il eſt plus, ou moins glorifié.

Puis donc que le regne de Dieu en ſon Chriſt à mis ſa gloire à un point incomparablement plus haut, qu'elle n'avoit jamais eſté; qui ne voit que toutes les creatures étoyent obligées de le recevoir avec des joyes non-pareilles? Les Anges, à qui cet empire n'apportoit proprement, & directement aucune perfection, ne laiſſerent pas de chanter à ſa venuë, Gloire ſoit dans les lieux tres-hauts. Si donc la nature avoit donné aux cieux, & aux élemens, ou l'intelligence des Anges, ou le ſens des hommes, il ne faut pas douter, qu'ils n'euſſent auſſi tenu leur partie en ce divin concert, qu'ils ne ſe fuſſent égayés, & écriés de joye, ſelon l'ordre que leur en donne icy le Prophete. Mais je dis en ſecond lieu, que ces creatures avoyent encore un autre intereſt au bon-heur de ce regne du Meſſie, à raiſon de l'homme. Car puis que l'homme eſt leur chef & leur Prince par la diſpoſition de leur commun Createur, il eſt clair qu'elles ont part, tant en ſa bonne, qu'en ſa mauvaiſe fortune; comme vous voyez, que les ſujets ſont intereſſez en tout ce qui regarde leur Seigneur. Tout ainſi donc que la cheute de l'homme fut un mal'heur, & une matiere de dueil pour ces creatures; ainſi ſon rétabliſſement par la grace de Dieu leur eſt un bon-heur, & le ſujet d'une grande joye; comme vous voyez qu'en la vie civile l'on noircit juſques aux ſales, & aux murailles des maiſons, où il eſt arrivé quelque deſaſtre;

deſaſtre;& aux occaſions contraires on les tend de couleurs gayes & vives;les hommes eſtimãt raiſonnable, que toutes choſes ſe reſſentent du bien, & du mal de leurs maiſtres, & qu'elles courẽt par maniere de dire une meſme fortune avec eux. Enfin je dis, qu'encore que la nature des cieux,& des élemens n'ait pas eſté changée en elle meſme par le regne de Dieu,l'on ne peut pourtant nier,que leur eſtre ne ſoit par là élevé en un état beaucoup plus heureux, & plus parfait qu'auparavant: Car le bon-heur & la perfection de chaque choſe conſiſte proprement à jouïr de la fin pour laquelle elle a eſté faite & formée. Or les cieux, les élemens, & les autres corps ſoit celeſtes, ſoit terriens, avoyent été faits pour la gloire de Dieu, & pour le bien de l'homme. Le monde étoit comme un ſainct temple. Toutes les creatures en étoyent ou les parties, ou les meubles. L'homme en étoit le ſurintendant, & comme le ſacrificateur, obligé par cette charge à rapporter tout le reſte à l'hõneur de ſon ſouverain Seigneur, le ſervant relîgieuſement,& jouïſſant de ſes preſens ſelon ſon intention.Si l'homme s'en fuſt acquité,comme il devoit,les creatures euſſent été glorieuſes de ſervir à un ſi beau but, & d'eſtre employées à une ſi excellente fin. Quand il a oublié ſon devoir, quand il a miſerablement abuſé du monde, dediant aux demons ce qui étoit deſtiné à Dieu,à des choſes periſſables ce qui étoit deu à

l'Eternel, conſumant dans le vice ce qui luy avoit été donné pour ſervir d'inſtrument à ſa vertu; qui doute que ces creatures n'ayent été par ce moyen des-honnorées & fleſtries? & injuſtement dépoüillées de la perfection de leur nature? Si l'on ſe ſervoit d'un ſçeptre à charger du fumier, ou ſi l'on mettoit des beufs, ou des mulets dans une ſale royale; ſi l'on logeoit dans un temple des brîgans, ou des filles débauchées; ces choſes-là ſeroyent elles pas outragées? Sembleroient elles pas, quoy que muëtes & inanimées reſſentir cét affront, & ſoûpirer ſe cretement pour le tort, qu'on leur feroit? Il en eſt de meſme des creatures de Dieu. Ces cieux qui avoyent été faits pour inſtruire, & éclairer les ſerviteurs de leur Maiſtre, dechéent de leur premiere gloire, quand il leur faut au lieu de cela deſployer leurs merveilles, & communiquer leurs biens à des ingrats, & à des ſacrileges. C'eſt tout de meſme une imperfection à cette terre, deſtinée pour loger les ſacrificateurs du Souverain, de n'eſtre chargée, que de beſtes & de demons; & ſi elle avoit des ſens elle ne pourroit voir ſans une extreme indignation ſes fruits ſoüillés par les mains des meſchans, l'air qui l'environne empoiſonné de leurs halenes, l'or & l'argent, qu'elle cuit dans ſes flancs, les diamans, & les joyaux, qu'elle y forme avec tant de travail, ſervir de jouët à la vanité, à l'ambition, à l'avarice, & à la luxure. Or l'Eternel venant

regner

regner icy bas par l'Evangile de ſon Fils affranchir toute la nature de cette miſere & ſervitude; rapportant chaque choſe à ſon vray but, voire les élevant, toutes à des fins plus nobles encore, que n'eſtoyent celles de leur premiere creation. L'univers en a deſia touché comme les arres & les premices à la publication de l'évangile; ſes creatures ayant été en divers lieux nettoiées des ordures du Paganiſme, & conſacrées au Dieu vivant. Car l'idolatrie avoit opprimé toute la nature, n'en laiſſãt aucune partie, qu'elle n'infectaſt de ſes poiſons, dédiant à ſes demons, & à ſes autres abominables vanitez le ciel, l'air, la terre, les bois, les arbres, les fontaines, les ruiſſeaux, les rivieres, les metaux, les villes, les chams, & les provinces entieres, comme ſçavent ceux qui ſont verſés dans l'hiſtoire des Payens. Ce fut par le benefice du Chriſt de Dieu, que la nature fut delivrée de toutes ces impuretés. Ce fut par ſa grace, qu'elle reſpira en liberté, & vit ſes élemens affranchis de l'importune tyrannie des idoles, ſervir à Dieu & à ſes enfans. Si donc elle euſt eu des ſens, & une voix articulée, lors que le regne de ſon Dieu la mit en cet heureux état; qui doute, que ſes cieux en haut ne ſe fuſſent réjouïs de voir enfin apres tant de ſiecles leurs enſeignemens leus, & entendus par les hommes? de voir leurs lumieres, & leurs influences tomber ſur les enfans de leur Maiſtre? Qui doute que la terre en bas

n'euſt

n'euſt beni ſa bonne fortune; que ſes champs, & ſes arbres, & ſes autres productions ne ſe fuſſent réjouïs de voir ceſſer leur infamie? Que la mer avec ſes poiſſons ne ſe fuſt eſtimée heureuſe de ſe voir reconnoiſtre pour l'ouvrage d'un Dieu ſouverain, & pour l'une des parties de ſon empire, & non plus pour le jouët d'une je ne ſçay quelle idole? C'eſt le bon-heur, que le Pſalmiſte predit icy aux creatures, ne ſignifiant autre choſe par le reſſentiment, qu'il leur en commande, ſinon que le plus parfait & le plus heureux état, où elles puiſſent eſtre, eſt de ſervir au Seigneur, comme elles feront au temps de ſon regne. C'eſt pourquoy il ajoute notamment ces mots, *au devant de l'Eternel*; pour montrer, que hors de ſon regne, & de ſon ſalutaire gouvernement il ne peut y avoir au monde aucune ſolide joye; aucune vraye perfection, & felicité. Mais il eſt temps de paſſer à la troiſiéme partie de nôtre texte, où le Prophete allegue la cauſe de cette magnifique exhortatiõ, qu'il a addreſſee à toutes les creatures. *D'autant* (dit-il) *que le Seigneur vient pour juger la terre: Il jugera le monde habitable en juſtice, & les peuples ſelon ſa fidelité:* Signifiant évidemment par là ce que nous diſions n'agueres, qu'avant cette venuë du Seigneur toutes les creatures étoyent dans une condition miſerable, & vraîement digne de pitié, & qu'au temps de ce regne elles ſeroyent miſes en un meilleur état. Il

aſſeure

aſſeure par deux fois, qu'il jugera la terre, pour mõtrer la certitude de cette promeſſe, quelque étrange, & incroyable qu'elle ſemblaſt alors. Et dit nõ *qu'il viendra* à l'aveoir; mais *qu'il vient* au preſent, pour la meſme raiſon. Joint que par là il ſignifie, qu'il viendra bien toſt, qu'il eſt s'il faut ainſi dire à la porte. Car les mille ans, qui coulerent depuis le temps du Prophete juſques à l'accompliſſement de cét oracle, ne ſont (comme vous ſçavez) qu'un jour devant Dieu. Au reſte nous avons icy à conſiderer & la venuë du Seigneur, & la fin de ſa venuë. *l'Eternel vient*, dit le Pſalmiſte. Dieu étant une eſſencé infinie, qui remplit toutes choſes par ſa preſence, ne ſe meut point à proprement parler *d'un* lieu en un autre; & n'eſt ſuſceptible d'aucun changement, ny mouvement quel qu'il ſoit. Mais les Prophetes luy attribuent ſouvent par figure les mouvemens, & les actions des creatures, pour nous repreſenter avec ces images les divers myſteres de ſa providence. Ils diſent, *qu'il vient*, lors qu'il témoigne en un lieu ſa preſence, qui n'y pāroiſſoit pas auparavant, ſoit par quelque ſigne, & ſymbole viſible, comme dans le buiſſon du deſert par une flame de feu, qni y luiſoit ſans le conſumer, dans le camp d'Iſraël par une nuë qui le conduiſoit en forme de colomne, ſur la montagne de Sinai par les brandons & les tonnerres, & les nuages effroyables, qui la couvroyent,

dans

dans le tabernacle, par les oracles, qui s'y rendoyent ; ſoit par quelque grand & extraordinaire exploit de ſa juſtice, ou de ſa miſericorde, comme quand il abiſma Sodome & Gomorre, quand il delivra ſon peuple d'Egypte, & confondit Pharao par tant de miraculeux châtimens. C'eſt ainſi qu'il faut prendre ſa venuë dans ce texte, pour ſa manifeſtations dans le monde en l'une & en l'autre ſorte. Car quant à la premiere, lors qu'il vint regner par ſon Fils, il fit voir aux hommes le plus glorieux & le plus admirable ſymbole de ſa Majeſté, qui fut jamais, ayant veſtu pour ſe communiquer plus familierement à eux, leur propre nature dans le ſein de la Vierge, & ſe l'étant unie non en apparence, ou ſeulement pour quelques momens, comme ces premieres formes, dont il s'étoit ſeruy ſous le vieux teſtament ; mais veritablement & perſonnellement, & pour touſiours. D'où vient qu'au lieu que de ces premieres manifeſtations l'on ne peut dire, que *le Seigneur venoit* ſinon improprement, & figurement, en cette-cy on le peut dire proprement & ſans figure. Car ces premieres formes, que les anciens voyoyent ſe mouvoir, & venir à eux, n'étoyent pas le Seigneur meſme ; mais cet homme nay de Marie, qui eſt venu en la plenitude des temps, qui eſt deſcendu en terre, & de là monté au ciel, eſt veritablement ce meſme Eternel, qui à fait les cieux & la terre. La fin & l'effet

de ce

de ce ſien avenement ſi merveilleux eſt exprimé par le Prophete en ces mots, *Il vient pour juger la terre; il jugera le monde habitable en juſtice, & les peuples ſelon ſa fidelité.* C'eſt préciſement ce qu'il appelloit cy-devant *ſon regne.* Car juger en la langue Ebraïque ſignifie generalement gouverner, regner, exercer authorité & puiſſance ſur un peuple; d'où vient que les premiers gouverneurs des Ebreux ſont appellés *juges:* & le livre de leur hiſtoire *le livre des Iuges*; & le premier & plus haut magiſtrat de la ville de Cartage, dont le peuple & le langage étoit originaire de Canaan, étoit nommé *Suffetes*; c'eſt adire Juge. Car c'eſt préciſement ce que ſignifie ce moten la langue Ebraïque, où Cananeénne; Icy donc *juger la terre*, ne ſignifie autre choſe que regner. Ce regne (comme nous l'avons expliqué) eſt l'Empire que Dieu à exercé & qu'il exerce encore ſur le monde depuis que par l'Evangile il s'y eſt fait reconnoiſtre pour le ſouverain Seigneur, Createur, & Sauveur du genre humain, aſſemblant ſon Egliſe de toutes ſortes de nations, la gouvernant & conduiſant ſous de tres-ſainctes loix, & par une ſinguliere providence, la chaſtiant doucement, & puniſſant ſes ennemis exemplairement, ſelõ qu'il le juge à propos dans le conſeil de ſa ſouveraine ſageſſe. Cette juſtice & fidelité, avec laquelle il gouverne ſon Royaume, eſt la bonté, qu'il déploje continuellement ſur

les

les ſiens : leur pardonnant leurs fautes, les recevant en ſa grace, les conſolant & ſanctifiant par ſon eſprit les délivrant de la tyrannie de leurs ennemis, le Diable, le monde, & le peché; & leur fourniſſant liberalement toutes les choſes neceſſaires pour les conduire au ſalut. Il l'appelle *juſtice*, parce que c'eſt (comme vous voyés) une beneficence continuelle ; qui eſt proprement ce que les Saints Autheurs entendent ordinairement par le mot de *juſtice*; bien qu'en le prenant autrement comme on fait en nôtre commun langage, pour une exacte & conſtante volonté de rendre le droit à chacun, l'on puiſſe auſſi nommer *juſtice* cette vertu du Seigneur, qui diſpenſe le gouvernement de l'Egliſe. Car bien qu'à la rigueur du droit les ſujets du Seigneur ne meritent rien moins, que les graces qu'il leur fait; ſi eſt ce pourtant qu'il a tellement temperé la miſericorde dont il uſe envers eux; qu'en ſauvant & couronnant des criminels il ne choque nullement les droits de ſa ſouveraine juſtice, abondamment ſatis-faite par la mort de JESUS-CHRIST nôtre Mediateur. *La verité* ou *fidelité* du Seigneur ſignifie au fonds la meſme choſe que ſa juſtice ; aſſavoir ſa conſtance & ſa fermetê immuable à obſerver & executer inviolablement toutes les promeſſes qu'il nous à faites en ſon alliance.

Voyla, chers Freres, quel eſt ſommairement le ſens de cet oracle, touchant le regne de Dieu

ſur

ſur les nations, accomply mille ans apres la mort du Prophete par nôtre Seigneur JESUS-CHRIST. C'eſt à nous de bien faire, nôtre profit de ces divins enſeignemẽt, Et pour vous guider en cette meditation je vous toucheray brievement pour la fin les principales inſtructions, qui nous en reviennent. Premierement vous avés en cette prediction, & autres ſemblables, un invincible argument de la verité du Chriſtianiſme. Car il eſt clair, que c'eſt noſtre JESUS, & non aucun autre qui à fait connoiſtre l'Eternel aux nations, & qui par ſon Evangile y à aboli la tyrannie des idoles, & y a étably le regne du ſouverain. Il eſt donc veritablement le Meſſie de Dieu, la gloire des Gentils, la joye & le ſalut du monde. Mais de ce que le Porphete teſmoigne, que la terre n'a eſté affermie, que par le regne de Dieu, vous avez à conclurre, que quoy qu'en diſent les mondains, il n'y a rien d'aſſeuré, ny de bien & fermément étably là où le Seigneur ne regne point. Or puis que le Pſalmiſte ne conte le commencement de ſon regne parmy les nations, que depuis qu'il y a eſté connu & ſeruy, vous voyés qu'à vray dire il ne tegne, que là où ſon Evangile eſt creu & obey; où ſelon les enſeignemens de cette divine revelation il eſt reconnu pour l'unique Sauveur du mõde en JESUS-CHRIST, & ſervi avec une pure foy, une s'incere pieté, & une ardente amour envers les hommes.

C'eſt là meſme qu'il faut raporter ce que dit le Prophete qu'il regne ou juge en equité & en juſtice. Car puis que le Prince doit eſtre le moule & le patron de la vie de ſes ſujets ; comment le Seigneur reconnoiſtra-t-il pour ſiens ceux qui vivent injuſtement, & iniquement, étant, cõme il eſt, la ſouveraine regle d'equité, & de juſtice? Que ſi ſon regne eſt juſte, auſſi eſt il doux & agreable, *Mon joug eſt aiſé* (dit-il) *& mon fardeau leger.* Sa domination n'eſt pas, comme celle des tyrans, conjointe avec la terreur & l'épouvantement. Celle-cy remplit tout de joye, juſques aux creatures les plus inſenſibles, qui ſont icy conviées, comme vous l'avez oüy, à s'égayer à la venuë de ce nouveau Roy. Car de vray quel Prince y eut-il jamais au monde, qui aimaſt plus ardemment ſes ſujets, ou qui leur fiſt plus de bien ? Il nous à cherchés lors que nous le fuyons ; Il nous à apporté la grace & la vie, lors que nous ne meritions, que la mort. Nôtre paix ne ſe pouvoit faire ſans effuſion de ſang. Il à épendu le ſien pour nous, & à ſouffert en la Croix pour nous delivrer de l'enfer. Il nous à tirés des tenebres d'une horrible ignorance, & nous à fait voir dans la lumiere celeſte le but, où nous devous rendre pour eſtre heureux, & les voyes, qu'il faut tenir pour y parvenir. Il nous à affranchis de la ſervitude des Idoles, & des demons. Il nous preſente le ſceptre de ſa parole, & l'aſſiſtance

stance de son Esprit, & nous garde fidelement l'immortalité qu'il nous à acquise. Chers Freres, adorons ce Roy bien-heureux ; benissons le de ce qu'il à daigné nous recevoir au nombre de ses sujets. Sous-metons nous à son sceptre : obeissons à ses volontés. Qu'il regne à jamais sur nous, & sur nôtre posterité apres nous. Qu'il gouverne seul nôtre vie toute entiere, sans que la superstition, ny le vice, ny le monde, ny sa vanité y ait aucune part. Car nous ne pouvous avoir qu'un Roy ; & cette souveraine dignité ne peut souffrit de compagnon. Ce n'est pas asses deluy cõsacrer nos corps & nos ames. Tout ce que nous possedons doit aussi estre employé à son honneur. Car puis que c'est en cela, que consiste le bon-heur & la perfection des creatures, nous serions injustes & cruels, si nous les détournions à autre usage. L'or & l'argent, & les biens, que nous sacrifions au luxe & a l'ambition, ou que nous gardons à l'avarice, se plaindront un jour a leur createur de l'outrage, que nous leur faisons. Ils s'éleveront en jugement contre nous. Leur tesmoignage & leur cry nous feront nôtre procés. Combien mieux vaudroit il les faire servir à Dieu, à son Sanctuair, à ses enfans, aux temples, où loge sa divinité, les corps des poures fideles ? C'est la perfection, à laquelle aspirent ces creatures ; C'est ce qu'elles requierent de nous, & qu'elles nous demanderoyent expressement,

ſi elles avoyent des paroles, pour nous declarer les inſtincts de leur nature. Mais le Prophete leur ſert icy de truchemant, & nous apprend que ceſt en cela que conſiſte leur bon-heur, & la matiere de leur joye. Que ſi nous exauceons leurs ſecrets deſirs, leur donnant dans le regne de Dieu la part, qu'elles y peuvent avoir, elles nous beniront, & plaideront un jour nôtre cauſe en preſẽce des Anges & des hommes. Vôtre terre teſmoignera, que vous avés donné ſes fruits à Dieu; Vôtre bétail, que vous avés fait par aux Saints de ſes laines, & de ſa chair. Vôtre or & vôtre argent preſcheront vos aumônes; vôtre maiſon l'hoſpitalité, que vous y aurés exercée; vôtre table les repas, qu'y auront faits les pauvres: tous vos biens enfin ſe louëront d'avoir été en vos mains. Et le ſouverain Maiſtre voyant le bon menage, que vous aures fait de ſes petits talens, vous en donnera
Mat.27 d'autres, cent fois plus grands; *Vien* (dira-t-il)
13. *bon ſerviteur & loyal. Tu as été loyal en peu de choſe; je t'établiray ſur beaucoup. Entre en la joye de ton Seigneur.* Mais l'enſeignement du Prophete ne nous fournir pas moins de conſolation que d'inſtruction. Car s'il n'eſt pas juſques aux cieux, à la mer, à la terre, aux foreſts & aux arbres les plus inſenſibles, qui ne ſe réjouyſſent du regne de l'Eternel, quel doit eſtre nôtre trionphe, Freres bien aymés, de nous qui y avons le principal intereſt? qui ſommes les ſujets, les Miniſtres, &

les

les Sacrificateurs de ce grand Roy? la couronne de ſa Royauté, l'objet de ſes ſoins, la fin de ſes miracles, & la matiere de ſa providence? Certainement ſi nous étions ſages, toute nôtre vie ne ſeroit qu'un feſte perpetuelle, où les yeux ſans ceſſe arreſtés ſur l'amour, que ce grand Roy nous à porté, & ſur la gloire, qu'il nous à promiſe, nous pratiquerions ce que nous ordonne l'Apôtre *ſoyez toûjours joyeux*. Mais miſerables, que nous ſommes, nous goûtons ſi peu nôtre felicité, qu'au milieu d'une telle ſource de joye, nous allons chercher des divertiſſemens dans les vains, & fades paſſe-temps du monde, & ne ſommes jamais plus triſtes, que quand nous penſons a ce qui deuroit eſtre l'unique ſujet de nos plus grandes rejouyſſances, la pieté & le regne de Dieu. De la meſme inſenſibilité procedent auſſi les crainties, que nous avons de la chair, & du ſang. Car ſi nous croions, que l'Eternel eſt nôtre Roy, que pouvons nous, ou que devons nous craindre? Il gouverne l'univers a ſon plaiſir, & tient en ſa main la vie, & la mort, l'affliction, & la delivrance, l'adverſité & la proſperité. Et quoy qu'en penſe le monde, il jugera en juſtice & en équité, & rendra tres-aſſeurément affliction à ceux, qui nous affligent, & repos & relâche a nous, qui ſommes affligez. Que ſi ce jugement ne ſe fait en ce ſiecle; toûjours ſe fera-t-il en l'autre; où nous verrõs l'oracle du Prophete accomply en toute

ſa plenitude. Car j'avouë que la premiere venuë de Jeſus-Chriſt ne nous en à donné, que les arres, & les commencemens. Le regne de Dieu n'a pas encore été établi en toute la terre, où nous ne voyons pas par tout cette fermeté inébranlable, qui eſt icy promiſe a l'univers. La joye des cieux & des elemens n'eſt pas parfaite non plus, puis qu'ils gemiſſent encore en divers lieux ſoüillés des ordures de l'idolatrie, & de la ſuperſtition. Mais le Seigneur nous à fait voir les grands & admirables commencemens de ce regne, afin que nous en attandions l'accompliſſement avec une ferme eſperance, quand il viendra pour la ſeconde fois, mais dans une ſouveraine gloire, accompagné de ſes Anges, & apres avoir défait par le glaive de ſa bouche toute iniquité, & impieté, il enlevera ſon peuple, couronné de lumiere & d'immortalité, là haut dans les cieux; & affranchira à pur & à plein toute la creature de la vanité & corruption, à laquelle elle à été aſſuietie, luy donnant part en la liberté de la gloire de ſes enfans.

Rom. 8. 19. 20. 22. Il viendra, Fideles, pour accomplir toutes ces choſes. N'en doutés point; Car ſon Prophete la promis, & luy meſme la confirmé, *Voicy*, dit-il, *pour certain, je viens bien toſt.*

Voire Seigneur Ieſus, vien.

Amen.

SER-

SERMON XII.

SUR LE PSEAUME CXLVI. verſ. 1, 2, 3, 4.

I. *Loüés l'Eternel. Mon ame, loüe l'Eternel.*
II. *Ie loüeray l'Eternel durant ma vie. Ie pſalmodieray à mon Dieu, tant que je dureray.*
III. *Ne vous aſſeurés point ſur les principaux* d'entre les peuples, *ny ſur aucun fils de l'homme, à qui il n'appartient point de delivrer.*
IV. *Son eſprit ſort, & l'homme retourne en ſa terre; & en ce jour-là periſſent ſes plus clairs deſſeins.*

Prononcé l'an 1637. jour des Cendres.

CHers Freres: C'eſt une choſe bien étrange, que le Seigneur JESUS ayant ſi expreſſement aboly la diſtinction des viandes, & ſes Apôtres ſi magnifiquement fondé nôtre liberté à cet égard en tant de lieux de leurs divins écrits, il ſe ſoit treuvé des gens entre les Chrétiens, qui mépriſans une autorité ſi ſacrée ont voulu remettre les hommes ſous le premier joug, & faire conſiſter la pieté en l'abſtinence de certaines viandes; comme les Montaniſtes autresfois, & aujourd'huy

nos adverſaires de Rome. Mais il falloit, que la prediction du S. Eſprit fuſt accomplie, avertiſſant l'Egliſe des le commencement, qu'aux derniers temps il s'éleveroit des Docteurs enſeignans menſonge, deffendans de ſe marier, & commandans de s'abſtenir des viandes, que
1. *Tim.* 4. 1. 2. 3 Dieu à crées pour les fideles, & pour ceux, qui ont connu la verité, pour en uſer avec action de graces. Certainement & l'Euangile, & la raiſon meſme prononçent hautement, que la devotion agreable à Dieu, & ſalutaire à l'homme eſt de s'abſtenir du peché, & de renoncer, non à la chair des animaux, que le Souverain nous a donnés pour nôtre nourriture, mais à la nôtre propre, & à toute l'injuſtice & impureté de ſes convoitiſes. C'eſt-là chers Freres, le ſeul careſme du Chreſtien, vrayement inſtitué par le Seigneur JESUS, & vrayement recommandé par ſes miniſtres; qu'il faut obſerver, non quelques ſemaines ſeulement, mais durant tous les jours de nôtre vie, pour avoir part en ſuite à l'éternelle feſte de ſa bien-heureuſe reſurrection. Laiſſant donc là les vaines devotions des hommes embraſſons ſoigneuſement les inſtitutions de Dieu; & mépriſant l'exercice corporel profitable à peu de choſes cultivons la pieté qui eſt profitable à tout, & a les promeſſes de la vie preſente & à venir. Et pendant que les ſuperſtitieux commencent leur jeuſne par une ceremonie puerile; penſant par une

facilité

facilité deplorable expier les débauches de toute une année, avec un peu de cendre, fortifions nous dans le deſſein de la divine devotion du Seigneur JESUS par une ſerieuſe meditation de ſa parole; & au lieu des traditions de la terre, écoutons les oracles du ciel. Ce Pſeaume, dont nous avons leu quelques paroles, en eſt un; & le Prophete nous y donne, comme vous l'aves peu remarquer, une excellente leçon, où il nous exhorte d'entrée & par ſon commandement, & par ſon exemple, à louër le Seigneur; puis nous avertit en ſuite de ne point mettre nôtre fiance aux hommes, quelque grands, qu'ils puiſſent eſtre; & enfin pour nous détourner de cét abus, il nous repreſente leur foibleſſe, & leur vanité. Ce ſeront là, s'il plaiſt au Seigneur, les deux points, dont nous vous entretiendrons en cette action, de la loüange de Dieu, & de la vanité de l'homme. Le Prophete s'explique du premier point en ces mots, *Loües l'Eternel. Mon ame louë l'Eternel. Ie beniray l'Eternel durant ma vie; Ie pſalmodieray à mon Dieu tant que je dureray. Louës le Seigneur*, Mes Freres, c'eſt reconnoiſtre, qu'il eſt grand en force, & en ſageſſe, en juſtice & en bonté; voire qu'il eſt ſeul grand, toutes les nations n'étant reputées au prix de luy, que comme une goutte qui de goutte d'un ſeau, ou comme la menuë pouſſiere d'une balance. Cette reconnoiſſance ſe fait, non de la langue ſeulement, mais auſſi de *Eſ.* 40. 15.

l'ame, & de toutes les parties de nôtre vie. C'eſt reconnoiſtre ſon infinie bonté, que de l'aimer paſſionnément, & par deſſus toutes choſes. C'eſt reconnoiſtre ſa grandeur, que de le craindre, & le reverer tout autrement, que ny les hommes, ny les Anges. C'eſt reconnoiſtre ſa juſtice de ne rien tant apprehender, que de l'offenſer. C'eſt reconnoiſtre ſa puiſſance de ſe fier entierement en luy, & ſous luy meſpriſer tout le reſte, quelque épouvantable, qu'il paroiſſe. O que c'eſt une belle hymne à ſa loüange, qu'une vie compoſée de toutes ces parties! où réluiſent conſtamment l'amour, la crainte, le reſpect de cette ſouveraine Majeſté! où paroiſt à tous momens la foy & la fiance en ſon nom! Fideles, louës le ainſi, & vôtre ſilence luy ſera plus agreable, que les hymnes des plus diſerts eſprits, qui ayent jamais été au monde. Car étant eſprit, il veut ſur tout eſtre loüe de l'eſprit. Il eſt vray, qu'il ne rejette pas les hommages, & les loüanges de la langue; (Car il l'a créée, & nous l'a donnée pour le benir) Mais à condition, que le cœur s'y accorde; que l'interieur & le dehors tiennent chacun leur partie en ce chant. Telle eſt la loüange, que nous devons au Seigneur; celle qu'entend David en ce lieu, quand il nous exhorte à la luy rendre, & excite ſon ame au meſme devoir. *Loüés l'Eternel. Mon ame loue l'Eternel.* Mais ô Fideles, remarqués qu'il ne ſe contente pas de

s'acquit-

s'acquitter une fois ou deux de ce ſaint devoir. Il y conſacre ſa vie entiere, *Ie beniray* (dit-il) *l'Eternel durant ma vie. Ie pſalmodieray à mon Dieu tant que je dureray.* C'eſt la meſme proteſtation, qu'il fait ailleurs, *Ie beniray l'Eternel en tout temps; Sa loüange ſera continuellement en ma bouche.* Et de fait n'eſt il pas juſte de rendre à Dieu tout entier ce que tout entier nous tenons de ſa beneficence? Puis que ſes faveurs ſont continuellement ſur nos perſonnes, n'eſt-il pas raiſonnable, que ſes loüanges ſoyent continuellement en nos bouches? Ecoutez ceci, ô ingrates & iniques creatures, qui partagés vôtre temps entre Dieu & le monde; qui donnés vôtre jeuneſſe, la fleur & la vigueur de vôtre aage, le meilleur & le plus aſſeuré de vôtre durée, au vice & à la chair; & deſtinés à Dieu vôtre vieilleſſe, les moiſiſſures & les pourritures de vôtre vie; aſſignant le peché ſur ce que vous avés de plus clair, & la pieté ſur ce que vous avés de plus incertain: Que dis-je, ſur ce que vous avés? Mais pluſtoſt ſur ce que vous n'avés pas encore; ſur ce que vous n'aurés peut eſtre jamais. Miſerables, traittés vous ainſi vôtre Createur? celuy qui vous a donné cette vigueur, qui fleurit dans vos corps, & en vos ames, la ſacrifiant a ſon ennemi, au lieu de l'emploïer à ſon ſervice, ſelon ſon deſſein, & vôtre devoir? Il y en a d'autres, qui tout au contraire ayant donné à Dieu quelque

Pſ. 34.

partie

partie de leurs premiers ans conſacrent les derniers au diable ; qui apres avoir bien couru au commencement, finiſſent laſchement ; comme s'ils ſe repentoyent de bien faire. Que dirai-je de ceux, qui avec un artifice encore plus delié que tout cela, diviſent chacune de leurs journées entre Jeſus-Chriſt, & le monde? qui employent le matin à la pieté, & le reſte du jour à la vanité ? dont l'ame change d'habit auſſi bien que le corps, étalant ſon luxe, & ſa mondanité l'apreſdinée apres avoir icy montré le matin des marques de pieté & de devotion? Vous, mon Frere, qui voulés eſtre veritablement Chreſtien, ſervés tout entier à Jeſus-Chriſt, puis qu'il vous proteſte luy meſme, que vous ne pouvés ſervir à deux maiſtres. Moulés vôtre vie ſur celle de David, le bien-heureux type, par lequel il a voulu autresfois figurer & ſa vie & la vôtre. *Ie louëray* (dit-il) *l'Eternel durant ma vie. Ie Pſalmodieray à mon Dieu tant que je dureray.* Que vôtre enfance le louë ; que vôtre jeuneſſe le celebre ; que vôtre vieilleſſe le glorifie. Que vôtre printemps fleuriſſe pour luy ; que vôtre été & vôtre autonne luy portent des fruits, que les neiges & les glaces de vôtre hyver le beniſſent. Les ſaiſons ſont diverſes ; & les mois ne ſont pas tous veſtus d'une meſme ſorte. Mais tant y a qu'ils roulent tous ſous la main d'un meſme Seigneur, & tendent tous à une meſme fin Diſpoſés l'an

entier

entier de vôtre vie en la meſme ſorte. Parmi les bigarrures, dont elle eſt diverſement ornée, faites par tout paroiſtre la crainte & la loüange de Dieu, Diſpenſés ſemblablement chacune de vos journées. Que le Soleil vous voye louër l'Eternel à ſon lever; qu'il vous le voie benir au plus haut de ſon élevation; qu'il vous l'oye glorifier à ſon couchant; que la nuit vous ſurprenne en la meſme occupation, ſans que jamais ny la lumiere du jour, ny le ſilence de la nuit, ny aucune partie du ciel puiſſe depoſer contre vous de vous avoir veu faire ou dire choſe contraire à la loüange de l'Eternel. Mais je vient à la ſeconde partie de ce texte, où le Pſalmiſte nous avertit de ne point nous fier en l'homme, nous en repreſentant brievement la vanite & mortalité. Ce diſcours n'eſt pas hors de ſon propos. Car il eſtoit queſtion de la loüange de Dieu, & il eſt certain, que la confiance que l'on met en l'homme rabbat quelque choſe de la gloire, que nous devons à ce ſouverain Seigneur du monde. *Ne vous aſſeurez point* (dit le Prophete) *ſur les principaux d'entre les peuples, ny ſur aucun fils d'homme.* C'eſt une affection tres profondement enracinée en nôtre nature, que de nous appuyer ſur le bras de la chair: qui provient de la foibleſſe, & ignorance de nôtre entendement. Car ſous ombre de ce vain luſtre, que nous voyons reluire en l'apparence exterieure des hommes, nous nous figurons aiſé-

ment,

ment, que leur puiſſance & leur ſageſſe eſt quelque choſe de fort exquis. Nous voyons qu'ils concertent leurs deſſeins avec addreſſe, & les executent avec une grande pompe. Ce faux luſtre nous éblouit les yeux, & nous empeſche d'apercevoir, que toute cette pretenduë prudence, force, & vertu n'eſt que chair au fonds; & que ces bras, ces langues & ces eſprits, qui font tant de bruit, ne tiennent qu'à un filet pourri, qui leur manquera au premier jour. A quoy il faut ajouter, que nôtre propre conſtitution aide grandement à nous tromper. Car étant charnels & materiels nous n'eſtimons fort & puiſſant, que ce que nous voyons des yeux de la chair; & quant à ce qui ne paroiſt pas à nos ſens, nous n'en faiſons non plus de conte, que s'il n'eſtoit point du tout. De ce faux jugement que nous faiſons des choſes, procede cette folle affection, par laquelle nous attendons nos biens & nos maux de l'homme, comme s'il en étoit le vray diſpenſateur. L'Ecriture pour nous arracher du cœur cette ſote & perverſe diſpoſition, nous exhorte nous meſmes en divers lieux à ne nous point fier en l'homme, *Deportés vous de l'homme, duquel le ſouffle eſt en les narines* dit, Eſaye. *Car que vaut-il?* Et ailleurs, *Mal'heur* (dit-il) *ſur ceux, qui deſcendent en Egypte pour avoir aide, & qui s'appuyent ſur les chevaux, & mettent leur confiance aux chariots, quand ils ſont en grand nombre:*

Eſ. 2. 22. & 31. 1.

Maudit

Maudit ſoit le parſonnage (dit un autre Prophete) *qui ſe confie en l'homme, & qui de la chair fait ſon bras.* C'eſt la leçon que nous donneicy le Pſalmiſte, *Ne vous aſſeurés point ſur les principaux*, c'eſt à dire ſur les grands du monde, ſur ceux qui y tiennent les premiers rangs en autorité & en credit; *ni ſur aucun fils d'homme*, c'eſt à dire ni ſur aucun homme, quel qu'il ſoit. Car comme vous ſçavés, l'Ecriture ſelon la fraſe de la langue Ebraique dit fort ſouvent *fils d'homme*, ou *fils de l'homme*, pour ſignifier ſimplement *l'homme*; comme au Pſeaume 8. *Qu'eſt ce de l'homme* dit le Prophete au Seigneur, *que tu ayes ſouvenance de luy, & du fils de l'homme, que tu le viſites?* Et Balaam dans les Nombres; *l'Eternel n'eſt pas comme l'homme pour mentir, ny comme le fils de l'homme pour ſe repentir.* Et il faut icy d'abondant remarquer, que le mot *d'homme* employé dans l'original ſe prend ſouvent, non pour un homme ſimplement, mais pour un homme du commun, de baſſe qualité, de ceux que l'on appelle *petites gens:* & eſt oppoſé à un autre mot, qui ſignifie auſſi homme, mais un homme de qualité, un grand, comme dans le Pſeaume 62. *Les enfans de l'homme, & les enfans du perſonnage ſont vanité, & menſonge*; c'eſt à dire (comme nos Bibles l'ont auſſi interpreté) ceux de bas état ne ſont que vanité; les nobles ne ſont, que menſonge. Et dans le Pſeaume 49. *Tous peuples oyés ceci* (dit le Prophete)

Ierem. 17. 5.

Pſ. 8. 5.

Nombr. 23. 19.

Adam.

Pſ. 62. 10.

Pſ. 49. 5.

tous

tous les habitans du monde prétes l'oreille, tant les enfans de l'homme, que les enfans du perſonnage; c'eſt à dire tant les petits, que les grands, tant ceux de bas état, que les nobles, *enſemble le riche & le pauvre*. Il ſemble donc qu'en ce lieu le Prophete prene encore ce mot en la meſme ſorte, & vueille diviſer tous les hommes en deux bandes; les uns, qu'il appelle les *principaux*, c'eſt à dire les perſonnes de qualité; les autres, qu'il nomme *les fils de l'homme*, c'eſt à dire les petits, les gens de baſſe condition; les princes en ſomme & les peuples, nous defendant de nous fier ny ſur les uns, ny ſur les autres. L'on pourroit encore ranger & interpreter ces mots un peu autrement, *Ne vous aſſeurés point ſur les principaux, ſur le fils de l'homme.* (Car il y a ainſi dans l'original) en prenant ces dernieres paroles *le fils de l'homme* pour une raiſon, par laquelle le Pſalmiſte nous montre, qu'il ne ſe faut pas fier en eux, tirée de ce que non-obſtant la dignité de leur condition, ils ont neantmoins la meſme nature, que les autres hommes. Bien qu'ils ſoyent appellés principaux entre les peuples, & le ſoyent en effet, au fonds neantmoins ils ſont *enfans d'homme*, c'eſt à dire hommes, comme les autres, ſujets à meſmes accidens, & à meſme vanité; A peu prés en la meſme ſorte, que dans le Pſeaume 82. où le Prophete parlant aux Princes, & Magiſtrats, & leur ayant dit; *Vous eſtes Dieux, & eſtes tous enfans du Souverain,*

Pſ. 82. 67.

verain, adjoute; *Toutesfois vous mourrés, comme hommes; & vous qui eſtes les principaux cherrés, comme un autre.* Mais il n'eſt pas beſoin d'inſiſter d'avantage la deſſus, le ſens du paſſage étant clair, qu'il ne faut attendre nôtre bien d'aucun homme; car ajoute le Pſalmiſte, *il ne luy appartient point de delivrer*; le ſalut, ou la delivrance n'eſt pas à luy. La raiſon, qui fait que nous nous fions en quelqu'un, eſt pource qu'il a la puiſſance & la volonté de nous delivrer du mal, & de nous procurer du bien; car en vain en auroit-il la volonté s'il n'en avoit auſſi la puiſſance; & ſa puiſſance nous ſeroit pareillement inutile, ſi elle n'étoit accompagnée de bonne volonté. Le Prophete prononce donc en general, qu'à l'homme n'eſt point la dilivrance? qu'il ne nous tirera point du mal, ſi nous y tombons, & ne nous fera point de bien ſi nous en avons beſoin. Il le prouve par la conſideration de ſa foibleſſe, telle qu'il ne peut pas ſe garentir luy meſme de la mort, bien loin d'en pouvoir delivrer autruy. Il ne nous parle point de la volonté de l'homme, maligne le plus ſouvent, incertaine, & changeante à tout propos, telle enfin que quand bien il auroit toutes les forces, & toute l'authorité neceſſaire pour nous bien faire, touſiours ne nous y devrions nous point fier, attendu ſon mauvais courage, ſon inconſtance, & ſon infidelité. Le voit-on pas tous les jours changer de

volonté, & tourner ſes plus ardentes affections en haines mortelles? Mais le Pſalmiſte ne conſidere point cela pour cette heure, & s'arreſte ſeulement à la puiſſance, qui de vray eſt le principal appuy de la confiance, toute la bonne volonté des perſonnes étant inutile là où leur manque le pouvoir. Or que pouvons nous attendre de l'homme, poſé qu'il nous aimaſt conſtamment & ardamment, veu cette extremé foibleſſe, dont il eſt environné, & que le Pſalmiſte nous repreſente tres-elegamment en ces mots, *Son eſprit ſort, & il retourne en ſa terre, & en ce jour là periſſent ſes plus clairs deſſeins.* Les hommes icy bas, & particulierement ceux qui ſont d'une qualité relevée, les Princes & les principaux des peuples, ont divers deſſeins en l'eſprit, ſelon qu'ils ſont pouſſés ou d'ambition, ou d'avarice, d'amour, ou de haine. Mille accidens achopent leurs entrepriſes, dont l'execution depend de pluſieurs choſes diverſes, qui ſe rencontrent difficilement enſemble. Quelquesfois auſſi il arrive, qu'un nouveau deſſein leur fait perdre le precedent. Mais quand il ne ſe treuveroit aucũ autre accident capable de troubler & d'empeſcher le ſuccés de leurs volontés, la mort, inevitable à tous les hommes, met fin à tous leurs mouvemens, & tranche net le fil de leurs entrepriſes, de celles meſmes, qui ſembloyent les plus aſſeurées. C'eſt ce qu'entend le Pſalmiſte par ces belles paroles, *Son*

eſprit

eſprit ſort, & il retourne en ſa terre, & en ce jour là periſſent ſes plus clairs deſſeins. Regardés ô homme, combien vaines ſont vos eſperances! combien incertaine vôtre attanté! Ces deſſeins & ces volontés, d'où vous attandés vôtre bien, dependent d'un peu de ſouffle, qui eſt comme étranger en l'homme, qui en ſortira au premier jour; & alors ce corps, que vous voyés maintenant animé, ſera reduit en poudre, & avec luy s'en iront à neant toutes ces hautes penſées, que l'homme remuoit en ſon cœur. Ses parties les mieux liées faudront, cét eſprit, qui les conduiſoit, venant ſoudainement à manquer. L'Ecriture nous met ſouvent devant les yeux cette vanité de l'homme, de ſa nature, & de toutes les choſes, qui en dependent. *Ce n'eſt* (dit-elle) *que vanité de tout homme, quoy qu'il ſoit debout.* Certainement *l'homme ſe pourmene parmy ce que n'a qu'apparence. Ils ſe tempeſtent pour neant. Les petits ne ſont que vanité, & les grands, que menſonge; Si on les mettoit tous enſemble dans une balance, ils ſe treuveroyent plus legers, que la vanité meſme.* Elle nous dit, que *les jours de l'homme ſont ſemblables à une ombre qui paſſe; qu'il eſt de courte vie, & encore plene d'ennuis; qu'il ſort comme une fleur, puis eſt coupé & s'enfuit; comme l'ombre, qui n'arreſte point; que toute chair eſt comme l'herbe, & toute ſa grace, comme la fleur d'un champ; que nous ne ſommes, que poudre & cendre; que nos jours ſont comme les jours du foin, & de la fleur* cham-

Pſ. 39. 6. *Pſ.* 62. 10. & 144. 4. *Iob.* 14. 1. *Eſ.* 40. 6. *Pſ.* 103. 14. 15.

champeſtre, que le vent fleſtrit en un inſtant. Les Payens meſmes ont excellemment philoſophé ſur ce ſujet, juſques à prononcer, que l'homme n'eſt autre choſe, que le ſonge d'une ombre; & tels autres beaux mots, qui ſe liſent dans leurs livres, & ſe declament tous les jours dans les écoles. Mais il n'eſt pas beſoin, que je m'amuſe à vous ramaſſer icy tout ce qui s'en treuve dans les écrits, ſoit ſaints, ſoit profanes. L'experience commune ne nous en apprend, que trop pour l'éclairciſſement de ce paſſage. Car que voyons nous de plus ordinaire, que ce qu'y dit le Prophete, la mort troubler les deſſeins de toute ſorte de perſonnes? Quel autre ſpectacle y a-t-il dans le monde plus commun, que celui-cy, de voir l'homme apres avoir bravé quelques jours, perdre la vie en un inſtant, & retourner en terre, laiſſant, une infinité d'ouvrages imparfaits, fruſtrant ſoudainement mille & mille eſperances, & trompant autant de craintes? Où eſt celuy de nous, quelque jeune qu'il puiſſe eſtre, qui n'en ait veu des exemples notables? Où eſt le lieu, quelque obſcur & mal peuplé qu'il ſoit, qui n'en produiſe ſouvent? Où l'année, pour ſi heureuſement qu'elle ait coulé, qui ne ſoit ſignalée par quelque hiſtoire de cette nature? Tournes les yeux où vous voudrés, en Orient, en Occident, au Midi, au Septentrion. Conſiderés les grands; regardés les petits. Vous treuverés par tout une infinité de vies

tranchées

tranchées au milieu de leur courſe contre l'eſperance des uns, & l'apprehenſion des autres. Vous treuverés par tout des affaires de toutes ſortes coupées par tels accidens: les deſſeins des Princes, les conſeils des particuliers, boulevers-ſés les uns & les autres en un inſtant; les joyes tournées en dueil, les proſperités en deſaſtres, les ſuccés en diſgraces, les triomphes enfunerailles; la face du monde entier ſouvent changée par le deceds d'un ſeul homme. *Son eſprit ſort*, dit le Pſalmiſte; Cét eſprit, le premier mobile, qui faiſoit jouër tant de reſſorts, qui étendoit ſes penſées bien avant dans les ſiecles à venir, qui les portoit au delà des bornes de la nature; Cét eſprit, qui menaceoit le ciel & la terre, qui pour le contentement de ce miſerable corps, où il logeoit, ſe licentioit à tout mal; ceſt eſprit ſort à l'heure, qu'il s'y attandoit le moins, appellé par le Createur, qui le fait ſortir, quand bon luy ſemble, de meſme qu'il l'à donné quand il a voulu; ſouvent ſans qu'il paroiſſe aucune cauſe de ceſoudain delogement autre, que la volonté du ſouverain Seigneur. Quelques-fois il en paroiſt; mais de ſi foibles, ſi eſtranges, & ſi inopinées, qu'il eſt bien aiſé à voir qu'il y a quelque main au deſſus de la nature, qui ſe meſle en ces evenemens. Car voit on pas tous les jours une petite vapeur, une fumée, une goute d'humeur contraindre cét eſprit de ſortir du corps, ce tant aimé domicile, où il ſembloit

ſi étroitement attaché ? Et quand il ſort, *l'homme retourne en terre*, dit le Pſalmiſte. Son eſprit s'en va, *il retourne à Dieu qui l'a donné*, comme dit l'Eccleſiaſte ; le reſte de l'homme aſçavoir ſon corps, retourne en terre. Les tombeaux du genre humain le teſmoignent aſſés à chacun, où nos corps en peu de temps ſont reduits en poudre ; & il n'y a point de Monarque au monde, que la gloire de ſon diademe, puiſſe exempter de cette conditiõ. La chair des grands eſt meſme, que celle des petits ; c'eſt une meſme matiere, que le ſepulcre reduit egalement encendre ſans y laiſſer aucune marque de leur difference. Mais le Pſalmiſte ne dit pas ſimplement, que *l'homme retourne en terre*. Il dit, qu'il *retourne en ſa terre* ; tres-elegamment & tres-doctement, pour nous montrer, que la terre n'eſt pas étrangere à l'homme. Elle eſt ſienne ; c'eſt ſa mere, la matiere d'où il a eſté formé, comme Moyſe le raconte dans l'hiſtoire de la creation. Et cette diſſolution du corps humain en ſa terre ſe fait ſelon le triſte, mais juſte arreſt de nôtre Seigneur, prononcé à l'homme apres ſa cheute, *En la ſueur de ton viſage tu mangeras le pain, juſques à ce que tu retournes en terre ; car tu en as été pris*. Pource que tu es poudre ; auſſi retourneras tu en poudre. O chetive, mais ſalutaire poudre ! O honteux, mais neceſſaire enſeignement de nôtre vanité ! que ne penſons nous plus ſouvent à toy ! que ne t'avons nous

Eccleſ. 12. 9.

Gen. 3. 19.

nous continuellement en l'eſprit, comme nous t'avons toûjours dans nos corps! Chers Freres, cette terre, que le Pſalmiſte appelle *nôtre*, d'où nous ſommes venus, & où nous retournerons, eſt capable de nous apprendre toutes le vertus, & de nous faire haïr tous les vices, ſi nous la medicons comme il faut. C'eſt pourquoy les anciens Maiſtres des Hebreux la mettoyent nommement entre les trois choſes, dont ils recommandoyent la conſideration à leur ſage, Souvien toy (luy diſoyent-ils) de ta carriere, de ta foſſe, & de ton Createur; de ta carriere, c'eſt à dire du lieu d'où tu as été taillé, où tu as été fait & formé; de ta foſſe, c'eſt à dire du tombeau, où tu ſeras un jour enterré; de ton Createur, de ce ſouverain Seigneur, qui t'ayant tiré de l'un de ces lieux te conduit peu à peu a l'autre. Cette terre vous apprend donc premierement ô Chreſtiens, la leçon que vous donne icy le Pſalmiſte, de ne point mettre vôtre confiance en l'homme. Vous voyés, que ce n'eſt qu'une poignée de pouſſiere, animée d'un peu de ſouffle, qui paſſe ſoudainement; une compoſition de vent & de bouë, que mille & mille accidens peuvent diſſoudre; que la nature enfin desfera elle meſme l'un de ces jours, ſi autre choſe ne la rompt. Ce n'eſt pas icy un ſecret, qui ſe demonſtre à force de divers raiſonnemens recherchés. Nous en voyons,

nous en touchons, & manions la verité. Le ciel nous en avertit encore par la bouche de ſon Prophete. Comment apres cela ſerons nous ſi miſerables, que de nous aſſeurer ſur une choſe ſi vaine? Comment nous delivrera du mal celuy qui ne s'en peut garentir luy meſme? Comment établira nos deſſeins celuy, qui eſt contraint de laiſſer les plus clairs des ſiens imparfaits? Comment accomplira nos deſirs celuy qui n'a peu venir à bout des ſiens? Chers Freres, pleuſt à Dieu, que nous en euſſions creu le S. Eſprit! que nous euſſions fidelement obei à ſa voix! Mais nous avons fait tout le rebours, & avons enfin appris par une funeſte experience, que l'homme, & ſon bras n'eſt qu'un roſeau caſsé, qui tranſperce la main de celuy, qui s'y appuye, bien loin de la ſoûtenir. C'a eſté pour punir nôtre inconſiderée confiance, que le Seigneur nous a oſté toutes les choſes, où nous la fondions. Laiſſés donc l'homme deſormais (ô Iſraël de Dieu,) les principaux, & les enfans des hommes, puis que vous avés clairement reconnu, que ce n'eſt pas à eux qu'appartient la delivrance. Ne bâtiſſés plus ſur ce ſable mouvant. Cherchés un autre fondement meilleur & plus aſſeuré. Penſés, que ſi l'ancien Iſraël, dont la condition étoit aucunement attachée à la terre, n'a peu ſans offenſer Dieu mettre ſa confiance en l'homme, beaucoup moins vous eſt il permis

mis d'attacher vos eſperances à aucune choſe mortelle ; à vous qui eſtes un royaume celeſte, un état ſpirituel, engendré non de la chair, & du ſang, mais de l'Eſprit d'en haut, deſtiné à une vie & à une gloire, non terrienne & charnelle, mais ſpirituelle, & eternelle; qui doit par conſequent eſtre établi & conſervé par des moyens non humains, mais divins, & par les maximes non de la chair & du ſang, mais du ciel & de l'Eſprit. Quant à ceux, qui ſont une Egliſe viſible (comme ils parlent) c'eſt à dire un état mondain, une republique terrienne, il leur ſied bien de mettre leur confiance ſur les principaux du monde, qui de vray ſont les ſeûls appuis de leur regne. Mais quant à vous, ô troupeau de Chriſt, vous n'eſtes pas de ce monde. Vous venés du ciel, & allés au ciel. Vous paſſés ſeulement en la terre, où vous ne pouvés, ny ne devés projetter vôtre établiſſement; mais ſouhaiter ſeulement, que ceux qui la gouvernent vous permettent d'y continuër vôtre voyage, d'y paſſer par leurs grands chemins, ſans entrer dans leurs champs, ny dans leurs vignes; ſans vous meſler en leurs poſſeſſions, ny en leurs affaires; qui eſt la requeſte, que faiſoit autresfois l'autre Iſraël, vôtre figure, au Roy & au peuple d'Edom, lors que ſorti de l'Egypte, il s'acheminoit en ſa Canaan. Au reſte, Mes Freres, s'il ne nous eſt pas permis d'attendre des hommes les biens puremẽt humains, *Nomb.* 20. 17.

comme les delivrances temporelles, & autres ſemblables; combien moins devons nous mettre en aucun homme la confiance de nôtre ſalut, choſe ſur-naturelle & plus qu'humaine? Comment nous donneroit le ciel celuy, qui n'eſt que terre? & qui apres y avoir veſcu quelque temps y eſt retourné, ou y retournera aſſeurément? Comment nous pardonneroit nos pechés celuy, qui à beſoin de pardon pour ſoy meſme? Comment abbatroit il le monde & la chair & le peché ſous nos pieds, luy qui n'a peu le veincre pour ſoy meſme, & a eu beſoin, que Chriſt le veinquiſt pour luy? Mais Chers Freres, comme cette terre, ou retourne l'homme, nous enſeigne à ne nous point fier en luy; auſſi nous apprend elle à ne le point craindre. Souvenés vous, quelque bonne mine, qu'il faſſe, quelque fier & bravache qu'il ſoit, qu'au fonds ce n'eſt qu'un homme de poudre, animé d'orgueil pour quelque temps, qui tombera par terre au premier jour, ce vain ſouffle qui ſe ſoûtient, venant à ſe retirer. Les vers en auront bien toſt la raiſon. Quelque éclartant que ſoit le luſtre des hommes; autre n'en peut eſtre la fin. Les apparences en ſont grandes, & magnifiques; mais cette fin montre clairement, que ſous ces beaux & riches maſques ils ne cachoyent, que de la terre. *Ie les ay veus* (dit le Prophete) *terribles & verdoyans comme le verd laurier. Mais ils ſont paſſés & voila ils ne ſont plus.*

Ie

Ie les ay cherchés; & ils ne ſe ſont point treuvés. Pſ. 37. 35. 36.

Et donc, ô Fideles, pourquoy les craignés vous? pourquoy palliſſés vous au moindre ſignal, qu'ils font? S'ils ſe remuënt, s'ils parlent, s'ils complotent enſemble, vous tremblés, comme les fueilles des arbres, ébranlées par le vent. O étrange & incroyable foibleſſe de cœur! Vous vous moqués de vôtre enfant, quand vous le voyés bleſmir à la veuë d'un maſque hideux. Pauvre homme, combien eſtes vous plus ridicule qui luy! A vôtre enfant il eſt pardonnable de craindre ce qu'il ne connoiſt pas. Mais vous comment pouvés vous excuſer la laſcheté de vôtre courage, qui craignés des choſes, dont vous connoiſſés la vanité? qui inſtruit par les Ecritures de Dieu, par la raiſon, par les ſens, & par l'experience commune, ſçavés tres-certainement, que l'homme n'eſt que poudre & cendre? qui nous le declamés ſouvent, & en feriés des livres à un beſoin? & apres tout cela craignés cette meſme poudre, & cette meſme cendre, contre qui vous avés dit tant de braves paroles? Cette maſſe de terre, que vous avés veu ſortir de la terre, que vous ſçavés y devoir retourner bien toſt, vous ôte toute aſſeurance. Elle vous fait tomber des mains, non un jouët, ou une poupée; mais le ciel, & l'immortalité. Elle vous arrache de la bouche, non de vains cris, & de vaines voix, mais des blaſphemes contre

Dieu,

Dieu, l'abnegation de ſon Chriſt, & le deſhonneur du nom, qui vous a ſauvé. Vous vous effrayés de ſorte pour le ſon bruyant de cette vaine chair, qui n'eſt enflée que de vent, que pour éviter les maux, dont elle vous menace, vous fuyes juſques dans l'enfer, & aimés mieux vous expoſer aux griffes des demons, que de la voir & de l'oüir en colere contre vous. Arreſtés, miſerable; & ſi vous pouvés ravoir vos ſens, conſiderés un peu, qui eſt celuy que vous craignés, devant qui vous fuyés ſi éperduëment. C'eſt un homme, & rien plus; c'eſt à dire une choſe, qui pour tout ne conſiſte, qu'en un peu de ſouffle, & un peu de terre liés pour un peu de temps l'un avec l'autre. Voilà ô homme, ce que vous craignés. C'eſt le ſujet & la cauſe de vos frayeurs; ce qui vous fait quitter l'Evangile pour embraſſer l'erreur; renoncer à la liberté de Jeſus-Chriſt pour vous ſouſmetre à la tyrannie de ſon ennemi; à la bourgeoiſie du ciel pour devenir eſclave de Babylon. Mais (chers Freres) ce n'eſt que l'amour de nous meſmes, qui nous fait craindre la foibleſſe d'autrui. Si nous n'aimions point tant cette chair en laquelle nous vivons, nous n'aurions aucune apprehenſion de l'homme. Mais parce que la vanité de l'homme peut quelque choſe (au moins en apparence) ſur nôtre vanité; parce que ſa terre a quelque priſe ſur la nôtre, & que nous faiſons un état nonpareil de cette vanité & de cette terre, & ne voudriõs

pas

pas pour beaucoup en perdre la moindre partie ; de là vient, que les menaces, & les apparences de l'homme ont tant de force ſur nous. C'eſt cette paſſion, qui ſeule nous trouble le jugement. Et nous avons icy dequoy la guerir en la verité, que le Prophete nous apprend. Car ce qu'il dit de l'homme, ne convient pas ſeulement à ceux que nous craignons, ou en qui nous nous fions ; mais auſſi à nous meſmes. Nôtre nature n'eſt pas plus excellente que la leur. Comme donc il eſt raiſonnable, que vous les regardiés ſans les adorer, ny les craindre ; auſſi eſt-il juſte que vous faſſiés peu d'état de vous meſme; que vous mépriſiés toute cette chetive & fragile nature, en laquelle conſiſte maintenant vôtre eſtre, & ne faſſiés jamais rien pour ſa conſideration, qui ſoit indigne de l'honneur, & de la vie, où vous aſpirés. Remettéz vous à chaque moment en l'eſprit, que vous eſtes terre, & ne pouvés éviter de retourner en terre. A tous les aſſauts, que le diable, & le monde vous livreront, que cette penſée vienne auſſi toſt à vôtre ſecours. Les Naturaliſtes racontent, que quand les abeilles ſe débauchent, & quittent leurs ruches, comme cela arrive par fois, ſe rangeant comme en pleuſieurs bataillons, il ne faut que jetter de la pouſſiere au milieu d'elles, ce remede étant capable d'appaiſer tous leurs mouvemens en un inſtant, & de les ramener à leur ordre, & à leur repos. Chreſtien,

qui

qui sentés vos pensées se troubler au dedans de vous, l'essein de vos convoitises se mutiner, & s'émouvoir avec violence, imités cét artifice. Aussi toſt que vous ressentirés ce desordre; prenés moy un peu de cette poussiere, dont les doigts de Dieu vous formerent au commencement, & en laquelle vôtre corps se dissoudra un jour infailliblement. Prenés en une poignée, & la jettés, non sur vôtre teste & sur vôtre front (comme fait aujourd'huy la superstition) mais dans vôtre ame, au milieu de vos desirs émeus, de vos convoitises échauffées; Il n'y a rien de plus propre pour les ramener au devoir. Si la presomption, la peste de tous les hommes, vient à vous travailler; pensés que vous n'estes que terre. Vous aurés honte de rien presumer de vous, étant venu d'une matiere si vile. Si votre colere s'émeut contre quelqu'un de vos prochains pous les torts, que vous pretendés en avoir receus; souvenés vous encore de vôtre terre, & vous reconnoistrés, que son offense n'a garde d'estre si grieve, que vous vous la figurés, puis qu'apres tout il n'a offensé que de la terre. Vous que l'avarice tourmente; vous que l'ambition inquiete, pensés l'un & l'autre à cette mesme terre. Pensés, que vous n'avés besoin, que de fort peu de choses, puis que cette terre, dont vous estes composés, est si petite, que cinq ou six pieds de terre luy suffiront un jour; Pensés, qu'elle n'en à besoin, que pour peu de

temps;

temps; puis qu'au premier jour elle s'en retournera en terre. Vous ſur tout, ô mondain voluptueux, qui faites & ſouffrés tant de mal pour chatoüiller cette miſerable chair, & pour luy donnér tout ce qu'elle demande; penſés que l'objer, & la derniere fin de toutes vos penes n'eſt qu'une petite poignée de terre, dont vous pouvés aſſés juger l'indignité & la baſſeſſe par la honteuſe fin, où elle ſe termine. N'avés vous point de honte qu'une petite partie d'une ſi chetive, & ſi indigne maſſe engloutiſſe votre temps, vôtre ſoin, & vôtre eſpit? Vous auſſi ô homme, ô femme, qui employés tant de temps, & d'argent à orner votre corps, qui portés à votre oreille, ou ſur votre teſte ce qui ſuffiroit à entretenir tous nos pauvres, qui mettés autant d'heures à ranger & dreſſer vos cheveux, qu'il en faut à tenir un conſeil d'état, qui conſumés la moitié de votre journée pour plaire une heure durant à des yeux mondains; comment ne penſés vous point, que cette poupée, que vous coiffés, & attiffés ſi curieuſement, & ſur laquelle vous perdés tant d'or, tant de pierreries, & tant de temps, n'eſt que terre au fonds, & ne peut s'exẽpter de retourner en terre? Je ne vous dirai point ici, que vous outragés vôtre createur, voulãt à toute force, que ce qu'il a formé ſoit autre, qu'il ne l'a formé; Je ne vous allegueray point, que vous volés aux pauvres tout ce que vous mettés en ce ſujet au delà de ce qui ſuffiroit pour

le ve-

le veſtir honeſtement ſelon votre condition; je ne vous feray point mille autres reproches, comme je le pourrois tres-juſtement. Je vous prieray ſeulement, que lors que vous avés trois, ou quatre perſonnes au tour de vous, empeſcheés l'une apres votre teſte, les autres apres votre habit, il vous ſouvienne, que le ſujet de tout leur employ eſt une terre, qui retournera bien toſt en terre; & que vous penſiés là deſſus, ſi c'eſt ſageſſe de parer & de polir avec une ſi laborieuſe & ſi exacte curioſité, ce qui l'un de ces jours ſervira de paſture aux vers. Car c'eſt encore icy ce qui aggrave le plus notre imprudence, que nous ne jouyſſons, que fort peu de temps, de cette terre que nous cultivons avec tant de ſoin, & à l'embelliſſement de laquelle nous perdons tout ce que nous avons. Si nous étions aſſeurés de la poſſeder pluſieurs années, cette affeterie & cette curioſité nous ſeroit aucunement pardonnable. Mais voyés vous pas ô homme, la mort devant vous, qui vous attend, & vous ôtera aſſeurément la jouyſſance de votre terre. Vous ne la tenés, qu'à ferme; Vous n'en eſtes pas le proprietaire; & le bail en expirera bien toſt. La nature n'en continuë la jouyſſance aux hommes, que juſques à ſoixante diz, ou quatre vint ans pour le plus. Mais encore le comble de votre folie eſt en ce que vous ne conſiderés pas, que ce bail n'a point de terme prefix. Il eſt a la volonté de celui qui vous l'a

paſſé;

paſſé; Vous ne ſçavés quand il finira, & n'y a pas un point en toute la durée de votre vie, où il ne ſe puiſſe rompre. C'eſt eſprit, qui vous fait vivre, ſortira peut eſtre à l'heure, que vous y penſeres le moins. Pendant que vous ſongés à l'avenir que vous vous propoſés de baſtir des greniers, & des palais, & de jouyr de vos biens; Pendant que vous beniſſés votre ame, & luy dites dans le ſecret de votre cœur. Ame, tu as beaucoup de biens aſſemblés pour beaucoup d'années; repoſe toy, mange & boy, & fay grande chere; Pendant que vous la flates de la ſorte; vous ne voyes pas ô pauvre inſenſé, le miniſtre de la juſtice divine, qui en cette meſme nuit vous redemandera votre ame; vous l'enlevera de force, & alors s'en iront à neant les plus clairs de vos deſſeins. O vanité! ô aveuglement nonpareil des pauvres hommes! Ils n'ont que trois, ou quatre jours à demeurer en cette maiſon de terre; ils ne ſçavent à quelle heure, ny à quelle minute de ce court eſpace ils auront à déloger; n'y en ayant aucune, où l'eſprit qui les fait vivre, ne les puiſſe abandonner; & neantmoins non ſeulement ils bâtiſſent (comme diſoit autresfois un Philoſophe) mais encore ils parlent, ils penſent, ils deliberent tout de meſme, que s'ils étoyent immortels. Chreſtien, qui avés été nourri dans l'ecole de la verité penſés ſerieuſement à la leçon, que vous donne aujourd'huy le Seigneur par la bouche de ſon Prophete, *L'eſprit ſort;*

& l'homme retourne en ſa terre; & en ce jour là periſſent ſes plus clairs deſſeins. Vous ne ſçavés à quelle heure vous quittera cét eſprit, qui ſort non quand nous voulons, mais quand Dieu l'appelle. Attendés cette vocation par tout, puis que par tout elle vous peut ſurprendre. Compoſés non les ans, les mois, & les ſemaines ſeulement, mais les jours & les heures meſmes de vôtre vie, comme ſi Dieu vous en devoit retirer à chaque moment. Vous ſerés lors veritablement heureux, quand vous aurés ainſi fait votre comte; quand vos reins trouſſés & votre lampe allumée vous attandrés la trompete du Fils de Dieu, la teſte levée en haut, ſans plus rien pretendre icy bas; quand vous vous ſerés mis en tel état, que la mort venant elle ne vous faſſe perir aucun deſſein, vôtre eſprit emportant avec luy toutes ſes penſées ſans en laiſſer aucune en la terre. Et c'eſt icy le dernier point, qu'il vous faut apprendre de ces paroles du Prophete. Puis que nous voyons, que la vie d'icy bas, & le fonds, qui la ſoûtient, cet eſtre terrien, dont nous joüyſſons, eſt mortel, & periſſable, Mes Freres baſtiſſons ailleurs. Tournons ailleurs nos deſſeins. Remüons des penſées, que le ſepulcre ne puiſſe engloutir; Faiſons des parties, que la mort ne puiſſe rompre. Ayons des deſſeins, capables de ſubſiſter lors meſmes, que notre eſprit ſera ſorti de ce corps. JESUS-CHRIST, le Pere d'éternité, nous en a donné

un

un fonds ferme, & aſſeuré dans ſon Evangile; & a deſia formé en nous par ſon eſprit les commencemẽs d'une nouvelle nature immortelle; d'un homme, qui n'étant point fait de poudre, ne ſe diſſoudra jamais en poudre; qui creé par l'Eſprit eternel ſubſiſtera auſſi eternellement. Chers Freres, c'eſt cette nature là, dont il faut avoir ſoin; c'eſt la terre, qu'il faut cultiver; le corps, qu'il faut polir, & faſſonner; & y employer ſans regret toutes nos heures, & tous nos momens. C'eſt l'homme, qu'il faut veſtir avec ſoin, qu'il faut orner de pierreries; mais de pierreries celeſtes, proportionnées à ſa dignité & à ſon excellence; de perles Evangeliques, la chaſteté, l'honeſteté, la foy, la charité, l'eſperance, le zele, la patience, la douceur, & l'humilité. Si ce ſont là vos deſſeins, & vos occupations, Fideles, vivés en repos. Que la mort vienne, quand elle voudra. Au lieu qu'elle aneantis les deſſeins des autres, elle achevera les voſtres, vous uniſſant parfaitement à vôtre Chriſt; qui eſt le plus clair & le plus cher de nos deſſeins. Dieu par ſa bonté nous face la grace d'en venir à bout, ſuppleant à nos defauts, de l'abondance, & de la plenitude de ſon Fils, afin que comme nous ſommes nais de luy par l'éfficace de ſon Eſprit, nous vivions eternellement en luy, & avec luy, Amen.

SERMON XIII.

SUR LE PSEAUME LXXIV. verſ. 16, 17.

16. *A toy eſt le jour, à toy auſſi eſt la nuict. Tu as établi la lumiere, & le Soleil.*
17. *Tu as poſé tous les limites de la Terre. Tu as formé l'Eſté, & l'Hyver.*

Prononcé le 1 de Janvier, 1645.

CHERS Freres: Ce premier jour de l'année, où nous entrons, nous oblige à rendre à Dieu les vœux, que nous lui fiſmes au commencemẽt de la derniere paſſée, & à luy en faire de nouveaux pour celle-cy. Et quand bien nos propres promeſſes ne nous auroyent point engagé à ce devoir, la juſtice de la choſe meſme le requerroit evidemment de nous. Car n'eſt-il pas raiſonnable de rendre au moins des remerciemens treſhumbles à cette ſouveraine bonté pour tant de faveurs; que nous en avons receuës? C'eſt elle, qui nous a fait la grace d'achever l'année, qui finit hïer au ſoir. C'eſt elle, qui a garenti noſtre vie des outrages de ſes ſaiſons, de ſes maladies, & de ſes accidens, qui en ont emporté pluſieurs autres de toutes conditions. Mais

outre

outre les biens de la vie terrienne, nous devons ſur tout nos actions de graces au Seigneur pour ceux, qui regardent la celeſte, de ce qu'il a conſervé ſa parole au milieu de nous, & a maintenu cette Egliſe, nous ayant delivrez de tout peril, & diſſipé par ſa providence les alarmes, que nôtre foibleſſe, & les apparences des choſes nous donnoyent. Et comme il eſt juſte, que nous le remercïons de la protection, dont il nous a favoriſez l'année precedente; auſſi eſt-il neceſſaire, que nous luy en demandions la continuation pour celle-cy; afin qu'avec l'accroiſſement des jours, & de la lumiere, & la benediction des fruits de la terre, elle nous apporte l'augmentation de ſa connoiſſance, & de ſa crainte, & des autres biens ſpirituels à la gloire de ſon nom, & à nôtre conſolation. C'eſt pour nous exciter à nous acquiter de ces deux devoirs ſi raiſonnables, que i'ay reſolu d'employer cette heure en la meditation du texte, que vous avez ouï; où le Pſalmiſte nous enſeigne, que la conduite des jours, & des ſaiſons, & l'adminiſtration des choſes humaines, qui s'y paſſent, appartient à Dieu; que c'eſt luy, qui a partagé la terre, où il nous a logez, & qui diſpenſe la lumiere, & les tenebres, les chaleurs, & les froids, qui en changent alternativement la face tour à tour. Car qui ne void, que cette verité, outre la beauté, dont elle eſt pleine, & la conſolation, qu'elle nous apporte, nous oblige encore à dependre uniquement de

ce grand, & tout-puiſſant Seigneur, en quelque temps, & en quelque lieu, que nous nous treuvions, puis qu'à ce conte tous les temps de nôtre durée, & tous les lieux de nôtre habitation ſont ſiens? Sanctifiez donc, Freres bien-aimez, ce commencement de l'année par ces douces, & ſalutaires penſées; & les imprimez ſi vivement dans vos ames, qu'elles s'y enracinent, & y produiſẽt des fruits de pieté, & de juſtice durãt tout le cours de vôtre vie, en attendant, que le temps ſoit changé en eternité, & la bigarrure de nos ſaiſons en l'uniforme & conſtante clarté d'un ſeul jour, qui ne ſe couchera jamais. Pour vous guider en cette meditation, je conſidereray par ordre, s'il plaiſt au Seigneur, les trois ouvrages de ſa Majeſté, que le Prophete nous propoſe en ces deux verſets; aſſavoir premierement la viciſſitude du jour, & de la nuit, & de la lumiere du Soleil, & de la Lune, qui les forment dans nôtre air; ſecondement la diſtribution de la terre en certaines portions, bornées, & ſeparées les unes d'avec les autres; & finalement la ſuite alternative de l'Eté & de l'Hyver, & des autres ſaiſons.

Le Prophete nous repreſente le premier de ces trois ouvrages de Dieu en ces mots, qu'il luy addreſſe; *A toy eſt le jour; à toy auſſi eſt la nuit. Tu as établi la lumiere, & le Soleil.* Il n'y a point d'hommes, qui ne voyent en la nature cette difference du jour, & de la nuit, & la perpetuelle entre-

entre-ſuite de l'un & de l'autre. Les plus ſtupides animaux la reconnoiſſent; les plantes les plus ſourdes, & les plus mortes creatures la reſſentent. Mais peu de gens en remarquent la merveille. Y étant accoûtumez dés nôtre premiere enfance, & voyans toûjours cõtinuer cét ordre ſans interruption, nous n'y prenons pas garde; comme la trop grande abondance de lumiere nous aveugle, & les ſons trop éclatans, & trop aſſidus nous aſſourdiſſent. Et cõme on dit qu'il arrive aux peuples habitans prés des cheutes du Nil, auſquels l'épouvantable bruit, que fait ce fleuve ſe precipitant du haut des rochers en bas, ôte entierement l'ouïe; ainſi en prend-il aux hommes en cét endroit. L'aſſiduë preſence de ces objets, qui ſans aucune intermiſſiõ ſont toûjours dans leurs ſens, les empeſche de ſe recueillir pour les conſiderer. Pour les trop voir, ils ne les voyẽt point; & pour les trop ouïr, ils ne les entendent point. Que ſi quelques-uns ouvrent leurs ſens, & prennent le loiſir d'entrer en cette conſideration, ils ne s'y arreſtent, que fort peu, & ſans l'enfoncer, s'imaginẽt follement, les uns (c'eſt à dire les plus brutaux) que c'eſt le hazard, qui nous apporte le jour, & la nuit; les autres, que ce n'eſt que la ſimple neceſſité des choſes, qui ſans deſſein, ny addreſſe, roulẽt d'elles-meſmes, étant contraintes de ſuivre le branle des cauſes, qui les preſſent ſourdemẽt de tourner ainſi l'une apres l'autre. Mais le

Pſalmiſte inſtruit dans une meilleure école, rapporte ce merveilleux effet à ſon vray auteur, diſant au Seigneur, *A toy eſt le jour; à toy auſſi eſt la nuit*; c'eſt à dire, que l'un & l'autre luy appartient, comme ſon vray ouvrage, qu'il a creé par ſa puiſſance, & ſageſſe, & qu'il maintient par ſa providence dans l'état où nous le voyons perſeverer depuis le commencement du monde juſques à cette heure, ſans que jamais on y ait remarqué d'interruption, ny de variation. D'où viẽt, qu'ailleurs ce meſme Prophete met le jour, & la nuit entre les plus illuſtres enſeignemẽs de la gloire du Seigneur, *Les cieux* (dit-il) *recontẽt la gloire de Dieu, & l'étenduë donne à connoiſtre l'ouvrage de ſes mains. Vn jour degorge propos à l'autre jour, & une nuit montre ſcience à l'autre nuict.* En effet pour peu, que nous examinions la choſe meſme, nous reconnoiſtrons aiſément, qu'elle ne peut avoir eſté ny faite, & établie au cõmencement, ny conduite & gouvernée depuis, que par la main d'une cauſe ſouverainement ſage, & puiſſante, c'eſt à dire de Dieu. De dire, que c'eſt l'ouvrage du hazard, il faut eſtre extravagant au dernier point pour avancer une imaginatiõ ſi abſurde. Dans les effets du hazard, il n'y a ny ordre, ny ſuite, ny conſtance. Ils viennent tantoſt d'une ſorte, & tantoſt d'une autre; comme vous voyez dans le jet des daiz, qui ne tombent preſques jamais deux fois de ſuite ſur une meſme face. Leur ſuite eſt toute incertaine, &

Pſ. 19. 1. 2.

dou-

douteuſe. Elle n'a rien de reglé, ſurquoy vous puiſſiez aſſeoir un ferme, & aſſeuré jugement; au lieu qu'il n'y a rien au monde de plus égal, de plus conſtant, de plus arreſté, & de plus certain, que l'ordre du jour & de la nuit; nõ dans un païs, ou dans un climat ſeulement, mais dans toutes les regions de l'univers, dont nous avons connoiſſance; nõ en un temps, ou en un ſiecle, mais en tous; les hommes depuis cinq mille tant d'annees, qu'ils ſubſiſtent ſur la terre, ayant toûjours veu courir cét ordre invariablement en la nature, que le jour ſuccede à la nuit, & la nuit au jour; pour ne point parler de ces admirables proportions, qu'ils gardent ſi reglément dans leurs accroiſſemens, & dans leurs diminutions. Concluons donc que ce n'eſt rien moins, que le hazard, qui fait & conduit le jour & la nuit; puis que leur courſe eſt ſi juſtement reglée, & qu'il y reluit un ordre ſi exquis, & ſi conſtant. Mais l'on ne peut non plus rapporter une choſe ſi admirable à la ſeule neceſſité de la nature, J'avouë que le jour a ſes cauſes, & la nuit les ſiennes; d'où l'un & l'autre procede reglément, & infailliblement, Mais tout ainſi, que dans une horologe, le juſte & reglé mouvement de l'éguille nous conduit à celuy des rouës, d'où il depend; & de rechef celui-cy à l'addreſſe de l'ouvrier, qui a ajuſté ces pieces enſemble d'une ſi exacte & ſi artificieuſe liaiſon, que l'une fait neceſſairement aller l'autre, étant evident, qu'elles ne peu-

vent s'eſtre diſpoſées d'elles-meſmes; ſemblablement en cette grande machine de l'univers la ſuite du jour, & de la nuit nous mene bien au mouvement du Soleil, & à la diſpoſition de nôtre air, qui étant agencez comme ils ſont, l'un avec l'autre, il n'eſt pas poſſible, que le jour & la nuit ne s'en enſuivent; mais derechef cette diſpoſition nous éleve encore plus haut, & nous contraint de monter juſques à l'eſprit, & à la main d'un ouvrier tres-ſage & tres-puiſſant, qui a ainſi dreſſé, formé, & rangé ces cauſes; & leur a donné le mouvement, qui s'y void; étant manifeſte, que cette aſſiette, & cette force qu'elles ont, ne peut eſtre procedée d'elles-meſmes. De plus comme les reſſorts d'une montre quelque bons, & forts, qu'ils ſoyent, pour continuer leurs mouvemens en leur ordre, ont beſoin du ſecours, & de l'inſpection d'une cauſe intelligente, c'eſt à dire de l'homme, qui les tend, & les maintient en la vigueur neceſſaire pour ſe mouvoir également; Autrement leur propre poids les relâche peu à peu, & les detraque, & confond leur action; diſons tout de meſme, que pour faire rouler le jour, & la nuit dans leur juſte, & raiſonnable ſuite, il faut, que la providence de ce meſme ouvrier tout puiſſant, qui a au commencement monté les roues des cieux, qui ſont les reſſorts, d'où ils dependent, les conduiſe, & leur continuë la fermeté neceſſaire pour un ſi bel effet. Autremẽt depuis tant

de ſiecles, qu'ils courent inceſſamment, il n'euſt pas eſté poſſible, qu'il ne fuſt arrivé, quelque deſordre, ſoit dans les cieux, ſoit dans l'air, qui euſt déconcerté leurs mouvemens ; la matiere, dont toutes choſes ſont formées, n'étant pas capable de ſe maintenir long-temps en un meſme eſtat, mais coulant perpetuellement, comme un argent vif, qui ne peut eſtre arreſté; ſe relâchant, ou ſe roidiſſant, s'affaiſſant, ou ſe relevant ſans ceſſe; comme il paroiſt par l'exemple de toutes les creatures ſublunaires. Donnons donc enfin la gloire de cét incomparable chef-d'œuvre à Dieu nôtre Seigneur, dont l'intelligence, & la puiſſance eſt également infinie, & luy diſons avec le Pſalmiſte, *A toy Seigneur, eſt le jour, & à toy eſt la nuit.* Tu as creé, & formé l'un, & l'autre. Tu gouvernes leur cours; & entretiens cette belle & amiable guerre, qu'ils ſe font continuellement l'un à l'autre pour le bien de l'univers, l'un chaſſant l'autre, & puis fuyant derechef à ſon tour devant ſon doux ennemi. Le jour & la nuit ne ſont pas des ſuites, fortuites, & impreveuës du mouvement du Soleil. Au contraire, cét aſtre n'a eſté fait, & formé, que pour continuer cette diviſion du temps en ces deux parties, ſi belle, & ſi neceſſaire au monde. Et Dieu pour nous le montrer, crea la lumiere dés le commencement avant le Soleil, & la ſeparant d'avec les tenebres, fit deſlors le jour, & la nuit; & ne forma le Soleil, & les aſtres,

que

que le troiſieſme jour apres, qui fut le quatrieſme de la creation, comme le remarque expreſſement Moyſe, le divin hiſtorien de l'univers. Et à la verité cette diſtinction du jour, & de la nuit eſt ſi admirable, & ſi importante à toutes les parties du monde, & notamment à l'homme, qui en eſt la principale piece, qu'elle meritoit bien le miniſtere du Soleil, & de la Lune, & des autres aſtres pour la former telle que nous la voyons en la nature. Car que ſçauroit-on s'imaginer de plus beau, ou de plus delectable, que la parure, que la courſe, que les jeux, les varietez, & diverſitez de ces deux filles du temps, c'eſt à dire, du jour, & de la nuit? Elles ſe preſentent tous les jours toutes deux à nous ſans y manquer une ſeule fois, l'une veſtuë de blanc, & l'autre de noir; l'une toute éclatante de la lumiere, qui l'envelope; & l'autre toute brune & ſombre, paroiſſant à peine ſous ce grand voile de l'obſcurité, qui la couvre. Elles changent tellement le monde, que bien qu'au fonds il ſoit tousjous meſme, neantmoins elles le font paroiſtre tout autre, qu'il n'eſtoit; & il ſemble, quand nous paſſons du jour à la nuit, que nous entrions dans un autre monde que n'eſt celuy, d'où nous ſortons. Le jour nous le peint tout entier depuis le haut juſques au bas d'une infinité de diverſes couleurs, le ciel d'une ſorte, la mer, les montagnes, les foreſts, & les campagnes d'une autre. La nuit efface en un moment

tout

tout ce riche coloris, & épand par tout une ſombre noirceur, plus ou moins épaiſſe, ſelon là difference des temps; & à travers ſes ombres, elle nous découvre les cieux, & les feux qui y luiſent. Il n'y a point de pinceau, ny d'imagination aſſez riche pour nous rien figurer de plus beau, que ces deux ſpectacles, que le jour, & la nuit nous repreſentent toutes les vingt-quatre heures tour à tour. Mais leur mouvement, & leur démarche n'eſt pas moins agreable, que leur pompe & leur équipage. Car le jour n'eſt pas pluſtoſt ſorti de cette carriere, où ſe fait leur courſe, que la nuit y entre incontinent: & celle-cy ne voit pas plûtoſt paroiſtre le jour, qu'elle luy cede auſſi toſt la place; ſe reculant, & s'avançant tour à tour par un mouvement ſi confus en apparence, mais ſi juſte, & ſi bien reglé en effet, qu'encore que ny l'un ny l'autre ne commencent, ny n'achevent jamais leur traitte deux fois de ſuite à un meſme point, il ſe treuve neantmoins au bout de l'an, qu'ils ont fait tous deux preciſément autant de pas l'un que l'autre. Car dés que la nuit a acquis le plus haut de l'avantage, qu'elle puiſſe avoir ſur le jour, elle ſe recule peu à peu en arriere, & laiſſe reprendre au jour tout ce qu'il avoit perdu, juſques à ce qu'il l'ait égalée; de faſſon que biẽ qu'il ne ſe paſſe aucune partie dans leur jeu, où l'un des deux ne gaigne, ou ne perde, à la fin neantmoins ils ſe retirent tous deux égaux.

Mais

Mais comme Dieu a parfaitement meſlé en tous ſes ouvrages l'utile avec le doux, & le profit avec le plaiſir; cette danſe (ſi je l'oſe ainſi nommer) du jour & de la nuit, ſi artificieuſe, & ſi admirable, apporte encore plus d'utilité au monde, qu'elle ne luy donne de divertiſſement. Le jour l'éclaire, & nous découvre ſes beautez. Il addreſſe nos ſens, & les mouvemens de nôtre vie. Il guide nos voyages; il gouverne nos labeurs, & reveille & conduit l'induſtrie de nos meſtiers. Il fait agir toutes les parties de l'univers. Il deſſeche & échauffe l'air, & la terre, & anime la nature, y verſant tout ce qu'elle a de vie, & de vigueur, la rendant feconde, & preparant, & diſpoſant ſecretement dans ſes flancs la matiere de la generation de ſes plantes, & de ſes fruits. Il réjouït les animaux, & toutes les creatures, juſques aux plus inſenſibles. Sans le jour, que ſeroit-ce de l'univers, ſinon un vilain, & hideux cahos, ſans ordre, ſans action, & ſans beauté? Figurez-vous l'horreur, l'incommodité, l'inſenſibilité, & immobilité, où eſtoit plongée toute la vie de l'Egypte durant ces tenebres, dont Dieu la couvrit autresfois; & vous reconnoîtrez aiſément, combien le jour nous eſt neceſſaire. I'avouë, que d'abord la noirceur, & l'effroy de la nuit la font paroiſtre pluſtoſt dommageable, qu'utile; & qu'il pourroit ſembler, que ce ſeroit ſoulagement au monde de ne l'avoir point. Mais il en eſt pourtant tout autrement.

Et

Et c'eſt pourquoy le Pſalmiſte en parlant d'elle, ne dit pas ſimplement dans ce texte, qu'*elle eſt à Dieu*, mais avec emfaze, qu'*elle eſt auſſi a luy*; comme s'il diſoit, que nonobſtant la triſte apparence qu'elle a, qui la fait prendre à quelques-uns pour la production d'un mauvais principe, elle eſt neantmoins l'ouvrage de ce bon & ſage Seigneur, auſſi bien, que le jour. En effet à le biẽ prendre elle n'eſt gueres moins neceſſaire. Car premierement elle nous montre auſſi à ſon tour une partie de l'univers; voire la plus belle. Ses tenebres nous éclairent, & ſon obſcurité nous fait voir les ornemens du ciel, les planetes, & les étoiles, & leur admirable diſpoſition, leurs aſpects, & leurs mouvemens, que le jour nous avoit cachez. Ainſi elle ne ſert gueres moins à nôtre inſtruction, que le jour; pour ne rien dire de ce calme, & de cette profonde tranquillité, dont elle favoriſe les veilles, & les études de la ſageſſe, & des plus nobles meſtiers. Elle delaſſe le monde. Elle verſe dans le ſein de la Nature le repos, dont elle a beſoin; & avec cette douce, & moite fraicheur, qu'elle répand par tout, elle refait la terre, & les elemens. Elle aſſoupit les animaux; elle ſoulage leurs penes; & faiſant ceſſer par tout le travail, & la ſouffrance, elle procure à l'univers une courte, mais agreable & neceſſaire trefve. Mais la ſageſſe, & la bõté de Dieu n'eſt pas moins admirable pour la maniére de cette diſpenſation, que pour le fonds de la

choſe

choſe meſme. Car la nature des hommes, & des animaux, & de la plus grande part des creatures n'étant pas capable de ſubſiſter dans un travail trop cõtinüé, qui les diſſipe & les ruïne à la longue, & ayant beſoin de temps en temps de quelque rafraichiſſement pour la reparatiõ de leurs forces; ce grand & admirable ouvrier a excellemment a juſté la ſuite du jour & de la nuit à leur neceſſité, les faiſant reglémẽt ſucceder l'un à l'autre dans l'eſpace de vint & quatre heures ſeulement. Si le jour & la nuit duroyent chacun ſix mois entiers; comme aux extremitez de la terre ſous les poles; nôtre année auroit bien autant de jour, & de nuit, quelle en a maintenant; mais qui nous ſeroit inutile; eſtant diſpenſé en cette ſorte, & nous incõmoderoit au lieu de nous accommoder. Car ce grand jour de ſix mois deſſecheroit, & ruineroit l'air, la terre, les plantes, & les animaux, & cette longue nuit, qui viendroit apres, bien qu'avec de contraires qualitez, y cauſeroit encore un pareil dégaſt, relâchãt, moiſiſſant, & engourdiſſant toutes choſes; de faſſon, que la generation, la vie, & laction de nôtre monde demeureroit, ſinon perduë & éteinte, du moins extrememẽt intereſſée, & incommodée; Au lieu que maintenãt cét agreable, & ſalutaire mélange du jour, & de la nuit, ſe relevant l'un l'autre tour à tour apres quelques heures, tempere tres-utilement le travail, & le repos, la veille & le dormir, le rafraichiſſement, & le

& le deſſechement des animaux, & des autres creatures, les entretenant en eſtre, & en vie par l'alternative entreſuite de ces choſes. Et icy il nous faut encore remarquer un excellent trait de la providence en la diverſité, dont elle a uſé, à allonger, & racourcir les jours, & les nuits. Car la terre, qui eſt droit ſous la carriere du Soleil, ayant beſoin de beaucoup de rafraichiſſement pour remettre & reſtaurer ce que l'ardeur de cét aſtre ſi voiſin y a rôti, & deſſeché durant le jour, Dieu a donné à ces lieux là des nuits longues, qui ſont reglément de douze heures durant toute l'année, ſans nuls crepuſcules, tres-fraiches, & tres-humides; & ainſi il remedie au deſordre, que le jour y a fait. Il en eſt au contraire dans les païs Septentrionaux. Car la chaleur qu'y porte le jour, eſtant pour le grand éloignement du Soleil, foible, & incapable d'avancer beaucoup en peu de temps; la providence a tellement diſpoſé les choſes, que les jours deſtinez à meurir les fruits de la terre, y ſont extrememment longs, & les nuits extrememment courtes; de faſſon, que ce feu, bien que foible & lent, continuant ſon action preſques ſans intermiſſiõ, en vient enfin à bout, & recouvre dãs la longueur de ſa durée ce qui manquoit de vigueur à ſa force. D'où vient, comme nous le ſçavons par experience, que ces païs-là, quelques froids & mal propres, qu'ils ſemblent, à la generation des fruits, abondent neantmoins en

grain autant, ou plus, que les autres ; juſques-là, que nous voyons en nos jours, qu'ils en fourniſſent quelquesfois aux terres eſtimées les plus fertiles, & les plus heureuſes. Ainſi voyez vous par ce petit échantillon, que nous en avons montré, combien eſt admirable, & digne de la bonté, & de la ſageſſe de Dieu la diſpoſition du jour, & de la nuit. Le Pſalmiſte nous propoſe en ſuite le moyen ordonné & employé par ſa providence pour toute cette conduite; *Tu as* (dit-il) *établi la lumiere, & le Soleil.* I'avouë que l'on peut bien prendre en ce lieu le mot de *lumiere* en ſon propre ſens, pour cette belle clarté, que le Soleil épand dans le monde, & qui ayant eſté faite dés le premier jour de la creation, fut attachée le quatrieſme au globe de cét aſtre, afin que de là, comme d'une commune & publique ſource, elle fuſt diſpenſée par tout. Mais je ne vous dois pas taire pourtant, que divers interpretes, Ebreux, & Chrétiens, entendent icy la Lune par la *lumiere*; & le Parafraſte Caldéen l'a ainſi traduit. Et à la verité l'on ne peut nier, qu'eſtant icy queſtion du jour & de la nuit, il ne ſoit fort à propos d'y faire mention du Soleil, & de la Lune, les deux grands luminaires créez de Dieu, comme l'experience nous le montre, & comme Moyſe, & le Pſalmiſte nous en avertiſſent expreſſément, pour avoir la ſeigneurie, & l'intendáce l'un du jour, & l'autre de la nuit. Et quant à ce que la Lune ſeroit à ce conte nõmée

devant

devant le Soleil, cõtre l'ordre naturel, & le ſtile ordinaire de l'Ecriture; cela dis-je, n'a nulle difficulté. Car c'eſt la coûtume de l'Ecriture de reprendre en premier lieu ce qui regarde les choſes immediatemẽt precedentes, & puis en ſuite ce qui ſe rapporte aux plus éloignées; comme quand le Seigneur dit en Joſué, *A Iſaac j'ai dõné Iacob, & Eſaü; & ai dõne à Eſaü le mõt de Seïr pour le poſſeder; mais Iacob, & ſes enfans ſont deſcendus en Egypte*; où vous voyez, que des deux noms propoſez aſſavoir Jacob, & Eſaü, il reprend Eſaü le premier, parce qu'il eſtoit le plus prés, & Jacob le dernier, parce qu'il eſtoit le plus éloigné dãs ſon diſcours, bien qu'autremẽt Jacob ſelõ l'ordre qu'il leur avoit dõné en la propoſitiõ, deuſt marcher devant. Ayant donc icy nommé ſemblablemẽt *le jour, & la nuit*, dans la ſuite il parle de la Lune en premier lieu, comme de celle, qui appartiẽt à la nuit, qui eſtoit la plus proche; & le Soleil en ſecond lieu, cõme ſe rapportãt au jour, qui eſtoit le plus éloigné. Icy je ne m'arreſteray pas à vous repreſẽter les merveilles du Soleil, & de la Lune en general, la rapidité de leurs courſes, la beauté de leur lumiere; comment le Soleil eſt l'œil, & l'ame du monde, la Lune, l'image & la gloire du Soleil; ny la multiplicité preſque infinie de leurs influences, & effets en toutes les parties de l'univers. Je toucheray ſeulement ce qui regarde l'intention du Pſalmiſte en ce lieu; qui ne cõſiſte, qu'en deux points, l'un de l'uſage

Iacob, & Eſaü; & ai dõne à Eſaü le mõt de Seïr pour le poſſeder; mais Iacob, & ſes enfans ſont deſcendus en Egypte 4.

de ces deux luminaires pour former le jour, & la nuit; l'autre de l'immuable fermeté de leur nature, & de leur ordre. Car pour le premier, il eſt evident, que le Soleil eſt le pere du jour, qui l'allume chaque matin, rempliſſant en un moment tout nôtre air de la lumiere, qu'il y maintient en divers degrez, autant que dure ſon mouvement au deſſus de nous. C'eſt luy meſme encore, qui diſpenſe la meſure du jour, l'accourciſſant & l'allongeant, ſelon qu'il s'éloigne, ou s'approche de nous. Car en faiſãt ſa courſe journaliere de l'Orient en l'Occident, il biaiſe un peu à côté, & s'avance inſenſiblement à droit, ou à gauche vers le Septentrion, ou le Midi; de faſſon qu'il ne ſe leve, ny ne ſe couche jamais deux jours de ſuite preciſément en un meſme lieu; mais gagne chaque jour un petit eſpace, que l'on nomme un degré. Quand il marche vers le Septentrion, il allonge nos jours, qui vont touſjours croiſsãt juſques à ce qu'il ait atteint la derniere ligne de ſa carriere de ce côte-la. Et alors il tourne vers le Midi, & s'éloignant de nous il accourcit nos jours par ce moyen, juſques à ce qu'il ait touché la derniere borne de ſa lice de l'autre côté. Car lors il recommence tout de nouveau ſa courſe, & ſe remettant ſur ſes pas remõte encore peu à peu vers nous; Et il eſt trois cens ſoixante & cinq jours à achever cette carriere; eſpace, qui fait nôtre annẽe. D'où vous voyez que c'eſt de luy-meſme encore, que nos

jours

jours tirẽt tout ce qu'ils ont de clarté, & de chaleur; plus, ou moins, ſelon qu'il eſt plus proche, ou plus éloigné de nous. Et comme ſa preſence fait le jour, quand il ſe leve ſur nôtre horizon; sõ abſence pareillemẽt nous laiſſe la nuit, quand il ſe couche, quittant nôtre hemiſphere pour aller éclairer l'autre. Mais afin que la nuit ne demeuraſt pas entierement deſtituée de toute beauté, & lumiere, Dieu a auſſi pourveu à ſa conſolation d'une admirable maniere. Car outre la clarté des étoiles, dont il addoucit l'horreur de ſes tenebres, il a encore formé la Lune dans les cieux, qui recevant les rayons du Soleil ſur la ſolidité de ſon globe, nous en renvoye icy bas la clarté; tãtoſt plus grãde, & tantoſt moindre, ſelon les aſpects, les oppoſitions, & ſituatiõs, où elle ſe trouve; ayant quelquesfois la face, qu'elle nous montre, toute plene de lumiere, n'en ayant quelquesfois, que la moitié, ou le quart d'illuminé, & par fois rien du tout, quand elle ſe treuve à plomb ſous le Soleil, droit entre luy, & nous. Telle eſt à peu prés la conduite de ces deux aſtres pour former, orner, & diverſifier nos jours, & nos nuits. Mais le Pſalmiſte touche encore icy l'immuable fermeté de leurs ordres, quand il dit, que Dieu les a établis; employant un mot, qui ſignifie proprement une ordonnance ſtable, conſtante, & perpetuelle. En effet biẽ que ces deux luminaires ſoyẽt dans une continuelle action, ſe mouvant jour, & nuit, &

meſme de deux mouvemens differens, comme nous l'avons touché, ſans ſe repoſer un ſeul moment; ſi eſt-ce que nous les voyons encore aujourd'huy, auſſi frais, auſſi beaux, & auſſi vigoureux, qu'ils ayent jamais eſté. Et bien qu'ils ſoyent dans un perpetuel changement, ne s'arreſtant nulle part, & toutes leurs courſes eſtant à vray dire differentes; & la Lune particulieremẽt diverſifiant continuellement ſon viſage, ſans jamais nous en montrer un meſme deux fois de ſuite: ſi eſt-ce que parmy toutes ces varietez, depuis tant de ſiecles paſſez, ils gardent inviolablement les reglemens, que le Createur leur a donnez, n'y ayant rien dans l'univers plus conſtant, que leur inconſtance, ny de moins changeant que leurs changemens. Mais il eſt temps de venir au ſecõd ouvrage de Dieu icy exprimé par le Prophete, *Tu as* (luy dit-il) *poſé tous les limites de la terre.* Je l'entends en general de toutes les bornes de la terre, de quelque qualité, & condition qu'elles ſoyent: eſtant evident, qu'il n'y en a aucune, qui n'ait eſté eſtablie par une admirable providence de Dieu. Premierement ſi vous cõſiderez la terre en elle-meſme, elle eſt de toutes parts renfermée dãs les meſures de ſa propre nature, & du lieu qu'elle contient, ſans que les autres elemens luy puiſſent dérober, ou rogner le ſiẽ, ou luy ceder le leur. Elle demeure ferme ſuſpenduë au milieu des airs, qui la battẽt de tous coſtez, ſans avoir jamais changé cette

ſienne

ſienne ſituation. Quant à la mer, qui eſt tellement meſlée avec elle, qu'elles ne font toutes deux enſemble qu'ũ ſeul, & meſme globe; quelque violant, remuant, & entreprenant que ſoit cét element, il ne ſçauroit pourtant renverſer les bornes, qui les ſeparent l'une d'avec l'autre; Reſpectant toutes deux la main de leur commun Seigneur, qui les a poſées, elles s'y tiennent fidelement, & demeurent paiſiblement chacune en ſon departement: de ſorte que depuis tant de ſiecles, & apres tãt de ravages arrivez au monde, elles conſervent encore aujourd'huy chacune à leurs hoſtes le logemẽt qu'elles leur doivent. Mais outre cette diſpoſition generale, il faut de plus conſiderer, que la terre eſt en elle meſme diſtinguée en diverſes regions, qui ont chacune leurs bornes qui les ſeparent. Ainſi voyez vous, que le nouveau monde eſt diviſé d'avec le nôtre par ce grand & vaſte canal de l'Ocean, qui flote entre deux; nôtre Europe d'avec l'Afrique, par cette longue mer, que l'on nomme Mediterranée, & d'avec l'Aſie par une autre. Et pour ne point parler des Iſles, détachées d'avec le corps de la terre par les eaux, qui les bagnent de toutes parts; les païs ont chacun leurs limites. Les montagnes en ſeparent les uns d'avec les autres; comme les Pirenées l'Eſpagne, & les Alpes l'Italie d'avec nôtre France; Les golfes de la mer diviſent les autres; Les lacs, les grandes rivieres; les foreſts,

les ſables, les landes, & les ſolitudes ſervent de rempart aux autres. C'eſt Dieu, qui a eſtabli toutes ces bornes dans le mõde, & qui a aſſigné les païs, qu'elles enſerrent, pour logis & domicile à chacũ des peuples qui y habitent. Et bien que l'ambition, ou la hayne, ou l'avarice des hommes s'emancipent ſouvent au delà, & s'efforcent de rompre les partages de la providence; neantmoins cela n'arrive jamais, que par un juſte jugement de Dieu, qui change & ordonne ces limites, comme bõ luy ſemble. Mais ſi vous conſiderez la terre, ſelon les diviſions, qu'y fait le ciel, ce partage, & les bornes, qui en diviſent les parties, ſont immuables, & inviolables de tout point. Car les parties de la terre ſont tres-differentes entr'elles, ſelon la diverſe ſituation qu'elles ont à l'égard du ciel: c'eſt à dire (comme parlent les Aſtronomes) ſelõ les divers meridiens, & paralleles, ſous leſquels elles ſont giſantes. Celles par exemple, qui ſont également diſtantes de l'Orient, ont toutes enſemble le jour, & la nuit. Celles qui en ſont inegalement éloignées, ont auſſi le jour & la nuit à differentes heures, plus ou moins à proportion de leur diſtance; juſques-là, qu'il y en a, qui jouïſſent de la lumiere du jour, tandis que les autres ſont couverts des tenebres de la nuit; & voyent au contraire coucher le Soleil au meſme inſtant, que les autres le voyent lever. Derechef ſi vous regardez la terre en un autre ſens, la comparant

avec

avec le Nort, & le Midi, vous treuverez encore une autre notable difference en ſes parties, ſelõ qu'elles ſont ou plus proches, ou plus éloignées de la carriere, où le Soleil fait ſa courſe. Dans les unes tous les jours ſont égaux; ailleurs ils croiſſent, & diminuent. Dans les unes l'air eſt chaud, & brûlant; és autres, tiede & temperé; és autres froid, & glacé; icy les ſaiſons meſlées d'une faſſon, ailleurs d'une autre toute contraire. Le Soleil void en meſme temps l'Eſté dans un lieu, & l'hyver en l'autre. Les uns moiſſonnent, pendant que les autres ſement. Et cette diverſité d'air teint les hommes, qui y naiſſent, differemment. Les uns ſont noirs, les autres blancs; les uns actifs & bouïllans; les autres froids, & peſans. Nous voyons ces differences perpetuelles dans le monde, ſans que la varieté des ſiecles y ait riẽ changé: chaque climat demeurant dans ſes bornes, ſans s'épandre au delà. Toute cette diverſité eſt donc l'ouvrage de l'infinie ſapience de nôtre Dieu, qui *a poſé tous les limites de la terre*; qui en a taillé & partagé les pieces, les ſeparant les unes d'avec les autres, & les retenant chacune dans ſon étenduë entre les bornes, où il les a confinées. Et s'il nous étoit donné, Mes Freres, de voir à l'œil de quelque haut endroit de l'air ce grand chef-d'œuvre de Dieu, la terre toute entiere, ſeparée d'avec les autres elemens, & diſtinguée en ſes climats, & en ſes regions diverſes, avec les bornes, qui les diſtinguent, ſes mers,

ſes lacs, ſes montagnes, ſes foreſts, ſes rivieres, & ſes deſerts, ici gaye, & verdiſſante, ailleurs triſte & couverte de glaces, & de neiges: icy tranchée en ſillons, ailleurs veſtuë de moiſſons, icy couronnée de villes, & de bourgades, ailleurs vuide & inhabitée; icy peuplée d'hõmes d'une ſorte, & ailleurs d'autres tous differens; ce ſpectacle nous raviroit ſans point de doute, & nous feroit
Pſ.8.1. dire avec le Prophete en un autre lieu, *O Eternel nôtre Seigneur, que ton Nom eſt magnifique par toute la terre!* Mais ce que nous ne pouvons voir des yeux du corps, nous pouvons nous le repreſenter, & le contempler de l'Eſprit. Et pour achever l'hymne, que nous devõs à la gloire de Dieu, ajoûtons enfin à ces deux points le troiſieſme, par lequel le Pſalmiſte conclut nôtre texte; *Tu as formé l'Eté & l'Hyver*, dit-il au Seigneur. Ce troiſieſme ouvrage de la Providence n'eſt pas moins admirable, que les deux precedens; & il eſt fort ſemblable au premier. Car ces deux ſaiſons diviſent l'année en la meſme ſorte, que le jour & la nuict partagent leurs vint & quatre heures. L'Eté eſt dans l'une ce que le jour eſt dans l'autre; & l'Hyver y répond à la nuict. Les *crepuſculus*, c'eſt à dire, les heures du matin, & du ſoir, mitoïennes entre le jour, & la nuit, ſe rapportent au Printemps, & à l'Autonne, qui lient enſemble lés deux autres ſaiſons. Et comme le premier, & le plus ſimple mouvement du Soleil de l'Orient en l'Occident fait le jour & la nuit;

auſſi l'autre plus meſlé, & plus lent entre le Nort, & le Midi, fait l'Eté & l'Hyver; Seulement y a-t-il cette difference, que dans les ſaiſons l'on void plus deploïées, & plus étenduës les merveilles, dont le jour, & la nuit ne contiennẽt, qu'un modelle racourci. Car ces ſaiſons changent beaucoup plus le monde, que ne font pas le jour, & la nuit. L'Eté le revẽt de verdure, le couronne de fleurs, & de fruits, l'anime & le vivifie. L'hyver au cõtraire le dépoüille, & apres l'avoir mis à nud, luy ôte la chaleur, le mouvement, & la vie, enterrant, par maniere de dire, toute la nature, juſques à ce que le Printemps la vienne relever de ce tombeau. Les utilitez en ſont auſſi beaucoup plus ſẽſibles. Car l'Eté produit la nourriture des hommes, & des animaux, leur apportant une infinie varieté & abondance de biens: pour ne point parler de la douceur, & des plaiſirs, qu'il leur fournit. I'avouë, que l'Hyver, qui n'eſt en apparence, que la vieilleſſe, ou la mort de la nature, ſemble pluſtoſt nuire, que ſervir. Mais ſi eſt-ce, qu'il contribuë auſſi grandement au bien de l'univers; humectant la terre épuiſée par les ardeurs paſſées, la nettoïant, & la preparant: de ſorte, qu'il eſt (comme l'experience nous le montre tous les jours) le fondement, & la regle de toute l'année, qui reüſſit bien, ou mal, ſelon que l'Hyver s'eſt porté. C'eſt ainſi que Dieu pourvoit à la nourriture des hommes, & des animaux,

par

par cette belle diviſion des ſaiſons. L'ordre n'en eſt pas moins certain, ny moins reglé; que celuy des jours, & des nuits; ces ſaiſons ſuccedant inceſſamment l'une à l'autre, & formant enſemble le rond entier de l'année. En quoy il y a encore cecy de conſiderable, que la nature ne pouvant paſſer d'une extremité à l'autre ſans une grande alteration, la Providence pour prevenir cét inconvenient, & conſerver ſes creatures, n'envoye pas l'Eté immediatement apres l'Hyver, mais met le Printemps entre deux, pour ouvrir les corps par ſa douce & temperée chaleur, & les diſpoſer peu à peu aux excés de l'Eté; apres lequel elle prepare ſemblablement le monde aux rigueurs de l'Hyver, par le moyen de l'Autonne, qui eſt d'une qualité moyenne entre les deux. Mais nous avons deſormais aſſez parlé de ces trois ouvrages du Seigneur. Car le deſſein du Prophete n'eſt pas de nous faire icy une leſſon de Fyſique. Il ne touche ces merveilles, que pour ſon edification, & pour ſa conſolation, afin d'affermir par cét enſeignement de la puiſſance & de la bonté de Dieu, la foy & l'eſperance, qu'il avoit en luy. Uſons en auſſi en la meſme ſorte. Conſiderons ces beaux tableaux de la providence; mais n'y arreſtons pas nos ſens; Elevons les juſques à l'autheur, & les rapportons à ſa loüange. Apres avoir veu la beauté, qui reluit en ſes œuvres, celebrons ſon infinie ſapience. Apres en avoir reconnu

l'utilité,

l'utilité, magnifions ſa bonté, qui a daigné avoir tant de ſoin de ſes creatures. Apres en avoir touché la grandeur & la magnificence, rendons à ſa puiſſance la gloire, qui luy en doit revenir. Et que la concluſion de toutes ces penſées ſoit tousjours d'adorer, de ſervir, d'honorer, & d'aimer avec une parfaite paſſion, reverence, & obeïſſance, un ſi ſaint, & ſi glorieux, ſi bon, & ſi miſericordieux Seigneur; en luy chantant avec joye ce que diſoit autresfois Jeremie; *Il n'y en a point de ſemblable à toy, ô Seigneur. Tu es grand, & grand eſt ton nom en force. Qui ne te craindroit, ô Roy, des Nations? Car cela t'appartient.* Ier. 10. 6.

Mais pour appliquer particulierement la leſſon du Prophete, à l'occaſion preſente, penſons que l'Hyver & l'Eté de l'année, que nous venons de paſſer, étoyent les ouvrages de Dieu, & qu'en toute ſa revolution il ne s'eſt écoulé ny jour, ny nuit, qui ne fuſſent à luy. Examinons chacun en particulier ſi nous n'en avons point abuſé. Et luy demandans humblement pardon de nos fautes, remercions ſa bonté de ce qu'il les a ſupportées; & prenons une ferme reſolution de les reparer à l'avenir, puis qu'il nous en donne le moyen, employant cette nouvelle année, qu'il nous fait la grace de commencer aujourd'huy, mieux, que nous n'avons fait la paſſée; n'en laiſſant eſchapper aucune partie, que nous ne conſacrions à ſon ſervice. Quand le jour nous apportera chaque matin ſa belle

lumiere;

lumiere ; ſouvenons nous, que c'eſt un preſent de la bonté de Dieu ; que c'eſt ſon heraud, qui réveille la nature, & appelle toutes ſes creatures à leur travail. Ne ſoyons pas ſeuls oiſifs ; mais apres avoir beni ce ſouverain Seigneur mettons nous alaigrement chacun à l'exercice des fonctions de nôtre vocation. Et lors que la nuit viendra en velopper le monde en ſon obſcurité ; penſons, que quelque noire qu'elle ſoit, elle appartient auſſi à Dieu ; & n'eſt point deſtituée de ſa providence, non plus que le reſte. Ne nous imaginons point, que ſes tenebres puiſſent cacher nos pechez, ou donner de la ſeureté à nos vices. Malheur à ceux, qui ont diffamé cette innocente partie de nôtre temps, & qui en abuſant à mal faire, ſont cauſes, que les crimes, & les débauches ſont appellées œuvres de tenebres. Ce n'eſt pas pour cela, que le Createur a formé la nuit ; mais pour le ſoulagement ; & pour le repos de la nature. Ne l'employons pas meſme toute entiere à cét uſage. Ménageons quelques heures de ſon calme ſilence à la meditatiõ de la bonté de Dieu, & des merveilles, qu'il eſtale alors au monde ; comme ce ſaint Prophete, qui nous témoigne en quelque endroit, que le Seigneur luy donnoit conſeil meſmement les nuits, *eſquelles* (dit-il) *mes reins m'enſeignent*. Beniſſons-le durant les glacés & les froidures de cét Hyver. Que le Printemps faſſe fleurir nôtre pieté ; que l'Eté l'eſchauffe & la meuriſſe ;

Pſ. 16. 7.

meuriſſe; que l'Autonne en voye autãt de fruits, qu'elle en produira ſur la terre. Que ce beau Soleil, qui par l'ordre du Createur, cõtinuë ſans ceſſe ſes courſes, renouvellant maintenant l'année, les ſaiſons, & les jours, excité nôtre ardeur à ſervir Dieu. Imitons ſon indefatigable agilité; courons auſſi dans nôtre carriere, ſans nous deſtourner d'un ſeul pas, non plus que luy, de la lice, que le Maiſtre nous a marquée. Allons tousjours en augmentant, à ſon exemple, nôtre lumiere, & nôtre chaleur. Ne laiſſons paſſer aucun jour ſans avancer d'un degré. Admirons auſſi l'obeïſſance, que toutes les parties de la terre rendent au Seigneur, demeurant fidelement dans les bornes, qu'il leur a poſées. Gardons auſſi religieuſement les nôtres, nous tenans chacun dans nôtre vocation, ſans nous emanciper au delà. Reſpectons ſur tout celle, qui nous ſepare d'avec les nations du monde, la profeſſiõ de la pieté, & de l'Evangile de Jeſus-Chriſt. Qu'il ne nous arrive jamais de la violer, ny de confondre nos limites, en nous meſlant avec les mondains. Enfin que cette rouë de la Nature, tournant continuellement ſans s'arreſter nulle part, paſſãt du jour à la nuit, & de la nuit au jour, de l'Eté à l'Hyver, & de l'Hyver à l'Eté, nous avertiſſe de l'inconſtance, & viciſſitude des choſes humaines, dont elle eſt l'embleſme. Quand l'Eté de la proſperité rit chez vous, n'en devenez point inſolent. Penſez

que

que cette belle ſaiſon ne durera pas lõg-temps; & qu'il faudra, qu'un jour elle faſſe place à une autre contraire. De l'autre part, ſi l'hyver de l'affliction a gelé vos affaires, refroidi vôtre credit, & troublé tout vôtre air, ne perdez pas courage pour cela. Eſperez, que vôtre printẽps viendra, qui vous fera encore une fois fleurir. Souffrez les tenebres de la nuit avec patience, vous ſouvenant, qu'elles ne ſeront pas eternelles. Poſſedez la lumiere du jour avec modeſtie, ſçachant qu'elle ne durera, que juſques au ſoir. Voulez-vous, que nous montions encore plus haut, & que par cét ordre de la nature nous nous élevions à celuy de la grace? Certainement nous le pouvons; puis qu'en effet le premier eſt un crayon, & un modelle du ſecond. Premierement en general, quand nous voyons, que ce monde, bien que corruptible & periſſable, eſt ſi beau, ſi plein de raiſon, & de ſageſſe, ne s'y paſſant rien, qui ne ſoit conduit avec une profonde providence; diſons en nous meſmes; Quel ſera donc cét autre nouveau monde, que le Seigneur Jeſus nous promet, le ſiege de la Juſtice, & le domicile de l'immortalité? Quel ſera le Sanctuaire, puis que le porche eſt ſi beau? Quel doit eſtre le palais, puis que la baſſe court eſt ſi magnifique! Quelle ſera la gloire du ciel, puis que la terre eſt ſi admirable? & quelle la conduite de l'eternité, puis que celle du temps eſt ſi raviſſante? Servons-nous en ſuite des

mer-

merveilles, que nous voyons en la nature, pour établir & affermir la foy de celles, que nous eſperons en la grace. Dieu nous promet apres nôtre mort la reſurrection de nos corps, & une nouvelle vie, plene de gloire, & de bon-heur. La chair, & le ſang ont de la pene à l'en croire. Mais ô miſerable incredulité, comment chantilons de cette verité, que vous voyez tous les jours, ne vous en facilitent ils point la creance? Ce jour, qui ſe leve tous les matins apres la nuit, qu'eſt-ce ſinon une reſurrection, qui ramene le monde en lumiere, & le remet ſur pieds, & nous le repreſente vivant, & agiſſant, l'arrachant des tenebres, & du tombeau de l'inſenſibilité, où la nuit l'avoit plongé? Car comme un ſage autresfois appelloit tres-elegamment le ſommeil, *les petits myſteres de la mort*; auſſi pouvons-nous dire tout de meſme, que le jour & le réveil ſont les petits myſteres de la reſurrection. Conſiderez puis apres la ſuite de l'hyver & de l'été. L'hyver eſt une mort, & un aneantiſſement de la nature. Et neantmoins vous voyez que le printemps ne manque pas de la rétablir à ſa venuë. Il tire de la terre tout ce, qui y avoit eſté depoſé. Il rend aux plantes, & aux grains, & meſmes avec uſure, toute la vie, que l'outrage de l'hyver leur avoit ôtée. Si Dieu fait tous les jours ces choſes en la nature; pourquoy ne pourra-il pas executer un jour en la grace ce qu'il nous a ſi ſaintement promis?

Supportez donc patiemment, Ame fidele, la nuit, & l'hyver de cette vie, eſperant avec aſſeurance le jour, & le printemps de l'autre. Ce ſera lors, que le Soleil de juſtice vous affranchira de la vanité, qui brouille maintenant tout ce qui eſt ſous l'autre Soleil. Ce ſera lors, qu'il fera luire ſur nous un jour, qui ne ſera ſuivi d'aucune nuit; un Eſté, qui ne craindra point d'Hyver. Vous commencerez alors veritablement la nouvelle année, qui ne paſſera jamais, mais demeurera toûjours fixe & ferme dans un meſme point, ſans eſtre ſujette à aucun des changemens, que le temps produit icy bas. JESUS, le Fils eternel de Dieu, y ſera vôtre Soleil. Sa glorieuſe preſence ſera vôtre jour; Son ciel & ſon eternité, vôtre partage; & la jouïſſance eternelle de ſes delices, vôtre vie.

A luy avec le Pere & le S. Eſprit, vray Dieu, benit à jamais, ſoit honneur & gloire aux ſiecles des ſiecles.

Amen.

SER-

SERMON XIV.

SUR LE VERSET 29. DU PREMIER CHAP. DE L'EVANGILE SELON S. JEAN.

Le lendemain Iean vid Ieſus venir à luy, & dit, Voicy l'Agneau de Dieu, qui oſte le peché du Monde.

Prononcé le jour de S^t. Jean Baptiſte, 1646.

ENTRE toutes les accuſations, que nos adverſaires de la communion de Rome ont accoûtumé d'intenter à nôtre doctrine pour la rẽdre odieuſe au monde, celle-cy eſt à mon advis l'une des plus grieves, qu'ils crient & nous reprochent tant de vive voix, que par écrit, que nous ne rendons aucun honneur aux Saints, qui ſont là haut dans les cieux avec le Seigneur. Car c'eſt ſans doute un grand crime, & incompatible tant avec que la pieté qu'avec que la charité, de meſpriſer ces Bien-heureux; La pieté nous obligeant a honorer ceux que nôtre Souverain Seigneur a elevés dans un ſi haut point d'excellence & de gloire; & la charité ne nous

permettant pas d'oublier ceux qui ont si dignement servi à nostre édification, soit par l'exemple de leur sainte vie, soit aussi par la lumiere de leur doctrine. Puis que l'honneur fait partie de la reconnoissance, que nous devons, & à Dieu pour les avoir couronnés de tant de graces, & à eux mesmes pour le fruit & pour l'utilité que nous tirons de leur pieté, il est evident que nous ne pouvons y manquer sans une extreme offence contre Dieu & contre les hommes. Mais aussi protestons nous en bonne conscience devant le Seigneur & devant les Anges, & devant tout ce qu'il y a de personnes raisonnables dans le monde, que c'est à tort que l'on nous charge de ce blâme, dont nous sommes tres éloignez par la grace de nostre Seigneur. Nous croyons & disons hautement qu'il faut honorer les Saincts; & leur rendons volontiers nous mesmes à toutes les occasions qui s'en presentent, les honneurs qui leur sont deus: & notre conscience nous en rend un si bon testmoignage, que nous ne craignons point que les Saints mesmes se plaignent jamais, que nous y ayons manqué. Bien confessons nous ingenuëment, que nous ne les adorons pas, ny ne leur dedions des Festes ou des Temples, ou des images sacrées, ny ne leur adressons les prieres de nostre Religion: & c'est de là que ceux de la communion Romaine ont pris sujet de nous faire ce cruel reproche. Mais il n'y a personne

qui ne puiſſe aiſément voir combien cette conſequence eſt injuſte & déraiſonnable, & j'en ferois volontiers juges ceux là meſme qui nous accuſent, pourveu qu'il leur pleût d'examiner la choſe ſans paſſion. Car dites moy je vous prie, Meſſieurs, n'honorez vous pas vos peres & vos meres, ſelon que Dieu le commande expreſſement en ſa Loy? Ne rendez vous pas de grands honneurs à vos Prelats, & à vos Paſteurs, & à vos Religieux & particulierement au Pape, le chef de toute voſtre Hierarchie? N'honorez vous pas nos Princes, & tous les Magiſtrats, qui gouvernent la ſocieté civile, où nous vivons? N'honorez vous pas en general tous les hommes; qui vivent ſaintement & en la crainte de Dieu? Et ne tiendriez vous pas pour une injure grande & atroce, que quelqu'un vous accuſaſt de ne rendre aucun honneur à toutes ces perſonnes là? L'appelleriez vous pas impoſteur & calomniateur? Certainement vous n'y manqueriez pas; & auriez en effet toutes les raiſons du monde de le traiter de la ſorte. Et neantmoins vous ne me nierez pas non plus, que vous n'adorez ny vos Peres & Meres, ny vos Prelats, ny voſtre Pape, ny vos Religieux, ny nos Magiſtrats, ny autre perſonne vivante, quelque Sainte qu'elle ſoit; ny ne dediez à aucun d'eux des Feſtes, ou des Temples, ou des Images ſacrées, ny ne leur addreſſez, ny vos prieres, ny aucune partie de la devotion

que vous avez envers Dieu. Il faut donc que vous confessiez pareillement, que si nous ne rendons pas ces services là aux Saints qui sont dans les cieux, ce n'est pas à dire pourtant que nous ne les honorions pas; & que c'est nous faire grand tort de nous accuser de l'un sous l'ombre de l'autre. L'honneur a ses especes & ses degrez, qui se mesurent à la qualité de ceux à qui nous les rendons, & pour estre legitime, il faut qu'il demeure dans ses bornes, qu'il ne peut passer sans faillir. Pour ne pas rendre à un Officier de la Couronne l'honneur que vous devez au Roy, il ne s'ensuit pas que vous ne luy en rendiez aucun. Si vous ne baisez pas les pieds au Curé de vôtre Paroisse, ce n'est pas a dire que vous ne l'honnorez point. Il rejeteroit luy mesme cet honneur, si vous le luy deferiez: & croiroit que le reçevoir de vous seroit offenser vostre Souverain Pontife, à qui seul vous croyez qu'il appartient. Permettez moy d'en user de mesme en ma religion; de reserver à mon souverain Sacrificateur l'honneur & l'hommage qui n'est deu qu'a luy; de ne point communiquer aux Saints le culte qui n'appartient qu'à leur Maistre; & lequel ils ont rejeté eux mesmes, & le rejetteroyent encore asseurement, s'ils estoyent presens aux ceremonies, où on le mesle. Ils crieroyent à ceux qui se prosterneroyent devant eux pour les servir, comme ils faisoyent autresfois en desemblables

bles occaſions; *Levez vous ; Nous ſommes auſſi hommes; Pourquoy faites vous ces choſes ? Nous ſommes hommes, ſujets à meſmes affections, que vous : Gardez vous de le faire. Nous ſommes vos compagnons de ſervice, & de vos freres, qui ont le teſmoignage de Ieſus. Adorez Dieu:* qui ſont les meſmes langages que tinrent jadis S. Pierre, & S. Paul, & un Ange, à Corneille, aux Lycaoniens, & à S. Jean, qui leur vouloyent rendre des honneurs ſemblables à ceux que l'on rend maintenant & à eux & aux autres Saints dans la communion de Rome. Mais (direz vous) quel eſt donc enfin l'honneur que vous leur rendez, puis que vous avovez vous meſmes que vous ne leur rendez pas celuy-cy ? & qu'il eſt clair qu'en l'eſtat où ils ſont maintenant dans les cieux, nous ne pouvons, ny ne devons leur faire, les honneurs civils que nous rendons à nos Peres, à nos Magiſtrats, & aux autres perſonnes qui vivent avec nous en la terre ? Quoy ? Meſſieurs, eſtimez vous donc qu'il n'y ait point de milieu entre meſpriſer un homme treſpaſſé, & l'adorer ? Croyes vous qu'à moins, que de l'adorer, nous ne puiſſions nous exempter de le mépriſer ? Il y a une grande & preſque infinie diſtance entre ces deux extremitez. Rien ne nos force de tomber en l'une pour éviter l'autre. Il eſt aiſé de ſe donner garde de toutes les deux en cheminant dans le milieu ; Il eſt aiſé d'honorer les Saints ſans les adorer. Les hommes &

Actes 10. 26. & 14. 15. Apoc. 19. 10. & 21. 8.

preſens & abſens, & vivans & trepaſſez ont chacun leurs honneurs, entierement ſeparez du ſervice de la religion, que nous devons à Dieu. Nous honorons les Saints en la meſme ſorte, que nous honorons nos Princes & nos amis abſens. Mais, dites vous, tant y-a que vous ne les priez pas. Auſſi ne faites vous pas vous vos amis, & vos parens abſens, ny les morts qui ſont en purgatoire, quelque religieux & ſaints que vous les croyez. Nous ne prions que Dieu ; par ce qu'il ne nous a point commandé de prier autre que luy ; par ce que nous ne voyons point dans ſes Eſcritures, que ſes ſerviteurs ayent jamais addreſſé leurs prieres à autre qu'à luy ; par ce que tout ce qui ſe fait ſans foy eſtant peché, nous craignons d'y tomber en faiſant une choſe, dont nous ne pouvons avoir de foy, puis que nous ne l'avons point oüie en la parole de Dieu, d'où eſt la foy. Nous ne les prions point; parce que nous ne ſçavons pas s'ils nous oyent, n'eſtant nullement neceſſaire pour la felicité, dont ils joüiſſent, qu'ils ayent la connoiſſance des penſées de nos cœurs, & des paroles de nos bouches : Il n'y-a que Dieu à qui appartienne cette gloire ; *Toy ſeul, ô Eternel, connois le cœur de tous les hommes.* Pour avoir glorifié les Saints, il ne les a pas deifiez ; Pour les avoir rendus heureux, il ne leur a pas donné les proprietés de ſa divinité. Je n'outrage ny ne diminuë leur gloire pour ne leur pas deferer ce que je penſe ne devoir

1. *Rois* 8. 39.

devoir à aucun autre, qu'à Dieu. Il n'eſt neceſſaire, ny pour leur bon-heur, ny pour mon ſalut, que je leur rende ce ſervice; l'un & l'autre eſt aſſés aſſeuré en la bonté & puiſſance de nôtre commun Seigneur. Mais ſi je n'oſe leur deferer les honneurs que je croy ne devoir qu'à Dieu ſeul, je leur rends volontiers ceux qui ne choquent point ma conſcience. Premierement, j'ay leur pieté & leur bon-heur en une ſinguliere eſtime; je reconnois qu'ils ont eſté de precieux vaiſſeaux, & des organes exquis de la grace de Dieu; Qu'ils l'ont ſervy conſtamment durant leur vie, & qu'ils jouïſſent maintenant apres leur mort de ſon repos & de ſa gloire. Je benis Dieu des lumieres dont il les a couronés; & n'y penſe jamais ſans quelque mouvement d'affection, de reſpect & de joye. En apres je conſerve cheremẽt tout ce qui nous reſte d'eux la reputation de leur vertu, l'exemple de leur ſainteté, la memoire de leur nom, & les enſeignemens de leurs plumes, s'ils nous en ont laiſſé quelques uns. Je defens leur loüange contre les profanes & les mondains; je celebre leurs vertus à toutes occaſions, & ne parle jamais d'eux qu'avec honneur. Je propoſe à mes Freres leur foy, leur zele, leur charité, leur vie, leur mort, & leur doctrine, & les mets devant leurs yeux, & les grave dans leurs cœurs, & les exhorte à les ſuivre. Quel plus grand & plus glorieux teſmoignage d'hõneur ſçaurions nous rendre à ces

saints serviteurs de Dieu? C'est l'honneur qu'ils ont demandé aux hommes, tandis qu'ils ont vescu icy bas. *Soyez* (leur disoyent-ils) *nos imi-*
1. Cor. 11. 2. *tateurs, comme auſsi le ſommes nous de Christ.* C'est l'honneur qu'ils desiroyent qu'on leur rendist apres leur mort. Nous ne lisons point nulle part qu'ils ayent ordonné à leurs sur-vivans de leur bastir des chapelles & des temples, ou de leur consacrer des images, ou de faire des pelerinages aux lieux de leur nom; ou de leur addresser des prieres. Mais bien trouvons nous qu'ils leur ont commandé de conserver apres leur depart la memoire de leur vie, & de leur conversation pour la suivre & pour l'imiter, &
Actes 20. 29. de garder le depost qu'ils leur avoyent consigné, & de retenir les enseignemens qu'ils avo-
132. 1. Tim. 1. 20. 2. Thes. 2. 15. yent appris d'eux soit de vive voix, soit par escrit: de sorte que si leurs bien-heureux esprits avoyent dans ce glorieux Sanctuaire d'immortalité, où ils vivent, quelque connoissance distincte & particuliere de ce qui se passe en cette vallée de larmes, il ne faut point douter qu'ils n'eussent ces mouvemens & ces sentimens de nostre respectueuse charité tres-agreables, & qu'ils ne les prissent à tres-grãd honneur. C'est donc ainsi, Freres bien aimés, qu'il faut honorer les Saints du Seigneur, en beniſſant leur memoire, & en imitant leur pieté, & en suivant leur doctrine. Et c'est ainsi que nous allons maintenant honorer S. Jean Baptiste. Tandis que nos

adver-

adverſaires luy rendent à leur mode des ſervices, & des honneurs que nôtre conſcience inſtruite en la Parole de Dieu ne ſçauroit nullement approuver, nous mediterons le ſaint & ſalutaire enſeignement, que ce bien-heureux donna autrefois aux Juifs, & qu'il nous donne encore aujourd'huy dans l'Evangile, où le Seigneur à voulu qu'il fuſt conſervé à la louange de ſon ſerviteur, & à l'edification de l'Egliſe; enſeignement où il n'appelle par les hommes, ou à ſoy meſme, ou à quelcun des autres miniſtres de Dieu, mais les addreſſe au Saint des Saints, pour treuver en luy la remiſſion de leurs pechez & le ſalut eternel. *Le lendemain* (dit l'Evangeliſte) *Iean vid venir Ieſus à luy, & dit, Voicy l'Agneau de Dieu, qui oſte le peché du Monde.* Le plus grand honneur que vous puiſſiez faire à ce ſaint homme, & qu'il deſire & vous demande le plus, c'eſt d'ouïr cette ſienne voix: de reſpecter l'autorité de ce teſmoignage qu'il rend au Fils de Dieu; de croire ce qu'il en dit; de pratiquer ce qu'il ordonne; de recevoir ce Jeſus, qu'il vous recommande pour l'Agneau de Dieu, & de chercher en luy ſeul la remiſſion de vos pechez, qu'il vous y promet. Et pour vous porter à luy rendre ce legitime honneur, neceſſaire & à ſa loüange, & à la gloire de ſon Maiſtre, & à noſtre ſalut, nous conſiderons en cette action, s'il plaiſt au Seigneur & les qualitez du teſmoin, qui parle dans ce texte;

& le teſmoignage meſme, qu'il rend au Seigneur. Quant au teſmoin, qui parle, c'eſt Jean fils de Zacarie, que l'Egliſe nomme *Baptiſte*, à cauſe du Bapteſme qu'il adminiſtroit aux repentans en remiſſion de leurs pechés. *Le lendemain Iean vid Ieſus venir à luy.* Ce Jean n'eſtoit pas un homme commun; C'eſtoit un excellent ſerviteur de Dieu. Ce n'eſtoit pas meſme un Prophete ordinaire, du rang de ceux que le Seigneur avoit ſuſcités de temps en temps à ſon Iſraël. Il eſtoit Prophete, mais plus que Prophete; Le Meſſager du Fils de Dieu, envoyé pour preparer ſon chemin devant luy, ſa voix & ſon Elie, le plus grand de tous ceux qui eſtoyent nais de femmes. Auſſi fut il predit & promis à l'Egliſe pluſieurs ſiecles avant que de luy eſtre donné; honneur, que nul des anciens Prophetes n'avoit eu. Car nous ne liſons point que Dieu ait promis Moyſe, ny Eſaye, ny David, ny Jeremie, ny aucun autre des Prophetes à ſon peuple avant leur naiſſance. Mais il predit la venuë de Jean, & le promit à ſon Iſraël long-temps devant que de l'envoyer; *Voicy* (dit-il par Malachie quatre cens ans avant la naiſſance de Jean) *je m'en vay envoyer mon meſſager, & il accoutrera mon chemin devant moy, & incontinent le Seigneur que vous cherchés entrera en ſon temple:* & derechef; *Voicy je m'en vay vous envoyer Elie le Prophete. Il convertira le cœur des peres envers les enfans, & le cœur des enfans envers les peres.* Et Eſaye encore long-

Mat. 11. 9. 10. 11

Mal 3. 1. & 4. 5. 6.

temps

temps avant Malachie, avoit deſia deſcrit le miniſtere de Jean en ces paroles; *La voix de celuy qui crie au deſert eſt, Accouſtrez le chemin de l'Eternel; dreſſés parmy les landes les ſentiers de nôtre Dieu.* Quel je vous prie, & combien grand doit eſtre ce perſonnage, de la venuë duquel Dieu a voulu advertir ſon peuple de ſi bonne heure, & tant de ſiecles avant qu'il paruſt? qui a eu un advantage ſi particulier, & que nul autre Prophete n'a eu, excepté le Maiſtre des Prophetes, le Chriſt, dont il eſtoit le heraud, qui a auſſi eſté predit & promis à l'Egliſe pluſieurs ſiecles avant que de s'y manifeſter? Mais ſa conception & ſa naiſſance porterent auſſi des marques tres-illuſtres de ſa grandeur future. Car premierement il naſquit d'une mere ſterile & hors d'aage d'avoir des enfans, & d'une pere des-ja vieux: Dieu voulut que l'on reconnuſt par là que c'eſtoit un fruit non de la nature, mais de ſa grace, un ouvrage de ſa main, & non de la chair & du ſang. Joint que ce miracle a eſté comme un eſſay & comme un modelle d'un autre plus grand, qui arriva peu de mois apres, quand Marie couſine de la mere de Jean, conçeut le Seigneur Jeſus dans ſon ſein virginal. La conçeption de Jean eut encore cecy de miraculeux qu'elle lia la langue à Zacarie ſon pere, Sacrificateur, l'ayant rendu muet; pour figurer, que la Loy, dont Zacarie eſtoit miniſtre, s'en alloit bien-toſt perdre la voix; *Eſ.40.3*

comme

comme cela arriva, celuy dont Jean eſtoit le precurſeur, ayant quelques années apres impoſé ſilence à l'ancienne ſacrificature. Mais comme la venuë de Jean avoit eſté predite, & denoncée par un Ange à ſon pere Zacarie; auſſi fut-elle toute conduite & gouvernée par le S. Eſprit depuis le commencement juſques à la fin. Cét enfant miraculeux eſtoit encore dans les entrailles de ſa mere, quand il ſentit les premieres inſpirations de ce grand Conſolateur; qui nous a fait voir par cét exemple l'infinie efficace de ſa vertu, qui ſouffle, où il veut, comme dit noſtre Seigneur, & peut ſanctifier les fruits des Fideles dés le ventre, y appoſant dés lors ſes ſeaux ſacrez, & leur communiquant ſa grace par des voyes ſecrettes, & incomprehenſibles à nos ſens. Car Marie eſtant venuë voir Elizabeth durant les mois de ſa groſſeſſe, l'enfant treſſaillit de joye dans le ventre de ſa mere, à la voix de la Bien-heureuſe Vierge, ſaluant Elizabeth. Il ſentit la preſence de ſon Maiſtre, & en deſcouvrit dés lors le myſtere; ayant prophetiſé avant que de naiſtre, & commencé l'exercice de ſa charge avant que d'eſtre ſorty en la lumiere de la vie. Heureux enfant, qui a reſſenty de ſi bonne heure les mouvemens du S. Eſprit; & en qui le Ciel eſpandit ſa vertu, avant qu'il fuſt nay ſur la terre. Mais ſa naiſſance qui ſuivit quelque mois apres, ne fut pas moins merveilleuſe. Car elle dénoüa la langue de ſon

Iean. 3.8.

Luc. 1. 44.

pere;

pere, que ſa conception avoit liée; elle ne luy rendit pas ſeulement la parole; elle luy apporta les lumieres & les inſpirations du Saint Eſprit; qui ſe ſaiſiſſant du cœur de ce bon vieillard, luy fiſt prononcer cette prophetie, où il declare magnifiquement, & la venuë du Meſſie, & l'office que luy rendroit ce ſien enfant. Il ne faut pas oublier le nom de Jean, qui luy fut donné par la providence & par l'ordre du Seigneur. Car jamais Dieu n'a impoſé le nom à aucun hõme ſans myſtere: Les noms qu'il donne ſont touſiours accompagnés de leur verité; comme vous le pouvez voir en tous les exemples qui s'en treuvent dans l'Eſcriture; comme quand il donna le nom d'Abraham, & celuy d'Iſraël, & celuy de Sara ſous le Vieux Teſtament, & ſous le nouveau celuy de Jeſus à noſtre Seigneur, celuy de Pierre à Simon, & celuy de Boanerges à deux des Apôtres. En l'hyſtoire de ces perſonnes paroiſt clairement la vertu de ces noms. Il en fut de meſme de Jean. Comme il eut le bonheur d'eſtre de ce petit nombre de perſonnes, à qui Dieu a daigné faire cette faveur; auſſi eſt-il évident que ſon nom fut accompagné de la verité de ce qu'il ſignifie. Son nom ſignifie la grace, & toute ſa vie en fut pleine. C'eſt la grace qu'il annonçea aux hommes. La Loy fut donnée par Moyſe; & ſes Prophetes durerent juſques à Jean. La grace & la verité fut exhibée par Jeſus Chriſt, & annoncée par Jean ſon

Luc. 1. 13. 60. 63.

precurseur. Toutes ces merveilles, dont la naissance de Jean fut accompagnée, remplirent dés lors les cœurs des Juifs d'étonnemẽt: Que
Luc. 1. 66. sera-ce (disoyent ils) *de ce petit enfant?* Dieu les preparoit de bonne heure à l'escouter comme une personne extraordinaire, & authorizoit par des commencemens si illustres la voix de sa predication. En effet il fut tel que l'avoit promis une si miraculeuse naissance; Car il ne fut pas si-tost en aage, que cét esprit d'Elie, dont il fut revestu, & qui luy en acquit le nom, se desploya magnifiquement en luy dans l'exercice de sa charge. Elle consistoit en deux points; l'un de preparer la voye de Christ; & l'autre de le monstrer aux hommes. Il s'est acquitté du premier en exhortant le peuple à repentance, *Amandez vous*, disoit-il, *& faites des fruits dignes de penitence*; en annonceant la remission des pechés aux repentans, & les baptizant: & son habit, son vivre, & sa demeure estoyẽt les symboles de cette penitence, à laquelle il appelloit les hommes.
Marc. 1.6. Car il estoit vestu de poil de chameau, & ceint d'une ceinture de cuir sur ses reins, & vivoit de sauterelles & de miel sauvage, & preschoit dans le desert; Equippage, comme vous voyez, qui denonceoit la guerre aux delices, & representoit la mortification des vices & des vanités mondaines. Et quant à la designation du Messie, qui estoit l'autre partie de son ministere, il s'en acquita aussi tres-exactement.

Car

Car premierement, comme les Iuifs touchés de tant de merveilles, avoyent les yeux ſur luy, s'imaginant que ce pourroit eſtre le Meſſie, il les deſabuſa de cette erreur, leur proteſtant expreſſément qu'il ne l'eſtoit point; & leur declara en general que le Chriſt eſtoit encore tout autre choſe que luy; *Il en vient un plus fort que moy*, leur dit-il, *duquel je ne ſuis pas digne de deſlier la courroye des ſouliers; C'eſt luy qui vous baptizera du S. Eſprit, & de feu.* Et les Juifs ayant envoyé de Jeruſalem des Sacrificateurs & des Levites pour luy demander qui il eſtoit, il leur advoüa qu'il n'eſtoit pas le Chriſt; *Mais* dit-il, *il y en a un au milieu de vous que vous ne connoiſſez point; C'eſt celuy qui vient apres moy, qui eſt preferé à moy:* & depuis encore à ſes Diſciples, *Celuy qui a la mariée; eſt le marié; mais l'amy du marié, qui l'aſſiſte & qui l'oit, eſt tout esjoüi pour la voix du marié; dont cette mienne joye eſt accomplie. Il faut qu'il croiſſe, & que je ſois amoindry.* En ſuitte de ces advertiſſemens, il montra enfin Jeſus au doit, & le recommanda à tout Iſrael, comme le vray Chriſt de Dieu; & ayant ainſi accomply ſa commiſſion, & ſatis-fait à ſa charge, il ſeella la verité de ſa predication par une mort glorieuſe en la priſon, où Herode le tyran l'avoit mis, & où il luy fit trancher la teſte. Au reſte l'efficace de ſa predication fut telle, que toute la Judée alloit vers luy, juſques aux Phariſiens meſmes, pour recevoir ſon Bapteſme;

Luc. 3. 16.

Iean 1. 26.

Iean. 3. 29. 30.

Matth. 21. 26.

& tout le peuple le tenoit pour un Prophete. Et outre ce que nous en diſent nos Evangeliſtes, Joſephe hiſtorien Juif proche de ces temps là, rend expreſſément teſmoignage de ſa vertu & ſainteté extraordinaire, & de la grande reputation où il eſtoit parmy les Iuifs. Voyla, Fideles, quel eſt ce teſmoin, dont nous avons aujourd'huy à ouïr la depoſitiõ, un homme ſaint & irreprochable, le plus grand des Prophetes, le miniſtre du Ciel, le heraud de ſa Verité; ſanctifié dés ſa conception, envoyé de Dieu, & portant de ſi illuſtres marques de ſa main, que l'on ne peut douter de ſa vocation. Eſcoutons maintenant ſon teſmoignage avec la foy, l'attention, & la reverence que requiert de nous l'autorité & la dignité d'un ſi grand ſerviteur de Dieu. *Le lendemain* (dit noſtre texte) *Iean vid Ieſus venir à luy, & dit, Voicy l'Agneau de Dieu.* L'Evangeliſte avoit cy-devant raconté ce que nous venons de toucher, que Jean enquis de ſa qualité par les députés des Juifs, leur avoit franchement & naifvement declaré ce qui en eſtoit. Jeſus ſe preſente le lendemain du jour auquel il avoit tenu ce diſcours; afin qu'il achevaſt l'inſtruction qu'il leur avoit commencée. Il leur avoit dit, qu'il n'eſtoit pas le Chriſt. Il avoit adjouſté, que le Chriſt n'eſtoit pas loin; que bien qu'inconnu, il eſtoit au milieu d'eux. C'eſtoit eſlever leurs ames en une grãde attente. Le jour d'apres Jeſus vient à luy. Qui

ne voit que c'eſtoit une recontre meſnagée, & conduite par la providence du Seigneur, afin d'eſclaircir de tout point l'enſeignement de Jean? & de luy donner le moyen de mettre par maniere de dire, le Chriſt entre les mains de ceux qui le cherchoyent? C'eſt un des traits de l'amour du Seigneur Jeſus; Il ſe preſente à ceux qui parlent de luy; & ne fait pas long-temps languir ceux qui le cherchent, & ſouſpirẽt apres ſa grace. Jean entretenoit le peuple de ſa venuë; & il vient à eux dés le lendemain. Les deux diſciples allant en Emmaus, deviſoyent de ces merveilles; & il ſurvint auſſi-toſt en leur compagnie. C'eſt ce qu'il promet aux fideles dans l'Apocalypſe: *Si quelcun m'ouvre la porte, j'entreray vers luy, & ſouperay avec luy, & luy avec moy.* Et ailleurs; *Qui m'ayme* (dit-il) *ſera aymé de mon Pere, & je l'aimeray, & me declareray à luy; & le Pere & moy viendrons à luy, & ferons demeurance chez luy.* Mais il y avoit encore cecy de particulier en cette venuë de Jeſus; que le miniſtere de Jean eſtant deſormais prés de ſa fin; comme l'eſtoile du matin diſparoiſt lors que le Soleil ſe leve, il eſtoit à propos qu'il receuſt alors de luy le teſmoignage qu'il devoit luy rendre, avant que d'achever ſa courſe. C'eſt pour celà qu'il vient ſi à propos, & pour la conſolatiõ de Jean, & pour l'eſclairciſſement des Juifs, & pour la demonſtration de la divinité de ſa charge; afin que les hommes advertis de tant d'en-

Apoc. 3. 20.

Ieſ. 14. 21. 23.

droits, par les voix du Ciel & de la terre, de l'autorité & de la dignité de Jeſus, ou le receuſſent avec foy a ſalut, ou demeuraſſent convaincus d'une inexcuſable incredulité. Auſſi toſt que Jean le vid, il dit, *Voicy l'Agneau de Dieu, qui oſte le peché du monde.* Il s'eſcrie de joye, comme celuy qui treuve ineſperement ce qu'il deſire. Il le montre à tout le peuple; *le Voicy* (dit-il) *luy meſme*; l'attente de nos ames, noſtre joye & noſtre ſalut; celuy dont vous demandiés hier des nouvelles; celuy dont je vous entretins, vous advoüant bien que ce n'eſtoit pas moy, mais vous donnant neantmoins eſperance de vous le montrer bien toſt. Il a devancé ma penſée. Le voicy pluſtoſt que je ne l'attendois. S. Jean leur propoſe dans les paroles ſuivantes une excellente deſcription du Chriſt, tirée du premier & principal office pour lequel il a eſté envoyé du Pere, & dans l'effet duquel conſiſte auſſi la premiere & la plus neceſſaire de toutes les graces, que nous recevons de luy, à ſçavoir la remiſſion des pechés. Car le peché où nous naiſſons, eſtant la ſeule choſe qui nous ſepare de cette communion de Dieu, en laquelle conſiſte tout noſtre bon-heur, il eſt evident que nous ne pouvons jamais eſtre autres, que malheureux, ſi nous ne ſommes delivrés du peché; comme au contraire puis que Dieu de ſoy-meſme n'eſt qu'amour & beneficence, il eſt clair que ſi une fois le peché qui nous fermoit la ſource de

ce de ſa benediction, vient à eſtre levé, il ne ſera pas poſſible que les eaux de ſa grace ne s'eſpandent de là en avant ſur nous, pour nous donner tout le bien & le contentement neceſſaire à nous rendre heureux. C'eſt donc là proprement la premiere & la principale fin pour laquelle Dieu a envoyé ſon Fils au monde, afin d'oſter le peché, & de lever cét obſtacle qui nous empeſchoit d'avoir accez vers luy. *Vous ſçavez qu'il eſt apparu* (dit l'Apôtre bien aymé) *afin qu'il oſtaſt nos pechés.* Certainement c'eſt donc à bon droit, que Jean Baptiſte voulant nous amener à luy, commence par ce point, & nous le repreſente par cette principale partie de ſa charge. Mais la deſcription qu'il en fait, eſt tres-riche & pleine de grands miſteres, & qui merite bien que pour l'entendre nous en examinions toutes les paroles l'une apres l'autre. Premierement il l'appelle *l'Agneau de Dieu.* Avec ces deux mots il efface tous les ſacrifices & toutes les expiations de la Loy; montrant que c'eſt en Jeſus ſeulement & non en aucune autre part, que ſe treuve veritablement la vertu & l'efficace capable d'oſter le peché, & de nettoyer la tache, qu'il laiſſe en nos ames. Les agneaux que vous avez ouïs ou veus juſques icy, dit-il, & celuy qui fut mis en la place d'Iſaac, & ceux qui arroſerent les pôteaux de nos peres en Egypte, & ceux que nous eſgorgeons tous les ans au premier jour de la Paſque, & ceux qui

1. *Iean* 3. 5.

Exod. 22.

s'offrent tous les jours ſoir & matin, ſur l'autel de noſtre Temple, ne ſont pas les vrais agneaux dont nous avõs beſoin. Ce n'en ſont que les figures & les peintures. Celuy-ci que vous voyez ſous cette forme ſi baſſe & ſi meſpriſable en apparence, eſt le vray Agneau; la verité, le corps & la plenitude de tous les autres; qui a réellement & en effet toute l'excellence & toute la force dont les autres n'avoyent que l'ombre & l'image. C'eſt l'Agneau de Dieu, celuy que Dieu demande, celuy par lequel il ſera appaiſé; celuy qu'il nous a donné, l'Agneau vrayement venu de luy, & vrayement approuvé par luy. La nature produit les autres. C'eſt Dieu qui a fait & formé celuy-ci. C'eſt la Divine victime que
Eſaye 53. 1. 4. 5. Dieu nous a promiſe il y a ſi long-temps par Eſaye, qui doit eſtre immolée pour nous, & porter nos langueurs, & eſtre chargée de nos douleurs, & navrée pour nos forfaits, & froiſſée pour nos iniquités. S. Jean comprend toutes ces choſes en cés deux mots, diſant que Jeſus eſt l'Agneau de Dieu. Et voyez je vous prie, cõbien eſt admirable le rapport entre Jeſus & ces agneaux de l'ancien Iſraël, par leſquels il avoit eſté figuré, & dont à raiſon de cette ſimilitude, le nom luy eſt donné, tant icy par Jean Baptiſte, qu'ailleurs, & par l'Apôtre S. Jean dãs l'Apocalypſe, & par S. Pierre, qui dit, *que nous avons eſté rachetés par le precieux ſang de Chriſt, comme de l'Agneau ſans macule & ſans tache*: & par S. Paul, quand il

1. *Pier.* 1. 18. 19. 1. *Cor.* 5. 7.

dit,

dit, que *nôtre Paſque, aſſavoir Chriſt, a eſté ſacrifié pour nous.* Premierement, l'Agneau eſt le plus doux, & le plus patient de tous les animaux: qui ſe laiſſe mener, lier, tondre & égorger ſans reſiſtence. C'eſt la peinture de cette bonté, douceur & benignité infinie, qui reluiſoit en Jeſus; vrayement le plus doux & le plus debonnaire de tous les hommes; qui a ſouffert innocemment ſans ſe plaindre toutes les injures des hommes: qui s'eſt laiſſé prendre, condamner & mener à la mort ſans reſſentiment, avec une ſi divine patience, qu'il prioit pour ceux là meſmes qui le crucifioyent. En apres, les agneaux de l'Ancienne alliance avoyent tous cecy en commun, qu'ils eſtoyent ſans tache & ſans macule, & ſans imperfectiõ, la loy defendant d'en employer d'autres dans les ſervices de la religion. C'eſtoit l'image de la parfaite ſainteté du Seigneur Jeſus entierement ſeparé des pecheurs, le Saint des Saints, dont & la naiſſance & la vie a eſté tres-pure & tres-innocente, & pleine de toute ſorte de juſtice; non ſeulement de la morale, qui conſiſte en une parfaite amour de Dieu & du prochain, mais auſſi de la ceremonielle à laquelle il a daigné s'aſſujettir, l'accompliſſant entierement, & ayant meſme voulu recevoir le bapteſme de Jean, à fin que les hommes ne trouvaſſent rien à dire en luy, ſelon ce qu'il diſoit à S. Jean *qu'il luy eſtoit convenable d'accomplir toute juſtice.* C'eſt ce que ces anciens *Matth.* 3. 15.

agneaux avoyent de commun. Celuy d'Abraham eut cecy de particulier qu'il ne nacquit pas en ſa maiſon, ny ne fut acheté de ſon argent, mais luy fut envoyé de Dieu ; qui luy en fit par maniere de dire un preſent. C'eſt ce qui ſe treuve parfaitement en Jeſus, venu du Ciel, comme vous ſçavez, non acquis par nôtre induſtrie, non merité par nôtre travail, mais donné de Dieu pour eſtre la rançon de nôtre vie. Et comme l'Agneau d'Abraham fut mis en la place d'Iſaac, & receut pour luy en ſa gorge le couteau, qui luy devoit oſter la vie, & ainſi le ſauva par ſa mort; de meſme auſſi Jeſus a eſté eſtendu ſur la Croix que nous meritions, & a beu le calice de la colere de Dieu qui nous eſtoit preparé, & ſouffert la malediction preſte a tomber ſur nos teſtes, & ainſi nous a vivifiés par ſa mort. L'Agneau de Moyſe à la ſortie d'Egypte guarantit Iſraël du glaive de l'Exterminateur, par le ſang dont furent arroſés leurs poſteaux ; & Jeſus nous à delivrez de la playe mortelle qui nous eſtoit inevitable, par la vertu de ce divin ſang, qu'il a répandu pour nous, & dont il a fait l'aſperſion ſur nos cœurs. Et comme les Iſraelites pour ſortir d'Egypte, & aller en la terre promiſe, mangerent de la chair de leur Agneau avec des herbes ameres ; il nous faut ſemblablement eſtre repeus de la chair de Jeſus, & goûter l'amertume de ſes ſouffrances pour ſortir de la ſervitude du peché & des Demons, & pour parvenir

nir dans le royaume celeſte. Enfin les autres Agneaux qui eſtoyent immolés ſous la Loy ; ſanctifioyent les ſouïllés quant à la chair, comme dit l'Apoſtre en l'Epitre aux Hebreux, parlant du ſang & de la cendre des victimes anciennes : c'eſt à dire, qu'ils leur communiquoyent une pureté legale, au moyen de laquelle ils avoyent part & entrée en la communion exterieure du vieux Iſrael ; Le Sãg de Jeſus tout de meſme, offert à Dieu par l'eſprit éternel ſans nulle tache, purifie nos conſciences, & nous ſanctifie ſelon l'eſprit, pour entrer dans la ſpirituelle & eternelle communiõ de Dieu & de ſon peuple. Et c'eſt là preciſement que regarde icy Saint Jean, quand il appelle Jeſus *l'Agneau de Dieu*, comme il s'explique luy meſme, adjouſtant incontinent, *qui oſte le peché du monde*. Il dit *le peché*, pour ſignifier toute cette maſſe de crimes & d'iniquitez, qui fourmillent en nôtre nature, dont la corruption originelle eſt comme la racine & le tronc, & les habitudes des vices comme les branches, & les actions impies & injuſtes ou deſhoneſtes, comme les fueilles ou les fruits. C'eſt ce que Saint Jean nomme icy *le peché* en un mot : le conſiderant comme un tout ; conſiſtant à la verité en pluſieurs parties ; mais qui ne font qu'un ſeul & meſme corps, auquel chacun des pechés ſe rapportent, l'originel & les actuels (comme on parle dans les eſcoles de la Theologie) les pechés des affections & des

penſées, ceux de la bouche & des paroles, ceux de la vie & des actions, ceux du dedans, & ceux du dehors ; ceux qui violent la pieté & le ſervice de Dieu, ceux qui choquent l'amour & la charité de nos prochains, ceux qui ſouillent l'honeſteté & la dignité de nos propres perſonnes. Il n'y-a point de crime, de forfait, d'offence ny de faute, que Saint Jean ne comprenne ſous ce mot de *peché*, quand il dit que *cet Agneau de Dieu oſte le peché.* Arriere l'impieté de ceux qui ont voulu dire que Jeſus Chriſt n'a ſatisfait que pour le peché originel ; & l'erreur de ceux qui croyent, ou du moins donnent à entendre, qu'il n'a ſatisfait que pour une ſorte de pechez, qu'ils nomment *mortels*, & non pour les autres, qu'ils nomment *veniels*. Saint Jean diſant indefiniment *le peché* nous montre qu'il n'y en a aucun de quelque eſpece que l'on puiſſe ſe l'imaginer, que l'Agneau de Dieu n'ait ôté. Mais il faut auſſi remarquer ce qu'il dit notamment, qu'il a ôté le peché du monde, eſtandant cette grace à tout le genre humain, ſans en exclurre perſonne, afin que les Iuifs n'allaſſent pas s'imaginer que le Redempteur n'eſtoit venu que pour eux. C'eſt celuy (dit-il) qui ſera la benediction de toute la terre ; & la joye & le ſalut de tous les hommes. Il eſt la propitiation non pour nos pechez ſeulement, mais auſſi pour ceux de tout le monde, comme dit l'autre Saint
1. *Iean* 2. 2. Jean. Car le mot de monde ſe prend ainſi ordi-

ordinairement pour la maſſe de tous les hommes conſiderez dans l'eſtat du peché avant que Jeſus Chriſt leur ſoit preſenté ; comme quand le Seigneur dit luy meſme, *que Dieu a tant aymé le monde, qu'il a donné ſon Fils unique, afin que quiconque croit en luy ne periſſe point, mais ayt vie eternelle.* Il eſt vray qu'ailleurs il prend le monde pour le corps des rebelles & des incredules, qui rejetant les offres de ſa grace ont pris parti avec le diable, & ſont oppoſez aux fideles, comme quand il dit, *qu'il ne prie point pour le monde, mais pour ceux que le Pere luy a donnez :* où il eſt clair par cette oppoſition, que comme par *ceux qui luy ont eſté donnez*, il entend les vrais fideles, auſſi par *le monde* il ſignifie les incredules obſtinez. Le monde au premier ſens eſt la carriere d'où Dieu tire ſon Egliſe ; au ſecond c'eſt le corps de ſes ennemis. Au premier, le monde eſt dans le peché, mais ſans foy ny incredulité. Au ſecond outre le peché il eſt entaché d'incredulité, & coupable d'avoir violé l'alliance de grace, & non celle de la nature ſeulement. Au premier, c'eſt un malade qui n'a pas encore veu le medecin ; au ſecond, c'en eſt un qui l'a outragé, & meſchamment rejetté ſes remedes. D'où paroiſt pourquoy c'eſt que le monde n'eſt pas tout ſauvé, bien que Jeſus Chriſt ayt oſté le peché de tout le monde. Car ſa grace ne ſauvant effectivement que ceux qui croyent, comme un remede

Iean 3. 16.

Iean 17. 9.

quel-

quelque bon qu'il ſoit ne guerit que ceux qui en uſent: & la plus-part du monde rejettant ſa grace par incredulité, de là vient que le benefice du Seigneur ne leur ſert de rien. Cela meſme que Saint Jean dit que Jeſus oſte le peché du monde, nous fait voir que tout le monde eſt dans le peché, & a beſoin de redemption. Mais comme le mal eſt general, auſſi eſt le remede qu'il nous preſente dans le ſang de ce divin Agneau. Faiſons donc eſtat que ce benefice de Dieu eſtant offert à tous, il n'y-a perſonne qui ne le doive embraſſer, & s'aſſeurer que rien ne l'empeſchera d'eſtre ſauvé & racheté par Jeſus Chriſt, pourveu qu'il s'en approche avec foy. Enfin le mot *d'oſter* icy employé par Saint Jean eſt auſſi conſiderable. Le peché s'oſte en deux faſſons: Premierement en exemptant celuy qui l'a commis de la peine qu'il meritoit, luy en procurant le pardon; ce que l'Ecriture appelle expier le peché, & en faire la propitiation. Secondement en arrachant du cœur du pecheur l'habitude & la convoitiſe du vice d'où procedent les actions du peché, comme quand Dieu rend celuy qui eſtoit impie homme de bien & vertueux. I'advouë que Jeſus Chriſt oſte le peché du monde, en toutes ces deux faſſons, donnant à ceux qui croyent en luy, & l'abſolution de leurs crimes, & la ſainteté; les delivrant & de la peine dont ils eſtoyent coupables, & des vices qui avoyent produit

leurs

leurs crimes, (car il ne nous a pas eſté fait juſtice ſeulement, mais auſſi ſanctification:) & je confeſſe bien encore que les paroles de Saint Jean ſe peuvent auſſi eſtendre à ce ſecond benefice du Seigneur; Mais en telle ſorte pourtant, qu'elles ſe rapportent au premier, dont le ſecond eſt un fruit, premierement & principalement. Le nom d'Agneau qui eſt icy donné au Seigneur le requiert neceſſairement. Car il eſt clair que l'Agneau n'oſtoit le peché qu'entant qu'il exemptoit le pecheur de la peine qu'il meritoit, à ſçavoir l'excommunication & les maux qui la ſuivoyent. L'Agneau, mourant en ſa place, aneantiſſoit par ce moyen la punition à laquelle ſa faute l'avoit obligé. Puis donc que Saint Jean appelle Jeſus Chriſt noſtre Agneau, il ſignifie aſſeurement, qu'il nous affranchit de la peine que meritoyent nos pechés: entant qu'il a eſté immolé pour nous, & non ſimplement qu'il a aboli en nous les habitudes du vice, auquel cas le nom d'Agneau ne luy conviendroit pas, puis qu'il eſt évident que les Agneaux des anciens ſacrifices n'avoyent aucun tel uſage. En apres il eſt clair par l'Ecriture, que ce divin Agneau a oſté nos pechés, entant qu'il les a portés, c'eſt à dire entant qu'il eſt mort pour nous à l'occaſion de nos pechez, s'eſtant chargé de les expier; ſelon ce que dit Saint Pierre, qu'il *a porté nos pechez en ſon corps* 1. *Pier.* 1. 24.

ſur

Eſay. 53. 4. 5. *ſur le bois*; & Eſaye, *qu'il a porté nos langueurs, & s'eſt chargé de nos douleurs; & que l'amende qui eſt ſur luy nous a apporté la paix.* Et le mot meſ-

αἴρειν. me dont S. Jean s'eſt icy ſervi, ſignifie dans l'original, non oſter ſeulement, mais auſſi porter, enlever, & charger; de faſſon que pour exprimer toute ſa force, il faut entendre que cet Agneau de Dieu a oſté le peché du monde en le portant & s'en chargeant, c'eſt à dire en ſouffrant la mort pour nos pechez. (car porter un peché, n'eſt autre choſe, qu'en eſtre puni, en ſouffrir la peine.) Or il eſt évident que la mort de Jeſus Chriſt a proprement & directement ſervy à aneantir la malediction de la Loy,

Galat. 3. 13. c'eſt à dire la peine deuë à nos pechez, ſelon ce que dit l'Apôtre, qu'*il nous a rachetez de la malediction de la Loy, ayant eſté fait malediction pour nous*; & toute l'Eſcriture en une infinité d'endroits nous enſeigne la meſme choſe. Certainement il faut donc conclurre que Saint Jean diſant en ce lieu, que Jeſus eſt *l'Agneau de Dieu qui oſte le peché du monde*, entend principalement la remiſſion des pechez, ou l'exemption de la peine qu'ils meritent, que l'Ecriture nomme ordinairement la juſtification; qui nous a eſté procurée par la ſatisfaction du Seigneur Jeſus Chriſt. C'eſt donc icy en peu de mots le ſens de ſes paroles, que ce Jeſus qu'il monſtroit, eſt la vraye & eternelle victime figurée par les Agneaux

de

de l'ancien peuple, donné de Dieu pour eſtre le vray propitiatoire par la foy en ſon ſang, ayant ſeul la vertu d'expier les pechez du monde & d'appaiſer Dieu en telle ſorte qu'il eſt propice & favorable à tous ceux qui s'approchent de luy en croyant. D'où paroiſt combien eſt contraire au teſmoignage de ce Saint homme la doctrine de nos adverſaires, qui enſeignent premierement que ceux à qui le ſang de Jeſus eſt appliqué par la Foy & par les Sacremens, ne laiſſent pas d'eſtre punis pour leurs pechez, & en cette vie, & apres la mort dans le feu de leur pretendu purgatoire. A ce conte Jeſus n'a pas oſté leur peché. Car s'il l'avoit oſté, Dieu qui eſt la juſtice & la bonté meſme, ne le puniroit pas ; & le ſens commun nous monſtre qu'oſter le peché d'un homme c'eſt l'exempter de la peine que meritoit ſa faute. Secondement ils tiennent encore que les aumoſnes & les jeuſnes & les macerations & les diſciplines de leur penitence ſont de vrayes & propres ſatis-factions pour le peché, qui l'oſtent par conſequent & exemptent ceux qui les font de la peine qu'ils meritent. Certainement ce n'eſt donc pas *l'Agneau de Dieu qui oſte le peché du monde* ; puis qu'à leur dire une bonne partie de ce peché du monde s'oſte par d'autres ſatisfactions, que celles de l'Agneau. En fin ils pretendent que les ſouffrances ſupererogatoires des Saints que le Pape garde

en ſon

en ſon threſor, avec le ſang de Jeſus Chriſt appliquées aux Fideles, expient leurs pechés, & les exemptẽt de la peine qu'ils meritent. Comment s'accorde cela avec ce que prononce icy Saint Jean, que Jeſus eſt l'Agneau de Dieu, qui oſte les pechez du monde? Certainement l'on ne meſloit aucun autre ſang avec celuy des anciens Agneaux. Celuy dont furent arroſés les poſteaux d'Iſrael en Egypte, ſauva ſeul les premiers nais: & celuy qui ſe reſpandoit ſur l'Autel dans les Sacrifices, n'eſtoit non plus meſlé avec aucun autre. Puis que Jeſus Chriſt eſt le veritable Agneau de Dieu repreſenté par ces figures; qui ne void que ſon ſang ſeul fait pareillement toute l'expiation de nos pechez, ſans meſlange d'aucun autre? d'autant plus qu'il a incomparablement plus de force pour la propitiation reelle de nos crimes, que les agneaux des anciens n'en avoyent pour la ſanctification typique? Joint que puis qu'il eſt Agneau entant & par ce qu'il oſte le peché du monde, comme le poſe Saint Jean, ſi les Saints oſtent le peché par leurs ſouffrances, ils ſont donc auſſi nos *Agneaux*; au lieu que noſtre Agneau eſt unique; ils auroyent donc auſſi ſouffert & eſté crucifiez pour nous, contre la doctrine
1. *Cor* 1. 13. de Saint Paul. Jugez maintenant, Fideles, qui de nos adverſaires ou de nous honorent le plus veritablement Saint Jean Baptiſte; eux qui choquent ſa doctrine en tant de faſſons, ou nous

qui

qui la recevons toute entiere avec une religieuſe foy; reconnoiſſans Jeſus pour le vray Agneau qui oſte & qui efface entierement le peché, en expiant la coulpe & la peine, & qui ne donnons cette gloire à aucun autre qu'à luy? eux qui meſpriſent l'autorité de Saint Jean en un point ſi important, ou nous qui le reſpectons, & y deferons ſi abſolument? Les Saints n'ont rien de plus cher, que la doctrine qu'ils ont preſchée; C'eſt pour elle qu'ils ont ſouffert: & ils en ſont ſi jaloux, qu'il n'y-a rien qu'ils n'ayent gayement perdu pour la conſerver. C'eſt donc les honorer, que de la ſuivre & d'y acquiſcer. Car c'eſt reconnoiſtre qu'ils ont enſeigné la verité, & ont eſté veritablement miniſtres de Dieu: enquoy conſiſte toute leur dignité. C'eſt les outrager que de la rejetter ou de la choquer. Car c'eſt les accuſer d'avoir ou alteré ou imparfaitement preſché la verité; qui eſt la plus cruelle offenſe qu'on leur puiſſe faire. Recevons donc de plus en plus, Freres bien-aymez, ce teſmoignage que le bien-heureux Saint Jean Baptiſte a ſi magnifiquement & ſi plenement rendu au Seigneur. Si la voix d'un ſi grand, ſi Saint, & ſi irreprochable teſmoin a quelque authorité envers nous; ſi la gloire de noſtre commun Maiſtre nous touche; ſi noſtre propre ſalut nous eſt en conſideration, embraſſons cet Agneau de Dieu, que le Ciel nous a envoyé, que les anciens oracles avoyent promis, que Jean a recõmande,

que le Pere a reconnu, que ſes propres œuvres ont juſtifié, que les Apoſtres ont preſché, que les Martyrs ont glorifié, que le Monde a adoré. Venés à luy pecheur, quiconque vous ſoyez, quelques rouges que ſoyent vos crimes, quelque noire qu'ayt eſté ou voſtre impieté envers Dieu, ou vôtre injuſtice envers les hommes, ou vos excés cõtre vous meſmes. Venés & il vous les pardõnera. Ne m'allegués point vôtre aage, vôtre condition, vos mœurs, ou vôtre nation; Cet Agneau oſte le peché du monde. Si vous eſtes du monde, qui que vous ſoyez d'ailleurs, Gentil, ou Juif, Grec, ou Barbare, ſerf, ou franc, maſle, ou femelle, il oſtera vos pechez. Ne craignez point que vos pechez puiſſent reſiſter à la vertu de ſon ſang. Ce ſang à une efficace divine & infinie, parce que c'eſt le ſang de l'Agneau de Dieu, Dieu luy meſme benit eternellement. Ce ſang effacera toutes vos taches, quelque noires & profondes qu'elles ſoyent. Il nettoyera toutes vos ordures; il vous purifiera & vous rendra auſſi blancs que neige, fuſſiez vous auſſi rouges que le vermillon. Et ne vous amuſez point je vous prie aux œuvres & aux ſatisfactions des hommes: Laiſſez là & leurs rigueurs & leurs indulgences; Ne mettez point vôtre argẽt en ces choſes vaines; incapables de cõtenter vos ames. Vous avez l'Agneau de Dieu au milieu de vous, la ſource de grace, le threſor de benediction, la fõtaine de ſalut. A quel autre vous en iriez vous? Il n'y-a que luy qui ayt les paroles de vie. Ceux

qui s'en eſloignẽt periront, tous ceux qui ſe deſ- Pſ. 73. 27. 28.
bauchent de luy ſeront retranchez. Mais quant à nous, Mes Freres, nous approcher de luy c'eſt noſtre bien. Il a tres abondamment tout ce qui eſt neceſſaire à notre beatitude, la ſapiẽſe, la juſtice, la ſanctification & la redemption. Penſons ſeulement à le ſervir & glorifier comme il faut; & ne ſoyõs point en peine de noſtre bon-heur. Il a oſté nos pechez: Ne les reprenons plus: Conſervons cherement la pureté qu'il nous a donnée, ſans la ſouiller jamais dans les ordures du monde. Il nous en a tirez: N'y retournons plus: Ayons en les mœurs & les maximes & la converſation en horreur. Il s'eſt fait Agneau pour nous; Devenons vrayement ſes brebis; veſtant avec ſon nom ſon innocence, ſa douceur & ſa patience. Il a eſpandu tout ſon ſang pour nôtre ſalut. Ne ſoyons pas ſi ingrats que de luy refuſer quelques gouttes du nôtre, ou ce qui eſt encore beaucoup moins, quelques miettes de nôtre pain, ou quelques deniers de nôtre threſor; qu'il nous demãde pour ſa gloire & pour le ſoulagement des neceſſitez de nos Freres. Luy meſme vueille par la vertu de ſon ſang & de ſon Eſprit nous faire tels qu'il nous commande d'eſtre, afin qu'apres avoir eu part icy bas à ſa Croix & à ſa ſainteté, nous l'ayõs auſſi un jour à ſa gloire, & à ſes delices dans ſon royaume eternel. Ainſi ſoit-il: & à luy avec le Pere & le S. Eſprit ſoit honneur & louange aux Siecles de Siecles; Amen.

SERMON XV.

SUR LA I. EPISTRE

de S. Paul aux Corinthiens Chap. X. verſ. 16.

La coupe de benediction, que nous benissons, n'eſt-elle pas la Communion du ſang de Chriſt? & le pain, que nous rompons, n'eſt-il pas la Communion du corps de Chriſt?

Prononcé le 5. Septembre, 1649. jour de Cene.

CHers Freres, Ces deux Sacremens, que le Seigneur Jeſus a inſtitués, l'un pour nous recevoir en la ſocieté de ſon Egliſe, & l'autre pour nous y entretenir, que nous appellons communément le Bapteſme, & la ſainte Cene, portent diverſes marques tres-expreſſes de la divine ſageſſe de leur Auteur. Mais entre les autres celle-cy me ſemble tres-conſiderable, que ſous l'image de certaines choſes & actions faciles & familieres, ils contiennent tous les plus profonds, & les plus neceſſaires myſteres de la religion Chrétienne. C'eſt pourquoy l'Apôtre S. Paul y ramene ſouvent les fideles, à qui il écrit; tirant de leur conſideration de belles & evidentes preu-

ves

ves des veritez, qu'il enſeigne, & de ſortes & invincibles convictions des erreurs, qu'il refute. Ainſi dans l'Epître aux Romains pour confondre l'extravagance des libertins, qui de la grace de Dieu prenent occaſion de demeurer dans le vice, il nous repreſente cette mort myſtique à laquelle nous avons été conſacrez par le bapteſme, où étans faits une meſme plante avec Chriſt nous ſommes morts comme luy en ſa croix, & avons laiſſé nôtre premiere vie dans ſon ſepulcre, pour reſſuſciter avec luy, & cheminer deſormais en nouveauté de vie. Et ailleurs, pour mõtrer l'inutilité de la circonciſion charnelle, que quelques ſeducteurs vouloyẽt introduire entre les Chreſtiens, il nous met en avant la divine & ſpirituelle circonciſion, non faite de main, que nous avons receuë en nôtre bapteſme où nous dépouïllons, non une petite partie, mais le corps entier de la chair & de ſes pechez. Ce paſſage, d'où nous avons tiré le texte que vous avez ouï, nous montre qu'il employe auſſi l'autre Sacrement, c'eſt à dire, celuy de la ſainte Cene, à de ſemblables uſages. Car voulant reformer l'Egliſe de Corinthe, & en arracher la profane licence, que quelques-uns y prenoyẽt, de ſe meſler ſans ſcrupule dans les devotions des Payens, ſe treuvant aux feſtins de leurs ſacrifices, & y mangeant avec eux les chairs immolées à leurs idoles; outre pluſieurs autres belles raiſons excellemment deduites contre

Rom. 6. 3. 4. 5.

Col. 2. 11. 11.

cét abus, il les preſſe auſſi par le myſtere de la ſainte Cene, & les faiſant eux meſmes juges en leur propre cauſe, il leur demande, ſi ce pain & ce vin, que nous recevons à la Table ſacrée, ne ſont pas la communion du corps & du ſang du Fils de Dieu? pour leur laiſſer à conclurre de là ce qu'il touche plus expreſſément en ſuite, que c'eſt une impieté & une horreur toute evidẽte de pretendre de meſler enſemble la coupe de Chriſt & celle des demons; ſa Table & celle des diables; le divin ſang, & le divin corps de Jeſus, nôtre vray Dieu & Signeur, avec que les impies ſacrifices des vaines & abominables idoles des Gentils. J'avouë que l'idolatrie Payẽne, qui étoit alors en vogue à Corinthé, & dans le reſte de la Grece, ayant été abolie il y a long-temps, & en ce païs & en tout l'Occident, nous ne ſommes plus maintenant en danger de nous ſouïller dans les ordures de ſes ſacrifices; Mais la meditation de la leçon, qu'elle tira jadis de la plume de l'Apôtre, ne laiſſe pas neantmoins d'eſtre encores de ſaiſon. Premieremẽt nous ne pouvons nier, que nous n'ayons trop de cõmerce avec certaines autres idoles, nõ moins vaines, ny moins pernicieuſes, ny moins incompatibles avec Jeſus-Chriſt, que celles des anciẽs Payens; & que nous de ſouïlliõs bien avant nos corps & nos ames, dans les ſervices & dans les devotiõs, que le monde leur a conſacrées. Car l'avarice, & la luxure, & la débauche, & l'ambition & les

autres

autres vices, que nous n'avons point de honte de ſervir nonobſtant la profeſſion, que nous faiſons de Jeſus-Chriſt & de ſa croix, ſont des idoles, que Dieu hait; comme ce meſme Apôtre nous l'apprend ailleurs: de ſorte, que pour nous retirer de leurs infames & mortelles pollutions, il eſt bien à propos, Fideles, que nous penſions ſerieuſement à ce corps & à ce ſang du Fils de Dieu, auquel nous avons l'honneur de communier; comme S. Paul nous le repreſente en ce texte. Mais cette meditation eſt particuliere-ment neceſſaire en ce temps; où ayant, avecque la grace de Dieu, à participer à la Table du Seigneur, & à y recevoir ſolemnellement de la main de ſes Miniſtres ſon pain ſacré & ſa coupe benite; que ſçaurions-nous mieux faire, que d'eſcouter & conſiderer avec une profonde attention ce que ſon Apôtre nous ramentoit icy de la fin & de l'uſage de cette religieuſe action? Car il en a compris tout le myſtere en ce peu de paroles; Et pour les éclaircir, & vous donner autant qu'il nous ſera poſſible, l'edification que nous vous devons, s'il plaiſt au Seigneur, nous y conſidererons deux points diſtinctemẽt l'un apres l'autre. Premierement nous examinerons ce qu'il dit des ſignes, que le Seigneur a employez & inſtituez en ce ſacrement; aſſavoir, *la coupe de benediction, que nous beniſſons; & le pain que nous rõpons.* Secõdement, nous verrons ce qu'il leur attribuë; aſſavoir, que *la coupe*

eſt la Communion du ſang de Chriſt; & *le pain* ſemblablement *la Communion de ſon corps.*

C'eſt une verité receuë & confeſſée par tous les Chreſtiens anciens & modernes, que ce que nous appellons *Sacrement* en la religion, eſt un ſigne, conſiſtant en une choſe corporelle, & en ſignifiant une autre ſpirituelle; comme dans nôtre bapteſme l'eau eſt le Sacrement, c'eſt à dire, le ſigne ſacré, qui repreſente la grace de Dieu en Jeſus-Chriſt ſon Fils, par laquelle nous ſommes lavez & nettoyez de nos pechez, & regenerez en une nouvelle vie. Ainſi donc en la ſainte Cene, il eſt conſtant, que le pain, & le vin ſont le Sacrement, ou la choſe ſenſible, qui ſignifie le corps & le ſang de Jeſus-Chriſt, & s'y rapporte. Que ſi vous me demandez, pourquoi le Seigneur a employé deux choſes, aſſavoir le pain, & le vin, en la Cene, au lieu qu'il n'en a ordonné qu'une dans le bapteſme, aſſavoir l'eau; je répons qu'il en a ainſi uſé pour deux raiſons principalement; La premiere, pource qu'étant queſtion de nous repreſenter le Seigneur en l'état de la mort violente qu'il a ſoufferte pour nous, ayant ſon ſang ſeparé d'avec ſon corps, & épandu hors de ſes veines; cela ne ſe pouvoit faire avec un ſeul ſigne; deux y ont été neceſſaires; l'un pour nous figurer ſon corps, & l'autre ſon ſang à part. Puis apres la Cene étant le myſtere de la nourriture ſpirituelle, que nous avons tres-parfaite & tres-abondante en Jeſus-Chriſt,

il a été à propos d'y employer les deux parties de la nourriture corporelle, c'eſt à dire, le manger & le breuvage ; étant evident, que chacune de ces deux eſpeces ne fait que la moitié de nôtre nourriture : & n'eſt pas capable par conſequent de repreſenter ſeule la pleine & entiere refection, que nos aimes treuvent en Jeſus-Chriſt. L'Apôtre nomme icy expreſſement ces deux ſignes, la coupe & le pain ; mais en un ordre autre que ne porte ny la nature de la choſe, ny l'inſtitution du Seigneur. Car au lieu que le Seigneur benit & bailla le pain le premier, & puis en ſuite la coupe, ſelon l'ordre naturel de la nourriture, où le manger va devant le breuvage ; l'Apôtre parle icy de la coupe avant le pain. Mais ce qu'il en fait n'eſt nullement pour renvenſer l'ordre étably par le Seigneur, qu'il ſuit exactement & conſtamment luy-meſme dans l'onzieſme Chapitre de cette Epître, où il traitte de ce Sacrement au long. Icy où il n'en parle qu'en paſſant, & non pour l'expliquer, mais ſeulement pour en tirer une preuve & un éclairciſſement de ſon exhortation, il ne s'eſt point ſcrupuleuſement attaché à l'ordre des choſes, & a nommé la premiere celle qui luy eſt venuë la premiere en l'eſprit. Que ſi vous me preſſez, ne pouvant vous figurer, qu'un écrivain ſi ſage en ait ainſi uſé ſans quelque raiſon ; bien que j'eſtime, que ce n'eſt pas en telles menuës obſervations, qu'il faut

chercher la divine ſapience des diſcours de l'Apôtre, mais bien dans le fonds & dans la verité des choſes meſmes; je diray neantmoins pour vous ſatisfaire, qu'il a commencé par la coupe, & fini par le pain, afin que la raiſon, qu'il tire de la conſideration de cette premiere partie du Sacrement, fuſt liée immediatement avec ce qu'il en dit, comme elle eſt en ces mots, *Le pain que nous rompons, n'eſt-il pas la Communion du corps de Chriſt? d'autant que nous, qui ſommes pluſieurs, ſommes un ſeul pain & un ſeul corps? Car nous tous ſommes participans d'un meſme pain*; liaiſon, qui euſt été neceſſairement rompuë, ſi avant que d'ajoûter ce raiſonnement il euſt parlé de la coupe; comme c'étoit l'ordre naturel. C'eſt là ce que j'en penſe, & ne croy pas qu'il y faille chercher un plus grand myſtere. Mais ce que l'Apôtre dit de chacune des deux parties de ce Sacrement eſt conſiderable. Il dit de la coupe, premierement, que c'eſt *la coupe de benediction*; & puis non content de cela, il ajoûte encore, *laquelle nous beniſſons*. Le mot de *benir*, dans l'uſage tant des ſaintes lettres, que de l'Egliſe Judaïque ſignifie *ſanctifier par la priere*; comme Saint Paul exprime la vertu de cette parole, quand il dit en quel-
1. *Tim.* 4. 5. que endroit, que *la creature eſt ſanctifiée par la parole de Dieu, & par la priere.* Et les prieres, dont on ſe ſert en beniſſant ſoit les choſes, ſoit les perſonnes, étant touſiours conjointes avec

action

action de graces à Dieu ; delà vient que *benir* & *rendre graces* ſignifient une meſme choſe, & ſont ſouvent mis l'un pour l'autre ; comme il paroiſt des paroles de S. Paul dans le quatorziéme chapitre de cette Epître ; *Si tu benis d'eſprit, celuy qui eſt du ſimple populaire, comment dira-t'il, Amen, à ton action de graces?* où vous voyez qu'à la fin il nomme *action de graces* cela meſme, qu'au commencement il avoit appellé *benediction.* Et dans l'hiſtoire des pains multipliez par le Seigneur, Saint Matthieu, S. Marc, & S. Luc appellent *benir* ce que S. Jean nomme expreſſément *rendre action de graces.* Semblablement en la deſcription de la ſainte Cene, S. Marc employe le mot de *benir*, où Saint Matthieu, Saint Luc & S. Paul s'eſtoyent ſervis de *celuy de rendre action de graces.* L'uſage & l'effet de cette priere, ou action de grace eſt de ſanctifier les choſes où elle eſt employée. La viande étoit tenuë pour profane juſques à ce qu'elle euſt été ainſi benite. Alors ils l'eſtimoyent bonne & ſainte ; & croyoyent que l'on en pouvoit manger en bonne conſcience ; & non plûtoſt. Mais outre cét effet la *benediction*, ou *l'action de graces*, en avoit encore un autre dans les choſes de la religion; c'eſt que de communes qu'elles étoyent auparavant, elle les rendoit ſacrées, & les affectoit & dedioit au ſervice de Dieu, & à la religion des hommes. C'eſt en ce ſens, qu'il faut

1. Cor. 14. 16.
Matth. 14. 19.
Marc. 6. 41.
Luc. 9. 16.
Iean 6. 11.
Marc. 14. 22.
Matth. 26. 26.
Luc. 22. 17.
1. Cor. 11. 24.

enten-

entendre ce que diſent les écrivains tant divins, qu'Eccleſiaſtiques, que *le pain & le vin ſont benis*, ou que le Seigneur & ſes Miniſtres *beniſſent* ou *rendent action de graces en les baillant*; c'eſt à dire, que par la priere, qu'ils font à Dieu, ils les conſacrent à un uſage religieux, pour eſtre deformais, non plus ſimplement, comme ils ſont de leur nature, & dans l'uſage commun, des alimens propres à la nourriture de nos corps, mais des Sacremens, c'eſt à dire, des ſignes ſacrez du corps & du ſãg de nôtre Seigneur Jeſus-Chriſt. C'eſt preciſément ce qu'entend icy l'Apôtre, quand il nomme la coupe de la Sainte Cene, la *coupe de la benediction*; c'eſt à dire, ſelon le ſtile des Ebreux, la coupe benite, & conſacrée par l'action de graces, ou la benediction, ſelon l'inſtitution du Seigneur. Car encore, que les choſes, que nous ſanctifions par la priere dans nos repas communs, puiſſent auſſi eſtre nommées *benites* en toute l'étenduë du ſens de ces paroles; Si eſt-ce neantmoins, que ce mot *de benediction* eſt particulierement employé pour ſignifier les choſes de la religion, à cauſe de leur excellence. Mais par ce qu'entre les Juifs meſmes c'étoit choſe ordinaire d'employer la coupe en certains actes de leur religion; telle qu'étoit par exemple *cette coupe des delivrances*, que David dit *qu'il prendra pour invoquer le nom du Seigneur*; & celle, que les Juifs beuvoyent apres l'avoir benite dans le banquet de l'Agneau Paſqual; le S.

Pſ. 116. 13.

Apôtre

Apôtre pour diſcerner la ſacrée coupe de Jeſus Chriſt d'avec celles-là, auxquelles le nom *de coupe benite*, peut convenir en quelque ſens, ajoûte encore expreſſément, que c'eſt la coupe que *nous beniſſons : nous*, c'eſt à dire, les Chreſtiens ; non celle, que les Juifs conſacrent, ny celle que les Payens employẽt dans leurs ſacrifices ; mais celle, que nous, qui ſommes diſciples du Seigneur Jeſus, beniſſons dans nos aſſemblées ſelon ſon inſtitution. C'eſt delà qu'eſt venu le nom, que les anciens Chreſtiens Grecs donnerent au S. Sacrement de la Cene du Seigneur, *l'appellant* les uns Eucariſtie, c'eſt à dire, *action de graces*; les autres, *Eulogie*, c'eſt à dire, *benediction*; les uns & les autres en meſme ſens ; à cauſe *de l'action de graces* ou *benedictiõ*, par laquelle on dedie & conſacre les elemens du pain & du vin à l'uſage de la religion, pour eſtre les Sacremens du corps & du ſang du Seigneur Jeſus. Voila ce que l'Apôtre dit de la *coupe*; où chacun ſçait aſſez, ſans que je vous en avertiſſe, que par *la coupe* il entend le *vin*, qu'elle contient ; par une forme de langage commune à toutes natiõs. Quant à l'autre partie de ce Sacrement, il l'appelle plus propremẽt, & ſans figure, *le pain que nous rompons*. Le pain des anciens Juifs étoit plat, & rond comme ſont aujourd'huy nos gaſteaux & nos tourteaux ; de ſorte qu'il ſe rompoit, & ne ſe coupoit pas. D'où vient qu'en l'Ecriture du vieux Teſtament vous ne treuvez en aucun lieu, qu'il ſoit dit, *couper*

du pain;

du pain; mais touſiours conſtamment le *rompre*. C'eſt pourquoy les Juifs encore aujourd'huy dans leurs diſperſions d'Allemagne, d'Italie, & d'ailleurs, bien qu'en leur vie commune, ils ſe ſervent de pains, ſemblables aux nôtres ſelon la faſſon du païs où ils ſe treuvent, font neantmoins leurs pains ſans levain, qu'ils mangent durant les ſept jours de leur Paſque, à l'ancienne mode, c'eſt à dire, plats & ronds, qui ſe rompent, & ne ſe coupent pas, pour repreſenter en ce point la forme de ces tourteaux ſans levain, que mangerẽt leurs peres au ſortir de l'Egypte. Le Seigneur Jeſus ayant donc inſtitué ſa Cene au meſme ſoir, qu'il mangea la Paſque, y employa de cette ſorte de pain, que les Juifs mangeoyẽt au banquet de leur Agneau, c'eſt à dire, un pain qui ſe rompoit, & ne ſe coupoit pas. Mais comme il en changea la ſignification nous le donnant pour ſigne de ſon corps, & non pour memorial de l'ancien pain d'Egypte, tel qu'il étoit dans le Sacrement des Juifs; auſſi y employa-t-il la fractiõ pour une toute autre fin qu'auparavant; aſſavoir pour nous repreſenter les douloureuſes playes, qui rompirent & déchirerent ſon ſacré corps en la croix; comme il eſt evident par le rapport des Evangeliſtes. Car ils remarquent expreſſément, qu'il rompit le pain
1. *Cor.* qu'il bailla à ſes diſciples; & S. Paul rapporte,
11. 24. qu'en le leur baillant il dit, *Ceci eſt mon corps rompu pour vous*. C'eſt là preciſément que l'Apôtre

regarde

regarde en ce lieu, quand il appelle le pain de nôtre Cene, *le pain que nous rompons*; le décrivant par cette fractiõ myſtique, que le Seigneur ordonna, pour ſignifier les ſouffrances de ſon corps en la croix. Car quant à ce que quelques-uns prenent icy le mot de *rompre*, pour diſtribuer; comme ſi l'Apôtre vouloit dire, *le pain que nous diſtribuons*; c'eſt une gloſſe & inutile, & éloignée du ſtile des Apôtres en ce ſujet. Je dis inutile: Car puis que les Evangeliſtes nous rapportent tous, non ſeulement que le Seigueur diſtribua le pain, mais expreſſémẽt, qu'il *le rompit*; & puis qu'il eſt conſtant que les Apôtres faiſoyent le meſme à ſon exemple toutes les fois, qu'ils celebroyent la Cene; qu'eſt-il beſoin de changer le ſens du mot de *rompre*, pour le rapporter à celle des deux actions pratiquées en ce Sacrement, qu'il ne ſignifie pas proprement, & lui ôter celle qu'il ſignifie? Je dis auſſi, que cette expoſition s'éloigne du ſtile de ces ſaints écrivains en ce ſujet. Car il eſt évident qu'en l'Hiſtoire de la Cene, pour ſignifier la diſtribution du pain ſacré, ils diſent tous, que Jeſus le *bailla à ſes Apôtres*; & que par le mot de *rompre*, ils ſignifient une autre actiõ differente de la diſtributiõ. Certainement il faut donc auſſi interpreter S. Paul en la meſme ſorte; & confeſſer que quand il dit, que nous rompons ce pain ſacré, il entend comme eux, que nous le rompons en effet, & non ſimplement, que nous le diſtribuons.

Telle

Telle eſt la deſcription, que nous donne icy l'Apôtre des deux ſignes, ou ſymboles de la Cene du Seigneur ; l'un, qu'il appelle *la coupe*, c'eſt à dire, le vin, *de benediction que nous beniſons*; l'autre, qu'il nomme *le pain*, *que nous rompons*. Où vous avez à remarquer, qu'en deux mots il refute & renverſe invinciblemẽt la prodigieuſe erreur de ceux de Rome, qui contre la foy des ſens, & de la raiſon de tous les hommes, pretendent, que ce que les fideles reçoivent à la Table du Seigneur, n'eſt pas du pain. Saint Paul les dement icy clairement, & joignant ſon teſmoignage à celuy de nos ſens, & de nôtre raiſon, crie hautement, que c'eſt *du pain* ; *Le pain* (dit-il) *que nous rompons* ; conformément à ce qu'il enſeigne encore ci-apres dans le chapitre unzieſme, où il le nomme *pain*, par trois fois. Qu'eſt-ce que peut dire l'erreur contre une depoſition ſi expreſſe? Dira-t-elle, que l'Apôtre parle du pain, tel qu'il eſt avant que d'avoir été beni & conſacré? Mais comment, veu qu'il crie luy-meſme au contraire, qu'il parle du calice, & par conſequent auſſi *du pain*, *de benediction*, *que nous beniſſons*? & *du pain*, *qui eſt la communication du corps de Chriſt*? choſe, qui evidemment ne convient au pain qu'apres qu'il eſt benit & conſacré, & non auparavant? Dira-t-elle, que par *le pain*, il entend le corps de Chriſt, & non un vray pain? Mais cela ne ſe peut non plus. Car le pain, dont parle l'Apôtre, eſt rompu en

la

la Cene; *le pain que nous rompons*, dit-il : au lieu que le corps de Chriſt, impaſſible & glorieux comme il eſt, n'eſt, ny ne peut eſtre rompu, ny ſur leurs Autels, ny nulle part ailleurs. Joint que l'Apôtre dit, que ce pain qu'il entend, *eſt la communication du corps de Chriſt*. Certainemẽt par ce pain dont il parle, il n'entend donc pas le propre corps de Chriſt; puis que ny luy, ny aucune autre perſonne bien ſenſée ne voudroit dire, que le *corps du Seigneur eſt la communication du corps du Seigneur*; n'y ayant point d'oreille ſi groſſiere, qui ne ſente bien l'impertinence d'un tel langage. Pour ne point ajouſter icy, que cette expoſition renonce aux maximes de Rome, poſant une figure dans le langage de ce Sacrement; & encore une figure extravagante, & inuſitée, qui ſans aucune couleur, ny apparence de raiſon, donne au corps ſacré du Seigneur le nom du pain; c'eſt à dire, d'une choſe avecque laquelle il n'a nulle communion, ny alliance; n'étant ny fait de pain, ny couvert ou reveſtu de pain, ny deſtiné à eſtre le ſigne du pain. Car quoy qu'ils puiſſent dire, il eſt evident, que le corps de Chriſt n'a jamais été le pain, dont ils pretendent de le faire; & que les eſpeces, dont ils veulent que le corps de Chriſt ſoit voilé au Sacrement, ne ſont point du pain non plus; ſi ce n'eſt que quelcun fuſt ſi ſimple que de prendre des couleurs, & des rondeurs pour du pain. Au lieu que la figure que nous admettons en ce

ſujet, & contre laquelle ils declament, & tempeſtent ſi violemment, eſt non raiſonnable, & bien fondée ſeulement, mais commune & familiere dans le langage de Dieu & de tous les hommes, où il n'y a rien de plus ordinaire, que de donner à un ſigne le nom de la choſe qu'il ſignifie; comme nous diſons qu'a fait le Seigneur en diſant du pain, le ſacremẽt de ſon corps, *Ceci eſt mon corps.* Que l'autorité de l'Apôtre garantiſſe donc, Fideles, vos ſens, & vôtre raiſon de l'illuſion de l'erreur. Quoy qu'elle diſe, ne craignez point de tenir pour du pain, ce que l'Apoſtre affirme eſtre pain. Que les ſentimens de vôtre nature, ne vous ſoyent point ſuſpects en un ſujet, où ils s'accordent avecque la voix celeſte de Paul. Bien confeſſe je volontiers, que ce pain a quelque choſe, dont le ſens n'eſt pas juge competent. Car le ſens n'y diſcerne que ce que la nature y a mis; & non ce que l'inſtitution du Seigneur y a ajoûté. C'eſt là où il faut que la foy ſecoure le ſens; non pour détruire ſa depoſition, mais pour l'élever & la parfaite. Tenez hardimẽt ce que le ſens juge de ce ſujet, que c'eſt vrayement du pain; mais croyez auſſi de ce pain, ce que la ſeule verité celeſte vous en apprend, & que le ſens ne ſçauroit y reconnoiſtre, aſſavoir, que ce pain eſt le ſaint & precieux, & efficace ſacrement du corps de Jeſus-Chriſt. C'eſt ce qu'il nous faut maintenant conſiderer pour bien entendre ce qu'ajoûte l'Apô-

l'Apôtre, que *cette coupe de benediction, que nous beniſſons eſt la communion du ſang de Chriſt; & que ce pain, que nous rompons, eſt la communion de ſon corps.* Je ne m'arreſteray point icy à remarquer que l'interprete Latin a traduit *communication*; parce qu'encore qu'il ne s'attache pas preciſément au terme de l'original, qui veut proprement dire *communion*, neantmoins il ne s'éloigne pas de ſon ſens; étant évident que ſi nous avons communion au ſang & au corps du Seigneur, il faut de neceſſité que ce ſoit par la communication, qui nous en eſt faite. Seulement avons-nous à éclaircir deux choſe; l'une, quelle eſt cette *communion*, ou *communication du corps & du ſang de Chriſt*, dont parle l'Apôtre; l'autre, comment l'on peut dire, que le pain de la Cene eſt la communion, ou communication du corps, & la coupe celle du ſang. Pour le premier point, il nous faut avant toutes choſes bannir d'icy la groſſiere imagination de ceux, qui par *la communication du corps & du ſang du Seigneur*, entendent que nous recevons toute entiere dans nos bouches, & dans nos eſtomacs cette meſme maſſe & ſubſtance charnelle du corps de Jeſus-Chriſt, qui fut jadis attachée à la croix, & qui eſt maintenant dans les cieux. C'eſt une penſée ſi étrange, & ſi contraire à toutes les lumieres de la nature, & de la grace, que c'eſt merveille qu'elle ait jamais peu entrer dans l'eſprit d'aucun homme Chrétien.

κοινωνία. via.

Car cette communication du corps de Chriſt qu'elle poſe, eſt évidemment & impoſſible, & inutile, & indecente, & éloignée des paroles de nôtre Apôtre en ce lieu. Je dis premierement, impoſſible; non ſeulement parce que le corps de Chriſt eſt dans le Ciel, & que nous ſommes en la terre; que c'eſt un corps qui a la grandeur & l'étenduë d'un vray corps humain, incapable par conſequent de tenir dans nôtre bouche, & dans nôtre eſtomac, mais auſſi par ce que le corps & le ſang de Chriſt, nous doivent eſtre communiquez, l'un rompu, & l'autre épandu ſeparément l'un d'avecque l'autre; comme il paroiſt par les paroles de tous les Evangeliſtes. Et neantmoins il eſt conſtant & confeſſé par tous les Chreſtiens, qu'il eſt abſolument impoſſible, que le corps du Seigneur ſoit deſormais en un tel état. Je dis en ſecond lieu, que cette ſorte de communication, ſuppoſé qu'elle fuſt poſſible, ce qu'elle n'eſt pas, ſeroit neantmoins inutile. Car dequoy nous ſerviroit-il d'avoir le corps de Chriſt dãs nos eſtomacs de la faſſon, qu'ils ſe le figurent? Il eſt clair que quand bien nous le toucherions, cela nous ſeroit inutile pour la pieté. Car c'eſt le merite, le ſacrifice, & la vertu de ce divin corps, qui nous ſauve, & non ſa maſſe, ou ſa ſuſtance charnelle; à l'égard de laquelle conſiderée ſeule & à part, il faut entendre ce que dit le Seigneur, que *la chair ne profite de rien; que c'eſt l'Eſprit qui vivifie.*

Iean. 6. 63.

vivifie. Mais quand bien l'attouchement de la propre ſubſtance de ce corps nous pourroit ſervir, cela ſeroit inutile à la communication qu'ils s'imaginent, puis qu'ils poſent que le corps de Chriſt tel, qu'il leur eſt livré par les Miniſtres de leurs autels, ne touche, ny n'eſt touché, ny n'exerce aucune autre action convenable à ſa nature. J'ay dit en troiſieſme lieu, que cette ſorte de communication eſt indecente. Car qui ne voit combien s'accorde mal avecque l'état de la ſouveraine gloire, où eſt maintenant Jeſus-Chriſt, cette horrible indignité, à laquelle ils l'aſſujettiſſent, logeant ſon corps divin & celeſte, dans les baſſeſſes de nôtre terre, dans les ordures de nos eſtomacs, dans les entrailles des impies, & des hypocrites, quelquesfois meſme (ô horreur!) dans les ventres des plus vils animaux? Eſt-ce là le trône; eſt-ce le palais de la gloire de ce grand & ſouverain Monarque, le Roy des hommes & des Anges? Je ſçay qu'il s'eſt abbaiſſé autresfois (encore qu'à vray dire, il n'eſt jamais deſcendu juſques là, non pas meſme au temps de ſa plus grande humiliatiõ.) Mais les jours de ſa chair ſont paſſez. Il a ſouffert; mais une fois. Il eſt deſormais, & ſera eternellement en l'état de ſa gloire. Enfin je dis que cette imagination ne s'ajuſte pas aux paroles de l'Apôtre. Car ce qu'il dit expreſſément, que *le ſang de Chriſt nous eſt communiqué*, n'a point de lieu dans les fantaiſies de

l'erreur, qui ſuppoſe bien, que ſon corps nous eſt livré tout entier; mais confeſſe pourtant que ſong ſang demeure enfermé dans ſes veines. Si cela eſt, il falloit dire ſimplement que ſon corps nous eſt communiqué; le corps, comme ils diſent, comprenant auſſi neceſſairement le ſang. L'Apoſtre toutesfois n'en uſe pas ainſi. Outre ce qu'il dit, que nous avons la communication de ſon corps; il dit de plus, que nous avons la communication de ſon ſang; entendãt évidemment qu'il nous eſt communiqué, cõme ſeparé d'avecque le corps, & comme répandu hors de ſes vaiſſeaux. Et donc (me direz-vous) commẽt entendrons nous cette communiõ, ou communication du corps, & du ſang de Chriſt? Chers Freres, ſi nous n'avions communiõ, qu'avecque les choſes, & les perſonnes, dont nous recevons le corps proprement & ſubſtantiellement, j'aurois de la difficulté à reſoudre cette queſtion. Mais qui ne ſçait que cette communion s'étend beaucoup plus l'oin? & que c'eſt tres-pertinemment parler de dire, que l'on nous a communiqué les choſes, dont nous avons touché le fruit, ou receu l'impreſſion & l'effet, bien que nous n'en ayons pas receu la maſſe & la ſubſtance meſme? Je n'iray pas loin pour le juſtifier. Car l'Apôtre un verſet ſeulement plus bas que nôtre texte, dit formellemẽt, & avecque la meſme parole, qu'il a icy emploiée, que ceux qui *mangeoient les ſacrifices d'Iſraël, communioient à l'Autel.*

Et

Et ce qu'il dit encore deux verſets plus bas preſuppoſe évidemment, que ceux qui magneoient des ſacrifices des Payens *communioient aux diables*; car il y a ainſi dans l'original en l'un & en l'autre; & c'eſt ce que nos Bibles ont traduit, qu'ils en étoyent participans. Y a-il quelcun aſſez extravagãt pour s'imaginer, que les premiers mangeaſſent toute la maſſe de l'Autel de Jeruſalem, & les ſeconds la ſubſtance propre des demons? Que ſi chacun reconnoiſt que ce ſeroit une pure freneſie, que de l'entẽdre ainſi; Je vous prie, quelle raiſon y a-t-il, de prendre d'une manducatiõ propre & réelle de la chair du Seigneur, ce que l'Apôtre dit au meſme lieu, & en la meſme ſorte, & avecque la meſme parole, que nous *cõmunions à ſon corps & à ſon ſang?* Les premiers *communioient à l'Autel* de Jeruſalem; entãt qu'ils prenoient part à ſa ſanctificatiõ, & à l'expiation typique des pechez, qu'il procuroit, & à la ſocieté de la religion, à laquelle il étoit conſacré. Et les autres *communioient aux demons*, entant qu'ils recevoient en eux la pollutiõ de leur idolatrie, & les impreſſions de l'erreur, & de l'impieté, où ils entretenoyent les hommes. Diſons donc ſemblablement, & ſur le patron de ces exemples de l'Apôtre meſme, que nous cõmunions au corps & au ſang de Chriſt; entant que nous recevons le fruit & l'acqueſt du ſacrifice divin, où Jeſus-Chriſt répãdit ce ſang, & où il immola ce corps ſur la croix. Et quels ſont les

1. Cor. 10. 18. 20. κοινωνοὶ

fruits de ce divin ſacrifice, ſinon comme chacun ſçait, l'expiation de nos crimes, la remiſſion de nos pechez, les lumieres, & la ſanctification, & la paix, & la conſolation de l'Eſprit, avecque l'eſperance, & en ſuite auſſi la jouïſſance de la bien-heureuſe & glorieuſe immortalité? C'eſt là, mes Freres, ce que Jeſus-Chriſt nous communique; C'eſt là ce que nous recevons de luy vrayement & réellement, ſi nous ſommes vrayement ſes fideles. C'eſt là ſans point de doute la ſainte & divine communion du corps & du ſang de Chriſt, qu'entend icy l'Apôtre; non ſeulement poſſible & utile & bien-ſeante; mais facile & neceſſaire & digne, ſoit de la gloire de ce ſouverain Seigneur, ſoit de nôtre foy & de nôtre condition. I'avouë que par cette communication, que le Seigneur nous donne de ſes benefices, il ſe fait entre luy & nous, une réelle union, par le moyen de ſon Eſprit; qui étant en luy comme dans le chef, & en nous, comme en ſes membres, nous lie & nous unit tres-étroitement enſemble, ne faiſant de luy, & de nous, qu'un ſeul & meſme corps myſtique; à peu pres en la meſme ſorte que les rayons du Soleil uniſſent avecque luy tous les corps, qui joüiſſent de ſa lumiere. En ce ſens, & à cét égard, nous confeſſons que nous avons communion avecque la ſubſtance de Chriſt; non immediatement, comme ſi nous la touchions elle-meſme, mais mediatement, & ſeulement par l'entremiſe de ſon Eſprit,

Eſprit, qui eſt le commun lien qui nous attache à luy. Mais il eſt clair, que cette communion-là n'induit, ny la preſence réelle de la ſubſtance de Jeſus-Chriſt icy bas en terre, ny aucune des abſurditez, qui s'en enſuivent. Reſte que nous diſions brievement, cõment le pain & le vin de la ſainte Cene, ſont cette communicatiõ du corps & du ſang de Chriſt. Tous ſont d'accord, que l'Apôtre entend qu'ils en ſont le moyen, en la meſme ſorte qu'il dit ailleurs, que l'Evãgile eſt la puiſſance de Dieu en ſalut à tous croyãs; c'eſt à dire, que c'eſt le moyen, ou l'inſtrument, dont ſe ſert la puiſſance de Dieu, pour nous ſauver. Icy donc ſemblablement il entend, que ce pain & ce vin ſacrez, ſont des moyens, que Dieu employe pour nous cõmuniquer le corps & le ſang de ſon Fils, au ſens, que nous l'avons expliqué. Car les Sacremens ne ſont pas de nuës & vaines peintures de la grace divine. Le Seigneur accõpagne ſes inſtitutions, & y preſente les choſes qu'elles ſignifient, les accompliſſant interieurement par la vertu de ſon Eſprit dans les ames de ceux, qui les prenent dignement, & avecque les diſpoſitiõs convenables. C'eſt ainſi que l'Apôtre dit du bapteſme, que ceux qui le reçoivent, *reveſtent Ieſus-Chriſt; qu'ils y ſont enſevelis & reſſuſcitez avecque luy.* Ce n'eſt pas que l'eau du bapteſme ait aucune force, ſoit naturelle, ſoit acquiſe, encloſe en ſa ſubſtance, qui ſoit capable de ces grands effets. Mais ils luy ſont attribuez,

Rom.1.16.

Gal.3.27. Col.2.12.

parce que la vertu divine, qui l'accompagne en ſuite de ſon inſtitutiõ, les produit infalliblemẽt en tous ceux, qui ſont baptiſez avec une vraye ſoy. Icy pareillemẽt en prenant le pain & le vin de la ſainte Cene, nous recevons le corps & le ſang de Chriſt, c'eſt à dire, les fruits de ſon corps & de ſon ſang ſacrifiez pour nous, & comme parle l'Apôtre, nous y ſommes abbreuvez de
1. Cor. 12. 13. ſon Eſprit; non que la ſubſtance de ce corps & de ce ſang, ou du moins leur vertu naturelle, ſoit là renfermée, ou dans ces élemens, ou ſous leurs accidens; comme l'erreur ſe l'eſt diverſement imaginé; mais parce que Dieu, qui eſt conſtant & immuable, nous communique ſelon la verité de ſon inſtitution, & de ſa parole les graces ſpirituelles, qu'il nous promet par ces Symboles. C'eſt là, Freres, bien-aimez, l'enſeignemẽt que S. Paul nous donne en ce texte, ſur le ſujet de cette Cene du Seigneur, pour la celebration de laquelle nous ſommes icy aſſemblez. D'où nous avons à apprendre combien le myſtere en eſt grand & venerable. Car ce corps, que le Seigneur vous y veut communiquer, n'eſt pas ſeulement un corps tres-ſaint, & tres-precieux, le corps d'un Dieu, formé par la main de l'Eſprit eternel, l'arche & le temple de ſa ſouveraine & adorable divinité, où elle habite, non en ombre, ou en figure, mais en corps & en verité; c'eſt encore outre tout cela, un corps immolé pour le ſalut du genre humain, la victime expiatoire

de

de tous nos crimes, qui a appaiſé le ciel, & pacifié la terre, qui a contenté la juſtice du Pere, & a ouvert le trône de ſa grace aux hommes; l'unique ſource de vie, & l'inépuiſable treſor de tous les vrais biens; Et ce ſang, qui en eſt ſorti, eſt la propitiation de nos pechez, la rançon de nôtre liberté, la purgation de nos ames, la joye de nos conſciences. Ce ſang a éteint nôtre enfer, & noyé nôtre malediction, & abiſmé tous nos ennemis. Et le ſacrifice, où ce corps a été immolé, & où ce ſang à été épandu, eſt un miracle d'amour, le chef-d'œuvre de la ſapience, & de la bonté de Dieu, l'étonnement des Anges & le bon-heur des hommes. Il n'y a rien dans les entrailles de la terre, ny dans les merveilles du ciel, qui ſoit comparable à l'ineſtimable excellence de ce grand myſtere. C'eſt là le ſujet & la fin de cette Table ſacrée. Elle en eſt non ſeulement la commemoratiõ; mais auſſi la communication, L'Apôtre nous en aſſeure. Venez y donc avec un profonde reſpect; avec une devotion meſlée de reverence, & pleine, comme parle l'Ecriture, de crainte & de tremblemẽt. Ne vous arreſtez pas à la baſſeſſe des ſignes. Ne cõſiderez que ces belles & divines veritez, auſquelles ils ſe rapportent. Les vaſes ſont de terre; mais le treſor qui vous y eſt preſenté, eſt celeſte. Nonobſtant toute cette foibleſſe apparente, que vous voyez dans les ſymboles & dans les Miniſtres de cette grace, ſi vous

y venez

y venez comme il faut, vous y recevrez ce que la terre a jamais veu, & ce que le Ciel poſſede maintenant de plus precieux. Vous y treuverez chacun le remede de vôtre mal; le pecheur, la remiſſion de ſes crimes; l'affligé, la conſolation de ſes peines; le foible, l'accroiſſement de ſa foy. Car il n'y a point, ny de crime, que le ſang du Seigneur n'effaſſe, ny d'ennuy, qu'il n'addouciſſe, ny de deſeſpoir qu'il ne gueriſſe, ny d'infirmité, qu'il n'affermiſſe. Aviſez ſeulement à preſenter à Dieu un cœur ouvert par les reſſentimẽs d'une vive repentance, & par le feu d'une ardente foy; un cœur honteux de ſa miſere, & affamé de la grace celeſte. C'eſt à ceux qui ſont ainſi diſpoſez qu'il communique le corps & le ſang de ſon cher Fils. Autrement vous n'aurez point de part en ce myſtere. Si le Miniſtre vous en donne le Sacrement; Dieu ne vous en donnera pas la verité. Et recevoir le Sacrement ſans ſa verité, c'eſt prendre ſa condamnation; c'eſt redoubler, & non guerir ſon mal-heur. Mais i'eſpere, Freres bien-aimez, que ce divin banquet nous ſera ſalutaire à tous; & je prie le Seigneur, qu'il nous en faſſe la grace. Conſiderons en ſuite le but de l'Apôtre en cét enſeignemẽt. Il repreſente aux Corintiens la communion qu'ils ont du corps & du ſang de Chriſt, pour les retirer de toute communion aux idolatries Payennes; comme nous l'avons dit au commencement; poſant pour un principe certain,

& evi-

& evident, & dont il les fait eux-meſmes juges, que les communions de deux choſes ſi contraires ſont incompatibles, l'une avecque l'autre. Fideles, rapportez la grace que vous fait aujourd'huy le Seigneur, à cette meſme fin. Reſpectez ce corps & ce ſang de ſon Fils, qu'il vous communique; & vous donnez bien garde de meſler un treſor ſi precieux dans les ordures non de l'idolatrie ſeulement, mais auſſi de tous autres vices. Conſervez purs & impollus les cœurs, où Jeſus-Chriſt daigne habiter. Que le monde & la chair & l'ancien ſerpent, n'y ayent point d'accés. Souvenez-vous, que ce corps & ce ſang du Seigneur, qui vous ſont communiquez, ont été immolez pour vous; & que ce ſeroit un horrible ſacrilege de profaner, ou de trahir à ſes ennemis, des cœurs & des membres, qu'il a ſanctifiez & rachetez par un ſi grãd prix. Ayez toûjours devant les yeux cette table myſtique, où le Seigneur vous convie, & où il vous traittera aujourd'huy. Elle vous formera, ſi vous y penſez ſerieuſement, à tous les devoirs & de pieté envers luy, & de charité envers vos prochains. Car pour luy, puis qu'il eſt ſi bon, que de nous avoir donné ſon propre Fils, & de l'avoir livré pour nous à la mort, & de nous communiquer ſon corps & ſon ſang, en vie eternelle; jugez, s'il n'eſt pas raiſonnable, que nous l'aimiõs de tout nôtre cœur, & que nous conſacrions à ſa gloire, & à l'obeïſſance de ſa volonté toute

nôtre

nôtre nature, qu'il a creée, & rachetée & conſervée, & preparée à la bien-heureuſe immortalité d'une ſi admirable maniere? Et quant à nos prochains, jugez encores s'il n'eſt pas juſte que nous imitions envers eux, la beneficence & la charité, dont ce grand & ſouverain Seigneur, a uſé envers nous. Il nous a pardonné mille & mille crimes, dignes de l'enfer; il ne nous les a pas ſimplement pardonnez; il les a lavez dans ſon propre ſang. Apres cela, comment avez vous le cœur de ne point pardonner à vos freres? de leur eſtre dur & inexorable? de leur retenir deux ou trois deniers qu'ils vous doivent, vous à qui vôtre commun Maiſtre, a remis pluſieurs talens? comment ne craignez-vous point la condamnation de ce cruel & inique ſerviteur de la parabole Evangelique? Nous étions les ennemis de Jeſus-Chriſt, & il n'a pas laiſſé de nous aimer, & de mourir pour nous. Comment n'avons-nous point de honte d'offenſer, & de mal traitter, non nos ennemis (bien qu'apres un tel exemple, cela meſme eſt indigne de nous) mais nos freres, nôtre chair, & nôtre ſang, les perſonnes à qui la nature & la grace, nous a liez le plus étroitement? Au lieu de n'eſtre qu'un ſeul corps, & un ſeul pain myſtique, peſtri dans le ſang de Chriſt, animé de ſon Eſprit, uni & lié par une ſainte concorde, nous nous déchirons les uns les autres, & ſcandalizons l'Egliſe & le monde par nos malheureuſes querelles. Jeſus-

Chriſt

Chriſt nous a donné ſa chair & ſon ſang, & ſon Eſprit, & ſon ciel & ſon eternité ; Ayant tant receu de luy, jugez, ſi nous pouvons ſans la plus noire ingratitude qui fut jamais, luy refuſer ces petites aumônes, qu'il nous demande pour ſes pauvres membres ? Il nous a donné le pain du ciel ; Ne luy donnerons nous point quelques miettes de celuy de la terre ? Il nous a fait boire en ſa coupe royale ; Ne luy ferons nous point part de quelque verre d'eau ? Il nous a été liberal de tous les treſors d'immortalité, & de gloire ; Luy ſerons nous chiches de quelques deniers, dont il a beſoin pour l'uſage de ſon ſanctuaire ? Non, chers Freres ; nous n'en uſerons pas ainſi ; Dieu nous en garde ; car une ſi extreſme méconnoiſſance, ne pourroit éviter une extreſme punition ; Mais veincus & amollis par l'infinie amour & beneficence du Fils de Dieu, nous l'aimerons & le recevrons chez nous ; & changez en la nature de cette paſture celeſte, qu'il nous va communiquer à ſa table, & transformez en ſon corps & en ſon ſang, nous ſerons deſormais, s'il luy plaiſt, ſes nouvelles creatures, dignes de ſon Nom, & de ſon heritage, cheminans icy bas en ſa pureté, en ſa charité, en ſon humilité, & en toute la ſanctification de ſon Eſprit, pour avoir part en ſuite, ſelon l'ordre de ſon bon plaiſir, en ſon eternité, & en ſa gloire.

Ainſi ſoit-il.

SER-

SERMON XVI.

SUR ESAYE LIII.

VERSET 1. & suivans.

1. *Qui a creu à nôtre publication, & à qui a été découvert le bras de l'Eternel?*
2. *Toutesfois il est monté comme un surgeon devant luy, & comme une racine sortant d'une terre, qui a soif. Il n'y a en luy ny forme, ny apparence, quand nous le regardons. Il n'y a rien en luy à le voir, qui fasse que nous le desirions.*
3. *Il est le mépriſé & debouté d'entre les hommes; homme plein de douleurs, & ſçachant que c'est de langueur; & nous avons comme caché nôtre face arriere de luy; tant il étoit mépriſé, & ne l'avons rien estimé.*
4. *Si est-ce qu'il a porté nos langueurs, & a chargé nos douleurs. Et quant à nous, nous avons estimé, que luy étant ainsi frappé, étoit battu de Dieu & affligé.*
5. *Or étoit-il navré pour nos forfaits, & froiſſé pour nos iniquitez. L'amande, qui nous apporte la paix, est ſur luy; & par ſa meurtriſſure nous avons gueriſon.*
6. *Nous avons été tous errans, comme brebis. Nous nous ſommes détournez un chacun en ſon propre chemin; & l'Eternel a fait venir ſur luy l'iniquité de nous tous.*

7. Cha-

7. *Chacun luy demande, & il en eſt affligé, Toutesfois il n'a point ouvert ſa bouche; Il a été mené à la tuërie, comme un agneau; & comme une brebis muëtte devant celuy qui la tond. Voire il n'a point ouvert ſa bouche.*
8. *Il a été enlevé de la force de l'angoiſſe & de la condamnation. Mais qui racontera ſa durée? Et il à été retranché de la terre des vivans, & la playe luy eſt avenuë pour le forfait de mon peuple.*
9. *Or avoit-on ordonné ſon ſepulcre avec les méchans; mais il a été avecque le riche en ſa mort; car il n'avoit point fait d'outrage, & ne s'eſt point treuvé de fraude en ſa bouche.*
10. *Toutesfois l'Eternel l'ayant voulu froiſſer, l'a mis en langueur.*

Prononcé le Vendredy Saint, 1650.

CHERS Freres; La ſouveraine ſageſſe de Dieu reluit clairement en la diſpenſation du ſalut, que ſon Fils Jeſus nous a acquis. Car ſon incomparable bonté l'ayant ordonné dés le commencement pour Redempteur du genre humain, & ayant reſolu en ſuite pour des raiſons tres-importantes, de ne l'envoyer au monde qu'en la plenitude des temps; afin que ſa venuë & ſa doctrine ne nous ſurpriſt point, il a eu le ſoin pour la ſeureté de nôtre foy de nous predire tout ce qui luy devoit arriver, pluſieurs ſiecles avant l'accompliſſement des choſes meſmes. Mais

parce que de tous les myſteres de ſa diſcipline celeſte, il n'y en a point qui choque ou trouble davãtage nos ſens charnels, que l'aneantiſſemẽt, la mort & la croix de ce divin Prince de nôtre ſalut, Dieu nous en a tres-particulierement, & tres-expreſſement avertis; ne ſe treuvant aucune des parties de la doctrine Evangelique, dont les anciennes Ecritures contiennent, plus de predictions, d'enſeignemens, & d'éclairciſſemens, qne de celle-cy. Je laiſſe-là les figures où elle a eſté repreſentée; Adam, à qui Dieu ouvrit le côté, pour luy former une épouſe; l'innocent Abel, mis à mort par la main de ſon propre frere; & depuis Iſaac offert en ſacrifice ſur la montagne de Mori-ja pour la benediction du monde; Joſeph vendu, & comme enterré vif pour nourrir & pour ſauver la famille de ſon pere; l'Agneau Paſcal immolé pour guarantir de la mort les maiſons arroſées de ſon ſang; le ſerpent d'airain élevé ſur le bois pour guerir les morſures du peuple; Samſon écraſant ſes ennemis par une mort volontaire; toutes les victimes propitiatoires offertes jadis pour le peché ſous le tabernacle de Moyſe; & tant d'autres en ſi grand nombre, qu'à peine y a-t-il aucun des types du Meſſie, où ſa mort & ſa paſſion ne paroiſſe, ſinon peinte & portraite au vif, au moins deſſeignée, & ſignifiée en quelque faſſon. Mais outre ces images Dieu a voulu encore declarer cette haute verité dans ſes anciens oracles avec

des

des paroles ſi expreſſes, qu'elles rendent inexcuſable la brutalité des Juifs & de tous les autres incredules, qui apres la lumiere d'un ſi divin enſeignement ſe ſcandalizent encore de l'infirmité & de la croix du Seigneur Jeſus. Car pour ne point parler de ce qui s'en lit en Daniel, & dans les autres Ecritures ; que ſe peut il voir de plus clair que ce chapitre d'Eſaye, que vous venez d'ouïr? Il y touche tellement toutes les circonſtances de ce myſtere, & repreſente ſi bien juſques aux moindres de ſes particularitez, qu'il ſemble plûtoſt racõter des choſes paſſées, qu'en prédire qui ſoient encore à venir. Et ſi l'hiſtoire, & le témoignage de l'antiquité, & le conſentement des Juifs ne nous aſſeuroyent qu'Eſaye avoit écrit ces paroles plus de ſept cens ans avant leur evenement, nous le prendrions plûtoſt pour un Evangeliſte, que pour un Prophete ; & croirions qu'il auroit ſuivy, & non precedé la mort du Sauveur. C'eſt ce qui m'a fait choiſir cét oracle pour ſujet de cette actiõ; parce qu'il eſt ſi clair, qu'il peut paſſer pour une hiſtoire, & que ſans travailler nous eſprits par l'obſcurité ordinaire aux predictions, il nous fournira abondamment toutes les meditations neceſſaires pour bien celebrer la memoire de la paſſion du Seigneur ; qui eſt preciſément le devoir auquel nous ſommes maintenant appellez. Je ne m'attacheray pas ſcrupuleuſement à chacune des paroles du Prophete ; ny à l'ordre où

il les a couchées. Pour conſiderer exactement la beauté & la richeſſe de tout ſon diſcours, & la profondeur de ſes penſées, & l'élegance divine de ſes expreſſions, il faudroit beaucoup plus de temps, que nous n'en donnons à ces actions. Je vous repreſenteray ſeulement les principaux chefs de cette prophetie; & remarqueray briévement ſur chacun ce qui me ſemblera propre à l'occaſion pour laquelle nous ſommes icy aſſemblez. J'eſtime donc que tout ce texte du Prophete ſe peut rapporter à trois points; Car ſi vous y prenez bien garde, vous verrez que d'abord il repreſente l'extreſme infirmité & baſſeſſe du Chriſt, qu'il nous dépeint cõme une perſonne tres-mépriſable en apparence, & qui n'a au dehors aucune des choſes, qui donnent dans les yeux des hommes, & qui excitent leur admiration, & gagnent leurs volontez. Il paſſe plus outre, & nous décrit en ſuite ſes ſouffrances, & l'opprobre de ſon ſupplice, & l'ignominie de ſa honteuſe & douloureuſe mort, & touche meſmes en deux mots la merveille de ſa ſepulture; toute autre que ne la promettoit le cruel traittement, qu'il avoit receu des hommes. Mais vous remarquerez auſſi qu'il entrelaſſe tres-artificieuſement dans toute cette deſcripiõ de l'aneantiſſement du Meſſie les vrayes & juſtes cauſes d'un ſi étrange effet, & les raiſons qui ont obligé le Seigneur à le ſouffrir; pour nous ôter le ſcandale que ſa croix donne à

ceux

ceüx qui n'en regardent que le dehors seulement, sans considerer les profonds & admirables mysteres de la bonté & de l'amour, & de la sapience de Dieu, cachez sous une si triste & si ètrange apparẽce. Je traitteray donc, s'il plaist au Seigneur, separément, & l'un apres l'autre ces trois points, que le Prophete a meslez en son discours; & vous parlerai premierement de l'infirmité apparente du Seigneur; & puis en deuxiesme lieu de sa passion & de son dernier combat en la croix: & enfin en troisiesme & dernier lieu de la cause de sa souffrance, rapportant & rassemblant en un ce qui se treuve épars çà & là dans le texte du Prophete sur chacun de ces trois articles. Il entre en ce divin discours pas une ardente exclamation, que la douleur & l'étonnement qu'il conçoit du mépris & de l'incredulité des hommes envers le Christ & son Evangile, luy arrache de la bouche: *Qui a creu*, dit-il, *à nôtre predication? & à qui le bras du Seigneur a-til été revelé?* Car par sa predication il entend la publication de l'Evangile; & par *le bras du Seigneur* il signifie le grand chef-d'œuvre de nôtre Redemption, où la puissance de Dieu (que l'Ecriture appelle figurément son bras ou sa main) s'est déployée pour nôtre salut plus magnifiquement qu'en aucune autre occasion. Saint Jean & saint Paul remar- *Iean.* quent expressément, que cette prediction fut 12. 38. accomplie en la predication de Jesus premie- *Rom.* 10. 16.

rement, & puis en celle de ſes Apôtres. Car quelque éclatante que fuſt la lumiere de la verité qu'ils annonçoyent; quelque raviſſans que fuſſent les miracles, dont ils l'accompagnoient, il y eut peu de Juifs qui creuſſent; & meſme d'entre les Gentils, où l'Evangile fut mieux receu, la multitude des incredules étoit incomparablement plus grande que le nombre des croyans; le Dieu de ce ſiecle aveuglant les entendemens des hommes, & empeſchant que la gloire de Jeſus-Chriſt ne leur reſplendiſt. Le Propheté prevoyant leur dureté dans la clarté de l'Eſprit qui le conduiſoit, s'en étonne, & s'en
2. *Cor.* 4. 4. plaint, en s'écriant, *Qui a creu à nôtre predication? & à qui le bras du Seigneur a-t-il été découvert?* Et parce que les uns & les autres ſe ſont offenſez de l'infirmité, & de la croix de Chriſt, qui a été
1. *Cor.* 1. 23. (comme dit l'Apôtre) *ſcandale aux Iuifs, & folie aux Grecs*; le Prophete pour rendre leur rebellion inexcuſable, leur leve ce pretexte, prediſant que telle ſeroit la condition du Chriſt, & découvrant la divine puiſſance de ſa croix à ſauver tous ceux qui croyent en luy. C'eſt ce qu'il fait dans la ſuite de ce chapitre juſques à la fin. Et quant à l'infirmité & baſſeſſe du Meſſie ſelon la chair, il la décrit en ces mots; *Il eſt*, dit-il, *monté comme un ſurgeon devant luy* (c'eſt à dire devant Dieu) *& comme une racine qui ſort d'une terre, qui a ſoif.* C'eſt le ſtile de l'Ecriture de comparer les hommes à des plantes, & de repre-

representer leurs conditions & leurs qualitez avec cette image. Car elle exprime leur prosperité & leur bon-heur avec la verdure & le fueillage agreable d'un bel arbre; *I'ay veu le méchant*, dit le Psalmiste, *terrible & verdoyant comme le laurier*: & ailleurs parlant d'un homme de bien & craignant Dieu; *Il sera*, dit-il, *comme un arbre planté prés des ruisseaux des eaux courantes, qui rend son fruit en sa saison, & dont le fueillage ne flétrit point*. Et vous sçavez tous le songe de Nabucodonozor, où la gloire & la puissance de ce Prince fut figurée par un grand arbre, planté au milieu de la terre, fort & haut, élevant sa cime jusques aux cieux, & étendant ses branches au loin & au large. D'où vient qu'Esaye ailleurs denonçant les jugemens de Dieu contre l'orgueil des Grands de ce monde, dit qu'il y a un jour assigné de par luy *contre tous les cedres du Liban, hauts & élevez, & contre tous les chesnes de Basan*. Semblablement la bassesse & l'adversité des hommes est representée à l'oppositе sous l'image de quelque petit arbre, bas & foible, nud & sterile; *Il sera*, dit Jeremie, *comme la bruyere dans une lande*. C'est ainsi qu'en use le Prophete en ce lieu, comparant le Messie à une petite plante, née dans le sable, d'un fonds sec & alteré, se poussant à peine hors de terre, & qui n'a ny verdure, ny gayeté, ny aucune des beautez recommandables en un arbre. Il veut dire que le Messie naistra d'un bas lieu, & que ses

Psal. 37. 35.

Psal. 1. 3.

Daniel 4. 11. 12.

Esaye 2. 12. 15.

Jeremie 17. 6.

commencemens ſeront foibles & mépriſables, ſelon la chair. Et il s'en explique bien clairement, quand il ajoûte, *Il n'y a en luy ny forme ny apparence quand nous le regardons: Il n'y a rien en luy a le voir, qui faſſe que nous le deſirions. Il eſt le mépriſé & le debouté d'entre les hommes; homme plein de douleur, & ſçachant que c'eſt de langueur: & nous avons comme caché nôtre face arriere de luy; tant il étoit mépriſé, & ne l'avons rien eſtimé.* Premierement il le dépoüille de *toute forme & apparence exterieure*; c'eſt à dire de toutes les grandes qualitez, qui ſont eſtimées dans le monde; comme eſt la nobleſſe, la puiſſance, les richeſſes, la valeur, & la force, & le courage guerrier; l'adreſſe, la fineſſe, & la prudence dans les affaires; l'eloquence & la hauteſſe du langage; & ſemblables autres parties rares & extraordinaires, qui font deſirer & rechercher l'amitié de ceux qui les poſſedent; qui leur gagnent les cœurs des peuples, & leur acquierent de la reputation, du credit, & de la ſuite dans le monde. Il dit que le Chriſt étant deſtitué de tous ces avantages mondains *ſera mépriſé & debouté d'entre les hommes.* C'eſt la neceſſaire ſuite de l'infirmité & baſſeſſe, qu'il vient de repreſenter; Car les hommes n'eſtimant naturellement que cette forme & apparence exterieure, ce n'eſt pas merveille, qu'ils ne faſſent nul état des perſonnes qui en ſont deſtituées. Il l'aſſujettit puis apres aux mal-heurs, & aux ſouffrances,

ces, qui accompagnent la vie des plus miſerables, diſant que *c'eſt un homme plein de douleur, & ſçachant que c'eſt que de langueur* : c'eſt à dire un hommetrempant continuellement dans la pauvreté, & dans la miſere, & eſſuyant tous les jours les accidens eſtimez les plus facheux dans la vie humaine. Une ſi triſte apparence ne pouvoit produire autre choſe que ce qu'ajoûte le Prophete parlant en la perſonne de ceux de ſa nation, *Nous avons comme caché nôtre face arriere de luy* ; c'eſt à dire qu'ils en ont eu honte ; bien loin de le reconnoiſtre pour leur Roy ; ils l'ont deſavoüé pour leur citoyen, & ont renoncé à ſon nom ; le rejettant comme un homme deneant, & l'opprobre & le mépris du monde. Il n'eſt pas beſoin que je m'etende à vous expliquer comment cét Oracle a été punctuellement accompli en nôtre Jeſus. Vous voyez aſſez de vous meſmes, que cette deſcription eſt ſon vray portrait : Telle fut preciſément ſa naiſſance, & ſa vie, & ſa condition, & toute ſa converſation durant les jours de ſa chair. Car bien que Jeſus fuſt le Fils unique du Pere, ſa parole, & ſa ſapience, & qu'en luy habitaſt corporellement toute la plenitude de ſa deïté ; bien qu'il fuſt en forme de Dieu, & ne reputaſt point rapine d'eſtre égal à Dieu : & bien que cette nature humaine, qu'il avoit priſe à ſoy, fuſt elle meſme au fonds le plus precieux, & le plus glorieux vaiſſeau de la bonté & puiſſance de

Dieu, pleine d'une ſainteté, d'une ſageſſe, & d'une bonté ineſtimable; le miracle du ciel, le treſor & la benediction de la terre: ſi eſt-ce qu'à le regarder ſimplement au dehors avec des yeux charnels, comme faiſoyent les Juifs, on ne découvroit en luy aucune de ces qualitez celeſtes. On n'y rencontroit que cette forme & cette apparence, que le Prophete nous a icy décrite. Et c'eſt ce que l'Apôtre ſaint Paul a excellemment exprimé, quand il dit parlant de cét aneantiſſement du Seigneur Jeſus, qu'il *a*

Phil. 2. 7. 8. *pris la forme d'un ſerviteur*, ou *d'un eſclave, ayant été fait à la ſemblance des hommes, & étant treuvé en figure comme un homme*; c'eſt à dire comme un homme du commun de la plus baſſe lie du peuple. Car premierement, bien qu'il fuſt le Saint des Saints, le Juſte, ou pour mieux dire la juſtice & l'innocence meſme, il eſt neantmoins paru *en forme de chair de peché*, comme dit ſaint

Rom. 8. Paul; c'eſt à dire dans une chair ſujette à toutes les infirmitez, que le peché a attirées ſur nôtre nature, à la faim, à la ſoif, au travail, à la laſſitude, à la douleur, aux larmes, aux angoiſſez, & aux détreſſes; aux injures, & aux outrages, ſoit des elemens, & des ſaiſons; ſoit des hommes, & des animaux; & enfin à la mort, tout ainſi que s'il euſt été coupable de peché, auſſi bien que les autres hommes. A quoy il faut encore ajoûter l'exacte & punctuelle ſujettion qu'on luy voyoit rendre à la loy ceremonielle, portant ſa

circon-

circonciſion en ſon corps, chaumant ſes Sabbats, celebrant ſa Paſque, & les autres feſtes; recevant ſemblablement le bapteſme de Jean, & vivant enfin comme s'il n'euſt eu aucun avantage ſur les autres Juifs, mais euſt eſté veritablement ſujet auſſi bien qu'eux au joug de Moyſe, & à ſon alliance ſervile. Et quant à ces qualitez particulieres qui relevent les Grands au deſſus du genre humain, on n'en voyoit paroiſtre aucune en luy. Il étoit nay dans une petite ville, ou pour mieux dire dans une bourgade, d'une pauvre fille, qui bien qu'iſſuë du ſang de David, étoit neantmoins reduite à une ſi baſſe conditiõ, qu'elle avoit épouſé un charpentier. Il étoit nay dans une étable; il fut nourri à Nazaret, dans la maiſon de ces pauvres gens; tenu pour le fils d'un charpentier, luy obeïſſant & travaillant de ſon métier. Et quand il commença à exercer ſa charge, il le fit ſans éclat & ſans pompe aucune mondaine, deſtitué de tous moyens humains, juſques-là, qu'il n'avoit pas où repoſer ſon chef, allant çà & là à pied, preſchant le plus ſouvent dans les bourgs & dans les villages; dans les deſerts ſur une montagne, dans une barque ſur le rivage d'un lac; ſans fard & ſans éclat, avec une extreſme ſimplicité, & un langage bas & populaire; ſuivi de peu de diſciples, la pluſpart pauvres peſcheurs; expoſé aux embuſches de ſes ennemis, ſans armes, ſans force, ſans aucun appuy mondain; outragé, injurié, lapidé, perſecuté,

ſecuté, maudit & excommunié par tous les principaux de ſa nation; mépriſé & mal voulu de ſes propres parens ſelon la chair, & paſſant ainſi toute ſa vie ſur la terre, juſques à ce qu'abandonné des ſiens, & trahi par l'un d'eux, il fut enfin pris & condamné, & executé à la mort ignominieuſe de la croix. Et c'eſt le ſecond point que le Prophete predit en ce texte. Il dit premierement en general, qu'il a été *frappé, battu, navré, froiſſé, & meurtri.* Ce fut le commencement de cét abominable jugement, où il fut condamné à la mort ignominieuſe de la croix. Car vous ſçavez par l'hiſtoire de l'Evangile, que la bande meurtriere des ſatellites des Juifs guidée par le traiſtre Judas, vint avec armes & bâtons contre cét innocent Agneau, comme contre un brigand; & l'ayant treuvé dans le jardin des Olives priant & ſe preparant à ce grand combat, le ſaiſit, & l'emmena lié avec violence chez le ſouverain Pontife, où étant preſenté à l'aſſemblée des Sacrificateurs & des Anciens, il ſouffrit de ces barbares & de leurs inſolens miniſtres, tout ce qui ſe peut imaginer d'indignitez. Ils luy donnerent des coups de verges; ils luy cracherent au viſage; ils le ſouffleterent, & le frapperent par moquerie. De ce ſanguinaire tribunal il fut traduit devant celuy de Pilate, homme Romain, Lieutenant de l'Empereur, & Gouverneur du païs; qui voyant bien ſon innocence, taſcha de le delivrer; mais ſuccombant

enfin

enfin sous les seditieuses clameurs des Juifs, l'abandonna à leur rage ; aimant mieux violer sa propre conscience, que mécontenter ce peuple furieux. Alors Jesus fut foüetté publiquement; & le Roy de gloire fut traitté comme un larron, ou un esclave. Encore l'horreur de cét outrage ne pût-elle assouvir la cruauté des soldats de Pilate. Ces insolens par derision vestirent le Seigneur de pourpre, & luy mirent un roseau en la main au lieu d'un sceptre, & sur la teste une couronne d'épines ; Et apres en avoir pris leur passe-temps, luy donnoient des coups de canne, & lui crachoyent au visage. Ce furent les preparatifs de son supplice, que le Prophete a icy clairement signfiez (comme vous voyez) en disant, qu'il *fut frappé*, *battu*, *navré*, *froissé*, *& meurtri.* Mais il touche aussi quelques unes des particularitez de sa passion plus expressément; comme premierement son admirable douceur & patience au milieu de tant de souffrances si cruelles. *Chacun luy demande*, dit-il, *& il est affligé ou oppressé ; toutesfois il n'a point ouvert sa bouche.* Voyez la procedure que tinrent contre lui Caïphe & Pilate. Divers faux tesmoins l'accuserét l'un d'une chose, & l'autre d'une autre. Caïphe le presse de répondre; & Pilate depuis en fit autant. Jesus attaqué de tant d'endroits, chargé de crimes evidemment faux, & sans aucune apparence, interrogé & menacé par ses Juges, souffre tout sans dire mot ; & laissant agir la

fureur

fureur & l'iniquité de ſes ennemis, demeure conſtamment dans un doux & paiſible ſilence; ſans oppoſer aux calomnies, & à la paſſion de ces enragez une ſeule parole de cette bouche ſacrée, dont la voix avoit ſouvent calmé l'orage de la mer, & appaiſé la violence des vents. Le Prophete comme ravi de cette divine patience de ſon Maiſtre, y inſiſte & nous la repreſente ſous l'image d'un agneau ſouffrant innocemment, & patiemment la mort au pied de l'autel, où il eſt immolé; & à certe comparaiſon il en ajoûte encore une autre d'une brebis qui ſe laiſſe tondre ſans cri & ſans reſiſtance aucune; *Il a*, dit-il, *été mené à la tuërie comme un agneau, & comme une brebis muëtte devant celuy qui la tond; voire il n'a point ouvert ſa bouche.* C'eſt là ſans point de doute la patience de nôtre Jeſus, Mes Freres. Il n'y en eut jamais de pareille à la ſienne; & bien que celle de ſes Martyrs ait ſouvent ravi leurs propres bourreaux, ſi eſt-ce que jamais le monde n'en vit une ſi ſoûmiſe, & ſi entiere, que celle du Seigneur. Auſſi eſt-il clair, que ces paroles du Prophete ne conviennent proprement, & en toute leur étenduë, qu'à elle ſeule, & non à aucune autre. Apres ſon humilité & ſa patience le Prophete touche ſa condamnation, & ſon ſupplice en ces mots; *Il a été enlevé de la force de l'angoiſſe*, ou *de l'oppreßion, & de la condamnation*, ou *du jugement.* Le mot d'*oppreßion* qu'il ajoûte à celuy *de jugement*, montre quelle

quelle a été la condamnation du Seigneur; assavoir, que ç'a été un jugement, non juste & equitable, & conforme aux loix; mais violent & injuste; un brigandage, & un assassinat plûtost qu'un jugement; où l'innocent a été indignement opprimé par la calomnie des Juifs, & par l'iniquité & la lascheté de Pilate; où la fureur de la passion a triomphé du droit, & de l'autorité des loix. Et bien que ce qui est dit icy *qu'il a été enlevé*, se puisse simplement prendre pour dire, que le Christ opprimé par la violence de cét injuste & abominable jugement fut emmené au supplice, cette fasson de parler étant assez souvēt employée lors qu'il s'agit d'un criminel, que l'on traisne au supplicé; si est-ce que j'estime, que ce mot a en cét endroit un sens plus profond, & qu'il signifie particulierement & precisément la sorte, ou la forme du supplice, que le Seigneur a souffert; à sçavoir celuy de la croix; où le patient, comme vous sçavez, étoit élevé en haut sur un bois planté en terre; ce qui avoit desja été figuré par l'illustre type du serpent d'airain, que Moyse éleva sur un bois dans le desert. C'est là, à mon avis, que regarde icy Esaye, quand il dit, *que le Christ sera enlevé*; c'est à dire, qu'il sera crucifié: Et nôtre Seigneur use luy mesme de ce mot en mesme sens, lors qu'ayant parlé du serpent d'airain, il ajoûte; *Ainsi faut-il que le Fils de l'homme soit élevé*: & ailleurs encore; *Si je suis*, dit-il, *enlevé de la terre*, *Iean 3. 14. & 12. 32.*

je les

je les tireray tous à moy; où l'Evangile nous avertit expreſſément, qu'il ſignifioit par ces paroles quel genre de mort il devoit ſouffrir; aſſavoir celle de la croix. Mais le Prophete ne nous enſeigne pas ſeulement, que le Chriſt *ſera enlevé*; c'eſt à dire mis en croix. Il prédit auſſi en troiſieſme lieu, & cela bien expreſſément, qu'il ſouffrira la mort. C'eſt ce qu'il montre clairement, quand il dit; qu'*il ſera mené à la tuërie comme un agneau*; c'eſt à dire, qu'on le mettra à mort comme un agneau immolé en ſacrifice: & quand il ajoûte un peu apres, qu'*il ſera retranché de la terre des vivans*; conformément à ce que Daniel dit depuis, pour ſignifier la meſme choſe, *que le Chriſt ſera retranché*. Mais Eſaye parle encore expreſſément de ſa mort, quand il dit, qu'*il a été avec le riche en ſa mort*: & derechef au verſet dixieſme, qu'il *mettra ſon ame* (c'eſt à dire qu'il ſe livrera luy meſme) *en oblation pour le peché*: & enfin au dernier verſet, *qu'il épandra ſon ame à la mort*. Ce que je remarque notamment pour confondre l'impertinence des Juifs, & de quelques Judaïſans, qui n'ont point de honte de rapporter ce Chapitre les uns à Ezechias, les autres à Jeremie. Car outre que ces extravagantes gloſſes choquent preſque toutes les autres paroles du Prophete, il eſt clair qu'elles ſont particulierement incompatibles avec celles-cy; qui montrent, que l'affliction & l'oppreſſion de celui qui y eſt décrit ſe terminera en

Daniel 9.26.

une

une mort violente ; ce qui n'a point eu de lieu ny en Ezechias, ny en Jeremie, & ne ſe peut verifier dans toutes ſes circonſtances en nul autre qu'en nôtre Seigneur Jeſus. Et icy vous devez ſoigneuſement remarquer la belle oppoſition que fait le Prophete pour nôtre conſolation, entre la mort de Chriſt, & ſa vie, ferme & perdurable à jamais. Car comme s'il euſt craint, que ce qu'il a dit de ſa paſſion n'abattiſt nos eſperances, & ne nous fiſt imaginer, qu'il devoit perir ſans reſſource dans le grand aneantiſſement qu'il nous en a repreſenté ; apres avoir dit, *qu'il ſera enlevé par la force de l'oppreßion & du jugement*, il ajoûte immediatement, *Mais qui racontera ſa durée apres qu'il aura été retranché de la terre des vivans ?* (car les paroles de l'original ſe peuvent, & ſe doivent, à mon avis, ainſi expliquer) Il nous montre par ces mots, que la mort, à laquelle il ſera livré ne l'engloutira pas tellement, qu'apres l'avoir ſoufferte il ne ſoit encore reſtabli en vie; voire en une vie immortelle, & dont nul ne ſçauroit dire ou repreſenter la durée, parce qu'elle n'aura jamais de fin. Et c'eſt ce qu'il exprime encore plus expreſſement dans le verſet dixieſme, en ces mots, *Apres qu'il aura mis ſon ame en oblation pour le peché, il prolongera ſes jours, & le bon plaiſir du Seigneur proſperera en ſa main* ; où vous voyez qu'il fait clairement vivre le Chriſt en une grande, & trionphante proſperité, apres avoir été immolé,

molé, & avoir payé de ſon ſang & de ſa mort les iniquitez de ſon peuple; ce qui a été magnifiquement accompli en nôtre Jeſus reſſuſcité & exalté apres ſa mort en une ſouveraine gloire, & n'a jamais eu lieu en aucun autre. Enfin le Prophete predit encore une choſe ſinguliere, & particulierement remarquable en la paſſion du Meſſie; que bien que l'horreur de ſon ſupplice, & des faux crimes, ſous pretexte deſquels il avoit été condamné, & la rage de ſes ennemis ſemblaſt aſſeurément preſagir, que ſon corps ſeroit mal traitté apres ſa mort, & que dans ce general abandonnement il ne ſe treuveroit perſonne qui oſaſt, ou qui entrepriſt de l'enſevelir, & enterrer honorablement, il en arriveroit pourtant autrement, la providence de Dieu pour teſmoignage de ſon innocence devãt alors tellement diſpoſer les choſes, que quelcun de ces riches, & de ces Grands, qui l'avoyent ou méconnu, ou mépriſé durant ſa vie, le recevroit avecque luy, & comme en ſa compagnie apres ſa mort, enterrant ſon corps dans ſon propre ſepulcre. Car c'eſt là, comme j'eſtime, le vray & naïfſens des paroles ſuivantes, *L'on avoit ordonné ſon ſepulcre avecque les méchans; mais il a été avecque le riche en ſa mort; car il n'avoit point fait d'outrage, & ne s'étoit point treuvé de fraude en ſa bouche.* Auſſi voyez vous dans l'Evangile, que cette particularité eſt expreſſémẽt remarquée en l'hiſtoire de la paſſion du Seigneur Jeſus;

que

que nonobstant toute la furie des Juifs, & l'extresme opprobre où ils avoyent mis cét innocent crucifié; il ne laissa pas de se treuver un homme riche, & honorable, & de grande qualité en cette malheureuse nation, nommé Joseph d'Arimathée, qui eut le courage de se presenter à Pilate, & du luy demander le corps de Jesus, & qui l'ayant obtenu, l'enveloppa honestement, & proprement dans un suaire, à la fasson des Juifs, & le mit dans son sepulcre neuf, qu'il avoit taillé dans un roc. L'action de ce saint homme fut un desaveu public de l'inique sentence des Juifs. Enterrant ainsi Jesus il renonce hautement au jugement de ses compagnons; (car il étoit aussi Conseiller) L'estimant digne d'estre ensevelí & inhumé avec honneur, il prononce clairement, qu'il n'avoit pas merité de mourir dans l'ignominie. Aussi est-ce le troisiesme point, dont le Prophete nous avertit fort diligemment; nous découvrant divinement les vrayes causes de l'opprobre, & de la mort du Messie, afin que son aneantissement ne nous donne point de scandale. Quant aux Juifs, il predit qu'ils en feront un tres-mauvais, & tres déraisonnable jugement; & il le represente en ces mots, qu'il prononce en leur personne; *Quant à nous*, disent-ils, *nous avons estimé, que luy étant ainsi frapé, étoit battu de Dieu & affligé.* Ils n'entendent pas simplement que le Christ souffroit cette horrible ignominie

Matth. 27.57. 58.59. *Marc.* 11.43.

par la providence & permiſſion de Dieu, & par ſon conſeil ordonné devant les ſiecles ; (car cette penſée là, s'ils en fuſſent demeurez là, euſt été vraye & raiſonnable) mais ils veulent dire, qu'il étoit ainſi puni par la main de Dieu à cauſe de ſes pechez; s'imaginant, qu'il ne l'euſt pas traitté de la ſorte, s'il ne l'euſt haï pour quelque grand crime, dont ils l'eſtimoient coupable. Et à la verité c'eſt une erreur, où les hommes tombent ſouvent, jugeant des perſonnes par les apparences de leur fortune, ſans conſiderer la profondeur des abyſmes de la providence de Dieu, qui laiſſe quelquefois tomber les plus innocens, & les plus vertueux de ſes enfans, & ceux qu'il aime & cherit le plus en de grandes diſgraces, & en des afflictions épouvantables. Le monde ſans penſer à cela, condamne comme coupables tous ceux qu'il voit affligez ; & prend la ſouffrance pour un argument infaillible de la haine de Dieu, & du crime

Actes 28. des patiens. Ainſi liſons nous dans les Actes, que ceux de Malte voiãt ſaint Paul apres le malheur du naufrage, dont il étoit à peine échappé, attaqué d'une vipere, qui luy envahit la main, conclurent auſſi-toſt, que c'étoit un meurtrier, c'eſt à dire un ſcelerat, que la vangeãce de Dieu pourſuivoit par mer & par terre. Et quant à ces Barbares qui n'avoyent nulle autre connoiſſance de Paul, ny de ſa vie, leur erreur étoit pardonnable, s'ils en faiſoyent un ſi mauvais jugement;

ment ; mais la faute des Juifs, leur ingratitude, & leur incredulité eſt de tout point inexcuſable, qui ayant veu & éprouvé tant de fois l'innocence, & la ſainteté, & la divine vertu du Seigneur Jeſus, ne laiſſerent pas apres tout cela de ſe figurer qu'il étoit coupable, & qu'il avoit merité les tourmens, & l'infamie, que luy firent ſouffrir leurs Gouverneurs. Le Prophete corrige donc l'extravagance de leur opinion, & nous montre la vraye cauſe d'un accident ſi étrange; Il n'en eſt pas (dit-il) comme nous penſons; ce n'eſt ny ſon peché, ny la haine de Dieu ſon Pere, qui luy fait ſouffrir ces horreurs. Comme il eſt le Saint des Saints, l'innocence & la bonté meſme; auſſi eſt-il le bien-aimé de Dieu, ſon amour, & ſa dilection. *Il n'a point fait d'outrage*, dit-il, *& il ne s'eſt point treuvé de fraude en ſa bouche.* Nous en ſommes teſmoins ; & n'avons jamais veu en toute ſa vie la moindre tache d'injuſtice, ou de malignité. Toutes ſes actions & ſes paroles ont été pures & ſaintes ; & quelque exacte recherche qu'en ait faite la colomnie de ſes iniques Juges, elle n'a point treuvé à y mordre; juſques-là, que la meſme bouche qui l'a cõdanné à mourir, a reconnu hautement, qu'il ne meritoit pas la mort; elle a été cõtrainte de prononcer innocent celuy qu'elle a fait traitter cõme coupable: Mais il a ſouffert pour nos pechez, & non pour les ſiens. Sa croix a été la peine non de ſes crimes, mais des nôtres. Son ſang a éte

épandu pour laver nos taches; & son ame abandonnée à l'angoisse, & au tourment pour expier nos iniquitez. Et afin de nous montrer le besoin que nous avions de cette satisfaction, pour nous rendre Dieu propice, & pour le faire consentir à nôtre paix & à nôtre bon-heur, le Prophete nous represente icy en passant le miserable état où nous étions naturellement; *Nous avons tous été errans comme brebis*, dit-il, *nous nous sommes détournez un chacun en son propre chemin*. En disant, que *nous avons tous été errans*, il enveloppe tout le genre humain, Juifs & Gentils, grands & petits, sçavans & ignorans, dans ce malheur, sans en excepter un seul homme; & dit, que depuis que nous avons abandonné Dieu, & violé son alliance, nous sommes desormais dans un si miserable état, que nous ne pouvons eviter de nous perdre; & de tomber entre les griffes du Diable, le lyon infernal; comme des pauvres brebis égarées dans un desert, qui apres avoir inutilement tracassé çà & là, deviennent enfin la proye & la pasture des loups. Nos erreurs sont à la verité tres-differentes; mais la fin & l'issuë en est de mesme; l'un prend une route, & l'autre en choisit une autre, selon les diverses humeurs & caprices des hommes; il n'y a rien de si bigarré, & de si divers, que leurs voyes; mais elles conviennent toutes en ce point, qu'il n'y en a aucune droite. Ce sont autant d'egaremens, differens à la verité, mais aboutissans tous

enfin

enfin dans une mesme peine, & se rendans à un mesme abysme, assavoir la perdition eternelle. Voila, Fideles, quelle est naturellement la condition de tous les hommes; le peché qui les a tous infectez, les assujettit à la malediction de Dieu, & les engageant de plus en plus dans l'offense & dans le malheur, les éloigne tellement de leur vraye felicité, qu'il n'est pas possible que jamais ils y parviennent d'eux mesmes. Il est vray que Dieu est bon, & qu'il ne veut pas leur perdition: Mais auſſi est-il vray, qu'il est juste, & que sa propre droiture ne luy permet pas ny de faire du bien au coupable, ny de laisser le peché sans le punir. Et c'est icy où s'est pleinement découverte la merveille de sa misericorde. Car il a treuvé dans les tresors de son incomprehensible sapience le moyen de punir le peché sans faire perir le pecheur, en transferant sur l'innocente victime, qu'il nous a donnée, les peines que nous meritions; afin que sa justice pleinement satisfaite & des-interessée, luy laissast la liberté de sauver les pauvres pecheurs, croyans & repentans. Cette victime, sur laquelle il a déchargé les vangeances, que sa justice requeroit pour nos pechez, est le Christ, qu'il nous a envoyé, doüé tres-parfaitement de toutes les qualitez necessaires pour acquiter une si grande debte; Et sa passion si douloureuse, & si ignominieuse, qui a tant scandalizé les hommes, est precisément la peine deuë à nos crimes,

qu'il a payée pour nous en delivrer. Tu t'abuſes, ô Juif incredule ; ce n'eſt pas pour ſes pechez, mais pour les tiens, que nôtre Jeſus eſt mort en la croix. C'eſt pour nous, & en nôtre nom, qu'il a été puni. Quant à luy il ne devoit rien à la juſtice divine, n'ayant jamais violé ſes loix. Mais il a été ſi bon, que de ſe mettre en nôtre place, & d'acquitter pour nous tout ce que nous luy devions juſques au dernier quadrin. C'eſt le myſtere qu'Eſaye explique en ce chapitre, avec des paroles ſi belles, & ſi luiſantes, qu'à peine liſons nous rien de plus clair dans ſaint Paul meſme; & parce que le ſujet eſt grand, & important, il ne ſe contente pas de nous le dire une fois. Il le repete, & le repreſente pluſieurs fois en diverſes manieres, toutes excellentes & magnifiques. Il dit premierement que le Chriſt dont il a parlé, *a porté nos langueurs, & qu'il a chargé nos douleurs*, c'eſt à dire nos pechez ; entant qu'il en a volontairement ſouffert la peine. Car *le peché* eſt vrayement la langueur, & la douleur des hommes ; c'eſt leur maladie mortelle. Et le mot que nous avons traduit *porter*, ſignifie proprement ôter une choſe en la levant. Auſſi eſt-ce ainſi que le Chriſt a ôté nos pechez les levant ſur la croix, où il les a tous expiez : & comme dit ſaint Pierre faiſant, a mon
1. *Pier.* 2. 24. avis, alluſion à ce paſſage d'Eſaye, il *les a portez*, ou *en levez en ſon corps ſur le bois*. Et parce que la gueriſon miraculeuſe qu'il donnoit à divers malades

malades durant les jours de ſa chair, étoit la figure de la grace qu'il fait à nos ames en les gueriſſant de leurs pechez: de là vient, que ſaint Matthieu n'a point feint de rapporter ce paſſage à la premiere, bien qu'à proprement parler il appartienne à la ſeconde. Et biẽ qu'il y ait pour le reſte un evident rapport entre ces deux ſortes de gueriſons, ſi eſt-ce qu'elles different en ce point, que le Chriſt pour nous delivrer de nos pechés, les a portez luy meſme ſur ſoy; au lieu qu'il ne ſouffroit pas les maladies de ceux qu'il gueriſſoit. Je reviẽs à nôtre Prophete, qui ajoûte encore en meſme ſens, que *le Chriſt a été navré pour nos forfaits, & froiſſé pour nos iniquitez.* *Matth. 8.17.*

Où vous voyez, qu'il nous enſeigne clairement, que nos pechez ſont la vraye cauſe de toutes les playes qu'il a receuës dans cette épreuve; & l'occaſion qui luy a fait épandre tout ſon ſang, & eſſuyer tant d'opprobres; Et c'eſt encore cela meſme qu'il ſignifie un peu apres, où il dit, *que la playe luy eſt avenuë pour le forfait de ſon peuple.* Mais il nous découvre en ſuite l'effet & le fruit de ſes admirables ſouffrances; *L'amande*, dit-il, *qui nous apporte la paix, eſt ſur luy, & par ſa meurtriſſure nous avons gueriſon.* Nôtre paix luy a coûté la vie. Toute cette horrible paſſion, à laquelle il s'eſt ſoûmis, eſt le prix de nôtre bon-heur. Car nous étions ennemis de Dieu; & l'iſſuë de cette guerre funeſte ne pouvoit eſtre autre que nôtre perdition. Chriſt a

appaiſe le Pere en payant l'amande pour nous, & nous a reconciliez avecque luy : & par le benefice de cét accord il nous a acquis la communication de tous les biens de Dieu ; c'eſt à dire de ſa ſainteté, de ſa benediction, de ſa vie, & de ſon immortalité : biens que l'Ecriture comprend ſouvent ſous le nom de paix. Il en eſt de meſme de cette gueriſon, que la meurtriſſure du Seigneur nous a acquiſe. C'eſt la remiſſion premierement de nos pechez, & en ſuite nôtre ſanctification, & toutes les graces, dont Dieu nous couronne en ce ſiecle & en l'autre. Cette noble & heureuſe ſanté a été achetée au prix du ſang, & des playes de nôtre Jeſus. Enfin le Prophete nous découvre, que Dieu eſt le ſouverain auteur de cette œuvre ſi admirable ; quand il dit, que *le Seigneur a fait venir ſur ſon Chriſt l'iniquité de nous tous* ; à quoy il faut auſſi ajoûter pour la fin, ce qu'il dit en meſme ſens au commencement du verſet dixieſme, que *le Seigneur l'ayant voulu froiſſer, l'a mis en langueur*. Car c'eſt Dieu qui l'a établi nôtre Mediateur & nôtre plege ; & qui l'a envoyé en temps, & luy a approprié un corps, & qui enfin a exigé de luy la dette dont il avoit répondu, & a déchargé ſur luy les peines que meritoyent les pecheurs, au nom deſquels il comparoiſſoit devãt le tribunal de ſa juſtice divine. Ainſi avons nous expliqué ce qu'Eſaye prédit icy du Meſſie, & qui ſe treuve punctuellemẽt accompli par nôtre Seigneur

Jeſus

Jeſus en la plenitude des temps ; d'où paroiſt d'un côté l'erreur & l'aveuglement des Juifs, qui au lieu de ce Chriſt, qui leur étoit promis, infirme & mépriſable ſelon la chair, navré & meurtri, & mourant dans l'ignominie pour expier les pechez des hommes, en attendent un grand & puiſſant en forces & en richeſſes mondaines, ſubjuguant les nations à coups d'épée, victorieux & trionphant dans l'univers ; un Conquerant terrien, & non un Redempteur ſpirituel : & de l'autre part la verité de la vocation de Jeſus, exhibé en ſon temps tout tel qu'il avoit été repreſenté par les types, & prédit par les oracles des anciennes Ecritures. Icy l'impieté & l'incredulité demeure neceſſairement confuſe. Car que peut-elle alleguer contre la lumiere d'une demonſtration ſi convainquante? Eſaye prédit ſept ou huit cens ans avant la venuë de Jeſus, que le Chriſt ſortira d'un pauvre lieu, qu'il paroiſtra infirme, & denué de toutes les qualitez apparentes ſelon la chair, qu'il ſera mépriſé, & rejetté des ſiens; qu'il ſera mocqué, battu, mal traitté, meurtri, mené à la tuërie, bien que tres-innocent, & tres-juſte ; qu'il ſouffrira la mort avec une patience & humilité nompareille ; qu'il ſera enterré dans le ſepulcre d'un homme riche, & que ſes playes & ſa mort ſeront la paix & la ſanté des hommes égarez en diverſes ſortes d'erreurs. Jeſus paroiſſant au temps ordonné, toutes ces marques ſe voyẽt poin-

poinctuellement en luy, ſans qu'il luy en manque une ſeule; ſes plus grands ennemis ne le peuvent nier, & ne le nient pas en effet. Certainement il faut donc que les athées, & les Juifs, les profanes, & les demons meſmes confeſſent, que nôtre Jeſus eſt vrayement le Chriſt de Dieu, predit & promis pour le ſalut du monde par les Prophetes d'Iſraël. C'eſt Dieu ſans doute qui a inſpiré cette prediction à Eſaye: Qui euſt pû autre qu'un Dieu, prevoir & predire ſi clairement, & ſi aſſeurément des choſes ſi éloignées, qui ne ſont arrivées que ſept ou huit ſiecles depuis? C'eſt encore ce meſme Dieu, qui a envoyé Jeſus des cieux, & qui eſt l'auteur de toute l'œuvre de ſa mediation. Car qui euſt peu, autre que ce meſme Dieu tout ſage, & tout-puiſſant, conduire & ployer tellement les choſes que l'on y voit les evenemens répondre exactement à ſes oracles, & les veritez à ſes types, & à ſes modelles? Recevons donc, Frerez bien-aimez, & embraſſons avec une ardente & reſpectueuſe foy, ce grand Prince de nôtre ſalut. Que la baſſeſſe de ſa naiſſance; que la foibleſſe & la pauvreté de ſa vie; que l'horreur de ſa croix, & l'ignominie de ſa mort, ne nous offenſent point. Ces triſtes marques bien loin de nous ſcandalizer, doivent deſormais nous fortifier en ſa Foy, puis qu'elles contiennent une invincible preuve de ſa vocation divine. S'il n'étoit tel, il ne ſeroit pas le Chriſt

de

de Dieu, parce qu'il n'auroit pas la forme que luy donnent ſes oracles. Puis qu'il eſt tel, & que nul autre ne l'a jamais été, ny ne le ſera, c'eſt une preuve evidente, qu'il eſt vrayement le Chriſt de Dieu. Que ſi ſon aneantiſſement donne de l'étonnement, il n'en donne qu'à ceux qui n'en ſçavent pas les cauſes & les raiſons. Ce Prophete, pour ne point parler de l'Ecriture des Apôtres, nous en a ſi fidelement, & ſi clairement inſtruits, que deſormais cette croix du Seigneur au lieu du ſcandale qu'en prennent les ignorans, nous eſt en edification & en conſolation: c'eſt la matiere de nôtre joye, le ſujet & le fondement de toutes nos eſperances. Car puis que la meurtriſſure de ce divin crucifié eſt nôtre gueriſon, puis que ſes playes ſont nôtre ſanté, ſon aimande nôtre paix, ſon opprobre nôtre gloire, ſa malediction nôtre benediction, & ſa mort nôtre vie & nôtre immortalité: avec quelle amour, & avec quelle devotion devons nous recevoir un myſtere ſi precieux, qui ſous cette foible & triſte apparence contient toutes les cauſes de nôtre bonheur, & n'eſt autre choſe au fonds que la grande & admirable puiſſance de Dieu en ſalut à tous croyans? Ce meſme Prophete nous a enſeigné, & nôtre conſcientie nous en a aſſez convaincus, que nous ſommes de pauvres brebis errantes dans les voyes de la mort, où nous nous ſommes détournez chacun ſelon les folles inclinations,

nations, & les passions aveugles de nôtre chair; Le jugement de Dieu nous menace, & il n'y a point de moyen ny de tromper sa connoissance, ny de resister à sa puissance. Le seul remede à ces grands maux, qui nous pressent, est en la croix du Seigueur Jesus. C'est là que nous treuverons l'expiation parfaite de tous nos crimes, la grace de Dien, la paix de la conscience, la joye de l'esperance, la lumiere de la sagesse, le droit & asseuré chemin du ciel; & en un mot (comme dit le Seigneur mesme) la voye, la verité, & la vie. Venez donc, pecheurs, avec asseurance. Le Fils de Dieu s'est chargé de vos pechez, & a porté vôtre malediction sur le bois. Il a effacé vos crimes en son sang; & ses cloux & ses épines ont déchiré l'obligation qui vous étoit contraire. Sa mort est vôtre satisfaction; & sa passion vôtre justice. Jouïssez hardiment de son benefice; & vous prosternant humblement à ses pieds, recevez avec une foy, & une amour entiere, sa chair & son sang, & le fruit de ses douleurs, & l'acqueſt de ses playes, & le loyer de son obeïssance, qu'il vous offre si liberalement. Vien (vous dit-il) ô pecheur: Vien, & ne dedaigne point le sang & les playes, & la mort de celuy qui t'a tant aimé. C'est pour toy que j'ay souffert tout cét opprobre; Ce sont tes pechez qui m'ont mis en cét estat, qui te fait horreur. Je l'ai voulu ainsi pour te ramener en la maison de mon Pere, pour te pre-

preſenter au trône de ſa grace, & te rendre capable d'entrer en ſon royaume, & en la communion de ſa vie. Croy moy, & reçoy ce que je te preſente, & tu vivras eternellement. C'eſt là, chers Freres, le langage que nous tient ce doux & miſericordieux Seigneur, de deſſus cette croix, où nous l'avons veu mourir aujourd'huy pour nous. C'eſt ce qu'il nous dit encore à cette table myſtique, où il nous a cõviez pour Dimanche prochain. Obeïſſons à ſa ſainte voix; nettoyons nos ames & nos corps avec une vive repentance. Renonçons au monde, & à la chair, pour ſuivre deſormais le Prince de la vraye vie; Ayons continuellement devant les yeux ce divin patron d'humilité, de charité, d'obeïſſance, de patience, de conſtance, & de ſainteté, qu'il nous a laiſſé en ſa croix. Rendons à ſon exemple, une conſtante & invariable obeïſſance à Dieu nôtre Pere, juſques à la mort; voire juſques à la croix, juſques aux afflictions, & aux épreuves les plus rudes, s'il nous y appelle. Aimons nos freres, les membres de ce ſouverain Seigneur, comme il nous a aimez; Pardonnons leur s'ils nous ont offenſez, comme il eſt mort pour nous acquerir le pardon de nos offenſes; Faiſons leur part de nos biens, comme il nous a communique les ſiens; Mortifions nôtre vieux homme, & le cloüons à la croix du Seigneur, & l'enterrons dans ſon ſepulcre, pour reſſuſciter avecque luy hommes nouveaux,

vétus

vétus de la lumiere de ſa ſainteté ; pour monter auſſi un jour en ſon ciel bien-heureux, & y vivre, & y regner eternellement en ſa communion. Ainſi ſoit-il : & à luy avecque le Pere & le ſaint Eſprit, vray Dieu benit à jamais, ſoit honneur, loüange & gloire aux ſiecles des ſiecles.

AMEN.

SERMON XVII.

SUR ESAYE LIII.

VERSETS 10. 11. & 12.

10. Apres que ſon ame ſe ſera miſe en oblation pour le peché, il ſe verra de la poſterité ; Il prolongera ſes jours, & le bon plaiſir de l'Eternel proſperera en ſa main.

11. Il jouïra du labeur de ſon ame, & en ſera raſſaſié ; & mon ſerviteur juſte en juſtifiera pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de luy, & luy meſme chargera leurs iniquitez.

12. Pourtant le partageray-je parmi les Grands, & il partagera le butin avecque les Puiſſans, pource qu'il aura épandu ſon ame à la mort qu'il aura été tenu du rang des tranſgreſſeurs, & que luy meſme aura porté les pechez de pluſieurs, & aura intercedé pour les tranſgreſſeurs.

Pro-

Prononcé le jour de Pasque, 1650. apres midi.

CHERS Freres; Apres avoir celebré la memoire de la mort de Jesus-Christ nôtre grand Sauveur, il est raisonnable, que nous solennisions sa resurrection, & qu'à la meditation de son combat succede celle de son trionfe. Nous l'avons veu tout couvert d'infirmité, de sang, & de playes. Nous le verrons maintenant vestu d'une gloire & d'une magnificence souveraine. C'est l'ordre & des choses mesmes, que Dieu a tellement disposées, que l'honneur a suivi l'opprobre, & que des épines de la croix sont nées les fleurs de la couronne; & de la prediction que le Prophete Esaye nous en a laissée, où il nous declare premierement *les souffrances, qui devoient avenir au Christ*; *& puis les gloires qui s'en devoient ensuivre*; comme parle l'Apotre saint Pierre. Et certainement nôtre edification, & la pleine seureté de nôtre foy requeroit, que cette seconde partie ne fust pas oubliée. Car encore que la prediction des souffrances du Seigneur nous ôte une bonne partie du scandale, que donne d'abord une si triste, & si facheuse apparence; si est-ce qu'elle ne purge pas entierement tous les scrupules que nos esprits peuvent avoir sur ce sujet. I'avouë qu'elle nous montre clairement, que la volonté de

1. *Pier.* 1. 11.

Dieu a été que ſon Chriſt ſouffriſt ; & rend par ce moyen l'incredulité du Juif inexcuſable ; qui rejette nôtre Jeſus, parce qu'il a ſouffert, c'eſt à dire, qu'il lui refuſe le nom & l'honneur du Meſſie, pource qu'il en a les marques, & eſt tel que les Prophetes avoient predit, qu'il ſeroit. Je confeſſe pareillement, que ce divin enſeignement que nous donne Eſaye ſur les cauſes de la ſouffrance du Chriſt, nous apprenant que c'eſt pour nos pechez qu'il eſt mort, nous apporte un grand éclairciſſement ; nous delivrant des ſoupçons qui ſes peines nous euſſent donnez contre ſon innocence, & nous montrant à pur & à plein, que c'eſt ſa charité, & non ſon crime qui eſt la cauſe de ſa croix & de ſa mort. Mais apres tout cela, nous ne laiſſons pas de treuver encore étrange, que Dieu, qui eſt tres-juſte, & tres-equitable, ait peu conſentir qu'une perſonne tres-ſainte, & tres-innocente, ait été miſe à mort pour rendre des méchans, des coupables, & des criminels bien-heureux. C'eſt pour vuider cette difficulté, & pour ſatisfaire de tout point nos eſprits, que le Prophete apres les ſouffrances du Chriſt a auſſi predit ſa vie & ſa gloire, & ſes grandes proſperitez. Car ſi le Chriſt fuſt peri dans ce combat, s'il y fuſt demeuré ſans reſſource, cette doute ſeroit raiſonnable ; n'étant pas juſte, que pour ſauver des pecheurs, le monde fuſt privé de la plus precieuſe, & de la plus excellente

vie

vie qui ſoit. En ce cas il euſt mieux valu laiſſer perir tout le genre humain, que de le racheter par la perte de Jeſus. Car étant, comme il eſt, une perſonne non ſeulement tres-ſainte, & tres innocente, mais divine, & d'une dignité immenſe & incomprehenſible, il eſt clair que ſa vie eſt un bien infini, qui vaut mieux par conſequent que la vie de tous les hommes enſemble, dont le prix, comme de creatures finies, ne peut, quelque haut que vous l'eſtimiez, eſtre jamais autre que fini: de ſorte que toutes les loix de la raiſon, & de la ſageſſe, defendant de perdre le plus pour le moins, & de ſe defaire d'un plus grand bien pour en conſerver un moindre; il ſemble qu'il n'euſt pas été ni de la ſageſſe, ni de la juſtice de Dieu de donner la vie de ſon Fils pour la nôtre; ſi celle de ſon Fils pour ſauver la nôtre, euſt eu à demeurer pour jamais engloutie dans la mort. Le Prophete nous apprend donc qu'auſſi n'y eſt-elle pas demeurée; mais qu'apres y avoir paſſé autant que le requeroit l'expiation de nos crimes, elle en eſt ſortie peu de temps apres plus belle, & plus lumineuſe, & plus glorieuſe, & plus ferme, & perdurable que jamais. Dieu le Pere a reſſuſcité ce mort innocent, & l'a rendu vivant à l'univers; & pour prix de ſon admirable charité, & de ſes penibles & douloureuſes ſouffrances, l'a couronné d'une gloire ſouveraine, beniſſant abondãment toute ſon œuvre, & lui en donnant des ſuccés

miraculeux. C'est le sujet que traitte le Prophete dans les trois versets que nous avons leus. Vous ouïstes Vendredi dernier l'infirmité & la passion du messie; Maintenant vous en entendrez les glorieuses suites ; une vie longue & durable à jamais, une grande & abondante posterité, un heureux accomplissement de la bonne volonté du Pere, une douce jouïssance des fruits exquis de tout son travail ; la justice & le salut des nations ; les dépoüilles de l'enfer & du monde, & de toutes leurs grandeurs. Ce sont les fix points que touche le Prophete ; qui sont comme autant de parties de l'exaltation, ou de la glorification de Christ : à quoy il ajoûte encore, que tout cela a été le fruit de la passion du Seigneur ; ce qu'il nous raconte, & repete tres-soigneusement, comme un point d'une singuliere importance. Nous suivrons le mesme ordre, s'il plaist au Seigneur en cette action ; & expliquerons les paroles du Prophete le plus brievement qu'il nous sera possible, remarquant sur chacun de ces articles ce que nous estimerons à propos pour vôtre edification & consolation. La premiere benediction qu'il promet au Christ de Dieu apres sa mort, est une grande posterité. *Apres*, dit-il, *que son ame se sera mise en oblation pour le peché, il se verra de la posterité.* Il y a mot pour mot dans l'Hebreu, *apres qu'il aura mis son ame peché* ; c'est a dire, *apres que son ame aura été faite peché.*

peché. Mais c'est une fasson de parler ordinaire dans l'Ecriture de dire peché pour signifier le sacrifice, l'oblation, ou la victime offerte à Dieu pour l'expiation du peché. C'est ainsi qu'il le faut entendre en ce lieu ; & en saint Paul, où regardant à ce passage, il dit, que *Dieu a fait celui qui n'a point connu peché, estre peché pour nous:* c'est à dire, qu'il l'a fait & estably victime propitiatoire de nos pechez: Et derechef ailleurs semblablement, que *Christ a été fait malediction pour nous*; c'est à dire, le sacrifice expiatoire de nôtre malediction. Et que ce qui est dit ici, que *le Christ mettra son ame*, ne vous trouble point. Car c'est une fasson de parler familiere aux Hebreux, & aux autres Orientaux, & notamment aux Arabes, de dire *mon ame*, & *son ame*, pour signifier moy-mesme & lui mesme: de sorte que le sens du Prophete est simplement, qu'apres que le Christ se sera donné soy-mesme pour le peché, & comme parle saint Paul, apres qu'il aura été fait peché & malediction pour nous, alors *il se verra de la posterité.* Voici un ordre étrange & contraire à celui de la nature commune; où les hommes engendrent des enfans durant leur vie, & non apres leur mort; au lieu que la posterité du Christ lui sera susciteé apres sa mort. C'est ce que signifie le Seigneur Jesus, quand il se compare au froment; *Si le grain de froment*, dit-il, *tombant en la terre ne meurt, il demeure*

2. Cor. 5. 21

Gal. 3. 13.

Iean 12 24.

seul; mais s'il meurt, il produit beaucoup de fruit. Il entend, que le Fils de l'homme pareillement par l'efficace de la mort qu'il devoit souffrir, deviendroit fecond, & produiroit une grande multitude d'enfans, assavoir ceux dont il dit quelque part à Dieu, *Me voici avecque les enfans que tu m'as donnez.* Vous voyez bien, que cette posterité signifie les fideles, que le Seigneur a engendrez, non par les forces de la chair & du sang, mais par la vertu de son Esprit & de sa divine parole, la semence de nôtre regeneration. Vous sçavez aussi, que cét oracle a été magnifiquement accompli en nôtre Seigneur Jesus; qui eut peu d'enfans & de disciples durant sa vie terrienne; mais en eut une multitude innombrable apres sa mort; Car bien-tost apres sa passion une seule predication de ses Apôtres luy en engendra trois mille; & depuis cette feconde & inepuisable vertu de sa divine semence se déployant par tout entre les Juifs, & les Gentils, couvrit, par maniere de dire toute la terre de cette lignée mystique du Seigneur, & étendit sa famille jusques aux bouts de l'univers: Et le Psalmiste contemplant en esprit la prompte, & soudaine propagation de cette generation celeste, la compare à la naissance d'une abondante rosée, que l'aurore de quelque beau jour
Ps. 110. 3. épand tout à coup sur la terre: *La rosée de ta jeunesse*, dit-il, *te sera produite du ventre de l'aube du jour.* Mais quand le Prophete dit ici, que *si le*

Seigneur

Seigneur met ſon ame en oblation pour le peché, il ſe verra de la poſterité ; n'eſtimez pas qu'il parle ainſi pour nous marquer ſimplement le temps de cette ſienne fecondité. Par là il en ſignifie auſſi la cauſe ; c'eſt à dire, qu'il n'entend pas ſeulement, que ſa mort precedera ſa fecondité ; mais de plus, qu'elle la produira ; que ce ſera elle qui luy donner a la miraculeuſe vertu de mettre tãt d'enfans au monde. En effet ce qu'un Ancien diſoit autrefois du ſang des martyrs, ſe peut beaucoup plus proprement dire du ſang de Jeſus-Chriſt, le Prince des Martyrs, aſſavoir, qu'il eſt la ſemence de l'Egliſe. C'eſt ce divin ſang de Chriſt répandu en terre, & cette divine chair cloüée & ſacrifiée ſur la croix, qui a engendré tous les Chreſtiens ; c'eſt ſa mort qui nous a enfantez. Et cela eſt fort aiſé à entendre. Premierement c'eſt la croix du Seigneur, qui a ouvert le ciel, & qui en a tiré ce feu myſtique, dont furent battiſez les Apôtres au jour de la Pentecoſte, le ſaint Eſprit, l'unique principe de nôtre regeneration. *Si je ne m'en vay,* dit-il à ſes Apôtres, *le Conſolateur ne viendra point à vous ; & ſi je m'en vay, je vous l'envoyerai.* Et cét Eſprit ne fut pas plûtoſt deſcendu en terre, qu'il fit naiſtre par tout un grand nombre d'enfans à Jeſus-Chriſt. Puis que ſa mort nous a acquis & amené ici bas le principe de la generation de ſes enfans, il eſt evident qu'elle en eſt la cauſe, & que c'eſt à elle proprement

Iean 16.7.

qu'appartient la gloire de toute cette grande & admirable ſecondité. Puis apres ce fut encore la croix du Seigneur qui abattit la cloiſon de cette paroye moyenne, par laquelle les Gentils étoyent ſeparez d'avecque les Juifs; c'eſt à dire, que c'eſt par la vertu de ſa croix que l'Egliſe des nations, la Rachel de nôtre Jacob myſtique, celle de ſes épouſes, qui étoit ſi long-temps demeurée ſterile, recevant ſes chaſtes & divins embraſſemens, devint ſoudainement mere d'une grande lignée; ſelon ce que portoyent les anciens oracles, que *les enfans de celle qui avoit été delaiſſée ſeule, ſeront en plus grand nombre que les enfans de celle qui avoit été mariée.* Enfin puis que c'eſt la croix de Chriſt qui a éclairci la doctrine celeſte, & qui a fait l'Evangile; c'eſt à dire la puiſſance de Dieu à ſalut, d'où nous ſommes nais; il eſt evident que c'eſt proprement par ſa mort que le Chriſt nous a engendrez. Ainſi voyez vous clairement le ſens & la verité de ces admirables paroles. *Apres que le Chriſt ſe ſera mis* ou *donné ſoy-meſme en oblation pour le peché, il ſe verra de la poſterité.* Mais ce qui ſuit n'eſt pas moins étrange, qu'apres cette meſme oblation *il prolongera ſes jours*; c'eſt à dire, qu'apres ſa mort & ſon immolation il vivra long temps. Qu'eſt-ce que cela? & qui a jamais ouï dire, qu'*un homme vive & prolonge ſes jours apres ſa mort?* Chers Freres, je confeſſe que c'eſt un enigme obſcur & in intelligi-

Eſaye 54. 1.

ble

ble dans la nature, & ſous la loy, qui ne promettent point de reſſource à ceux que la mort a défaits. Mais l'Evangile de Jeſus nous l'a éclairci, & a diſſipé par ſa lumiere les tenebres, qui ſembloyent envelopper ces paroles. Il n'eſt pas poſſible de les bien entendre, qu'en poſant ce que les Apôtres ont preſché de nôtre Seigneur; qu'apres avoir ſouffert la mort, & avoir été mis dans le ſepulcre, comme Eſaye le prediſoit cy-devant, il eſt reſſuſcité en une vie nouvelle, non courte, & couppée en ſa fleur, comme la precedente, mais longue, & d'une durée eternelle. Ainſi avez vous en ce lieu une belle & convaincante preuve de la reſurrection du Meſſie, contre la perfidie des Juifs, & un argument tres-evident de la divinité de nôtre Jeſus contre l'incredulité de tous les impies & infideles. Car de tous les hommes qui ont jamais été au monde, il n'y a que Jeſus ſeul en qui cecy ait été accompli: il n'y en a meſme aucun à qui il ait ſeulement été attribué; ou de qui on ait pretendu, ou peu pretendre, qu'apres s'eſtre donné en oblation de mort pour nos pechez, il ait encore veſcu & prolongé ſes jours. David l'avoit déja predit long-temps avant Eſaye, lors que parlant en la perſonne du Meſſie, dont il étoit la figure, il luy fait tenir ce langage; *Tu n'abandonneras point mon ame au ſepulcre, & ne permettras point que ton bien-aimé ſente corruption. Tu me feras connoiſtre le chemin de vie.*

Car que cela ne ſoit pas dit du Roy David, il eſt evident, puis qu'il a ſenti la corruption, & qu'il eſt demeuré juſques ici dans le ſepulcre. Cela meſme avoit été figuré, & en Iſaac premierement, vivant & engendrant lignée apres avoir été en quelque ſorte immolé; & depuis plus clairement en Jonas, vif, & preſchant aux Gentils, apres avoir été trois jours comme enſeveli dans le ventre d'une balene. Mais outre les predictions, & les types, la condition du Chriſt, & la bonté de Dieu, & la raiſon de ſa charge, & l'intereſt de nôtre ſalut, requeroit neceſſairement qu'il reſſuſcitaſt. Je dis premierement ſa condition. Car le Chriſt étant un homme celeſte, & non terrien, nai de la vertu de l'Eſprit, & non de la force de la chair & du ſang,

Actes 2. 24. *il n'etoit pas poßible*, comme dit ſaint Pierre, *qu'il fuſt retenu en la mort.* Sa nature, qui étoit immortelle, ne pouvoit demeurer ſous la puiſſance de la mort: de ſorte qu'apres l'avoir ſoufferte pour ſatisfaire à ſa charge, il a fallu de neceſſité, qu'il retournaſt en ſon immortalité. Mais la bonté du Pere ne permettoit pas non plus, que le Chriſt demeuraſt en la mort. Car lui ayant rendu une ſi admirable, & ſi divine obeïſſance, comment la bonté, la liberalité, & la munificence de ce grand Dieu l'euſt-elle laiſſé ſans récompenſe? Et comment l'euſt-il peu récompenſer, s'il fuſt demeuré mort à jamais. Il a fallu neceſſairement reſtablir ce ſaint & innocent

cent Sauveur en vie, afin de luy mettre sur la teste la couronne qui lui étoit deuë. Sa charge l'obligeoit à cela mesme. Car s'il fust demeuré dans la mort, il n'eust pû ni porter le sang de son sacrifice dans le ciel, le Sanctuaire eternel, & y comparoistre pour nous devant la divinité, ni nous enseigner la volonté de son Pere, & les mysteres de nôtre salut; ni enfin exercer dans le monde son glorieux & spirituel empire : fonctions toutes necessaires dans la charge de Sacrificateur, de Prophete, & de Roy de l'univers, à laquelle il a été consacré, & sans laquelle il ne seroit pas le Christ. Enfin nôtre interest de nous, pour qui il étoit descendu en terre, requeroit aussi la mesme chose. Car s'il fust demeuré sous la puissance de la mort, comment eussions nous creu qu'il eust veritablement satisfait à la justice du Pere? Sa detention dans nôtre prison eust montré, que nôtre dette n'étoit pas payée; Et ainsi nôtre foy, c'est à dire l'unique moien de nôtre justice & de nôtre salut, fust demeurée nulle. Et quelle, je vous prie, eust encore été nôtre esperance, si le Prince de nôtre salut eust été pour jamais gisant dans la poussiere? Comment eussions nous attendu la vie, la resurrection, & l'immortalité de celui que nous eussiõs veu abattu sans ressource sous la main de la mort? Et enfin n'ayãt ni foy ni esperance, quelle affection eussions nous peu avoir a la sainteté? Quelle ardeur, ou quel courage à embrasser

la

la discipline de Dieu, naturellement si contraire à nôtre chair? Et quelle joye, ou consolation dans les afflictions, & dans les épreuves de cette pauvre vie ? Il est evident, que sans la resurrection de nôtre Christ, ny la pieté, ny le salut ne pouvoient avoir de lieu en nous. Cette nouvelle lumiere de vie, qui est miraculeusement sortie de son tombeau, est le vray Soleil de Justice, qui a allumé nôtre foy, relevé nos esperances, enflammé nôtre pieté, dissipé nos craintes, consolé nos ennuis, éclairci nos doutes, & asseuré toute nôtre vie par l'evidente, & invincible demonstration de la divinité de nôtre Jesus, de la verité de son Evangile, & de la vertu & suffisance de la satisfaction qu'il a faite à Dieu pour nos pechez. Il a donc fallu, mes Freres, & pour justifier les oracles, & pour accomplir les figures de l'antiquité, & pour conserver son droit à la nature, & à Dieu la gloire de sa souveraine bonté, & au Christ l'exercice de ses charges, & pour nous ouvrir la vroye de la justice & du salut, il a dis-je, falle necessairement, que le Seigneur Jesus apres s'estre mis soy-mesme en oblatiõ pour le peché, ressuscitast des morts, & *prolongeast ses jours*, comme dit icy le Prophete ; c'est à dire, qu'il repriſt non simplement la vie, mais une vie *longue*, & immortelle, qui dure, & subsiste, & fleurisse eternellemẽt dans le plus haut point d'une gloire ; & d'une puissãce souveraine. Et c'est ce que nous mõtre

le

le Prophete dans la ſuite de ce cexte, où apres avoir relevé le Chriſt de la mort en une longue, ferme, & perdurable vie, il le couronne de proſperité, & de bon-heur de contentement, & de richeſſe, & en un mot, de la plus haute gloire qui ſe puiſſe imaginer. Il dit premierement, que *la volonté*, ou *le bon plaiſir de Dieu proſperera en ſa main*; c'eſt à dire, que l'œuvre que le Pere lui a donnée à accomplir, (car c'eſt ce qu'il entend par *la volonté de Dieu*, c'eſt à dire ce qu'il veut qu'il faſſe) reüſſira heureuſement entre ſes mains. Qui euſt jamais penſé voyant Jeſus ſur une croix, & peu apres dans un tombeau, qu'il euſt deu rien entreprendre dans le monde? Ou qui euſt crûvoiant la contradiction du monde, que luy ou les ſiens y euſſent rien de avancer? Et neantmoins l'experience nous a montré, que ce divin mort a entrepris de changer tout l'état de l'univers, & qu'il en eſt venu à bout malgré les efforts de l'enfer & de la terre; de tous les demons, & de tous les hommes conjurez enſemble contre luy; & le comble du miracle eſt en ce que pour executer une choſe ſi grande, ſi difficile, & naturellement ſi impoſſible, il ne s'eſt ſervi que de tres-foibles, & de tres-contemptibles inſtrumens. Avec la main & la langue d'une douzaine de pauvres peſcheurs, battus & foüettez, & lapidez, haïs & perſecutez à toute outrance; il a confondu l'orgueil des Juifs, détruit la ſapience & l'eloquẽce

des

des Gentils; vaincu toutes les violences de leur fureur ; aneanti les efforts de leur reſiſtance ; aboli la loy & la ſuperſtition des uns; l'idolatrie & l'impieté des autres ; impoſé ſilence aux demons; demoli leurs Temples, & planté ſa croix dans les entrailles de l'erreur, & élevé par tout la banniere du vray Dieu d'Iſraël, & rempli l'univers de ſon Nom, & de ſa connoiſſance ; tant a été puiſſante, & efficace cette divine parole de l'Oracle, *le bon plaiſir de Dieu proſperera en ſa main !* Il ajoûte le contentement que le Seigneur recevra de cét heureux ſuccés de ſes grãds deſſeins; *Il jouïra*, dit-il, *du labeur de ſon ame, & en ſera raſſaſié.* Il y a mot pour mot dans l'original, qu'*il verra le labeur de ſon ame* ; c'eſt à dire ſon labeur, comme nous l'avons dit ci-devant. Mais c'eſt le ſtile de l'Ecriture d'employer le mot de *voir*, pour dire éprouver, & reconnoiſtre une choſe par l'effet & par l'experience ; & il ſe dit indifferemment du mal & du bien ; Du mal, comme quand le Seigneur dit *voir la mort*, pour ſignifier la ſouffrir ; *Si quelcun*, dit-il, *garde ma parole il ne verra jamais la mort* ; c'eſt à dire, qu'il ne la ſouffrira jamais : il *ne la goûtera point*, comme parle l'Apôtre, exprimant le meſme ſens par une autre faſſon de parler, qui eſt auſſi Ebraïque. Mais ce mot de *voir* ſe dit auſſi du bien, & alors il ſignifie *jouïr* : *Qui deſobeït au Fils, il ne verra point la vie* ; c'eſt à dire, qu'il n'en jouïra point ; *mais l'ire de Dieu demeurera*

Hebr. 2.9.

Jean 3. 36.3.

ſur

ſur luy. Et en meſme ſens encore, *Si non que quelcun ſoit nay derechef, il ne peut voir le royaume de Dieu*, c'eſt à dire, qu'il n'y peut avoir part, ni en jouïr. Et ainſi ailleurs fort ſouvent. C'eſt donc auſſi en la meſme ſorte qu'il le faut prendre en ce lieu, *Il verra le labeur de ſon ame*; c'eſt à dire, qu'il en jouïra, comme l'a tres bien traduit nôtre Bible; il en cueillira le fruit, & en mangera, & s'en raſſaſiera, comme parle la Sapience dans le livre des Proverbes. Ce qu'il dit, qu'*il en ſera raſſaſié* ſignifie l'abondance des fruits de ſon divin travail; qu'il y en aura aſſez pour accomplir la joye de ſon cœur, & lui donner un parfait contentement. *Ce travail*, qu'il entend, n'eſt autre choſe que le fruit de ſon œuvre le ſuccés de ſa mort, & de ſa reſurrection, & de l'envoy de ſes Apôtres; c'eſt à dire le ſalut des Juifs & des Gentils convertis à lui par ſa parole. D'ou vous voyez quelle eſt l'amour que ce grand Sauveur nous porte, & combien ardemment il deſire nôtre bon-heur, puis que nôtre converſation & nôtre ſalut eſt le ſujet de ſa joye, & la matiere de ſon contentement, & le raſſaſiement, s'il faut ainſi dire, de ſon ame. Il eſt content, il eſt ſatisfait quand nous croions en lui, & que par cette foy nous ſortons du malheur, où le peché nous avoit plongez, & entrons en la poſſeſſion de ſa vie. Et c'eſt ici qu'il faut rapporter ce que diſoit autre fois le Seigneur Jeſus à ſes diſciples, *Ma viande eſt que je faſſe* Iean 4. 34.

la

la volonté de celuy qui m'a envoyé, & que je parfaſſe ſon œuvre. Ce ſuccés eſt proprement ce qui le raſſaſie. C'eſt la ſeule choſe dont il a faim & ſoif, & en laquelle ſon ame treuve ſon repos & ſon contentement quand il l'a une fois accomplie. Mais le Prophete Pour ne laiſſer pas nos eſprits en doute ſur la qualité de ce bon plaiſir de Dieu, qui proſperera en la main du Chriſt, & de ce ſien labeur, dont ſon ame ſera raſſaſiée, nous montre en ſuite, quel ſera proprement & preciſement l'effet de ſon action, & l'ouvrage de ſa main, quand il ajoûte; *Mon ſerviteur juſte en juſtifiera pluſieurs par la connoiſſance qu'ils auront de luy, & luy meſme chargera leurs iniquitez.* Juif inſenſé, qui attendez un Chriſt mondain, conquerant un empire terrien, & jouïſſant d'une puiſſance, & d'une gloire charnelle; comment n'écoutez vous point vos propres oracles? Comment n'apprenez vous point à l'école de celuy-ci, que la grande œuvre du Chriſt, pour laquelle il devoit eſtre envoyé ici bas, c'eſt non de forcer les murailles des villes, ou de rompre des armées terriennes, comme vous vous l'imaginez follement, mais bien de juſtifier les hommes, & de les amener au trône de la grace de Dieu? de ſauver leurs ames, & non de ſubjuguer leurs corps? que ſes exploits ſont non charnels, mais ſpirituels; & tout ſon empire par conſequent non terrien, comme vôtre extravagance le depeint;

mais

mais celeſte, tel preciſément qu'eſt celuy de nôtre Jeſus? Dieu nomme le Meſſie ſon *ſerviteur*, pour ſignifier non ſa nature, mais ſa charge. De ſoy-meſme & de ſa nature il eſt non ſeulement libre, mais Seigneur & Dieu ſouverain, regnant avecque le Pere dans l'unité d'une meſme eſſence: à cét égard il étoit originairement en forme de Dieu, comme dit nôtre Paul, & ne reputoit point rapine d'eſtre égal à Dieu. *Philip.* 2. 6. Mais le Pere par la ſage diſpenſation de leur commune amour envers le genre humain, luy a commis l'œuvre de nôtre redemption; & luy pour l'executer, s'eſt abaiſſé au deſſous de ſa vraye & legitime condition, s'étant veſtu de la nature humaine, & ayant fait & ſouffert en cette forme tout ce qui étoit neceſſaire pour venir à bout de ce grand deſſein. C'eſt à cét égard qu'il eſt nommé *le ſerviteur de Dieu*: comme en effet ce mot eſt fort ſouvent employé dans les Ecritures, pour dire non un eſclave, mais un officier, ou un miniſtre, celui à qui l'on donne quelque charge, ou commiſſion; & en ce ſens c'eſt plûtoſt un nom d'honneur que de mépris, ſignifiant la dignité d'une perſonne, & non la baſſeſſe de ſa condition. Auſſi voyez vous que l'Apôtre nous apprend, que le Chriſt eſt tellement officier, ou Miniſtre en la maiſon de Dieu, qu'il en eſt auſſi le maiſtre, le Seigneur, &, comme il parle ailleurs en meſme ſens, l'heritier; & faiſant comparaiſon entre lui & *Hebr.* 3. 6. & 1. 2.

Moyſe à cét égard il dit, que Moyſe *a bien été fidele en toute la maiſon de Dieu comme ſerviteur; mais que Chriſt comme Fils eſt ſur toute cette maiſon.* La qualité de *juſte* que le Prophete lui donne, lui appartient pour toutes raiſons; premierement, parce qu'il eſt le Saint des Saints, entierement ſeparé des pecheurs, tres innocent, & tres-pur de tout crime; & c'eſt
1. *Pier.* 1. 19. pourquoi ſaint Pierre l'appelle *l'Agneau ſans macule & ſans tache.* Secondement, parce qu'il a meſme accompli toutes les formes de juſtice & de ſainteté, établies de Dieu dans le monde, comme la loi Moſaïque & la diſcipline de S. Jean bien que de droit il n'y fuſt nullement ſujet; ſelon ce qu'il diſoit à ſaint Jean, qui refuſoit de le baptizer, le reconnoiſſant pour ſon
Matth. 3. 15. Maiſtre; *Laiſſe faire pour maintenant, car ainſi nous eſt-il convenable d'accomplir toute juſtice.* Et enfin parce qu'outre la juſtice de ſa perſonne, il eſt encore l'auteur & la cauſe unique de celle de tous les hommes, ayant acquis par l'obeïſſance de ſa croix une plenitude de juſtice & de grace, pour la communiquer à ceux qui croiront en lui: & c'eſt proprement celle qu'entend Daniel, quand il dit, que le Meſſie *fera propi-*
Daniel 9. 24. *tiation pour l'iniquité, & amenera la juſtice eternelle.* Pour ſes raiſons & autres ſemblables, il eſt meſme quelque-fois ſimplement nommé le *Iuſte*, par excellence, à cauſe qu'il eſt l'inepuiſable ſource de toute juſtice, & que nul des hom-

hommes n'eſt juſte qu'en lui & par lui: *Vous avez renié le ſaint & le juſte*, diſoit ſaint Pierre aux Juifs: Et ſaint Eſtienne aux meſmes; *Vos Peres ont tué ceux qui ont predit l'advenement du juſte:* & Ananias à ſaint Paul; *Le Dieu de nos Peres t'a preordonné pour voir le juſte.* Dieu dit donc, que ce ſien ſerviteur *juſte en juſtifiera pluſieurs*; c'eſt à dire, qu'il leur communiquera la vraye juſtice, ſeule capable de ſubſiſter devant le tribunal de Dieu, leur donnant ſa grace en l'abſolution & remiſſion de tous leurs pechez; les adoptant par ce moyen au nombre des enfans de Dieu, & les établiſſant heritiers de ſon royaume; Il dit, qu'*il en juſtifiera pluſieurs*; parce qu'encore que l'abondance de ſa juſtice & de ſa grace ſuffiſe pour tous les hommes, neantmoins l'incredulité de la plus grande part eſt cauſe qu'ils ne ſont pas juſtifiez. Et bien que ceux qu'il a receus en la communion de cette grace, ſoient un tres-grand nombre en comparaiſon des temps precedens, lors que ce benefice de Dieu étoit reſſerré dans la ſeule nation des Juifs; ſi eſt-ce pourtant que tous les hommes n'en ont pas été participans; le plus grand nombre ayant méchamment rejetté la grace qui leur étoit preſentée. C'eſt pourquoi le Seigneur dit, que ſon ſerviteur en juſtifiera pluſieurs. Il ne dit pas tous. Il ajoûte, qu'il *les juſtifiera par ſa connoiſſance.* Car il y a preciſément ainſi dans l'original. Et cela

Actes 3 14. & 7.52. & 22.14.

ſe peut prendre en deux faſſons; ou pour la connoiſſance que les hommes juſtifiez auront de lui; & c'eſt ainſi que l'a traduit nôtre Bible: ou pour la connoiſſance qu'il a, c'eſt à dire par ſa ſcience, ou par ſa doctrine. Ces deux ſens ſont bons & à propos, & il eſt mal-aiſé de dire quel eſt le meilleur des deux. Car quant au premier, vous ſçavez que nous ſommes juſtifiez par la foy en Jeſus-Chriſt, qui n'eſt autre choſe que la ferme, ſolide, & efficace connoiſſance, que nous avons de lui, & du myſtere de ſa croix; ſelon ce qu'il dit lui-meſme, que *la vie eternelle eſt de connoiſtre Dieu, & Ieſus-Chriſt qu'il a envoyé.* Et quant au ſecond, vous n'ignorez pas non plus, que la doctrine de Chriſt, c'eſt à dire l'Evangile, nous ouvre la voye de la juſtification, nous enſeignant le vray moyen d'eſtre juſtifiez devant Dieu; ce que ni la philoſophie des hommes, ni la loy meſme de Moyſe, n'a jamais peu faire: de ſorte que ſi nous recevons la doctrine de Chriſt avecque foy, nous ſommes juſtifiez. D'ou vient que ſaint Paul dit, que l'Evangile *eſt la puiſſance de Dieu en ſalut à tous croians.* Mais il nous découvre en ſuite d'ou vient que la foy, ou la doctrine de Chriſt a cette admirable vertu de juſtifier les hommes, qui ne ſe treuve nulle part ailleurs qu'en elle, quand il ajoûte; *Et lui-meſme chargera leurs iniquitez.* Il juſtifiera les hommes, dit-il, parce qu'il fera l'expiation de leurs pechez, les prenant ſur ſoy,

Iean 17. 3.

Rom. 1. 16.

& les elevant sur son corps, portant la peine & la malediction qu'ils meritoient. Car ayant ainsi ôte le peché, & satisfait à la justice divine par le payement de la peine, à quoi elle avoit condanné les pecheurs, il leur procure par ce moyen l'impunité, & est cause qu'ils sont absous & traittez tout de mesme que s'ils n'avoient jamais été coupables. C'est la justification Evangelique, qui nous a été pleinement & acquise & revelée par le Seigneur Jesus, le vray Agneau de Dieu, qui a ôté les pechez du monde. Reste le sixiesme article de l'exaltation de Christ, icy touché par le Prophete: *Pourtant*, dit le Seigneur, *je le partagerai parmi les Grands, & il partagera le butin avecque les Puissans, pource qu'il aura épandu son ame à la mort, qu'il aura été tenu du rang des transgresseurs, & que lui mesme aura porté les pechez de plusieurs, & aura intercedé pour les transgresseurs.* Il promet à son Christ pour prix de sa victoire, les dépoüilles des Grãds qu'il aura défaits. Car il ne faut pas prendre ces mots, comme s'il vouloit dire que les Grands, dont il parle, deussent avoir part en la victoire & au butin du Messie; ainsi que les alliez, & les Capitaines, & les Generaux de l'armée d'un Prince divisent entr'eux les dépoüilles des ennemis, qu'ils ont subjuguez ensemble. Il entend tout au contraire, que le Messie partagera les biens de ces Grands; que ce qu'ils possedoient sera son butin; & qu'apres

les avoir défaits, il diſpoſera de leurs dépoüilles, & en fera part à ſes gens, les diviſant entr'eux. Et les paroles de l'original ſe peuvent traduire; *Ie lui baillerai les Grands pour partage, & il partagera les Puiſſans pour ſon butin*: comme nous le liſons dans les marges de quelques unes de nos Bibles. Ces *grands*, & ces *puiſſans*, que le Chriſt devoit dépoüiller de leurs états, biens & poſſeſſions, ſont en general tous les ennemis de nôtre ſalut, que le Seigneur a défaits, leur ôtant tout ce qu'ils avoyent de puiſſance, de force, & d'autorité dans le monde, & leur arrachant ce qu'ils poſſedoyent injuſtement, & qu'ils avoyent ſoûmis à leur empire tyrannique. Ce ſont *ces puiſſances & principautez*, dont parle ſaint Paul, *que Ieſus*, dit-il, *a dépoüillées, & dont il a trionfé en la croix, les ayant publiquement menées en montre*; c'eſt à dire les demons, que l'Apôtre nomme ailleurs, *les ſeigneurs du monde, & les gouverneurs des tenebres de ce ſiecle*: & il appelle meſme leur chef le *Dieu de ce ſiecle*; parce qu'il avoit occupé un empire ſi abſolu ſur le monde, qu'il en diſpoſoit à ſa volonté, & en tenoit toutes les nations aſſujetties à ſa tyrannie. Au diable il faut encore ajoûter le peché & le monde, les deux grands & cruels tyrans du genre humain, & la mort, le dernier de nos ennemis, qui reduit enfin tous les hommes ſous ſon cruel & inexorable joug, & les retient enfermez dans ſes priſons eter-

Col. 2. 15.

Epheſ. 6. 12.

eternelles. Jesus les a tous vaincus & défaits, & le combat de sa victoire s'est fait en la croix, où ayant aboli le peché, la premiere & unique cause de toute la tyrannie de ses grands ennemis, il a par mesme moyen dépoüillé les demons de tout le pouvoir qu'ils exerçoyent sur les creatures, & aneanti toutes les forces que le monde avoit contre nous; & enfin il a desarmé la mort de l'éguillon qui la rendoit formidable. Jesus a brizé toutes ces puissances, & les a fait ses prisonnieres. Ce sont les captifs qu'entend le Psalmiste, lors que celebrant le trionfe du Messie; *Tu es*, dit-il, *monté en haut*; *Tu as* Ps. 68. *mené captifs les prisonniers*; *Tu as pris des dons pour* 12. *les distribuër entre les hommes*. Et quant aux hommes & aux creatures, que ces puissances tyrannisoient si cruellement, le Seigneur les a peu à peu retirées de dessous leur joug, en prenant lui-mesme la possession. Combien d'hommes, de villes, & de nations a-til consacrées à son nom? Combien en a-til reduit sous son sceptre? Certainement la plus part des Etats & des Empires les plus grands, & les plus connus dans le monde, se soûmirent à son empire; Et on a veu Christ adoré, & reconnu pour Seigneur dans les lieux où les demons regnoient auparavant. Ce sont les dépoüilles des Puissans que le Pere lui a données à partager; selon ce qu'il lui avoit déja promis ailleurs; *Ie te donnerai les nations pour ton heritage, & les* Ps. 2. 8. *bouts*

bouts de la terre pour ta poſſeßion. Mais le Seigneur nous montre auſſi la raiſon pourquoy il couronnera ſon Chriſt de cette grande gloire; l'en uſerai ainſi, *parce*, dit-il, *qu'il aura épandu ſon ame à la mort, qu'il aura été tenu du rang des tranſgreſſeurs, & que lui-meſme aura porté les pechez de pluſieurs, & aura intercedé pour les tranſgreſſeurs.* Vous voyez que c'eſt l'aneantiſſement du Chriſt qu'il entend, où il s'eſt humilié pour nôtre ſalut, & a été obeïſſant juſqu'à la mort de la croix. Car n'étoit-il pas raiſonnable qu'une ſi admirable, & ſi divine obeïſſance fuſt couronnée d'une haute & divine récompenſe? que pour l'opprobre où il avoit été plongé, il fuſt élevé dans la gloire? qu'il dépoüillaſt ceux qu'il avoit vaincus? qu'il euſt la ſeigneurie de la mort, puis qu'il l'a ſoufferte? l'empire du monde, puis qu'il l'a racheté? Saint Paul allegue auſſi la meſme raiſon de l'exaltation du Seigneur Jeſus. Car ayant décrit ſon aneantiſſement, il ajoûte immediatement; *Pour laquelle cauſe auſſi Dieu l'a ſouverainement élevé, & lui à donné un nom qui*

Phil. 2. eſt ſur tout nom; afin qu'au. Nom de Ieſus tout
9. 10. genoüil ſe ploye de ceux qui ſont dans les cieux,
11. & dans la terre, & ſous la terre; & que toute langue confeſſe que Ieſus-Chriſt eſt le Seigneur à la gloire de Dieu le Pere. Mais je voi bien, chers Freres, qu'il eſt deſormais temps de finir. Remercions donc le Seigneur, le Pere de

toute

toute misericorde, de la grande grace qu'il nous a faite, en nous appellant à la connoissance de ces divins mysteres: Benissons le de ce qu'il nous a donnez à son Christ, & a voulu que nous fussions une portion de son heritage, nous qui étions autresfois le partage des demons. Adorons ce nouveau Seigneur, que le ciel nous a envoyé: Aimons-le, & le glorifions, & le servons fidelement. Il est nôtre Pere, & nous sommes sa posterité; voire les enfans de sa douleur, le fruit de son sang, & l'ouvrage de sa mort. Car il est mort pour nous faire naistre; & il a été fait peché & malediction, afin que nous devinssions enfans de Dieu. C'est ce que sa table nous a mis ce matin devant les yeux: sa chair froissée, & navrée, & son sang repandu pour nous nourrir. Mais courage, Fideles, s'il est mort pour nos pechez, aussi est il ressuscité pour nôtre justification. Il n'est pas demeuré dans le sepulcre. Apres avoir expié nos pechez par sa mort, *il a prolongé ses jours*, revestant au sortir du tombeau une nouvelle vie, glorieuse, & eternelle, toute couverte de lumieres, toute pleine de grands exploits, de bon-heur, & de prosperité. Il a cueilli le fruit de son travail, & a moissonné avecque joye ce qu'il avoit seme avecque larmes. Il a delivré les nations, & justifié les croians; tirant les peuples des longues erreurs, où ils étoient vieillis; & illuminant leurs tenebres par les rayons de sa connoissance. Il leur a

fait part de ſa juſtice eternelle; & malgré les contradictions de toute la nature, il les a changez d'eſclaves de Satan en enfans de Dieu; de criminels, condamnez à l'enfer, il en a fait une generation juſte, heritiere du ciel, bien aimée de Dieu, conſacrée à l'eternité. Si la honte de ſa mort vous a choquez, que la gloire de ſa reſurrection vous edifie: Si ſon infirmité vous a troublez, que les miracles de ſa vertu vous raſſeurent. Apprenez par la grandeur de ſes exploits, & par la merveille de ſa gloire, que ce n'eſt ni ſon crime, ni ſon impuiſſance, mais le ſeul amour des hommes, qui l'a fait ſouffrir. Il n'a épandu ſon ame à la mort, que pour rétablir les nôtres en vie. Il a été tenu du rang des tranſgreſſeurs, afin que nous peuſſions avoir lieu entre les innocens, & regner par ſon benefice avecque les Anges. Il a porté nos pechez, mais pour nous les ôter. Il a été chargé de nôtre malediction, mais pour nous en delivrer. Chers Freres, vivons deſormais pour lui, puis qu'il a eu la bonté de mourir pour nous. Conformons nous à lui; repreſentons en nous meſmes l'image de ce divin mort reſſuſcité. Imitons ce patron celeſte, qu'il nous a laiſſé, & ſuivons alaigrement ſes traces. Que ſon humilité & ſon obeïſſance; que ſa patience & ſa conſtance; que ſon amour & ſa charité, ſa pureté & ſon innocence, & toutes ſes autres vertus celeſtes reluiſent en nôtre converſation: Que les hõmes

appren-

apprennent, que nous sommes Chrétiens de nos actions plûtost que de nôtre langue. Car il ne se faut point flater, mes Freres, Sans cette sanctification il n'est pas possible que nous ayons communion avecque le Fils de Dieu, ni part en sa grace, ou en sa gloire. Que sa croix nous forme aussi aux souffrances de l'Evangile. C'est le chemin du ciel; Nôtre Prince y est monté par la croix. N'ayons ni honte ni horreur de ces peines attachées à nôtre profession, puis qu'elles conduisent à une si heureuse fin. Representons particulierement dans nôtre vie l'image de cette glorieuse resurrection du Seigneur, dont nous celebrons aujourd'hui la memoire. Puis qu'il est ressuscité des morts par la gloire du Pere, ressuscitons aussi avecque lui, & cheminons en nouvelle vie. Dépoüillons l'autre, que nous menions ci-devant, selon les convoitises de la chair; Enterrons-la, & la laissons pour jamais dans le sepulcre du Seigneur. Soyons desormais des hommes nouveaux, saints, honnestes, justes, & charitables; citoyens du ciel, y conversant déja de cœur & d'affection, & n'ayant rien de commun avecque les ordures & corruptions de la terre; afin qu'apres avoir eu part à cette premiere resurrection, nous l'ayons aussi à la seconde, pour vivre & regner eternellement avecque le Seigneur Jesus dans le royaume de sa gloire, où il est entré le premier pour nous. Ainsi soit-il.

Deux

Deux Sermons, sur la conversation de la Bien-heureuse Vierge & de Sainte Elizabeth, Dedies à Monsieur Bigot.

A MONSIEUR BIGOT, CONSEILLER DU ROY en ses Conseils, & Controlleur general de l'Extraordinaire des Guerres.

MONSIEVR,

Ie vous presente les deux Sermons, que vous avés desirés de moy. I'avouë qu'un si petit present est bien bas au dessous de ce que vous merités, et de ce que je vous dois. Mais puis que c'est une chose, qui a eu le bon-heur de vous estre agreable, j'ai creu vous la pouvoir offrir sans faillir. Le jugement, que vous avés daigné en faire, suppléé à tout ce qui luy manque en elle mesme. Recevés donc, s'il vous plaist, MONSIEVR, *le don,*

don, que je vous en fais, comme une obeïſſance, que je vous rens, & comme une partie de la reconnoiſſance, que je vous dois pour l'edification ſinguliere, que vôtre pieté nous donne. Elle reluit en toute vôtre vie; mais particulierement dans les épreuves de vôtre patience Chrétienne au milieu des maladies, dont il a pleu à Dieu vous affliger, et de l'infirmité, qu'elles ont laiſſée en vôtre corps. Vous ſupportés ces maux avec une vertu, qui ne nous cauſe pas moins d'admiration, & de joye, que vos ſouffrances nous donnent de douleur et de compaſſion. Vôtre chambre eſt une école des myſteres de Dieu, où chacun void juſtifiée par une claire experience la promeſſe, qu'il nous a faite d'accomplir ſa vertu dans nôtre foibleſſe, & de nous rendre participans de ſa Sainteté par l'uſage de ſes châtimens. Ie me promets de ſa bonté, qu'apres ces triſtes, mais ſalutaires & honorables exercices, vous reſſentirés auſſi l'autre partie de ſa puiſſance, Et éprouverés que ſa main n'eſt pas moins forte pour relever, & vivifier les ſiens, que pour les humilier, et les abbatre. Mais quoy qu'en ordonne ſa providence, du moins ſuis-je bien aſſeuré, MONSIEVR, *qu'il achevera ſon œuvre en vous, & qu'en ſuite des aſſiſtances de ſa grace il vous couronnera un jour de ſa gloire. Ie l'en prie de toutes mes affections, et que pour cét heureux effect, il faſſe de plus en plus abonder en vôtre cœur la vertu & les conſolations de ſon Eſprit; beniſſant auſſi la belle famille, dont il vous a enrichi, et y affermiſſant tellement ſon alliance, que la pieté, que vos inſtructions*

2. Cor. 12. 9. Ebr. 12. 10.

et

et vos bons exemples y ont plantée, y puisse fleurir à jamais. C'est un de mes plus ardens souhaits; & je vous supplie tres-humblement de le croire, & de me continuer l'honneur de vôtre sainte amitié, etant parfaitement,

MONSIEVR,

De Paris ce jour de Noel 1651.

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant serviteur, DAILLE'.

SER-

SERMON XVIII.

SUR LUC. I. VERS.

39. 40. 41. 42. 43. 44. 45.

Or en ces jours-là Marie ſe leva, & s'en alla hâtivement au païs des montagnes en une ville de Iuda,

Et entra en la maiſon de Zacarie, & ſalüa Elizabeth.

Et avint que ſi-toſt qu'Elizabeth eut oüi la ſalutation de Marie, le petit enfant treſſaillit en ſon ventre, & Elizabeth fut remplie du ſaint Eſprit.

Et s'écria à haute voix, & dit, Tu es benite entre les femmes, & benit eſt le fruict de ton ventre.

Et d'où me vient ceci, que la mere de mon Seigneur vient vers moi?

Car voici incontinent que la voix de ta ſalutation eſt parvenuë à mes oreilles, le petit enfant a treſſailly de joye en mon ventre.

Or bien-heureuſe eſt celle, qui a creu; car les choſes, qui lui ont eſté dites par le Seigneur, auront accompliſſement.

Prononcé le 8 Decemb. 1650. jour de la conception de la S. Vierge.

CHERS FRERES; La Feſte à laquelle ceux de Rome ont conſacré ce jour, nous montre clairement combien il eſt dangereux de ſe licen-

licentier au dela des enseignemens de la parole de Dieu dans les choses de la religion. Quand une fois la devotion des hommes a franchi ces salutaires bornes, elle degenere en une superstition insatiable & infinie; qui n'ayant plus rien qui la retienne, & ne pouvant jamais estre contentée, s'emporte de jour à autre en de nouvelles inventions. Vous en voyez un exemple non moins évident que triste & déplorable en ceux de la communion Romaine. Je ne touche point pour cette heure à cette confuse & innombrable multitude de creances, de services, & de ceremonies, qu'ils ont introduite dans le Christianisme, pour n'avoir pas voulu s'arrester à la regle de l'Ecriture. Considerez seulement de combien de festes ils ont accablé leur peuple depuis qu'ils ont une fois pris l'autorité d'en établir dans la religion contre l'expresse doctrine de l'Apôtre, qui defend qu'aucun *condamne* les fideles *pour un jour de feste*, & qui reprend vivement les Galates de ce qu'ils *observoyent les jours, les mois, & les temps & les années.* Car pour ne point parler des autres festes, qu'ils ont dediées aux Saints en grand nombre, ils en ont consacré sept par chaque année dans le Calendrier du Breviaire Romain à la seule Vierge Marie; l'une à sa Conception, & c'est celle qu'ils celebrent aujourd'huy; une autre à sa Naissance; une troisiesme pour sa Presentation au Temple; une quatriesme pour l'Annon-

Col. 2. 16.

Gal. 4. 10.

tiation,

tiation, que lui fit l'Ange ; une cinquieſme pour cette viſite qu'elle rendit à Elizabeth dont je viens de vous lire l'hiſtoire ; une ſixieſme pour ſa Purification, apres ſes couches ; & la derniere enfin pour ſon Aſſomption, quand elle fut retirée au ciel apres ſon decés. Toutes ces feſtes-là ſont de leur creu & de leur invention ; toutes inconnuës aux premiers ſiecles de l'Egliſe ; toutes inſtituées dans les ſuivans, lors que la preſomption & l'ignorance des hommes firent d'horribles ravages dans le Chriſtianiſme. Mais la plus fraiſche & la plus nouvelle de toutes eſt comme je croy, celle d'aujourd'huy ; conceuë dans le douzieſme ſiecle de la ſuperſtition de quelques particuliers, & de la paſſion qu'ils avoient pour une erreur, qui a long-temps partagé les écoles Romaines, & qui ſemble enfin avoir gagné le deſſus, que la ſainte Vierge a été conceuë ſans peché. La temerité de ces gens mit peu apres au jour cette belle invention ſans aucun aveu de l'autorité publique ; Mais la devotion & l'ignorance la fit peu à peu recevoir au peuple ; & elle a ſi bien gagné païs, qu'enfin l'oracle de Rome, qui favoriſe toujours l'erreur, & la ſuperſtition, l'a établie au point où vous la voyés. Il eſt bien certain que d'abord elle fut rudement rabroüée par les plus ſages. Car Bernard Abbé de Clervaux (qui pour la grande reputation de ſa bonté, de ſon zele, & de ſon ſçavoir a été canoniſé à Rome) écrivit

ſur ce ſujet une épitre que nous avons encore
Epitre environ l'an de noſtre Seigneur 1136. addreſſée
174. aux Chanoines de Lyon, les premiers peres, ou
parreins de cette feſte autant que nous le pou-
vons juger. D'entrée il s'étonne, qu'il ſe ſoit
treuvé entr'eux des gens qui ayent voulu intro-
duire cette *nouvelle ſolennité, qui n'eſt* (dit-il) *ni connuë dans la coûtume de l'Egliſe, ni approuvée par la raiſon, ni recommandée par l'ancienne Tradition. Sommes-nous plus ſçavans* (dit-il) *ou plus devots que nos peres? C'eſt une preſomption dangereuſe d'oſer en un tel ſujet, aucune des choſes, que leur prudence a laiſſées. Et ſi celle dont il eſt queſtion, ne devoit eſtre laiſſée, aſſeurement elle ne fuſt pas échappée à leur diligence. Mais* (direz-vous) *il faut grandement honorer la mere du Seigneur*; C'eſt bien dit, *pourveu qu'on l'honore avecque jugement. Elle n'a pas beſoin d'un faux honneur. Elle en a aſſez de veritables. Honorez la pureté de ſa chair & la ſainteté de ſa vie. Admirez la virginité & la fecondité, qu'elle a euës toutes deux enſemble. Adorez ſon divin enfant; & celebrez ce qu'elle l'a conceu ſans convoitiſe, & en eſt accouchée ſans douleur.* Il refute enſuite ce qu'ils alleguoient que pour bien honorer ſon accouchement, il falloit auſſi celebrer la Conception de l'accouchée, qui l'avoit precedé. *Il pourra* (dit-il) *à ce comte ſe treuver des gens, qui pretendront par une ſemblable raiſon qu'il faut auſſi dedier des feſtes au pere & à la mere de la ſainte Vierge: & meſmes à ſes ayeuls, & à ſes autres anceſtres, & ainſi*

nous irions à l'infini & il faudroit établir des feſtes ſans nombre. Ils alleguoient l'écrit de je ne ſçai quelle revelation celeſte (& remarqués en paſſant l'une des plus ordinaires fourbes dont on ſe ſert à Rome pour abuſer le monde) *Comme s'il n'étoit pas aiſé à chacun* (dit Bernard) *de produire auſſi quelque écrit, où il ſemblera que la Vierge ordonne les meſmes honneurs pour ſon pere, & pour ſa mere. Pour moy je me perſuade aiſement, que tels écrits, qui ne ſont ni appuyez d'aucune raiſon ni favoriſez d'aucune autorité certaine, ne nous doivent pas emouvoir.* En ſuite il ſappe les fondemens de l'abus: & dit & prouve, que la ſainte Vierge n'a point été conceuë ſans peché; puis qu'elle ne l'a pas été du ſaint Eſprit; mais par l'operation de l'homme; *Elle a conceu du ſaint Eſprit* (dit-il) *mais elle n'en a pas été conceuë. Elle étoit Vierge, quand elle accoucha de ſon fils; ſa mere ne l'eſtoit pas auſſi, quand elle accoucha d'elle. Autrement que deviendra la gloire, dont nous croions, qu'il n'y a qu'elle ſeule qui en ait joui, d'avoir eu tout enſemble & l'incorruption de la virginité, & la benedictiõ de l'enfantement, ſi nous donnons le meſme avantage à ſa mere? Ce n'eſt pas là honorer la Vierge; C'eſt plûtoſt retrancher & diminuer ſon honneur.* Et un peu apres; *Il n'y a que noſtre Seigneur Ieſus qui ait été conceu du ſaint Eſprit; parce qu'il eſt le ſeul qui fuſt ſaint avant meſme que d'eſtre conceu. Celui-là ſeul excepté, tous les autres, qui ſont nais d'Adam, doivent s'appliquer ce que l'un d'eux a humblement & veritable-*

ment confeſſé de ſoy-meſme; j'ai eſté conceu en iniqui-té, & ma mere m'a conceu en peché. Quelle ſera donc enfin la raiſon de cette feſte de la Conception de la Vierge? Cõment appellerez-vous ſainte une conceptiõ qui n'eſt pas du ſaint Eſprit, pour ne pas dire qu'elle eſt de peché? ou comment honorerez-vous d'une feſte, une conception qui n'a pas été ſainte? Cette bien-heureuſe ſe paſſera volontiers d'un honneur, qui vous conduit à la neceſſité, ou d'honorer le peché, ou d'introduire une fauſſe ſainteté. Elle ne ſçauroit nullemẽt approuver une nouveauté preſumée cõtre la coûtume de l'Egliſe, une nouveauté mere de la temerité, ſœur de la ſuperſtitiõ, fille de la legereté. C'eſt-là, Mes Freres, le jugement que faiſoit alors l'Abbé de Clervaux, l'homme de tout ce temps-là, dont Rome fait le plus d'état, de la feſte qu'elle celebre aujourd'huy avecque tant de devotion. Le Cardinal Baronius nous conte que ces plaintes de Bernard firent que toute cette cauſe fut plus ſoigneuſement examinée, & rapportée au Conſiſtoire du Pape, où par teſmoignages mis en avant des ſaintes Ecritures, apres les prieres des fideles, il fut ordonné par ſentence Papale tout au rebours du ſentiment de Bernard, que l'on celebreroit dans l'Egliſe la feſte de la Conception de la ſainte Vierge. Mais ce Cardinal ſe moque du monde ſelon ſa coutume; & nous debite ſes ſonges; au lieu de bonnes & veritables hiſtoires. Premierement, n'eſt-il pas admirable de nous dire que cette cauſe fut

Ad a. D. 1136 §. 15.

decidée

decidée *par les teſmoignage de l'Ecriture ſainte*, où il ne ſe treuve pas un ſeul mot de la Conceptionpretenduë immaculée de la Vierge,& beaucoup moins encore de cette feſte Papale dont l'Egliſe n'avoit jamais ouï parler onze cens ans durant? Pourquoi ce grand Annaliſte n'a-t'il ici rapporté ces pretendus paſſages de l'Ecriture, lui qui eſt ſouvent ſi diligent & ſi long en des choſes de neant? Certainement il eſt excuſable de ne l'avoir pas fait, puis qu'il n'y en a point; mais non de nous avoir conté pour vrai un fait qui ne fut jamais. Il nous abuſe encore quand il dit que cette feſte fut ordonnée en ce temps-là par un decret Papal. Il le devoit produire s'il en avoit quelqu'vn, ou du moins nommer le Pape qui le fit. Mais il n'avoit garde de faire ni l'un ni l'autre. Car la verité eſt qu'il ſe paſſa encore bien du temps avant que cette feſte fuſt receuë. Gratien dans le Decret du droit Papal, qu'il écrivit quatorze ou quinze ans apres la date de l'Epître de Bernard, au lieu où il rapporte les feſtes qui ſe publioient & celebroient en ce temps-là ne fait nulle mention de celle-ci; Sa gloſſe qui n'a été écrite que pluſieurs années, peut eſtre plus de cent ans apres ſa mort, le remarque expreſſemẽt ſur le paſſage, & montre clairement que l'avis de Bernard étoit encore ſuivi par la pluſpart. Ses paroles ſont notables; *Il n'eſt point ici parlé* (dit la gloſſe) *de la feſte de la Conception: parce qu'il ne*

la faut pas celebrer, comme on fait en beaucoup de lieux, & principalement dans l'Angleterre. Et la raiſon de cela eſt, que la Vierge a été conceuë en peché, auſſi biẽ que les autres Saints; excepté la ſeule perſonne de nôtre Seigneur Ieſus Chriſt. I'ajoûte que Durand Eveſque de Mende,* qui vivoit plus de ſix ou ſept vingt ãs apres la date de l'epître de Bernard, ne met non plus cette feſte au rang des autres, qu'il raporte & conſidere exactement; mais dit ſeulement que quelques uns la celebroiẽt [a]; Et Thomas d'Aquin, qui mourut l'an 1274. dit pareillement que ni l'Egliſe Romaine ni pluſieurs autres ne celebroient point cette feſte, mais toleroiẽt la coûtume de quelques Egliſes, qui la celebroient; Signe evident qu'elle n'y a été receuë que peu à peu par l'ignorance & par la ſuperſtition des particuliers & par la tolerance du Siege Romain; juſques à ce qu'enfin le Concile de Baſle premierement, & puis le Pape Sixte IV. l'établirent par une loi & autorité publique l'an de nôtre Seigneur 1442. & 1476. c'eſt à dire l'un deux cẽs quatre-vint neuf ans, & l'autre trois cens vint & trois ans apres la mort de Bernard. D'où il eſt clair, qu'il n'y pas encore deux cens ans, que cette feſte a été publiquement & univerſellement autoriſée dans la communion du Pape. Ces Meſſieurs ont-ils pas bonne grace de nous vanter l'antiquité de leur Religion, & de nous reprocher la nouveauté de la nôtre? eux dont les plus celebres devotions

*Il vivoit l'an 1280.

[a] *Ratiõ divin. off. l. 7. cap. 7. 3. q. 27. art. 2. & quod l. 6. art. 7.*

ne

ne ſont nées que depuis trois jours? à nous, qui ne croions & n'obſervons rien en tiltre de religion, qui ne ſoit fondé dans l'Ecriture, dont les derniers livres ont été publiés en l'Egliſe il y a plus de quinze cens cinquante ans? Mais le plus dangereux abus de cette feſte, eſt qu'elle ſuppoſe, ou que du moins elle induit fort apparemment que la Sainte Vierge a été conceuë ſans peché; doctrine evidemment erronée, contraire à la Parole de Dieu, inconnuë & inouïë dans le Chriſtianiſme durant les huit ou neuf premiers ſiecles, rudement combatuë par les meilleurs & les plus ſçavans écrivains des derniers temps, où elle a commencé à paroiſtre, & qui eſt enfin demeurée problematique juſques à nos jours entre ceux de Rome meſme; ni le Pape Sixte, ni le Concile de Trente n'ayant ozé la definir, quelque inclination qu'ils paroiſſent avoir à la favoriſer & à la croire. Laiſſons donc nos adverſaires pratiquer leur ſuperſtitieuſe devotion, Freres bien-aimés; ou pour mieux dire prions Dieu, qu'il leur ouvre les yeux, & les en delivre. Et tandis qu'ils abuſent de ce jour pour rendre à la Sainte Vierge un honneur faux & injurieux, comme dit Bernard; emploions-le à lui en rendre un veritable; en meditant ſes belles & ſaintes actions d'humilité, de charité, & de pieté; & en celebrant ſon bon-heur, & ſes precieux avantages; en imitant ſa vertu, & en admirant ſa gloire. Car c'eſt là le vrai

honneur deu à cette Bienheureuſe ; fondé, non ſur des revelations apocryphes, ni ſur des opinions fauſſes & erronées, douteuſes & problematiques ſelon ceux-là meſmes qui les ſuivent; mais ſur la claire, ferme, & indubitable verité des ſaintes & vraiement celeſtes Ecritures de Dieu ; d'où nous avons tiré les paroles que je vous ai leuës, pour eſtre le ſujet de cette meditation. L'Evangeliſte nous y raconte la viſite que la Sainte Vierge rendit à Elizabeth femme de Zacarie, alors enceinte de Jean Baptiſte ; le miracle arrivé à leur entreveuë, & la ſalutation, avec laquelle Elizabeth la receut. Ce ſeront là s'il plaiſt au Seigneur, les trois points que nous traitterons le plus brievement, qu'il nous ſera poſſible, pour vous repreſenter en ſuitte les uſages, que nous en devons tirer pour nôtre edification & conſolation.

En ces jours-là (dit S. Luc) *Marie ſe leva, & s'en alla hâtivement au païs des montagnes en une ville de Iuda. Et entra en la maiſon de Zacarie, & ſalüa Elizabeth.* Il a ci-devant deduit au long, que ce Zacarie étoit Sacrificateur du rang d'Abia; & que lui & Elizabeth ſa femme étant desja fort avancés en aage, & n'ayans jamais eu d'enfans, le Seigneur benit leur couche, & qu'Elizabeth devint groſſe d'un enfant ; & qu'au ſixieſme mois de ſa groſſeſſe l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu en la ville de Nazareth à la Vierge Marie, pour lui annoncer qu'elle ſeroit Mere

du

du Seigneur Jeſus; & que pour lui faciliter la creance de ce miracle, qu'en demeurant Vierge elle ne laiſſeroit pas de concevoir un enfant par la vertu du S. Eſprit, il lui propoſa cet exemple de la puiſſance de Dieu, lui donnant avis de ce qui étoit arrivé à Elizabeth, qui étoit de ſa connoiſſance, comme étant ſa couſine. Marie ayant receu ce meſſage avecque le reſpect, l'obeïſſance, & la ſoûmiſſion, qu'elle devoit, ne manqua pas bien toſt apres le partement de l'Ange, de s'acheminer vers ſa couſine, pour voir & apprendre de ſes propres yeux la merveille que le meſſager de Dieu lui en avoit dite. I'eſtime fort apparente l'opinion de quelques interpretes, qui tiennent que cette ville de la tribu de Juda ſituée dans les montagnes, dont parle ici l'Evangeliſte, ſans nous en dire le nom, étoit la ville d'Hebron; car comme nous l'apprenons du livre de Joſué, Hebron étoit ſituée dans un païs de montagnes, & deſtinée aux Sacrificateurs pour leur demeure, & tenoit le premier lieu entre les villes de la lignée de Juda, avant que Jeruſalem, qui étoit partie dans les terres de Juda, & partie en celles de Benjamin, euſt été magnifiquement baſtie & enrichie par David & par Salomon ſon fils. Elle étoit plus eloignée de Nazareth, que Jeruſalem, qui n'en étoit qu'à ſix lieuës. Mais ni la longueur, ni la rudeſſe & difficulté du chemin dans un païs montueux, ni le ſexe, ni la condition de la Vierge ne l'em-

Beze. *Deodati.* *De Dieu.* *Grotius.* *Ioſué* 21. 11. 13.

peſcha point d'entreprendre ce voyage. Et l'Evangeliſte nous montre ſon ardeur & ſon affection tant à l'entreprendre, qu'à l'accomplir, diſant, qu'elle *ſe leva en ces jours-là*, c'eſt à dire bien toſt apres que l'Ange ſe fut apparu à elle, *& s'en alla hâtivement*. Ce qu'elle tarda ſi peu apres la connoiſſance qu'elle eut de la merveille arrivée à ſa couſine; ce qu'elle fit le voyage meſme en haſte, ſignifie clairement la ſainte impatience qu'elle avoit de la voir. N'eſtimés pas que ce fuſt une vaine curioſité qui lui travaillaſt l'eſprit; ou quelque doute & défiance de la verité des choſes, que l'Ange lui avoit annoncées; comme ſi elle euſt voulu s'en éclaircir, & reconnoiſtre par l'experience ſi la nouvelle étoit vraye ou fauſſe. Le plein teſmoignage que l'Ecriture rend à ſa foy ne nous permet pas d'avoir ces penſées; & la calomnie d'un Jeſuite*, qui les a impudemment attribuées à l'un de nos écrivains ſe découvre evidemmẽt par la lecture des paroles de celui qu'il a accuſé, qui portent expreſſemẽt, que *la Vierge n'alla pas ſimplement chés Elizabeth pour s'enquerir ſi ce que lui avoit dit l'Ange étoit vrai; car* (dit-il) *comme elle avoit conceu le Fils de Dieu en ſon ventre; auſſi le portoit-elle en ſon cœur par foy*. D'où paroiſt encore combien eſt fauſſe & effrontée l'outrageuſe calõnie du meſme Jeſuite, qui n'a point eu de honte de dire que cet écrivain qui parle ſi magnifiquement de la foy de la Sainte Vierge, aime & embraſſe vo-

* *Maldonat. ſur le lieu.*

Calvin ſur ce lieu.

lontiers toutes les penſées, qui diminuent tant ſoit peu ſon honneur. Mais c'eſt l'ordinaire de ces gẽs de taſcher de rendre nôtre cauſe odieuſe par des impoſtures, parce qu'ils ne peuvent la combatre avec de bonnes & ſolides raiſons, qui ſont les armes de la verité. I'ajoûte encore que bien que les devoirs de la civilité & de l'humanité, que ſe rendent les perſonnes amies, ou conjointes de ſang, ou d'alliance, ſoient plûtoſt loüables, que blâmables, neantmoins ce ne fut pas ſimplement pour feliciter ſa couſine de ſon bon-heur, que la Sainte Vierge fit ce voyage. Il y avoit en tout ceci quelque choſe de plus grand, de plus ſaint, & de plus ſolide; comme le montra l'evenement. C'étoit ſans doute ce divin hoſte, que la Vierge avoit freſchement receu, c'eſt à dire l'Eſprit de Dieu, qui conduiſit tout ce deſſein, pour executer dans l'entreveuë de ces deux ſaintes & religieuſes perſonnes les merveilles que nous orrõs inçontinent. Mais comme c'eſt un Eſprit de lumiere, qui conduit ordinairement les ſiens par les raiſons de ſa divine ſapience, & non par des inſtincts ou par des éguillons ſourds & aveugles, je ne doute point qu'il n'excitaſt le cœur de la Vierge à ce deſſein par les mouvemens de ſa charité, de ſa foy, de ſon zele, & de ſon humilité. Je dis premierement de ſa charité; qui la ſollicitoit à prendre part dans la benediction, dont le Seigneur avoit ſi ineſperément & ſi miraculeuſement

leusement favorizé sa parente, & pour lui communiquer reciproquement le bonheur & l'honneur, où la grace de Dieu l'avoit elevée ; afin que par cette mutuelle communication elles fussent l'une & l'autre edifiées & consolées, la joye & la gratitude de chacune croissant & s'enflammant par celle de l'autre. La foy de la Sainte Vierge y cherchoit aussi son avantage. Car bien qu'elle fust persuadée de la verité ; neantmoins la veuë de la chose mesme étoit capable d'ajoûter quelque degré tant à sa creance qu'a la joye, qu'elle en avoit. Comme encore que nous ne doutîons nullement des promesses que Dieu nous fait en sa parole, si est-ce pourtant, que les tesmoignages reels qu'il daigne nous en donner quelques fois par des delivrances, ou des consolations particulieres, ne laissent pas de fortifier & d'affermir nôtre foy, & d'enfoncer s'il faut ainsi dire, ses racines plus avant dans nôtre cœur. J'ai dit en troisiesme lieu que le zele de la Sainte Vierge avoit aussi part dans le dessein de ce voyage ; parce qu'elle s'y proposoit de glorifier Dieu en visitant une famille sainte & religieuse, où les merveilles de sa bonté & de sa puissance paroissoiét d'une fasson si illustre, & où elle desiroit encore ajoûter celles, qu'il épandoit en elle-mesme, à la grande gloire de leur commun Seigneur. Enfin sa modestie & son humilité reluisent aussi clairement dans ce dessein, comme plusieurs

excellens

excellens Interpretes les ont remarquées, en ce que ſans avoir égard à ce comble de gloire, où Dieu l'elevoit par ſa grace au deſſus non d'Elizabet ſeulement, mais de toutes les femmes; elle ſe diſpoſe ſi franchement & ſi promptement d'aller vers ſa couſine ; ſans attendre qu'elle l'euſt prevenuë, rendant cette deference à ſon aâge, & à l'état où elle ſe treuvoit, bien avant dans ſa groſſeſſe, & par conſequent mal propre à faire ce voyage. L'ayant donc fait pour ces raiſons, apres qu'elle fut entrée en la maiſon de Zacarie, & qu'elle eût ſalüé Elizabeth, *il avint* (dit l'Evangeliſte) *qu'auſſi toſt qu'elle eut oüi la ſalutation de Marie, le petit enfant treſſaillit dans ſon ventre, & Elizabeth fut remplie du Saint Eſprit*. Le miracle conſiſte comme vous voyés, en deux points; l'un, que l'enfant treſſaillit; l'autre, que la mere fut remplie du S. Eſprit. Saint Luc poſe expreſſement l'un & l'autre. Mais il ne dit rien de ce que le Jeſuite dont nous avons desja parlé ajoûte comme conſtant & indubitable; que ce fut la Sainte Vierge, qui ouvrant la bouche pour ſaluer ſa couſiue exhala & épandit en elle le Saint Eſprit dont elle étoit pleine. C'eſt là une penſée bourruë; née de la devotion extravagante de celui qui la met en avant, ſans aucun fondement dans l'Ecriture, ni ici, ni ailleurs; Et la belle ſimilitude, dont ce Jeſuite l'enrichit, eſt bien digne de ſa boutique; quand il compare la Sainte Vierge exhalant ainſi le Saint Eſprit,

à des

à des femmes qui ayant trop pris de vin, en repandent l'odeur aux perſonnes qu'elles ſaluënt, où à qui elles parlent. N'eſt-ce pas-là un riche ornement de rhetorique, & bien digne d'entrer dans un diſcours fait à l'honneur de la Sainte Vierge? Mais laiſſant là la baſſeſſe & l'indignité de cette image, je dis que nous ne liſons point, que la Vierge ait donné le Saint Eſprit à aucun. Cela n'appârtient qu'à Dieu, & à ſon Fils Jeſus Chriſt, qui en eſt le depoſitaire. I'avouë que le Saint Eſprit a été quelquesfois donné aux croians à la priere & à l'impoſition des mains des Apôtres. Mais la Sainte Vierge n'ayant jamais eu ni exercé leur charge, l'on ne peut lui appliquer ce qui ne convient qu'à ceux qui en ont été pourveus. Je ne voudrois pas aſſeurer non plus ce que dit auſſi ce Jeſuite que dans ce miracle le Saint Eſprit ait premierement été donné à l'enfant, & puis en ſuite à la mere. Il y a plus d'apparence qu'il fut épandu ſur tous les deux en un meſme inſtant. Il eſt vrai que l'Evangeliſte dit, que *l'enfant treſſaillit*, & puis ajoûte, que *la mere fut remplie du Saint Eſprit.* Mais cet ordre de ſes paroles n'induit pas que l'un ait été fait devant l'autre. Je croirois plûtoſt que l'Evangeliſte ayant repreſenté l'effet, aſſavoir le treſſaillement de l'enfant, nous en montre la cauſe dans les paroles ſuivantes, pour nous faire entendre que ce ſoudain mouvement de l'enfant ne venoit pas d'une cauſe naturelle

(comme

(comme il arrive quelquesfois, que la paſſion, & les autres accidens ordinaires aux femmes groſſes, font treſſaillir leur fruict dans leur ventre) mais qu'il procedoit d'une cauſe ſur-naturelle & du tout extraordinaire; aſſavoir du Saint Eſprit, qui avoit rempli la mere, & fait treſſaillir l'enfant au meſme inſtant. Ce mouvement extraordinaire & ſur-naturel de l'enfant étoit un ſymbole myſtique de ce qui arriva depuis; ſignifiant que Jean iroit au devant de Jeſus, pour lui preparer les cœurs du peuple; Il ſe remua dés que la mere du Seigneur approcha; comme s'il euſt voulu dés-lors lui donner un échantillon de ſon office; ou pour ſignifier avec quelle joye & allegreſſe il lui rendroit ce ſervice de la charge à laquelle il eſtoit deſtiné. Et l'Eſprit qui le mouvoit, fit comprendre à ſa mere la raiſon de ce treſſaillement; comme il paroiſt par le langage qu'elle tiendra incontinent apres à la Sainte Vierge, quand elle lui dit *qu'auſſi-toſt que la voix de ſa ſalutation étoit parvenuë à ſes oreilles, ſon enfant avoit incontinent treſſailli de joye dans ſon ventre.* Ainſi autresfois les jumeaux, dont Rebecca étoit enceinte, s'entrepouſſant dans ſon ventre, avoient figuré & comme prophetizé par ce mouvement, le choc & le conflict des deux nations, qui devoient ſortir d'eux: & l'Eſprit de Dieu en avoit ſemblablement declaré le ſecret à la mere, qui les portoit. Il me ſemble que c'eſt aſſez de pouſſer juſques-là *Gen. 25 22. 23.*

ce

ce myſtere du treſſaillement de Saint Jean, en le prenant pour un ſecret hommage, que le ſerviteur a rendu au Maiſtre, le précurſeur à ſon Seigneur; & pour un embleſme & un pronoſtic de l'office qu'il lui devoit rendre; le miracle de Dieu, & le teſmoignage qu'il donnoit de la dignité de ſon Fils, reluiſant aſſez en cela; ſans qu'il ſoit beſoin de porter nôtre curioſité plus avant pour rechercher, comme font pluſieurs, ſi l'enfant ſentit, & reconnut lui meſme la verité de ces choſes; c'eſt à dire s'il ſçeut & reconnut dés lors, que la Vierge, qui ſalüoit Elizabeth, eſtoit la mere de Jeſus, & que Jeſus conceu dans ſon ſein étoit le Fils de Dieu, au devant duquel il étoit envoyé. Certainement il n'y a rien d'impoſſible à Dieu, & ſon Eſprit ſouffle où il veut, & y produit tels effets que bon lui ſemble; & a Dieu ne plaiſe que nous pretendîons borner ſa vertu; ou dire qu'il ne pourroit quand meſme il le voudroit, elever les ſens & l'eſprit d'un enfant étant encore dans le corps de ſa mere, juſques à ces connoiſſances-là: bien que nous en ignorîons entierement les moyens. Je dis ſeulement qu'un tel miracle n'ayant jamais été fait dans l'Egliſe que nous ſçachions, & étant tres-difficile de reconnoiſtre quel en pourroit eſtre l'uſage, il ſemble que nous ne devîons pas aiſement l'admettre, ſi la parole de Dieu ne nous y contraint en le poſant expreſſement. Or elle ne dit rien ici, qui

qui nous oblige à cela. Elle dit que l'enfant treſſaillit ; Mais ce n'eſt pas dire qu'il euſt le ſentiment & la connoiſſance de ce qui ſe faiſoit alors. Elizabeth ajoûte, que quand la Vierge l'avoit ſalüée, l'enfant avoit treſſailli. Mais ce n'eſt pas dire qu'il euſt ouï la ſalutation. Elle dit *qu'il avoit treſſailli de joye*, ou, comme porte l'original *en joye*. Je laiſſe ce qu'écrit un homme fort ſçavant, que le mot que nous avons traduit *joye*, ſignifie proprement l'action du corps, que fait un homme, qui ſe rejouït, & non la paſſion de ſon cœur : de ſorte que ces mots ſignifient ſimplement quel fut le mouvement de l'enfant ; que ce fut un mouvement tel qu'eſt celui de la joye, quand l'excez de nôtre contentement nous fait treſſaillir. Je laïſſe encore ce que l'on pourroit dire, qu'Elizabeth entend ſa joye, & non proprement celle de ſon enfant, & veut ſimplemẽt dire que dans l'extreme joye qu'elle avoit receuë de voir & d'ouïr la ſainte Vierge, l'enfant avoit treſſailli au meſme temps. Je laiſſe dif-je ces choſes. Poſons qu'il y ait eu de la joye dans le cœur de l'enfant ; Pourquoi ne la prendrons-nous pas comme nous faiſons tous les jours dans nôtre commun langage, pour cette joye que reſſentent les enfans, quand ils ſont à leur aiſe ? bien que ce ne ſoit nullement ni la raiſon ni la connoiſſance des choſes qui fait naiſtre ce contentement en eux ? Pourquoi ne dirons-nous pas que la vertu de l'Eſprit celeſte

Grotius.

mit le cœur de l'enfant dans cet état, afin qu'en ſuite il s'étendiſt en ce mouvement, qu'il fit, quand il treſſaillit? C'eſt-là tout au plus ce que l'on peut conclurre de ces paroles; & non que l'enfant ait receu dés lors les ſentimẽs & les cõnoiſſances des choſes celeſtes, qu'il eut depuis. Je ſçai bien qu'il y a de grands auteurs, qui tiennent ce dernier parti; Mais outre qu'il y en a d'autres non moindres, qui ſuivent le contraire, comme ſaint Auguſtin nommément, puis que cette écriture que les premiers prenent pour l'unique fondement de leur opinion, ne l'enſeigne pas, il me ſemble que le meilleur eſt de laiſſer ce qu'elle taiſt, & de travailler plûtoſt à nous édifier dans les choſes, qu'elle nous apprend clairement, que de rechercher inutilement celles, qu'elle ne poſe point. Conſiderõs donc plûtoſt ce qu'elle dit ici bien expreſſement qu'Elizabeth à cette ſalutation de la Vierge *fut remplie du Saint Eſprit*. Avant cela elle en avoit desja receu la meſure ordinaire des fideles, qui vivoient en cette diſpenſation-là. Mais Dieu alors pour honorer la venuë de ſon Fils, & en ſignifier les effets, lui donna de nouvelles lumieres, & de nouveaux mouvemens; en telle abondance, qu'elle declara ce qu'elle ne pouvoit avoir ſceu ni par le miniſtere des ſens, ni par le diſcours de la raiſon. Cet Eſprit lui enſeigna en un moment tout ce qui étoit arrivé à la Sainte Vierge; il lui apprit & la conception de Jeſus, & ſa qualité,

Dans l'Epitre 57. à Dardan

& le myſtere du treſſaillement de Jean, & la foy de la Sainte Vierge, & l'infaillible evenement de ce qu'elle avoit creu. La maniere meſme de ſon parler ſe reſſent de cette force celeſte, qui avoit rempli ſon ame; Car *elle s'écria à haute voix*, dit l'Evangeliſte; Ce n'eſt pas là le ton d'une ſimple ſalutation; où l'on n'a pas accoûtumé de crier. C'eſt l'air d'une ame ravie, qui voyant dans cette nouvelle lumiere, dont le Saint Eſprit l'éclairoit, tout le myſtere de Jeſus, hauſſe ſa voix pour mieux témoigner ſon admiration, & prononce des oracles de Dieu, & non des civilités humaines; *Tu es benite entre les femmes* (dit-elle à la Vierge) *& benit eſt le fruit de ton ventre.* Je ne puis goûter l'opinion de ceux, qui prenent ceci pour un ſimple compliment, ſemblable à ceux qui ſe rencontrent aſſés ſouvent dans le vieux Teſtament exprimés en ces paroles, où une perſonne ſouhaite la benediction de Dieu à celui qu'elle ſaluë; comme ſi Elizabeth avoit dit, *Tu ſois benite*; ou, *Que benite ſois tu entre les femmes.* Cela eſt froid & languiſſant à mon avis dans un ſujet ſi magnifique. Je le prens plûtoſt pour une declaratiõ qu'elle fait de ce qu'elle venoit d'apprendre du Saint Eſprit, & du bõheur de Marie, & de la dignité de ſon enfant; Elle dit que Marie *eſt benite entre les femmes*; pour ſignifier que de toutes les femmes du monde elle eſt celle, que Dieu a le plus honorée de ſes graces & benedictions; l'ayant choiſie pour

le plus glorieux miniſtere, qui fut jamais. Et pour s'en expliquer plus clairement, & exprimer la raiſon de cette ſinguliere benediction, dont elle felicite Marie, elle ajoûte, *& benit eſt le fruit de ton ventre.* Ici elle montre bien qu'elle ſçavoit le ſecret de Marie, parlant clairement de l'enfant qu'elle avoit conceu, & qu'elle nomme *le fruit de ſon ventre*, par une faſſon de parler familiere aux Ebreux ; comme il paroiſt par divers lieux de l'Ecriture où elle eſt employée en ce ſens. Au reſte bien qu'elle uſe d'un meſme terme & pour la mere & pour l'enfant, il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'elle vueille ou confondre ou egaler leurs dignités. Elle les diſtingue tres-bien quand elle reconnoiſt incontinét apres ce divin enfant pour ſon Seigneur. Mais elle entend que la mere eſt benite ſelon la meſure de ſa nature creée, & le Fils benit ſelon la majeſté de ſa perſonne divine ; le Fils comme Redempteur ; la mere comme rachetée ; celui-là comme le treſor & la ſource inépuiſable de toute grace ; celle-ci comme un vaiſſeau, riche à la verité & tres-abondamment rempli de graces, mais toutes puiſées de la plenitude de ſon Fils. Elizabeth apres la benediction de la Vierge & de ſon enfant, admire ſon humilité en l'honneur qu'elle lui fait de la viſiter, *D'où me vient ceci* (dit-elle) *que la mere de mon Seigneur vient vers moy?* Elle reconnoiſt franchement la dignité & l'excellence de la Vierge en cette haute & glo-

rieuſe

rieuſe qualité qu'elle a d'eſtre la mere de nôtre Sauveur, qu'elle appelle *ſon Seigneur*, à l'exemple de David, qui prophetizant de ſa gloire lui donne le meſme titre, *Le Seigneur* (dit-il) *a dit à mon Seigneur, Sieds toi à ma dextre.* Elle avouë en ſuite, que ce lui eſt une grande faveur, & au deſſus de ſon merite, d'avoir été viſitée d'une perſonne ſi elevée au deſſus d'elle, & de toutes les autres femmes. Car c'eſt ce que ſignifient ces paroles, *D'où me vient ceci* qu'une telle perſonne *vienne vers moi?* Qui ſuis-je, & qu'ai-je fait, pour meriter un ſi grand honneur? Jean Baptiſte imita depuis cette modeſtie de ſa mere; & uſa envers Jeſus de termes ſemblables à ceux qu'Elizabeth employe ici envers Marie, lors que le voyant ſe preſenter pour eſtre baptizé de ſa main, il s'en excuſa fort, diſant, *I'ai beſoin d'eſtre baptizé par toy, & tu viens à moy?* Elizabeth ajoûte pour teſmoignage du bonheur qu'elle reçoit, ce qu'elle avoit ſenti ſon enfant remuer au meſme inſtant, que la Vierge l'avoit ſalüée; Signe évident, qu'elle rapportoit ſon mouvement à une cauſe divine & ſurnaturelle, & le regardoit comme un effet de la grace que Dieu lui faiſoit l'honorant de la viſite de la mere de ſon Fils, & épandant ſon Eſprit ſur elle au meſme moment. C'eſt le but de ſes paroles, dont le ſens a été expliqué ci-devant; *Car voici incontinent que la voix de ta ſalutation eſt parvenuë à mes oreilles, le petit enfant a treſſailli de joye dans mon ventre.*

Pſe. 110. 1.

Matth. 3. 14.

Enfin Elizabeth pouſſée & conduite par le meſme Eſprit, couronne la foy de la Vierge du bonheur & de la loüange, qui lui appartient? *Bien-heureuſe eſt* (dit-elle) *celle, qui a creû.* C'eſt un grand bonheur à la Vierge d'avoir été mere du Seigneur: mais ce lui en eſt un plus grand encore d'avoir creû en lui ſelon ce qu'en a jugé le Seigneur meſme: lors qu'une femme s'étant écriée, *Bien-heureux eſt le ventre qui t'a porté, &* *Luc, 11. 27.28.* *bien-heureuſes les mammelles, qui t'ont allaité,* il répondit, *Mais plûtoſt bien-heureux ſont ceux qui oyent la parole de Dieu, & la gardent.* C'eſt une gloire incomparable à Marie d'avoir conceu le Fils de Dieu dans ſes entrailles; Mais ſon bonheur eſt proprement en ce qu'elle l'a porté dans ſon cœur. Sa foi fut le premier degré de ſa gloire; & la vraye cauſe de ſon bonheur: & à vrai dire elle ne conceut ce fruit celeſte en ſon corps, que parce qu'elle l'avoit desja conceu en ſon ame par la foy. Certainement ſa foy ſe montra admirable en ce point. Abraham eſt à bon droit celebré dans les Ecritures de ce que ſans avoir égard ni à l'amortiſſement de ſon corps, ni à la *Rom. 4. 19.20. 21.* vieilleſſe & ſterilité de Sara ſa femme, mais à la ſeule puiſſance de Dieu, il creut à la promeſſe qu'il lui fit de lui donner un fils nai de ſa chair. La foy de Marie s'eleva d'autãt au deſſus de celle du Patriarche, que l'enfantement d'une Vierge eſt un miracle plus grand & plus incroyable, que celui d'une vieille fẽme. Les dernieres paroles d'Eliza-

d'Elizabeth ſe peuvẽt prendre en deux faſſons; premierement en les rapportant à la foi de Marie, en ce cens; *Bien-heureuſe eſt celle qui a creu, que les choſes qui lui ont été dites par le Seigneur, s'accompliront*; c'eſt à dire qui n'a point douté, que ce qui lui a été dit par l'Ange de la part de Dieu, n'arrivaſt. Il ſe treuve en S. Marc une faſſon de parler toute ſẽblable; *Quiconque dira à cette montagne, enlevẽ toi, & te jette en la mer, & ne ſera point de difficulté en ſon cœur, mais croira que ce qu'il dit ſe fera, tout ce qu'il aura dit lui ſera fait.* Mais ces paroles ſe peuvent auſſi rapporter & au bonheur & à la foy de Marie conjointement, en les prenant comme a fait nôtre Bible Françoiſe, *Bienheureuſe eſt celle qui a creu; car les choſes qui lui ont été dites par le Seigneur, auront leur accompliſſement*; c'eſt à dire qu'elle eſt bien-heureuſe d'avoir creu; parce que les choſes, qu'elle a creuës, ſeront punctuellement accomplies, aſſavoir tout ce que l'Ange lui avoit dit de la conception & de la naiſſance de ſon Fils, & qu'elles ſeront ainſi accomplies parce qu'elle avoit creu. Ces expoſitiõs ſont toutes deux bonnes. La premiere nous montre la nature & l'office de la foy; c'eſt de croire ce que Dieu nous dit; de s'aſſeurer & ſe perſuader que ce qu'il nous dit eſt vrai. La ſeconde nous enſeigne l'efficace de la foy; aſſavoir que ſi nous croyons les choſes, que Dieu nous promet, elles ſeront indubitablement accomplies, & nous par conſequent bienheureux.

Marc. 11. 28.

Car la foy est une condition que Dieu appose à toutes les promesses qu'il nous fait ; d'où vient ce que le Seigneur dit si souvent dans l'Evangile aux personnes, à qui il promettoit quelque grace, *Qu'il vous soit fait selon vôtre foy.* Et delà vous voyés la raison pourquoi les incredules sont privés du salut & des autres benefices de Dieu ; Ce n'est pas que Dieu manque ou de bonté ou de puissance pour les sauver ; Mais leur incredulité rend ses promesses nulles à leur égard ; parce qu'ils n'ont pas la condition, qu'il requiert en nous pour les accomplir. Voilà Fideles, ce que nous avons estimé à propos de vous dire sur ce texte. Admirons, retenons, & imitons religieusement les beaux exemples, que ces deux Saintes & bien-heureuses personnes nous y donnent de leur pieté & de leur vertu. Et premierement la charité, l'humilité, & la bonté de Marie, qui sans avoir égard ni à la foiblesse de son sexe, ni à la tendresse de son corps, ni à l'avantage de sa dignité, quitte sa maison, & fait un voyage assez difficile pour faire part à Elizabeth de sa joye, & de ce tresor de benediction, dont le Seigneur l'avoit enrichie. Soyons prompts comme elle, à communiquer à nos freres & à nos sœurs ce que Dieu nous a departi de ses biens. Visitons les, & leur rendons tous les devoirs, qui peuvent contribuer à leur edification & consolation. Recherchons aussi chez eux tout ce qui peut servir à la nôtre.

Matth. 9.28.

S'ils

S'ils ont receu quelque faveur du ciel, conſide-rons-la & l'eſtimons, à l'affermiſſement de nô-tre commune foy, & à la gloire de l'auteur de tous nos biens. Ne dédaignons point les au-tres, ſous ombre que les graces, qu'il nous a departies, ſurpaſſent celles, dont il les a favori-ſés. La mere du Sauveur du monde étoit beau-coup plus qu'Elizabeth. Et neantmoins vous voiés avec quelle haſte & affection elle la viſi-te. Combien ſommes-nous eloignés de cette admirable bonté, nous que les moindres faveurs de Dieu rendent ſi inſolens, que pour peu que nous ayons d'avantage ſur nos freres, je ne dis pas en ce qui regarde les choſes celeſtes, mais meſme celles de la terre, qui ne ſont que bouë & vanité, nous les mépriſons fierement, & bien loin de les viſiter, & rechercher, à peine daig-nons-nous leur parler? Reverons les dons de Dieu, par tout où nous les voions, quelque pe-tite qu'en ſoit la meſure; ne les conſiderant pas tant en eux-meſmes, qu'en la ſource d'où ils viennent, & en cette divine bonté, dont ils ne laiſſent pas d'eſtre des rayons, encore qu'ils ſoyent menus & foibles en eux-meſmes. Mais Elizabeth de l'autre part montre aux petits avec quelle joye, franchiſe, & reconnoiſſance, ils doivent ſe conduire envers ceux à qui Dieu a fait plus de grace qu'à eux, & de la bonté deſ-quels ils reçoivent quelque faveur. Il y a des eſprits ſi ſuperbes, qu'ils ne penſent pas, qu'il y

ait rien au deſſus d'eux. Les avantages que Dieu a donnés à leurs freres, leur font mal aux yeux. Ils les extenuënt le plus qu'ils peuvent; & ne les voient, & n'y penſent, & n'en parlent qu'avec un cœur envieux. Ils ſont ſi malins, que quand vous les obligés, ils reçoivent moins de contentement du bien que vous leur faites, que de deplaiſir de ce que vous avés eu l'avantage de le faire. D'autres croient que tout leur eſt deu, & ne vous ſçavent nul gré ni de l'honneur, ni du bien, que vous leur faites. Y étoit-il pas tenu? (diſent-ils) La loy de Dieu & la communion de nature & de religion ne l'y obligeoit-elle pas? Mais la bien-heureuſe Elizabeth ſe voiant honorée de la viſite de la Sainte Vierge, n'eut aucune de ces ingrates & noires penſées. Elle receut cet honneur avec une ſincere & naïve gratitude; & avec une joye franche & de bonne foy. Elle vit la gloire de Marie ſans envie; Elle reconnut ſes avantages, & admira ſa bonté d'avoir daigné venir à elle, & celebra ſa foy. Ce ſont les ſentimens qu'il faut avoir, Ames Fideles, des graces que Dieu a departies à ſes ſerviteurs & à ſes ſervantes, & des faveurs, ou des biens, qu'ils nous font; en conſiderant non ce qu'ils nous doivent, mais ce que nous leur devons; & penſant qu'il n'eſt pas tant ici queſtion de leurs perſonnes, & de leurs actions, que de Dieu, qui les a faits ce qu'ils ſont, & qui nous preſente par eux, le bien ou l'honneur

qui

qui nous en vient, pour eſtre glorifié en eux. Quand vous les honorés, comme vous devez, c'eſt Dieu à vrai dire que vous honorés, & non pas eux; comme de l'autre part, c'eſt encore à lui que s'addreſſe voſtre fierté & vôtre malignité, quand vous les mépriſés, ou quoi qu'il en ſoit, que vous ne leur rendés pas l'honneur qui ſe doit. Ce n'eſt pas que je vueille que vous les adoriez, ou que vous en faciés des idoles, comme les flateurs, qui deïfient par maniere de dire tous ceux qui leur font du bien, ou en qui ils remarquent quelque extraordinaire perfection ſoit d'eſprit, ſoit de vertu. Il y a bien de la difference entre honorer une perſonne, qui eſt ce que Dieu vous commande; & l'adorer, qui eſt-ce qu'il vous defend. Et ſi vous n'eſtes pas obligé à l'adorer, ce n'eſt pas à dire que vous ayés droit de la mépriſer. Il y a un milieu entre ces deux extremités, que vous tiendrés, ſi vous eſtes ſage; fuyant & le defaut de l'orgueilleux, & l'excez du flateur; honorant ce que l'un mépriſe; reconnoiſſant pour creature ce que l'autre deïfie. Et cela ſoit dit en general. Mais apprenons particulierement & nommément d'Elizabeth, comment il faut ſe conduire envers la Sainte Vierge pour lui rendre l'honneur, qui lui eſt deu. Nous pouvons ſuivre ſon exemple en toute ſeureté; puis que Dieu nous teſmoigne qu'elle étoit remplie du Saint Eſprit, quand elle nous donna cette leçon;

au lieu

au lieu qu'il eſt bien à craindre que l'eſprit de la ſuperſtition & du monde n'ait inſpiré à certains autres, les enſeignemens qu'ils ſe ſont voulus meſler de nous donner de la façon d'honorer la Vierge; Du moins m'avouëra-t'on bien que nous avons une certitude incomparablement plus grande ſur le fait d'Elizabeth, que ſur celui des autres, quels qu'ils puiſſent eſtre d'ailleurs. Or en la religion auſſi bien qu'en tout autre ſujet important, il faut ſuivre le plus ſeur, & laiſſer le moins certains. Attachons-nous donc à cét exemple ſans varier ni tourner, ſoit à droit ſoit à gauche. Premierement vous voyes que l'occaſion & la choſe meſme, & la diſpoſitiõ de l'eſprit d'Elizabeth, tout épanouï s'il faut ainſi dire, en reconnoiſſance, en amour, en rejouïſſance, & en reſpect vers la Vierge, l'obligeoit & la portoit à lui rendre tout ce qui lui eſt deu d'hõneur juſques à ſon dernier point. Et neantmoins vous ne voyés nulle part dans ce texte, qu'elle l'adore, ou la ſerve du ſervice de dulie ou d'hyperdulie; ni qu'elle ſe proſterne à ſes pieds, ni quelle la ſaluë du nom de ſa Deeſſe, ou de ſa Dame, ou de ſa Redemptrice & Sauvereſſe, ou de celui de la Reine des Cieux, de la porte de Paradis, de la Mediatrice du genre humain, ou de l'échelle de Jacob; ou de quelqu'autre ſemblable. Elle ne lui promet point de lui faire des vœux, ni de lui dedier des feſtes, ni de lui conſacrer des Temples ou des

chap-

chappelles, ou des images ſoit en plate peinture, ſoit de relief, ni d'aller vers elle en pelerinage, ou de lui preſenter de l'encens & de la bougie allumée; ou de lui donner tout ce qu'elle poſſederoit, deuſt-elle poſſeder quelque grand & fleuriſſant Royaume. Certainement nous pouvons donc bien nous paſſer de toute cette devotion ſans manquer à l'honneur que nous lui devons, puis qu'Elizabeth qui l'honora ſans doute comme il falloit, ne fit rien de tout cela. Mais que fit-elle donc? Premierement elle reconnut, & confeſſa à haute voix, qu'elle étoit *benite entre les femmes*; ſecondement que Jeſus qu'elle portoit alors dans ſon corps, & dont elle accoucha ſon terme étant venu, étoit le fruit de ſon ventre; en troiſieſme lieu, qu'elle eſt la *mere de nôtre Seigneur*? & enfin en quatrieſme & dernier lieu, qu'elle a creu & qu'elle eſt bien-heureuſe d'avoir creu les choſes, qui lui furent dites par le Seigneur. En conſcience n'eſt-ce pas là le vray & legitime honneur que nous devons tous à cette Sainte & bienheureuſe Vierge, d'en avoir ces ſentimens, de les confeſſer & publier à toutes occaſions? S'il y a des gens aſſés malheureux pour lui dénier & refuſer ces eloges qui lui appartiennent; ils ſont coupales, je l'avouë de ne lui pas rendre ce que nous lui devons d'honneur; comme par exemple quelques Anabaptiſtes, qui tiennent que la chair de Jeſus a été formée du ciel, & n'a

fait

fait ſimplement que paſſer par le corps de la Vierge; cõtre ce qu'Elizabeth dit expreſſemẽt, que Jeſus eſt le fruit de ſon ventre ; comme les Neſtoriens, qui rompans l'uniõ perſonnelle des deux natures en Jeſus Chriſt, ne peuvent vrayement reconnoiſtre pour nôtre Seigneur, celui dont la Vierge eſt mere; ni ceux-là nõ plus, qui ne le tiennent que pour une ſimple creature ; étant clair qu'Elizabeth ne l'auroit pas appellé ſon Seigneur s'il n'étoit vrayement Dieu ; ni la Vierge mere de ce ſiẽ Seigneur, ſi l'enfant de la Vierge & le Fils de Dieu n'étoient une ſeule & meſme perſonne. Par la grace de Dieu nous ſõmes tres-eloignés de tous ces blaſphemes; & nul ne peut niér que nous ne croyons fermemẽt & ne confeſſions hautement tout ce qu'Elizabeth dit ici & du Fils & de la Mere. Soyons donc certains que nous ne manquons en nulle ſorte à l'hõneur, qui eſt legitimemẽt deu à cette ſainte Vierge. Continuons, & ſuivons fidelemẽt la leçon que nous donne ici Elizabeth ; Et avec ces reſpectueux ſentimẽs que nous avõs de la mere de nôtre Seigneur, joignõs une conſtante & religieuſe imitatiõ de ſa pieté & de ſa foy, embraſſãt d'un cœur entier tout ce que Dieu nous à dit en ſes Ecritures, afin qu'apres avoir creu cõme elle, nous ſoyons auſſi bienheureux avec elle & avec les autres Saints; voyant un jour là haut dãs les cieux l'accompliſſemẽt de toutes les choſes qui nous ont été promiſes, à la gloire de nôtre Sauveur & à nôtre ſalut eternel. Ainſi ſoit-il.

SERMON XIX.

SUR LUC. I. VERS.

46. 47. 48. 49.

Alors Marie dit; Mon ame magnifie le Seigneur.
Et mon esprit s'est égayé en Dieu mon Sauveur.
Car il a regardé la petitesse de sa servante. Voici doresnavant tous âages me diront bien-heureuse.
Car le Puissant m'a fait choses grandes.

Prononcé le 8 Decembre, 1651.

CHERS FRERES; Il vous peut souvenir, qu'il y a justement un an, que la feste de la Conception de Marie, à laquelle nos adversaires ont consacré ce jour, nous donna occasion de vous parler de cette sainte & benite Vierge, & de la visite, dont elle honora sa cousine Elizabeth, mere de Jean Baptiste, & de la reception, qui lui fut faite. Maintenant puis que la providence divine a encore fait rencontrer le mesme jour & la mesme solennité dans la semaine du service, que nous vous devons; j'ai estimé à propos pour le bien de vôtre edification de poursuivre le mesme sujet; & apres la salutation d'Elizabeth, que vous ouîtes alors, de mediter maintenant le divin cantique, que la bien-heureuse Marie touchée & inspirée de

l'Esprit

l'Eſprit de Dieu, prononça en cette occaſion, & qui fut comme la réponſe qu'elle fit à l'accueil & aux paroles de ſa couſine. Car la converſation de ces deux perſonnes fut toute divine ; toute formée & gouvernée par le Saint Eſprit ; & vrayement digne tant des graces miraculeuſes, que Dieu leur avoir faites, que de ces ſacrés regiſtres des Ecritures celeſtes, où ſaint Luc l'a conſignée dans le lieu de ſon Evangile, que nous venons de vous lire. Nous n'apprenons point, que les premiers miniſtres de Jeſus Chriſt ayent baillé à l'Egliſe ou le portrait du viſage de cette unique Vierge, ou les habits quelle portoit, ou la chambre où elle logeoit, ni qu'ils ayent inſtitué des feſtes à la memoire de ſa naiſſance, ou de ſa mort, & bien moins à celle de ſa Conception, ou de quelqu'un des plus ſignalés accidens de ſa vie. Mais bien voyez-vous, qu'ils ont pris le ſoin de nous conſerver les precieux enſeignemens de ſa pieté, de ſon humilité, & de ſa devotion, les exemples de ſa foy & de ſon obeïſſance, & les faveurs qu'elle receut du ciel, c'eſt à dire les oracles, que le Saint Eſprit prononça par ſa bouche dans ce cantique excellent, qu'il lui inſpira. Et cela nous montre clairement, que le vrai & legitime honneur, que nous devons à cette bienheureuſe, n'eſt pas de lui dedier des images & des figures, des chappelles & des temples, des feſtes & des ſolennités, ni de garder ou de

baiſer

baiſer quelques pieces de ſa robe ou de ſes meubles, ni de viſiter la pretenduë maiſon, où elle demeuroit autresfois lors qu'elle étoit ſur la terre; qui ſont les cultes & les devoirs que Rome lui rend maintenant, inventés par la volontaire ſuperſtition des hommes, inutiles à la pieté Chreſtienne, tres-dangereux, & degenerans aiſément en une devotion charnelle & bâtarde, & ſemblable à celle des Payens; mais biẽ de lire & de conſiderer exactement ſes propos, & d'admirer ſes exemples, que les Evangeliſtes de ſon Fils nous ont laiſſés & conſervés, & d'en faire nôtre profit, en loüant & imitant ſes vertus, & en recevant & ſuivant fidelement ſes enſeignemens. Employons particulierement à cela ces heures, que nos adverſaires perdent à exercer des ſervices, que Dieu ne leur a point ordonnés, & que la Sainte Vierge n'a jamais demandés ni deſirés. Son Cantique contient trois articles; Le premier de ce qui regarde proprement & particulierement la Sainte Vierge; Le deuxieſme des grandes œuvres de la miſericorde & puiſſance de Dieu en general; Et le troiſieſme de la grace qu'il faiſoit à Iſraël, lui envoyant ſon Fils ſelon ſes anciennes promeſſes. Car tout ce cantique peut à mon avis ſe reduire à ces trois points; étant evident que la Sainte Vierge nous y repreſente d'entrée ſa joye & ſa reconnoiſſance de la grace & faveur miraculeuſe que Dieu lui ayoit faite; puis dans

le verſet cinquantieſme & dans les trois ſuivans elle celebre en general cette bonté, cette puiſſance, & cette ſageſſe infinie de Dieu, qui paroiſſoit ſi clairement en ce qu'il avoit fait pour elle; & en troiſieſme lieu dans les deux derniers verſets elle touche expreſſement la fin de toute cette grande merveille, qui étoit la delivrance & la conſolation d'Iſraël, promiſe il y avoit desja tant de ſiecles, aux Patriarches de cette nation. La brieveté du temps deſtiné à ces actions ne nous permet de vous expliquer, que la premiere de ces trois parties, pour l'expoſition des paroles, que vous avés ouïes. Dieu nous face la grace de nous en acquiter à vôtre edification. La reception qu'Elizabeth fit à la Vierge réveilla tous ces ſaints & doux ſentimés dans ſons cœur. Car cette ſainte femme ayant appris dans la lumiere du S. Eſprit qui remplit ſon ame à cette entreveuë, tout le myſtere de la conception de Marie, ravie de voir ſous ſon toit une ſi excellente & ſi heureuſe perſonne, lui découvrit d'abord ce qu'elle en ſçavoit, s'étant écriée en l'embraſſant, *Tu es benite entre les femmes, & benit eſt le fruit de ton ventre. Et d'où me vient ceci que la mere de mon Seigneur vient vers moi?* Elle ne lui cela pas meſme que l'enfant dõt elle étoit enceinte, s'étoit ſenti de ſa venuë, & en avoit treſſailli de joye dans ſon corps; & finit ſa ſalutation en la felicitant de la foy, qu'elle avoit ajoûtée aux promeſſes de Dieu. Marie

de

de plus en plus confirmée dans l'aſſeurance de ſon bon-heur par ce divin & miraculeux compliment, reçoit avec beaucoup de contentement les teſmoignages de la connoiſſance que ſa parente en avoit; & ſans lui rien cacher des mouvemens de ſon eſprit, lui decouvre auſſi ſon humble reſſentiment de cette grande & admirable grace de Dieu, & la ſainte joye, qu'elle avoit de ſe voir choiſié par la bonté du Seigneur pour un ſi noble miniſtere; éclatant en remercimens, en loüanges, & benedictions, qu'elle preſente dans ce cantique à l'auteur de ſa felicité & de ſa gloire; *Mon ame* (dit-elle) *magnifie le Seigneur; & mon eſprit s'égaye en Dieu mon Sauveur.* Vous voyés dans ces paroles l'air & les traces bien claires de l'eſprit, qui inſpiroit les anciens Prophetes. Car David avoit desja employé des expreſſiõs toutes ſemblables ſur un autre ſujet; *Mon ame* (diſoit-il) *ſe glorifiera au Seigneur. Magnifies le Seigneur avec moi, & ſurhauſſons ſon Nom tous enſemble*, & il excite ſouvent ſon ame, & tout ce qu'elle a de force à magnifier le Seigneur, & à ſe réjoüir en lui; *Mon ame* (dit-il) *beni le Seigneur, & tout ce qui eſt en moi beni le nom de ſa Sainteté*; & ſouvent ailleurs. C'eſt le ton d'une ame inondée de douceur & de joye (ſi je l'oſe ainſi dire) & qui goûte avec un plaiſir ineffable les grandes & admirables faveurs de Dieu. l'avouë que l'on peut remarquer de la difference entre ces deux mots, *ame* & *eſprit*, à les cõſiderer

Pſea. 34. 4.

Pſ. 103. 1. & 104. 1. & 35. 4

exactement. Mais il eſt pourtant vrai qu'ils ſe prenent ſouvent indifferemment pour cette maiſtreſſe partie de noſtre eſtre, qui nous fait vivre, & ſentir, & raiſonner. I'eſtime donc que la Sainte Vierge les employe ici en ce ſens; n'étant pas fort vraiſemblable que dãs ce grand & extraordinaire mouvement où elle étoit alors, elle s'amuſaſt à conſiderer ſubtilement la diſtinction de ces paroles; Et c'eſt le ſtile des Cantiques ſacrés d'exprimer ſouvent dans une ſeule clauſe une meſme penſée en deux differentes faſſons; comme vous le pouvés avoir remarqué dans une infinité de lieux du livre des Pſeaumes. Elle veut dire ſeulement, que le ſentiment de la bonté de Dieu avoit penetré toutes les parties, ou facultés de ſon ame; que ſon entendement étoit plein de cette penſée; que cette douce image occupoit toutes ſes affections; que ſon cœur ne reſpiroit autre choſe; que tout ce qui étoit en elle, beniſſoit & celebroit la majeſté du Seigneur, & trionfoit de joye en l'admiration de ſes dons. Car ce qu'elle dit *que ſon eſprit s'égaye en Dieu*, ſignifie encore qu'elle l'exalte & le magnifie; reconnoiſſant ſa joye de lui ſeul; & imputant tout le ſujet qu'elle en a, au ſeul benefice & à la ſeule faveur de ce ſouverain Seigneur, & non à aucun merite, ni à aucune dignité, qui fuſt en elle. C'eſt pourquoi elle l'appelle *ſon Sauveur*; confeſſant par ce mot qu'il l'a ſauvée; c'eſt à dire qu'il l'a tirée par ſa grace

de

de l'état de mort, où elle étoit naturellement. Et cette humble, mais veritable confeſſion de la Sainte Vierge caſſe & aneantit le faux honneur, que lui donne la ſuperſtition d'avoir été ſans peché non ſeulement actuel, mortel, ou veniel, mais meſme originel; à quoi tend proprement la feſte qu'ils celebrent aujourd'hui; n'y ayant point d'apparence, que ceux qui en ont été les premiers inventeurs, l'euſſent dediée à une conception qu'ils euſſent creuë entachée de peché. Cette erreur choque premierement les teſmoignages exprés de la parole de Dieu, qui nous enſeigne conſtamment, que *par un ſeul homme le peché eſt venu au monde, & par le peché la mort, & qu'ainſi la mort eſt parvenuë ſur tous les hommes, entant que tous ont peché; que tout ce qui eſt nai de chair eſt chair; qu'il n'y a nulle difference, veu que tous ont peché, & ſont entierement deſtitués de la gloire de Dieu; que tous tant Iuifs que Grecs ſont convaincus d'eſtre ſous peché; que Dieu a enclos tous les hommes ſous rebellion, en ſorte qu'il fait miſericorde à tous; que l'Ecriture a tout enclos ſous peché; que par une ſeule offenſe d'Adam la coulpe eſt venuë ſur tous les hommes en condamnatiõ; qu'il n'y a nul juſte, non pas un ſeul; qu'il n'y a point d'homme qui ne peché; que nul vivant ne ſeroit juſtifié devant Dieu, s'il entroit en jugement avec lui; que ſi nous diſons que nous n'avons point peché, nous nous trompons nous-meſmes, & verité n'eſt point en nous.* Ces ſentences generales ſe rencontrẽt en cent endroits ſans jamais excepter

Rom. 5. 12. Iean 3. 6. Rom. 3. 22. Gal. 3. 22. Rom. 5. 18. Rom. 3. 10. 1. Rois 46. Pſ. 143. 2. 1. Iean 1. 10.

excepter la bien-heureuſe Mere du Seigneur. Secondement cette erreur n'eſt pas ſeulement inouïe dans toute l'Egliſe ancienne ; mais elle eſt encore directement contraire à ce qu'elle a ſi hautement ſoûtenu contre l'heretique Pelage, qu'il n'y a point de creature née d'un homme & d'une femme, qui ne ſoit née avec le peché; & qu'excepté le ſeul Mediateur de Dieu & des hommes Jeſus-Chriſt homme, il ne fut, ni n'eſt, ni ne ſera jamais pas un homme, qui n'ait quelque peché. Enfin cette erreur eſt d'abondant clairemẽt dementie par cette meſme Vierge bien-heureuſe, en faveur de laquelle on l'a miſe en avant. Nommant Dieu ſon *Sauveur*, elle reconnoiſt, que d'elle-meſme elle eſtoit en peché; car il ne ſeroit pas ſõ Sauveur, s'il ne l'avoit ſauvée ; & elle n'auroit pas été ſauvée, ſi elle n'euſt été en état de perdition; & elle n'euſt pas été en état de perdition, ſi elle n'euſt été entachée de quelque peché. Le ſalut qu'elle a receu de Dieu montre la perdition, où elle étoit d'elle meſme ; & cette ſienne perdition originelle eſt un invincible argument de ſon peché originel. Si vous m'honorés veritablemẽt (nous dit-elle) croyés ma parole; & ajoûtés foy à ce que je vous dis de moi-meſme. C'eſt m'outrager, & non m'honorer, de m'accuſer de mẽſonge. Si j'avois été conceuë ſans peché, Dieu ne ſeroit pas mon Sauveur; comme je m'en glorifie. Laiſſés moi la vraye gloire, qu'il m'a donnée; d'eſtre ſauvée & rache-

S. Auguſtin. S. Fulgẽce, & autres. Aug. l. 2. de peccat. mer. & remiſſ. c. 20.

rachetée & bienheureuſe par ſa grace. Ne diminués point l'hõneur de ſa grace en voulant elever celui de ma conception. Il me ſuffit d'eſtre maintenant juſte, & ſainte, & bienheureuſe par le benefice de mõ Sauveur. Il importe à ſa gloire de reconnoiſtre non ſeulemẽt ce que nous ſommes, mais auſſi ce que nous avons été ; le malheur d'où il nous a delivrés, auſſi biẽ que le bonheur où il nous a elevés. Il ne ſeroit pas nôtre ſauveur, s'il n'avoit fait l'un & l'autre. C'eſt ainſi que la Sainte Vierge, nommant Dieu ſon *Sauveur* refuſe le faux honneur de ceux, qui diſant qu'elle a été conceuë ſans peché nient par meſme moyen qu'elle ait été ſauvée. Je ſçai bien ce que l'erreur, qui ne ſe rend jamais, a accoûtumé de répõdre, qu'encore que Dieu n'ait pas gueri la Sainte Vierge du peché, il l'en a pourtãt preſervée, ayãt empeſché par ſa grace, qu'elle n'en fuſt entachée, comme l'ordre de ſa conception & de ſa naiſſance l'y ſoûmettoit. Mais c'eſt un ſonge de leur imagination, qui n'a nul autre fondement, que leur opiniaſtreté. Car en quelle Ecriture ont-ils treuvé, que Dieu ſoit appellé *le Sauveur* de ceux, qu'il n'a ſauvés ni tirés d'aucũ mal, mais les a ſeulement preſervés de tomber dans un mal où ils fuſſent tombés s'il ne les en euſt empeſchés ? A ce conte il eſt auſſi le Sauveur des Anges ; puis qu'il eſt evident que c'eſt par ſon benefice que ces Eſprits celeſtes ont été preſervés de la cheute, dont leur nature les

rendoit auſſi bien capables, que les autres, qui ſont décheus de leur origine. Et neantmoins il eſt certain que l'Ecriture, qui nomme ſouvent Dieu & ſon Fils Jeſus Chriſt *Sauveur des hommes*, ne l'appelle jamais *Sauveur des Anges*; parce que ce magnifique & glorieux nom de *Sauveur* ſignifie preciſement dans l'Ecriture celui qui nous tire du malheur où nous étions, & non ſimplement celui qui nous empeſche d'y tomber. Et le mot de *ſalut* pareillement ſe prend toûjours conſtamment dans l'Ecriture pour la vie & le bonheur d'une creature rachetée du peché & de la miſere; & jamais pour la vie & le bonheur d'une creature purement & abſolument innocente; D'où vient que le bonheur, que promet la loy, eſt bien appellé *vie & felicité*; mais jamais il n'eſt nommé *ſalut*; parce que la loy preſuppoſe une entiere & parfaite innocence en la perſonne qu'elle couronne. Mais écoutés l'Ange, qui nous explique ce mot en parlant du Fils de Dieu, *Il ſera* (dit-il) *appellé Ieſus* (c'eſt à dire Sauveur) *parce qu'il ſauvera ſon peuple de ſes pechés.* Et le Seigneur nous dit lui meſme *qu'il eſt venu pour ſauver ce qui étoit peri*; non pour empeſcher la ruïne de ce qui pouvoit perir, mais pour ſauver ce qui étoit peri en effet. Et ailleurs il proteſte qu'il eſt venu *pour guerir les malades*; & non ſimplement pour nous empeſcher de l'eſtre; *pour appeller les pecheurs*; & non les *juſtes.* Et ſes Apôtres crient, que quand leur

Matth. 1.21.

Matth. 18.11.

Marc. 2.17.

maiſtre

maiſtre eſt mort pour nous, un juſte *eſt mort* 1. *Pier.*
pour *les injuſtes*, un innocẽt pour des coûpables, 3. 18.
un ſaint pour des criminels, le fils de la dilection *Gal.* 3.
pour les enfans d'ire, pour des gens qui étoient 13.
en ce temps-là impies, pecheurs, & ennemis de *Rom.* 5.
Dieu. Et cette verité eſt ſi ferme & ſi evidente 6. 7. 10.
dans la doctrine Chrétienne, que S. Paul l'em-
ploye pour un principe de raiſonnement, con-
cluant, *que tous ſont morts*, de ce que *Ieſus-Chriſt* 2. *Cor.*
eſt mort pour tous. Ainſi donc puis que Dieu eſt 5. 14.
le Sauveur de la Vierge Marie comme elle nous
l'enſeigne ici; puis que ſon Fils Jeſus-Chriſt eſt
mort pour elle, comme l'avoüent tous nos ad-
verſaires; il faut auſſi reconnoiſtre de neceſſité,
qu'avant que de recevoir de la grace de Dieu
par le merite de ſon Fils la juſtice, & la gloire,
dont elle eſt maintenant couronnée, elle étoit
originellement & d'elle meſme dans la mort &
dans le peché, qui a introduit la mort au monde.
Mais je reviens au Cantique de Marie. Apres
nous avoir proteſté de ſa joye en Dieu ſon Sau-
veur, & de la gloire & loüange qu'elle lui rend
de toutes les affections de ſon ame, elle ajoûte
en ſuite la raiſon de ces juſtes ſentiments de ſon
cœur; *Car* (dit elle) *il a regardé la petiteſſe de ſa*
ſervante. L'interprete Latin à traduit *humilité*; ταπεί-
uſant d'un mot qui eſt ambigu dans l'uſage des νωσις.
Latins, où il ſe prẽd quelques fois pour dire *baſ-*
ſeſſe, & petiteſſe; mais ſouvent auſſi, ſur tout dãs
les écrivains Chreſtiens, pour la vertu oppoſée

à l'orgueil; que nous appellons proprement *humilité* en nôtre langue vulgaire; ce mot ne ſe prenant jamais autrement en François par ceux qui le parlent bien & correctement. L'ambiguité du mot Latin a fait broncher pluſieurs des interpretes, & notamment divers Moynes de la communion Romaine, qui ont pris ces paroles comme ſi la Sainte Vierge avoit voulu dire, que Dieu a eu égard à ſon humilité, la choiſiſſant pour eſtre la mere de ſon Fils, non de ſa pure grace & bonté, mais à cauſe de l'extreme & perfaite modeſtie, dont elle étoit doüée. La queſtion n'eſt pas ſi cette bienheureuſe Vierge eſtoit humble & modeſte. Nous en ſommes tous d'accord; & cette perfection paroiſt aſſez, & dans toutes ſes actions, dont il nous reſte quelque memoire, & dans ce Cantique particulierement, où vous voyez par tout de tres-naïfs & tres-exquis ſentimens d'une profonde humilité. Mais le point, dont il s'agit, eſt ſi dans ces paroles elle entend la baſſeſſe de ſa condition, ou l'humilité de ſon eſprit? Nous ſoûtenons le premier contre tous ceux qui ſe ſont attachez au ſecond. Premierement la parole employée par Saint Luc fait pour nous. Car elle ne ſignifie jamais ni dans l'original du Nouveau teſtament, ni dans l'ancienne verſion Grecque du vieux, autre choſe, que baſſeſſe, & petiteſſe, ou abbaiſſement, & quelquefois affliction & miſere; qui eſt (comme chacun ſçait) une eſpece

de

de baſſeſſe; comme quand S. Paul employe ce mot pour exprimer la conditiõ baſſe, & infirme de nôtre corps tel qu'il eſt maintenant, diſant que JESUS-CHRIST *trãsformera le corps de nôtre baſſeſſe* (car il y a ainſi mot pour mot dans l'original) c'eſt a dire nôtre corps vil & infirme, *afin qu'il ſoit rendu conforme à ſon corps glorieux*; & quand S. Jacques veut que le *riche ſe glorifie en ſa baſſeſſe*, c'eſt à dire non en ce qu'il y a de grand & de relevé, mais en ce qu'il y a de bas & d'infirme dans ſa condition. Et quand S. Luc rapporte du livre d'Eſaye, *que le jugement du* CHRIST *ſera hauſſé dans ſon abbaiſſement*, où il eſt clair, que par ſon *abbaiſſemẽt* il entend ſon aneantiſſement. Ce ſont tous les paſſages du nouveau Teſtament, où ſe rencontre le mot employé par la Vierge en ce lieu; ſigne evident, qu'il l'y faut donc auſſi prendre pour dire baſſeſſe, & petiteſſe; & non pour la vertu de *l'humilité*, qui n'eſt jamais ſignifiée par ce mot dans ces ſacrés livres, mais toûjours conſtamment par un autre qui en eſt compoſé, & ſignifie proprement un *eſprit, & un ſentiment* humble, comme ceux qui entendent la langue le peuvent aiſemẽt verifier. Ce mot ſe prend tout de meſme dans l'ancienne verſion Grecque Septante, dont les auteurs du Nouveau Teſtament ſuivent le ſtile, & la fraze, & les paroles. Comme quand Lea dit, que *le Seigneur a regardé ſon abbaiſſement*, ou *ſon affliction*; & Jacob pareillement, *Dieu* (dit-il) *a regardé mon affliction*;

Phil. 3. 21.

Iacq. 1. 9.

Act. 8. 33.

πεπε-νοφεγσύνη. *Voyés Act.* 20 19. *Eph.* 4. 2. *Phil.* 2. 8. 1. *Pier.* 5. 5. *&c.* *Gen.* 29 32. & 31. 42.

& dans

2. *Rois* 1.2.26. Pſ. 25. 18. & dans le deuxieſme livre des Rois, *que Dieu vid l'affliction d'Iſraël*; & dans les Pſeaumes, Regarde *mon affliction* (dit le Prophete) *& mon travail, & me pardonne tous mes pechés*; Et ſainte Anne, du cantique, & de la priere de laquelle la ſainte Vierge a tiré une bonne partie des penſées, &

1. *Sam.* 1.11. des paroles, qu'elle a ici employées, *Si tu regardes* (dit-elle) *à l'affliction ou à la baſſeſſe de ta ſervante, & ſi tu as ſouvenance de moy, & n'oublies point ta ſervante*, je te donnerai mon Fils pour tous les jours qu'il vivra. Ainſi puiſque ce mot ſe prend toûjours conſtamment dans l'Ecriture pour dire *baſſeſſe & affliction*, il eſt indubitable qu'il le faut donc auſſi entendre en la meſme ſorte en ce lieu. La choſe meſme ne le requiert

Maldonat ſur ce lieu. pas moins que le mot. Car, comme dit fort bien un Jeſuite écrivant ſur ce paſſage; plus il y avoit d'humilité en Marie, tant moins y a-t'il d'apparence qu'elle en ait parlé en ce lieu; n'étant pas à vrai dire le trait d'une ſincere & naïve humilité de ſe vanter d'eſtre humble. Montrer ſon humilité, c'eſt la perdre, & celui qui en fait parade, découvre qu'il n'eſt pas veritablement humble. Le deſſein de cette Sainte Vierge n'eſt pas de prouver, qu'elle ait acquis par ſon merite cét honneur incomparable d'eſtre la mere de ſon Redempteur: mais pluſtoſt de proteſter qu'elle n'avoit riẽ en ſoy qui l'en rendiſt digne. A cela ce Jeſuite ajoûte encore une autre conſideration, tirée de ce que Marie oppoſe ici ſa peti-

petiteſſe à la grandeur de Dieu ; ce qu'elle dit maintenant, *Il a regardé ma petiteſſe*, à ce qu'elle diſoit n'agueres, *Mon ame magnifie le Seigneur* ; D'où il conclut que comme par la grandeur, qu'elle donnoit à Dieu, elle entendoit qu'il eſt, non dédaigneux & ſuperbe, mais hautement elevé dans le ſupreme degré de la majeſté & de la gloire ; de meſme auſſi à l'oppoſite par cét abbaiſſement, qu'elle s'attribuë ; elle ſignifie, non la vertu de ſa modeſtie, & de ſon humilité, mais la baſſeſſe & la petiteſſe de ſa conditiõ. Ces raiſons, & autres ſemblables ont rangé à la verité de noſtre expoſition, non ſeulement ce Jeſuite, qui d'ailleurs eſt le plus paſſionné & le plus ſanglant ennemi que nous ayons, mais d'autres Docteurs encore, celebres en la communion Romaine ; les contraignant de confeſſer, que le ſens des paroles de la Sainte Vierge eſt, que *Dieu a regardé à ſa baſſeſſe*, ou *à ſa petiteſſe*, comme l'ont traduit nos Bibles. Elle entend que ſa baſſeſſe n'a point empeſché, que ce Souverain Seigneur ne daignaſt tourner les yeux de ſa grace ſur elle pour luy faire le plus grand honneur, que puiſſe recevoir une creature. C'eſt lui (dit-elle) qui a daigné me regarder. Ce n'eſt pas moy qui ai merité ſes regards. Il s'eſt abbaiſſé vers moy ; je ne me ſuis pas élevée à lui. Sa bonté ma prevenuë. Je ne l'ai pas recherchée. Et dans ces paroles reluit clairement la parfaite humilité de cette ſainte perſonne. Car elle reconnoiſt fran-

Eſtius, Sa, Menochius, Tirinus, & autres.

franchement, qu'il n'y a rien en elle, qui réponde en aucune ſorte à l'excellence de la faveur divine. Bien qu'elle fuſt iſſuë d'un ſang tres-noble, & ſortie d'une maiſon Royale, chacun ſçait que la ſplendeur de ſa famille ayant été toute effacée & détruite par le temps & par les accidens ordinaires en la terre, il ne leur reſtoit plus ni dignité, ni richeſſes; mais ſeulement un triſte & importun ſouvenir de ce que leurs anceſtres avoient été autrefois. Et quant à ſa perſonne, ſon mariage avec un pauvre charpentier, qui gagnoit ſa vie au travail de ſes mains, montre aſſez à quelle neceſſité elle étoit reduite. Eſtant d'une telle condition, vous pouvez juger quel état en faiſoit le monde, qui n'eſtime que l'opulence & les grandeurs. Mais ſi le monde la mépriſe, & ne la tient que pour une pauvre fille; elle n'en a pas elle-meſme une meilleure opinion, ſe priſant encore moins qu'elle n'étoit priſée des autres. La memoire de ce haut ſãg, d'où elle étoit deſcenduë, ne lui enfle point le cœur; ni ne lui fait méconnoiſtre aucune partie de la petite condition, où elle ſe voyoit reduite. Et quant à la pieté, dont elle étoit doüée, outre qu'elle ne la ſatisfaiſoit pas elle-meſme, les plus ſaints treuvant le plus à redire dans leur vertu, & couvrant leurs viſages devant la majeſté di-

Eſai. 6. vine comme les Seraphins d'Eſaye; outre

2. qu'elle ſçavoit encore que toute ſa ſanctification n'étoit qu'un don & un ouvrage de la grace

de

de ce ſouverain Seigneur, & que ce ſentiment lui faiſoit dire ſans doute apres toute l'obeïſſance, qu'elle lui avoit renduë; *Ie ſuis une ſervante inutile, qui n'ai rien fait que je ne fuſſe tenuë de faire*; outre tout cela dis-je, ſon extreſme charité lui perſuadant, qu'il y avoit en Iſraël beaucoup de perſonnes de ſon ſexe, plus conſiderables qu'elle, meſmes à cet égard; elle ne voyoit rien pour tout en elle meſme, qui peuſt avoir convié le Seigneur à lui faire un ſi grand honneur, en la preferant à tant d'autres. C'eſt pourquoi elle donne toute la gloire de ce choix à la ſeule grace, & au ſeul bon plaiſir de ſon Dieu; reconnoiſſant qu'il n'a treuvé en elle, que de la baſſeſſe, & de la petiteſſe; & que tout ce qu'Elizabeth y a veu & admiré de bonheur & de gloire eſt un preſent de la pure liberalité du ciel; qui lui donne à la verité un grand ſujet de ſe réjouïr, mais en Dieu, comme elle diſoit naguéres, & non en ſoy-meſme. Apres avoir fait cette humble confeſſion de ſon indignité, elle reconnoiſt & celebre en ſuite la grandeur de la grace qu'elle avoit receuë; & avoüant ce qu'Elizabeth avoit dit de ſon bonheur, elle encherit encore par deſſus en ces paroles qu'elle ajoûte, *Voici certes tous aages me diront bienheureuſe.* Je reçois volontiers (dit-elle) le teſmoignage que tu as rendu de mon bonheur: & avouë qu'il augmẽte & confirme ma joye. Mais bien que ce ſoit desja beaucoup de me voir

Luc. 17. 10.

benir

benir & loüer par la bouche d'une femme ſi vertueuſe; je prevoi que l'honneur de la grande faveur, que Dieu m'a faite, n'en demeurera pas là. Il s'étendra juſqu'à la poſterité; voire juſqu'à l'eternité. Tous les ſiecles, qui couleront ci-apres, approuveront ce qu'Elizabeth vient de me dire, & ayant ſes ſentimens m'eſtimeront bienheureuſe; & non contens de le penſer le teſmoigneront hautement en exaltant ma felicité. Elle en ajoûte la raiſon; C*ar le Puiſſant* (dit-elle) *m'a fait choſes grandes.* Entre les autres noms que l'Ecriture donne à Dieu, elle ſe ſert quelquefois de celui de *Puiſſant*; comme dans le Pſeaume vint-quatrieſme, C'*eſt l'Eternel, le Fort, le Puiſſant; l'Eternel puiſſant en bataille.* La Sainte Vierge a ici particulierement employé ce nom, parce que l'honneur, que Dieu lui avoit fait, & à raiſon duquel tous aages la devoient dire bienheureuſe, étoit un chef d'œuvre de ſa puiſſance infinie. C'eſt ce qu'elle entend par *ces choſes grandes*, qu'elle dit que *le Puiſſant lui a faites.* Elle s'eſt ſervie d'un mot familier à l'Ecriture, quand elle parle des plus hautes & des plus magnifiques œuvres de Dieu, où la grandeur de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe & de ſa bonté reluit d'une faſſon extraordinaire; & ce mot-là ſignifie proprement non ſimplement des choſes grandes, mais *des grandeurs & des magnificences*, pour nous montrer que ce que le Saint Eſprit nomme ainſi, eſt ſi plein de gloire & de grandeur, qu'il ſemble

Pſ. 24. 8.

μεγαλεῖα.

que

que ce ſoit la grandeur & la magnificence meſ-
me. David a uſé de ce mot dans un Cantique
d'action de graces, où il celebre les merveilles
de la bonté de Dieu dans l'alliance, qu'il avoit
daigné traitter avec lui & avec ſa maiſon, O
Eternel (dit-il) *pour l'amour de ton ſerviteur tu as* 1. *Chro.*
fait ſelon ton cœur toute cette grandeur ici pour faire 17. 19.
connoiſtre toutes ces grandeurs. Et ſaint Luc parlãt
des myſteres de Jeſus Chriſt nôtre Seigneur,
dont toutes les magnificences du regne de Da-
vid n'étoient que les figures & les ombres, em-
ploye le meſme mot, diſant que les ſaints Apô-
tres ayant receu le Saint Eſprit le jour de la Pen- *Act.* 2.
tecoſte parloient en diverſes langues *les gran-* 11.
deurs, ou comme nôtre Bible l'a traduit *les choſes*
magnifiques de Dieu. Marie fille de David, ſuivant
le ſtile de ſon Pere, a donc auſſi uſé du meſme
terme, diſant que Dieu lui a fait des *grandeurs* ou
des *magnificences*; pour exprimer combien eſt
haut, & glorieux & elevé au deſſus de la Nature
cet honneur admirable, & du tout ſingulier,
qu'elle avoit receu de Dieu. Et certes elle a biẽ
raiſon d'en parler ainſi. Car que ſçauroit-on
s'imaginer de plus grand, de plus rare, & de plus
raviſſant, que ce chef d'œuvre de la grace divine
envers elle? Premierement vous y voyés con-
jointes enſemble par un miracle de la puiſſance
de Dieu deux choſes incompatibles en toute la
nature, aſſavoir la virginité & la fecondité.
Une meſme femme y eſt tout enſemble &

Vierge & Mere. Dieu avoit quelquesfois conſolé des femmes ſteriles, ou aagées; leur donnât des enfans contre les apparences naturelles des choſes; & alors meſme il en fit voir un exemple à Marie en ſa couſine Elizabeth. Mais jamais on n'avoit veu ni ouï depuis le commencement du monde, & jamais il ne ſe verra à l'avenir, qu'une Vierge devienne enceinte, & que la fleur de ſon corps demeurant entiere & ſans atteinte, elle ne laiſſe pas de porter & de meurir un fruit. Cet avantage n'appartient qu'à Marie. Le Tout-puiſſant ne l'a jamais donné qu'à elle. Il avoit autresfois dans la premiere origine du vieux monde formé le premier Adã de terre; Et cela n'eſt pas étrange. Car puis qu'il n'y avoit encore ni homme ni femme au monde, il falloit bien de neceſſité que le Createur tiraſt le pere du genre humain de quelque autre matiere, que d'une chair humaine, & d'une faſſon autre que la naturelle. Mais depuis que les loix de nôtre generatiõ eurent une fois été établies, & que le monde eut été mis dans cet ordre de ſa ſubſiſtence & conſervation où il entra le ſeptieſme jour, l'œuvre de la premiere creation étant une fois achevée, Dieu n'avoit plus rien fait de ſemblable. Il n'a depuis ce temps-là changé cette commune & univerſelle loy de nôtre generation, que dans le ſeul enfantement de Marie. Il avoit encore au commencement tiré Eve de la côte de ſon Adam; mais pour

la meſme raiſon, que nous avons touchée ; parce que n'y ayant point encore de femme au monde, il falloit neceſſairement, que celle qui devoit eſtre la premiere & la mere de toutes les autres, vint au monde ſans mere; & cela preſuppoſé il n'y a point de quoi s'étonner que Dieu l'ait voulu former de la chair de celui à qui elle devoit ſervir d'aide, & avec lequel elle devoit eſtre une meſme chair, plûtoſt que d'aucune autre matiere. Au lieu que nulle de ces conſideratiõs n'addoucit ni ne diminuë la merveille de la conception de Marie. Le monde rouloit ſous ſes loix, & jouïſſoit de ſon ordre il y avoit desja prés de quatre mille ans, quand Dieu laiſſant les voyes ordinaires de la nature, forma un homme de la chair d'une Vierge. Joint qu'Adam ne fut pas à vrai dire le pere d'Eve; ni la terre n'avoit non plus été à proprement parler, la mere d'Adam. Adam fournit ſeulement la matiere d'où Eve fut formée, & la terre celle d'où Adã fut creé. La main de Dieu fit tout le reſte immediatement ſans l'entremiſe d'aucune cauſe ſeconde. Mais Jeſus a tellement été formé de la chair de Marie, qu'elle eſt veritablement & proprement ſa mere ; l'ayant conceu, & porté neuf mois dans ſon tres-pur, & tres-chaſte ſein, & lui ayant rendu & en ce temps-là & de puis qu'elle l'eut mis au monde, tous les offices d'une vraye mere. Quand donc il n'y auroit autre choſe que cela, qu'elle a été

mere ſans ceſſer d'eſtre Vierge; dés-là vous voyés, que c'eſt un miracle qui n'a jamais rien eu de ſemblable ni d'égal dans toutes les autres œuvres de Dieu. Mais que ſera-ce ſi vous conſiderez maintenant la qualité de l'enfant, dont cette bienheureuſe Vierge a été la mere? C'eſt ici où il faut, que toutes les femmes, voire toutes les creatures cedent à l'honneur de Marie. Car celui, qu'elle a éclos du ſein de ſa feconde virginité, n'eſt pas ſimplement un homme, un roy, un prophete, un ſacrificateur, un legiſlateur; ou quelque autre perſonne d'une qualité relevée entre les hommes; mais c'eſt le Roy des Rois, le Maiſtre ſouverain des ſacrificateurs & des prophetes, le Redempteur & le Mediateur du genre humain, le Fils eternel de Dieu, le vrai Dieu, Createur de l'univers, benit aux ſiecles des ſiecles. Ainſi le Tout-puiſſant n'a pas ſimplement fait l'honneur à Marie d'eſtre Vierge & mere tout enſemble; ce qui eſt desja un grand miracle; mais (ce qui eſt infiniment davantage) il a voulu qu'elle fuſt Mere de Dien; cet enfant qu'elle a porté, & qu'elle a mis au monde, étant tellement ſon enfant, qu'il eſt auſſi l'Unique du Pere; c'eſt à dire qu'il eſt tellement homme qu'il eſt auſſi vrai Dieu tout enſemble en une ſeule & meſme perſonne. Le chaſte corps de Marie a été le ſaint & glorieux tabernacle, où ce grand chef d'œuvre de la bonté, puiſſance, & ſageſſe de Dieu, a été fait & conſommé; où

la divinité a épouſé la nature humaine ; où l'eternité s'eſt alliée avec le temps, & la puiſſance avec l'infirmité, & la vie avec la mort ; où le ciel a baiſé la terre ; où la Parole a été faite chair ; où Dieu s'eſt uni perſonnellement avec l'homme. O Vierge vrayement heureuſe, que le Souverain a choiſie pour un ſi admirable miniſtere ! où il a poſé le pavillon de ſa gloire ! & d'où il a fait ſortir ſon grand & unique Soleil de juſtice ! & où il a déployé toutes les merveilles de ſa puiſſance & de ſa ſageſſe ! Que dirai-je maintenant de cette autre ſorte de grandeurs, que Dieu fit dans l'ame de cette ſainte Fille par la vertu de ſon Eſprit ? quand il rangea ſon cœur à une foy prompte, pour embraſſer ſans doute ni heſitation la parole, qui lui fut annoncée par l'Ange, quelque haute & difficile qu'elle fuſt au deſſus des ſens humains ? quand il la rendit ſi ſouple & ſi obeïſſante à ſon commandement ? quand il conſerva en elle une profonde humilité avec une gloire ſouveraine ? & gouverna tellement ſon eſprit, que le plus haut de tous les honneurs ne la rendit de rien plus fiere ? Son humilité demeura entiere apres ſa gloire ; auſſi bien que ſa virginité apres ſa conception ; & l'honneur, où elle ſe vid, n'altera non plus ſa modeſtie, que ſon accouchement ſa virginité. Si elle receut le Fils de Dieu en ſon corps, elle le conceut auſſi en ſon cœur. Il ſe forma tout entier avec

ſon humilité, ſa debonnaireté, & ſa charité en ſon ame, non moins qu'en ſa chair. Certainement c'eſt donc a bon droit, qu'elle reconnoiſt ici que le Puiſſant *lui a fait des choſes grandes*; étant clair qu'entre toutes les ouvres de la puiſſance de Dieu, il ne s'en treuve point de plus magnifiques ni de plus divines, que celles qu'il fit en elle. Et c'eſt proprement en ces choſes, que conſiſte ſon bonheur, que tous les aages doivent reconnoiſtre & publier. *Tous aages* (dit-elle) *me diront bien-heureuſe; parce que le Puiſſant m'a fait choſes grandes.* Là, vous voyez premierement une marque toute evidente de l'eſprit de Dieu; c'eſt qu'elle predit clairement une choſe, dont la verité étoit encore alors tellement cachée, qu'il n'y a point d'entendement d'homme, qui la peuſt reconnoiſtre. Car qui euſt peu alors s'imaginer, que le nom d'une pauvre fille mariée à un charpentier, euſt deu eſtre celebre dans le monde? que ſa loüange, & l'opinion & l'admiration de ſon bonheur euſt deu percer tous les ſiecles, & ſe perpetuër juſques aux derniers âges? Et neantmoins elle le predit nettement, & ſans aucune ambiguité; & la choſe n'a pas manqué d'arriver preciſément comme elle l'avoit prophetizée. Et puis qu'il n'eſt pas poſſible, que cette ſienne loüange ſubſiſte ailleurs que dans le regne de ſon Fils; il faut avouër de neceſſité qu'en la prediſant, elle a prophetizé par meſme

moyen

moyen que le regne & l'Evangile de ſon Fils dureroit d'âge en âge, & ſe maintiendroit dans le monde malgré toutes les oppoſitions de l'enfer & de la terre; & cela comme vous ſçavez, a auſſi eu juſques ici & aura encor ci-apres, ſon accompliſſement. C'étoit donc ſans point de doute l'Eſprit de Dieu, qui inſpiroit à la Sainte Vierge ces choſes, qui ne ſont arrivées que tant de ſiecles depuis; & je défie les impies de treuver aucune autre cauſe, d'où elle ait peu les apprendre. En apres il faut remarquer en ces paroles, qu'elle borne l'honneur, que lui rendront les âges avenir dans la reconnoiſſance de ſon bonheur; dont les raiſonnables ſuites ſont l'admiration, le reſpect, la loüange, & l'imitation de la perſonne heureuſe, & la benediction & le ſervice de Dieu, l'Auteur de ſon bonheur. Elle dit, *tous aages me diront bienheureuſe*: Elle ne dit pas, Tous aages m'adoreront ou m'invoqueront; comme l'on raconte qu'un des Moines que Rome a canonizés, dit *qu'il ſeroit un jour adoré par tout le monde*. S'il y en a donc qui étendent l'honneur, qu'ils rendent à la Vierge, au delà de ces legitimes bornes, comme font nos adverſaires, qui l'invoquent aſſiduellement, qui lui rendent un ſervice religieux, qu'ils appellent *hyperdulie*, d'un nom auſſi nouveau entre les Chreſtiens, que la choſe, qu'il ſignifie eſt étrange, & qui ne feignent point enfin de dire & de

Francois d'Aſſiſe

Suarez 3. in Thom. T. 2. q. 37. art. 4. ſect. 1

ſoûtenir par la plume de leurs plus celebres Docteurs, qu'il la faut adorer, & que c'eſt un point de foy; il eſt evident qu'ils paſſent au delà de l'intention & de la prediction de cette bien-heureuſe. Et puis qu'un honneur exceſſif offenſe les Saints, dont le zele ne peut ſouffrir, que l'on leur attribuë aucune partie de la gloire, qui n'appartient qu'à leur Maiſtre; comme il eſt clair par l'exemple de Paul & de Barnabas, qui deſchirerent leurs habits, voyant que les Lycaoniens leur offroient des ſervices divins, & de Pierre qui reprit avec emotion Corneille qui le vouloit adorer; & de l'Ange, qui rejetta pareillement l'adoration, que S. Jean lui preſentoit; il ne faut pas douter que la Sainte Mere du Seigneur ne ſçache tres-mauvais gré à ceux, qui la traittent en la meſme ſorte; & qu'elle ne tienne leurs cultes & leurs devotions pour autant d'offenſes & d'outrages, & non pour des honneurs, comme ils les appellent. Enfin vous devez auſſi ſoigneuſement remarquer la raiſon, où elle entend que nous fondions l'honorable eſtime, que nous avons de ſa perſonne & de ſon bonheur; *Tous aages me diront bienheureuſe*; *parce* (dit-elle) *que Dieu m'a fait des choſes grandes.* Elle ne fait entrer en ſa felicité, que ce qui luy a été donné de Dieu. D'où paroiſt, que ces titres inouïs dans la parole divine, que la ſuperſtition des hommes lui a donnés, l'appellant *la Reine des cieux,*

Act. 14 14. Act. 10 26. Apoc. 19. 10. & 22. 9

& l'étoile

& l'étoile de la mer, & la Mediatrice du genre humain, & la mere de miſericorde, & infinis autres, juſques à lui attribuer le droit de commander à ſon Fils, ne ſont nulle partie de ſon honneur legitime. Car en quelle Ecriture treuve-t'on que ces choſes ſoient du nombre des *grandeurs*, que le Puiſſant lui a faites? Demeurons religieuſement dans ces bornes qu'elle nous preſcrit elle meſme; rendant à Dieu ce qui eſt à Dieu, & à la bien-heureuſe Marie, ce qui lui appartient par l'ordre & par la grace de Dieu. Je ſçai bien que nos adverſaires nous déchirent ſur ce ſujet, & nous imputent des monſtres afin de nous rendre odieux. Et un de leurs plus celebres Jeſuites écrivant ſur ce paſſage n'a point eu de honte de nous ranger outrageuſement avec les Payens, & les Juifs, & de dire avec une fauſſeté & une impudence épouvantable, qu'entre tous les heretiques ceux de nôtre religion particulierement *injurient la Sainte Vierge au lieu de la louër*. Laiſſons ce calomniateur & ſes ſemblables au jugement de Dieu. La patience & la douceur envers ceux qui nous outragent, fait partie de l'honneur, que nous devons à la bien-heureuſe Marie; qui a été doüée de cette excellente vertu en un tres-haut degré. Imitons-la donc auſſi en ce point; & celebrons tellement ſon bonheur, que nous ſuivions ſa pieté; reconnoiſſant comme elle, de la ſeule grace de Dieu

Maldonat.

tout ce que nous avons de bien ; posſedant les preſens de ce Souverain Seigneur avec joye ; mais ſans orgueil ; afin qu'apres l'avoir ſervi avec toute humilité, douceur, honeſteté, & pureté, nous ayons quelque jour part au bonheur de ce glorieux & eternel royaume, où il a elevé la Sainte & bien-heureuſe Vierge apres les merveilles de grace, dont il la couronna ici bas.

Amen.

SER-

SERMON XX.

SUR

Le jeusne de nostre Seigneur dans le desert.

S. MATTHIEU

Chap. IV. Vers. 1. 2.

1. *Alors Iesus fut emmené par l'Esprit au desert, pour estre tenté par le diable.*
2. *Et quand il eut jeûné quarante jours & quarante nuits, finalement il eut faim.*

Prononcé l'an 1651. en Caresme.

CHERS FRERES, Ce n'est pas sans raison que l'Apôtre nous defend *de presumer outre ce qui est écrit.* 1. Cor. 4. 6. Car quand l'esprit de l'homme prẽd une fois la hardiesse de quitter la regle des Ecritures divines, & de se laisser conduire à son sens propre, il ne manque jamais de s'égarer; & on peut dire avecque verité, que c'est de cette presomption, que sont nées toutes les erreurs, qui se sont fourrées dans la religion Chrétienne. Le pis est, que l'homme n'ayant plus de bornes certaines & assurées, quand il a une fois pris la licence de franchir celles de la

parole

parole de Dieu, ſon égarement va à l'infiny. L'erreur ne s'arreſte jamais au point où elle avoit commencé ; Elle s'avance toûjours en empirant, & d'un abiſme roule dans un autre encore pire, juſqu'à ce qu'elle ait entierement perdu la verité. Nous en voions une triſte & lamentable experience dans la corruption arrivée à la communion Romaine ; dont les abus de petits & foibles commencemens ſe ſont peu à peu elevés au comble d'horreur ou ils ſont aujourd'huy. Cela ſe remarque clairement en la plufpart de leurs erreurs & ſuperſtitions: mais particulierement en l'obſervation du Careſme, qu'ils celebrent en ce temps. A ſes premiers commencemens ſur l'entrée du troiſieſme ſiecle du Chriſtianiſme ce n'eſtoit qu'un jeuſne d'un jour qui ſe celebroit le vendredy devant Paſques, mais ſans aucune ordonnance publique, par une devotion commune à la verité, mais neantmoins volontaire. D'un jour quelques-uns vinrent à la ſemaine entiere ; & il ne paroiſt rien de plus dans les vrais & certains monumens des trois premiers ſiecles. Le quatrieſme & le cinquieſme conterent ſix ſemaines devant Paſques, durant leſquelles ſe faiſoient de grandes devotions ; à cauſe des preparatifs tant des catechumenes que des penitẽs, dont les uns eſtoient baptiſez, & les autres reconciliez à la feſte de Paſques: Mais tout cela avec une grande liberté : de ces ſix ſemaine qu'ils contoient,

les

les uns emploiant à leurs abſtinences plus de jours, & les autres moins; les uns y vacquant d'une ſorte, & les autres d'une autre tres-differente; chacun ſelon ſes forces & ſa volonté; plûtoſt par la coutume particuliere de ſon païs, que par aucune loy publique & univerſelle. Depuis on y ajouta encore les quatre jours, par où le careſme ſe commence maintenant. Et enfin, apres pluſieurs variations & diverſitez, la choſe s'eſt reduite à la forme où vous la voyez; ayant été établie par une loi ſi univerſelle & ſi rigoureuſe, que l'on met cette obſervation entre les principaux & les plus neceſſaires devoirs de la pieté Chrétienne; & avec une telle opinion de ſon excellence, que l'on l'eſtime l'expiation des pechez de toute l'année. On croid qu'y mãquer ſans diſpenſe, c'eſt pecher mortellement; & dans les lieux où regne l'Inquiſition, on punit plus exactement & plus rigoureuſement le violement du careſme, que le blaſpheme & les autres tranſgreſſions des commandemẽs de Dieu.

On ne feint pas meſme d'écrire, que ceux-là ne ſont pas Chrétiens, qui mangent de la chair en careſme. Pour farder de quelque couleur cette tirannique loy, on s'eſt aviſé de la rapporter au jeuſne de nôtre Seigneur Jeſus Chriſt; comme ſi le Careſme Romain en étoit une copie & une imitation. Vous ſçavés qu'ils payent leurs peuples de cette apparence à cauſe du nombre des quarante jours; & qu'ils ont toûjours cette belle

Bellarmin l. 2 des bonnes œuvres chap. 9. §. Reſponde.

raiſon

raiſon en la bouche. C'eſt ce qui m'a fait eſtimer qu'il ne vous ſera peut-eſtre ni deſagreable ni inutile, ni hors de propos, maintenant que nous ſommes au temps de leur careſme, d'employer cette heure à la conſideration du divin jeuſne de nôtre Seigneur; & à l'examen de ce qu'ils alleguent pour y fonder la loy de leur abſtinence. I'ay choiſi pour cet effet le paſſage que vous avez ouï, où l'Evangeliſte nous raconte le jeuſne du Seigneur. Nous expliquerons premierement ce qu'il en dit avecque l'aide de Dieu, le plus briévement qu'il nous ſera poſſible; puis nous refuterons la fauſſe & ridicule conſequence que nos adverſaires en tirent pour leur Careſme; & enfin, nous toûcherons les vrais & legitimes uſages, qui s'en peuvent juſtement & raiſonnablement recueillir, pour nôtre édification & conſolation.

Quant à la narration de l'Evangeliſte, nous avons quatre points à y remarquer, le temps, le lieu, la forme, & la fin, ou l'iſſuë du jeuſne du Seigneur. Le temps nous eſt exprimé à l'entrée par le mot *alors*, qui ſe rapporte à ce que S. Matthieu a ci-devant raconté, que Jeſus étant venu de Galilée vers le Jordain il y receut le bapteſme de la main de Jean, ſon ſerviteur & ſon précurſeur, qui vid le S. Eſprit deſcendant ſur luy en forme de colombe; & ouït la voix du Pere criant des cieux; *Celui ci eſt mon fils bien aimé, auquel j'ai pris mon bon plaiſir.* Toute cette divine

Matth. 3.14.15 16.17.

pompe

pompe fut comme la premiere partie de l'établiſſement & de la conſecration ſolennelle du Fils de Dieu en ſa charge de Chriſt, pour laquelle il étoit venu au monde. Car bien qu'il y euſt été deſtiné dés les temps éternels, & que dés ſa naiſſance, il en portaſt de tres-glorieuſes marques, ſi-eſt ce neantmoins que juſques à lors il ne l'avoit pas exercée ſolennellement & authentiquement. Il veſcut comme particulier, dans la maiſon de Joſeph juſques à l'aage de trente ans. Mais alors, Jean ayant ſuffiſamment preparé toutes choſes par ſa predication & par ſon bapteſme, ſelon le deſſein de ſa commiſſion, Jeſus ſortit de cette condition privée où il s'étoit tenu par le paſſé, & ſe prepara premierement à l'exercice de cette grande & admirable charge, qu'il avoit receuë du Pere, & puis en ſuitte il commença à l'exercer magnifiquement, preſchant & manifeſtant ſa ſageſſe, ſa puiſſance & ſa bonté, en diverſes ſortes, juſques au grand ſacrifice de la croix, dont l'oblation fut comme le dernier acte de ſon miniſtere dans l'état de ſon aneantiſſement. Entre ces preparatifs, je conte pour le premier ſon bapteſme, avecque la colombe celeſte, qui étoit le ſymbole de l'Eſprit Saint, dont il fut oinct, en ayant receu toute la plenitude ſans meſure, & le teſmoignage du Pere l'inſtallant, par maniere de dire, en ſa charge, & avertiſſant toute la terre

de le

de le reconnoiſtre comme ſon Fils bien-aimé. Ce fut donc en ce temps-là immediatement apres ſon bapteſme qu'il alla jeûner au deſert; & ce fut comme le ſecond acte de ſa preparation à l'exercice de ſa charge. Le deſert eſt le lieu où il jeuſna, & où il ſoûtint les grands combats qui lui furent livrez par le tentateur, & qui furent comme les premiers eſſais de la guerre, qu'il venoit faire à cet ennemi de nôtre ſalut. Il eſt vrai, que le lieu où S. Jean preſchoit & baptiſoit, eſt auſſi appellé *deſert*; non qu'il fuſt entierement ſolitaire & inhabité; mais parce qu'il étoit moins peuple & moins habité que le reſte de la Judée. Ce ne fut pas là où le Seigneur jeuſna. Car il eſt expreſſement dit, que de là il fut *emmené* dans le deſert de ſa tentation; & le mot grec ſignifie, qu'il y monta, ou quoy que c'en ſoit, qu'il alla plus haut; d'où il ſemble que nous pouvons conclurre, que ce lieu où il alla, étoit la plus haute region du deſert des montagnes de Judée. Et que le lieu fuſt tout à fait deſert & ſolitaire, ſans aucune habitation, non frequenté des hommes, mais des beſtes ſauvages ſeulement; S. Marc le ſignifie, ce me ſemble aſſez clairement, quand racontant la meſme hiſtoire, il dit, que Jeſus *étoit là avecque les beſtes ſauvages*. Ce ne fut pas fortuitement, ni par la ſimple rencontre des choſes, ſans concert & ſans deſſein, que Jeſus alla dans ce deſert. L'Evangeliſte dit expreſſement, *qu'il*

εἰσή-
χθη.

Marc. 1. 1.

y fut

y fut emmené par l'Eſprit ; c'eſt à dire, par le S. Eſprit, par ce meſme Eſprit, qui étoit deſcendu ſur luy en forme de colombe, comme il vient de le raconter dans les paroles immediatement precedentes ; & comme S. Luc nous le donne clairement à entendre, nous repreſentant ce fait en ces mots, *Or Ieſus plein du S. Eſprit s'en retourna de devers le Iordain, & fut mené par la vertu de l'Eſprit au deſert.* Quelle fut au reſte cette action de l'Eſprit emmenant Jeſus au deſert, ſi ce fut ſimplement un mouvement & une inſpiration qui toucha la volonté du Seigneur, & fit qu'il ſe reſolut d'aller, & alla en effet en ce lieu-là, ou ſi ce fut un raviſſement, & un enlevement qui l'y emporta, ſemblable à celui qui arriva à S. Philippe, apres qu'il eut baptiſé l'Ethiopien, dont l'Ecriture dit, que *l'Eſprit du Seigneur le ravit, & que l'Eunuque ne le vid plus* ; il eſt malaiſé de le decider certainement, puis que les Evangiles ne s'en expliquent pas bien expreſſement. Je dirai ſeulement, que la parole, dont uſe S. Luc, diſant, qu'il y fut mené non par l'inſtinct, ou par le mouvement de l'Eſprit ; mais *en Eſprit*, c'eſt à dire, par la main de l'Eſprit, & comme l'a traduit noſtre Bible, *par ſa vertu*, ſemble favoriſer le ſecond parti ; ſur tout ſi vous conſiderez, que parlant de ſon retour du deſert en Galilée, il dit expreſſement qu'il y retourna *par la vertu*, ou par *la force & puiſſance de l'Eſprit*. Or il ne faut

Luc. 4. 1.

Act. 8. 39.

Luc. 4. 14.

pas douter qu'il n'y fust venu en la mesme fasson, qu'il s'en retourna; A quoy se peut aussi
Marc. 1. 12. rapporter l'expression de S. Marc, qui dit que *l'Esprit le pousſa au desert*, usant d'un mot qui signifie proprement chasser & jetter avec effort. Mais l'Evangeliste ajoûte encore la fin,
ἐκβάλλειν. ou la cause pourquoi l'Esprit l'emmena en ce lieu sauvage & desert, *pour estre* (dit-il) *tenté par le Diable*; tels lieux étant propres à la tentation, où la solitude & l'effroy qui l'accompagne naturellement, & l'absence de tout secours humain, trouble l'Esprit, & l'expose aux coups &
Eccles. 4. 10. aux effors de l'ennemi. *Malheur à celui qui est seul* (dit le Sage) *d'autant qu'estant tombé il n'y aura personne d'autre pour le relever.* D'où vous voiez, pour vous le dire en passant, combien ont été & combien sont encore imprudens ceux, qui pour éviter les tentations, se sont autresfois retirez, ou se retirent aujourd'huy dans les deserts & dans la solitude. Il n'y a point de meilleur moien de se garantir des embusches de cet ennemi, que de travailler chacun de nous en sa vocation, aux devoirs de la charité & des autres vertus Chrétiennes, qui s'exercent dans la societé humaine, & non dans la solitude des deserts, qui ne sont peuplez que de bestes sauvages & de demons. Ce fut donc avec beaucoup de raison, que le Seigneur voulant entrer comme dans un champ clos, contre le Tentateur, & l'y combatre à outrance, choisit particulierement

lierement ce lieu, comme fort propre à ce deſſein. La ſuite explique aſſez ce qu'entend l'Evangeliſte par le mot de *tenter*. Car il raconte ci apres que l'ennemi fit tous ſes efforts, mais inutilemẽt, pour faire pecher le Seigneur. Nous confeſſons volontiers que tenter en cette ſorte eſt le propre office du diable, & des méchans qui lui reſſemblent; & qu'en ce ſens *Dieu ne tente perſonne*; comme S. Jacques nous l'apprend expreſſement. Et quant à ce qu'un Jeſuite écrivant ſur ce paſſage nous impute de dire, que c'eſt Dieu qui tente en cette faſſon, voire principalement, & d'attribuer à Dieu l'office du Diable; c'eſt une calomnie diabolique, auſſi impudente, que maligne, & en un mot, digne de la bouche & de la plume enragée de cet homme furieux, que la haine qu'il nous porte, met à toute heure hors du ſens. L'Evangile ne rapporte point d'autre raiſon de ce que Jeſus alla dans le deſert, ſinon celle-ci, aſſavoir pour *y eſtre tenté*. Mais ce qu'ajoutent la plus part des interpretes eſt auſſi fort apparant, que comme Moyſe avant que de publier la loy fut retiré du milieu du peuple dans la ſainte montagne, d'où il ſortit pour executer ſa commiſſion, apres avoir été quelques jours dans ce ſanctuaire; de meſme a-t-il été à propos que Jeſus laiſſant là la foule & les troubles du mõde ſe tinſt quelque temps dans ce lieu ſolitaire; d'où il ſortit pour exercer ſa charge, comme un Prophete non venu du

Iacq. 1. 13.

Maldonat ſur ce paſſage.

milieu des hommes, de leurs villes & de leurs maiſons, mais envoié de Dieu, & deſcendu des cieux. Car ce qui vient d'une ſolitude ſemble envoié de Dieu, & eſt receu avecque plus de reverence. Je n'eſtime pas impertinente non plus la remarque d'un homme docte, qui veut qu'en cela ait été accomplie la figure de l'ancien Iſraël, qui fut auſſi, comme vous ſçavez, dans le deſert avãt que de venir au lieu, où Dieu l'appelloit. Car que ce premier peuple ait été un type du Chriſt, & que ſes actions & ſes avantures ayent été comme les ombres & les crayons de celles du Seigneur, nôtre Evangeliſte nous le montre aſſez, quand apres avoir raconté la deſcente & la demeure de Jeſus en Egypte durant ſon enfance juſques à la mort d'Herode le grand, il dit notamment, qu'en cela fut accomplie la parole du Prophete, qui dit du peuple d'Iſraël, *I'ay appellé mon fils hors d'Egypte*. Le Seigneur étant dans le deſert y *jeuſna* (dit l'Evangeliſte) *quarante jours & quarante nuits:* c'eſt à dire, quarante jours entiers, ſans rien manger pour tout durant ce temps-là. Et il a ajouté expreſſement *quarante nuits*, ou pour augmenter & expliquer plus pleinement la merueille de la choſe, ou pour diſtinguer l'abſtinence du Seigneur d'avec celle des Juïfs, qui au temps de leurs jeuſnes ne goutent de rien durant tout le jour; mais mangent quand la nuit eſt venuë; ce que les Mahometans obſervent auſſi en leur Ramedan;

Grot.

Matth. 2. 15.

Oſ. 11. 1.

dan; qui eſt un grand jeuſne qu'ils celebrent tous les ans durant un mois entier. Quant au jeuſne, puis que c'eſt un exercice tres utile à la pieté, & fort propre à purifier & enflammer la priere, ce n'eſt pas merveille, que Jeſus s'en ſoit ſervi entre les autres preparations dont il a uſé avant que de commencer la predication, & l'execution de ſa charge. Il étoit ſur le point d'entreprendre cette grande œuvre, la plus haute & la plus divine qui fut jamais; où il étoit queſtion de reformer le monde, de détruire l'empire de Satan, de racheter le genre humain, de ſatisfaire à la juſtice de Dieu, d'appeller les Nations à ſa connoiſſance, & de fonder le ſalut & l'immortalité de l'Egliſe. Avant que d'y mettre la main, il ſe retire, & dans cette ſolitude raſſemble toutes ſes forces, & employe les jours & les nuits à prier. Le jeuſne y étoit fort convenable, & comme naturel. Mais la durée de celui ci, continué par un ſi long eſpace, montre qu'il y avoit encore quelque autre deſſein en cela. Nous liſons que Moyſe fut auſſi quarante jours & quarante nuits en la montagne ſans boire ni manger avant, que d'en apporter à Iſraël les tables gravées de la main de Dieu. Et long temps depuis, Elie le Prophete demeura ſemblablement à jeun un pareil nombre de jours. Nul ne doute que par cette grande merveille, Dieu qui les ſoûtenoit par ſa vertu n'ait voulu

Exode 34. 28. & Deu 9. 9. 18. 1. Rois 19. 9.

confirmer la verité de la vocation de ſes ſerviteurs, & montrer clairement, tant à eux qu'aux autres, que c'étoit luy qui les mettoit en œuvre. C'eſt donc auſſi pour la meſme raiſon, que le Seigneur Jeſus jeuſna quarante jours & quarante nuits, avant que de montrer au monde cette eternelle loy, qu'il y apportoit de la part de ſon Pere, c'eſt à dire, ſon Evangile. C'en étoit là une tres-magnifique entrée, & qui ſe rapportoit parfaitement à la perſonne du Seigneur & à la qualité de ſa doctrine. Car pour ſa perſonne, ce glorieux échantillon de ſa vertu montroit, qu'encore qu'il fuſt homme, ſa nature n'étoit pourtant pas tellement ſujette aux communes & ordinaires loix de la nôtre, qu'il ne l'en affranchiſt & ne l'en diſpenſaſt quand il luy plaiſoit; Par où il donnoit encore à connoiſtre, qu'il étoit au deſſus des élemens, & s'en paſſoit comme il vouloit, pour vivre au milieu des baſſeſſes de la terre, tout de meſme que vivent les Anges dans les cieux. N'étoit-ce point auſſi une image de la condition où il appelle ſon Egliſe ici bas, la faiſant ſubſiſter dans le monde ſans aucuns moiens mondains, deſtituée des biens neceſſaires à ſon infirmité, tentée & combatuë par l'Ennemi, dans mille perils & mille morts, & neantmoins vivant contente & heureuſe par le ſeul appui de ſa main? Ou ne nous a-t-il point voulu montrer la forme de la vie, qu'il nous donnera en ſon royaume? où ayant

deſpouillé

deſpouillé par ſon benefice toutes les infirmitez de la nature animale, nous vivrons de Dieu & de ſon Eſprit, comme il fit alors dans ce deſert, ſans plus avoir beſoin des fruits de la terre, ni des autres elemens ? Quoi qu'il en ſoit, ce fut là comme le divin exorde de ſa predication, & comme une preface digne des grandes merveilles qui la ſuivirent. C'eſt ainſi qu'il falloit, que le Chriſt de Dieu commenceaſt ſon œuvre ; en vainquant dans ce deſert & la neceſſité de la nature, & la malice du Diable. Ces deux victoires ſont des preuves tres-illuſtres de la qualité, que le ciel venoit de lui donner dans le Jordain, l'appellant hautement, *Fils de Dieu* ; ce ſont des ſeaux de ſa vocation divine ; des enſeignemens indubitables de la verité, & de ſa miſſion & de ſa doctrine ; des teſmoignages evidens de la ſapience de Dieu en toute cette diſpenſation, & des appuis inebranlables de nôtre foi & de nos eſperances. Mais apres les quarante jours paſſez l'Evangeliſte ajoûte, que *finalement il eut faim.* C'eſt adire, qu'avant cela durãt tout le temps de ce jeuſne il n'avoit point eu de faim. D'où il paroiſt que cette ſienne abſtinence n'étoit pas à parler proprement, un acte de temperance, où l'on combat ſon appetit, s'abſtenant d'une choſe que l'on deſire, & dont on a beſoin ; mais que c'étoit une abſtinence ſemblable à celle des Anges, qui ne mangent & ne boivent point, parce que leur nature,

qui n'a nul beſoin de ces choſes, ne les appete pas. Ainſi voiez-vous que le jeuſne du Seigneur étoit tout à fait miraculeux. Et quant à ce qu'apres les quarante jours il eut faim; cela ce fit, parce qu'ayant aſſez ſatisfait au deſſein du Pere, qui étoit de confirmer la divinité de ſa vocation par cette miraculeuſe abſtinence, il laiſſa en ſuite agir l'infirmité de la nature, qu'il avoit reveſtuë; dont l'une des qualitez eſt de ſe ſoûtenir par l'uſage de la norriture, & de l'appeter quand elle en a eſté privée, pour reparer au dedans du corps ce que la chaleur naturelle y a conſumé. Et l'Evangeliſte nous en avertit expreſſement, afin que de ce miracle nul ne priſt occaſion de croire, que le Seigneur euſt un corps non vrayement humain, & vrayement ſujet à toutes les innocentes foibleſſes du nôtre: mais ou imaginaire & apparent ſeulement, ou celeſte & ſpirituel: comme quelques heretiques, & anciennemẽt & en ces derniers temps, ont dogmatiſé l'un & l'autre. La plus part des anciens Interpretes ajoûtent, qu'il voulut avoir faim, afin d'attirer l'ennemi au combat par cette ſienne infirmité; parce que ſi Satan l'euſt veu demeurer plus long-temps à jeun ſans neceſſité de norriture, il euſt peu penſer qu'il y avoit en lui une vertu tout à fait divine; & cette penſée l'euſt peu empeſcher de l'attaquer, lui ôtant toute eſperance d'y rien gagner; au lieu que voiant que ſon jeuſne ne paſſoit pas les bornes

de

de celui de Moyſe & d'Elie, il s'imagina aiſément qu'il n'étoit qu'homme non plus qu'eux, & auſſi bien ſujet à ſes tentations, que ceux ci l'avoient été autres-fois, nonobſtant la merveille de leurs aſtinences. Je ne ſçai ſi cette raiſon ſe trouveroit bien ſolide, étant examinée à la rigueur. Mais bien eſtimé-je, que l'Ecriture ne nous en fourniſſant aucun fondement, il n'eſt pas beſoin de nous y arreſter; ce que nous avons touché ſuffiſant à mon avis pour juſtifier ce qu'elle nous dit, qu'apres ce jeuſne de quarante jours, finalement le Seigneur eut faim. Que ſi vous me demandez, pourquoi le Seigneur jeuſna quarante jours preciſement, & non plus ni moins? Je répons, qu'il en a ainſi uſé, afin que la verité répondiſt à ſes figures, & que ſon jeuſne fuſt tel, que l'avoit jadis promis & repreſenté celui de Moyſe premierement, & puis celui d'Elie, tous deux types illuſtres du Meſſie. I'avouë que ce nombre de quarante ſe rencontre en beaucoup d'autres grandes occaſions; comme nous voions qu'il plût quarante jours & autant de nuits, pour détruire le monde par le deluge; que les enfans d'Iſraël paſſerent quarante ans dans le deſert; que les épies envoiez par Joſué emploierent quarante jours a épier la terre de Canaan, que les morts étoient gardez quarante jours embaumez avant que d'eſtre mis en terre, que quarante jours furent donnez aux Ninivites pour terme de leur repen-

Geneſe 7. 11. *Exode* 16. 35. *Nomb.* 13. 26. *Geneſe* 50. 3. *Ion.* 3. 4

1.*Sam.* 17.16. *Ezech.* 4.6. *Ezech.* 29.11. 12.

repentance; que Goliath defia Iſraël par l'eſpace de quarante jouts: Qu'Ezechiel par l'ordre de Dieu demeura quarante jours couché ſur le côté droit, portant les iniquitez de la maiſon de Juda; & qu'il eſt predit dans le meſme Prophete, que l'Egypte ſera quarante ans ſans eſtre habitée; & enfin, que le Seigneur Jeſus demeura quarante jours ſur la terre apres ſa reſurrection avant que de monter au ciel; & s'il y a dans les Ecritures, quelque autre choſe ſemblable. Je veux bien accorder encore qu'une choſe ſi ſouvent arrivée ne s'eſt pas faite à l'avanture; & qu'il y a quelque myſtere en ce nombre. Je dis ſeulement qu'il en faut laiſſer le ſecret à Dieu, qui à la verité ne fait rien ſans raiſon; mais ne nous découvre pas tôujours les raiſons de ce qu'il fait. Ne lui ayant pas pleu de nous reveler celle-ci, il eſt de nôtre modeſtie de l'ignorer ſans impatience; & ceux qui l'ont recherchée, n'ont rien mis en avant, qui ſoit ſolide & fondé ſur quelque choſe neceſſaire. Ce ſont des conjectures, qu'il n'eſt pas plus difficile de rejetter que d'admettre. Ainſi avons-nous expliqué ce que l'Evangeliſte nous rapporte de cet admirable jeûne du Seigneur Jeſus. Voyons maintenant ce qu'en induiſent ceux de la communion Romaine pour l'établiſſemẽt de leur Careſme. Ils diſent que la vie du Seigneur eſt un patron, qu'il nous a mis devant les yeux, afin que nous l'imitions: ſelon ce qu'il diſoit lui-meſme à ſes

Diſci-

Diſciples: *Ie vous ai donné un exemple, afin qu'ainſi que je vous ai fait, vous faßiez außi*; & ſaint Pierre nous dit ſemblablement, *que Ieſus-Chriſt nous a laiſſé un patron, afin que nous enſuivions ſes traces.* D'où viẽt que ſaint Paul dit de ſoi-meſme, qu'*il eſt imitateur de Chriſt*; & ailleurs nous exhorte ſouvent à ſuivre les exemples qu'il nous a donnez; Cheminez *en charité*, dit-il, *ainſi que Chriſt außi nous a aimez, & s'eſt donné ſoi-meſme pour nous*; & ailleurs, *Qu'il y ait un meſme ſentiment en vous, qui a été außi en Ieſus-Chriſt.* Ils ajoûtent, que l'on ne peut nier que le jeûſne de nôtre Seigneur par l'eſpace de quarante jours, n'ait été l'une de ſes plus illuſtres actions. Ils concluent donc qu'il le faut imiter, & jeûſner tous les ans quarante jours avant Paſques; qui eſt (comme vous ſçavez) ce qu'ils appellẽt le Careſme. Mais il n'y eut jamais rien de plus foible, ni de moins pertinent que tout ce raiſonnement. Avant que de l'examiner, je dis d'entrée, qu'ils ſe mocquẽt ouvertement du monde, d'appeller leur Careſme un jeuſne. Car jeûner veut dire ne manger point du tout; paſſer le jour ſans mãger. Et l'une & l'autre Egliſe, tant celle du vieux Teſtamẽt, que celle du nouveau, l'a toûjours ainſi entendu. Ainſi voyez-vous en Samuel, que le Roy Saül ordonnant au peuple de jeûner: *Maudit ſoit l'hõme*, dit-il, *qui mangera viande aucune juſqu'au ſoir.* Et le Roy de Ninive publiant ce celebre jeuſne, qui arreſta la vengeance de Dieu; *Que l'on*

Iean 13. 15.
1. Pierre 2. 21.
1. Cor. 11. 1.
Eph. 5. 2.
Phil. 2. 5.
1. Sam. 14. 24.
Ion. 3. 7

ne goûte d'aucune choſe, dit-il, ***& que l'on ne boive pas meſme d'eau.*** Et quant à l'Egliſe Chrétienne, il eſt clair que tous les Anciens n'ont jamais tenu pour jeûne ſinon une entiere abſtinence de toute ſorte de viande, continuée au moins depuis le matin juſques au ſoir. Et cela eſtoit tellement receu, que S. Auguſtin, & d'autres Peres encore, employent ordinairement le mot de *diſner* pour dire ne jeuſner pas; & au contraire, *ne diſner pas*, pour dire *jeuſner*; & diſent, les *jours où l'on diſne*, & *où l'on ne diſne pas*, pour dire, les jours où l'on ne jeuſne pas & où l'on jeuſne. Et un Eveſque d'Orleãs nommé Theodulfe vivant bien avant dans les derniers ſiecles, apres l'an 800. de N. Seigneur, proteſte expreſſément, ***qu'il ne faut nullement croire, que ceux-là jeuſnent qui mangent durant le jour, avant que le ſoir ſoit venu***; & ajoûte un peu apres, que c'eſt ***une choſe grandement extravagante & éloignée de toute raiſon, de s'abſtenir de fromage, de beurre, d'œufs, & de laitage, & ne jeuſner pas quant & quant.*** Or chacun ſçait que ceux de Rome, ſelon les loix de leur Pape, & la pratique commune, diſnent à midi, & font la collation au ſoir tout le long de leur Careſme; Tout ce qu'il y a de plus, c'eſt qu'ils s'abſtiennent de chair à leurs repas, mais mangent librement du poiſſon, des herbes, des legumes, & des fruits. D'où il eſt clair, qu'ils ne jeuſnent nullement, ſelon l'uſage & l'intelligence de toute l'Egliſe ancien-

Ep. 86. à Caſula. Concile de Tours 2. c. 17. Ambr. ſerm. 34. Theod. in cap. c. 39. & 40.

ancienne ; conforme à la raiſon, & à la nature des choſes meſmes. Car le ſens commun nous montre que *jeuſner*, c'eſt ne manger point du tout. Et ſi pour jeuſner il ſuffiſoit de s'abſtenir d'une certaine ſorte de nourriture, en mangeant cependant d'une autre, celui qui ne mange que du bœuf, ou du mouton à ſon repas, jeuſneroit auſſi bien que celui qui n'y mange que du poiſſon. Si le jeuſne du Seigneur oblige donc tous les Chrétiens (comme ils le pretendent) à jeuſner tous les ans quarante jours devant Paſques, & ſi ceux qui y manquent ſont indignes d'eſtre nommez Chrétiens, comme perſonnes profanes, qui renoncent à l'imitation de Jeſus Chriſt; il eſt clair que les peuples de la communion de Rome ſont tous coupables de ce crime, puis qu'ils ne jeûnent pas meſme un ſeul jour, bien loin d'en jeûner quarante, mais diſnent tous les jours, autant qu'il leur plaiſt, & font encore apres cela une collation au ſoir, qui pour la pluſpart vaut bien un ſouper. J'en dis autant des autres jours de l'année, qu'ils appellent *jeuſnes*: C'eſt une illuſion, & une impoſture. Les ordonnances de leur Pape ne les obligent point à jamais jeûner en toute l'année; mais ſeulement à s'abſtenir de chair à certains jours, leur permettant d'y manger leur ſoul de poiſſon & de fruits: de ſorte que la conſcience & la pudeur ne leur devroient pas permettre de nous preſſer d'une loy, qu'ils n'obſervent pas eux-meſmes.

meſmes. **Mais parce** que nous ne pretendons pas chercher nôtre juſtification dans la contradiction de leur doctrine, je répons qu'il eſt faux que le jeûne du Seigneur ſoit une loy, qui nous oblige à jeuſner tous les ans quarante jours devant Paſques, & que le raiſonnement qu'ils employent pour en induire cette conſequence, eſt vain & impertinent. Premierement, ſi cét exemple avoit une telle force pour les fidelles du nouveau Teſtament; celui de Moyſe le Legiſlateur d'Iſraël auroit pareillemẽt obligé ceux de l'ancien à jeûner quarante jours tous les ans; d'autant plus qu'outre l'exemple de Moyſe ils avoient auſſi celui d'Elie, qui avoit fait un ſemblable jeuſne; & neantmoins il eſt conſtant, que toute l'Egliſe d'Iſraël n'a jamais eu de Careſme.

Eſtius ſur Matth. 4. 2.

Quelques uns de nos adverſaires répondẽt, que les Juifs n'inſtituerent point de Careſme, ſelon l'exemple de Moyſe & d'Elie; parce qu'ils ſçavoient bien que le jeûne de ces deux Prophetes avoit une raiſon particuliere, ayant été non une abſtinence facheuſe à leur chair, & entrepriſe pour la mortifier, ou pour laiſſer un exemple à la poſterité; mais ſeulement un miracle, par lequel ils ont été extraordinairement conſervez tant de jours ſains & ſaufs, ſans l'uſage d'aucun aliment. Qui ne voit que par cette raiſon, le jeûne du Seigneur ne tire non plus aucune conſequence pour nous? étant évident que ce n'a pas été une mortification fâcheuſe au Seigneur

Jeſus

Jeſus (au contraire l'Evangeliſte teſmoigne, que durant tout ce temps-là il n'eut point de faim) mais un miracle fait exprés pour ſeeller & confirmer ſa vocation? Secondement, ſi ce jeuſne eſt une loi qui oblige tous les Chrétiens, pourquoi les Apôtres ne faiſoient-ils point de Careſme durant que leur Maiſtre étoit en terre? Car qu'ils ne l'ayent point fait, il eſt évident par le reproche que leur faiſoient les Phariſiens de ce qu'ils ne jeûnoient point, & de la reponſe du Seigneur, qu'il n'étoit pas à propos qu'ils jeû- *Mat. 9.* naſſent tandis qu'ils avoient l'Epoux, & qu'ils *14. 15.* jeuſneroient quand il leur auroit été ôté? De-plus, ſi l'exemple du Seigneur établit neceſſairement un jeuſne de quarante jours par chacun an; d'où vient donc, qui ni le mot de careſme, ni la choſe qu'il ſignifie en ce ſens ne ſe trouve dans aucun vrai écrit certain & indubitable, des trois premiers ſiecles du Chriſtianiſme? D'où vient qu'à la fin du ſecond & au commencemẽt du troiſieſme on voit que les vrais orthodoxes Chrétiens bien loin d'avoir un jeuſne de quarante jours ne jeuſnoient qu'un ſeul jour reglément, aſſavoir le vendredi ſaint, & cela pluſtoſt par une devotion volontaire, que par une loy neceſſaire? D'où vient que les Montaniſtes, qui voulurent en ce temps-la ordonner quelques jeuſnes furent condamnés comme heretiques pour avoir entrepris de faire des loix touchant les jeûnes, & que leurs abſtinences,

Voyez Tertul. l. des Ieûnes c. 2. & 14. l. de l'Oraiſõ c. 14. Euſebe Hiſt. l. 5. c. 26. Euſebe l. 4. c. 25. Hiſt

ou

Tertull. l. des Ieûnes c. 2. & 15. ou xerophagies furent rebutées, comme une invention humaine, bien qu'ils n'en obſervaſſent que dix jours ſeulement par chacun an? D'où vient que lors meſme que le careſme fut introduit parmi les Chrétiens dans le quatrieſme & cinquieſme ſiecles, on l'obſervoit ſi differemment, les uns ne jeûnant que quinze jours, les autres que vint & quatre, comme à Rome meſme du temps du Pape Leon, les autres moins, & les autres plus; & tous ſelon leur propre devotion, & non par la contrainte d'aucune loy? Et d'où vient enfin, que long-temps depuis juſqu'au commencement du ſeptieſme ſiecle on ne faiſoit le careſme que de trente ſix jours ſeulement? Il n'eſt ni poſſible ni croiable, que ces gens-là, c'eſt à dire, les Apôtres, & les Docteurs des ſix ou ſept premiers ſiecles de l'Egliſe ayent tous ignoré la force de cet exemple. Or il eſt clair qu'ils n'ont pas creu qu'il obligeaſt tous les fidelles à jeûner quarante jours par chacun an, autrement ils en euſſent fait autant; ce qu'ils n'ont pas fait. Certainement il ne les y oblige donc point en effet. J'ajoute, que nos adverſaires montrent aſſez, qu'ils ne le croient pas non plus eux-meſmes. Car s'ils ſe penſoient obligez à imiter ainſi preciſément cette action du Seigneur: Premierement, ils ne feroient qu'un Careſme chacun en leur vie; comme Jeſus ne jeûna ces quarante jours qu'une ſeule fois, tandis qu'il fut ſur la

Socrate l. 5. c. 22
Leo Serm 4. de Quadrag.
Aug. contr. Fauſt. l. 30. c. 5.
Grec. hom. 16

terre.

terre. Puis apres ils feroient leur Careſme au meſme temps que le Seigneur; c'eſt à dire, depuis le ſixieſme Janvier juſques au 16. de Fevrier; qui eſt juſtement le temps qu'il jeûna à ce qu'ils diſent; au lieu qu'ils font tout au rebours, commençant ordinairement leur jeûne au temps qu'il finit le ſien. Ils devroient auſſi à ce compte faire leur Careſme en quelque deſert, comme le Seigneur, & non dans leurs maiſons, comme ils font. Ils devroient paſſer quarante jours & quarante nuits ſans manger, puiſque c'eſt ainſi que le Seigneur jeûna; ils devroient jeûner leurs quarante jours tout d'une ſuite, comme Jeſus Chriſt fit les ſiens, ſans ſe repoſer les Dimanches; ils devroient tout au moins jeûner chaque jour juſques au ſoir; ce qu'ils ne font point non plus. Car c'eſt une mocquerie toute manifeſte de s'imaginer qu'en faiſant deux ou trois repas par jour, ils imitent ce jeûne du Seigneur, qui durant quarante jours ne mangea rien du tout. Tant y a, me direz-vous, que l'Eſcriture veut que nous imitions le Seigneur Jeſus; & les paſſages que vous en avez rapportez vous-meſmes l'enſeignent clairement. Je l'avouë, pourveu que ce ſoit dans les choſes que l'Eſcriture nous recommande elle-meſme; comme en ſa charité par exemple, en ſon humilité, en ſa patience dans les ſouffrances, en ſa debonnaireté; qui ſont preciſément celles de ſes vertus & de ſes

Bellarm. l. 2. de bon. op. c. 16.

actions, que luy-meſme & ſes Apôtres ſaint Paul & ſaint Pierre nous ordonnent d'imiter, & de les prendre pour patrons des nôtres. *Apprenéz de moy*, dit-il luy-meſme, *que je ſuis debonnaire & humble de cœur. Il n'a pas dit qu'il a jeûné*, dit tres-ſagement un ancien Docteur, *bien qu'il leur peuſt alleguer ſon jeûne de quarante jours. Mais il ne leur dit pas cela, il leur dit*; Ie *ſuis debonnaire & humble de cœur. Et derechef quand il les envoya preſcher, il ne leur dit pas*; Ie*ûnez, mais*; *Mangez de tout ce que l'on vous ſervira.* C'eſt ainſi qu'il faut imiter le Seigneur, en diſtinguant ſoigneuſement les actions de ſa vie, dont l'exemple nous regarde, d'avec celles qui ſe rapportent ailleurs. Il y a dans ſa vie des choſes, qu'il faut imiter; il y en a auſſi qu'il faut ſimplement admirer. Les unes demandent nôtre étonnement, & nôtre reſpect; les autres nous donnent des exemples pour les ſuivre. Premierement, ſes miracles étans au deſſus de nôtre portée, il ſuffit que nous les croyons religieuſement, & les admirions humblement. Les vouloir imiter, ſeroit une preſomption, ou une deriſion. *En quoy eſt-ce que nous imiterons les voyes de Chriſt?* dit S. Auguſtin, *ſera-ce en la magnificence qu'il a euë d'eſtre Dieu en chair? Nous exhorte-t-il, ou requiert-il de nous, que nous faſſions des miracles, ſemblables aux ſiens? Certainement il n'a pas dit*; *Vous ne ſerez point mon diſciple, ſi vous ne cheminez ſur la mer, ou ſi vous ne reſſuſcitez*

Matth. 11.29.

Chryſ. hom. 46 Lat. 47. ſur S. Matth. p. 517. E.

Auguſt. ſur le Pſeaume 90.

un Lazare quatre jours æpres ſa mort, ou ſi vous n'ouvrez les yeux d'un aveugle nai. Entrer par la porte, c'eſt apprendre de lui à eſtre debonnaire & humble de cœur. Secondement, j'en dis autant des œuvres qui appartenoient proprement à ſa charge de Mediateur; comme par exemple ce qu'il a renverſé les tables des changeurs, & chaſſé les marchands de brebis & de pigeons; ce qu'il eſt entré dans la ville de Jeruſalem avec une pompe royale; ce qu'il a eſté crucifié pour nous: car cela n'appartient ni à Paul, ni à Cephas; mais à lui ſeul; *En cela* (dit encore S. Auguſtin) *il nous a donné de quoi le benir, & non de quoi l'imiter.* Or il eſt évident & par la lumiere de la choſe meſme, & par ce que nous en avons dit ci devant, que ce jeûne du Seigneur Jeſus a l'une & l'autre de ces deux marques; premierement que c'eſt un miracle, & un effet de ſa divine puiſſance; ſecondement, que c'eſt une preuve de la verité de ſa vocation à la charge de Meſſie; un ſeau de ſa miſſion, un enſeignement de la divinité de ſon miniſtere. Il eſt donc de nôtre devoir de le recevoir & de le conſiderer avecque reſpect; de l'admirer & de le venerer; de nous en réjoüir comme d'une indubitable confirmation de nôtre bonheur; Mais de l'imiter, il n'eſt ni de nôtre devoir, ni de nos forces. C'eſt une preſomption de le vouloir contrefaire; & une temerité inutile de l'entreprendre. Je penſe, Chers Freres, vous avoir deſormais aſſez montré l'impertinence

Jean 2 14. 17.

1 Cor. 1. 13. Aug. tract. 84. in Joann.

tinence & la nullité de la conſequence, que ceux de Rome veulent tirer de ce texte en faveur de leur careſme. Ainſi il ne me reſte plus qu'à vous toucher brievement pour la fin, les vrais & legitimes uſages, que nous en devons recueillir pour nôtre conſolation & edification. Premierement, ce que vous voiez que Jeſus auſſi toſt apres ſon bapteſme, & apres ſa reſolution de commencer l'exercice de ſa charge, fut expoſé à la tentation, nous montre à quels combats ſont ſujets ceux qui s'enroolent ſous lui. Ils doivent faire état, que cet ennemi qui eut l'impudence d'attaquer leur chef, ne les épargnera pas; & qu'il ne manquera pas de traverſer leur bon & vertueux deſſein. Il avoit laiſſé le Seigneur en repos tandis qu'il avoit veſcu dans une condition privée. Dés qu'il le vid ſe preparant à la redemption des hommes, il ne manqua pas de lui oppoſer ſes tentations. Le meſme arrive tous les jours aux ſerviteurs de Dieu; Jamais Satan ne fait plus d'efforts contr'eux, que quand ils ſe mettent à travailler à l'œuvre du Seigneur. Que ſon exemple nous fortifie en telles occaſions, & nous face eſperer de ſon aſſiſtance l'heureux ſuccés que nous en ſouhaittons. En apres, il faut auſſi remarquer, que Jeſus, bien que tres-ſaint, & qui plus eſt, vrai Dieu benit éternellement, n'alla pas de luy meſme dans le lieu de la tentation; mais il y fut mené par l'Eſprit; pour nous montrer, qu'il ne faut pas ſe

jetter

jetter dans les tentations de gayeté de cœur; car qui cherche le peril y demeurera; & nous ſommes inſtruits à prier tous les jours de n'eſtre point induits en tentation. Mais ſi le Seigneur, le ſouverain Maiſtre de nôtre vie, nous y conduit, ſi ſa providence nous y appelle, & nous y engage, c'eſt alors qu'il faut ſe porter genereuſement, & ſans tirer le pied en arriere, ſoûtenir avec une ferme reſolution tous les efforts de l'ennemi, ſans rien faire qui ſoit indigne de nôtre profeſſion. Ce qui eſt dit, que l'Eſprit mena le Seigneur dans le deſert *pour y eſtre tenté*, nous montre auſſi qu'encore que Dieu ne nous tente pas lui-meſme, il permet pourtant que nous ſoyons tentez, & gouverne tous nos combats, & en marque le lieu & les occaſions; ce qui nous doit encore inciter d'une part à bien faire ſous les yeux d'un ſi grand Juge, & nous aſſeurer de l'autre, qu'il ne s'y paſſera rien qui ne reüſſiſſe à nôtre bon-heur, puiſque nous avons pour arbitre & pour ſur-intendant de nos épreuves, un Seigneur tres-bon & tres-fidele; *qui ne permettra point* (comme dit l'Apôtre) *que nous ſoyons tentez outre ce que nous pouvons, mais donnera avecque la tentation l'iſſuë, en ſorte que nous la puiſſions ſoûtenir.* 1 *Cor.* 10. 13. Quant au jeûne de Jeſus, nous avons montré, que ce qu'il y eut de miraculeux & d'extraordinaire, nous a été propoſé pour l'admirer, & non pour l'imiter. Mais au reſte, nous avons à y apprendre; premiere-

ment, combien eſt divine la puiſſance de nôtre Jeſus ; qui conſerve ſa vie & celle des ſiens, quand ils y ſont appellez, dans les lieux les plus deſerts & les plus deſtituez de moyens humains. Ne craignez point Chrétien, ſous la conduite, & en la compagnie d'un ſi grand Maiſtre. Que l'horreur des choſes & des affaires ne vous faſſe point de peur. Il ſçaura bien & vous nourrir dans la diſette, & vous aſſeurer dans l'effroi, & vous garantir dans les deſerts, & dans les foſſes des lions, & meſmes vous faire vivre dans la mort. Cét exemple nous apprend encore à ne point negliger le jeuſne en telles rencontres ; lors que nous nous preparons à quelque œuvre de Dieu, ou que nous nous voyons menacez de quelque grande tentation. C'eſt ainſi qu'en uſerent les premiers fideles, lors qu'en voyans Paul & Barnabas pour preſcher l'Evangile, ils les recommanderent ardemment à Dieu avecque jeûnes & prieres; Et ceux-ci pareillement apres avoir établi des Preſtres, ou Anciens dans les aſſemblées ; *priant avecque jeuſne, les recommandoient à Dieu, auquel ils avoient creu.* Et quant aux tentations, ou afflictions, c'étoit la coûtume des anciens Chrétiens, & vous ſçavez que c'eſt auſſi maintenant la nôtre, de jeuſner & de prier, lors que l'Egliſe eſt ou preſſée, ou menacée de quelque tribulation. Ce ſont là les jeuſnes vrayement Chrétiens, conjoints avecque la priere, procedans

Act. 13. 3. & 14. 23.

dans du reſſentiment de nos cœurs, & d'une ſainte humiliation, nais de la neceſſité des choſes, & non du mouvement des Planetes; comme le Careſme Romain, qui n'eſt qu'une devotion Lunaire, attachée à l'Almanach, & dépendante des Epactes & des Cycles. Voila juſques où il nous eſt permis d'imiter le jeuſne de Jeſus Chriſt. Pour ſa durée, qui fut de quarante jours, c'eſt un miracle, qui n'appartient qu'à lui; & le vouloir contrefaire, eſt une ſingerie, & non une imitation; une vanité & une mocquerie, & non une devotion. Ce doux & debonnaire Seigneur nous demande que nous imitions, non ſes miracles, mais ſa ſainteté; & que nous taſchions d'exprimer autant que nous pourrons en nôtre vie, non les effets de ſa puiſſance divine, qui ſont au deſſus de nôtre portée, mais la bonté, la charité, & l'humilité, qui reluiſoient en toutes ſes actions & ſouffrances. Lui-meſme, qui nous en a donné le commandement, nous en vueille donner la volonté & la force; & nous reveſtir de la vertu de ſon Eſprit, afin que chargeant gayement ſon joug, qui eſt aiſé, & portant alaigrement ſon fardeau, qui eſt leger, nous treuvions repos à nos ames ſelon ſa veritable promeſſe, & nos ſaintes eſperances.

Ainſi ſoit-il.

F I N.